
3 1761 05098876 5

LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES DE M. ***.

Par M. DE MARIVAUX.

PREMIERE PARTIE.



A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, rue Ganterie, Hôtel S. Wandrille.

M. DCC. LXXXII.

AVEC PERMISSION.



LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES

*DE M. ***.*

PREMIERE PARTIE.



E titre que je donne à mes Mémoires annonce ma naiſſance ; je ne l'ai pas diſſimulée à qui me l'a demandée, & il ſemble qu'en tout temps Dieu ait récompenſé ma franchiſe là-deſſus ; car je n'ai pas remarqué qu'en aucune occaſion on en ait eu moins d'égard & moins d'eſtime pour moi.

J'ai pourtant vu nombre de ſots qui n'avoient & ne connoiſſoient point d'autre mérite dans le monde, que celui d'être né noble ou d'un rang diſtingué. Je les entendois mépriſer beaucoup de gens qui valoient mieux

qu'eux, & cela ſeulement parce qu'ils n'étoient pas gentilshommes ; mais c'eſt que ces gens qu'ils mépriſoient, reſpectables d'ailleurs par mille bonnes qualités, avoient la foibleſſe de rougir eux-mêmes de leur naiſſance, de la cacher, & de tâcher de s'en donner une qui embrouillât la véritable, & qui les mît à couvert du dédain du monde.

Or, cet artifice-là ne réuſſit preſque jamais ; on a beau déguiſer la vérité là-deſſus, elle ſe venge tôt ou tard des menſonges dont on a voulu la couvrir ; & l'on eſt toujours trahi par une infinité d'événements qu'on ne ſuaroit ni parer, ni prévoir : jamais je ne vis, en pareille matiere, de vanité qui fît une bonne fin.

C'eſt une erreur, au reſte, que de penſer qu'une obſcure naiſſance vous aviliſſe, quand c'eſt vous-même qui l'avouez, & que c'eſt de vous qu'on la ſait. La malignité des hommes vous laiſſe là ; vous la fruſtrez de ſes droits : elle ne voudroit que vous humilier, & vous faites ſa charge ; vous vous humiliez vous-même, elle ne ſait plus que dire.

Les hommes ont des mœurs, malgré qu'ils en aient ; ils trouvent qu'il eſt beau d'affronter leurs mépris injuſtes, cela les rend à la raiſon. Ils ſentent dans ce courage-là une nobleſſe qui les fait taire ; c'eſt une fierté ſenſée qui confond un orgueil impertinent.

Mais c'eſt aſſez parler là-deſſus. Ceux que ma réflexion regardent, ſe trouveront bien de m'en croire.

La coutume, en faiſant un livre, c'eſt de

commencer par un petit préambule, & en voilà un : revenons à moi.

Le récit de mes aventures ne ſera pas inutile à ceux qui aiment à s'inſtruire. Voilà en partie ce qui fait que je les donne ; je cherche auſſi à m'amuſer moi-même.

Je vis dans une campagne où je me ſuis retiré, & où mon loiſir m'inſpire un eſprit de réflexion que je vais exercer ſur les événements de ma vie. Je les écrirai du mieux que je pourrai : chacun a ſa façon de s'exprimer, qui vient de ſa façon de ſentir.

Parmi les faits que j'ai à raconter, je crois qu'il y en aura de curieux : qu'on me paſſe mon ſtyle en leur faveur, j'oſe aſſurer qu'ils ſont vrais. Ce n'eſt point ici une hiſtoire forgée à plaiſir, & je crois qu'on le verra bien.

Pour mon nom je ne le dis point, on peut s'en paſſer : ſi je le diſois, cela me gêneroit dans mes récits.

Quelques perſonnes pourront me reconnoître ; mais je les ſais diſcretes, elles n'en abuſeront point. Commençons.

Je ſuis né dans un village de la Champagne, & ſoit dit en paſſant, c'eſt au vin de mon pays que je dois le commencement de ma fortune.

Mon pere étoit le fermier de ſon Seigneur, homme extrêmement riche, (je parle de ce Seigneur,) & à qui il ne manquoit que d'être noble pour être gentilhomme.

Il avoit gagné ſon bien dans les affaires, s'étoit allié à d'illuſtres maiſons par le mariage de deux de ſes fils, dont l'un avoit pris le

parti de la robe & l'autre de l'épée.

Le pere & les fils vivoient magnifiquement ; ils avoient pris des noms de Terres, & du véritable, je crois qu'ils ne s'en ſouvenoient plus eux-mêmes.

Leur origine étoit comme enſevelie ſous d'immenſes richeſſes. On la connoiſſoit bien, mais on n'en parloit plus. La nobleſſe de leurs alliances avoit achevé d'étourdir l'imagination des autres ſur leur compte ; de ſorte qu'ils étoient confondus avec tout ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour & à la ville. L'orgueil des hommes, dans le fond, eſt d'aſſez bonne compoſition ſur certains préjugés ; il ſemble que lui-même il en ſente le frivole.

C'étoit là leur ſituation quand je vins au monde. La Terre ſeigneuriale dont mon pere étoit le fermier, & qu'ils avoient acquiſe, n'étoit conſidérable que par le vin qu'elle produiſoit en aſſez grande quantité.

Ce vin étoit le plus exquis du pays, & c'étoit mon frere aîné qui le conduiſoit à Paris chez notre maître ; car nous étions trois enfants, deux garçons & une fille, & j'étois le cadet de tous.

Mon aîné, dans un de ſes voyages à Paris, s'amouracha de la veuve d'un Aubergiſte qui étoit à ſon aiſe, dont le cœur ne lui fut pas cruel, & qui l'épouſa avec ſes droits, c'eſt-à-dire avec rien.

Dans la ſuite, les enfants de ce frere ont eu grand beſoin que je les reconnuſſe pour mes neveux ; car leur pere, qui vit encore, qui eſt

actuellement avec moi, & qui avoit continué le métier d'aubergiste, vit en dix ans ruiner sa maison par les dissipations de sa femme.

A l'égard de ses fils, mes secours les ont mis aujourd'hui en posture d'honnêtes gens : ils sont bien établis, & malgré cela je n'en ai fait que des ingrats, parce que je leur ai reproché qu'ils étoient trop glorieux.

En effet, ils ont quitté leur nom, & n'ont plus de commerce avec leur pere, qu'ils venoient autrefois voir de temps en temps.

Qu'on me permette de dire sur eux encore un mot ou deux.

Je remarquai leur fatuité à la derniere visite qu'ils lui rendirent. Ils l'appelîerent Monsieur dans la conversation. Le bon homme à ce terme se retourna, s'imaginant qu'ils parloient à quelqu'un qui venoit & qu'il ne voyoit pas.

Non, non, lui dis-je alors, il ne vient personne, mon frere, & c'est à vous à qui l'on parle. A moi ! reprit-il ; eh, pourquoi cela ? Est-ce que vous ne me connoissez plus, mes enfants ? ne suis-je pas votre pere ? Oh ! leur pere, tant qu'il vous plaira, lui dis-je, mais il n'est pas décent qu'ils vous appellent de ce nom-là. Est-ce donc qu'il est mal-honnête d'être le pere de ses enfants ? reprit-il. Qu'est-ce que c'est que cette mode-là ?

C'est, lui dis-je, que le terme de *mon pere* est trop ignoble, trop grossier ; il n'y a que les petites gens qui s'en servent : mais chez les personnes aussi distinguées que Messieurs vos

fils, on ſupprime dans le diſcours toutes ces qualités triviales que donne la nature, & au lieu de dire ruſtiquement mon pere, comme le menu peuple, on dit *Monſieur*, cela a plus de dignité.

Mes neveux rougirent beaucoup de la critique que je fis de leur impertinence : leur pere ſe fâcha, & ne ſe fâcha pas en monſieur, mais en vrai pere & en pere aubergiſte.

Laiſſons là mes neveux, qui m'ont un peu détourné de mon hiſtoire, & tant mieux, car il faut qu'on s'accoutume de bonne heure à mes digreſſions. Je ne ſais pas pourtant ſi j'en ferai de fréquentes; peut-être que oui, peut-être que non : je ne réponds de rien, je ne me gênerai point ; je conterai toute ma vie, & ſi j'y mêle autre choſe, c'eſt que cela ſe préſentera ſans que je le cherche.

J'ai dit que c'étoit mon frere aîné qui conduiſoit chez nos maîtres le vin de la Terre dont mon pere avoit ſoin.

Or, ſon mariage le fixant à Paris, je lui ſuccédai dans ſon emploi de conducteur de vin.

J'avois alors dix-huit à dix-neuf ans : on diſoit que j'étois beau garçon, beau comme peut l'être un payſan dont le viſage eſt à la merci du hâle de l'air & du travail des champs. Mais à cela près, j'avois effectivement aſſez bonne mine ; ajoutez-y je ne ſais quoi de franc dans ma phyſionomie, l'œil vif qui annonçoit un peu d'eſprit, & qui ne mentoit pas totalement.

L'année d'après le mariage de mon frere

j'arrivai donc à Paris avec ma voiture & ma bonne façon ruſtique.

Je fus ravi de me trouver dans cette grande ville : tout ce que j'y voyois m'étonnoit moins qu'il ne me divertiſſoit ; ce qu'on appelle le grand monde me paroiſſoit plaiſant.

Je fus fort bien venu dans la maiſon de notre Seigneur, ſes domeſtiques m'affectionnerent tout-d'un-coup ; je diſois hardiment mon ſentiment ſur tout ce qui s'offroit à mes yeux, & ce ſentiment avoit aſſez ſouvent un bon ſens villageois, qui faiſoit qu'on aimoit à m'interroger.

Il n'étoit queſtion que de Jacob pendant les cinq ou ſix premiers jours que je fus dans la maiſon. Ma maîtreſſe même voulut me voir, ſur le récit que ſes femmes lui firent de moi.

C'étoit une femme qui paſſoit ſa vie dans toutes les diſſipations du grand monde, qui alloit aux ſpectacles, ſoupoit en ville, ſe couchoit à quatre heures du matin, ſe levoit à une heure après midi ; qui avoit des amants, qui les recevoit à ſa toilette, qui y liſoit les billets doux qu'on lui envoyoit, & puis les laiſſoit traîner par-tout : les liſoit qui vouloit, mais on n'en étoit point curieux ; ſes femmes ne trouvoient rien d'étrange à tout cela ; le mari ne s'en ſcandaliſoit point. On eût dit que c'étoit là pour une femme des dépendances naturelles du mariage. Madame chez elle ne paſſoit point pour coquette : elle ne l'étoit point non plus, car elle l'étoit ſans réflexion, ſans le ſavoir ;

& une femme ne se dit point qu'elle est coquette, quand elle ne sait point qu'elle l'est, & qu'elle vit dans sa coquetterie comme on vivroit dans l'état le plus décent & le plus ordinaire.

Telle étoit notre maîtresse, qui menoit ce train de vie tout aussi franchement qu'on boit & qu'on mange; c'étoit, en un mot, un petit libertinage de la meilleure foi du monde.

Je dis petit libertinage, & c'est dire ce qu'il faut; car quoiqu'il fût fort franc de sa part, & qu'elle n'y réfléchît point, il n'en étoit pas moins ce que je dis là.

Du reste, je n'ai jamais vu une meilleure femme; ses manieres ressembloient à sa physionomie, qui étoit toute ronde.

Elle étoit bonne, généreuse, ne se formalisoit de rien, familiere avec ses domestiques, abrégeant les respects des uns, les révérences des autres; la franchise avec elle tenoit lieu de politesse. Enfin, c'étoit un caractere sans façon. Avec elle on ne faisoit point de fautes capitales, il n'y avoit point de réprimandes à essuyer; elle aimoit mieux qu'une chose allât mal, que de se donner la peine de dire qu'on la fît bien. Aimant de tout son cœur la vertu, sans inimitié pour le vice, elle ne blâmoit rien, pas même la malice de ceux qu'elle entendoit blâmer les autres. Vous ne pouviez manquer de trouver éloge ou grace auprès d'elle : je ne lui ai jamais vu haïr que le crime, qu'elle haïssoit peut-être plus fortement

que perſonne. Au demeurant, amie de tout le monde, & ſur-tout de toutes les foibleſſes qu'elle pouvoit vous connoître.

Bon jour, mon garçon, me dit-elle quand je l'abordai. Hé bien, comment te trouves-tu à Paris ? & puis ſe tournant du côté de ſes femmes : vraiment, ajouta-t-elle, voilà un payſan de bonne mine.

Bon, Madame, lui répondis-je, je ſuis le plus mal fait de notre village. Va, va, me dit-elle, tu ne me parois ni ſot ni mal bâti, & je te conſeille de reſter à Paris, tu y deviendras quelque choſe.

Dieu le veuille, Madame, lui repartis-je ; mais j'ai du mérite & point d'argent, cela ne joue pas enſemble.

Tu as raiſon, me dit-elle en riant, mais le temps remédiera à cet inconvénient-là : demeure ici, je te mettrai auprès de mon neveu qui arrive de province, & qu'on va envoyer au college, tu le ſerviras.

Que le Ciel vous le rende, Madame, lui répondis-je ; dites-moi ſeulement ſi cela vaut fait, afin que j'écrive à notre pere : je me rendrai ſi ſavant en le voyant étudier, que je vous promets de ſavoir quelque jour vous dire la ſainte Meſſe. Eh, que ſait-on ? Comme il n'y a que chance dans ce monde, ſouvent on ſe trouve Evêque ou Vicaire, ſans ſavoir comment cela s'eſt fait.

Ce diſcours la divertit beaucoup, ſa gaieté ne fit que m'animer ; je n'étois pas honteux des bêtiſes que je diſois, pourvu qu'elles fuſſent plai-

ſantes ; car à travers l'épaiſſeur de mon ignorance, je voyois qu'elles ne nuiſoient jamais à un homme qui n'étoit pas obligé d'en ſavoir davantage, & même qu'on lui tenoit compte d'avoir le courage de repliquer, à quelque prix que ce fût.

Ce garçon-là eſt plaiſant, dit-elle, je veux en avoir ſoin ; prenez garde à vous, vous autres, (& c'étoit à ſes femmes à qui elle parloit) ; ſa naïveté vous réjouit aujourd'hui, vous vous en amuſez comme d'un payſan ; mais ce payſan deviendra dangereux, je vous en avertis.

Oh ! repliquai-je, Madame, il n'y a que faire d'attendre après cela ; je ne deviendrai point, je ſuis tout devenu ; ces demoiſelles ſont bien jolies, & cela forme bien un homme : il n'y a point de village qui tienne ; on eſt tout-d'un-coup né natif de Paris, quand on les voit.

Comment, dit-elle, te voilà déja galant ! hé, pour laquelle te déclarerois-tu ? (elles étoient trois.) Javote eſt une jolie blonde, ajouta-t-elle, & mademoiſelle Genevieve une jolie brune, m'écriai-je tout de ſuite.

Genevieve à ce diſcours rougit un peu, mais d'une rougeur qui venoit d'une vanité contente, & elle déguiſa la petite ſatisfaction que lui donnoit ma préférence, d'un ſouris qui ſignifioit pourtant je te remercie, mais qui ſignifioit auſſi, ce n'eſt que ſa naïveté bouffonne qui me fait rire.

Ce qui eſt ſûr, c'eſt que le trait porta, &, comme on le verra dans la ſuite, ma ſaillie

lui fit dans le cœur une bleſſure ſourde, dont je ne négligeai pas de m'aſſurer ; car je me doutai que mon diſcours n'avoit pas dû lui déplaire : & dès ce moment-là je l'épiai pour voir ſi je penſois juſte.

Nous allions continuer la converſation, qui commençoit à tomber ſur la troiſieme femme-de-chambre de Madame, qui n'étoit ni brune, ni blonde, qui n'étoit d'aucune couleur, & qui portoit un de ces viſages indifférents qu'on voit à tout le monde, & qu'on ne remarque à perſonne.

Déja je tâchois d'éviter de dire mon ſentiment ſur ſon chapitre, avec un embarras mal-adroit & ingénu, qui ne faiſoit pas l'éloge de ladite perſonne, quand un des adorateurs de Madame entra, & nous obligea de nous retirer.

J'étois fort content du marché que j'avois fait de reſter à Paris. Le peu de jours que j'y avois paſſé m'avoit éveillé le cœur, & je me ſentis tout-d'un-coup en appétit de fortune.

Il s'agiſſoit de mander l'état des choſes à mon pere, & je ne ſavois pas écrire ; mais je ſongeai à mademoiſelle Genevieve ; & ſans plus délibérer, j'allai la prier d'écrire ma lettre.

Elle étoit ſeule quand je lui parlai, & non-ſeulement elle l'écrivit, mais ce fut de la meilleure grace du monde.

Ce que je lui dictois, elle le trouvoit ſpirituel & de bon ſens, & ne fit que rectifier mes expreſſions.

Profite de la bonne volonté de Madame, me dit-elle enſuite ; j'augure bien de ton aventure,

Hé bien, Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi vous mettez encore votre amitié par-deſſus, je ne me changerai pas contre un autre; car déjà je ſuis heureux; il n'y a point de doute à cela, puiſque je vous aime. Comment, me dit-elle, tu m'aimes! Et qu'entends-tu par là, Jacob?

Ce que j'entends, lui dis-je, de la belle & bonne affection, comme un garçon, ſauf votre reſpect, peut l'avoir pour une fille auſſi charmante que vous: j'entends que c'eſt bien dommage que je ne ſois qu'un chétif homme; car, mardi, ſi j'étois Roi, par exemple, nous verrions un peu qui de nous deux ſeroit Reine; & comme ce ne ſeroit pas moi, il faudroit bien que ce fût vous: il n'y a rien à refaire à mon dire.

Je te ſuis bien obligée de pareils ſentiments, me dit-elle d'un ton badin, & ſi tu étois Roi, cela mériteroit réflexion. Pardi, lui dis-je, Mademoiſelle, il y a tant de gens par le monde que les filles aiment, & qui ne ſont pas Rois; n'y aura-t-il pas moyen quelque jour d'être comme eux?

Mais vraiment, me dit-elle, tu es preſſant: où as-tu appris à faire l'amour? Ma foi, lui dis-je, demandez-le à votre mérite; je n'ai point eu d'autre maître d'école, & comme il me l'a appris, je le rends.

Madame, là-deſſus, appella Geneviève, qui me quitta très-contente de moi, à vue de pays, & me dit en s'en allant: va, Jacob, tu feras fortune, & je le ſouhaite de tout mon cœur.

Grand merci, lui dis-je en la ſaluant d'un

coup de chapeau qui avoit plus de zele que de bonne grace; mais je me recommande à vous, Mademoiselle, ne m'oubliez pas, afin de commencer toujours ma fortune; vous la finirez quand vous pourrez. Cela dit, je pris la lettre & la portai à la poste.

Cet entretien que je venois d'avoir avec Genevieve me mit dans une situation si gaillarde, que j'en devins encore plus divertissant que je n'avois été jusques là.

Pour surcroît de bonne humeur, le soir du même jour on m'appella pour faire prendre ma mesure par le Tailleur de la maison, & je ne saurois dire combien ce petit événement enhardit mon imagination, & la rendit sémillante.

C'étoit Madame qui avoit eu cette attention pour moi.

Deux jours après on m'apporta mon habit, avec du linge & un chapeau, & tout le reste de mon équipage. Un laquais de la maison, qui avoit pris de l'amitié pour moi, me frisa: j'avois d'assez beaux cheveux. Mon séjour à Paris m'avoit un peu éclairci le teint, & ma foi, quand je fus équipé, Jacob avoit fort bonne façon.

La joie de me voir en si bonne posture me rendit la physionomie plus vive, & y jetta comme un rayon de bonheur à venir. Du moins tout le monde m'en prédisoit, & je ne doutois point du succès de la prédiction.

On me complimenta fort sur mon bon air, & en attendant que Madame fût visible, j'allai faire essai de mes nouvelles graces sur le cœur de

Genevieve, qui effectivement me plaifoit beaucoup.

Il me parut qu'elle fut furprife de la mine que j'avois fous mon attirail tout neuf : je fentis moi-même que j'avois plus d'efprit qu'à l'ordinaire ; mais à peine caufions-nous enfemble, qu'on vint m'avertir de la part de Madame de l'aller trouver.

Cet ordre redoubla encore ma reconnoiffance pour elle ; je n'allai pas, je volai.

Me voilà, Madame, lui dis-je en entrant : je fouhaiterois bien avoir affez d'efprit pour vous remercier à ma fantaifie ; mais je mourrai à votre fervice, fi vous me le permettez. C'eft une affaire finie : je vous appartiens pour le refte de mes jours.

Voilà qui eft bien, me dit-elle alors : tu es fenfible & reconnoiffant, cela me fait plaifir : ton habit te fied bien, tu n'as plus l'air villageois. Madame, m'écriai-je, j'ai l'air de votre ferviteur éternel, il n'y a que cela que j'eftime.

Cette dame alors me fit approcher, examina ma parure : j'avois un habit uni & fans livrée. Elle me demanda qui m'avoit frifé, me dit d'avoir toujours foin de mes cheveux, que je les avois beaux, & qu'elle vouloit que je lui fiffe honneur. Tant que vous voudrez, quoique vous en avez de tout fait, lui dis-je : mais n'importe, abondance ne nuit point. Notez que Madame venoit de fe mettre à fa toilette, & que fa figure étoit dans un certain défordre affez piquant pour ma curiofité.

Je n'étois pas né indifférent, il s'en falloit

beaucoup : cette dame avoit de la fraîcheur & de l'embonpoint, & mes yeux lorgnoient volontiers.

Elle s'en apperçut, & ſourit de la diſtraction qu'elle me donnoit : moi je vis qu'elle s'en appercevoit, & je me mis à rire auſſi, d'un air que la honte d'être pris ſur le fait & le plaiſir de voir, rendoient moitié niais & moitié tendre; & la regardant avec des yeux mêlés de tout ce que je dis-là, je ne lui diſois rien.

De ſorte qu'il ſe paſſa alors entre nous deux une petite ſcene muette, qui fut la plus plaiſante choſe du monde; puis ſe raccommodant enſuite aſſez négligemment : à quoi penſes-tu, Jacob ? me dit-elle. Hé, Madame, repris-je, je penſe qu'il fait bon vous voir, & que Monſieur a une belle femme.

Je ne ſaurois dire dans quelle diſpoſition d'eſprit cela la mit; mais il me parut que la naïveté de mes façons ne lui déplaiſoit pas.

Les regards amoureux d'un homme du monde n'ont rien de nouveau pour une jolie femme; elle eſt accoutumée à leurs expreſſions, & ils ſont dans un goût de galanterie qui lui eſt familier, de ſorte que ſon amour-propre s'y amuſe comme à une choſe qui lui eſt ordinaire, & qui va quelquefois au-delà de la vérité.

Ici, ce n'étoit pas de même; mes regards n'avoient rien de galant, ils ne ſavoient être que vrais. J'étois un payſan, j'étois jeune, aſſez beau garçon, & l'hommage que je rendois à ſes appas venoit du plus pur plaiſir qu'ils me faiſoient. Il étoit aſſaiſonné d'une ingénuité ruſti-

que plus curieuſe à voir, & d'autant plus flatteuſe qu'elle ne vouloit point flatter.

C'étoient d'autres yeux, une autre maniere de conſidérer, une autre tournure de mine, & tout cela enſemble me donnoit apparemment des agréments ſinguliers, dont je vis que Madame étoit un peu touchée.

Tu es bien hardi de me regarder tant, me dit-elle alors, toujours en ſouriant. Pardi, lui dis-je, eſt-ce ma faute, Madame? Pourquoi êtes-vous belle? Va-t-en, me dit-elle alors d'un ton bruſque, mais amical, je crois que tu m'en conterois ſi tu l'oſois; & cela dit, elle ſe remit à ſa toilette, & moi je m'en allai, en me retournant toujours pour la voir. Mais elle ne perdit rien de vue de ce que je fis, & me conduiſit des yeux juſqu'à la porte.

Le ſoir même elle me préſenta à ſon neveu, & m'inſtalla au rang de ſon domeſtique. Je continuai de cajoler Genevieve. Mais depuis l'inſtant où je m'étois apperçu que je n'avois pas déplu à Madame même, mon inclination pour cette fille baiſſa de vivacité, ſon cœur ne me parut plus une conquête ſi importante, & je n'eſtimai plus tant l'honneur d'être ſouffert d'elle.

Genevieve ne ſe comporta pas de même; elle prit tout de bon goût pour moi, tant par l'opinion qu'elle avoit de ce que je pourrois devenir, que par le penchant naturel qu'elle ſe ſentit pour moi; & comme je la cherchois un peu moins, elle me chercha davantage. Il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit dans la mai-

ſon, & le mari de Madame ne l'avoit pas remarquée.

Comme le maître & la maîtreſſe avoient chacun leur appartement, d'où le matin ils envoyoient ſçavoir comment ils ſe portoient (c'étoit là preſque tout le commerce qu'ils avoient enſemble.) Madame, un matin, ſur quelque légere indiſpoſition de ſon mari, envoya Genevieve pour ſçavoir de ſes nouvelles.

Elle me rencontra ſur l'eſcalier en y allant, & me dit de l'attendre Elle fut très-long-temps à revenir, & revint les yeux pleins de coquetterie.

Vous voilà bien émérillonnée, mademoiſelle Genevieve, lui dis-je en la voyant : oh ! tu ne ſais pas, me dit-elle d'un air gai, mais goguenard ; ſi je veux, ma fortune eſt faite.

Vous êtes bien difficile de ne pas vouloir, lui dis-je. Oui, dit-elle, mais il y a un petit article qui m'en empêche, c'eſt que c'eſt à condition que je me laiſſerai aimer de Monſieur, qui vient de me faire une déclaration d'amour.

Cela ne vaut rien, lui dis-je, c'eſt de la fauſſe monnoie que cette fortune-là ; ne vous chargez point de pareille marchandiſe, & gardez la vôtre : tenez, quand une fille s'eſt vendue, je ne voudrois pas la reprendre du marchand pour un liard.

Je lui tins ce diſcours, parce que dans le fond je l'aimois toujours un peu, & que j'avois naturellement de l'honneur.

Tu as raiſon, me dit-elle un peu déconcertée des ſentiments que je lui montrois, & auſſi

ai-je tourné le tout en pure plaiſanterie, & je ne voudrois pas de lui, quand il me donneroit tout ſon bien.

Vous êtes-vous bien défendue au moins, lui dis-je, car vous n'étiez pas fort courroucée quand vous êtes revenue ? C'eſt, reprit-elle, que je me ſuis divertie de tout ce qu'il m'a dit. Il n'y aura pas de mal une autre fois de vous mettre un peu en colere, répondis-je, cela ſera plus ſûr que de ſe divertir de lui ; car à la fin il pourroit bien ſe divertir de vous : en jouant, on ne gagne pas toujours, on perd quelquefois, & quand on eſt une fois en perte, tout y va.

Comme nous étions ſur l'eſcalier, nous ne nous en dîmes pas davantage : elle rejoignit ſa maîtreſſe, & moi mon petit maître, qui faiſoit un thême, ou plutôt à qui ſon Précepteur le faiſoit, afin que la ſcience de ſon écolier lui fît honneur, & que cet honneur lui conſervât ſon poſte de Précepteur, qui étoit fort lucratif.

Genevieve avoit fait à l'amour de ſon maître plus d'attention qu'elle ne me l'avoit dit.

Ce maître n'étoit pas un homme généreux ; mais ſes richeſſes, pour leſquelles il n'étoit pas né, l'avoient rendu glorieux, & ſa gloire le rendoit magnifique, de ſorte qu'il étoit extrêmement dépenſier, ſur-tout quand il s'agiſſoit de ſes plaiſirs.

Il avoit propoſé un bon parti à Genevieve, ſi elle vouloit conſentir à le traiter en homme qu'on aime : elle me dit même deux jours après qu'il avoit débuté par lui offrir une bourſe pleine d'or, & c'eſt la forme la plus dangereuſe que

puiſſe prendre le diable pour tenter une jeune fille un peu coquette, &, pardeſſus le marché, intéreſſée.

Or, Genevieve étoit encline à ces deux petits vices-là; ainſi il auroit été difficile qu'elle eût plaiſanté de bonne foi de l'amour en queſtion: auſſi ne la voyois-je plus que rêveuſe, tant la vue de cet or & la facilité de l'avoir la tentoient, & ſa ſageſſe ne diſputoit plus le terrain qu'en reculant lâchement.

Monſieur (c'eſt le maître de la maiſon dont je parle) ne ſe rebuta point du premier refus qu'elle avoit fait de ſes offres; il avoit pénétré combien ſa vertu en avoit été affoiblie; de ſorte qu'il revint à la charge, encore mieux armé que la premiere fois, & prit contr'elle un renfort de mille petits ajuſtements, qu'il la força d'accepter ſans conſéquence; & des ajuſtements tout achetés, tout prêts à être mis, ſont bien auſſi ſéduiſants que l'argent même avec lequel on les achete.

De dons en dons, toujours reçus & donnés ſans conſéquence, tant fut procédé, qu'il devoit enfin lui fonder une penſion viagere, à laquelle ſeroit ajouté un petit ménage clandeſtin, qu'il promettoit de lui faire, ſi elle vouloit ſortir d'auprès de ſa maîtreſſe.

J'ai ſçu tout le détail de ce traité impur, dans une lettre que Genevieve perdit, & qu'elle écrivoit à une de ſes couſines, qui ne ſubſiſtoit, autant que j'en pus juger, qu'au moyen d'un traité dans le même goût, qu'elle avoit paſſé avec un riche vieillard; car cette lettre parloit de lui.

A l'efprit d'intérêt qui poffédoit Genevieve, fe joignoit encore une tentation finguliere, & cette tentation c'étoit moi.

J'ai dit qu'elle en étoit venue à m'aimer véritablement. Elle croyoit auffi que je l'aimois beaucoup, non fans fe plaindre pourtant de je ne fais quelle indolence où je reftois fouvent, quand j'aurois pu la voir ; mais je raccommodois cela par le plaifir que je lui marquois en la voyant, & du tout enfemble il réfultoit que je l'aimois, comme c'étoit la vérité, mais d'un amour affez tranquille.

Dans la certitude où elle en étoit, & dans la peur qu'elle eut de me perdre, (car elle n'avoit rien ni moi non plus) elle fongea que les offres de Monfieur, que fon argent & le bien qu'il promettoit lui faire, feroient des moyens d'accélérer notre mariage. Elle efpéra que fa fortune, quand elle en jouiroit, me tenteroit à mon tour, & me feroit furmonter les premiers dégoûts que je lui en avois montrés.

Dans cette penfée, Genevieve répondit aux difcours de fon maître avec moins de rigueur qu'à l'ordinaire, & fe laiffa ouvrir la main pour recevoir l'argent qu'il lui offroit toujours.

En pareil cas, quand le premiers pas eft fait, on a le pied levé pour en faire un fecond, & puis on va fon chemin.

La pauvre fille reçut tout ; elle fut comblée de préfents, elle eut de quoi fe mettre à fon aife ; & quand elle fe vit en cet état, un jour que nous nous promenions enfemble dans

le jardin de la maison : Monsieur continue de me poursuivre, me dit-elle adroitement ; mais d'une maniere si honnête que je ne saurois m'en scandaliser : quant à moi, il me suffit d'être sage, & sauf ton meilleur avis, je crois que je ne ferois pas si mal de profiter de l'humeur libérale où il est pour moi. Il sait bien que son amour est inutile ; je ne lui cache pas qu'il n'aboutira à rien : mais n'importe, me dit-il, je suis bien-aise que tu aies de quoi te ressouvenir de moi ; prends ce que je te donne ; cela ne t'engagera à rien. Jusqu'ici j'ai toujours refusé, ajouta-t-elle, & je crois que j'ai mal raisonné. Qu'en dis-tu ? c'est mon maître, il a de l'amitié pour moi ; car amitié ou amour, c'est la même chose, de la maniere dont j'y réponds : il est riche. Hé pardi, c'est comme si ma maîtresse vouloit me donner quelque chose, & que je ne le voulusse pas : n'est-il pas vrai ? Parle.

Moi ! repliquai-je, totalement rebuté des dispositions où je la voyois, & résolu de la laisser pour ce qu'elle valoit ; si les choses vont comme vous le dites, cela est à merveille : on ne refuse point ce qu'une maîtresse nous donne, & dès que Monsieur ressemble à une maîtresse, que son amour n'est que de l'amitié, voilà qui est bien. Je n'aurois pas deviné cette amitié-là, moi : j'ai cru qu'il vous aimoit comme on aime, à l'ordinaire, une jolie fille ; mais dès qu'il est si sage & si discrette personne, allez hardiment ; prenez seulement garde de broncher avec lui, car un homme est toujours traître.

Oh ! me dit-elle , je ſais bien à quoi m'en tenir ; & elle avoit raiſon , il n'y avoit plus de conſeil à prendre ; & ce qu'elle m'en diſoit n'étoit que pour m'apprivoiſer petit à petit ſur la matiere.

Je ſuis charmée , me dit-elle en me quittant , que tu ſois de mon ſentiment : adieu , Jacob. Je vous ſalue , mademoiſelle , lui répondis-je , & je vous fais mes compliments de l'amitié de votre amant : c'eſt un honnête homme d'être ſi amoureux de votre perſonne , ſans ſe ſoucier d'elle : bon jour , juſqu'au revoir , que le Ciel vous conduiſe.

Je lui tins ce diſcours d'un air ſi gai , en la quittant , qu'elle ne ſentit point que je me moquois d'elle.

Cependant l'amour de Monſieur pour Genevieve éclata un peu dans la maiſon. Les femmes-de-chambres , ſes compagnes , en murmurerent moins peut-être par ſageſſe que par envie.

Voilà qui eſt bien vilain , bien impertinent , me diſoit Toinette , qui étoit la jolie blonde dont j'ai parlé. Chut , lui répondis-je. Point de bruit , mademoiſelle Toinette. Que ſait-on ce qui peut arriver? Vous avez auſſi-bien qu'elle un viſage frippon : Monſieur a les yeux bons ; c'eſt aujourd'hui le tour de Genevieve pour être aimée , ce ſera peut-être demain le vôtre ; & puis de toutes les injures que vous dites contr'elle , qu'en arrivera-t-il ? Croyez-moi , un peu de charité pour l'amour de vous , ſi ce n'eſt pour l'amour d'elle.

Toinette

Toinette se fâcha de ma réponse, & s'en alla se plaindre à Madame en pleurant : mais c'étoit mal s'adresser pour avoir justice. Madame éclata de rire au récit naïf qu'elle lui fit de notre conversation ; la tournure que j'avois donnée à la chose fut tout-à-fait de son goût, il n'y avoit rien de mieux ajusté à son caractere.

Elle apprenoit pourtant par là l'infidélité de son mari, mais elle ne s'en soucioit guere : ce n'étoit là qu'une matiere à plaisanteries pour elle. Es-tu bien sûre que mon mari l'aime ? dit-elle à Toinette, du ton d'une personne qui veut n'en point douter, pour pouvoir en rire en toute confiance. Cela seroit plaisant, Toinette ; tu vaux pourtant mieux qu'elle. Voilà tout ce que Toinette en tira, & je l'aurois bien deviné, car je connoissois Madame.

Genevieve, qui s'étoit méprise au ton dont je lui avois répondu sur les présents de Monsieur, & qui alors en étoit abondamment fournie, vint m'en montrer une partie, pour m'accoutumer par dégrés à voir le tout.

Elle me cacha d'abord l'argent, je ne vis que des nippes & de quoi en faire de toutes sortes d'especes ; habits, cornettes, pieces de toiles & rubans de toutes couleurs : & le ruban lui seul est un terrible séducteur des jeunes filles aimables & femmes-de-chambre.

Peut-on rien de plus généreux, me disoit-elle ? me donner cela seulement parce que je lui plais ?

Oh ! lui disois-je, je n'en suis pas surpris, l'amitié d'un homme pour une jolie fille va bien

loin, voyez-vous : vous n'en resterez pas là! Vraiment je le crois, me repartit-elle, car il me demande souvent si j'ai besoin d'argent. Eh pardi, sans doute vous en avez besoin, lui dis-je; quand vous en auriez jusqu'au cou, il faut en avoir pardessus la tête : prenez toujours, s'il ne vous sert de rien; je m'en accommoderai, moi, j'en trouverai le débit. Volontiers, me dit-elle, charmée du goût que j'y prenois, & des conjectures favorables qu'elle en tiroit pour le succès de ses vues; je t'assure que j'en prendrai à cause de toi, & que tu en auras dès-demain, peut-être, car il n'y a point de jour où il ne m'en offre.

Et ce qui fut promis fut tenu; j'eus le lendemain six louis d'or à mon commandement, qui, joints à trois que Madame m'avoit donnés pour payer un maître à écrire, me faisoient neuf prodigieuses, neuf immenses pistoles : je veux dire qu'ils composoient un trésor pour un homme qui n'avoit jamais que des sous-marqués dans sa poche.

Peut-être fis-je mal en prenant l'argent de Genevieve; ce n'étoit pas, je pense, en agir dans toutes les regles de l'honneur; car enfin, j'entretenois cette fille dans l'idée que je l'aimois, & je la rrompois : je ne l'aimois plus; elle me plaisoit pourtant toujours, mais rien qu'aux yeux & plus au cœur.

D'ailleurs, cet argent qu'elle m'offroit n'étoit pas chrétien, je ne l'ignorois pas, & c'étoit participer au petit désordre de conduite en vertu duquel il avoit été acquis : c'étoit di

moins engager Genevieve à continuer d'en acquérir au même prix. Mais je ne favois pas encore faire des réflexions fi délicates : mes principes de probité étoient encore fort courts ; & il y a apparence que Dieu me pardonnera ce gain, car j'en appris à écrire & l'arithmétique, avec quoi en partie je fuis parvenu dans les fuites.

Le plaifir avec lequel j'avois pris cet argent ne fit qu'enhardir Genevieve à pouffer fes deffeins : elle ne douta point que je ne facrifiaffe tout à l'envie d'en avoir beaucoup, & dans cette perfuafion elle perdit la tête & ne fe ménagea plus.

Suis-moi, me dit-elle un matin, je veux te montrer quelque chofe.

Je la fuivis donc ; elle me mena dans fa chambre, & là, m'ouvrit un petit coffre tout plein des profits de fa complaifance : à la lettre il étoit rempli d'or & affurément la fomme étoit confidérable : il n'y avoit qu'un partifan qui eût le moyen de fe damner fi chérement, & bien des femmes plus huppées l'en auroient pour cela quitté à meilleur marché que la foubrette.

Je cachai avec peine l'étonnement où je fus de cette honteufe richeffe ; & gardant toujours l'air gaillard que j'avois jufques là foutenu là-deffus : eft-ce encore là pour moi ? lui dis-je ; ma chambre n'eft pas fi bien meublée que la vôtre, & ce petit coffre-là y tiendra à merveille.

Oh ! pour cet argent-ci, me répondit-elle,

tu veux bien que je n'en diſpoſe qu'en faveur du mari que j'aurai. Aviſe-toi là-deſſus.

Ma foi, lui dis-je, je ne ſais où vous en prendre un, je ne connois perſonne qui cherche femme. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette réponſe-là, me repliqua-t-elle ? Où eſt donc ton eſprit ? Eſt-ce que tu ne m'entends pas ? Tu n'as que faire de me chercher un mari, tu peux en devenir un ; n'es-tu pas du bois dont on les fait ? Laiſſons là le bois, lui dis-je, c'eſt un mot de mauvais augure. Quant au reſte, continuai-je, ne voulant pas la bruſquer ; s'il ne tenoit qu'à être votre mari, je le ferois tout-à-l'heure, & je n'aurois peur que de mourir de trop d'aiſe. Eſt-ce que vous en doutez ? N'y a-t-il pas un miroir ici ? Regardez-vous, & puis vous m'en direz votre avis. Tenez, ne faut-il pas bien du temps pour s'aviſer ſi on dira oui avec mademoiſelle ! vous n'y ſongez pas vous-même avec votre aviſement. Ce n'eſt pas là la difficulté.

Eh, où eſt-elle donc ? reprit-elle d'un air avide & content. Oh ! ce n'eſt qu'une petite bagatelle, lui dis-je ; c'eſt que l'amitié de Monſieur pourroit bien me procurer des coups de bâton, ſi j'allois lui ſouffler ſon amie. J'ai déja vu de ces amitiés-là, elles n'entendent pas raillerie : & puis, que feriez-vous d'un mari ſi maltraité ?

Quelle imagination vas-tu te mettre dans l'eſprit ? me dit-elle. Je gage que ſi Monſieur ſait que je t'aime, il ſera charmé que je t'épouſe ; & qu'il voudra lui-même faire les frais de notre mariage.

Ce ne feroit pas la peine, lui dis-je, je les ferois bien moi-même : mais par ma foi je n'ose aller en avant, votre bon ami me fait peur ; en un mot, sa bonne affection n'est peut-être qu'une simagrée. Je me doute qu'il y a sous cette peau d'ami un renard qui ne demande qu'à croquer la poule, & quand il verra un petit roquet comme moi la poursuivre, je vous laisse à penser ce qui en adviendra, & si cet hypocrite de renard me laissera faire.

N'est-ce que cela qui t'arrête ? Mais dis-tu vrai ? repartit-elle. Assurément, lui dis-je. Hé bien, je vais travailler à te mettre en repos là-dessus, me répondit-elle, & à te prouver qu'on n'a pas envie de te disputer ta poule. Je ferois fâchée qu'on te surprît dans ma chambre, séparons-nous ; mais je te garantis notre affaire faite.

Là-dessus je la quittai un peu inquiet des suites de cette aventure, & avec quelque repentir d'avoir accepté de son argent ; car je devinai le biais qu'elle prendroit pour venir à bout de moi : je m'attendis que Monsieur s'en mêleroit, & je ne me trompai pas.

Le lendemain un laquais vint me dire de la part de notre maître d'aller lui parler, & je m'y rendis, fort embarrassé de ma figure. Hé bien, me dit-il, mon Jacob ; comment se comporte votre jeune maître ? Etudie-t-il assiduement ? Pas mal, Monsieur, repris-je. Et toi, te trouves-tu bien du séjour de Paris ?

Ma foi, Monsieur, lui répondis-je, j'y bois & j'y mange d'aussi bon appétit qu'ailleurs.

Je sais, me dit-il, que Madame t'a pris sous sa protection, & j'en suis bien aise. Mais tu ne me dis pas tout ; j'ai déja appris de tes nouvelles : tu es compere ; comment donc ! il n'y a que deux ou trois mois que tu es ici, & tu as déja fait une conquête ! A peine es-tu débarqué, que tu tournes la tête à de jolies filles : Genevieve est folle de toi, & apparemment que tu l'aimes à ton tour ?

Hélas ! Monsieur, repris-je, que m'auroit-elle fait pour la haïr, la pauvre enfant ! Oh ! me dit-il, parle hardiment, tu peux t'ouvrir à moi : il y a long-temps que ton pere me sert, je suis content de lui, & je serois ravi de faire du bien au fils, puisque l'occasion s'en présente. Il est heureux pour toi de plaire à Genevieve, & j'approuve son choix. Tu es jeune & bien fait, sage & actif, dit-on : de son côté, Genevieve est une fille aimable, je protege ses parents, & ne l'ai même fait entrer chez moi que pour être plus à portée de lui rendre service & de la bien placer. (Il mentoit.) Le parti qu'elle prend rompt un peu mes mesures : tu n'as encore rien, je lui aurois ménagé un mariage plus avantageux ; mais enfin, elle t'aime, & ne veut que toi, à la bonne heure. Je songe que mes bienfaits peuvent remplacer ce qui te manque, & te tenir lieu de patrimoine. Je lui ai déja fait présent d'une bonne somme d'argent, dont je vous indiquerai l'emploi. Je ferai plus, je vous meublerai une petite maison dont je paierai les loyers pour vous soulager, en attendant que vous soyez

plus à votre aiſe ; du reſte ne t'embarraſſe pas, je te promets des commiſſions lucratives. Vis bien avec la femme que je te donne, elle eſt douce & vertueuſe : au ſurplus, n'oublie jamais que tu as pour le moins la moitié de part à tout ce que je fais dans cette occurrence-ci. Quelque bonne volonté que j'aie pour les parents de Genevieve, je n'aurois pas été ſi loin, ſi je n'en avois pas encore davantage pour toi & pour les tiens. Ne parle de rien ici, les compagnes de ta maîtreſſe ne me laiſſeroient pas en repos, & voudroient toutes que je les mariaſſe auſſi. Demande ton congé ſans bruit, dis qu'on t'offre une condition meilleure & plus convenable : Genevieve de ſon côté ſuppoſera la néceſſité d'un voyage pour voir ſa mere qui eſt âgée, & au ſortir d'ici vous vous marierez tous deux. Adieu, point de remerciements, j'ai affaire : va ſeulement informer Genevieve de ce que je t'ai dit, & prends ſur ma table ce petit rouleau d'argent avec quoi tu attendras dans une auberge que Genevieve ſoit ſortie d'ici.

Je reſtai comme un marbre à ce diſcours : d'un côté, tous les avantages qu'on me promettoit étoient conſidérables.

Je voyois que du premier ſaut que je faiſois à Paris, moi qui n'avois encore aucun talent, aucune avance, qui n'étois qu'un pauvre payſan, & qui me préparois à labourer ma vie pour acquérir quelque choſe, (& ce quelque choſe, dans mes eſpérances éloignées, n'entroit même en aucune comparaiſon avec

ce qu'on m'offroit ;) je voyois, dis-je, un établiſſement certain qu'on me jettoit à la tête.

Eh ! quel établiſſement ? Une maiſon toute meublée, beaucoup d'argent comptant, de bonnes commiſſions dont je pouvois demander d'être pourvu ſur le champ ; enfin, la protection d'un homme puiſſant, & en état de me mettre à mon aiſe dès le premier jour, & de m'enrichir enſuite.

N'étoit-ce pas là la pomme d'Adam toute revenue pour moi ?

Je ſavourois la propoſition : cette fortune ſubite mettoit mes eſprits en mouvement ; le cœur m'en battoit, le feu m'en montoit au viſage.

N'avoir qu'à tendre la main pour être heureux, quelle ſéduiſante commodité ! N'étoit-ce pas là de quoi m'étourdir ſur l'honneur ?

D'un autre côté, cet honneur plaidoit ſa cauſe dans mon ame embarraſſée, pendant que ma cupidité y plaidoit la ſienne. A qui eſt-ce des deux que je donnerai gagné ? diſois-je. Je ne ſavois auquel entendre.

L'honneur me diſoit, tiens-toi ferme, déteſte ces miſérables avantages qu'on te propoſe ; ils perdront tous leurs charmes quand tu auras épouſé Genevieve ; le reſſouvenir de ſa faute te la rendra inſupportable : & puiſque tu me portes dans ton ſein, tout payſan que tu es, je ſerai ton tyran, je te perſécuterai toute ta vie ; tu verras ton infamie connue de tout le monde, tu auras ta maiſon en horreur, & vous ferez tous deux, ta femme & toi, un

ménage du diable ; tout ira en désarroi. Son amant la vengera de tes mépris, elle pourra te perdre avec le crédit qu'il a. Tu ne seras pas le premier à qui cela sera arrivé : rêves-y bien, Jacob. Le bien que t'apporte ta future est un présent du diable, & le diable est un trompeur. Un beau jour il te prendra tout, afin de te damner par le désespoir, après t'avoir attrapé par sa marchandise.

On trouvera peut-être les représentations que me faisoit l'honneur un peu longues ; mais c'est qu'il a besoin de parler long-temps, lui, pour faire impression, & qu'il a plus de peine à persuader que les passions.

Car, par exemple, la cupidité ne répondoit à tout cela qu'un mot ou deux ; mais son éloquence, quoique laconique, étoit vigoureuse.

C'est bien à toi, paltoquet, me disoit-elle, à t'arrêter à ce chimérique honneur ? Ne te sied-il pas bien d'être délicat là-dessus, misérable rustre ! Va, tu as raison, va te gîter à l'hôpital, ton honneur & toi, vous y aurez tous deux fort bonne grace.

Pas si bonne grace, répondois-je en moi-même : c'est avoir de l'honneur en pure perte que de l'avoir à l'hôpital ; je crois qu'il n'y brille guere.

Mais l'honneur vous conduit-il toujours là ? Oui, assez souvent, & si ce n'est là, c'est du moins aux environs.

Mais est-on heureux quand on a honte de l'être ? Est-ce un plaisir que d'être à son

aiſe à contre-cœur ? Quelle perplexité !

Ce fut là tout ce qui ſe préſenta en un inſtant à mon eſprit. Pour ſurcroît d'embarras, je regardois ce rouleau d'argent qui étoit ſur la table, il me paroiſſoit ſi rebondi : quel dommage de le perdre !

Cependant Monſieur, ſurpris de ce que je ne lui diſois rien, & que je ne prenois pas le rouleau qu'il avoit mis là pour appuyer ſon diſcours, me demanda à quoi je penſois. Pourquoi ne me dis-tu mot ? ajouta-t-il.

Hé, Monſieur, lui répondis-je, je rêve, & il y a bien de quoi. Tenez, parlons en conſcience ; prenez que je ſois vous & que vous ſoyez moi : vous voilà un pauvre homme. Mais eſt-ce que les pauvres gens aiment à être cocus ? vous le ſerez pourtant ſi je vous donne Genevieve en mariage. Hé bien, voilà le ſujet de ma penſée.

Quoi ! me dit-il là-deſſus, eſt-ce que Genevieve n'eſt pas une honnête fille ? Fort honnête, repris-je, pour ce qui eſt en cas de faire un compliment ou une révérence ; mais pour ce qui eſt d'être la femme d'un mari, je n'eſtime pas que l'honnêteté qu'elle a ſoit propre à cela.

Eh, qu'as-tu donc à lui reprocher ? me dit-il. Hé, hé, repris-je en riant, vous ſavez mieux que moi les tenants & les aboutiſſants de cette affaire-là ; vous y étiez & je n'y étois pas : mais on ſait bien à peu près comment cela ſe gouverne. Tenez, Monſieur, dites-moi franchement la vérité ; eſt-ce qu'un Monſieur

a besoin de femme-de-chambre ? Et quand il en a une, est-ce elle qui le déshabille? Je crois que c'est tout le contraire.

Oh! pour le coup, me dit-il, vous parlez net, Jacob, & je vous entends; tout paysan que vous êtes, vous ne manquez pas d'esprit. Ecoutez donc attentivement ce que je vais vous dire à mon tour.

Tout ce que vous vous imaginez de Genevieve est faux; mais supposons qu'il soit vrai, vous voyez les personnes qui viennent me voir, ce sont tous gens de considération, qui sont riches, & qui ont de grands équipages.

Savez-vous bien que parmi eux il y en a quelques-uns, qu'il n'est pas nécessaire de nommer, qui ne doivent leur fortune qu'à un mariage qu'ils ont fait avec des Genevieves.

Or, croyez-vous valoir mieux qu'eux? Est-ce la crainte d'être moqué qui vous retient? Et par qui le serez-vous? Vous connoît-on, & êtes-vous quelque chose dans la vie? S'imaginera-t-on seulement que vous en soyez un, benêt que vous êtes? Vous ne risquez qu'une chose, c'est d'avoir autant d'envieux de votre état, qu'il y a de gens de votre sorte qui vous connoissent. Allez, mon enfant, l'honneur de vos pareils, c'est d'avoir de quoi vivre & de quoi se retirer de la bassesse de leur condition, entendez-vous? Le dernier des hommes ici bas est celui qui n'a rien.

N'importe, Monsieur, lui répondis-je d'un air entre triste & mutin, j'aimerois encore mieux

être le dernier des autres, que le plus fâché de tous. Le dernier des autres trouve toujours le pain bon quand on lui en donne; mais le plus fâché de tous n'a jamais d'appétit à rien : il n'y a pas de morceau qui lui profite, quand ce seroit de la perdrix. Et ma foi l'appétit mérite bien qu'on le garde, & je le perdrois, malgré toute la bonne chere, si j'épousois vôtre femme-de-chambre.

Votre parti est donc pris? repartit Monsieur. Ma foi, oui, Monsieur, répondis-je, & j'en ai bien du regret; mais que voulez-vous? Dans notre village c'est notre coutume de n'épouser que des filles, & s'il y en avoit une qui eût été femme-de-chambre d'un Monsieur, il faudroit qu'elle se contentât d'avoir un amant, mais pour de mari *néant*; il en pleuvroit, qu'il n'en tomberoit pas un pour elle : c'est notre régime, & sur-tout dans notre famille. Ma mere se maria fille, sa grande-mere en avoit fait autant, & de grand'meres en grand'meres je suis venu droit, comme vous voyez, avec l'obligation de ne rien changer à cela.

Je me fus à peine expliqué d'un ton si décisif, que me regardant d'un air fier & irrité vous êtes un coquin, me dit-il. Vous avez fait chez moi publiquement l'amour à Genevieve; vous n'aspiriez d'abord, m'a-t-elle dit, qu'au bonheur de pouvoir l'épouser un jour : les autres filles de Madame le savent; d'un autre côté, vous osez l'accuser de n'être pas fille d'honneur, vous êtes frappé de cette

impertinente idée-là : je ne doute pas qu'en conséquence vous ne causiez sur son compte, quand on vous parlera d'elle ; vous êtes homme à ne la pas ménager dans vos petits discours, & c'est moi, c'est ma simple bonne volonté pour elle qui seroit la cause innocente de tout le tort que vous pourriez lui faire. Non, monsieur Jacob, j'y mettrai bon ordre ; & puisque j'ai tant fait que de m'en mêler, que vous avez déja pris de son argent sur le pied d'un homme qui devoit l'épouser, je ne prétends pas que vous vous moquiez d'elle. Je ne vous laisserai point en liberté de lui nuire, & si vous ne l'épousez pas, je vous déclare que ce sera à moi à qui vous aurez affaire. Déterminez-vous, je vous donne vingt-quatre heures; choisissez de sa main ou du cachot ; je n'ai que cela à vous dire. Allons, retirez-vous, faquin.

Cet ordre & l'épithete qui le soutenoit me firent peur, & je ne fis qu'un saut de la chambre à la porte.

Genevieve, qui avoit été avertie de l'heure où Monsieur devoit m'envoyer chercher, m'attendoit au passage ; je la rencontrai sur l'escalier.

Ah ! ah ! me dit-elle, comme si nous nous étions rencontrés fortuitement : est-ce que tu viens de parler à Monsieur ? Que te vouloit-il donc ?

Doucement Genevieve ma mie, lui dis-je, j'ai vingt-quatre heures devant moi pour vous répondre, & je ne dirai ma pensée qu'à la derniere minute.

Là-dessus je passai mon chemin d'un air réfrogné, & même un peu brutal, & laissai mademoiselle Genevieve toute stupéfaite, & ouvrant de grands yeux qui se disposoient à pleurer; mais cela ne me toucha point. L'alternative du cachot ou de sa main m'avoit guéri radicalement du peu d'inclination qui me restoit pour elle; j'en avois le cœur aussi nettoyé, que si je ne l'avois jamais connue, sans compter la farouche épouvante dont j'étois saisi, & qui étoit bien contraire à l'amour.

Elle me rappella plusieurs fois d'un ton plaintif: Jacob; hé mais, parle-moi donc, Jacob. Dans vingt-quatre heures, mademoiselle; puis je courus toujours sans savoir où j'allois, car je marchois en égaré.

Enfin, je me trouvai dans le jardin, le cœur palpitant, regrettant les choux de mon village, & maudissant les filles de Paris, qu'on vous oblige d'épouser le pistolet sous la gorge: j'aimerois autant, disois-je en moi-même, prendre une femme à la fripperie. Que je suis malheureux!

Ma situation m'attendrit sur moi-même, & me voilà à pleurer: je tournois dans un bosquet, en faisant des exclamations de douleur, quand je vis Madame qui en sortoit avec un livre à la main.

A qui en as-tu donc, mon pauvre Jacob, me dit-elle, avec tes yeux baignés de larmes?

Ah! Madame, lui répondis-je en me jettant à ses genoux: ah ma bonne maîtresse! Jacob est un homme coffré quand vingt-quatre heures seront sonnées.

Coffré! me dit-elle. As-tu commis quelque mauvaise action? Eh? tout à rebours de cela, m'écriai-je; c'est à cause que je n'en veux pas commettre une. Vous m'avez recommandé de vous faire honneur, n'est-ce pas, Madame? Eh! où le prendrai-je pour vous en faire, si on ne prétend pas que j'en garde? Monsieur ne veut pas que je me donne les airs d'en avoir. Quel misérable pays, Madame, où on met au cachot les personnes qui ont de l'honneur, & en chambre garnie celles qui n'en ont point! Epousez des femmes-de-chambre pour homme, & vous aurez des rouleaux d'argent: prenez une honnête fille, vous voilà niché entre quatre murailles. Voilà comme Monsieur l'entend, qui veut, sauf votre respect, que j'épouse sa femme-de-chambre.

Explique-toi mieux, me dit Madame, qui se mordoit les levres pour s'empêcher de rire; je ne te comprends point. Qu'est-ce que c'est que cette femme-de-chambre? Est-ce que mon mari en a une? Hé, oui, Madame, lui dis-je; c'est la vôtre, c'est mademoiselle Genevieve qui me recherche, & qu'on me commande de prendre pour femme.

Ecoute, Jacob, me dit-elle: c'est à toi à consulter ton cœur. Hé bien, mon cœur & moi, repris-je, avons aussi là-dessus raisonné bien long-temps ensemble, & il n'en veut pas entendre parler.

Il est pourtant vrai, dit-elle, que cela feroit ta fortune; car mon mari ne te laisseroit pas là; je le connois.

Oui, Madame, répondis-je; mais par charité, ſongez un peu à ce que c'eſt que d'avoir des enfants qui vous appellent leur pere, & qui en ont menti. Cela eſt bien triſte! & cependant ſi j'épouſe Genevieve, je ſuis en danger de n'avoir point d'autres enfants que de ceux-là; je ſerai obligé de leur donner des nourrices qui me fendront le cœur; & vous me voyez déſolé, Madame. Naturellement je n'aime pas les enfants de contrebande, & je n'ai que vingt-quatre heures pour dire ſi je m'en fournirai, peut-être d'une demi-douzaine ou non. Portez-moi ſecours là-dedans, ayez pitié de moi. Le cachot qu'on me promet, empêchez qu'on me le tienne. Je ſuis d'avis de m'enfuir.

Non, non, me dit-elle, je te le défends; je parlerai à mon mari, & je te garantis que tu n'as rien à craindre: va, retourne à ton ſervice ſans inquiétude.

Après ce diſcours, elle me quitta pour continuer ſa lecture, & moi je me rendis auprès de mon petit maître, qui ne ſe portoit pas bien.

Il falloit, en m'en retournant, que je paſſaſſe devant la chambre de Genevieve, qui en avoit laiſſé la porte ouverte, & qui me guettoit aſſiſe & fondant en larmes.

Te voilà donc, ingrat, s'écria-t-elle auſſi-tôt qu'elle me vit: fourbe, qui non content de refuſer ma main, m'accable encore de honte & de mépris! Et c'étoit en me tenant par ma manche qu'elle m'apoſtrophoit ſur ce ton.

Parle, ajouta-t-elle, pourquoi dis-tu que je ne ſuis pas fille d'honneur?

Eh, mon Dieu! mademoiſelle Genevieve, pardi, donnez-moi du temps : ce n'eſt pas que vous ne ſoyez une honnête fille, il n'y a que ce petit coffre plein d'or & vos autres brimborions d'affiquets qui me chicanent, & je crois que ſans eux vous ſeriez encore plus honnête; j'aimerois bien autant votre honneur comme il étoit ci-devant : mais n'en parlons plus, & ne nous querellons point. Vous avez tort, ajoutai-je avec adreſſe; que ne m'avez-vous dit bonnement les choſes : il n'y a rien de ſi beau que la ſincérité, & vous êtes une diſſimulée. Il n'y avoit qu'à m'avouer votre petit fait, je n'y aurois pas regardé de ſi près : car après cela on ſait à quoi s'en tenir, & du moins une fille vous eſt obligée de prendre tout en gré; mais vouloir me brider le nez, venir me bercer avec des contes à dormir debout, pendant que je ſuis le meilleur enfant du monde, ce n'eſt pas là la maniere dont on en uſe. Il s'agiſſoit de me dire: tiens, Jacob, je ne veux point te vendre chat en poche : Monſieur a couru après moi, je m'enfuyois; mais il m'a jetté de l'or, des nippes & une maiſon fournie de ſes uſtenſiles à la tête; cela m'a étourdie, je me ſuis arrêtée, & puis j'ai ramaſſé l'or, les nippes & la maiſon : en veux-tu ta part à cette heure? Voilà comme on parle : dites-moi cela, & puis vous ſaurez mon dernier mot.

Là-deſſus les larmes de Genevieve redoublerent : il en vint une ondée pendant laquelle elle me ſerroit les mains tant qu'elle pouvoit, & c'étoit l'aveu de la vérité qui s'arrêtoit au paſſage.

A la fin pourtant, comme je la confolois en la preffant de parler : fi l'on pouvoit fe fier à toi, me dit-elle. Eh ! qui eft-ce qui en doute ? lui dis-je. Allons ; ma belle Demoifelle, courage. Hélas ! me répondit-elle, c'eft l'amour que j'ai pour toi qui eft caufe de tout.

Voilà qui eft merveilleux, lui dis-je ; après. Sans lui, ajouta-t-elle, j'aurois méprifé tout l'or & toutes les fortunes du monde ; mais j'ai cru te fixer par la fituation que Monfieur vouloit bien me procurer, & que tu ferois bien-aife de me voir riche ; & cependant je me fuis trompée, tu me reproches ce que je n'ai fait que par tendreffe.

Ce difcours me glaça jufqu'au fond du cœur. Ce qu'elle me difoit ne m'apprenoit rien de nouveau : car enfin, je favois bien à quoi m'en tenir fur cette aventure, fans qu'elle m'en rendît compte ; & malgré cela, tout ce qu'elle me difoit, je crus l'apprendre encore en l'entendant raconter par elle-même ; j'en fus frappé comme d'une nouveauté.

J'aurois juré que je ne m'intéreffois plus à Genevieve, & je crois l'avoir dit plus haut ; mais apparemment qu'il me reftoit encore dans le cœur quelque petite étincelle de feu pour elle, puifque je fus ému ; mais tout s'éteignit dans ce moment.

Je cachai pourtant à Genevieve ce qui fe paffoit en moi : hélas ? lui répondis-je, ce que vous me dites eft bien fâcheux.

Quoi, Jacob ? me dit-elle avec des yeux qui me demandoient grace, & qui étoient faits pour l'obtenir, fi on n'étoit pas quelquefois plus irréconciliable en pareil cas avec une fille qui eft

belle, qu'avec une autre qui ne l'eſt pas; quoi! m'aurois-tu abuſée quand tu m'as fait eſpérer qu'un peu de ſincérité nous raccommoderoit enſemble?

Non, lui dis-je, j'aurois juré que je vous parlois loyalement : mais il me ſemble que mon cœur veut changer d'avis. Eh! pourquoi en changeroit-il, mon cher Jacob? s'écria-t-elle; tu ne trouveras jamais perſonne qui t'aime autant que moi. Tu peux d'ailleurs compter déſormais ſur une ſageſſe éternelle de ma part. Oui; mais malheureuſement, lui dis-je, cette ſageſſe vous prend un peu tard; c'eſt le Médecin qui arrive après la mort.

Quoi! reprit-elle, je te perdrai donc? Laiſſez-moi rêver à cela, lui dis-je; il me faut un peu de loiſir pour m'ajuſter avec mon cœur : il me chicane, & je vais tâcher aujourd'hui de l'accoutumer à la fatigue. Permettez que je m'en aille penſer à cette affaire.

Il vaut autant que tu me poignardes, me dit-elle, que de ne pas prendre ta réſolution ſur le champ. Il n'y a pas moyen, je ne ſaurois ſi vîte ſavoir ce que je veux; mais patience, lui dis-je, il y aura tantôt réponſe, & peut-être bonnes nouvelles avec : oui, tantôt, ne vous impatientez pas. Adieu, ma petite maîtreſſe, reſtez en paix, & que le Ciel nous aſſiſte tous deux.

Je la quittai donc, & elle me vit partir avec une tendre inquiétude, qu'en vérité j'avois honte de ne pas calmer; mais je ne cherchois qu'à m'eſquiver, & j'entrai dans ma chambre, dans

la résolution inébranlable de m'enfuir de la maison, si Madame ne mettoit pas quelqu'ordre à mon embarras, comme elle me l'avoit promis.

J'appris dans le cours de la journée que Genevieve s'étoit mise au lit, & qu'elle étoit malade, qu'elle avoit eu des maux de cœur: accidents dont on sourioit en me les contant, & qu'on me venoit conter par préférence. Six ou sept personnes de la maison, & sur-tout les filles de Madame, vinrent me le dire en secret.

Pour moi, je me tus; j'avois trop de souci pour m'amuser à babiller avec personne, & je restai tapi dans mon petit taudis jusqu'à sept heures du soir.

Je les comptai, car j'avois l'oreille attentive à l'horloge, parce que je voulois parler à Madame, qu'une légere migraine avoit empêché de sortir.

Je me préparois donc à l'aller trouver, quand j'entendis du bruit dans la maison: on montoit, on descendoit l'escalier avec un mouvement qui n'étoit pas ordinaire. Ah, mon Dieu! disoit-on; quel accident!

Ce fracas-là m'émut, & je sortis de ma chambre pour savoir ce que c'étoit.

Le premier objet que je rencontrai, ce fut un vieux valet-de-chambre de Monsieur, qui levoit les mains au ciel en soupirant, qui pleuroit & qui s'écrioit: ah! pauvre homme que je suis! quelle perte! quel malheur! Qu'avez-vous donc, monsieur Dubois? lui dis-je; qu'est-il arrivé?

Hélas ! mon enfant, dit-il, Monſieur eſt mort, & j'ai envie d'aller me jetter dans la riviere.

Je ne pris pas la peine de l'en diſſuader, parce qu'il n'y avoit rien à craindre : il n'y avoit pas d'apparence qu'il voulût choiſir l'eau pour ſon tombeau, lui qui en étoit l'ennemi juré : il y avoit peut-être plus de trente ans que le vieil ivrogne n'en avoit bu.

Au reſte, il avoit raiſon de s'affliger ; la mort lui enlevoit un bon chaland ; il étoit depuis quinze ans le pourvoyeur des plaiſirs de ſon maître, qui le payoit bien, & qu'il voloit, diſoit-on, pardeſſus le marché.

Je le laiſſai donc ſans douleur, moitié raiſonnable & moitié bachique : il étoit plein de vin quand je lui parlai, & je courus m'inſtruire plus à fond de ce qu'il venoit de m'apprendre.

Rien n'étoit plus vrai que ſon rapport : une apoplexie venoit d'étouffer Monſieur. Il étoit ſeul dans ſon cabinet quand elle l'avoit ſurpris. Il n'avoit eu aucun ſecours, & un domeſtique l'avoit trouvé mort dans ſon fauteuil & devant ſon bureau, ſur lequel étoit une lettre, ébauchée de quelques lignes gaillardes, qu'il écrivoit à une dame de bonne compoſition, autant qu'on en pouvoit juger ; car je crois que tout le monde dans la maiſon lut cette lettre, que Madame avoit priſe dans le cabinet, & qu'elle laiſſa tomber de ſes mains dans le déſordre où la jetta ce ſpectacle effrayant.

Pour moi, il faut que je l'avoue franchement, cette mort ſubite m'épouvanta ſans m'affliger ;

peut-être même la trouvai-je venue bien à propos ; je respirai , & j'avois pour excuse de ma dureté là-dessus , que le défunt m'avoit menacé de la prison. Cela m'avoit alarmé ; & sa mort me tiroit d'inquiétude , & mit le comble à la disgrace où Genevieve étoit tombée dans mon cœur.

Hélas ! la pauvre fille ! le malheur lui en vouloit ce jour-là. Elle avoit entendu , aussi-bien que moi , le tintamarre qu'on faisoit dans la maison , & de son lit elle appella un domestique pour en savoir la cause.

Celui à qui elle s'adressa étoit un gros brutal , un de ces valets qui dans une maison ne tiennent jamais à rien qu'à leurs gages & qu'à leurs profits , & pour qui leur maître est toujours un étranger , qui peut mourir , périr , prospérer , sans qu'ils s'en soucient : tant tenu , tant payé , & attrape qui peut.

Je le peins ici , quoique cela ne soit pas fort nécessaire ; mais du moins , sur le portrait que j'en fais , on peut éviter de prendre des domestiques qui lui ressemblent.

Ce fut donc ce gros sournois-là qui vint à la voix de Genevieve qui l'appelloit , & qui , interrogé de ce que c'étoit que ce bruit qu'elle entendoit , lui dit : c'est que Monsieur est mort.

A cette brusque nouvelle , Genevieve , déja indisposée , s'évanouit.

Sans doute que ce valet ne s'amusa pas à la secourir. Le pitit coffret plein d'argent dont j'ai parlé , qui étoit encore sur la table , fixa son attention ; de sorte que dès ce moment le

coffret & lui disparurent : on ne les a jamais revus depuis, & apparemment qu'ils partirent ensemble.

Il nous reste encore d'autres malheurs : le bruit de la mort de Monsieur fut bientôt répandu ; on ne connoissoit pas ses affaires. Madame avoit vécu jusques là dans une abondance dont elle ne savoit pas la source, & dont elle jouissoit dans une quétude parfaite.

On l'en tira dès le lendemain : mille créanciers fondirent chez elle avec des Commissaires & toute leur sequelle. Ce fut un désordre épouvantable.

Les domestiques demandoient leurs gages, & pilloient ce qu'ils pouvoient, attendant de les recevoir.

La mémoire de Monsieur étoit maltraitée ; nombre de personnes ne lui épargnoient pas l'épithete de frippon. L'un disoit, il m'a trompé ; l'autre, je lui ai confié de l'argent, qu'en a-t-il fait ?

Ensuite, on insultoit à la magnificence de sa veuve : on ne la ménageoit pas en sa présence même, & elle se taisoit moins par patience que par consternation.

Cette Dame n'avoit jamais su ce que c'étoit que chagrin, & dans la triste expérience qu'elle en fit alors, je crois que l'étonnement où la jettoit son état, lui sauvoit la moitié de sa douleur.

Imaginez-vous ce que ce seroit qu'une personne qu'on auroit tout-à-coup transportée dans un pays affreux, dont tout ce qu'elle auroit vu ne

lui auroit pas donné la moindre idée : voilà comment elle se trouvoit.

Moi, qui n'avois pas été fâché de la mort de son mari, & qui dans le fond n'avois pas dû l'être, je réparai bien cette insensibilité excusable par mon attendrissement pour sa femme. Je ne pus la voir sans pleurer avec elle ; il me sembloit que si j'avois eu des millions, je les lui aurois donnés avec une joie infinie ; aussi étoit-ce ma bienfaictrice.

Mais de quoi lui servoit que je fusse touché de son infortune ? C'étoit la tendre compassion de ses amis qu'il lui falloit alors, & non pas celle d'un misérable comme moi, qui ne pouvois rien pour elle.

Mais dans ce monde toutes les vertus sont déplacées, aussi-bien que les vices. Les bons & les mauvais cœurs ne se trouvent point à leur placée. Quand je ne me serois pas soucié de la situation de cette Dame, elle n'y auroit rien perdu ; mon ingrate insensibilité n'eût fait tort qu'à moi. Celle de ses amis qu'elle avoit tant fêtés, la laissoit sans ressource, & mettoit le comble à ses maux.

Il en vint d'abord quelques-uns de ces indignes amis ; mais dès qu'ils virent le feu dans les affaires, & que la fortune de leur amie s'en alloit en ruine, ils courent encore, & apparemment qu'ils avertirent les autres, car il n'en revint plus.

Je passe la suite de ces tristes événements, le détail en seroit trop long.

Je ne demeurai plus que trois jours dans la

la maison ; tous les domestiques furent renvoyés, à une femme-de-chambre près, que Madame n'avoit peut-être jamais autant aimée que les autres, à qui dans ce moment elle devoit tous ses gages, & qui pourtant ne voulut jamais la quitter.

Cette femme-de-chambre, c'étoit ce visage si indifférent dont j'ai parlé tantôt, sur qui j'avois évité de dire mon sentiment, & dont la physionomie étoit de si petite apparence.

La nature fait assez souvent de ces tricheries-là ; elle enterre je ne sais combien de belles ames sous de pareils visages : on n'y connoît rien, & puis, quand ces gens-là viennent à se manifester, vous voyez des vertus qui sortent de dessous terre.

Pour moi, pénétré, comme je l'ai dit, de tout ce que je voyois, j'allai me présenter à Madame, & lui vouai un service éternel, s'il pouvoit lui être utile.

Hélas ! mon enfant, me dit-elle, tout ce que je puis te répondre, c'est que je voudrois être en état de récompenser ton zele ; mais tu vois ce que je suis devenue, & je ne sais pas ce que je deviendrai encore, ni ce qui me restera : ainsi je te défends de t'attacher à moi ; va te sauver ailleurs. Quand je t'ai mis auprès de mon neveu, je comptois avoir soin de toi ; mais, puisqu'aujourd'hui je ne puis rien, ne reste point, ta condition est trop peu de chose ; tâche d'en trouver une meilleure, & ne perds point courage, tu as un bon cœur qui ne demeurera pas sans récompense..

J'inſiſtai, mais elle voulut abſolument que je la quittaſſe, & je me retirai, en vérité fondant en larmes.

De là je me rendis à ma chambre pour y faire mon paquet : en y allant je rencontrai le Précepteur de mon petit maître qui eſcortoit déja ſes ballots. Son diſciple pleuroit en lui diſant adieu, & pleuroit tout ſeul. Je pris auſſi congé du jeune enfant, qui s'écria d'un ton qui me fendit le cœur : Hé quoi ! tout le monde me quitte donc ?

Je ne repartis à cela que par un ſoupir ; je n'avois que cette réponſe-là à ma diſpoſition, & je ſortis chargé de mon petit butin, ſans dire gare à perſonne. Je penſai pourtant aller dire adieu à Genevieve ; mais je ne l'aimois plus, je ne faiſois que la plaindre, & peut-être que dans la conjoncture où nous nous trouvions, il étoit plus généreux de ne me pas préſenter à elle.

Mon deſſein, au ſortir de chez ma maîtreſſe, fut d'abord de m'en retourner à mon village ; car je ne ſavois que devenir, ni où me placer.

Je n'avois pas de connoiſſance, point d'autre métier que celui de payſan : je ſavois parfaitement ſemer, labourer la terre, tailler la vigne, & voilà tout.

Il eſt vrai que mon ſéjour à Paris avoit effacé beaucoup de l'air ruſtique que j'y avois apporté ; je marchois d'aſſez bonne grace, je portois bien ma tête, & je mettois mon chapeau en garçon qui n'étoit pas un ſot.

Enfin, j'avois déja de la petite oie de ce qu'on appelle ufage du monde : je dis du monde de mon efpece, & c'en eft un. Mais c'étoient là tous mes talents, joints à cette phyfionomie affez avenante que le Ciel m'avoit donnée, & qui jouoit fa partie avec le refte.

En attendant mon départ de Paris, dont je n'avois pas encore fixé le jour, je me mis dans une de ces petites auberges à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de gargotes.

Je vécus là deux jours avec des voituriers qui me parurent très-groffiers ; & c'eft que je ne l'étois plus tant, moi.

Ils me dégoûterent du village. Pourquoi m'en retourner, me difois-je quelquefois ? Tout eft plein ici de gens à leur aife, qui, auffi-bien que moi, n'avoient pour tout bien que la Providence. Ma foi, reftons encore quelques jours ici, pour voir ce qui en fera : il y a tant d'aventures dans la vie ; il peut m'en écheoir quelque bonne ; ma dépenfe n'eft point ruineufe, je puis encore la foutenir deux ou trois femaines : à ce qu'il m'en coûte par repas, j'irai loin ; car j'étois fobre, & je l'étois fans peine. Quand je trouvois bonne chere, elle me faifoit plaifir ; je ne la regrettois pas quand je l'avois mauvaife : tout m'accommodoit.

Et ce font là d'affez bonnes qualités dans un garçon qui cherche fortune avec cette humeur-là. Ordinairement il ne la cherche pas en vain ; le hafard eft volontiers pour lui, les

foins lui réuffiffent, & j'ai remarqué que les gourmands perdent la moitié de leur temps à être en peine de ce qu'ils mangeront : ils ont là-deffus un fouci machinal qui diffipe une grande partie de leur attention pour le refte.

Voilà donc mon parti pris de fejourner à Paris plus que je n'avois réfolu d'abord.

Le lendemain de ma réfolution, je commençai par aller m'informer de ce qu'étoit devenu la Dame de chez laquelle j'étois forti, parce qu'elle auroit pu me recommander à quelqu'un. Mais j'appris qu'elle s'étoit retirée dans un couvent avec la généreufe femme-de-chambre dont j'ai parlé ; que fes affaires tournoient mal, & qu'à peine auroit-elle de quoi fubfifter dans l'obfcurité le refte de fes jouss.

Cette nouvelle me fit encore jetter quelques foupirs, car fa mémoire m'étoit chere ; mais il n'y avoit point de remede à cela, & tout ce que je pus imaginer de mieux pour me fourrer quelque part, ce fut d'aller chez un nommé Maître Jacques, qui étoit de mon pays, & à qui mon pere, quand je partis du village, m'avoit dit de faire fes compliments. J'en avois l'adreffe, mais jufques-là je n'y avois pas fongé.

Il étoit cuifinier dans une bonne maifon, & me voilà en chemin pour l'aller trouver.

Je paffois le Pont-Neuf entre fept & huit heures de matin, marchant fort vîte à caufe qu'il faifoit froid, & n'ayant dans l'efprit que mon homme.

Quand je fus près du chaval de bronze, je vis une femme enveloppée dans une écharpe

de gros taffetas uni, qui s'appuyois contre les grilles, & qui disoit : Ah ! je me meurs.

A ces mots que j'entendis, je m'approchai d'elle pour savoir si elle n'avoit pas besoin de secours : est-ce que vous vous trouvez mal, Madame ? lui dis-je. Hélas ! mon enfant, je n'en puis plus, me répondit-elle ; il vient de me prendre un grand étourdissement, & j'ai été obligée de m'appuyer ici.

Je l'examinai un peu pendant qu'elle me parloit, & je vis une face ronde qui avoit l'air d'être succulemment nourrie, & qui, à vue de pays, avoit coutume d'être vermeille quand quelqu'indisposition ne la ternissoit pas.

A l'égard de l'âge de cette personne, la rondeur de ce visage, sa blancheur & son embonpoint empêchoient qu'on ne pût bien décider.

Mon sentiment à moi fut qu'il s'agissoit d'une quarantaine d'années, & je me trompois, la cinquantaine étoit complete.

Cette écharpe de gros taffetas, sans façon, une cornette unie, un habit d'une couleur à l'avenant, & je ne sais qu'elle réforme dévote répandue sur toute cette figure, le tout soutenu d'une propreté tirée à quatre épingles, me firent juger que c'étoit une femme à Directeur : car elles ont presque par-tout la même façon de se mettre, ces sortes de femmes-là : c'est là leur uniforme, & il ne m'avoit jamais plu.

Je ne sais à qui il faut s'en prendre, si c'est à la personne ou à l'habit ; mais il me

ſemble que ces figures-là ont une auſtérité critique qui en veut à tout le monde.

Cependant, comme cette perſonne-ci étoit fraîche & ragoûtante, & qu'elle avoit une mine ronde, mine que j'ai toujours aimée, je m'inquiétai pour elle, & lui aidant à ſe ſoutenir : Madame, lui dis-je, je ne vous laiſſerai point là ſi vous le voulez bien, & je vous offre mon bras pour vous reconduire chez vous ; votre étourdiſſement peut revenir, & vous aurez beſoin d'aide. Où demeurez-vous ?

Dans la rue de la Monnoie, mon enfant, me dit-elle, & je ne refuſe point votre bras, puiſque vous me l'offrez de ſi bon cœur ; vous me paroiſſez honnête garçon.

Vous ne vous trompez pas, repris-je en nous mettant en marche ; il n'y a que trois ou quatre mois que je ſuis ſorti de mon village, & je n'ai pas encore eu le temps d'empirer & de devenir méchant.

Ce ſeroit bien dommage que vous le deviniſſiez jamais, me dit-elle en jettant ſur moi un regard bénévole, & dévotement languiſſant ; vous ne me ſemblez pas fait pour tomber dans un ſi grand malheur.

Vous avez raiſon, repris-je, Madame ; Dieu m'a fait la grace d'être ſimple & de bonne foi, & d'aimer les honnêtes gens.

Cela eſt écrit ſur votre viſage, me dit-elle, mais vous êtes bien jeune. Quel âge avez-vous ? Pas encore vingt ans, repris-je.

Et notez que pendant cette converſation nous cheminions d'une lenteur étonnante,

& que je la ſoulevois preſque de terre, pour lui épargner la peine de ſe traîner.

Mon Dieu, mon fils, que je vous fatigue! me diſoit-elle. Non, Madame, lui répondis-je, ne vous gênez point, je ſuis ravi de vous rendre ce petit ſervice. Je le vois bien, reprenoit-elle: mais dites-moi, mon cher enfant, qu'êtes-vous venu faire à Paris? A quoi vous occupez-vous?

A cette queſtion je m'imaginai heureuſement que cette rencontre pouvoit tourner à bien. Quand elle m'avoit dit que ce feroit dommage que je devinſſe méchant, ſes yeux avoient accompagné ce compliment de tant de bontés, d'un ſi grand air de douceur, que j'en avois tiré un bon augure: je n'enviſageois pourtant rien de poſitif ſur les ſuites que pouvoit avoir ce coup de haſard; mais j'en eſpérois quelque choſe ſans ſavoir quoi.

Dans cette opinion je conçus auſſi que mon hiſtoire étoit très-bonne à lui raconter, & très-convenable.

J'avois refuſé d'épouſer une belle fille que j'aimois, qui m'aimoit & qui m'offroit ma fortune, & cela par un dégoût fier & pudique, qui ne pouvoit avoir frappé qu'une ame de bien & d'honneur. N'étoit-ce pas là un recit bien avantageux à lui faire? & je le fis de mon mieux, d'une maniere naïve, & comme on dit la vérité.

Il me réuſſit; mon hiſtoire lui plut tout-à-fait.

Le Ciel, me dit-elle, vous récompenſera

d'une si honnête façon de penser. Mon garçon, je n'en doute pas, je vois que vos sentiments répondent à votre physionomie. Oh! Madame, pour ma physionomie elle ira comme elle pourra, mais voilà de quelle humeur je suis pour le cœur.

Ce qu'il dit là est si ingénu! dit-elle avec un souris benin. Ecoutez, mon fils, vous avez bien des graces à rendre à Dieu de ce cœur droit qu'il vous a donné; c'est un don plus précieux que tout l'or du monde, un bien pour l'éternité: mais il faut le conserver; vous n'avez pas d'expérience, & il y a tant de pieges à Paris pour votre innocence, sur-tout à l'âge où vous êtes. Ecoutez-moi; c'est le Ciel apparemment qui a permis que je vous rencontrasse. Je vis avec une sœur que j'aime beaucoup, qui m'aime de même; nous vivons retirées, mais à notre aise, grace à la bonté divine, & avec une cuisiniere âgée, qui est une honnête fille. Avant-hier nous nous défîmes d'un garçon qui ne nous convenoit point: nous avions remarqué qu'il n'avoit pas de religion; aussi étoit-il libertin, & je suis sortie ce matin pour prier un Ecclésiastique de nos amis de nous en envoyer un qu'il nous avoit promis. Mais ce domestique a trouvé une maison qu'il ne veut pas quitter, parce qu'il est avec un de ses freres, & il ne tiendra qu'à vous de tenir sa place, pourvu que vous ayez quelqu'un qui nous réponde de vous.

Hélas! Madame, sur ce pied-là, lui dis-je, je ne puis profiter de votre bonne volonté,

car je n'ai perſonne ici qui me connoiſſe. Je n'ai été que dans la maiſon dont je vous ai parlé, où je n'ai fait ni bien ni mal. Madame y avoit pris de l'affection pour moi; mais à cette heure elle eſt retirée dans un couvent; je ne ſais lequel, & cette bonne dame-là, avec un cuiſinier de mon pays qui eſt ici, mais qui n'eſt pas digne de me préſenter à des perſonnes comme vous, voilà toutes les cautions que j'ai. Si vous me donnez le temps de chercher la dame, je ſuis ſûr que vous ſerez contente de ſon rapport. Pour Maître Jacques le cuiſinier, ce qu'il vous dira de moi ira pardeſſus le marché.

Mon enfant, me dit-elle, j'apperçois une ſincérité dans ce que vous me dites, qui doit vous tenir lieu de répondant.

A ces mots nous nous trouvâmes à ſa porte: montez, montez avec moi, me dit-elle, je parlerai à ma ſœur.

J'obéis, & nous entrâmes dans une maiſon où tout me parut bien étoffé, & dont l'arrangement & les meubles étoient dans le goût des habits de nos dévotes. Netteté, ſimplicité & propreté, c'eſt ce qu'on y voyoit.

On eût dit que chaque chambre étoit un oratoire; l'envie d'y faire oraiſon y prenoit en y entrant: tout y étoit modeſte & luiſant, tout y invitoit l'ame à y goûter la douceur d'un ſaint recueillement.

L'autre ſœur étoit dans ſon cabinet, qui, les deux mains ſur les bras d'un fauteuil, s'y repoſoit de la fatigue d'un déjeûné qu'elle ve-

noit de faire, & en attendoit la digeftion en paix.

Les débris du déjeûné étoient là fur une petite table ; il avoit été compofé d'une demi-bouteille de vin de Bourgogne prefque toute bue, de deux œufs frais, & d'un petit pain au lait.

Je crois que ce détail n'ennuiera point ; il entre dans le portrait de la perfonne dont je parle.

Eh ! mon Dieu, ma fœur, vous avez été bien long-temps à revenir ; j'étois en peine de vous, dit celle qui étoit dans le fauteuil à celle qui entroit. Eft-ce-là le domeftique qu'on devoit nous donner ?

Non, ma fœur, reprit l'autre, c'eft un honnête jeune homme que j'ai rencontré fur le Pont-Neuf, & fans lui je ne ferois pas ici, car je viens de me trouver très-mal ; il s'en eft apperçu en paffant, & s'eft offert pour m'aider à revenir à la maifon.

En vérité, ma fœur, reprit l'autre, vous vous faites toujours des fcrupules que je ne faurois approuver. Pourquoi fortir le matin pour aller loin fans prendre quelque nourriture, & cela parce que vous n'aviez pas entendu la Meffe ? Dieu exige-t-il qu'on devienne malade ? Ne peut-on le fervir fans fe tuer ? Le fervirez-vous mieux quand uous aurez perdu la fanté, & que vous vous ferez mife hors d'état d'aller à l'Eglife ? Ne faut-il pas que notre piété foit prudente ? N'eft-on pas obligé de ménager fa vie pour louer Dieu qui nous l'a donnée,

le plus long-temps qu'il ſera poſſible ? Vous êtes trop outrée, ma ſœur, & vous devez demander conſeil là-deſſus.

Enfin, ma chere ſœur, reprit l'autre, c'eſt une choſe faite. J'ai cru que j'aurois aſſez de force : j'avois effectivement envie de manger un morceau en partant ; mais il étoit bien matin, & d'ailleurs j'ai craint que ce ne fût une délicateſſe ; & ſi on ne haſardoit rien, on n'auroit pas grand mérite. Mais cela ne m'arrivera plus, car il eſt vrai que je m'incommoderois : je crois pourtant que Dieu a béni mon petit voyage, puiſqu'il a permis que j'aie rencontré ce garçon que vous voyez. L'autre eſt placé ; il n'y a que trois mois que celui-ci eſt à Paris ; il m'a fait ſon hiſtoire, je lui trouve de très-bonnes mœurs, & c'eſt aſſurément la Providence qui nous l'adreſſe : il veut être ſage, & notre condition lui convient. Que dites-vous de lui ? Il prévient aſſez, répondit l'autre ; mais nous parlerons de cela quand vous aurez mangé : appellez Catherine, ma ſœur, afin qu'elle vous apporte ce qu'il vous faut. Pour vous, mon garçon, allez dans la cuiſine, vous déjeûnerez auſſi.

A cet ordre je fis la révérence, & Catherine, qu'on avoit appellée, monta : on la chargea du ſoin de me rafraîchir.

Catherine étoit grande, maigre, miſe blanchement, & portant ſur ſa mine l'air d'une dévotion revêche, en colere & ardente ; ce qui lui venoit apparemment de la chaleur que ſon cerveau contractoit auprès du feu de ſa cuiſine

& de ses fourneaux, sans compter que le cerveau d'une dévote, & d'une dévote cuisiniere, est naturellement sec & brûlé.

Je n'en dirois pas tant de celui d'une pieuse: car il y a bien de la différence entre la véritable piété, & ce qu'on appelle communément dévotion.

Ces dévots fâchent le monde, & les gens pieux l'édifient : les premiers n'ont que les levres de dévotes, c'est le cœur qui l'est dans les autres. Les dévots vont à l'église simplement pour y aller, pour avoir le plaisir de s'y trouver, & les pieux pour y prier Dieu : ces derniers ont de l'humilité ; les dévots n'en veulent que dans les autres. Les uns sont de vrais serviteurs de Dieu, les autres n'en ont que la contenance. Faire oraison, pour se dire je la fais; porter à l'église des livres de dévotion pour les manier, les ouvrir & les lire ; se retirer dans un coin, s'y tapir, pour y jouir superbement d'une posture de méditatifs, s'exciter à des transports pieux, afin de croire qu'on a une ame bien distinguée, si on en attrape : en sentir en effet queîques-uns que l'ardente vanité d'en avoir a fait naître ; & que le diable, qui ne les laisse manquer de rien pour les tromper, leur donne ; revenir de là tout gonflé de respect pour soi-même & d'une orgueilleuse pitié pour les ames ordinaires ; s'imaginer ensuite qu'on a acquis le droit de se délasser de ses saints exercices par mille petites molleses qui soutiennent une santé délicate.

Tels ſont ceux que j'appelle des dévots, de la dévotion deſquels le malin eſprit a tout le profit, comme on le voit bien.

A l'égard des perſonnes véritablement pieuſes, elles ſont aimables pour les méchants même, qui s'en accommodent bien mieux que de leurs pareils; car le plus grand ennemi du méchant eſt celui qui lui reſſemble.

Voilà, je penſe, de quoi mettre mes penſées ſur les dévots à l'abri de toute cenſure.

Revenons à Catherine, à l'occaſion de qui j'ai dit tout cela.

Catherine donc avoit un trouſſeau de clefs à ſa ceinture, comme une Touriere de couvent. Apportez des œufs frais à ma ſœur, qui eſt à jeun à l'heure qu'il eſt, lui dit mademoiſelle Haberd, ſœur ainée de celle avec qui j'étois venu, & menez ce garçon dans votre cuiſine pour lui faire boire un coup. Un coup! répondit Catherine d'un ton bruſque & pourtant de bonne humeur; il en boira bien deux à cauſe de ſa taille. Et tous les deux à votre ſanté, madame Catherine, lui dis-je. Bon, reprit-elle, tant que je me porterai bien, ils ne me feront pas de mal. Allons, venez, vous m'aiderez à faire cuire mes œufs.

Eh, non, Catherine, ce n'eſt pas la peine, dit mademoiſelle Haberd la cadette: donnez-moi le pot de confitures, ce ſera aſſez. Mais, ma ſœur, cela ne nourrit point, dit l'ainée: les œufs me gonfleroient, dit la cadette, & puis ma ſœur par-ci, ma ſœur par-là. Catherine d'un geſte ſans appel, décida pour les

œufs en s'en allant, à cause, dit-elle, qu'un déjeûné n'étoit pas un dessert.

Pour moi, je la suivis dans sa cuisine, où elle me mit aux mains, avec un reste de ragoût de la veille & des volailles froides, une bouteille de vin presque pleine & du pain à discrétion.

Ah, le bon pain ! je n'en ai jamais mangé de meilleur, de plus blanc, de plus ragoûtant : il faut bien des attentions pour faire un pain comme celui-là ; il n'y avoit qu'une main dévote qui pût l'avoir pêtri ; aussi étoit-il de la façon de Catherine.

Oh, l'excellent repas que je fis ! La vue seule de la cuisine donnoit appétit de manger ; tout y faisoit entrer en goût.

Mangez, me dit Catherine en se mettant après ses œufs frais ; Dieu veut qu'on vive. Voilà de quoi faire sa volonté, lui dis-je, & pardessus le marché, j'ai grande faim. Tant mieux, reprit-elle : mais, dites-moi, êtes-vous retenu ? Restez-vous avec nous ? Je l'espere ainsi, répondis-je, & je serois bien fâché que cela ne fût pas ; car je m'imagine qu'il fait bon sous votre direction, madame Catherine : vous avez l'air si avenant, si raisonnable. Eh, eh ! reprit-elle ; je fais du mieux que je peux : que le Ciel nous assiste ; chacun a ses fautes, & je n'en chomme pas ; & le pis est, c'est que la vie se passe, & que plus l'on va, plus on se crotte ; car le diable est toujours après nous, l'Eglise le dit ; mais on bataille. Au surplus, je suis bien-aise que nos Demoiselles vous prennent ;

car vous me paroiſſez de bonne amitié. Hélas ! tenez, vous reſſemblez comme deux gouttes d'eau à défunt Baptiſte, que j'ai penſé épouſer, qui étoit bien le meilleur enfant, & beau garçon comme vous : mais ce n'eſt pas là ce que j'y regardois, quoique cela faſſe toujours plaiſir. Dieu nous l'a ôté ; il eſt le maître, il n'y a point à le contrôler ; mais vous avez toute ſon apparence, vous parlez tout comme lui. Mon Dieu, qu'il m'aimoit ! Je ſuis bien changée depuis, ſans ce que je changerai encore : je m'appelle toujours Catherine, mais ce n'eſt plus de même.

Ma foi, lui dis-je, ſi Baptiſte n'étoit pas mort, il vous aimeroit encore : car moi, qui lui reſſemble, je n'en ferois pas à deux fois. Bon, bon, me dit-elle en riant ; je ſuis encore un bel objet : mangez, mon fils, mangez. Vous direz mieux quand vous m'aurez regardée de plus près, je ne vaux plus rien qu'à faire mon ſalut, & c'eſt bien de la beſogne : Dieu veuille que je l'acheve.

En diſant ces mots, elle tira ſes œufs, que je voulus porter en haut.

Non, non, me dit-elle, déjeûnez en repos, afin que cela vous profite : je vais voir un peu ce qu'on penſe de vous là-haut ; je crois que vous êtes notre fait, & j'en dirai mon avis. Nos Demoiſelles ſont ordinairement dix ans à ſavoir ce qu'elles veulent, & c'eſt moi qui ai la peine de vouloir pour elles. Mais ne vous embarraſſez pas, j'aurai ſoin de tout ; je me plais à ſervir mon prochain, & c'eſt ce qu'on nous recommande au prône.

Je vous rends mille graces, madame Catherine, lui dis-je ; & sur-tout, souvenez-vous que je suis un prochain qui ressemble à Baptiste. Mais mangez donc, me dit-elle, c'est le moyen de lui ressembler long-temps en ce monde : j'aime un prochain qui dure, moi. Eh je vous assure que votre prochain aime à durer, lui dis-je en la saluant d'un rouge bord que je bus à sa santé.

Ce fut là le premier essai que je fis du commerce de madame Catherine, des discours de laquelle j'ai retranché une centaine de Dieu soit béni & que le Ciel nous assiste, qui servoient tantôt de refrein, tantôt de véhicule à ses discours.

Apparemment que cela faisoit partie de sa dévotion verbale ; mais peu m'importoit : ce qui est de sûr, c'est que je ne déplus point à la bonne dame, non plus qu'à ses maîtresses, surtout à la demoiselle Haberd la cadette, comme on le verra dans la suite.

J'achevai de déjeûner en attendant la réponse que m'apporteroit Catherine, qui descendit bientôt, & qui me dit : Allons, notre ami, il ne vous manque plus que votre bonnet de nuit, attendu que votre gîte est ici.

Le bonnet de nuit, nous l'aurons bientôt, lui dis-je : pour mes pantoufles, je les porte actuellement. Fort bien, mon gaillard, me dit-elle ; allez donc querir vos hardes, afin de revenir dîner : pendant que vous déjeûniez, vos gages couroient, c'est moi qui l'ai conclu. Courent-ils en bon nombre, repris-je ? Oui, oui,

me dit-elle en riant : je t'entends bien, & ils vont un train fort honnête. Je m'en fie bien à vous, répondis-je ; je ne veux pas feulement y regarder, & je vais gager que je fuis mieux que je ne mérite, grace à vos bons foins.

Ah, le bon Apôtre ! me dit-elle, toute réjouie de la franchife que je mettois dans mes louanges. C'eft Baptifte tout revenu : il me femble que je l'entends. Alerte, alerte, j'ai mon diné à faire, ne m'amufe pas, laiffe-moi travailler, & cours chercher ton équipage : es-tu revenu ? Autant vaut, lui dis-je en fortant, j'aurai bientôt fait ; il ne faut point de mulets pour amener mon bagage : & cela dit, je me rendis à mon auberge.

Je fis pourtant en chemin quelques réflexions pour fçavoir fi je devois entrer dans cette maifon. Mais, me difois-je, je ne cours aucun rifque, il n'y aura qu'à déloger fi je ne fuis pas content : en attendant, le déjeûner m'eft de bon augure ; il me femble que la dévotion de ces gens-ci ne compte pas fes morceaux, & n'eft pas entêtée d'abftinence. D'ailleurs, toute la maifon me fait bonne mine : on n'y hait pas les gros garçons de mon âge ; je fuis déja dans la faveur de la cuifiniere : voilà déja mes quatre repas de fûrs, & le cœur me dit que tout ira bien : courage.

Je me trouvai à la porte de mon auberge en raifonnant ainfi : je n'y devois rien que le bon foir à mon hôteffe, & puis je n'avois qu'à décamper avec mon paquet.

Je fus de retour à la maifon au moment

qu'on alloit ſe mettre à table. Malepeſte ! le ſucculent petit dîner ! Voilà ce qu'on appelle du potage, ſans parler d'un petit plat de rôt d'une fineſſe, d'une cuiſſon ſi parfaite ! Il falloit avoir l'ame bien à l'épreuve du plaiſir que peuvent donner les bons morceaux, pour ne pas donner dans le péché de friandiſe en mangeant de ce rôt-là, & puis de ce ragoût : car il y en avoit un d'une délicateſſe d'aſſaiſonnement que je n'ai jamais rencontré nulle part. Si l'on mangeoit au Ciel, je ne voudrois pas y être mieux ſervi. Mahomet, de ce repas-là, en auroit pu faire une des joies de ſon paradis.

Nos Dames ne mangeoient point de bouilli, il ne faiſoit que paroître ſur la table, & puis on l'ôtoit pour le donner aux pauvres.

Catherine, à ſon tour, s'en paſſoit, diſoit-elle, par charité pour eux, & je conſentis ſur le champ à devenir auſſi charitable qu'elle. Rien n'eſt tel que le bon exemple.

Je ſus depuis que mon devancier n'avoit pas eu, comme moi, part à l'aumône, parce qu'il étoit trop libertin pour mériter de la faire, & pour être réduit au rôt & au ragoût.

Je ne ſais pas au reſte comment nos deux ſœurs faiſoient en mangeant ; mais aſſurément c'étoit jouer des gobelets que de manger ainſi.

Jamais elles n'avoient d'appétit, du moins on ne voyoit point celui qu'elles avoient : il eſcamotoit les morceaux ; ils diſparoiſſoient ſans qu'il parût preſque y toucher.

On voyoit ces Dames se servir négligemment de leurs fourchettes : à peine avoient-elles la force d'ouvrir la bouche. Elles jettoient des regards indifférents sur ce bon vivre. Je n'ai point de goût aujourd'hui, ni moi non plus : je trouve tout fade, & moi tout trop salé.

Ces discours-là me jettoient de la poudre aux yeux ; de maniere que je croyois voir les créatures les plus dégoûtées du monde, & cependant le résultat de tout cela étoit que les plats se trouvoient si considérablement diminués quand on desservoit, que je ne savois les premiers jours comment ajuster tout cela.

Mais je vis à la fin de quoi j'avois été la dupe : c'étoit de ces airs de dégoût que marquoient nos maîtresses, & qui m'avoient caché la sourde activité de leurs dents.

Et le plus plaisant, c'est qu'elles s'imaginoient elles-mêmes être de très-petites & de très-sobres mangeuses ; & comme il n'étoit pas décent que des dévotes fussent gourmandes ; qu'il faut se nourrir pour vivre, & non pas vivre pour manger ; que, malgré cette maxime raisonnable & chrétienne, leur appétit glouton ne vouloit rien perdre, elles avoient trouvé le secret de le laisser faire sans tremper dans sa gloutonnerie ; & c'étoit par le moyen de ces apparences de dédain pour les viandes ; c'étoit par l'indolence avec laquelle elles y touchoient, qu'elles se persuadoient être sobres, en se conservant le plaisir

de ne pas l'être : c'étoit là faveur de cette fingerie que leur dévotion laiſſoit innocemment le champ libre à l'intempérance.

Il faut avouer que le diable eſt bien fin, mais auſſi que nous ſommes bien ſots.

Le deſſert fut à l'avenant du repas : confitures ſeches & liquides, & ſur le tout de petites liqueurs pour aider à faire la digeſtion, & pour ravigoter ce goût ſi mortifié.

Après quoi Mademoiſelle Haberd l'aînée diſoit à la cadette : allons, ma ſœur, remercions Dieu. Cela eſt bien juſte, répondoit l'autre, avec une plénitude de reconnoiſſance qu'alors elle auroit aſſurément eu tort de diſputer à Dieu.

Cela eſt bien juſte, diſoit-elle donc ; & puis les deux ſœurs ſe levant de leurs ſieges avec un recueillement qui étoit de la meilleure foi du monde, & qu'elles croyoient auſſi méritoire que légitime, elles joignoient poſément les mains pour faire ne priere commune, où elles ſe répondoient par verſets l'une à l'autre avec des tons que le ſentiment de leur bien-être rendoit extrêmement pathétiques.

Enſuite on ôtoit le couvert : elles ſe laiſſoient aller dans un fauteuil, dont la molleſſe & la profondeur invitoient au repos ; & là on s'entretenoit de quelques réflexions qu'on avoit faites d'après de ſaintes lectures, ou bien d'un ſermon du jour ou de la veille, dont elles trouvoient le ſujet admirablement convenable pour Monſieur ou pour Madame une telle.

Ce ſermon-là n'étoit fait que pour eux,

l'avarice, l'amour du monde, l'orgueil & d'autres imperfections y avoient si bien été débattues.

Mais, disoit une, comment peut-on assister à la sainte parole de Dieu, & n'en pas revenir avec le dessein de se corriger ? Ma sœur, comprenez-vous quelque chose à cela ?

Madame une telle, qui pendant le carême est venue assidument au sermon, comment l'entend-elle : Car je lui vois toujours le même air de coquetterie. Et à propos de coquetterie ; mon Dieu, que je fus scandalisée lautre jour de la maniere indécente dont Mad'emoiselle ** étoit vêtue ! Peut-on venir à léglise en cet état-là ? Je vous dirai qu'elle me donna une distraction, dont je demande pardon à Dieu, & qui m'empêcha de dire mes prieres. En vérité, cela est effroyable.

Vous avez raison, ma sœur, répondoit l'autre ; mais quand je vois de pareilles choses ; je baisse les yeux, & la colere que j'en ai fait que je refuse de les voir, & que je loue Dieu de la grace qu'il m'a faite de m'avoir du moins préservée de ces péchés-là, en le priant de tout mon cœur de vouloir bien éclairer de sa grace les personnes qui les commettent.

Vous me direz : comment avez-vous su ces entretiens, où le prochain essuyoit la digestion de ces Dames ?

C'étoit en ôtant la table, en rangeant dans la chambre où elles étoient.

Mademoiſelle Haberd la cadette, après que j'eus deſſervi, m'appella comme je m'en allois dîner ; & me parlant aſſez bas, à cauſe d'un léger aſſoupiſſement qui commençoit à clorre les yeux de ſa ſœur, me dit ce que vous verrez dans la ſeconde Partie de cette Hiſtoire.

Fin de la premiere Partie.

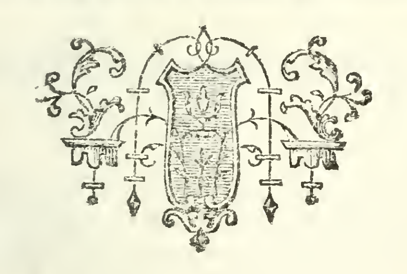
LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES DE M. ***.

Par M. DE MARIVAUX.

SECONDE PARTIE.

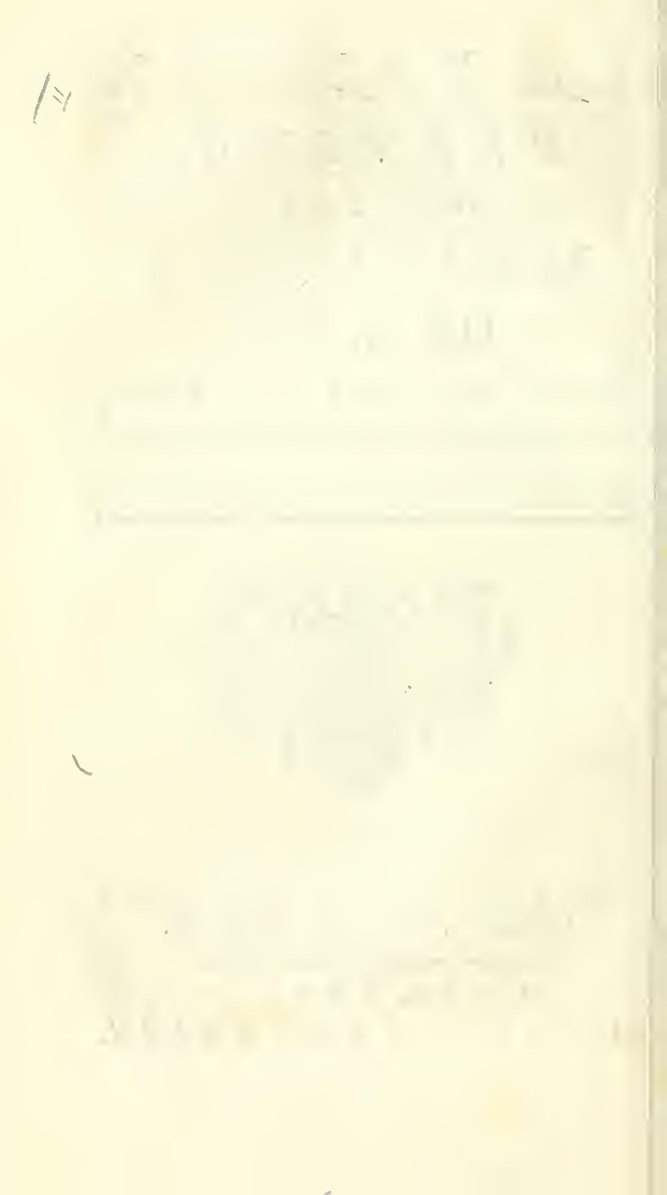


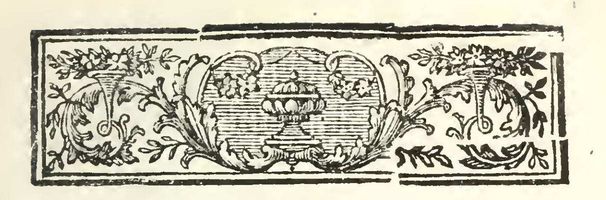
A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, rue Ganterie, Hôtel S. Wandrille.

M. DCC. LXXXII.

AVEC PERMISSION.





LE PAYSAN PARVENU, *OU LES* MÉMOIRES *DE M.* ***.

SECONDE PARTIE.



'AI dit dans la premiere Partie de ma vie que mademoiselle Haberd la cadette m'appella pendant que sa sœur s'endormoit.

Mon fils, me dit-elle, nous vous retenons ; j'y ai fait consentir ma sœur, & je lui ai répondu de votre sagesse ; car je crois que votre physionomie & vos discours ne m'ont point trompée ; ils m'ont donné de l'amitié pour vous, & j'espere que vous la mé-

riterez. Vous ferez avec Catherine, qui eſt une bonne & vertueuſe fille, & qui m'a paru auſſi vous voir de bon œil ; elle vous dira de quoi nous ſommes convenues pour vous : je penſe que vous aurez lieu d'être content, & peut-être dans les ſuites le ferez-vous encore davantage, c'eſt moi qui vous en aſſure. Allez, mon fils, allez dîner, ſoyez toujours auſſi honnête garçon que vous le paroiſſez ; comptez que je vous eſtime, & que je n'oublierai point avec quel bon cœur vous m'avez ſecourue ce matin dans ma foibleſſe.

Il y a des choſes dont on ne peut rendre ni l'eſprit ni la maniere, & je ne ſaurois donner une idée bien complete, ni de tout ce que ſignifioit le diſcours de mademoiſelle Haberd, ni de l'air dont elle me le tint. Ce qui eſt de sûr, c'eſt que ſon viſage, ſes yeux, ſon ton diſoient encore plus que ſes paroles, ou du moins ajoutoient beaucoup au ſens naturel de ſes termes, & je crus y remarquer une bonté, une douceur affectueuſe, une prévenance pour moi qui auroient pu n'y pas être, & qui me ſurprirent en me rendant curieux de ce qu'elles vouloient dire.

Mais en attendant, je la remerciai preſque dans le même goût, & je lui répondis avec une abondance de cœur qui auroit mérité correction, ſi mes remarques n'avoient pas été juſtes ; & apparemment qu'elles l'étoient, puiſque ma façon de répondre ne déplut point. Vous verrez dans les ſuites où cela nous conduira.

Je faiſois ma révérence à mademoiſelle Ha-

berd pour defcendre dans la cuifine, quand un Eccléfiaftique entra dans la chambre.

C'étoit le Directeur ordinaire de ces Dames : je dis ordinaire, parce qu'elles étoient amies de plufieurs autres Eccléfiaftiques qui leur rendoient vifite, & avec qui par furcroît, elles s'entretenoient auffi des affaires de leur confcience.

Pour celui-ci, il en avoit la direction en chef ; c'étoit l'arbitre de leur conduite.

Encore une fois, que tout ce que je dis là ne fcandalife perfonne, & n'induife pas à penfer que je raille indiftinctement l'ufage où l'on eft de donner fa confcience à gouverner à ce qu'on appelle des Directeurs, & de les confulter fur toutes fes actions.

Cet ufage eft fans doute louable & faint en lui-même, c'eft bien fait de le fuivre quand on le fuit comme il faut, & ce n'eft pas de cela dont je badine : mais il y a des minuties dont les Directeurs ne devroient pas fe mêler auffi férieufement qu'ils le font, & je ris de ceux qui portent leur direction jufques-là.

Ce Directeur-ci étoit un affez petit homme, mais bien fait dans fa taille un peu ronde : il avoit le teint frais d'une fraîcheur repofée, l'œil vif, mais de cette vivacité qui n'a rien d'étourdi ni d'ardent.

N'avez-vous jamais vu de ces vifages qui annoncent dans ceux qui les ont je ne fais quoi d'accommodant, d'indulgent & de confolant pour les autres, & qui font comme les ga-

rants d'une ame remplie de douceur & de charité.

C'étoit là positivement la mine de notre Directeur.

Du reste, imaginez-vous de courts chevuex, dont l'un ne passe pas l'autre, qui siéent on ne peut pas mieux, & qui se relevent en demi-boucles autour des joues par un tour qu'ils prennent naturellement, & qui ne doit rien au soin de celui qui les porte; joignez à cela des levres assez vermeilles, avec de belles dents, qui ne sont belles & blanches à leur tour, que parce qu'elles se trouvent heureusement ainsi sans qu'on y touche.

Tels étoient les agréments, soit dit innocents, de cet Ecclésiastique, qui, dans ses habits, n'avoit pas oublié que la Religion même veut qu'on observe sur soi une propreté modeste, afin de ne choquer les yeux de personne: il excédoit seulement un peu de cette propreté de devoir, mais il est difficile d'en trouver le point bien juste; de sorte que notre Ecclésiastique, contre son intention sans doute, avoit été jusqu'à l'ajustement.

Mademoiselle Haberd l'aînée, qui s'étoit assoupie, devina plus son arrivée qu'elle ne l'entendit; car il ne fit pas grand bruit en entrant; mais une dévote en pareil cas a l'ouie bien subtile.

Celle-ci se réveilla sur le champ, en souriant de la bonne fortune qui lui venoit en dormant; j'entends une bonne fortune toute spirituelle,

Cet Eccléſiaſtique, pour qui j'étois un viſage nouveau, me regarda avec aſſez d'attention.

Eſt-ce là votre domeſtique, Meſdames! leur dit-il. Oui, Monſieur, c'eſt un garçon que nous avons d'aujourd'hui, répondit l'ainée, & c'eſt un ſervice qu'il a rendu à ma ſœur qui en eſt cauſe.

Là-deſſus elle ſe mit à lui conter ce qui m'étoit arrivé avec ſa cadette; & moi je jugeai à propos de ſortir pendant l'hiſtoire.

Quand je fus au milieu de l'eſcalier, ſongeant aux regards que ce Directeur avoit jettés ſur moi, il me prit envie de ſavoir ce qu'il en diroit: Catherine m'attendoit pourtant dans ſa cuiſine; mais n'importe, je remontai doucement l'eſcalier. J'avois fermé la porte de la chambre, & j'en approchai mon oreille le plus près qu'il me fut poſſible.

Mon aventure avec mademoiſelle Haberd la cadette fut bientôt racontée: de temps en temps je regardois à travers la ſerrure, & de la maniete dont le Directeur étoit placé, je voyois ſon viſage en plein, auſſi-bien que celui de la ſœur cadette.

Je remarquai qu'il écoutoit le récit qu'on lui faiſoit d'un maintien froid, penſif & tirant ſur l'auſtere.

Ce n'étoit plus cette phyſionomie ſi douce, ſi indulgente qu'il avoit quand il eſt entré dans la chambre; il ne faiſoit pas encore la mine, mais je devinois qu'il alloit la faire, & que mon aventure alloit devenir un cas de conſcience.

Quand il eut tout entendu, il baiſſa les yeux en homme qui va porter un jugement de conſéquence, & donner le réſultat d'une réflexion profonde.

Et puis : vous avez été bien vîte, Meſdames, dit-il en les regardant toutes deux avec des yeux qui rendoient le cas grave & important, & qui diſpoſoient mes maîtreſſes à le voir preſque traiter de crime.

A ces premiers mots, qui ne me ſurprirent point, car je ne m'attendois pas à mieux, la ſœur cadette rougit, prit un air embarraſſé, mais à travers lequel on voyoit du mécontentement.

Vous avez été bien vîte, reprit-il encore une fois. Eh ! quel mal peut-il y avoir là-dedans, reprit cette cadette d'un ton à demi timide & révolté, ſi c'eſt un honnête garçon, comme il y a lieu de le penſer ? Il a beſoin de condition, je le trouve en chemin, il me rend un ſervice, il me reconduit ici, il nous manque un domeſtique, & nous le prenons : quelle offenſe peut-il y avoir là contre Dieu ? J'ai cru faire au contraire une action de charité & de reconnoiſſance.

Nous le ſavons bien, ma ſœur, répondit l'aînée ; mais n'importe, puiſque Monſieur, qui eſt plus éclairé que nous, n'approuve pas ce que nous avons fait, il faut ſe rendre. A vous dire la vérité, tantôt quand vous m'avez parlé de garder ce jeune homme, il me ſemble que j'y ai ſenti quelque répugnance ; j'ai eu un preſſentiment que ce ne ſeroit pas l'avis de Mon-

ſieur, & Dieu ſait que j'ai remis le tout à ſa déciſion.

Ce diſcours ne perſuadoit pas la cadette, qui n'y répondoit que par des mines qui diſoient toujours, je n'y vois point de mal.

Le Directeur avoit laiſſé parler l'ainée ſans l'interrompre, & ſembloit même un peu piqué de l'obſtination de l'autre.

Prenant pourtant un air tranquille & benin : ma chere Demoiſelle, écoutez-moi, dit-il à la cadette, vous ſavez avec quelle affection particuliere je vous donne mes conſeils à toutes deux.

Ces dernieres paroles, à toutes deux, furent partagées de façon que la cadette en avoit pour le moins les trois quarts & demi pour elle, & ce ne fut même que par réflexion ſubite qu'il en donna le reſte à l'ainée ; car dans ſon premier mouvement l'homme ſaint n'avoit point du tout ſongé à elle.

Vraiment, dit l'ainée qui ſentit cette inégalité de partage, & l'oubli qu'on avoit d'abord fait d'elle : vraiment, Monſieur, nous ſavons bien que vous nous conſidérez toutes deux l'une autant que l'autre, & que votre piété n'admet point de préférence, comme cela eſt juſte.

Le ton de ce diſcours fut un peu aigre, quoique prononcé en riant, de peur qu'on n'y vît de la jalouſie.

Hélas ! ma ſœur, reprit la cadette un peu vivement, je ne l'entends pas autrement non plus ; & quand même Monſieur ſeroit plus attaché à vous qu'à moi, je n'y trouverois rien à redire, il vous rendroit juſtice ; il con-

noît le fond de votre ame, & les graces que Dieu vous fait, & vous êtes aſſurément bien plus digne de ſon attention que moi.

Mes cheres ſœurs, leur répondit là-deſſus cet Eccléſiaſtique, qui voyoit que ce petit débat venoit par ſa faute, ne vous troublez point, vous m'êtes égales devant Dieu, parce que vous l'aimez également toutes deux; & ſi mes ſoins avoient à ſe fixer plus ſur l'une que ſur l'autre, ce ſeroit en faveur de celle que je verrois marcher le plus lentement dans la voie de ſon ſalut; ſa foibleſſe m'y attacheroit davantage, parce qu'elle auroit plus beſoin de ſecours: mais, graces au Ciel, vous marchez toutes deux du même pas, aucune de vous ne reſte arriere, & ce n'eſt pas de cela dont il s'agit. Nous parlons du jeune homme que vous avez retenu, (cette jeuneſſe lui tenoit au cœur;) vous n'y voyez point de mal, j'en ſuis perſuadé; mais daignez m'entendre.

Là, il fit une petite poſe comme pour ſe recueillir.

Et puis continuant: Dieu, par ſa bonté, ajouta-t-il, permet ſouvent que ceux qui nous conduiſent aient des lumieres qu'il nous refuſe, & c'eſt afin de nous montrer qu'il ne faut pas nous en croire, & que nous nous égarerions ſi nous n'étions pas dociles.

De quelle conſéquence eſt-il, me dites-vous, d'avoir retenu ce garçon qui paroît ſage? D'une très-ſérieuſe conſéquence.

Premierement, c'eſt avoir agi contre la prudence humaine: car enfin, vous ne le connoiſ-

ſez que de l'avoir rencontré dans la rue. Sa phyſionomie vous paroît bonne, & je le veux : chacun a ſes yeux là-deſſus, & les miens ne lui ſont pas tout-à-fait auſſi favorables ; mais je vous paſſe cet article. Hé bien, depuis quand, ſur la ſeule phyſionomie, confie-t-on ſon bien & ſa vie à des inconnus ? Quand je dis ſon bien & ſa vie, je n'exagere pas à votre égard. Vous n'êtes que trois filles toutes ſeules dans une maiſon ; que ne riſquez-vous pas ſi cette phyſionomie vous trompe, ſi vous avez affaire à un aventurier, comme cela peut arriver ? Qui vous a répondu de ſes mœurs, de ſa religion, de ſon caractere ? Un fripon ne peut-il pas avoir la mine d'un honnête homme ? A Dieu ne plaiſe que je le ſoupçonne de l'être, un fripon : la charité veut qu'on penſe à ſon avantage ; mais la charité ne doit pas aller juſqu'à l'imprudence, & c'en eſt une que de s'y fier comme vous faites.

Ah ! ma ſœur, que ce que Monſieur dit eſt ſenſé ! s'écria l'aînée à cet endroit. Effectivement, ce garçon a d'abord quelque choſe qui prévient ; mais Monſieur a raiſon pourtant, à preſent que j'y ſonge ; il a un je ne ſais quoi dans le regard qui a penſé m'arrêter, moi qui vous parle.

Encore un mot, ajouta l'Eccléſiaſtique en l'interrompant : vous approuvez ce que j'ai dit, & ce n'eſt pourtant rien en comparaiſon de ce que j'ai à vous dire.

Ce garçon eſt dans la premiere jeuneſſe, il a l'air hardi & diſſipé ; vous n'êtes pas en-

core dans un âge à l'abri de la cenſure ; ne craignez-vous point les mauvaiſes penſées qui peuvent venir là-deſſus à ceux qui le verront chez vous ? Ne ſavez-vous pas que les hommes ſe ſcandaliſent aiſément, & que c'eſt un malheur terrible que d'induire ſon prochain au moindre ſcandale ? Ce n'eſt point moi qui vous le dis, c'eſt l'Evangile : d'ailleurs, mes cheres ſœurs, car il faut tout dire, nous-mêmes ne ſommes-nous pas foibles ? Que faiſons-nous dans la vie, que combattre inceſſamment contre nous, que tomber, que nous relever ? Je dis dans les moindres petites choſes ; & cela ne doit-il pas nous faire trembler ? Ah ! croyez-moi, n'allons point dans l'affaire de notre ſalut chercher de nouvelles difficultés à vaincre ; ne nous expoſons point à de nouveaux ſujets de foibleſſe. Cet homme-ci eſt trop jeune ; vous vivriez avec lui, vous le verriez preſqu'à tout moment ; la racine du péché eſt toujours en nous, & je me défie déja (je ſuis obligé de vous le dire en conſcience), je me défie déja de la bonne opinion que vous avez de lui, de cette affection obſtinée que vous avez déja priſe pour lui : elle eſt innocente ; le ſera-t-elle toujours ? Encore une fois, je m'en méfie. J'ai vu mademoiſelle Haberd, ajouta-t-il en regardant la ſœur cadette, n'être pas contente des ſentiments que j'ai d'abord marqués là-deſſus : d'où vient cet entêtement dans ſon ſens, cet éloignement pour mes idées, elle que je n'ai jamais vu réſiſter un inſtant aux conſeils que ma conſcience m'a

dictés pour la sûreté de la sienne ? Je n'aime point cette disposition d'esprit-là, elle m'est suspecte ; on diroit que c'est un piege que le démon lui tend ; & dans cette occurrence je suis obligé de vous exhorter à renvoyer ce jeune homme, dont la mine, au surplus, ne me revient point autant qu'à vous, & je me charge de vous donner un domestique de ma main : c'est un peu d'embarras pour moi, mais Dieu m'inspire de le prendre, & je vous conjure en son nom de vous laisser conduire. Me le promettez-vous ?

Pour moi, Monsieur, dit l'ainée avec un entier abandon à ses volontés, je vous réponds que vous êtes le maître, & vous verrez quelle est ma soumission ; car dès cet instant je m'engage à n'exiger aucun service du jeune homme en question, & je ne doute pas que ma sœur ne m'imite.

En vérité, reprit la cadette avec un visage presqu'allumé de colere, je ne sais comment prendre tout ce que j'entends. Voilà déja ma sœur liguée contre moi, la voilà charmée du tort imaginaire qu'on me donne, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est de cette façon-là à mon égard, puisqu'il faut le dire, & que la maniere dont on me parle m'y force. Elle ne doute pas, dit-elle, que je ne me conforme à sa conduite, eh ! je n'ai jamais fait autre chose depuis que nous vivons ensemble ; il a toujours fallu plier sous elle pour avoir la paix : Dieu sait, sans reproche, combien de fois je lui ai sacrifié ma volonté, qui n'avoit pour-

tant point d'autre défaut que de n'être pas la ſienne, & franchement je commence à me laſſer de cette ſujétion, que je ne lui dois point. Oui, ma ſœur, vous ferez de ce que je vous dis l'uſage qu'il vous plaira ; mais vous avez l'humeur haute, & c'eſt de cette humeur-là dont il ſeroit à propos que Monſieur s'alarmât pour vous, & non pas de l'action que j'ai faite en amenant ici un pauvre garçon à qui j'ai peut-être obligation de la vie ; & qu'on veut que j'en récompenſe en le chaſſant après que nous lui avons toutes deux donné parole de le garder. Monſieur m'objecte qu'il n'a point de répondant ; mais ce jeune homme m'a dit qu'il en trouveroit ſi nous en voulions : ainſi cette objection tombe. Quant à moi, à qui il a rendu un ſi grand ſervice, je ne lui dirai point de s'en aller, ma ſœur, je ne ſaurois.

Hé bien, ma ſœur, reprit l'ainée, je me charge, ſi vous me le permettez, de le congédier pour vous, ſans que vous vous en mêliez, avec promeſſe de ma part de réparer mes hauteurs paſſées par une condeſcendance entiere pour vos avis, quoique vous ne ſoyez que ma cadette. Si vous aviez eu la charité de m'avertir de mes défauts, je m'en ſerois peut-être corrigée, avec l'aide de Dieu & des prieres de Monſieur, qui ne m'a pourtant jamais repriſe de cette hauteur dont vous parlez ; mais comme vous avez plus d'eſprit qu'une autre, plus de pénétration, vous ne ſauriez vous être trompée, & je ſuis bienheureuſe que vous apperceviez en moi ce qui eſt échappé à la prudence de Monſieur même.

Je ne ſuis pas venu ici, dit alors l'Eccléſiaſtique en ſe levant d'un air dépité, pour ſemer la zizanie entre vous, Mademoiſelle : & dès que je laiſſe ſubſiſter les défauts de mademoiſelle votre ſœur ; que je ne ſuis pas aſſez éclairé pour les voir ; que d'ailleurs mes avis ſur votre conduite ne vous paroiſſent pas juſtes, je conclus que je vous ſuis inutile, & qu'il faut que je me retire.

Comment, Monſieur, vous retirer ! s'écria l'ainée. Ah, Monſieur ! mon ſalut m'eſt encore plus cher que ma ſœur, & je ſens bien qu'il n'y a qu'avec un auſſi ſaint homme que vous que je le puis faire. Vous retirer, mon Dieu ! Non, Monſieur, c'eſt d'avec ma ſœur qu'il faut que je me retire Nous pouvons vivre ſéparément l'une de l'autre ; elle n'a que faire de moi, ni moi d'elle : qu'elle reſte, je lui cede cette maiſon-ci, & je vais de ce pas m'en chercher une autre, où j'eſpere de votre piété que vous voudrez bien me continuer les viſites que vous nous rendez ici. Eh ! juſte Ciel ! où en ſommes-nous ?

L'Eccléſiaſtique ne répondit rien à ce dévot & même tendre emportement qu'on marquoit en ſa faveur. Ne conſerver que l'ainée, c'étoit perdre beaucoup. Il me ſembla qu'il étoit extrêmement embarraſſé ; & comme la ſcene menaçoit de devenir bruyante par les larmes que l'ainée commençoit à répandre, & par les éclats de voix dont elle rempliſſoit la chambre, je quittai mon poſte, & je deſcendis vîte dans la cuiſine, où il y avoit près d'un quart-d'heure que Catherine m'attendoit pour dîner.

Je n'ai que faire, je penſe, d'expliquer pourquoi le Directeur opinoit ſans quartier pour ma ſortie. Il leur avoit dit dans ſon ſermon qu'il étoit indécent que je demeuraſſe avec elles ; mais je crois qu'il auroit paſſé là-deſſus, qu'il n'y auroit pas même ſongé, ſans un autre motif que voici : c'eſt qu'il voyoit la ſœur cadette obſtinée à me garder ; cela pouvoit ſignifier qu'elle avoit du goût pour moi : ce goût pour moi auroit pu la dégoûter d'être dévote, & puis d'être ſoumiſe, & adieu l'autorité du Directeur : & on aime à gouverner les gens, & il y a bien de la douceur à les voir obéiſſants & attachés, pour ainſi dire, à être leur Roi, & un Roi ſouvent d'autant plus chéri, qu'il eſt inflexible & rigoureux.

Après cela, j'étois un gros garçon de bonne mine, & peut-être ſavoit-il que mademoiſelle Haberd n'avoit point d'antipathie pour les beaux garçons ; car enfin un Directeur ſçait bien des choſes : retournons à notre cuiſine.

Vous avez été bien long-temps à venir, me dit Catherine, qui m'y attendoit en filant & en faiſant chauffer notre potage : de quoi parliez-vous donc tous ſi haut dans la chambre ? j'ai entendu quelqu'un qui crioit comme un aigle ? Eh, tenez : écoutez le beau tintamarre qu'elles font encore ! Eſt-ce que nos demoiſelles ſe querellent ?

Ma foi, madame Catherine, je n'en ſais rien lui dis-je ; mais elles ne peuvent pas ſe quereller ; car ce ſeroit offenſer Dieu, & elles ne ſon pas capables de cela.

Oh, que si, reprit-elle; ce sont les meilleures filles du monde, cela vit comme des Saintes; mais c'est justement à cause de leur sainteté qu'elles sont mutines entr'elles deux: cela fait qu'il ne se passe pas de jour qu'elles ne se chamaillent sur le bien, sur le mal, à cause de l'amour de Dieu qui les rend scrupuleuses; & quelquefois j'en ai ma part aussi, moi; mais je me moque de cela; je vous les rembarre qu'il n'y manque rien; je hausse le coude, & puis je m'en vais, & Dieu pardessus tout: allons, mangeons, ce sera autant de fait.

Ce que le Directeur avoit dit de moi ne m'avoit pas ôté l'appétit. En arrive ce qui pourra, disois-je en moi-même, mettons toujours ce dîné à l'abri du naufrage.

Là-dessus je doublois les morceaux, & j'entamois la cuisse d'un excellent lapereau, quand le bruit d'en-haut redoubla jusqu'à dégénérer en charivari.

A qui diantre en ont-elles donc? dit Catherine la bouche pleine; on diroit qu'elles s'égorgent.

Le bruit continua. Il faut que j'y monte, dit-elle: je gage que c'est quelque cas de conscience qui leur tourne la cervelle. Bon, lui dis-je, un cas de conscience! Est-ce qu'il n'y a pas un Casuiste avec elles? Il peut bien mettre le holà: il doit savoir la Bible & l'Evangile par cœur. Hé, oui, me dit-elle en se levant: Mais cette Bible & cet Evangile ne répondent pas à toutes les fantaisies musquées des gens, & nos bonnes maîtresses en ont je ne sais combien de celles-là. Attendez-moi en mangeant, je

vais voir ce que c'eſt, & elle monta.

Pour moi, je ſuivis ſes ordres à la lettre, & je continuai le dîner comme elle me l'avoit recommandé, d'autant plus que j'étois bien-aiſe, comme je l'ai déja dit, de me munir toujours d'un bon repas, dans l'incertitude où j'étois de ce qui pourroit m'arriver de tout ce tapage.

Cependant Catherine ne revenoit point, & j'avois achevé de dîner : j'entendois quelquefois ſa voix primer ſur celles des autres ; elle étoit reconnoiſſable par un ton bruſque & déciſif ; le bruit continuoit & même augmentoit.

Je regardois mon paquet que j'avois apporté le même jour dans cette maiſon, & qui étoit reſté dans un coin de la cuiſine : j'ai bien la mine de te reporter, diſois-je en moi-même, & j'ai bien peur que ceci n'arrête tout court les bons gages qu'on m'a promis, & qui courent de ce matin.

C'étoient là les penſées dont je m'entretenois, quand il me ſembla que le tintamarre baiſſoit.

Un moment après la porte de la chambre s'ouvrit, & quelqu'un deſcendit l'eſcalier. Je me mis à l'entrée de la cuiſine pour voir qui ſortoit : c'étoit notre Directeur.

Il avoit l'air d'un homme dont l'ame eſt en peine : il deſcendoit d'un pas mal aſſuré.

Je voulus repouſſer la porte de la cuiſine pour m'épargner le coup de chapeau qu'il auroit fallu lui donner en me montrant ; mais je n'y gagnai rien, car il l'a r'ouvrit, & entra.

Mon garçon, me dit-il en rappellant à lui toutes les ressources de son art, je veux dire de ces tons dévots & pathétiques qui font sentir que c'est un homme de bien qui vous parle.

Mon garçon, vous êtes ici la cause d'un grand trouble. Moi, Monsieur! lui répondis-je; eh, je ne dis mot; je n'ai pas prononcé quatre paroles là-haut depuis que je suis dans la maison.

N'importe, mon enfant, repartit-il, je ne vous dis pas que ce soit vous qui fassiez le trouble; mais c'est vous qui en êtes le sujet, & Dieu ne vous demande pas ici, puisque vous en bannissez la paix, sans y contribuer que de votre présence.

Une de ces Demoiselles vous souffre volontiers, mais l'autre ne veut point de vous: ainsi vous mettez la division entr'elles; & ces filles pieuses, qui, avant que vous fussiez ici, ne disputoient que de douceur, de complaisance & d'humilité l'une avec l'autre, les voilà qui vont se séparer pour l'amour de vous: vous êtes la pierre de scandale pour elles; vous devez vous regarder comme l'instrument du démon: c'est de vous dont il se sert pour les désunir, pour leur enlever la paix dans laquelle elles vivoient, en s'édifiant réciproquement. A mon égard, j'en ai le cœur saisi, & je vous déclare, de la part de Dieu, qu'il vous arrivera quelque grand malheur, si vous ne prenez pas votre parti. Je suis bien-aise de vous avoir rencontré en m'en allant: car, si j'en juge par votre physionomie, vous êtes un garçon sage

& de bonnes mœurs, & vous ne résisterez pas aux conseils que je vous donne pour votre bien & pour celui de tout le monde ici.

Moi, Monsieur ! un garçon de bonnes mœurs ! lui dis-je après l'avoir écouté d'un air distrait & peu touché de son exhortation. Vous dites que vous voyez à ma physionomie que je suis sage ? Non, Monsieur, vous vous méprenez : vous ne songez pas à ce que vous dites ; je vous soutiens que vous ne voyez point cela sur ma mine : au contraire vous me trouvez l'air d'un fripon qui n'aura pas les mains engourdies pour emporter l'argent d'une maison. Il ne faut pas se fier à moi ; je pourrois fort bien couper la gorge aux gens pour avoir leur bourse : voilà ce qui vous en semble.

Eh ! qui est-ce qui vous dit cela, mon enfant ? me répondit-il en rougissant. Oh, repris-je, je parle d'après un habile homme qui m'a bien envisagé ; Dieu lui inspire que je ne vaux rien. Vous faites le discret, mais je sais bien votre pensée. Cet honnête homme a dit aussi que je suis trop jeune, & que si ces Demoiselles me gardoient, cela feroit venir de mauvaises pensées aux voisins. Sans compter que le diable est un éveillé qui pourroit bien tenter mes maîtresses de moi ; car je suis un vaurien de bonne mine, n'est-ce pas, monsieur le Directeur ? Je ne sais ce que cela signifie, me dit-il en baissant les yeux.

Oh ! que si, lui répondis-je. Ne trouvez-vous pas encore que mademoiselle Haberd la cadette m'affectionne déja trop à cause du service que je

lui ai rendu? Il y a peut-être un péche là-dessous qui veut prendre racine, voyez-vous. Il n'y a rien à craindre pour l'ainée; elle est bien obéissante, celle-là. Je pourrois rester s'il n'y avoit qu'elle; ma mine ne la dérange point, car elle veut bien qu'on me chasse; mais cette cadette fait l'opiniâtre, c'est mauvais signe: elle me voudroit trop bien, & il faut qu'elle n'ait de l'amitié qu'envers son Directeur, pour le salut de sa conscience & pour le contentement de la vôtre. Prenez-y garde pourtant: car, à propos de conscience, sans la bonté de la vôtre, la paix de Dieu seroit encore ici: vous le savez bien, monsieur le Directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que ce langage? dit-il alors. Tant y a, lui répondis-je, que Dieu ne veut pas qu'on cherche midi à quatorze heures. Rêvez à cela: quand vous prêchiez ces demoiselles, je n'étois pas loin de la chaire. Pour ce qui est de moi, je n'y entends point finesse; je ne saurois gagner ma vie à gouverner les filles, je ne suis pas si aise, & je la gagne à faire le tracas des maisons: que chacun dans son métier aile aussi droit que moi. Il m'est avis que le vôtre est encore plus casuel que le mien, & je ne suis pas aussi friand de ma condition que vous l'êtes de la vôtre. Je ne ferai jamais donner congé à personne, de peur d'avoir le mien.

Notre homme à ce discours tourna le dos sans me répondre, & se retira.

Il y a de petites vérités contre lesquelles on n'est point en garde. Sa confusion ne lui

donna pas le temps d'ajuster sa replique, & le plus court étoit de se sauver.

Cependant Catherine ne revenoit point, & je fus bien encore un quart-d'heure à l'attendre. Enfin, elle descendit, & je la vis entrer en levant les mains au Ciel, & en s'écriant : Eh ! mon bon Dieu, qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Quoi ! lui dis-je, madame Catherine, s'est-on battu là-haut ? Quelqu'un est-il mort ? C'est notre ménage qui se meurt, mon pauvre garçon, me dit-elle ; le voilà qui s'en va.

Hé, qui est-ce qui l'a tué, lui dis-je ? Hélas ! reprit-elle, c'est le scrupule qui s'est mis après, & par le moyen d'une prédication de monsieur le Directeur. Il y a long-temps que j'ai dit que cet homme-là lanternoit trop après les consciences.

Mais encore, de quoi s'agit-il ? lui dis-je. Que tout est chut, reprit-elle, & que nos demoiselles ne peuvent plus gagner le Ciel ensemble. Conclusion, que c'est une affaire faite ; notre demoiselle la cadette va louer une autre maison, & elle m'a dit que tu l'attendes pour aller avec elle, & vous n'avez qu'à m'attendre tous deux. Cette ainée est une pigrieche ; moi, j'ai la tête près du bonnet ; jamais les Prêtres n'ont pu me guérir de cela, car je suis Picarde : cela vient du terroir ; & comme deux têtes ne valent rien dans une maison, il faudra que j'aille porter la mienne avec la cadette, qui n'en a point.

A peine Catherine achevoit-elle ce discours, que cette cadette parut.

Mon enfant, me dit-elle en entrant, ma sœur ne veut pas que vous restiez ici ; mais moi je vous garde : elle & l'Ecclésiastique qui sort, viennent de me dire là-dessus des choses qui m'y engagent, & vous profiterez de l'imprudence choquante avec laquelle on m'a parlé. C'est moi qui vous ai produit ici ; je vous ai d'ailleurs obligation, ainsi vous me suivrez. Je vais de ce pas chercher un appartement : venez m'aider à marcher, car je ne suis pas encore trop forte.

Allons, Mademoiselle, lui dis-je ; il n'y a que vous qui êtes ma maîtresse ici, & vous serez contente de mon service assurément.

Mademoiselle, dit alors Catherine, nous ne nous quitterons pas non plus, entendez-vous ? Je vous ferai ailleurs d'aussi bonnes fricassées qu'ici. Que notre ainée s'accommode, je commençois à en être bien lasse : ce n'est jamais fini avec elle ; tantôt il y a trop de ci, tantôt il y a trop de ça ; pardi, allez, sans vous il y auroit long-temps que j'aurois planté là sa cuisine ; mais vous êtes douce, on est chrétienne, & on prend patience, & puis je vous aime.

Je vous remercie de ce sentiment-là, dit mademoiselle Haberd, & nous verrons comment nous ferons quand j'aurai arrêté une maison. J'ai beaucoup de meubles ici ; je n'en puis sortir que dans deux ou trois jours, & nous aurons le temps de nous ajuster. Allons, Jacob, partons. C'étoit le nom que j'avois pris, & dont cette Demoiselle se souvint alors.

Sa réponse, à ce qu'il me parut, déconcerta un peu dame Catherine, & toute prompte qu'elle

étoit ordinairement à la repartie, elle n'en trouva point alors, & demeura muette.

Pour moi, je vis très-bien que mademoiselle Haberd n'avoit pas dessein qu'elle fût des nôtres; &, à dire la vérité, il n'y avoit pas grand'perte; car, quoiqu'elle bredouillât plus de prieres en un jour qu'il n'en eût fallu pour un mois, si elles avoient été conditionnées de l'attention nécessaire, ce devoit être ordinairement la plus revêche & la plus brutale créature dont on pût se servir. Quand elle vous disoit une douceur, c'étoit du ton dont les autres querellent.

Mais laissons-la bouder de la réponse que mademoiselle Haberd lui avoit faite.

Nous partîmes elle & moi; elle me prit sous le bras, & de ma vie je n'ai aidé quelqu'un à marcher d'aussi bon cœur que je le fis alors. Le procédé de cette bonne Demoiselle m'avoit gagné. Y a-t-il rien de si doux que d'être sûr de l'amitié de quelqu'un? Et j'étois sûr de la sienne, absolument sûr; & cette même amitié dont je ne doutois pas, je ne saurois dire comment je la comprenois. Mais dans mon esprit je la faisois d'une espece très-flatteuse; elle me touchoit plus que n'auroit dû faire une bienveillance ordinaire. Je lui trouvois des agréments que cette derniere n'a pas, & j'en témoignois ma reconnoissance d'une maniere assez particuliere à mon tour; car il s'y mêloit quelque chose de caressant.

Quand cette Demoiselle me regardoit, je prenois garde à moi, j'ajustois mes yeux, & tous mes regards étoient presqu'autant de com-

pliments, & cependant je n'aurois pu moi-même rendre aucune raiſon de tout cela ; car ce n'étoit que par inſtinct que j'en agiſſois ainſi, & l'inſtinct ne débrouille rien.

Nous étions déja à cinquante pas de la maiſon, & nous n'avions pas encore dit une parole ; mais nous marchions de bon cœur. Je la ſoutenois avec joie, & le ſoutien lui faiſoit plaiſir. Voilà du moins ce que je ſentois, & je ne me trompois pas.

Pendant que nous avancions ſans parler, ce qui venoit, je crois, de ne ſavoir par où commencer pour entamer la converſation, j'apperçus un écriteau qui annonçoit à peu près ce qu'il falloit d'appartements à mademoiſelle Haberd, & je ſaiſis ce prétexte pour rompre un ſilence, dont, ſuivant toute apparence, nous étions tous deux embarraſſés.

Mademoiſelle, lui dis-je, voulez-vous voir ce que c'eſt que cette maiſon-ci ? Non, mon enfant, me répondit-elle, je ſerois trop voiſine de ma ſœur : allons plus loin, voyons dans un autre quartier.

Eh, mon Dieu, repris-je, Mademoiſelle ! comment eſt-ce donc que cette ſœur a fait pour ſe brouiller avec vous, vous qui êtes ſi douce ? car on vous aimeroit quand on ſeroit un Turc. Moi, par exemple, qui ne vous ai vue que d'aujourd'hui, je n'ai jamais eu le cœur ſi content.

Tout de bon, Jacob ! me dit-elle. Oh ! pardi, Mademoiſelle, lui dis-je, cela eſt aiſé à connoître, il n'y a qu'à me voir. Tant mieux,

me dit-elle, & tu ſais bien, car tu m'as plus d'obligation que tu ne penſes.

Tant mieux auſſi, lui dis-je; car il n'y a rien qui faſſe tant de plaiſir que d'avoir obligation aux perſonnes qui vous ont gagné l'ame.

Hé bien, me dit-elle, apprends, Jacob, que je ne me ſépare d'avec ma ſœur qu'à cauſe de toi. Je te le répete encore, tu m'as ſecourue tantôt avec tant d'empreſſement, que j'en ai été ſérieuſement touchée.

Quel bonheur pour moi! repris-je, avec un geſte qui me fit un peu ſerrer le bras que je lui tenois. Dieu ſoit loué d'avoir adreſſé mon chemin ſur le Pont-Neuf! Pour ce qui eſt du ſecours que je vous ai donné, il n'y a pas tant à ſe récrier, Mademoiſelle; car qui eſt-ce qui pourroit voir une perſonne comme vous ſe trouver mal ſans en être en peine? J'en ai été tout en frayeur. Tenez, ma maîtreſſe, je vous demande pardon de mes paroles; mais il y a des gens qui ont une mine qui rend tous les paſſants leurs bons amis, & de ces mines-là votre mere, de ſa grace, vous en a donné une.

Tu t'expliques plaiſamment, me dit-elle; mais ſi naïvement que tu plais. Dis-moi, Jacob, que font tes parents à la campagne? Hélas! Mademoiſelle, lui dis-je, ils ne ſont pas riches; mais pour honorables, oh, c'eſt la crême de notre paroiſſe! Il n'y a pas à dire non. Pour ce qui eſt de la profeſſion, mon pere eſt le vigneron & le fermier du Seigneur

de

de notre village. Mais je dis mal, je ne sais plus ce qu'il est, il n'y a plus ni vignes ni ferme, car notre Seigneur est mort, & c'est de son logis de Paris que je sors. Pour ce qui est de mes autres parents, ce n'est pas du fretin non plus, on les appelle Monsieur & Madame. Hors une tante que j'ai, qui ne s'appelle que Mademoiselle, faute d'avoir été mariée au Chirurgien de notre pays, qui ne put achever la noce à cause qu'il mourut; & par dépit de cette mort, ma tante s'est mise à être maîtresse d'école de notre village : on la salue, il faut voir ! Outre cela, j'ai deux oncles, dont l'un est Curé, qui a toujours de bon vin chez lui, & l'autre a pensé l'être plus de trois fois : mais il va toujours son train de Vicaire : en attendant mieux. Le Tabellion de chez nous est aussi notre cousin, pour le moins, & même on dit par le pays que nous avons eu une grand'mere qui étoit la fille d'un gentilhomme : il est vrai, pour n'en pas mentir, que c'étoit du côté gauche, mais le côté droit n'en est pas loin; on arrive en ce monde du côté qu'on peut, & c'est toujours de la noblesse à gauche. Au reste, ce sont tous de braves gens; & voilà au juste tout le compte de la parenté, si non que j'oublie un petit marmot de cousin, qui ne fait encore rien que d'être au maillot.

Hé bien, reprit mademoiselle Haberd, on peut appeller cela une bonne famille de campagne, & il y a bien des gens qui font figure dans le monde, & qui n'ont pas une si honnête origine. Nous autres, par exemple, nous

en avons une comme la vôtre, & je ne m'en iens pas déshonoré. Notre pere étoit le fils d'un gros fermier dans la Beauce, qui lui laissa de quoi faire un grand négoce : nous sommes restées ma sœur & moi fort à notre aise.

Cela se connoît fort bien, lui dis-je, au bon ménage que vous tenez, Mademoiselle, & j'en suis ravi pour l'amour de vous, qui mériteriez d'avoir toutes les métairies de la ville & fauxbourgs de Paris ; mais cela me fait songer que c'est grand dommage que vous ne laissiez personne de votre race ; il y a tant de mauvaise graine dans le monde, que c'est péché de n'en pas porter de bonne quand on le peut ; l'un raccommode l'autre, & les galants ne vous auroient non plus manqué que l'eau à la riviere.

Peut-être bien, me dit-elle en riant ; mais il n'est plus temps, ils me manqueroient aujourd'hui, mon pauvre Jacob.

Ils vous manqueroient ! m'écriai-je. Oh ! que nenni, Mademoiselle : il faudroit donc pour cet effet que vous missiez une crêpe sur votre visage ; car tant qu'on le verra, c'est du miel qui fera venir les mouches. Jerni de vie, qui est-ce qui ne voudroit pas marier sa mine avec la vôtre, quand même ce ne seroit pas pardevant Notaire ? Si j'étois aussi-bien le fils d'un pere qui eût été l'enfant d'un gros fermier de la Beauce, & qui eût pu faire le négoce, ah ! pardi, nous verrions un peu si ce minois-là passeroit son chemin sans avoir affaire à moi.

Mademoiselle Haberd ne répondoit à mes discours qu'en riant presque de toute sa force, & c'étoit d'un rire qui venoit moins de mes plaisanteries, que des éloges qu'elles contenoient. On voyoit que son cœur savoit bon gré au mien de ses dispositions.

Plus elle rioit, plus je poursuivois. Petit à petit mes discours augmentoient de force; d'obligeants ils étoient déja devenus flatteurs, & puis quelque chose de plus vif encore; & puis ils approchoient du tendre, & puis ma foi c'étoit de l'amour, au mot près que je n'aventurai point, parce que je le trouvois trop gros à prononcer; mais je lui en donnai bien la valeur, & de reste.

Elle ne faisoit pas semblant d'y prendre garde, & laissoit tout passer, sous prétexte du plaisir innocent qu'elle prenoit à ma naïveté.

Je profitai fort bien de son hypocrite façon de m'entendre. J'ouvris alors les yeux sur ma bonne fortune, & je concluai sur le champ qu'il falloit qu'elle eût du penchant pour moi, puisqu'elle n'arrêtoit pas des discours aussi tendres que les miens.

Rien ne rend si aimable que de se croire aimé; & comme j'étois naturellement vif, que d'ailleurs ma vivacité m'emportoit, & que j'ignorois l'art des détours; qu'enfin, je ne mettois pas d'autre frein à mes pensées, qu'un peu de retenue mal-adroite que l'impunité diminuoit à tout moment, je laissois échapper des tendresses étonnantes, & cela avec un courage, avec une ardeur qui persuadoient

du moins que je disois vrai, & ce vrai-là plaît toujours, même de la part de ceux qu'on n'aime point.

Notre conversation nous intéressa tant tous deux, que nous en avions oublié la maison qu'elle vouloit louer.

A la fin pourtant l'embarras que nous trouvâmes dans une rue nous força de nous interrompre, & je remarquai que mademoiselle Haberd avoit les yeux bien plus gais qu'à l'ordinaire.

Pendant cet embarras de rue, elle vit à son tour un écriteau. J'aime assez ce quartier-ci, me dit-elle, (c'étoit du côté de Saint Gervais,) voici une maison à louer, allons voir ce que c'est. Nous y entrâmes effectivement, & nous demandâmes à voir l'appartement qui étoit à louer.

La propriétaire de cette maison y avoit son logement, elle vint à nous.

C'étoit la veuve d'un Procureur, qui lui avoit laissé assez abondamment de quoi vivre, & qui vivoit à proportion de son bien. Femme avenante au reste, à peu près de l'âge de mademoiselle Haberd, aussi fraîche & plus grasse qu'elle : un peu commere par le babil, mais commere d'un bon esprit, qui vous prenoit d'abord en amitié, qui vous ouvroit son cœur, vous contoit ses affaires, vous demandoit les vôtres, & puis revenoit aux siennes, & puis à vous : vous parloit de sa fille, car elle en avoit une, vous apprenoit qu'elle avoit dix-huit ans, vous racontoit les accidents de son

bas âge, ses maladies; tomboit ensuite sur le chapitre de défunt son mari, en prenoit l'histoire du temps qu'il étoit garçon, & puis venoit à leurs amours; disoit ce qu'ils avoient duré, passoit de là à leur mariage, ensuite au récit de la vie qu'ils avoient mené ensemble: c'étoit le meilleur homme du monde, très-appliqué à son étude: aussi avoit-il gagné du bien par sa sagesse & par son économie: un peu jaloux de son naturel, & aussi parce qu'il l'aimoit beaucoup; sujet à la gravelle: Dieu sait ce qu'il avoit souffert, les soins qu'elle avoit eus de lui: enfin, il étoit mort bien chrétiennement. Ce qui se disoit en s'essuyant les yeux, qui, en effet, larmoyoient, à cause que la tristesse du récit le vouloit, & non pas à cause de la chose même, car de là on alloit à un accident de ménage qui demandoit d'être dit en riant, & on rioit.

Pour faire ce portrait-là au reste, il ne m'en a coûté que de me ressouvenir de tous les discours que nous tint cette bonne veuve, qui, après que nous eûmes vu l'appartement en question, & en attendant que nous convinssions du prix sur lequel il y avoit dispute, nous fit entrer dans une chambre où étoit sa fille, nous fit asseoir amicalement, se mit devant nous, & là nous accabla, si cela se peut dire, de ce déluge de confiance & de récits que je vous rapporte ici.

Son babil m'ennuyant beaucoup moi, mais il n'empêcha pas que son caractere ne me plût, parce qu'on sentoit qu'elle ne jasoit tant, que

parce qu'elle avoit l'innocente foibleſſe d'aimer à parler, & comme qui diroit une bonté de cœur babillarde.

Elle nous offrit la collation, la fit venir, quoique nous la refuſaſſions, nous fit manger ſans que nous en euſſions envie, & nous dit qu'elle ne nous laiſſeroit pas ſortir que nous ne fuſſions d'accord. Je dis nous, car on ſe rappellera que j'avois un habit uni & ſans livrée, que m'avoit fait faire la femme du Seigneur de notre village, & dans cet équipage dont j'avois l'aſſortiment, avec la phyſionomie que je portois, on pouvoit me prendre ou pour un garçon de boutique, ou pour un parent de mademoiſelle Haberd. Et la maniere ſimple, quoiqu'honnête dont elle étoit même vêtue, permettoit qu'on me fît cet honneur-là, d'autant plus que dans la converſation cette demoiſelle ſe tournoit ſouvent de mon côté, d'un air amical & familier, & moi je m'y conformois, comme ſi elle m'avoit donné le mot.

Pour en agir ainſi, elle avoit ſes raiſons que je ne pénétrois pas encore; mais ſans m'en embarraſſer, je prenois toujours, & j'étois charmé de ſon procédé.

La ſéance dura bien deux bonnes heures, un peu par la faute de mademoiſelle Haberd, qui ne haïſſoit pas les entretiens diffus, & qui perdoit ſon temps aſſez volontiers. Il faut bien ſe ſentir de ce qu'on eſt : toute femme a du caquet, on s'amuſe avec plaiſir de celui des autres : l'amour du babil eſt un tribut qu'elle paie à ſon ſexe. Il y a pourtant des femmes ſi-

lentieuſes ; mais je crois que ce n'eſt point par caractere qu'elles le ſont, c'eſt l'expérience ou l'éducation qui leur ont appris à le devenir.

Enfin, mademoiſelle Haberd ſe reſſouvint que nous avions du chemin à faire pour nous en retourner : elle ſe leva.

On parla encore aſſez long-temps debout, après quoi elle s'approcha de la porte, où il ſe fit une ſtation, qui enfin termina l'entretien, & pendant laquelle mademoiſelle Haberd careſſée, flattée ſur ſon air doux & modeſte, ſur l'opinion qu'on avoit de ſes bonnes qualités, morales & chrétiennes, de ſon aimable caractere, conclut auſſi le marché de l'appartement.

Il fut arrêté qu'elle y viendroit loger trois jours après : on ne demanda ni avec qui, ni combien elle avoit de perſonnes qui la ſuivroient : c'eſt une queſtion qu'on oublia dans le nombre des choſes qui furent dites. Ce qui fut fort heureux, car on verra que mademoiſelle Haberd auroit été très-embarraſſée s'il avoit fallu répondre ſur le champ là-deſſus.

Nous voilà donc en chemin pour nous en retourner : je paſſe une infinité de choſes que nous nous dîmes encore mademoiſelle Haberd & moi. Nous parlâmes de l'hôteſſe chez qui nous devions loger.

J'aime cette femme-là, me dit-elle ; il y a apparence que nous ſerions bien chez elle, & il me tarde déja d'y être : il ne s'agit plus

que de trouver une cuisiniere ; car je t'avoue, Jacob, que je ne veux point de Catherine : elle a l'esprit rude & difficile, elle seroit toujours en commerce avec ma sœur, qui est naturellement curieuse ; (sans compter que toutes les dévotes le sont :) elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font pas, par le plaisir de savoir les péchés des autres : c'est toujours autant de pris, & c'est moi qui fais cette réflexion-là ; ce n'est pas mademoiselle Haberd, qui, continuant à me parler de sa sœur, me dit : puisque nous nous séparons, il faut que la chose soit sans retour, voilà qui est fini ; mais tu ne sais pas faire la cuisine, & quand tu la saurois faire, mon intention n'est pas de t'employer à cela.

Vous m'emploierez à tout ce qui vous plaira, lui dis-je ; mais puisque nous discourons sur ce sujet, est-ce que vous songez pour moi à quelqu'autre ouvrage ?

Ce n'est pas ici le lieu de te dire mes pensées, reprit-elle, mais en attendant tu as dû remarquer que je n'ai rien dit chez notre hôtesse qui pût te faire connoître pour un domestique : elle n'aura pas non plus deviné sur ton habit que tu en es un : ainsi je te recommande, quand nous irons chez elle, de régler tes manieres sur les miennes. Ne m'en demande pas aujourd'hui davantage, c'est là tout l'éclaircissement que je puis te donner à présent.

Que le Ciel bénisse les volontés que vous

âvez, répondis-je, enchanté de ce petit discours, qui me parut d'un bon pronostic : mais écoutez, Mademoiselle, il faut encore ajuster une autre affaire; on pourra s'enquêter à moi de ma personne, & me dire, qui êtes-vous ? qui n'êtes-vous pas? Or, à votre avis, qui voulez-vous que je sois ? Voilà que vous me faites un Monsieur ; mais ce Monsieur, qui sera-ce ? Monsieur Jacob ? Cela va-t-il bien ? Jacob est mon nom de baptême, il est beau & bon ce nom-là, il n'y a qu'à le laisser comme il est, sans le changer contre un autre qui ne vaudroit pas mieux; ainsi je m'y tiens ; mais j'en ai besoin d'un autre : on appelle notre pere le bon homme de la Vallée, & je serai monsieur de la Vallée son fils, si cela vous convient.

Tu as raison, me dit-elle en riant, tu as raison, Monsieur de la Vallée, appelle-toi ainsi : il n'y a pas encore-là tout, lui dis-je : si on me dit, monsieur de la Vallée, que faites-vous chez mademoiselle Haberd? Que faut-il que je reparte ?

Hé bien, me répondit-elle, la difficulté n'est pas grande : je ne laisserai pas long-temps les choses indécises, & dans l'appartement que je viens de prendre, il y a une chambre très-éloignée de l'endroit que j'habiterai, tu seras là à part, & décemment, sous le titre d'un parent qui vit avec moi, & qui me secourt dans mes affaires : d'ailleurs, comme je te dis, nous nous mettrons bien-tôt tout-à-fait à notre aise sur cet article-là : quelques jours suffiront pour me déterminer à ce que je médite, & il faut

ſe hâter ; car les circonſtances ne permettent pas que je differe. Ne parle de rien au logis de ma ſœur, & vis à ton ordinaire durant le peu de temps que nous y ſerons. Retourne dès demain chez notre hôteſſe, elle me paroît obligeante : tu la prieras de vouloir bien nous chercher une cuiſiniere ; & ſi elle te fait des queſtions qui te regardent, réponds-y ſuivant ce que nous venons de dire : prends le nom de la Vallée, & ſois mon parent, tu as aſſez bonne mine pour cela.

Vertubleu, que je ſuis aiſe de toute cette manigance-là ! m'écriai-je. Que j'ai de joie qui me trote dans le cœur, ſans ſavoir pourquoi ! Je ſerai donc votre couſin ? Pourtant, ma couſine, ſi on me mettoit en même de prendre mes qualités, ce ne ſeroit pas votre parent que je voudrois être ; non, j'aurois bien meilleur appétit que cela : la parenté me fait bien de l'honneur néanmoins ; mais quelquefois l'honneur & le plaiſir vont de compagnie, n'eſt-ce pas ?

Nous approchions du logis pendant que je parlois ainſi, & je ſentis ſur le champ qu'elle ralentiſſoit ſa marche pour avoir le temps de me répondre, & me faire expliquer.

Je ne vous entends pas bien, monſieur de la Vallée, me dit-elle d'un ton de bonne humeur, & je ne ſais pas ce que c'eſt que cette qualité que vous voudriez.

Oh, malepeſte, couſine ! lui dis-je ; je ne ſaurois m'avancer plus avant, & je ne ſuis pas homme à perdre le reſpect envers vous,

toute ma parente que vous êtes ; mais si par hasard quelque jour vous aviez envie de prendre un camarade de ménage : là, de ces garçons qu'on n'envoie point dans une chambre à part, & qui sont assez hardis pour dormir côte à côte du monde : comment appelle-t-on la profession de ces gens-là ? On dit chez nous que ce sont des maris. Est-ce ici de même ? Hé bien, cette qualité, par exemple, le camarade qui l'aura, & que vous prendrez, la voudroit-il troquer contre la qualité de parent que j'ai de votre grace? Répondez en conscience. Voilà mon énigme, devinez-la.

Je t'en dirai le mot une autre fois, me dit-elle en se retournant de mon côté avec bienveillance ; mais ton énigme est jolie. Oui-dà, cousine, repliquai-je, on en pourroit faire quelque chose de bon, si on vouloit s'entendre.

Paix, me dit-elle alors, il n'est pas question ici d'un pareil badinage, & dans l'instant qu'elle m'arrêta, nous étions à la porte du logis, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Catherine vint au-devant de nous, toujours fort intriguée des intentions de mademoiselle Haberd sur son chapitre.

Je ne dirai rien des façons empressées qu'elle eut pour nous, ni du dégoût qu'elle disoit avoir pour le service de la sœur aînée ; & ce dégoût-là étoit alors sincere, parce que la

retraite de la sœur cadette alloit la laisser seule avec l'autre : mais aussi pendant que leur union avoit duré, dame Catherine n'avoit jamais fait sa cour qu'à l'ainée, dont l'esprit impérieux & tracassier lui en imposoit davantage, & qui d'ailleurs avoit toujours gouverné la maison.

Mais la société des deux sœurs finissant, cela changeoit la these, & il étoit bien plus doux de passer au service de la cadette, dont elle auroit été la maîtresse.

Catherine nous apprit que l'ainée étoit sortie, & qu'elle devoit coucher chez une dévote de ses amies, de peur que Dieu ne fût offensé, si les deux sœurs se revoyoient dans la conjoncture présente. Et tant mieux qu'elle soit partie, dit Catherine, nous en souperons de meilleur cœur, n'est-ce pas Mademoiselle ? Assurément, reprit mademoiselle Haberd ; ma sœur a fait prudemment, & elle est la maîtresse de ses actions comme je la suis des miennes.

A cela succéderent plusieurs petites questions de la part de la caressante cuisiniere ; mais vous avez été bien long-temps à revenir ! Avez-vous retenu une maison ? Est-elle en beau quartier ? Y a-t-il loin d'ici ? Serons-nous près des marchés ? La cuisine est-elle commode ? Aurai-je ma chambre ?

Elle obtint d'abord quelques réponses laconiques : j'eus aussi ma part de ses cajoleries, à quoi je repartois avec ma gaillardise ordinaire,

ſans lui en apprendre plus que ne faiſoit mademoiſelle Haberd, ſur qui je me réglois.

Nous parlerons de tout cela une autre fois, Catherine, dit celle-ci pour abréger, je ſuis trop laſſe à préſent; faites-moi ſouper de bonne heure, afin que je me couche.

Et là-deſſus elle monta à ſa chambre, & j'allai mettre le couvert pour me ſouſtraire aux importunes interrogations de Catherine, dont je m'attendois bien d'être perſécuté quand nous ſerions enſemble.

Je fus long dans mon ſervice: Mademoiſelle Haberd étoit revenue dans la chambre où je mettois le couvert, & je plaiſantai avec elle de l'inquiétude de Catherine. Si nous la menions avec nous, lui diſois-je, nous ne pourrions plus être parents; il n'y auroit plus de monſieur de la Vallée.

Je l'amuſois de pareils diſcours, pendant qu'elle faiſoit un petit mémoire des meubles qui lui appartenoient & qu'elle devoit emporter de chez ſa ſœur; car ſur l'éloignement que celle-ci témoignoit pour elle, en s'abſentant de la maiſon, elle avoit deſſein, s'il étoit poſſible, de coucher le lendemain dans ſon nouvel appartement.

Monſieur de la Vallée, me dit-elle en badinant, vas demain, le plus matin que tu pourras, me chercher un Tapiſſier pour détendre mon cabinet & ma chambre, & dis-lui qu'il ſe charge auſſi des voitures néceſſaires pour emporter tous mes meubles: une journée ſuffira pour tranſporter tout, ſi on veut aller un peu vîte.

Je voudrois que cela fût déjà fait, lui dis-je, tant j'ai hâte que nous buvions enſemble ; car là-bas il faudra bien que mon aſſiette ſoit vis-à-vis la vôtre, attendu qu'un parent prend ſes repas avec ſa parente : ainſi faites votre compte que dès demain tout ſera détalé dès ſept heures du matin.

Ce qui fut conclu fut exécuté. Mademoiſelle Haberd ſoupa. Devenu hardi avec elle, je l'invitai à boire à la ſanté du couſin le dernier coup que je lui verſai, pendant que Catherine, qui de temps en temps montoit pour la ſervir, étoit allée dans ſa cuiſine.

La ſanté du couſin fut bue ; il fit raiſon ſur le champ ; car dès qu'elle eut vuidé ſa taſſe, (& c'en étoit une) je la remplis d'une raſade de vin pur : & puis, à votre ſanté, couſine. Après quoi je deſcendis pour ſouper à mon tour.

Je mangeai beaucoup ; mais je mâchai peu pour avoir plutôt fait : j'aimai mieux courir les riſques d'une indigeſtion que de demeurer long-temps avec Catherine, dont l'inquiete curioſité me tracaſſa beaucoup ; & ſous le prétexte d'avoir à me lever matin le lendemain, je me retirai vîte en la laiſſant triſtement ébahie de tout ce qu'elle voyoit auſſi-bien que de la précipitation avec laquelle j'avois entaſſé mes morceaux, ſans lui avoir répondu que des monoſyllabes.

Mais, Jacob, dis-moi donc ceci ? Conte-moi donc cela ? Ma foi, madame Catherine, mademoiſelle Haberé a loué une maiſon, je lui ai donné le bras dans les chemins, nous étions

allés, nous ſommes revenus : voilà tout ce que je ſais, bon ſoir. Ah ! qu'elle m'eût de bon cœur dit des injures ; mais elle eſpéroit encore, & la brutale n'oſoit faire du bruit.

Il me tarde d'en venir à de plus grands événements : ainſi paſſons vîte à notre nouvelle maiſon.

Le Tapiſſier eſt venu le lendemain : nos meubles ſont partis, nous avons dîné debout, remettant de manger mieux & plus à notre aiſe au ſoupé dans notre nouveau gîte. Catherine convaincue enfin qu'elle ne nous ſuivra pas, nous a traités à l'avenant de notre indifférence pour elle, & comme le méritoit la banqueroute que nous lui faiſions : elle a diſputé la propriété de je ne ſais combien de nippes à mademoiſelle Haberd, & ſoutenu qu'elles étoient à ſa ſœur ainée ; elle lui a fait mille chicanes ; elle m'a voulu battre, moi, qui reſſemble à ce défunt Baptiſte qu'elle m'a dit qu'elle avoit tant aimé. Mademoiſelle Haberd a écrit un petit billet qu'elle a laiſſé ſur la table pour ſa ſœur, & par lequel elle l'avertit que dans ſept ou huit jours elle viendra pour s'arranger avec elle, & régler quelques petits intérêts qu'elles ont à vuider enſemble. Un fiacre eſt venu nous prendre, nous nous y ſommes emballés ſans façon la couſine & moi : & puis fouette, cocher.

Nous voilà à l'autre maiſon, & c'eſt d'ici qu'on va voir mes aventures devenir plus nobles & plus importantes. C'eſt ici où ma fortune commence : ſerviteur au nom de Jacob, il ne ſera plus queſtion que de monſieur de la

Vallée, nom que j'ai porté pendant quelque temps, & qui étoit effectivement celui de mon pere ; mais à celui-là on en joignoit un autre qui servoit à le distinguer d'un de ses freres, & c'est sous cet autre nom qu'on me connoît dans le monde ; c'est celui-ci qu'il n'est pas nécessaire que je dise, & que je n'ai pris qu'après la mort de mademoiselle Haberd ; non pas que je ne fusse content de l'autre, mais parce que les gens de mon pays s'obstinerent à ne m'appeller que de ce nom-là. Passons à l'autre maison.

Notre hôtesse nous reçut comme ses amis les plus intimes. La chambre où devoit coucher mademoiselle Haberd étoit déja rangée, & j'avois un petit lit de camp tout prêt dans l'endroit qui m'étoit réservé, & dont j'ai déja fait mention.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir de quoi souper. Le Rôtisseur, qui étoit à notre porte, nous eût fourni ce qu'il falloit ; mais notre obligeante hôtesse, à qui j'avois dit que nous arriverions le soir même, y avoit pourvu, & voulut absolument que nous soupassions chez elle.

Elle nous fit bonne chere, & notre appétit y fit honneur.

Mademoiselle Haberd commença d'abord par établir ma qualité de cousin, à quoi je ripostai sans façon par le nom de cousine ; & comme il me restoit encore un petit accent & même quelques expressions de village, on remédia à cela par dire que j'arrivois de la cam-

pagne, & que je n'étois à Paris que depuis deux ou trois mois.

Jusqu'ici donc mes discours avoient toujours eu une petite tournure champêtre : mais il y avoit plus d'un mois que je m'en corrigeois assez bien quand je voulois y prendre garde, & je n'avois conservé cette tournure avec mademoiselle Haberd, qu'à cause que je m'étois apperçu qu'elle me réussiroit auprès d'elle, & que je lui avois dit tout ce qui m'avoit plu à la faveur de ce langage rustique; mais il est certain que je parlois meilleur français quand je voulois. J'avois déja acquis assez d'usage pour cela, & je crus devoir m'appliquer à parler mieux qu'à l'ordinaire.

Notre repas fut le plus gai du monde, & j'y fus plus gai que personne.

Ma situation me paroissoit assez douce, il y avoit grande apparence que mademoiselle Haberd m'aimoit; elle étoit encore assez aimable, elle étoit riche pour moi : elle jouissoit de quatre mille livres de rente & au-delà, & j'appercevois un avenir très-riant & très-prochain; ce qui devoit réjouir l'ame d'un paysan de mon âge, qui presqu'au sortir de la charrue pouvoit sauter tout-d'un-coup au rang honorable de bon bourgeois de Paris : en un mot, j'étois à la veille d'avoir pignon sur rue, & de vivre de mes rentes, chéri d'une femme que je ne haïssois pas, & que mon cœur payoit du moins d'une reconnoissance qui ressembloit si bien à de l'amour, que je ne m'embarrassois pas d'en examiner la différence.

Naturellement j'avois l'humeur gaillarde ; on a pu s'en appercevoir dans les recits que j'ai faits de ma vie ; & quand à cette humeur naturellement gaillarde il se joint encore de nouveaux motifs de gaillardise, Dieu sait comme on pétille ! Aussi faisois-je : mettez avec cela un peu d'esprit, car je n'en manquois pas ; assaisonnez le tout d'une physionomie agréable : n'a-t-on pas de quoi plaire à table avec tout ces agréments-là ? N'y remplit-on pas bien sa place ?

Sans doute que j'y valois quelque chose ; car notre hôtesse, qui étoit amie de la joie, à la vérité plus capable de la goûter quand elle la trouvoit, que de la faire naître ; car sa conversation étoit trop diffuse pour être piquante, & à table il ne faut que des mots & point de recits.

Notre hôtesse donc ne savoit quel compliment me faire qui fût digne du plaisir que lui donnoit ma compagnie, disoit-elle : elle s'attendrissoit ingénument en me regardant ; je lui gagnois le cœur, & elle le disoit bonnement, elle ne s'en cachoit pas.

Sa fille, qui avoit, comme je l'ai dit, dix-sept ou dix-huit ans, je ne sais plus combien, & dont le cœur étoit plus discret & plus matois, me regardoit du coin de l'œil, & prenant un extérieur plus dissimulé que modeste, ne témoignoit que la moitié du goût qu'elle prenoit à ce que je disois.

Mademoiselle Haberd, d'une autre part, me paroissoit stupéfaite de toute la vivacité que je montrois : je voyois à sa mine qu'elle m'avoit

bien cru de l'esprit, mais non pas tant que j'en avois.

Je pris garde en même-temps qu'elle augmentoit d'estime & de penchant pour moi; mais que cette augmentation de sentiments n'alloit pas sans inquiétude.

Les éloges de ma naïve hôtesse l'intriguoient, les regards fins & dérobés que la jeune fille me lançoit de côté ne lui échappoient pas. Quand on aime, on a l'œil à tout, & son ame se partageoit entre le souci de me voir si aimé, & la satisfaction de me voir si aimable.

Je m'en apperçus à merveille, & ce talent de lire dans l'esprit des gens & de débrouiller leurs sentiments secrets, est un don que j'ai toujours eu, & qui m'a quelquefois bien servi.

Je fus charmé d'abord de voir mademoiselle Haberd dans ces dispositions-là: c'étoit bon signe pour mes espérances; cela me confirmoit son inclination pour moi, & devoit hâter ses bons desseins, d'autant plus que les regards de la jeune personne, & les douceurs que me disoit la mere, me mettoient comme à l'enchere.

Je redoublai donc d'agréments le plus qu'il me fut possible pour entretenir mademoiselle Haberd dans les alarmes qu'elle en prenoit; m is comme il falloit qu'elle eût peur du goût qu'on avoit pour moi, & non pas de celui qu'elle m'auroit senti pour quelqu'une de ces deux personnes, je me ménageai de façon que je ne devois lui paroître coupable de rien, & qu'elle pouvoit juger que je n'avois point d'autre intention que de me divertir, & non pas de

plaire, & que si j'étois aimable, je n'en voulois profiter que dans son cœur, & non dans celui d'aucune de ces deux femmes.

Pour preuve de cela, j'avois soin de la regarder très-souvent avec des yeux qui demandoient son approbation pour tout ce que je disois; de sorte que j'eus l'art de la rendre contente de moi, de lui laisser ses inquiétudes qui pouvoient m'être utiles, & de continuer de plaire à nos deux hôtesses, à qui je trouvai aussi le secret de persuader qu'elles me plaisoient, afin de les exciter à me plaire à leur tour, & de les maintenir dans ce penchant qu'elles marquoient pour moi, & dont j'avois besoin pour presser mademoiselle Haberd de s'expliquer: & s'il faut tout dire, peut-être aussi voulois-je voir ce qui arriveroit de cette aventure, & tirer parti de tout. On est bien aise d'avoir, comme on dit, plus d'une corde à son arc.

Mais j'oubliois une chose, c'est le portrait de la jeune fille, & il est nécessaire que je le fasse.

J'ai dit son âge: Agathe, c'étoit son nom, dans son éducation bourgeoise, avoit bien plus d'esprit que sa mere, dont les épanchements de cœur & la naïveté babillarde lui paroissoient ridicules; ce que je connoissois par certains petits sourires malins qu'elle faisoit de temps en temps, & dont la signification passoit la mere, qui étoit trop bonne & trop franche pour être si intelligente.

Agathe n'étoit pas belle, mais elle avoit beaucoup de délicatesse dans les traits, avec

des yeux vifs & pleins de feu, mais d'un feu que la petite personne retenoit, & ne laissoit éclater qu'en sournoise; ce qui tout ensemble lui faisoit une physionomie piquante & spirituelle, mais friponne, & de laquelle on se méfioit d'abord à cause de ce je ne sais quoi de rusé qui brochoit sur tout, & qui ne la rendoit pas bien sûre.

Agathe, à vue de pays, avoit du penchant à l'amour: on lui sentoit plus de disposition à être amoureuse que tendre, plus d'hypocrisie que de mœurs, plus d'attention pour ce qu'on diroit d'elle, que pour ce qu'elle feroit dans le fond: c'étoit la plus intrépide menteuse que j'aie connue; je n'ai jamais vu son esprit en défaut sur les expédients: vous l'auriez crue timide, il n'y avoit point d'ame plus ferme, plus résolue, point de tête qui se démontât moins: il n'y avoit personne qui se souciât moins dans le cœur d'avoir fait une faute, de quelque nature qu'elle fût; personne en même-temps qui se souciât tant de la couvrir ou de l'excuser; personne qui en craignît moins le reproche, quand elle ne pouvoit l'éviter, & alors vous parliez à un coupable si tranquille, que sa faute ne vous paroissoit plus rien.

Ce ne fut pas sur le champ que je démêlai tout ce caractere que je développe ici; je ne le sentis qu'à force de voir Agathe.

Il est certain qu'elle me trouva à son gré, aussi-bien que sa mere, à qui je plus beaucoup, & qui étoit une bonne femme dont on pouvoit mener le cœur bien loin: ainsi des deux côtés je

voyois une assez belle carriere ouverte à mes galanteries, si j'en avois voulu tenter le succès.

Mais mademoiselle Haberd étoit plus sûre que tout cela : elle ne répondoit de ses actions à personne, & ses desseins, s'ils m'étoient favorables, n'étoient sujets à aucune contradiction. D'ailleurs je lui devois de la reconnoissance, & c'étoit là une dette que j'ai toujours bien payée à tout le monde.

Ainsi, malgré la faveur que j'acquis dès ce jour dans la maison, malgré toutes les apparences qu'il y avoit que je serois en état de me faire valoir, je résolus de m'en tenir au cœur le plus & le plus maître de se déterminer.

Il étoit minuit quand nous sortîmes de table. On conduisit mademoiselle Haberd à sa chambre, & dans l'espace du peu de chemin qu'il falloit faire pour cela, Agathe trouva plus de dix fois le moment de jouer de la prunelle sur moi d'une maniere très-flatteuse & toujours sournoise, à quoi je ne pus m'empêcher de répondre à mon tour, & le tout si rapidement de part & d'autre, qu'il n'y avoit que nous qui pussions saisir ces éclairs-là.

Quant à moi, je ne répondois à Agathe, ce semble, que pour ne pas mortifier son amour-propre; car il est dur de faire le cruel avec de beaux yeux qui cherchent les vôtres.

La mere m'avoit pris sous le bras, & ne se lassoit point de dire : allez, vous êtes un plaisant garçon, on ne s'ennuiera pas avec vous.

Je ne l'ai jamais vu si gaillard, repartoit à cela sa cousine d'un ton qui me disoit, vous l'êtes trop.

Ma ſoi, Meſdames, diſois-je, mon humeur eſt de l'être toujours ; mais avec de bon vin, bonne chere & bonne compagnie, on l'eſt encore davantage qu'à ſon ordinaire ; n'eſt-il pas vrai couſine ? ajoutai-je en lui ſerrant le bras que je tenois auſſi.

Ce fut en tenant de pareils diſcours que nous arrivâmes à l'appartement de mademoiſelle Haberd.

Je crois que je dormirai bien, dit-elle quand nous y fûmes, en affectant une laſſitude qu'elle n'avoit pas, & qu'elle feignoit pour engager notre hôteſſe à prendre congé d'elle.

Mais notre hôteſſe n'étoit pas expéditive dans ſes politeſſes ; & par abondance d'amitié pour nous, il n'y eut point de petites commodités dans cet appartement qu'elle ne ſe piquât de nous faire remarquer.

Elle propoſa enſuite de me mener à ma chambre ; mais je compris, à l'air de la couſine, que cet excès de civilité n'étoit pas de ſon goût, & je la refuſai le plus honnêtement qu'il me fut poſſible.

Enfin, nos Dames s'en allerent, chaſſées par les bâillements de mademoiſelle Haberd, qui en fit à la fin de très-vrais peut-être, pour en avoir fait de faux.

Et moi je ſortois avec nos hôteſſes pour me retirer décemment chez moi, quand la couſine me rappella.

Monſieur de la Vallée, cria-t-elle, attendez un inſtant, j'ai une commiſſion à vous donner pour demain ; & là-deſſus je rentrai en ſouhaitant

le bon ſoir à la mere & à la fille, honoré moi-même de leurs révérences, & ſur-tout de celle d'Agathe, qui ne confondit pas la ſienne avec celle de ſa mere qui la fit à part, afin que je la diſtinguaſſe & que je priſſe garde à tout ce qu'elle y mit d'expreſſif & d'obligeant pour moi.

Quand je fus rentré chez mademoiſelle Haberd, & que nous fûmes ſeuls, je préſumai qu'il alloit être queſtion de quelque réflexion chagrine ſur nos aventures de table, & ſur l'avantage que j'avois eu d'y paroître ſi amuſant.

Cependant je me trompai; mais non pas ſur les intentions, car ce qu'elle me dit marquoit que ce n'étoit que partie remiſe.

Notre joyeux couſin, me dit-elle, j'ai à vous parler : mais il eſt trop tard & heure indue; ainſi différons la converſation juſqu'à demain : je me leverai plus matin qu'à l'ordinaire pour ranger quelques hardes qui ſont dans ces paquets, & je vous attendrai entre huit & neuf dans ma chambre, afin de voir quelles meſures nous devons prendre ſur mille choſes que j'ai dans l'eſprit, entendez-vous! n'y manquez pas: car notre hôteſſe a tout l'air de venir demain ſavoir des nouvelles de ma ſanté, & peut-être de la vôtre, & nous n'aurions pas le temps de nous entretenir, ſi nous ne prévenions pas la fureur de ſes politeſſes.

Ce petit diſcours, comme vous voyez, étoit un prélude d'humeur jalouſe, ou du moins inquiete : ainſi je ne doutai pas un inſtant du ſujet d'entretien que nous traiterions le lendemain.

Le

Je ne manquai pas au rendez-vous ; j'y fus même un peu plutôt qu'elle ne me l'avoit dit, pour lui témoigner une impatience qui ne pouvoit que lui être agréable : auſſi m'apperçus-je qu'elle m'en ſut bon gré.

Ah ! voilà qui eſt bien, dit-elle en me voyant, vous êtes exact, monſieur de la Vallée : n'avez-vous encore vu aucune de nos hôteſſes depuis que vous êtes levé ?

Bon ! lui dis-je, je n'ai pas ſeulement ſongé ſi elles étoient au monde : eſt-ce que nous avons affaire enſemble ? J'avois, ma foi, bien autre choſe dans la tête.

Hé, qu'eſt-ce donc qui vous a occupé ? reprit-elle. Notre rendez-vous, lui dis-je, que j'ai eu toute la nuit dans la penſée.

Je n'ai pas laiſſé que d'y rêver auſſi, me dit-elle ; car ce que j'ai à te dire, la Vallée, eſt de conſéquence pour moi. Eh ! pardi, ma chere couſine, repartis-je là-deſſus, faites donc vîte, vous me rendez malade d'inquiétude. Dès que le ſujet regarde votre perſonne, je ne saurois plus durer ſans le ſavoir : eſt-ce qu'il y a quelque choſe qui vous fait peine ? Y a-t-il du remede ? N'y en a-t-il pas ? Me voilà comme un troublé, ſi vous ne parlez vîte.

Ne t'inquiete pas, me dit-elle, il ne s'agit de rien de fâcheux. Dame, répondis-je, c'eſt qu'il faut compter que j'ai un cœur qui n'entend envers vous pas plus de raiſon qu'un enfant ; & ce n'eſt pas ma faute : pourquoi m'avez-vous été ſi bonne ? je n'ai pu y tenir.

Mais, mon garçon, me dit-elle alors en me

regardant avec une attention qui me conjuroit d'être vrai, n'exageres-tu point ton attachement pour moi, & me dis-tu ce que tu penses? Puis-je te croire?

Comment, repris-je en faisant un pas en arriere, vous doutez de moi, Mademoiselle? pendant que je mettrois ma vie en gage, & une centaine avec, si je les avois, pour acheter la santé de la vôtre & sa continuation, vous doutez de moi! Hélas! il n'y aura donc plus de joie en moi, car je n'ai vaillant que mon pauvre cœur; & dès que vous ne le connoissez pas, c'est tout comme si je n'avois plus rien: voilà qui est fini. Après toutes les graces que j'ai reçues d'une maîtresse qui m'a donné sa parenté pour rien, si vous me dites, m'aimes-tu, cousin? que je vous dise, ah pardi, oui, cousine, & que vous repartiez, peut-être que non, cousin, votre parent est donc pis qu'un ours; il n'y a point dans les bois d'animal qui soit son pareil, ni si dénaturé que lui. N'est-ce pas là un beau bijou que vous avez mis dans votre famille? Allez, que Dieu vous le pardonne, Mademoiselle; car il n'y a plus de cousine, j'aurois trop de confusion de proférer ce nom-là, après la barbarie que vous me croyez dans l'ame. Allez, Mademoiselle, j'aimerois mieux ne vous avoir jamais ni vue ni apperçue, que de m'entendre accuser de la sorte par une personne qui a été le sujet de la premiere affection que j'aie eue dans le cœur, hormis pere & mere, que je ne compte pas, parce qu'on est leur race, & que l'a-

mitié qu'on a pour eux n'ôte point la part des autres ; mais j'avois une grande consolation à croire que vous saviez le fond de ma pensée : que le Ciel me soit en aide & à vous aussi. Hélas ! de gaillard que j'étois, me voilà bien triste !

Je me ressouviens bien qu'en lui parlant ainsi, je ne sentois rien en moi qui démentît mon discours. J'avoue pourtant que je tâchai d'avoir l'air & le ton touchant, le ton d'un homme qui pleure, & que je voulus orner un peu la vérité ; & ce qui est de singulier, c'est que mon intention me gagna tout le premier. Je fis si bien que j'en fus la dupe moi-même, & je n'eus plus qu'à me laisser aller, sans m'embarrasser de rien ajouter à ce que je sentois : c'étoit alors l'affaire du sentiment qui m'avoit pris, & qui en fait plus que tout l'art du monde.

Aussi ne manquai-je pas mon coup : je convainquis, je persuadai si bien mademoiselle Haberd, qu'elle me crut jusqu'à en pleurer d'attendrissement, jusqu'à me consoler de la douleur que je témoignois, & jusqu'à me demander excuse d'avoir douté.

Je ne m'appaisai pourtant pas d'abord : j'eus le cœur gros encore quelque-temps ; le sentiment me menoit ainsi, & il me menoit bien ; car quand on est une fois en train de se plaindre des gens, sur-tout en fait de tendresse, les reproches ont toujours une certaine durée, & on se plaint encore d'eux, même après leur avoir pardonné : c'est comme un mou-

vement qu'on a donné à quelque chose ; il ne cesse pas tout-d'un-coup , il diminue, & puis il finit.

Mes tendres reproches finirent donc , & je me rendis ensuite à tout ce qu'elle me dit d'obligeant pour m'appaiser.

Rien n'attendrit tant de part & d'autre que ces scenes-là , sur-tout dans un commencement de passion : cela fait faire à l'amour un progrès infini ; il n'y a plus dans le cœur de discrétion qui tienne ; il dit en un quart-d'heure ce que , suivant la bienséance , il n'auroit osé dire qu'en un mois , & le dit sans paroître aller trop vîte : c'est que tout lui échappe.

Voilà du moins ce qui arriva alors à mademoiselle Haberd. Je suis persuadé qu'elle n'avoit pas dessein de s'avancer tant qu'elle le fit , & qu'elle ne m'eût annoncé ma bonne fortune qu'à plusieurs reprises ; mais elle ne fut pas maîtresse d'observer cette économie-là. Son cœur s'épancha , j'en tirai tout ce qu'il méditoit pour moi ; & peut-être qu'à son tour elle tira du mien plus de tendresse qu'il n'en avoit à lui rendre. Je me trouvai moi-même étonné de l'aimer tant , & je n'y perdis rien , comme on le va voir dans la suite de notre conversation , qu'il est nécessaire que je rapporte , parce que c'est celle où mademoiselle Haberd se déclare.

Mon enfant , me dit-elle , après m'avoir vingt fois répété : je te crois , voilà qui est fait. Mon enfant , me dit-elle donc , je pense qu'à présent tu vois bien de quoi il s'agit.

Hélas ! lui dis-je, ma gracieuse parente, il me paroît que je vois quelque chose ; mais l'appréhension de m'abuser me rend la vue trouble, & les choses que je vois me confondent à cause de mon petit mérite. Est-ce qu'il se pourroit, Dieu me pardonne, que ma personne ne seroit pas deplaisante à la vôtre ? Est-ce qu'un bonheur comme celui-là seroit la part d'un pauvre garçon qui sort du village ? Car voilà ce qui m'en semble, & si j'en étois bien certain, il faudroit donc mourir de joie.

Oui, Jacob, me répondit-elle alors ; puisque tu m'entends, & que cela te fait tant de plaisir, réjouis-t-en en toute sûreté.

Doucement donc, lui dis-je, car j'en pâmerai d'aise. Il n'y a qu'une raison qui me chicane à tout ceci, ajoutai-je. Hé, laquelle ? me dit-elle. C'est, lui repartis-je, que vous me direz : tu n'as rien, ni revenu, ni profit d'amassé ; rien à louer, tout à acheter, rien à vendre, point d'autre gîte que la maison du prochain ou bien la rue ; pas seulement du pain pour attraper le bout du mois : après cela, mon petit Monsieur, n'êtes-vous pas bien fatigué de vous réjouir tant de ce que je vous aime ? Ne faudra-t-il pas encore vous remercier de la peine que vous prenez d'en être si ravi ? Voilà, ma précieuse cousine, ce qui vous est loisible de repartir au contentement que je témoigne de votre affection ; mais Dieu le sait, ma parente, ce n'est point pour l'amour de toutes ces provisions-là que mon cœur se transporte.

J'en ſuis perſuadée, me dit-elle, & tu ne penſerois pas à m'en aſſurer, ſi cela n'étoit pas vrai, mon cher enfant.

Tenez, couſine, ajoutai-je, je ne ſonge non plus à pain, à vin ni à gîte, que s'il n'y avoit ni bled, ni vigne, ni logis dans le monde; je les prendrai cependant quand ils viendront, mais ſeulement parce qu'ils ſont là. Pour à de l'argent, j'y rêve comme au Mogol; mon cœur n'eſt pas une marchandiſe, on ne l'auroit pas quand on m'en offriroit mille écus plus qu'il ne vaut; mais on l'a pour rien quand il y prend goût, & c'eſt ce qu'il a fait avec vous, ſans rien demander en retour. Que ce cœur vous plaiſe ou vous fâche, n'importe, il a pris la ſecouſſe, il eſt à vous. Je confeſſe bonnement néanmoins que vous pouvez me faire du bien, parce que vous en avez; mais je ne rêvois pas à cette arithmétique-là, quand je me ſuis rendu à votre mérite, à votre jolie mine, à vos douces façons, & je m'attendois à votre amitié, comme à voir un ſamedi arriver dimanche. La mienne eſt une affaire qui a commencé ſur le Pont-Neuf, de là juſqu'à votre maiſon; elle a pris vigueur & croiſſance, ſa perfection eſt venue chez vous, & deux heures après il n'y avoit plus rien à y mettre: en voilà le récit bien véritable.

Quoi! me répondit-elle, ſi tu avois été plus riche & en ſituation de me dire, je vous aime, Mademoiſelle, tu me l'aurois dit, Jacob?

Qui, moi? m'écriai-je; eh! merci de ma

vie, je vous l'aurois dit avant que de parler, tout ainsi que je l'ai fait, ne vous déplaise; & si j'avois été digne que vous m'eussiez envisagé à bon escient, vous auriez bien vu que mes yeux vous disoient des paroles que je n'osois pas prononcer : jamais ils ne vous ont regardée qu'ils ne vous aient tenu les mêmes discours que je vous tiens; & toujours je vous aime; & quoi encore? je vous aime : je n'avois que ces mots-là dans l'œil. Hé bien, mon enfant, me répondit-elle en jettant un soupir qui partoit d'une abondance de tendresse, tu viens de m'ouvrir ton cœur, il faut que je t'ouvre le mien.

Quand tu m'as rencontrée, il y avoit longtemps que l'humeur difficile de ma sœur m'avoit rebutée de son commerce : d'un autre côté, je ne savois quel parti prendre, ni à quel genre de vie je devois me destiner en me séparant d'avec elle. J'avois quelquefois envie de me mettre en pension; mais cette façon de vivre a ses désagréments; il faut le plus souvent sacrifier ce qu'on veut à ce que veulent les autres, & cela m'en dégoûtoit. Je songeois quelquefois au mariage : je ne suis pas encore en âge d'y renoncer, me disois-je; je puis apporter un assez beau bien à celui qui m'épousera, & si je rencontre un honnête homme, un esprit doux, un bon caractere, voilà un repos pour le reste de mes jours. Mais cet honnête homme, où le trouver? Je voyois bien des gens qui me jettoient des discours à la dérobée pour m'attirer à eux. Il y en

avoit de riches, mais ils ne me plaisoient point! les uns étoient d'une profession que je n'aimois pas; j'apprenois que les autres n'avoient point de conduite : celui-ci aimoit le vin, celui-là le jeu, un autre les femmes; car il y a si peu de personnes dans le monde qui vivent dans la crainte de Dieu; si peu qui se marient pour remplir les devoirs de leur état! Parmi ceux qui n'avoient point ces vices-là, l'un étoit un étourdi, l'autre étoit sombre & mélancolique, & je cherchois quelqu'un d'un caractere ouvert & gai, qui eût le cœur bon & sensible, qui répondît à la tendresse que j'aurois pour lui. Peu m'importe qu'il fût riche ou pauvre, qu'il eût quelque rang ou qu'il n'en eût pas. Je n'étois pas délicate non plus sur l'origine, pourvu qu'elle fût honnête, c'est-à-dire pourvu qu'elle ne fût qu'obscure, & non pas vile & méprisable, & j'avois raison de penser modestement là-dessus, car je ne suis née moi-même que de parents honorables, & non pas connus. J'attendois donc que la Providence, à qui je remettois le tout, me fît trouver l'homme que je cherchois, & ce fut dans ce temps-là que je te rencontrai sur le Pont-Neuf.

Je l'interrompis à cet endroit de son discours.

Je veux, lui dis-je, acheter une tablette pour écrire l'année, le jour, l'heure & le moment, avec le mois, la semaine & le temps qu'il faisoit le jour de cette heureuse rencontre.

La tablette eſt toute achetée, mon fils, me dit-elle, & je te la donnerai; laiſſe-moi achever.

J'étois extrêmement foible quand nous nous rencontrâme, & il faut avouer que tu me ſecourus avec beaucoup de zele.

Lorſque par tes ſoins je fus revenue à moi, je te regardai avec beaucoup d'attention, & tu me parus d'une phyſionomie tout-à-fait prévenante.

Grand merci à Dieu, qui a permis que je la porte, m'écriai-je encore à ces mots. Oui, dit-elle, tu me plus d'abord, & le penchant que j'eus pour toi me parut être ſi ſubit & ſi naturel, qae je ne pus m'empêcher d'y faire quelque réflexion. Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? me dis-je, je me ſens comme obligée d'aimer ce jeune homme! Là-deſſus, je me recommandai à Dieu, qui diſpoſe de tout, & le priai de vouloir bien, dans les ſuites, me manifeſter ſa ſainte volonté ſur une aventure qui m'étonnoit moi-même.

Hé bien, couſine, lui dis-je alors, ce jour-là, nos prieres partirent donc l'une quant & quant l'autre: car pendant que vous faiſiez la vôtre, je fis auſſi ma petite oraiſon à part. Mon Dieu, diſois-je, qui avez mené Jacob ſur ce Pont-Neuf! mon Dieu! que vous ſeriez clément envers moi, ſi vous mettiez dans la fantaiſie de cette honnête Demoiſelle de me garder toute ſa vie, ou ſeulement toute la mienne, à ſon aimable ſervice!

Eſt-il bien poſſible, me répondit mademoi-

ſelle Haberd, que cette idée-là te ſoit venue, mon garçon ?

Par ma foi, oui, lui dis-je, & je ne la ſentis point venir, je la trouvai toute arrivée.

Que cela eſt particulier, reprit-elle! Quoi qu'il en ſoit, tu m'aidas à revenir chez moi, & durant le chemin, nous nous entretînmes de ta ſituation. Je te fis pluſieurs queſtions, & je ne ſaurois t'exprimer combien je fus contente de tes réponſes & des mœurs que tu montrois. Je te voyois une ſimplicité, une candeur qui me charmoit, & j'en revenois toujours à ce penchant que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour toi. Toujours je demandois à Dieu qu'il daignât m'éclairer là-deſſus, & me manifeſter ce qu'il vouloit que cela devînt. Si ſa volonté eſt que j'épouſe ce garçon-là, diſois-je, il arrivera des choſes qui me le prouveront pendant qu'il demeurera chez nous.

Et je raiſonnois fort bien : Dieu ne m'a pas laiſſée long-temps dans l'incertitude. Le même jour cet Eccléſiaſtique de nos amis vint nous voir, & je t'ai dit la querelle que nous eûmes enſemble.

Ah, ma couſine, la bonne querelle, m'écriai-je, & que ce bon Directeur a bien fait d'être ſi fantaſque ! Comme tout cela s'arrange ! Une rue où l'on ſe rencontre, une priere d'un côté, une oraiſon d'un autre ; un Prêtre qui arrive & qui vous réprimande, votre ſœur qui me chaſſe ; vous qui me dites, arrête ; une diviſion entre deux filles pour un

garçon que Dieu envoie ; que cela eſt admirable ! Et puis vous me demandez ſi je vous aime ? Hé mais, cela ſe peut-il autrement ? Ne voyez-vous pas bien que mon affection ſe trouve là par prophétie divine, & que cela étoit décidé avant nous ? Il n'y a rien de ſi viſible.

En vérité, tu dis à merveille, me répondit-elle, & il ſemble que Dieu te fourniſſe de quoi achever de me convaincre.

Allons, mon fils, je n'en doute pas, tu es celui à qui Dieu veut que je m'attache ; tu es l'homme que je cherchois, avec qui je dois vivre, & je me donnerai à toi.

Et moi, lui dis-je, je m'humilie devant ce bienheureux don, ce béni mariage que je ne mérite point, ſinon que c'eſt Dieu qui vous l'ordonne, & que vous êtes trop bonne Chrétienne pour aller là contre. Tout le profit en eſt à moi, & toute la charité à vous.

Je m'étois jetté à genoux pour lui parler ainſi ; je lui baiſai la main, qu'elle crut dévotement devoir abandonner aux tranſports de ma reconnoiſſance.

Leve-toi, la Vallée. Oui, me dit-elle après ; oui, je t'épouſerai ; & comme on ne peut ſe mettre trop-tôt dans l'état où la Providence nous demande ; que d'ailleurs, malgré notre parenté établie, on pourroit trouver indécent de nous voir loger enſemble, il faut hâter notre mariage.

Il eſt matin, répondis-je, en ſe trémouſſant

le reste de la journée, en allant & venant, est-ce qu'on ne pourroit pas faire en sorte avec le Notaire & le Prêtre de nous bénir après minuit? Je ne sais pas comme cela se pratique.

Non, me dit-elle, mon enfant, les choses ne sauroient aller si vîte; il faut d'abord que tu écrives à ton pere de t'envoyer son consentement.

Bon! repartis-je, mon pere n'est pas dégoûté; il consentiroit, quand il seroit mort, tant il seroit aise de ma rencontre.

Je n'en doute pas, dit-elle; mais commence par faire ta lettre ce matin; il nous faudra des témoins, je les veux discrets: mon dessein est de cacher d'abord notre mariage, à cause de ma sœur, & je ne sais qui prendre.

Prenons notre hôtesse, lui dis-je, & quelqu'un de ses amis; c'est une bonne femme qui ne dira mot.

J'y consens, dit-elle, d'autant plus que cela fera cesser toutes ces amitiés qu'elle te fit hier, & qu'elle continueroit peut-être encore, aussi-bien que sa fille, qui est une jeune étourdie, assez mal élevée, à ce qu'il m'a paru, & avec qui je te prie de battre froid.

Nous en étions là quand nous entendîmes du bruit; c'étoit notre hôtesse escortée de sa cuisiniere qui nous apportoit du café.

Etes-vous levée, ma voisine? s'écria-t-elle à la porte. Il y a long-temps, dit mademoiselle Haberd en allant lui ouvrir: entrez, Madame. Ah, bon jour, lui dit l'autre; comment vous portez-vous? Avez-vous bien reposé? Mon-

ſieur de la Vallée, je vous ſalue. Je paſſe tous nos compliments & la converſation qui ſe fit en prenant du café.

Quand la cuiſiniere eut remporté les taſſes : Madame, lui dit mademoiſelle Haberd, vous me paroiſſez la meilleure perſonne du monde, & j'ai une confidence à vous faire ſur une choſe où j'ai même beſoin de votre ſecours.

Eh, mon Dieu, ma chere Demoiſelle ! quel ſervice puis-je vous rendre ? répondit l'hôteſſe avec une effuſion de zele & de bonté qui étoit ſincere. Parlez : mais non, ajouta-t-elle tout de ſuite, attendez que j'aille fermer les portes ; dès que c'eſt un ſecret, il faut que perſonne ne nous entende.

Elle ſe leva en diſant ceci, ſortit, & puis du haut de l'eſcalier appella ſa cuiſiniere : Javotte, lui cria-t-elle, ſi quelqu'un vient me demander, dites que je ſuis ſortie ; empêchez auſſi qu'on ne monte chez Mademoiſelle ; & ſur-tout que ma fille n'y entre pas, parce que nous avons à parler en ſecret enſemble, entendez-vous ? Et après ces meſures ſi diſcretement priſes contre les importuns, la voilà qui revient à nous, en fermant portes & verroux ; de ſorte que par reſpect pour la confidence qu'on devoit lui faire, elle débuta par avertir toute la maiſon qu'on devoit lui en faire une : ſon zele & ſa bonté n'en ſavoient pas davantage, & c'eſt aſſez là le caractere des meilleures gens du monde. Les ames exceſſivement bonnes ſont volontiers imprudentes par excès de bonté même, & d'un autre côté les ames prudentes ſont aſſez rarement bonnes.

Eh ! Madame, lui dit mademoiselle Haberd, vous ne deviez point dire à votre cuisiniere que nous avions à nous entretenir en secret ; je ne voulois point qu'on sût que j'aie quelque chose à vous confier.

Oh, n'importe, dit-elle, ne vous embarrassez pas. Si je n'avois pas averti, on seroit venu nous troubler ; & n'y eût-il eu que ma fille, la précaution étoit nécessaire. Allons, Mademoiselle, voyons de quoi il s'agit ; je vous défie de trouver quelqu'un qui vous veuille tant de bien que moi, sans compter que je suis la confidente de tous ceux qui me connoissent. Quand on m'a dit un secret, tenez, j'ai la bouche cousue, j'ai perdu la parole. Hier encore, madame une telle, qui a un mari qui lui mange tout, m'apporta mille francs qu'elle me pria de lui cacher, & qu'il lui mangeroit aussi s'il le savoit ; mais je les lui garde. Ah çà, dites.

Toutes ces preuves de la discrétion de notre bonne hôtesse n'encourageoient point mademoiselle Haberd ; mais après lui avoir promis un secret, il étoit peut-être encore pis de le lui refuser que de le lui dire ; ainsi il fallut parler.

J'ai fait en deux mots, dit mademoiselle Haberd : c'est que nous allons nous marier, monsieur de la Vallée, que vous voyez, & moi.

Ensemble ! dit l'hôtesse avec un air de surprise. Oui, reprit mademoiselle Haberd, je l'épouse.

Oh, oh ! dit-elle : hé bien ? il est jeune, il du-

rera long-temps. Je voudrois en trouver un comme lui, moi : j'en ferois de même. Y a-t-il long-temps que vous vous aimez ? Non, dit mademoiſelle Haberd en rougiſſant. Hé bien, c'eſt encore mieux, mes enfants : vous avez raiſon. Pour faire l'amour, il n'y a rien de tel que d'être mari & femme : mais n'avez-vous pas vos diſpenſes, car vous êtes couſins?

Nous n'en avons pas beſoin, dis-je alors, nous n'étions parents que par prudence, que par honnêté pour les diſcours du monde.

Ah, ah ! cela eſt plaiſant, dit-elle. Eh ! mais vous m'apprenez là des choſes que je n'aurois jamais devinées. C'eſt donc de votre noce que vous me priez ?

Ce n'eſt pas là tout, dit mademoiſelle Haberd ; nous voulons tenir notre mariage ſecret, à cauſe de ma ſœur qui feroit du bruit peut-être.

Eh ! pourquoi du bruit ? à cauſe de votre âge? reprit notre hôteſſe. Eh ! pardi, voilà bien de quoi. La ſemaine paſſée n'y eut-il pas une femme de ſoixante-dix ans, pour le moins, qu'on fiança dans notre paroiſſe avec un cadet de vingt ans? L'âge n'y fait rien, que pour ceux & celles qui l'ont, c'eſt leur affaire.

Je ne ſuis pas ſi âgée, dit mademoiſelle Haberd d'un air un peu déconcerté qui ne l'avoit pas quitté. Eh ! pardi, non, dit l'hôteſſe, vous êtes en âge d'épouſer, ou jamais : après tout, on aime ce qu'on aime. Il ſe trouve que le futur eſt jeune : hé bien, vous le prenez jeune. S'il n'a que vingt ans, ce n'eſt pas votre

faute, non plus que la ſienne. Tant mieux qu'il ſoit jeune, ma voiſine, il aura de la jeuneſſe pour vous deux. Dix ans de plus, dix ans de moins; quand ce ſeroit vingt, quand ce ſeroit trente, il y a encore quarante pardeſſus, & l'un n'offenſe pas plus Dieu que l'autre. Qu'eſt-ce que vous voulez qu'on diſe? Que vous ſeriez ſa mere. Hé bien! le pis-aller de tout cela, c'eſt qu'il ſeroit votre fils. Si vous en aviez un, il n'auroit peut-être pas ſi bonne mine, & il vous auroit déja coûté davantage: moquez-vous du caquet des gens, & achevez de me conter votre affaire.

Vous voulez cacher votre mariage, n'eſt-ce pas? & cela vous ſera aiſé; car de marmot il n'y en a point à craindre, vous en voilà quitte, & il n'y a que cela qui trahiſſe: Après.

Si vous faites toujours vos réflexions auſſi longues ſur chaque article, dit alors mademoiſelle Haberd, excédée de ſes diſcours ſur cette matiere, je n'aurai pas le temps de vous mettre au fait. A l'égard de l'âge, je ſuis bien-aiſe de vous dire, Madame, que je n'ai pas lieu de craindre tant les caquets, & qu'à quarante-cinq ans que j'ai....

Quarante-cinq ans! s'écria l'autre en l'interrompant. Eh! ce n'eſt rien que cela, ce n'eſt que vingt-cinq ans plus qu'il n'a: pardi, je vous en croyois cinquante pour le moins; c'eſt ſa mine qui m'a trompée en comparaiſon de la vôtre. Rien que quarante-cinq ans, ma voiſine! Oh! votre fils pourra bien vous en donner un

autre. Vis-à-vis de nous, il y a une dame qui accoucha le mois passé à quarante-quatre, & qui n'y renonce pas à quarante-cinq, & si son mari en a plus de soixante-douze. Oh! nous voilà bien. Vous qui êtes appétissante, & lui qui est jeune, il y aura famille. Hé, dites-moi donc? est-ce un Notaire pour le contrat que vous voulez que je vous enseigne? Je vous ménerai tantôt chez le mien, ou bien je vais dire à Javotte d'aller le prier de passer ici.

Eh! non, Madame, dit mademoiselle Haberd; ne vous souvenez-vous plus que je veux tenir mon mariage secret? Ah! oui, à propos, dit-elle; nous irons donc chez lui en cachette. Ah çà, il y a les bans à cette heure.

C'est touchant tout cela, lui dis-je alors, que mademoiselle Haberd souhaitoit que vous l'aidassiez, soit pour des témoins, soit pour parler aux Prêtres de la paroisse.

Laissez-m'en le soin, dit-elle: c'est après demain dimanche, il faut faire publier un ban; tantôt nous sortirons pour arranger le tout. Je connois un Prêtre qui nous ménera bon train; ne vous inquiétez pas, je lui parlerai ce matin.

Je vais m'habiller: sans adieu, voisine. A quarante-cinq ans, appréhender qu'on ne cause d'un mariage! Eh! vous n'y songez pas, voisine. Adieu, adieu, ma bonne amie, votre servante, M. de la Vallée. A propos, vous me parlâtes hier d'une cuisiniere; vous en aurez une tantôt, Javotte me l'a dit: elle a été l'avertir ce matin de venir; elle est de sa connoissance,

elles ſont toutes deux du même pays : ce ſont des Champenoiſes & moi auſſi ; c'eſt déja trois, & cela fera quatre avec vous ; car je vous crois de Champagne, n'eſt-ce pas ? ajouta-t-elle en riant. Non, c'eſt moi, lui dis-je ; vous vous êtes mépriſe, Madame. Hé bien, oui, dit-elle, je ſavois bien qu'il y en avoit un de vous deux du pays, n'importe qui : bon jour, juſqu'au revoir.

Quand elle fut partie : voilà une ſotte femme, me dit mademoiſelle Haberd, avec ſon âge, ſa mere & ſon fils : je ſuis bien fâchée de lui avoir déclaré nos affaires. Jacob, ſi je ſuis auſſi vieille à tes yeux que je le ſuis aux ſiens, je ne te conſeille pas de m'épouſer.

Eh ! ne voyez-vous pas, lui dis-je, que c'eſt un peu par rancune ? Tenez, entre nous, ma parente, je crois qu'elle me prendroit ſi vous me laiſſiez là, en cas que je le vouluſſe, & je ne le voudrois pas : il n'y a point de femme qui me fût quelque choſe après vous. Mais attendez, je m'en vais vous montrer votre vieilleſſe, & je courus, en diſant ces mots, détacher un petit miroir qui étoit accroché à la tapiſſerie. Tenez, lui dis-je, regardez vos quarante-cinq ans, pour voir s'ils ne reſſemblent pas à trente, & gageons qu'ils en approchent plus que vous ne dites.

Non, mon cher enfant, reprit-elle, j'ai l'âge que je viens de dire, & il eſt vrai que preſque perſonne ne me le donne. Ce n'eſt pas que je me vante d'être ſi fraîche, ni jolie, quoiqu'il

'ait tenu qu'à moi d'être bien cajolée : mais
: n'ai jamais pris garde à ce qu'on m'a dit là-
effus.

Nous n'eûmes pas le temps d'en dire davanta-
e, car Agathe arriva.

Hélas ! Mademoifelle, s'écria-t-elle en en-
rant à mademoifelle Haberd, vous me prenez
onc pour une caufeufe, puifque vous n'avez
as voulu que je fuffe ce que vous avez dit à
ia mere ? Elle dit qu'elle s'en va pour vous
hez fon Notaire, & puis de là à la paroiffe ;
ft-ce pour un mariage ?

A ce mot de mariage, mademoifelle Haberd
ougit fans favoir que répondre. C'eft pour un
ontrat, dis-je en prenant la parole ; & il
ıut même, à caufe de cela, que j'écrive tout-à-
heure une lettre qui preffe : ce que je dis exprès,
fin que la petite fille nous laiffât en repos ; car
e fentois que fa préfence pefoit à mademoifelle
Iaberd, qui ne pouvoit revenir de la furprife
ù la jettoit la conduite étourdie de la mere.

Et fur le champ je cherchai du papier, & me
ıis en effet à écrire à mon pere : mademoi-
elle Haberd faifoit femblant de me dicter tout
as ce que j'écrivois, de façon qu'Agathe
ortit.

Toute indifcrette qu'étoit la mere, elle nous
ervit pourtant à merveille. En un mot, toutes
es mefures furent prifes, nous eûmes le fur-
endemain un ban de publié. L'après-midi du
ıême jour nous allâmes chez le Notaire, où
: contrat fut dreffé. Mademoifelle Haberd m'y

donna tout ce qu'elle avoit, pour en jouir pendant ma vie. Le consentement de mon pere arriva quatre jours après, & nous étions à la veille de nos noces secretes, quand, pour je ne sais quoi, dont je ne me ressouviens plus, nous fûmes obligés d'aller parler à ce Prêtre de la connoissance de notre hôtesse. C'étoit lui qui devoit nous marier le lendemain, c'est-à dire pendant la nuit, & qui s'étoit même chargé d'une quantité de petits détails, par considération pour notre hôtesse, à qui il avoit quelqu'obligation.

Ce fut mademoiselle Haberd qui donna le soir à souper à celle-ci, à sa fille & à quatre témoins. On étoit convenu qu'on sortiroit de table à onze heures; que la mere & la fille se retireroient dans leur appartement; qu'on laisseroit coucher Agathe, & qu'à deux heures après minuit nous partirions, notre hôtesse, les quatre témoins de ses amis, mademoiselle Haberd & moi, pour aller à l'église.

Nous nous rendîmes donc sur les six heures du soir à la paroisse, où devoit se trouver cet Ecclésiastique à qui nous avions à parler: il étoit averti que nous viendrions; mais il n'avoit pu nous attendre, & un de ses confreres nous dit, de sa part, qu'il se rendroit dans une heure ou deux chez notre hôtesse.

Nous nous en retournâmes, & nous étions prêts de nous mettre à table quand on nous annonça l'Ecclésiastique en question, qu'on ne nous avoit pas nommé, & à qui on n'avoit pas dit notre nom non plus.

Il entre. Figurez-vous notre étonnement, uand, au lieu d'un homme que nous pensions e pas connoître, nous vîmes ce Directeur, ui, chez mesdemoiselles Haberd, avoit décidé our ma sortie de chez elles.

Ma prétendue fit un cri en le voyant : cri ssez imprudent ; mais ce sont de ces mouve- ents qui vont plus vîte que la réflexion. Moi, étois en train de lui tirer une révérence que laissai à moitié faite : il avoit la bouche iverte pour parler, & il demeura sans mot re. Notre hôtesse marchoit à lui, & s'arrêta vec des yeux stupéfaits de nous voir tous im- obiles. Un des témoins, ami de l'hôtesse, ui s'étoit avancé vers l'Ecclésiastique pour embrasser, étoit resté les bras étendus, & ous composions tous le spectacle le plus singu- er du monde. C'étoit autant de statues à eindre.

Notre silence dura bien deux minutes. A fin le Directeur le rompit, & s'adressant l'hôtesse : Madame, lui dit-il, est-ce que les ersonnes en question ne sont pas ici ? (car il e s'imagina pas que nous fussions les sujets e sa mission présente, c'est-à-dire ceux qu'il evoit marier cinq ou six heures après.) Hé ardi, répondit-elle, les voilà toutes deux, ademoiselle Haberd & monsieur de la Val- e.

A peine put-il le croire, & effectivement il oit fort singulier que ce fût nous. C'étoit de s nouvelles qu'on peut apprendre, & dont n ne se doute point.

Quoi ! dit-il, après avoir un inſtant ou dei promené ſes regards étonnés ſur nous, vo nommez ce jeune homme monſieur de la Va lée, & c'eſt lui qui épouſe cette nuit mademo ſelle Haberd !

Lui-même, répondit l'hôteſſe ; je n'en facl pas d'autre, & apparemment que Mademoiſel n'en épouſe pas deux.

Ma future ni moi nous ne répondions rien je tenois mon chapeau à la main de l'air le pl dégagé qu'il m'étoit poſſible ; je ſouriois mé me en regardant le Directeur pendant qu'il ir terrogeoit notre hôteſſe ; mais je ne ſouriois qu par contenance, & non pas tout de bon, & ſuis perſuadé que ma façon dégagée n'empé choit pas que je n'euſſe l'air aſſez ſot. Il fau droit avoir un furieux fond d'effronterie pou tenir bon contre de certaines choſes, & je n'é tois né que hardi & point effronté.

A l'égard de ma future, ſa contenance éto d'avoir les yeux baiſſés, avec une mine qu'il ſe roit aſſez difficile de définir. Il y avoit de tout du chagrin, de la confuſion, de la timidité qui venoient d'un reſte de reſpect dévot pou ce Directeur, & ſur le tout, un air penſif comme d'une perſonne qui a envie de dire : j me moque de cela ; mais qui eſt encore tro étourdie pour être ſi réſolue.

Cet Eccléſiaſtique, après avoir jetté les yeu ſur nous : Madame, dit-il en s'adreſſant à no tre hôteſſe, cette affaire-ci mérite un peu de réflexion ; voulez-vous bien que je vous diſe un mot en particulier ? Paſſons un momen

hez vous, je vous prie, notre entretien ne sera
que d'un instant.

Oui-dà, Monsieur, répondit-elle, charmée
de se trouver de toute maniere un personnage
si important dans l'aventure : Mademoiselle,
ne vous impatientez pas, cria-t-elle à mademoiselle
Haberd en partant, Monsieur dit que nous
aurons bientôt fait.

Là-dessus elle prend un flambeau, sort avec
l'Ecclésiastique, & nous laissa, ma future,
ceux qui devoient nous servir de témoins,
& qui ne témoignerent rien, Agathe, à qui
on avoit tout caché, & moi dans la chambre.

Monsieur de la Vallée, me dit alors un de
nos témoins, qu'est-ce que cela signifie? Est-ce
que monsieur Doucin, parlant du Prêtre,
vous connoît? Oui, lui dis-je; nous nous sommes
rencontrés chez Mademoiselle.

Ah, ah! vous vous mariez donc? dit Agathe
à son tour. Hé mais, pas encore, comme vous
voyez, répondis-je.

Et jusques-là pas un mot de la part de
mademoiselle Haberd : mais pendant son silence
sa confusion se passoit, l'amour reprenoit
le dessus, & la débarrassoit de tous ces
petits mouvements qui l'avoient d'abord déconcertée :
& il n'en sera, ni plus ni moins, dit-elle
en s'asseyant courageusement.

Savez-vous, lui dit un de nos témoins,
l'ami de l'hôtesse, ce que monsieur Doucin
va dire à madame d'Alain? (c'étoit le nom
de notre hôtesse.) Oui, Monsieur, lui répon-

dit-elle, je m'en doute ; mais je ne m'en foucie guere.

C'eft un fort honnête homme, un faint homme que monfieur Doucin, au moins, dit la malicieufe Agathe ; c'eft le Confeffeur de ma tante. Hé bien, Mademoifelle, je le connois mieux que vous, dit ma future. Mais il n'eft pas queftion de fa fainteté : on le canonifera s'il eft faint. Qu'eft-ce que cela fait ici ?

Oh ! ce que j'en dis, reprit la petite friponne, n'eft que pour montrer l'eftime que nous avons pour lui ; car du refte je n'en parle pas : ce ne font point mes affaires. Je fuis fâchée de ce qu'il ne fe comporte pas à votre fantaifie ; mais il faut croire que c'eft apparemment pour votre bien ; car il eft fi prudent !

A ces mots, la mere rentra. Vous revenez fans monfieur Doucin ? dit notre témoin ; je penfois qu'il fouperoit avec nous.

Oui, fouper, répondit madame d'Alain : vraiment il eft bien queftion de cela. Allons, allons, il n'y aura point de mariage cette nuit non plus ; & s'il n'y en a point du tout, ce fera encore mieux. Soupons, puifque nous y voilà. C'eft un bon cœur que ce monfieur Doucin, & vous lui avez bien obligation, Mademoifelle, dit-elle à la future : on ne fauroit croire combien il vous aime toutes deux, votre bonne fœur & vous : le pauvre homme ! il s'en va prefque la larme à l'œil,

l'œil, & j'ai pleuré moi-même en le quittant ; je ne fais que d'essuyer mes yeux. Quelle nouvelle pour cette sœur, mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que nous ?

A qui en avez-vous donc, Madame, avec vos exclamations, lui dit mademoiselle Haberd ? Oh, rien, reprit-elle ; mais me voilà bien ébaubie : passe pour se quitter toutes deux, on n'est pas obligé de vivre ensemble, & vous serez aussi-bien ici ; mais se marier en cachette ; & puis ce Pont-Neuf où l'on se rencontre : un mari sur le Pont-Neuf ! Vous êtes si pieuse, si raisonnable, qui êtes de famille, qui êtes riche : oh ! pour cela, vous n'y songez pas ; je n'en veux pas dire davantage ; car on m'a recommandé de ne vous parler qu'en secret : c'est une affaire qu'il ne faut pas que tout le monde sache. Et que vous apprenez pourtant à tout le monde, lui répondit mademoiselle Haberd d'un ton de dépit.

Non, non, reprit la discrete d'Alain, je ne parle que de rencontre sur le Pont-Neuf, & personne ne sait ce que c'est : demandez plutôt à ma fille & à Monsieur, ajouta-t-elle en montrant notre témoin, s'ils y comprennent quelque chose ? Il n'y a que vous, & ce garçon qui y étoit avec vous, qui m'entendez.

Oh ! pour moi, je n'y entends rien, dit Agathe, sinon que c'est sur le Pont-Neuf que s'est faite la connoissance de monsieur de la Vallée & vous : & voilà tout.

Encore n'y a-t-il que six jours, reprit la mere, & c'est dequoi je ne dis mot. Six jours !

s'écria le témoin. Oui, six jours, mon voisin : mais n'en parlons plus ; car aussi-bieu vous ne sauriez rien de moi ; il est inutile de m'interroger ; il suffit que nous en causerons, mademoiselle Haberd & moi. Mettons-nous à table, & que monsieur de la Vallée s'y mette aussi, puisque monsieur de la Vallée y a. Ce n'est pas que je méprise personne assurément : il est bon garçon & de bonne mine, & il n'y a pas de bien que je ne lui souhaite : s'il n'est pas encore un Monsieur, peut-être qu'il le sera un jour ; aujourd'hui serviteur, demain maître. Il y en a bien d'autres que lui qui ont été aux gages des gens, & puis qui ont eu des gens à leurs gages.

Monsieur de la Vallée, aux gages des gens, s'écria Agathe ! Taisez-vous, petite fille, lui dit la mere, de quoi vous mêlez-vous ?

Etoit-ce aux gages de Mademoiselle, qui est présente, dit alors notre témoin ? Eh, qu'importe, répondit-elle ! laissons tout cela, mon compere : à bon entendeur, salut. C'est aujourd'hui monsieur de la Vallée ; on vous le donne pour cela : prenez-le de même, & mangeons.

Comme vous voudrez, reprit-il : mais c'est qu'on aime à être avec les gens de sa sorte ; au surplue, je ferai comme vous, commere : on ne sauroit faillir en vous imitanr.

Ce petit dialogue, au reste, alla si vîte, qu'à peine eûmes nous le temps de nous reconnoître, mademoiselle Haberd & moi : chaque détail nous assommoit, & le temps se passe à

rougir en pareille occaſion. Imaginez-vous ce que c'eſt que de voir toute notre hiſtoire racontée, article par article, par cette femme, qui ne devoit en parlér qu'à mademoiſelle Haberd; qui ſe tue de dire, je ne dirai mot, & qui conte tout, en diſant toujours qu'elle ne contera rien.

Pour moi j'en fus terraſſé; je reſtai muet: rien ne me vint, & ma future ne ſut que ſe mettre à pleurer en ſe renverſant dans le fauteuil où elle étoit aſſiſe.

Je me remis pourtant au diſcours que tint notre témoin, quand il dit qu'ou aimoit à être avec les gens de ſa ſorte.

Cet honnéte convive n'avoit pas une mine fort impoſante, malgré un habit de drap neuf qu'il avoit pris, malgré une cravate bien blanche, bien longue, bien empeſée & bien ronde, avec une perruque toute neuve auſſi, qu'on voyoit que ſa tête portoit avec reſpect, & dont elle étoit plus embarraſſée que couverte, parce qu'apparemment elle n'y étoit pas encore familiariſée, & que cette perruque n'avoit peut-être ſervi que deux ou trois Dimanches.

Le bon homme, Epicier du coin, comme je le fus après, s'étoit mis dans cet équipage-là pour honorer notre mariage & la fonction de témoin qu'il y devoit faire. Je ne dirai rien de ſes manchettes, qui avoient leur gravité particuliere: je n'en vis jamais de ſi droites.

Eh mais, vous, Monſieur, qui parlez des gens de votre ſorte, lui dis-je, de quelle

forte êtes-vous donc ? car le cœur me dit que je vous vaux bien, hormis que j'ai mes cheveux & vous ceux des autres. Ah, oui, dit-il, nous nous valons bien, l'un pour demander à boire, & l'autre pour en apporter ; mais ne bougez, je n'ai pas de soif. Bon soir, madame d'Alain : je vous souhaite une bonne nuit, Mademoiselle. Et puis voilà notre témoin sorti.

Fin de la seconde Partie.

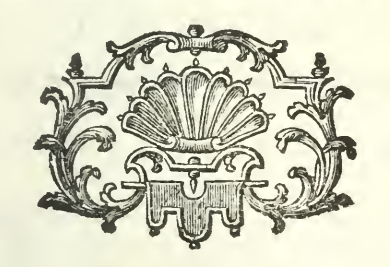
LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES DE M. ***.

Par M. DE MARIVAUX.

TROISIEME PARTIE.



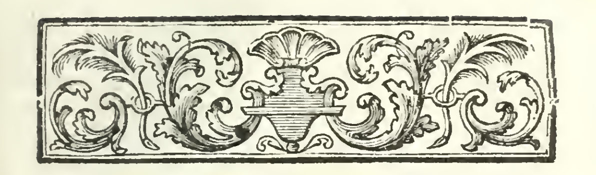
A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, rue Ganterie, Hôtel S. Wandrille.

M. DCC. LXXXII.

AVEC PERMISSION.





LE PAYSAN PARVENU, OU LES MÉMOIRES DE M. ***.

TROISIEME PARTIE.



JUSQUES-LA nos autres témoins n'auroient rien dit, & feroient volontiers reftés, je penfe, n'eût-ce été que pour faire bonne chere; car il n'eft pas indifférent à de certaines gens d'être convives; un bon repas eft quelque chofe pour eux.

Mais ce témoin qui fortoit étoit leur ami & leur camarade; & comme il avoit la fierté de ne pas manger avec moi, ils crurent devoir

ſuivre ſon exemple, & ſe montrer auſſi délicats que lui.

Puiſque monſieur un tel........ (parlant de l'autre) s'en va, nous ne pouvons plus vous être utiles, dit à mademoiſelle Haberd l'un des trois, qui étoit gros & court; ainſi, Mademoiſelle, je crois qu'il eſt à propos que nous prenions congé de la compagnie.

Diſcours qu'il tint d'un air preſqu'auſſi triſte que ſérieux : il ſembloit qu'il diſoit : c'eſt bien à regret que nous nous retirons, mais nous ne ſaurions faire autrement.

Et ce qui rendoit leur retraite encore plus difficile, c'eſt que pendant que leur orateur avoit parlé, on avoit apporté les premiers plats de notre ſoupé, qu'ils trouvoient de fort bonne mine; je le voyois bien à leur façon de les regarder.

Meſſieurs, leur dit mademoiſelle Haberd d'un ton aſſez ſec, je ſerois fâchée de vous gêner; vous êtes les maîtres.

Eh! pourquoi s'en aller, dit madame d'Alain, qui aimoit les aſſemblées nombreuſes & bruyantes, & qui ſe voyoit enlever l'eſpoir d'une ſoirée où elle auroit fait commerce à diſcrétion? Eh pardi, puiſque voilà le ſoupé ſervi, il n'y a qu'à ſe mettre à table.

Nous ſommes bien mortifiés; mais cela ne ſe peut pas, répondit le témoin gros & court; cela ne ſe peut pas, notre voiſine.

Ses confreres, qui étoient rangés à côté de lui, n'opinoient qu'en baiſſant la tête, & ſe laiſſoient conduire ſans avoir la force de pro-

noncer un mot. Ces viandes, qu'on venoit de servir, leur ôtoient la parole : il salua, ils saluerent ; il sortit le premier, & ils le suivirent.

Il ne nous resta donc que madame d'Alain & sa fille.

Voilà ce que c'est, dit la mere en me regardant brusquement ; voilà ce que c'est que de répondre aux gens mal-à-props : si vous n'aviez rien dit, ils seroient encore là, & ne s'en iroient pas mécontents.

Pourquoi leur camarade a-t-il mal parlé ? lui répondis-je ; que veut-il dire avec les gens de sa sorte ? Il me méprise, & je ne dirois mot ?

Mais entre nous, monsieur de la Vallée, reprit-elle, a-t-il tant de tort ? Voyons, c'est un marchand, un bourgeois de Paris, un homme bien établi ; de bonne foi, êtes-vous son pareil ? un homme qui est marguillier de sa paroisse !

Qu'appellez-vous, Madame, marguillier de sa paroisse ? lui dis-je ; est-ce que mon pere ne l'a pas été de la sienne ? Est-ce que je pouvois manquer à l'être aussi, moi, si j'avois resté dans notre village, au lieu de venir ici ?

Ah, oui, dit-elle ; mais il y a paroisse & paroisse, Monsieur de la Vallée. Eh pardi, lui dis-je, je pense que notre Saint est autant que le vôtre, madame d'Alain ; saint Jacques vaut bien saint Gervais.

Enfin, ils sont partis, dit-elle d'un ton plus doux ; car elle n'étoit point opiniâtre : ce n'est

pas la peine de disputer, cela ne les sera pas revenir : pour moi, je ne suis point glorieuse, & je ne refuse pas de souper. A l'égard de votre mariage, il en sera ce qu'il plaira à Dieu : je n'en ai dit mon avis que par amitié, & je n'ai envie de fâcher personne.

Vous m'avez pourtant bien fâchée, dit mademoiselle Haberd en sanglottant ; & sans la crainte d'offenser Dieu, je ne vous pardonnerois jamais le procédé que vous avez eu ici, de venir dire toutes mes affaires devant des gens que je ne connois pas, insulter un jeune homme que vous savez que je considere, en parler comme d'un misérable, le traiter comme un valet, pendant qu'il ne l'a été qu'un moment par hasard, & encore parce qu'il n'étoit pas riche ; & puis citer un Pont-Neuf, me faire passer pour une folle, pour une fille sans cœur, sans conduite, & répéter tous les discours d'un Prêtre qui n'en a pas agi selon Dieu dans cette occasion-ci ; car d'où vient est-ce qu'il vous a fait tous ces contes-là ? Qu'il parle en conscience : est-ce par religion ? est-ce à cause qu'il est en peine de moi & de mes actions ? S'il a tant d'amitié pour moi ; s'il s'intéresse si chrétiennement à ce qui me regarde, pourquoi donc m'a-t-il laissée toujours maltraiter par ma sœur pendant que nous demeurions toutes deux ensemble ? Y avoit-il moyen de vivre avec elle ? Pouvois-je y résister ? Il sait bien que non. Je me marie aujourd'hui : hé bien, il auroit fallu me marier demain, & je n'aurois peut-être pas trouvé un si honnête homme.

Monſieur de la Vallée m'a ſauvé la vie; ſans lui je ſerois peut-être morte ; il eſt d'auſſi bonne famille que moi : que veut-on dire? A qui en a monſieur Doucin ? Vraiment l'intérêt eſt une belle choſe ! parce que je le quitte, & qu'il n'aura plus de moi les préſents que je lui faiſois tous les jours, il faut qu'il me perſécute, ſous prétexte qu'il prend part à ce qui me regarde ; il faut qu'une perſonne chez qui je demeure, & à qui je me ſuis confiée, me faſſe eſſuyer la plus cruelle avanie du monde : car y a-t-il rien de plus mortifiant que ce qui m'arrive ? Là, les pleurs, les ſanglots, les ſoupirs, & tous les accents d'une douleur amere étoufferent la voix de mademoiſelle Haberd, & l'empêcherent de continuer.

Je pleurai moi-même, au lieu de lui dire conſolez-vous : je lui rendis les larmes qu'elle verſoit pour moi ; elle en pleura encore davantage pour me récompenſer de ce que je pleurois ; & comme madame d'Alain étoit une ſi bonne femme, que tout ce qui pleuroit avoit raiſon avec elle, nous la gagnâmes ſur le champ, & ce fut le Prêtre qui eut tort.

Eh, doucement donc, ma chere amie, dit-elle à mademoiſelle Haberd en allant à elle ; eh, mon Dieu ! que je ſuis mortifiée de n'avoir pas ſu tout ce que vous me dites ! Allons, monſieur de la Vallée, bon courage, mon enfant : venez m'aider à conſoler cette chere demoiſelle, qui ſe tourmente pour deux mots que j'ai véritablement lâchés à la légere. Mais que voulez-vous, je ne devinois pas : on en-

tend un Prêtre qui parle, & qui dit que c'eſt dommage qu'on ſe marie à vous ; dame, je l'ai cru, moi ; on ne va pas s'imaginer qu'il a ſes petites raiſons pour être ſi ſcandaliſé. Pour ce qui eſt d'aimer qu'on lui donne, oh ! je n'en doute pas : c'eſt de la bougie, c'eſt du café, c'eſt du ſucre. Oui, oui, j'ai une de mes amies qui eſt dans la grande dévotion, & qui lui envoie de tout cela ; je m'en reſſouviens à cette heure que vous en touchez un mot : vous lui en donniez auſſi, & voilà ce qui en eſt : faites comme moi, je parle de Dieu tant qu'on veut ; mais je ne donne rien. Ils ſont trois ou quatre de ſa robe qui fréquentent ici ; je les reçois bien : bon jour, Monſieur, bon jour, Madame ; on prend du thé, quelquefois on dîne ; la repriſe du quadrille enſuite, un petit mot d'édification par-ci, par-là, & puis je ſuis votre ſervante : auſſi, que je me marie vingt fois au lieu d'une, je n'ai pas peur qu'ils s'en mettent en peine. Au ſurplus, ma chere amie, conſolez-vous ; vous n'êtes pas mineure, & c'eſt bien fait d'épouſer monſieur de la Vallée ; & ſi ce n'eſt pas cette nuit, ce ſera l'autre, & ce n'eſt qu'une nuit de perdue. Je vous ſoutiendrai, moi, laiſſez-moi faire. Comment donc, un homme ſans qui vous ſeriez morte ! eh pardi, il n'y auroit pas de conſcience. Oh ! il ſera votre mari ; je ſerois la premiere à vous blâmer s'il ne l'étoit pas.

Elle en étoit là quand nous entendîmes monter la cuiſiniere de mademoiſelle Haberd (car

celle de madame d'Alain nous en avoit procuré une) & j'avois oublié à vous le dire.

Allons, ma mie, ajouta-t-elle en caressant mademoiselle Haberd, mettons-nous à table; essuyez vos yeux, & ne pleurez plus : approchez son fauteuil, monsieur de la Vallée, & tenez-vous gaillard : soupons; mettez-vous là, petite fille.

C'étoit à Agathe à qui elle parloit, laquelle Agathe n'avoit dit mot depuis que sa mere étoit rentrée.

Notre situation ne l'avoit pas attendrie, & plaindre son prochain n'étoit pas sa foiblesse : elle n'avoit gardé le silence que pour nous observer en curieuse, & pour s'amuser de la mine que nous faisions en pleurant. Je vis à la sienne que tout ce petit désordre la divertissoit, & qu'elle jouissoit de notre peine, en affectant pourtant un air de tristesse.

Il y a dans le monde bien des gens de ce caractere-là, qui aiment mieux leurs amis dans la douleur que dans la joie : ce n'est que par compliment qu'ils vous félicitent d'un bien; c'est avec goût qu'ils vous consolent d'un mal.

A la fin pourtant, Agathe, en se mettant à table, fit une petite exclamation en notre faveur, & une exclamation digne de la part hypocrite qu'elle prenoit à notre chagrin : on se peint en tout, & la petite personne, au lieu de nous dire, ce n'est rien que cela, s'écria : ah, que ceci est fâcheux ! Et voilà toujours dans

quel goût les ames malignes s'y prennent en pareil cas ; c'eſt là leur ſtyle.

La cuiſiniere entra ; mademoiſelle Haberd ſécha ſes pleurs, nous ſervit, madame d'Alain, ſa fille & moi, & nous mangeâmes tous d'aſſez bon appétit ; le mien étoit grand ; j'en cachai pourtant une partie, de peur de ſcandaliſer ma future, qui ſoupoit très-ſobrement, & qui m'auroit peut-être accuſé d'être peu touché, ſi j'avois eu le courage de manger tant. On ne doit pas avoir faim quand on eſt affligé.

Je me retenois donc par décence, ou du moins j'eus l'adreſſe de me faire dire pluſieurs fois, mangez donc : mademoiſelle Haberd m'en pria elle-même, & de prieres en prieres j'eus la complaiſance de prendre une réfection fort honnête, ſans qu'on y pût trouver à redire.

Notre entretien pendant le repas n'eut rien d'intéreſſant : madame d'Alain, à ſon ordinaire, s'y répandit en propos inutiles à répéter ; nous y parla de notre aventure d'une maniere qu'elle croyoit très-énigmatique, & qui étoit fort claire ; remarqua que celle qui nous ſervoit prêtoit l'oreille à ſes diſcours, & lui dit qu'il ne falloit pas qu'une ſervante écoutât ce que diſoient les maîtres.

Enfin, madame d'Alain en agit toujours avec ſa diſcrétion accoutumée : le repas fini, elle embraſſa mademoiſelle Haberd, lui promit ſon amitié, ſon ſecours, preſque ſa protection, & nous laiſſa ; ſinon conſolés, du moins plus tranquilles que nous ne l'aurions été ſans ſes aſ-

furances de fervice. Demain, dit-elle, au défaut de monfieur Doucin, nous trouverons bien un Prêtre qui vous mariera. Nous la remerciâmes de fon zele, & elle partit avec Agathe, qui, ce foir-là, ne mit rien pour moi dans la révérence qu'elle nous fit.

Pendant que Cathos nous deffervoit (c'étoit le nom de notre cuifiniere) : monfieur de la Vallée, me dit tout bas mademoifelle Haberd, il faut que tu te retires; il ne convient pas que cette fille nous laiffe enfemble. Mais ne fais-tu perfonne qui puiffe te protéger ici; car je crains que ma fœur ne nous inquiete; je gage que monfieur Doucin aura été l'avertir, & je la connois, je ne m'attends pas qu'elle nous laiffe en repos.

Pardi, coufine, lui dis-je, pourvu que vous me fouteniez, que peut-elle faire? Si j'ai votre cœur, qu'ai-je befoin d'autre chofe? Je fuis honnête garçon, une fois, fils de braves gens: mon pere confent, vous confentez, je confens auffi, voilà le principal.

Sur-tout, me dit-elle, ne te laiffes point intimider, quelque chofe qui arrive, je te le recommande; car ma fœur a bien des amis, & peut-être emploiera-t-on la menace contre toi: tu n'as point d'expérience, la peur te prendra, & tu me quitteras faute de réfolution.

Vous quitter, lui dis-je? Oui, quand je ferai mort, il n'y aura que cela qui me donnera mon congé; mais tant que mon ame & moi ferons enfemble, nous vous fuivrons par-tout l'un portant l'autre : entendez-vous, coufine?

Je ne ſuis pas peureux de mon naturel ; qui vît bien ne craint rien ; laiſſez-les venir ; je vous aime, vous êtes aimable, il n'y aura perſonne qui diſe que non ; l'amour eſt pour tout le monde ; vous en avez, j'en ai : qui eſt-ce qui n'en a pas ? Quand on en a, on ſe marie ; les honnêtes gens le pratiquent, nous le pratiquons : voilà tout.

Tu as raiſon, me dit-elle, & ta fermeté me raſſure : je vois bien que c'eſt Dieu qui te la donne ; c'eſt lui qui conduit tout ceci ; je me ferois un ſcrupule d'en douter : va, mon enfant, mettons toute notre confiance en lui, remercions-le du ſoin viſible qu'il a de nous. Mon Dieu, béniſſez une union qui eſt votre ouvrage. Adieu, la Vallée, plus il vient d'obſtacles & plus tu m'es cher.

Adieu, couſine ; plus on nous chicane & plus je vous aime, lui dis-je à mon tour. Hélas ! que je voudrois être à demain pour avoir à moi cette main que je tiens ! Je croyois l'avoir tantôt avec toute la perſonne : quel tort il me fait, ce Prêtre, ajoutai-je en lui preſſant la main, pendant qu'elle me regardoit avec des yeux qui me répétoient, quel tort il nous fait, mais qui le répétoient le plus chrétiennement que cela ſe pouvoit, vu l'amour dont ils étoient pleins, & vu la difficulté d'ajuſter tant d'amour avec la modeſtie !

Va-t-en, me dit-elle toujours tout bas & en ajoutant un ſoupir à ces mots ; va-t-en : il ne nous eſt pas encore permis de nous attendrir ant ; il eſt vrai que nous devions être mariés

cette nuit ; mais nous ne le ferons pas, la Vallée, ce n'eſt que pour demain : va-t-en donc.

Cathos alors avoit le dos tourné, & je profitai de ce moment pour lui baiſer la main : galanterie que j'avois déja vu faire, qu'on apprend aiſément ; la mienne me valut encore un ſoupir de ſa part, & puis je me levai & lui donnai le bon ſoir.

Elle m'avoit recommandé de prier Dieu, & je n'y manquai pas ; je le priai même plus qu'à l'ordinaire ; car on aime tant Dieu, quand on a beſoin de lui !

Je me couchai fort content de ma dévotion, & perſuadé qu'elle étoit très-méritoire. Je ne me réveillai le lendemain qu'à huit heures du matin.

Il en étoit près de neuf quand j'entrai dans la chambre de mademoiſelle Haberd, qui s'étoit levée auſſi plus tard que de coutume, & j'avois eu à peine le temps de lui donner le bon jour, quand Cathos vint me dire que quelqu'un demandoit à me parler.

Cela me ſurprit ; je n'avois d'affaire avec perſonne. Eſt-ce quelqu'un de la maiſon, dit mademoiſelle Haberd, encore plus intriguée que moi ?

Non, Mademoiſelle, reprit Cathos, c'eſt un homme qui vient d'arriver tout-à-l'heure ; je voulus aller voir qui c'étoit : attendez, dit mademoiſelle Haberd, je ne veux pas que vous ſortiez ; qu'il vienne vous parler ici ; il n'y a qu'à le faire entrer.

Cathos nous l'amena : c'étoit un homme aſſez bien mis, une maniere de valet-de-chambre, qui avoit l'épée au côté.

N'eſt-ce pas vous qui vous appellez monſieur de la Vallée? me dit-il. Oui, Monſieur, répondis-je ; qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice?

Je viens ici de la part de monſieur le Préſident........ (c'étoit un des premiers Magiſtrats de Paris) qui ſouhaiteroit vous parler, me dit-il.

A moi ? m'écriai-je ; cela ne ſe peut pas ; il faut que ce ſoit un autre monſieur de la Vallée; car je ne connois pas ce monſieur le Préſident : je ne l'ai de ma vie ni vu ni apperçu.

Non, non, reprit-il, c'eſt vous-même qu'il demande, c'eſt l'amant d'une nommée mademoiſelle Haberd : j'ai là-bas un fiacre qui nous attend, & vous ne pouvez vous diſpenſer de venir, car on vous y obligeroit; ainſi ce n'eſt pas la peine de refuſer ; d'ailleurs on ne veut vous faire aucun mal, on ne veut que vous parler.

J'ai fort l'honneur de connoître une parente de Monſieur le Préſident, & qui loge chez lui, dit alors mademoiſelle Haberd ; & comme je ſoupçonne que c'eſt une affaire qui me regarde auſſi, je vous ſuivrai, Meſſieurs : ne vous inquiétez point, monſieur de la Vallée, nous y allons enſemble : tout ceci vient de mon aînée ; c'eſt elle qui cherche à nous traverſer nous la trouverons chez monſieur le Préſident j'en ſuis sûre, & peut-être monſieur Doucin

avec elle. Allons, allons voir de quoi il s'agit : vous n'attendrez pas, Monſieur, je n'ai qu'à changer de robe.

Non, Mademoiſelle, dit le valet-de-chambre (car c'en étoit un), j'ai préciſément ordre de n'amener que monſieur de la Vallée : il faut qu'on ait prévu que vous voudriez venir, puiſqu'on m'a donné cet ordre poſitif ; ainſi vous ne ſauriez nous ſuivre : je vous demande pardon du refus que je vous fais, mais il faut que j'obéiſſe.

Voilà de grandes précautions, d'étranges meſures ! dit-elle. Hé bien, monſieur de la Vallée, partez, allez devant, préſentez-vous hardiment, j'y ſerai preſqu'auſſi-tôt que vous, car je vais envoyer chercher une voiture.

Je ne vous le conſeille pas, Mademoiſelle, dit le valet-de-chambre ; car j'ai encore charge de vous dire qu'en ce cas vous ne parleriez à perſonne.

A perſonne ! s'écria-t-elle. Eh, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? monſieur le Préſident paſſe pour un ſi honnête homme ; on le dit ſi homme de bien, comment ſe peut-il qu'il en uſe ainſi ? Où eſt donc ſa religion ? Ne tient-il qu'à être Préſident pour envoyer chercher un homme qui n'a que faire à lui ? C'eſt comme un criminel qu'on envoie prendre. En vérité, je n'y comprends rien, Dieu n'approuve pas ce qu'il fait là. Je ſuis d'avis qu'on n'y aille pas. Je m'intéreſſe à monſieur de la Vallée, je le déclare : il n'a ni charge, ni emploi, j'en conviens ; mais c'eſt un ſujet du Roi comme un

autre, & il n'eſt pas permis de maltraiter les ſujets du Roi, ni de les faire marcher comme cela, ſous prétexte qu'on eſt Préſident, & qu'ils ne ſont rien : mon ſentiment eſt qu'il reſte.

Non, Mademoiſelle, lui dis-je alors, je ne crains rien (& cela étoit vrai) ; ne regardons pas ſi c'eſt bien ou mal fait de m'envoyer dire que je vienne. Qu'eſt-ce que je ſuis pour être glorieux ? Ne faut-il pas ſe meſurer à ſon aune ? Quand je ſerai bourgeois de Paris, encore paſſe ; mais à préſent que je ſuis ſi petit, il faut bien en porter la peine, & aller ſuivant ma taille : aux petits les corvées, dit-on ; monſieur le Préſident me mande, trouvons que je ſuis bien mandé. Monſieur le Préſident me verra, ſa Préſidence me dira ſes raiſons, je lui dirai les miennes : nous ſommes en Pays de Chrétiens, je lui porte une bonne conſcience, & Dieu par-deſſus tout : marchons, Monſieur, je ſuis tout prêt.

Hé bien, j'y conſens, dit mademoiſelle Haberd ; car en effet qu'en peut-il être ? Mais avant que vous partiez, venez que je vous diſe un petit mot dans ce cabinet, monſieur de la Vallée.

Elle y entra, je la ſuivis ; elle ouvrit une armoire, mit ſa main dans un ſac, & en tira une ſomme en or qu'elle me dit de prendre. Je ſoupçonne, ajouta-t-elle, que tu n'as pas beaucoup d'argent, mon enfant : à tout haſard, mets toujours cela dans ta poche. Va, monſieur de la Vallée ; que Dieu ſoit avec toi, qu'il te conduiſe & te ramene : ne tarde point à revenir dès que tu le pourras, & ſouviens-toi que je t'attends avec impatience.

Oui, cousine ; oui, maîtresse ; oui, charmante future, & tout ce qui m'est le plus cher dans le monde ; oui, je retourne aussi-tôt ; je ne ferai de bon sang qu'à mon arrivée ; je ne vivrai point que je ne vous revoie, lui dis-je en me jettant sur cette main généreuse qu'elle avoit vuidée dans mon chapeau. Hélas ! quand on auroit un cœur de rocher, ce seroit bientôt un cœur de chair avec vous & vos cheres manieres. Quelle bonté d'ame ! Mon Dieu, la charmante fille ! que je l'aimerai quand je serai son homme ! la seule pensée m'en fait mourir d'aise : viennent tous les Présidents du monde & tous les Greffiers du pays, voilà ce que je leur dirai, fussent-ils mille, avec autant d'Avocats : adieu la reine de mon ame, adieu personne chérie ; j'ai tant d'amour que je n'en saurois plus parler sans notre mariage : il me faut cela pour dire le reste.

Pour toute réponse, elle se laissa tomber dans un fauteuil en pleurant, & je partis avec ce valet-de-chambre qui m'attendoit, & qui me parut honnête homme.

Ne vous alarmez point, me dit-il en chemin, ce n'est pas un crime que d'être aimé d'une fille, & ce n'est que par complaisance que monsieur le Président vous envoie chercher : on l'en a prié dans l'espérance qu'il vous intimideroit ; mais c'est un Magistrat plein de raison & d'équité ; ainsi soyez en repos, défendez-vous honnêtement, & tenez bon.

Aussi ferai-je, mon cher Monsieur, lui dis-je ; je vous remercie du conseil ; quelque jour

je vous le revaudrai, si je puis : mais je vous dirai que je vais là aussi gaillard qu'à ma noce.

Ce fut en tenant de pareils discours que nous arrivâmes chez son maître. Apparemment que mon histoire avoit éclaté dans la maison; car j'y trouvai tous les domestiques assemblés, qui me reçurent en haie sur l'escalier.

Je ne me démontai point : chacun disoit son mot sur ma figure, & heureusement de tous ces mots il n'y en avoit pas un dont je pus être choqué; il y en eut même de fort obligeants de la part des femmes. Il n'a pas l'air sot, disoit l'une, mais vraiment, la dévote a fort bien choisi : il est beau garçon, disoit l'autre.

A droite, c'étoit, je suis bien-aise de sa bonne fortune : à gauche, j'aime sa physionomie; qu'il m'en vienne un de cette mine-là, je m'y tiens, entendois-je dire ici : vous n'êtes pas dégoûtée, disoit-on là.

Enfin, je puis dire que mon chemin fut semé de compliments : & si c'étoit là passer par les baguettes, du moins étoient-elles les plus douces du monde, & j'aurois eu lieu d'être bien content, sans une vieille gouvernante qui gâta tout, que je rencontrai au haut de l'escalier, & qui se fâcha sans doute de me voir si jeune, pendant qu'elle étoit si vieille & si éloignée de la bonne fortune de mademoiselle Haberd.

Oh ! le coup de baguette de celle-là ne fut pas doux; car me regardant d'un œil hagard, & levant les épaules sur moi : hum ! qu'est-ce que c'est que cela, dit-elle ? Quelle béguelle à son âge de vouloir épouser ce gau-

delureau! Il faut qu'elle ait perdu l'esprit.

Tout doucement, ma bonne mere ; vous le perdriez bien au même prix, lui répondis-je, enhardi par tout ce que les autres m'avoient dit de flatteur.

Ma réponse réussit : ce fut un éclat de rire général ; tout l'escalier en retentit, & nous entrâmes le valet-de-chambre & moi dans l'appartement, en laissant une querelle bien établie entre la gouvernante & le reste de la maison, qui la siffloit en ma faveur.

Je ne sais pas comment la vieille s'en tira ; mais, comme vous voyez, mon début étoit assez plaisant.

La compagnie étoit chez Madame ; on m'y attendoit, & ce fut aussi chez elle que me mena mon guide.

Modestie & courage, voilà avec quoi j'y entrai. J'y trouvai mademoiselle Haberd l'ainée, par qui je commence, parce que c'est contr'elle que je vais plaider.

Monsieur le Président, homme entre deux âges.

Madame la Présidente, dont la seule physionomie m'auroit assuré si j'avois eu peur : il n'en faut qu'une comme celle-là dans une compagnie pour vous faire aimer de toutes les autres ; non pas que Madame la Présidente fût belle, il s'en falloit bien : je ne vous dirai pas non plus qu'elle fût laide, je n'oserois ; car si la bonté, la franchise, si toutes les qualités qui font une ame aimable prenoient une physionomie en commun, elles n'en pren-

droient point d'autre que celle de notre Présidente.

J'entendis qu'elle disoit au Président; d'un ton assez bas : mon Dieu, Monsieur, il me semble que ce pauvre garçon tremble ; allez-y doucement, je vous prie ; & puis elle me regarda tout de suite d'un air qui me disoit, ne vous troublez point.

Ce sont des choset si sensibles, qu'on ne sauroit s'y méprendre.

Mais ce que je dis là m'a écarté. Je comptois les assistants, en voilà déja trois de nommés, venons aux autres.

Il y avoit un Abbé d'une mine fine, & mis avec toute la galanterie que pouvoit comporter son habit, gesticulant décemment, mais avec grace : c'étoit un petit-maître d'église; je n'en dirai pas de lui davantage, car je ne l'ai pas revu.

Il y avoit encore une Dame parente du Président, celle que mademoiselle Haberd avoit dit connoître, & qui occupoit une partie de la maison : veuve d'environ cinquante ans, grande personne bien faite, & dont je ferai le portrait dans un moment : voilà tout.

Il est bon d'avertir que cette Dame dont je promets le portrait, étoit une dévote aussi : voilà bien des dévotes, dira-t-on ; mais je ne saurois qu'y faire : c'étoit par-là que mademoiselle Haberd l'ainée la connoissoit, & qu'elle avoit su l'intéresser dans l'affaire dont il s'agissoit ; elles alloient toutes deux au même confessionnal.

Et à propos des dévotes, ce fut bien dans cette occaſion où j'aurois pu dire : tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots ? Je n'ai jamais vu de viſage ſi furibond que celui de mademoiſelle Haberd préſente : cela la changeoit au point que je penſai la méconnoître.

En vérité, il n'y a de mouvements violents que chez ces perſonnes-là ; il n'appartient qu'à elles d'être paſſionnées : peut-être qu'elles croient être aſſez bien avec Dieu, pour pouvoir prendre ces licences-là ſans conſéquence, & qu'elles s'imaginent que ce qui eſt péché pour nous autres profanes, change de nom & ſe purifie en paſſant par leur ame. Enfin, je ne ſais pas comment elles l'entendent ; mais il eſt sûr que la colere des dévotes eſt terrible.

Apparemment qu'on fait bien de la bile dans ce métier-là : je ne parle jamais que des dévots ; je mets toujours les pieux à part : ceux-ci n'ont point de bile, la piété les en purge.

Je ne m'embarraſſai guere de la fureur avec laquelle me regardoit mademoiſelle Haberd : je jettai les yeux ſur elle auſſi indifféremment que ſur le reſte de la compagnie, & je m'avançai en ſaluant monſieur le Préſident.

C'eſt donc toi, me dit-il, que la ſœur de Mademoiſelle veut épouſer ?

Oui, Monſieur ; du moins me le dit-elle, & aſſurément je ne l'en empêcherai pas ; car cela me fait beaucoup d'honneur & de plaiſir, lui répondis-je d'un air ſimple, mais ferme & tranquille : je m'obſervai un peu ſur le langage, ſoit dit en paſſant.

T'époufer, toi ? reprit le Préfident. Toi, es-tu fait pour être fon mari ? oublies-tu que tu n'es que fon domeftique ?

Je n'aurai pas de peine à l'oublier, lui dis-je ; car je ne l'ai été qu'un moment par rencontre.

Voyez l'effronté comme il vous répond, monfieur le Préfident, dit alors mademoifelle Haberd.

Ha ! point du tout, Mademoifelle, c'eft que vous êtes fâchée, dit fur le champ la Préfidente d'un ton de voix fi bien afforti avec cette phyfionomie dont j'ai parlé : monfieur le Préfident l'interroge, il faut bien qu'il réponde ; il n'y a pas de mal à cela : écoutons-le.

L'Abbé à ce dialogue fourioit fous fa main d'un air fpirituel & railleur : monfieur le Préfident baiffoit les yeux de l'air d'un homme qui veut refter grave, & qui retient une envie de rire.

L'autre Dame, parente de la maifon, faifoit des nœuds, je penfe ; &, la tête baiffée, fe contenoit par intervalle de lever fourdement les yeux fur moi : je la voyois qui me mefuroit depuis les pieds jufqu'à la tête.

Pourquoi, reprit le Préfident, me dis-tu que tu n'as été qu'un moment fon domeftique, puifque tu es actuellement à fon fervice ?

Oui, Monfieur, à fon fervice comme au vôtre : je fuis fort fon ferviteur, fon ami & fon prétendu, & puis c'eft tout.

Mais petit frippon que vous êtes, s'écria là-deffus ma future belle-fœur, qui ne trouvoit pas

que le Préſident me parlât à ſa fantaiſie ; mais pouvez-vous à votre âge mentir auſſi impudemment que vous le faite ? Là, mettez la main ſur la conſcience, ſongez que vous êtes devant Dieu, & qu'il nous ecoute. Eſt-ce que ma folle de ſœur ne vous a pas rencontré dans la rue ? N'étiez-vous pas ſur le pavé, ſans ſavoir où aller, quand elle vous a pris ? Que ſeriez-vous devenu ſans elle ? Ne ſeriez-vous pas réduit à tendre la main aux paſſants, ſi elle n'avoit pas eu la charité de vous amener au logis ? Hélas ! la pauvre fille, il valoit bien mieux qu'elle n'eût pas pitié de vous ; il faut bien que ſa charité n'ait pas été agréable à Dieu, puiſqu'il s'en eſt ſuivi un ſi grand malheur pour elle : quel égarement, monſieur le Préſident ! Que les jugements de Dieu ſont terribles ! Elle paſſe un matin ſur le Pont-Neuf, elle rencontre ce petit libertin, elle me l'amene : il ne me revient pas ; elle le veut garder à toutes forces, malgré mon conſeil & l'inſpiration d'un ſaint homme qui tâche de l'en diſſuader : elle ſe brouille avec lui, ſe ſépare d'avec moi, prend une maiſon ailleurs, y va loger avec ce miſérable (Dieu me pardonne de l'appeller ainſi ;) ſe coiffe de lui, & veut être ſa femme, la femme d'un valet, à près de cinquante ans qu'elle a.

Oh ! l'âge ne fait rien à cela, dit, ſans lever la tête, la Dame dévote, à qui cet article de cinquante ans ne plut pas, parce qu'elle avoit ſa cinquantaine, & qu'elle craignoit que ce diſcours ne fît ſonger à elle ; & d'ailleurs, dit-elle en continuant, eſt-elle ſi âgée, Mademoi-

felle votre fœur? vous êtes en colere, & il me femble lui avoir entendu dire qu'elle étoit de mon âge, & fur ce pied-là elle feroit à peu près de cinq ans plus jeune.

Je vis le Préfident fourire à ce calcul ; apparemment qu'il ne lui paroiffoit pas exact.

Eh, Madame, reprit mademoifelle Haberd l'aînée d'un ton piqué, je fais l'âge de ma fœur ; je fuis fon ainée, & j'ai près de deux ans plus qu'elle. Oui, Madame, elle a cinquante ans moins deux mois, & je penfe qu'à cet âge-là on peut paffer pour vieille : pour moi, je vous avoue que je me regarde comme telle ; tout le monde ne fe foutient pas comme vous, Madame.

Autre fottife qui lui échappa, ou par faute d'autre ou par rancune.

Comme moi, mademoifelle Haberd ? répondit la Dame en rougiffant. Eh ! où allez-vous ? Eft-ce qu'il eft queftion de moi ici? Je me foutiens, dites-vous ; je le crois bien, & Dieu fait fi je m'en foucie, mais il n'y a pas grand miracle qu'on fe foutienne encore à mon âge.

Il eft vrai, dit le Préfident en badinant, que mademoifelle Haberd rend le bel âge bien court, & que la vieilleffe ne vient pas de fi bonne heure ; mais laiffons là la difcuffion des âges.

Oui, monfieur le Préfident, répondit notre ainée, ce n'eft pas les années que je regarde à cela, c'eft l'état du mari qu'elle prend, c'eft la baffeffe de fon choix ; voyez quel affront ce fera pour la famille. Je fais bien que nous fommes tous égaux devant Dieu ; mais devant les

hommes ce n'eſt pas de même, & Dieu veut qu'on ait égard aux coutumes établies parmi eux ; il nous défend de nous déshonorer, & les hommes diront que ma ſœur aura épouſé un gredin : voilà comment ils appelleront ce petit garçon-là, & je demande qu'on empêche une pauvre égarée de nous couvrir de tant de honte : ce ſera même travailler pour ſon bien, il faut avoir pitié d'elle. Je l'ai déja recommandée aux prieres d'une ſainte Communauté. Monſieur Doucin m'a promis les ſiennes ; Madame auſſi, ajouta-t-elle en regardant la Dame dévote, qui ne parut pas alors goûter beaucoup cette apoſtrophe : voilà madame la Préſidente, & monſieur l'Abbé que je n'ai pas l'honneur de connoître, qui ne nous refuſeront pas les leurs (les prieres de monſieur l'Abbé étoient quelque choſe d'impayable dans cette occaſion-ci : on penſa en éclater de rire, & auſſi remercia-t-il de l'invitation, d'un air qui mettoit ſes prieres au prix qu'elles valoient ;) & vous aurez part à une bonne œuvre, dit-elle encore au Préſident, ſi vous voulez bien nous ſecourir de votre crédit là-dedans.

Allez, Mademoiſelle, ne vous inquiétez point, dit le Préſident, votre ſœur ne l'épouſera pas ; il n'oſeroit porter la choſe juſques-là, & s'il avoit envie d'aller plus loin, nous l'en empêcherions bien : mais il ne nous en donnera pas la peine ; & pour le dédommager de ce qu'on lui ôte, je veux avoir ſoin de lui, moi.

Il y avoit long-temps que je me taiſois, parce que je voulois dire mes raiſons tout de

suite, & je n'avois pas perdu mon temps pendant mon silence. J'avois jetté de fréquents regards sur la Dame dévote, qui y avoit pris garde, & qui m'en avoit même rendu quelquesuns à la sourdine. Et pourquoi m'étois-je avisé de la regarder? C'est que je m'étois apperçu par-ci, par-là, qu'elle m'avoit regardé elle-même, & que cela m'avoit fait songer que j'étois beau garçon. Ces choses-là se lierent dans mon esprit. On agit en mille moments en conséquence d'idées confuses qui viennent, je ne sais comment, qui vous menent, & qu'on ne réfléchit point.

Je n'avois pas négligé non plus de regarder la Présidente; mais celle-là d'une maniere humble & suppliante: j'avois dit des yeux à l'une, il y a plaisir à vous voir, & elle m'avoit cru; à l'autre, protégez-moi, & elle me l'avoit promis; car il me semble qu'elles m'avoient entendu toutes deux, & répondu ce que je vous dis là.

Monsieur l'Abbé même avoit eu quelque part à mes attentions; quelques regards extrêmement honnêtes me l'avoient disposé en ma faveur; de-sorte que j'avois déja les deux tiers de mes Juges pour moi quand je commençai à parler.

D'abord je fis faire silence; car de la maniere dont je m'y pris, cela vouloit dire, écoutez-moi.

Monsieur le Président, dis-je donc, j'ai laissé parler Mademoiselle à son aise, je l'ai laissée m'injurier tant qu'il lui a plu: quand elle feroit encore un discours d'une heure, elle n'en

diroit pas plus qu'elle en a dit : c'eſt donc à moi à parler à préſent ; chacun à ſon tour, ce n'eſt pas trop.

Vous dites, monſieur le Préſident, que ſi je veux épouſer mademoiſelle Haberd la cadette, on m'en empêchera bien : à quoi je vous réponds que ſi on m'en empêche, il me ſera bien forcé de la laiſſer là : à l'impoſſible nul n'eſt tenu ; mais que ſi on ne m'en empêche pas, je l'épouſerai, cela eſt ſûr, & tout le monde en feroit autant à ma place.

Venons à cette heure aux injures qu'on me dit ; je ne ſais pas ſi la dévotion les permet : en tout cas je les mets ſur la conſcience de Mademoiſelle, qui les a proférée. Elle dit que Dieu nous écoute, & tant pis pour elle, car ce n'eſt pas là de trop belles paroles qu'elle lui a fait entendre. Bref, à ſon compte, je ſuis un miſérable ; un gredin ; ſa ſœur une folle, une pauvre vieille égarée : à tout cela il n'y a que le prochain de foulé ; qu'il s'accommode, parlons de moi. Voilà, par exemple, mademoiſelle Haberd l'ainée, monſieur le Préſident : ſi vous lui diſiez, comme à moi, toi par-ci, toi par-là, qui es-tu, qui n'es-tu pas, elle ne manqueroit pas de trouver cela bien étrange : elle diroit, Monſieur, vous me traitez mal, & vous penſeriez en vous-même, elle a raiſon : c'eſt Mademoiſelle qu'il faut dire ; auſſi faites-vous : mademoiſelle ici, mademoiſelle là, toujours honnêtement mademoiſelle, & à moi toujours tu & toi. Ce n'eſt pas que je

m'en plaigne, monſieur le Préſident, il n'y a rien à dire, c'eſt la coutume de vous autres grands meſſieurs : toi, c'eſt ma part & celle du pauvre monde ; voilà comme on le mene : pourquoi pauvre monde eſt-il ? ce n'eſt pas votre faute, & ce que j'en dis n'eſt que pour faire une comparaiſon. C'eſt que Mademoiſelle, à qui ce ſeroit mal fait de dire, que veux-tu, n'eſt preſque pourtant pas plus mademoiſelle que je ſuis monſieur : c'eſt ma foi la même choſe.

Comment donc, petit impertinent, la même choſe ! s'écria-t-elle.

Eh, pardi oui, répondis-je ; mais je n'ai pas fait, laiſſez-moi me reprendre.

Eſt-ce que monſieur Haberd, votre pere, & devant Dieu ſoit ſon ame, étoit un gredin, Mademoiſelle ? Il étoit fils d'un bon fermier de Beauce, moi fils d'un bon fermier de Champagne ; c'eſt déja ferme pour ferme : nous voilà déja, monſieur votre pere & moi, auſſi gredins l'un que l'autre. Il ſe fit marchand ; n'eſt-ce pas ? je le ferai peut-être, ce ſera encore boutique pour boutique. Vous autres Demoiſelles, qui êtes ſes filles, ce n'eſt donc que d'une boutique que vous valez mieux que moi ; mais cette boutique, ſi je la prends, mon fils dira, mon pere l'avoit, & par là mon fils ſera au niveau de vous. Aujourd'hui vous allez de la boutique à la ferme, & moi j'irai de la ferme à la boutique. Il n'y a pas là grande différence : ce n'eſt qu'un étage que vous avez de plus que moi. Eſt-ce qu'on eſt miſérable

à cauſe d'un étage de moins ? Eſt-ce que les gens qui ſervent Dieu comme vous, qui s'adonnent à l'humilité comme vous, comptent les étages, ſur-tout quand il n'y en a qu'un à redire ?

Pour ce qui eſt de cette rue où vous dites que votre ſœur m'a rencontré, hé bien, c'eſt que cette rue, c'eſt que tout le monde y paſſe : j'y paſſois, elle y paſſoit, & il vaut autant ſe rencontrer là qu'ailleurs, quand on a à ſe rencontrer quelque part. J'allois être mendiant ſans elle : hélas ! non pas le même jour, mais un peu plus tard : il auroit bien fallu en venir là ou s'en retourner à la ferme, je le confeſſe franchement, car je n'y entends point fineſſe. C'eſt bien un plaiſir que d'être riche, mais ce n'eſt pas une gloire, hormis pour les ſots ; & puis y a-t-il ſi grande merveille à mon fait ? On eſt jeune, on a pere & mere, on ſort de chez eux pour faire quelque choſe ; quelle richeſſe voulez-vous qu'on ait ? On a peu, mais on cherche, & je cherchois : là-deſſus votre ſœur vient ; qui êtes-vous, me dit-elle ? je lui récite. Voulez-vous venir chez nous ? Nous ſommes deux filles craignant Dieu, dit-elle. Oui-dà, lui dis-je ? & en attendant mieux je la ſuis. Nous cauſons par les chemins ; je lui apprends mon nom, mon ſurnom, mes moyens, je lui détaille ma famille : elle me dit la nôtre eſt de même étoffe ; moi je m'en réjouis : elle dit qu'elle eſt bien-aiſe ; je lui repars, elle me repart : je la loue, elle me le rend. Vous me paroiſſez bon

garçon ; vous, Mademoiſelle, la meilleure fille de Paris ; je ſuis content, lui dis-je, moi contente, & puis nous arrivons chez vous, & puis vous la querellez à cauſe de moi. Vous dites que vous la quitterez, elle vous quitte la premiere ; elle m'emmene : la voilà ſeule, l'ennui la prend, la penſée du mariage lui vient, nous en deviſons, je me trouve là tout porté ; elle m'eſtime, je la révere. Je ſuis fils de fermier, elle petite-fille ; elle ne chicane pas ſur un cran de plus, ſur un cran de moins, ſur une boutique en-deçà, ſur une boutique en-delà : elle a du bien pour nous deux ; moi de l'amitié pour quatre. On appelle un Notaire ; j'écris en Champagne, on me récrit, tout eſt prêt, & je demande à monſieur le Préſident, qui ſait la juſtice par cœur, à madame la Préſidente qui nous écoute, à Madame qui a bon eſprit, à monſieur l'Abbé qui a de la conſcience ; je demande à tout Paris, comme s'il étoit là, où eſt ce grand affront que je vous fais ?

A ces mots la compagnie ſe tut, perſonne ne répondit. Notre ainée, qui s'attendoit que monſieur le Préſident parleroit, le regardoit étonnée de ce qu'il ne diſoit rien : quoi, Monſieur ! lui dit-elle, eſt-ce que vous m'abandonnez ?

J'aurois fort envie de vous ſervir, Mademoiſelle, lui dit-il ; mais que voulez-vous que je faſſe en pareil cas ? Je croyois l'affaire bien différente ; & ſi tout ce qu'il dit eſt vrai, il ne ſeroit ni juſte ni poſſible de s'op-

poser à un mariage qui n'a point d'autre défaut que d'être ridicule à cause de la disproportion des âges.

Sans compter, dit la dame parente, qu'on en voit tous les jours de bien plus grandes de ces disproportions, & que celle-ci ne sera sensible que dans quelques années, car votre sœur est encore fraîche.

Et d'ailleurs, dit la Présidente d'un air conciliant, elle est sa maîtresse cette fille; & ce jeune homme n'a contre lui que sa jeunesse dans le fond.

Et il n'est pas défendu d'avoir un mari jeune, dit l'Abbé d'un ton goguenard.

Mais n'est-ce pas une folie qu'elle fait, dit mademoiselle Haberd, dont toutes ces généalogies avoient mis la tête en désordre, & n'y a-t-il pas de la charité à l'en empêcher? Vous, Madame, qui m'avez tant promis d'engager monsieur le Président à me prêter son secours, ajouta-t-elle en parlant à cette dame dévote, est-ce que vous ne le presserez pas d'agir? Je comptois tant sur vous.

Mais, ma bonne demoiselle Haberd, reprit la dame, il faut entendre raison. Vous m'avez parlé de ce jeune homme comme du dernier des malheureux, n'appartenant à personne, & j'ai pris feu là-dessus; mais point du tout, ce n'est point cela, c'est le fils d'honnêtes gens, d'une bonne famille de Champagne, d'ailleurs un garçon raisonnable, & je vous avoue que je me ferois un scrupule de nuire à sa petite fortune.

A ce discours le garçon raisonnable salua la scrupuleuse : ma révérence parut sur le champ.

Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que le monde ! s'écria ma belle-sœur future. Pour avoir dit à Madame qu'elle se soutenoit bien à l'âge qu'a ma sœur , voilà que j'ai perdu ses bonnes graces : qui est-ce qui devineroit qu'on est encore une nymphe à cinquante ans ! Adieu , Madame ; monsieur le Président , je suis votre servante.

Cela dit , elle salua le reste de la compagnie ; pendant que la Dame dévote la regardoit de côté , d'un air méprisant , sans daigner lui répondre.

Allez , mon enfant , me dit-elle quand l'autre fut partie ; mariez-vous , il n'y a pas le mot à vous dire.

Je lui conseille même de se hâter , dit la Présidente ; car cette sœur-là est bien mal intentionnée. De quelque façon qu'elle s'y prenne , ses mauvaises intentions n'aboutiroient à rien , dit froidement le Président , & je ne vois pas ce qu'elle pourroit faire.

Là-dessus on annonça quelqu'un. Venez , me dit en se levant la nymphe de cinquante ans , je vais vous donner un petit billet pour mademoiselle Haberd : c'est une fort bonne fille ; je l'ai toujours mieux aimée que l'autre , & je suis bien-aise de lui apprendre comment ceci s'est passé. Monsieur le Président , permettez-moi de passer un moment dans votre cabinet pour écrire ; & tout

de ſuite elle part, je la ſuis très-content de mon ambaſſade.

Quand nous fûmes dans ce cabinet : franchement, mon garçon, me dit-elle, en prenant une feuille de papier, & en eſſayant quelques plumes, j'ai d'abord été contre vous ; cette emportée qui ſort nous avoit ſi fort parlé à votre déſavantage, que votre mariage paroiſſoit la choſe du monde la plus extraordinaire ; mais j'ai changé d'avis dès que je vous ai vu ; je vous ai trouvé une phyſionomie qui détruiſoit tout le mal qu'elle avoit dit, & effectivement vous l'avez belle, & même heureuſe : Mademoiſelle Haberd la cadette a raiſon.

Je ſuis bien obligé, Madame, à la bonne opinion que vous avez de moi, lui répondis-je, & je tâcherai de la mériter.

Oui, me dit-elle, je penſe très-bien de vous, extrêmement bien ; je ſuis charmée de votre aventure ; & ſi cette fâcheuſe ſœur vous faiſoit encore quelque chicane, vous pouvez compter que je vous ſervirai contr'elle.

C'étoit toujours en eſſayant différentes plumes qu'elle me tenoit ces diſcours, & elle ne pouvoit pas en trouver de bonnes.

Voilà de mauvaiſes plumes, dit-elle, en tâchant d'en tailler, ou plutôt d'en raccommoder une : quel âge avez-vous ? Bientôt vingt ans, Madame, lui dis-je en gros. C'eſt le véritable âge de faire fortune, reprit-elle ; vous n'avez beſoin que d'amis qui vous pouſſent, & je veux vous en donner ; car j'aime votre Mademoiſelle Haberd, & je lui fais bon gré

de ce qu'elle fait pour vous ; elle a du discernement : mais il est vrai qu'il n'y a que quatre ou cinq mois que vous arrivez de campagne ; on ne le croiroit point à vous voir : vous n'êtes point hâlé, vous n'avez point l'air campagnard : il a le plus beau teint du monde.

A ce compliment les roses du beau teint augmenterent ; je rougis un peu par pudeur, mais bien plus par je ne sais quel sentiment de plaisir qui me vint de me voir loué sur ce ton-là par une femme de cette considération.

On se sent fort, & bien à son aise, quand c'est par la figure qu'on plaît ; car c'est un mérite qu'on n'a point de peine à soutenir, ni à faire durer ; cette figure ne change point, elle est toujours là, vos agréments y tiennent ; & comme c'est à eux qu'on en veut, vous ne craignez point que les gens se détrompent sur votre chapitre, & cela vous donne de la confiance.

Je crois que je plais par ma personne, disois-je donc en moi-même, & je sentois en même-temps l'agréable & le commode de cette façon de plaire ; ce qui faisoit que j'avois l'air assez aisé.

Cependant les plumes alloient toujours mal ; on essayoit de les tailler, on ne pouvoit en venir à bout, & tout en se dépitant, on continuoit la conversation.

Je ne saurois écrire avec cela, me dit-elle ; ne pourriez-vous pas m'en tailler une ?

Oui-dà, Madame, lui dis-je, je vais y tâcher ; j'en prends donc une, & je la taille.

Vous mariez-vous cette nuit ? reprit-elle

pendant que j'étois après cette plume. Je crois qu'oui, Madame.

Eh, dites-moi, ajouta-t-elle en souriant, Mademoiselle Haberd vous aime beaucoup, mon garçon, je n'en doute pas, & je n'en suis point surprise; mais entre-nous, l'aimez-vous un peu aussi? avez-vous de l'amour pour elle? là, ce que l'on appelle de l'amour; ce n'est pas de l'amitié que j'entends, car de cela elle en mérite beaucoup de votre part, & vous n'êtes pas obligé au reste; mais a-t-elle quelques charmes à vos yeux, toute âgée qu'elle est?

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton badin qui me dictoit ma réponse, qui sembloit m'exciter à dire que non, & à plaisanter de ses charmes. Je sentis que je lui ferois plaisir de n'être pas impatient de les posséder; & ma foi je n'eus pas la force de lui refuser ce qu'elle demandoit.

En fait d'amour, tout engagé qu'on est déja, la vanité de plaire ailleurs vous rend l'ame si infidelle, & vous donne en pareille occasion de si lâches complaisances.

J'eus donc la foiblesse de manquer d'honneur & de sincérité ici; car j'aimois Mademoiselle Haberd, du moins je le croyois, & cela revient au même pour la fripponnerie que je fis alors; & quand je ne l'aurois pas aimée, les circonstances où je me trouvois avec elle, les obligations que je lui avois, & que j'allois lui avoir, tout n'exigeoit-il pas que je disse sans hésiter, oui, je l'aime, & de tout mon cœur?

Je n'en fis pourtant rien, parce que cette Dame ne vouloit pas que je l'aimasse, & que j'étois flatté de ce qu'elle ne le vouloit pas.

Mais comme je n'étois pas de caractere à être un effronté fripon, que je n'étois même tout au plus capable d'un procédé faux que dans un cas de cette nature, je pris un milieu que je m'imaginai en être un, & ce fut de me contenter de sourire sans rien répondre, & de mettre une mine à la place du mot qu'on me demandoit.

Oui, oui, je vous entends, dit la Dame, vous êtes plus reconnoissant qu'amoureux : je m'en doutois bien ; cette fille-là n'a pourtant pas été désagréable autrefois.

Pendant qu'elle parloit j'essayois la plume que j'avois taillée ; elle n'alloit pas à ma fantaisie, & j'y retouchois pour allonger un entretien qui m'amusoit beaucoup, & dont je voulois voir la fin.

Oui, elle est fort passée ; mais je pense qu'elle a été assez jolie, dit encore la Dame en continuant : &, comme dit sa sœur, elle a bien cinquante ens ; il n'a pas tenu à moi tantôt qu'elle ne fût de beaucoup plus jeune ; car je la faisois de mon âge, pour la rendre plus excusable. Si j'avois pris le parti de sa sœur aînée, je vous aurois nui auprès du Président; mais je n'ai eu garde.

J'ai bien remarqué, lui dis-je, la protection que vous m'accordiez, Madame. Il est vrai, reprit-elle, que je me suis assez ouvertement déclarée : cette pauvre cadette, je me mets à sa place, elle auroit eu trop de cha-

grin de vous perdre, toute vieille qu'elle eſt, & d'ailleurs je vous veux du bien.

Hélas ! Madame, repris-je d'un air naïf, j'en dirois bien autant de vous, ſi je valois la peine de parler. Eh, pourquoi non, dit-elle ; je ne néglige l'amitié de perſonne, mon cher enfant, ſur-tout de ceux qui ſont à mon gré autant que vous ; car vous me plaiſez : je ne ſais, mais vous m'avez prévenue en votre faveur ; je ne regarde pas à la condition des gens, moi ; je ne regle pas mon goût là-deſſus.

Et quoiqu'elle gliſſât ces dernieres paroles en femme qui prend les mots qui lui viennent, & qui n'a pas à s'obſerver ſur ce qu'elle penſe, la force du diſcours l'obligea pourtant à baiſſer les yeux ; car on ne badine pas avec ſa conſcience.

Cependant je ne ſavois plus que faire de cette plume ; il étoit temps de l'avoir rendue bonne, ou de la laiſſer là.

Je vous ſupplie, lui dis-je, de me conſerver cette bonne volonté que vous me marquez, Madame ; il ne ſauroit me venir du bien d'aucune part, que j'aime autant que la vôtre.

Et c'étoit en lui rendant la plume que je parlois ainſi. Elle la prit, l'eſſaya, & dit, elle va fort bien : vous écrivez liſiblement ſans doute ? Aſſez, lui dis-je. Cela ſuffit, & j'ai envie, reprit-elle, de vous donner à copier quelque choſe que je ſouhaiterois avoir au net. Quand il vous plaira, Madame, lui dis-je.

Là-deſſus elle commença ſa lettre à Made-

moiselle Haberd, & de temps en temps levoit les yeux sur moi.

Votre pere est-il bel homme? est-ce à lui que vous ressemblez, ou à votre mere? me dit-elle après deux ou trois lignes d'écrites. C'est à ma mere, Madame, lui dis-je.

Deux lignes après : votre histoire avec cette vieille fille qui vous épouse est singuliere, ajouta-t-elle comme par réflexion, & en riant : il faut pourtant qu'elle ait de bons yeux, toute retirée qu'elle a vécu, & je ne la plains pas ; mais sur-tout vivez en honnête homme avec elle, je vous y exhorte, mon garçon, & faites après de votre cœur ce qu'il vous plaira ; car à votre âge on ne le garde pas.

Hélas ! Madame, lui dis-je, à quoi me serviroit-il de le donner ? qui est-ce qui voudroit d'un villageois comme moi ?

Oh ! reprit-elle en secouant la tête, ce ne seroit pas là la difficulté. Vous m'excuserez, Madame, lui dis-je ; parce que ce ne seroit pas ma pareille que j'aimerois, je ne m'en soucierois pas; ce seroit quelque personne qui seroit plus que moi : il n'y a que cela qui me feroit envie.

Hé bien, me dit-elle, c'est là penser à merveille, & je vous en estime davantage ; ce sentiment-là vous sied bien ; ne le perdez pas, il vous fait honneur, & il vous réussira, je vous le prédis : je m'y connois, vous devez m'en croire, ayez bon courage ; & c'étoit avec un regard persuasif qu'elle me disoit cela. A propos ce cœur, ajouta-t-elle, êtes-vous né un peu tendre ? c'est la marque d'un bon caractere.

Oh pardi, je ſuis donc du meilleur caractere du monde, repris-je. Oui-dà, dit-elle! ha, ha, ha.... Ce gros garçon, il me répond cela avec une vivacité tout-à-fait plaiſante : eh, parlez-moi franchement? eſt-ce que vous auriez déja quelque vue? Aimeriez-vous actuellement quelque perſonne?

Oui, lui dis-je, j'aime toutes les perſonnes à qui j'ai obligation; comme à vous, Madame, que j'aime plus que toutes les autres.

Prenez garde, me dit-elle, je parle d'amour, & vous n'en avez pas pour ces perſonnes-là, non plus que pour moi; ſi vous nous aimez, c'eſt par reconnoiſſance, & non pas à cauſe que nous ſommes aimables.

Quand les perſonnes ſont comme vous, c'eſt à cauſe de tout, lui repartis-je; mais ce n'eſt pas à moi à le dire. Oh! dites, mon enfant, dites, reprit-elle; je ne ſuis ni ſotte ni ridicule, & pourvu que vous ſoyez de bonne foi, je vous le pardonne.

Pardi, de bonne foi! répondis-je; ſi je ne l'étois pas, je ſerois donc bien difficile. Doucement pourtant, me dit-elle en ſe mettant le doigt ſur la bouche; ne dites cela qu'à moi au moins, car on en riroit, mon enfant: & d'ailleurs, vous me brouilleriez avec Mademoiſelle Haberd, ſi elle le ſavoit.

Je m'empêcherois bien de le dire, ſi elle étoit-là, repris-je. Vraiment, c'eſt que ces vieilles ſont jalouſes, & que le monde eſt méchant, ajouta-t-elle en achevant ſa lettre, & il faut toujours ſe taire.

Nous entendîmes alors du bruit dans une chambre prochaine.

N'y auroit-il pas quelque domeſtique qui nous écoute, dit-elle en pliant ſa lettre ? J'en ſerois fâchée. Sortons : rendez ce billet à Mademoiſelle Haberd ; dites-lui que je ſuis ſon amie, entendez-vous ; & dès que vous ſerez mariés, venez m'en informer ici où je demeure ; mon nom eſt au bas du billet que j'ai écrit : mais ne venez que ſur le ſoir, je vous donnerai ces papiers, que vous copierez, nous cauſerons ſur les moyens de vous rendre ſervice dans la ſuite. Allez, mon cher enfant, ſoyez ſage, j'ai de bonnes intentions pour vous, dit-elle d'un ton plus bas, avec douceur, & en me rendant la lettre d'une façon qui vouloit dire : je vous tends la main auſſi ; du moins je le compris de même : de ſorte qu'en recevant le billet, je baiſai cette main qui paroiſſoit ſe préſenter, & qui ne fit point la cruelle, malgré la vive & affectueuſe reconnoiſſance avec laquelle je la baiſois & cette main étoit belle.

Pendant que je la tenois, voilà encore ce qu'il ne faut point dire, me gliſſa-t-elle en me quittant. Oh ! je ſuis honnête garçon, Madame, lui répondis-je bien confidemment, en vrai Payſan pour le coup, en homme qui convient de bonne foi qu'on ne le maltraite pas, & qui ne ſait pas vivre avec la pudeur des Dames.

Le trait étoit brutal ; elle rougit légerement, car je n'étois pas digne qu'elle en rougît beaucoup ; je ne ſavois pas l'innocence que je faiſois : ainſi elle ſe remit ſur le champ, & je vis que,

toute réflexion faite, elle étoit bien-aiſe de cette groſſiereté qui m'étoit échappée; c'étoit une marque que je comprenois ſes ſentiments; & cela lui épargnoit les détours qu'elle auroit été obligée de prendre une autre fois pour les dire.

Nous nous quittâmes donc : elle rentra dans l'appartement de madame la Préſidente, moi je me retirai plein d'une agréable émotion.

Eſt-ce que vous aviez deſſein de l'aimer, me direz-vous? Je n'avois aucun deſſein déterminé; j'étois ſeulement charmé de me trouver au gré d'une grande Dame : j'en pétillois d'avance, ſans ſavoir à quoi cela aboutiroit, ſans ſonger à la conduite que je devois tenir.

De vous dire que cette Dame me fût indifférente, non; de vous dire que je l'aimois, je ne le crois pas non plus. Ce que je ſentois pour elle, ne pouvoit guere s'appeller de l'amour; car je n'aurois pas pris garde à elle, ſi elle n'avoit pas pris garde à moi; & de ſes attentions même je ne m'en ſerois point ſoucié, ſi elle n'avoit pas été une perſonne de diſtinction.

Ce n'étoit donc point elle que j'aimois, c'étoit ſon rang qui étoit très-grand par rapport à moi.

Je voyois une femme de condition, d'un certain air, qui avoit apparemment des valets, un équipage, & qui me trouvoit aimable, qui me permettoit de lui baiſer la main, & qui ne vouloit pas qu'on le ſût; une femme enfin, qui nous tiroit mon orgueil & moi du néant où nous étions encore; car avant ce temps-là, m'étois-je eſtimé quelque choſe? Avois-je ſenti ce que c'étoit qu'amour-propre?

Il eſt vrai que j'allois épouſer mademoiſelle Haberd : mais c'étoit une petite bourgeoiſe, qui avoit débuté par me dire que j'étois autant qu'elle, qui ne m'avoit pas donné le temps de m'orgueillir de ſa conquête, & qu'à ſon bien près je regardois comme mon égale.

N'avois-je pas été ſon couſin? Le moyen après cela de voir une diſtance ſenſible entr'elle & moi?

Mais ici elle étoit énorme, je ne la pouvois pas meſurer ; je me perdois en y ſongeant : cependant c'étoit de cette diſtance-là qu'on venoit à moi, ou que je me trouvois tout-d'un-coup porté juſqu'à une perſonne qui n'auroit pas ſeulement dû ſavoir ſi j'étois au monde : oh ! voyez s'il n'y avoit pas là de quoi me tourner la tête, de quoi me donner des mouvements approchants de ceux de l'amour.

J'aimois donc par reſpect & par étonnement pour mon aventure, par ivreſſe de vanité, par tout ce qu'il vous plaira, par le cas infini que je faiſois des appas de cette Dame ; car je n'avois rien vu de ſi beau qu'elle, à ce que je m'imaginois alors : elle avoit pourtant cinquante ans, & je l'avois fixée à cela dans la chambre de la Préſidente ; mais je ne m'en reſſouvenois plus. Je ne lui deſirois rien ; eût-elle eu vingt ans de moins, elle ne m'auroit pas paru en valoir mieux ; c'étoit une Déeſſe, & les Déeſſes n'ont point d'âge. De ſorte que je m'en retournai pénétré de joie, bouffi de gloire, & plein de mes folles exagérations ſur le mérite de la Dame.

Il ne me vint pas un moment en pensée que mes sentiments fissent tort à ceux que je devois à mademoiselle Haberd ; rien dans mon esprit n'avoit changé pour elle , & j'allois la revoir aussi tendrement qu'à l'ordinaire : j'étois ravi d'épouser l'une , & de plaire à l'autre , & on sent fort bien deux plaisirs à la fois.

Mais avant que de me mettre en chemin pour retourner chez ma future , j'aurois dû faire le portrait de cette Déesse que je venois de quitter; mettons-le ici , il ne sera pas long.

Vous savez son âge , je vous ai dit qu'elle étoit bien faite , & ce n'est pas assez dire : j'ai vu peu de femmes d'une taille aussi noble , & d'un aussi grand air.

Celle-ci se mettoit toujours d'une maniere modeste , d'une maniere pourtant qui n'ôtoit rien à ce qui lui restoit d'agréments naturels.

Une femme auroit pu se mettre comme cela pour plaire , sans être accusée de songer à plaire : je dis une femme intérieurement coquette ; car il falloit l'être pour tirer parti de cette parure-là ; il y avoit de petits ressorts secrets à y faire jouer pour la rendre aussi gracieuse que décente , & peut-être plus piquante que l'ajustement le plus déclaré.

C'étoient de belles mains & de beaux bras sous du linge uni : on les en remarque mieux là-dessous , cela les rend plus sensibles.

C'étoit un visage un peu ancien , mais encore beau , qui auroit paru vieux avec une cornette de prix , qui ne paroissoit qu'aimable avec une cornette toute simple. C'est le négli-

ger trop que de l'orner ſi peu, avoit-on envie de dire.

C'étoit une gorge bien faite (il ne faut pas oublier cet article-là, qui eſt preſque auſſi conſidérable que le viſage dans une femme:) gorge fort blanche, fort enveloppée; mais dont l'enveloppe ſe dérangeoit quelquefois par un geſte qui en faiſoit paroître la blancheur; & le peu qu'on voyoit alors en donnoit la meilleure idée du monde.

C'étoient de grands yeux noirs, qu'on rendoit ſages & ſérieux, malgré qu'ils en euſſent; car foncierement ils étoient vifs, tendres & amoureux.

Je ne les définirai pas en entier: il y auroit tant à parler de ces yeux-là; l'art y mettoit tant de choſes, la nature y en mettoit tant d'autres, que ce ne ſeroit jamais fait, ſi on en vouloit tout dire, & peut-être qu'on n'en viendroit pas à bout. Eſt-ce qu'on peut dire tout ce qu'on ſent? Ceux qui le croient ne ſentent guere, & ne voient apparemment que la moitié de ce qu'on peut voir.

Venons à la phyſionomie que compoſoit le tout enſemble.

Au premier coup d'œil on eût dit de celle qui la portoit, voilà une perſonne bien grave & bien poſée.

Au premier coup d'œil, voilà une perſonne qui a acquis cet air de ſageſſe & de gravité: elle ne l'avoit pas. Cette perſonne-là eſt-elle vertueuſe? la phyſionomie diſoit: oui, mais il lui en coûte: elle ſe gouverne mieux qu'elle n'eſt
ſouvent

fouvent tentée de le faire : elle fe refufe au plaifir, mais elle l'aime ; gare qu'elle n'y cede. Voilà pour les mœurs.

Quant à l'efprit, on la foupçonnoit d'en avoir beaucoup, & on foupçonnoit jufte : je ne l'ai pas affez connue pour en dire davantage là-deffus.

A l'égard du caractere, il me feroit difficile de le définir auffi : ce que je vais en rapporter va pourtant en donner une idée affez étendue & affez finguliere.

C'eft qu'elle n'aimoit perfonne, qu'elle vouloit pourtant plus de mal à fon prochain qu'elle ne lui en faifoit directement.

L'honneur de paffer pour bonne l'empêchoit de fe montrer méchante ; mais elle avoit l'adreffe d'exciter la malignité des autres, & cela tenoit lieu d'exercice à la fienne.

Par-tout où elle fe trouvoit, la converfation n'étoit que médifante, & c'étoit elle qui mettoit les autres dans cette humeur-là, foit en louant, foit en défendant quelqu'un mal à propos ; enfin, par une infinité de rubriques, en apparence toutes obligeantes pour ceux qu'elle vous donnoit à déchirer, & puis pendant qu'on les mettoit en pieces, c'étoient des exclamations charitables, & en même-temps encourageantes. Mais qui me dites-vous là ? Ne vous trompez-vous point ? Cela eft-il poffible ? De façon qu'elle fe retiroit toujours innocente des crimes qu'elle faifoit commettre, (j'appelle ainfi tout ce qui eft fatyre ;) & toujours protectrice des gens

qu'elle perdoit de réputation par la bouche des autres.

Et ce qui eſt de plaiſant, c'eſt que cette femme, telle que je vous la peins, ne ſavoit pas qu'elle avoit l'ame ſi méchante ; le fond de ſon cœur lui échappoit, ſon adreſſe la trompoit, elle s'y attrapoit elle-même, & parce qu'elle feignoit d'être bonne, elle croyoit l'être en effet.

Telle étoit donc la Dame d'auprès de qui je ſortois ; je vous la peins d'après ce que j'entendis dire d'elle dans les ſuites, d'après le peu de commerce que nous eûmes enſemble, & d'après les réflexions que j'ai faites depuis.

Il y avoit huit ou dix ans qu'elle étoit veuve ; ſon mari, à ce qu'on diſoit, n'étoit pas mort content d'elle : il l'avoit accuſée de quelque irrégularité de conduite ; & pour prouver qu'il avoit eu tort, elle s'étoit, depuis ſon veuvage, jettée dans une dévotion qui l'avoit écartée du monde, & qu'elle avoit ſoutenue, tant par fierté que par habitude, & par la raiſon de l'indécence qu'il y auroit eu à reparoître ſur la ſcene avec des appas qu'on n'y connoiſſoit plus, que le temps avoit un peu uſés, & que la retraite même auroit flétris ; car elle fait cet effet-là ſur les perſonnes qui en ſortent La retraite, ſur-tout la chrétienne, ne ſied bien qu'à ceux qui y demeurent, & jamais on n'en rapporta un viſage à la mode : il en devient toujours ou ridicule ou ſcandaleux.

Je retournois donc chez mademoiſelle Haberd, ma future, & je doublois joyeuſement

les pas pour y arriver plutôt, quand un grand embarras de carroſſes & de charrettes m'arrêta à l'entrée d'une rue : je ne voulus pas m'y engager de peur d'être bleſſé, & en attendant que l'embarras fût fini, j'entrai dans une allée, où, pour paſſer le temps, je me mis à lire la lettre que madame de Ferval (c'eſt ainſi que je nommerai la Dame dont je viens de parler) m'avoit donnée pour mademoiſelle Haberd, & qui n'étoit pas cachetée.

J'en liſois à peine les premiers mots, qu'un homme deſcendu de l'eſcalier qui étoit au fond de l'allée, la traverſa en fuyant à toutes jambes, me froiſſa en paſſant, laiſſa tomber, à mes pieds une épée nue qu'il tenoit, & ſe ſauva en fermant ſur moi la porte de la rue.

Me voilà donc enfermé dans cette allée, non ſans quelqu'émotion de ce que je venois de voir.

Mon premier ſoin fut de me hâter d'aller à la porte pour la r'ouvrir ; mais j'y tâchai en vain, je ne pus en venir à bout.

D'un autre côté, j'entendois du bruit au haut de l'eſcalier. L'allée étoit aſſez obſcure, cela m'inquiéta.

Et comme, en pareil cas, tous nos mouvements tendent machinalement à notre conſervation, que je n'avois ni verge ni bâton, je me mis à ramaſſer cette épée, ſans trop ſavoir ce que je faiſois.

Le bruit d'en haut redoubloit ; il me ſembloit même entendre des cris comme venant d'une fenêtre de la maiſon ſur la rue, & je ne me trompois pas. Je démêlai qu'on crioit,

arrête, arrête; & à tout hasard je tenois toujours cette épée nue d'une main, pendant que de l'autre je tâchois encore d'ouvrir cette misérable porte, qu'à la fin j'ouvris, sans songer à lâcher l'épée.

Mais je n'en fus pas mieux; toute une populace s'y étoit assemblée, qui, en me voyant avec l'air affaré que j'avois, & cette épée nue que je tenois, ne douta point que ne fusse ou un assassin ou un voleur.

Je voulus m'échapper, mais il me fut impossible, & les efforts que je fis pour cela ne servirent qu'à rendre contre moi les soupçons encore plus violents.

En même-temps voilà des Archers ou des Sergents accourus d'une barriere prochaine, qui percent la foule, m'arrachent l'épée que je tenois, & qui me saisissent.

Je veux crier, dire mes raisons; mais le bruit & le tumulte empêchent qu'on ne m'entende, & malgré ma résistance, qui n'étoit pas de trop bon sens, on m'entraîne dans la maison, on me fait monter l'escalier, & j'entre avec les Archers qui me menent, & quelques voisins qui nous suivent, dans un petit appartement où nous trouvons une jeune Dame couchée à terre, extrêmement blessée, évanouie, & qu'une femme âgée tâchoit d'appuyer conrre un fauteuil.

Vis-à-vis d'elle étoit un jeune homme fort bien mis, blessé aussi, renversé sur un sopha, & qui, en perdant son sang, demandoit du secours pour la jeune Dame en question, pendant que la vieille femme & une espece de servante poussoient les hauts cris.

Eh vîte, Meſſieurs, vîte un Chirurgien, dit le jenne homme à ceux qui me tenoient; qu'on ſe hâte de la ſecourir, elle ſe meurt : peut-être la ſauvera-t-on ; (il parloit de la jeune Dame.)

Le Chirurgien n'étoit pas loin ; il en demeuroit un vis-à-vis la maiſon, qu'on appella de la fenêtre, & qui monta ſur le champ ; il vint auſſi un Commiſſaire.

Et comme je parlois beaucoup, que je proteſtois n'avoir point de part à cette aventure, & qu'il étoit injuſte de me retenir, on m'entraîna dans un petit cabinet voiſin, où j'attendis qu'on eût viſité les bleſſures de la Dame & du jeune homme.

La Dame qui étoit évanouie revint à elle, & quand on eut mis ordre à tout, on me ramena du cabinet où j'étois dans leur chambre.

Connoiſſez-vous ce jeune homme ? leur dit un de mes Archers. Examinez-le : nous l'avons trouvé dans l'allée dont la porte étoit fermée ſur lui, & qu'il a ouverte en tenant à la main cette épée que vous voyez. Elle eſt encore toute ſanglante, s'écria là-deſſus quelqu'autre qui l'examina, & voilà ſans doute un de ceux qui vous ont bleſſée.

Non, Meſſieurs, répondit le jeune homme d'une voix très-foible ; nous ne connoiſſons point cet homme, ce n'eſt pas lui qui nous a mis dans l'état où nous ſommes : mais nous connoiſſons notre aſſaſſin ; c'eſt un nommé tel .... (il dit un nom dont je ne me reſſouviens plus ; mais puiſque celui-ci étoit dans la maiſon, & que vous l'y avez ſaiſi avec

cette épée encore teinte de notre ſang, peut-être celui qui nous a aſſaſſiné l'avoit-il pris pour le ſoutenir en cas de beſoin ; & il faut toujours l'arrêter.

Miſérable, me dit à ſon tour la jeune Dame, ſans me donner le temps de répondre, qu'eſt devenu celui dont tu es ſans doute le complice? Hélas! Meſſieurs, il vous eſt échappé! Elle n'eut pas la force d'aller plus loin : elle étoit bleſſée à mort, & ne pouvoit pas en revenir.

Je crus alors pouvoir parler ; mais à peine commençois-je à m'expliquer, que l'Archer qui avoit le premier pris la parole, m'interrompant :

Ce n'eſt pas ici que tu dois te juſtifier, me dit-il ; marche : & ſur le champ on me traîne en bas, où je reſtai juſqu'à l'arrivée d'un fiacre qu'on étoit allé chercher, & dans lequel on me mena en priſon.

L'endroit où je fus mis n'étoit pas tout-à-fait un cachot ; mais il ne s'en falloit guere.

Heureuſement celui qui m'enferma, tout Geolier qu'il étoit, n'avoit point la mine impitoyable, il ne m'effraya point : & comme, en de pareils moments, on s'accroche à tout, & qu'un viſage un peu moins féroce que les autres, vous paroît le viſage d'un bon homme : Monſieur, dis-je à ce Geolier, en lui mettant dans la main quelques-unes de ces pieces d'or que m'avoit donné mademoiſelle Haberd, qu'il ne refuſa point, qui l'engagerent à m'écouter, & que j'avois conſervées, quoiqu'on m'eût fait quitter tout ce que j'avois, parce que de

ma poche, qui se trouva percée, elles avoient, en bon Français, coulé plus bas, il ne m'étoit resté que mon billet que j'avois mis dans mon sein, après l'avoir tenu long-temps chiffonné dans ma main.

Hélas! Monsieur, lui dis-je donc, vous qui êtes libre d'aller & de venir, rendez-moi un service: je ne suis coupable de rien, vous le verrez; ce n'est ici qu'un malheur qui m'est arrivé. Je sors de chez Monsieur le Président de... & une Dame qui est sa parente m'a remis un billet pour le porter chez une nommée mademoiselle Haberd, qui demeure en telle rue & en tel endroit; & comme je ne saurois le rendre, je vous le remets à vous: ayez la bonté de le porter, ou de l'envoyer chez cette Demoiselle, & de lui dire en même-temps où je suis: tenez, ajoutai-je en tirant encore quelques pieces, voilà de quoi payer le message s'il le faut; & ce n'est rien que tout cela, vous serez bien autrement récompensé, quand on me retirera d'ici.

Attendez, me dit-il, en tirant un petit crayon; n'est-ce pas chez mademoiselle Haberd que vous dites, en telle rue? Oui, Monsieur, répondis-je; mettez aussi que c'est dans la maison de madame d'Alain la veuve.

Bon, reprit-il, dormez en repos, j'ai à sortir, & dans une heure au plus tard votre affaire sera faite.

Il me laissa brusquement après ces mots, & je restai pleurant entre mes quatre murailles; mais avec plus de consternation que d'é-

pouvante : ou si j'avois peur, c'étoit par un effet de l'émotion que m'avoit causé mon accident ; car je ne songeai point à craindre pour ma vie.

En de pareilles occasions nous sommes d'abord saisis des mouvements que nous méritons d'avoir ; notre ame, pour ainsi dire, se fait justice. Un innocent en est quitte pour soupirer, & un coupable tremble : l'un est affligé, l'autre est inquiet.

Je n'étois donc qu'affligé, je méritois de n'être que cela : quel désastre, disois-je en moi-même ! ah ! la maudite rue avec ses embarras ! qu'avois-je affaire dans cette miserable allée ! c'est bien le diable qui m'y a poussé quand j'y suis entré.

Et puis mes larmes couloient : eh, mon Dieu ! où en suis-je ! eh, mon Dieu ! tirez-moi d'ici, disois-je après. Voilà de méchantes gens que cette demoiselle Haberd l'ainée & monsieur Doucin ; quel chagrin ils me donnent avec leur Président où il a fallu que j'aille : & puis de soupirer, puis de pleurer, puis de me taire & de parler. Mon pauvre pere ne se doute pas que je suis en prison le jour de ma nôce, reprenois-je, & cette chere mademoiselle Haberd qui m'attend, ne sommes-nous pas bien en chemin de nous revoir ?

Toutes ces considérations m'abymoient de douleur ; à la fin pourtant, d'autres réflexions vinrent à mon secours ; il ne faut point me désesperer, disois-je. Dieu ne me délaissera pas. Si ce Geolier rend ma lettre à mademoiselle

Haberd, & qu'il lui apprenne mon malheur, elle ne manquera pas de travailler à ma délivrance.

Et j'avois raifon de l'efpérer, comme on le verra. Le Geolier ne me trompa point. La lettre de madame de Ferval fut portée une ou deux heures après à ma future ; ce fut lui-même qui en fut le porteur, & qui l'inftruifit de l'endroit où j'étois : il vint me le dire à fon retour, en m'apportant quelque nourriture qui ne me tenta point.

Bon courage, me dit-il, j'ai donné votre lettre à la Demoifelle ; je lui ai dit que vous étiez en prifon, & quand elle l'a fu, elle s'eft tout-d'un-coup évanouie ; adieu. C'étoit bien là un ftyle de Geolier, comme vous voyez.

Eh ! un moment, lui criai-je, en l'arrêtant ; y avoit-il quelqu'un pour la fecourir au moins ?

Oh qu'oui, me dit-il ; ce ne fera rien que cela ; il y avoit deux perfonnes avec elle. Eh ! ne vous a-t-elle rien dit ? repris-je encore ? Eh pardi, non, me répondit-il, puifqu'elle avoit perdu la parole : mangez toujours en attendant mieux.

Je ne faurois, lui dis-je ; je n'ai que foif, & j'aurois befoin d'un peu de vin, n'y auroit-il pas moyen d'en avoir ? Oui-dà, reprit-il ; donnez, je vous en ferai venir.

Après tout l'argent qu'il avoit eu de moi, en tout autre lieu que celui où je me trouvois, le mot de donner auroit été ingrat & malhonnête ; mais en prifon, c'étoit moi qui avois tort, & qui manquois de favoir vivre.

Hélas ! lui dis-je, excuſez-moi, j'oubliois de l'argent, & je tire encore un louis d'or : je n'avois pas d'autre monnoie.

Voulez-vous, me répondit-il en s'en allant, qu'au lieu de vous rendre votre reſte, je vous fourniſſe de vin tant que cela durera ? Vous aurez bien le loiſir de le boire.

Comme il vous plaira, dis-je humblement, & le cœur ſerré de me voir en commerce avec ce nouveau genre d'hommes, qu'il falloit remercier du bien qu'on leur faiſoit.

Ce vin arriva fort à propos ; car j'allois tomber en foibleſſe quand on me l'apporta ; mais il me remit, & je ne me ſentis plus pour tout mal qu'une extrême impatience de voir ce que produiroit la nouvelle dont j'avois fait informer la ſecourable mademoiſelle Haberd.

Quelquefois ſon évanouiſſement m'inquiétoit un peu, je craignois qu'il ne la mît hors d'état d'agir elle-même, & je m'en fiois plus à elle qu'à tous les amis qu'elle auroit pu employer pour moi.

D'un autre côté, cet évanouiſſement m'étoit un garant de ſa tendreſſe, & de la vîteſſe avec laquelle elle viendroit à mon ſecours.

Trois heures s'étoient déja paſſées depuis qu'on m'avoit apporté du vin, quand on vint me dire que deux perſonnes me demandoient en bas ; qu'elles ne monteroient point, & que je pouvois deſcendre.

Le cœur m'en battit de joie : je ſuivis le Geolier, qui me mena dans une chambre, où en entrant je fus accueilli par mademoiſelle Haberd, qui m'embraſſa fondant en larmes.

A côté d'elle étoit un homme vêtu de noir, que je ne connoiſſois pas.

Eh ! monſieur de la Vallée, mon cher enfant, par quel haſatd êtes-vous donc ici ? s'écria-t-elle. Je l'embraſſe : Monſieur, n'en ſoyez point ſurpris, nous devions être mariés aujourd'hui, dit-elle à celui qui l'accompagnoit; & puis revenant à moi, que vous eſt-il donc arrivé ? de quoi s'agit-il ?

Je ne répondis pas ſur le champ : attendri par l'accueil de mademoiſelle Haberd, il fallut me laiſſer le temps de pleurer à mon tour.

Hélas ! dis-je à la fin, c'eſt une furieuſe hiſtoire que la mienne ! Imaginez-vous que c'eſt une allée qui eſt cauſe que je ſuis ici ; pendant que j'y étois on en a fermé la porte : il y avoit deux meurtres de faits en haut, on a cru que j'y avois part, & tout de ſuite me voilà.

Comment ! part à deux meurtres pour être entré dans une allée ! me répondit-elle. Eh ! mon enfant, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? expliquez-vous : eh ! qui eſt-ce qui a tué ? je n'en ſais rien, repris-je ; je n'ai vu que l'epée que j'ai par mégarde ramaſſée dans l'allée.

Ceci à l'air grave, dit alors l'homme vêtu de noir ; ce que vous nous rapportez ne ſauroit nous mettre au fait ; aſſeyons-nous, & contez-nous la choſe comme elle eſt : qu'eſt-ce que c'eſt que cette allée à laquelle nous n'entendons rien ?

Voici, lui dis-je, comme le tout s'eſt paſſé ; & là-deſſus je commençai mon récit par ma ſortie de chez le Préſident ; de là j'en vins à l'em-

barras qui m'avoit arrêté, à cette allée dont je parlois à cet inconnu, qui m'y avoit renfermé en s'enfuyant, à cette épée qu'il avoit laiſſé tomber, que j'avois priſe ; enfin, à tout le reſte de l'aventure.

Je ne connois, lui dis-je, ni le tueur ni les tués, qui n'étoient pas encore morts quand on m'a préſenté à eux, & ils ont confeſſé qu'ils ne me connoiſſoient point non plus : c'eſt là tout ce que je ſais moi-même du ſujet pour lequel on m'empriſonne.

Tout le corps me frémit, dit mademoiſelle Haberd : eh quoi ! on n'a donc pas voulu entendre raiſon ? dès que les bleſſés ne vous connoiſſent pas, qu'ont-ils à vous dire ? Que je ſuis peut-être le camarade du méchant homme qui les a mis à mort, & dont je n'ai jamais vu que le dos, répondis-je.

Cette épée ſanglante avec laquelle on vous a ſaiſi, dit l'habillé de noir, eſt un article fâcheux : cela embarraſſé ; mais votre récit me fait faire une réflexion.

Nous avons entendu dire là-bas que depuis trois ou quatre heures, on a amené un priſonnier, qui a, dit-on, poignardé deux perſonnes dans la rue dont vous nous parlez ; ce pourroit bien être là l'homme qui a traverſé cette allée où vous étiez. Attendez ici tous deux, je vais tâcher de ſavoir plus particulierement de quoi il eſt queſtion, peut-être m'inſtruira-t-on.

Il nous quitta là-deſſus. Mon pauvre garçon, me dit mademoiſelle Haberd, quand il fut

parti, en quel état eſt-ce que je te retrouve ! j'en ai pris un ſaiſiſſement qui me tient encore & qui m'étouffe ; j'ai cru que ce ſeroit aujourd'hui le dernier jour de ma vie. Eh ! mon enfant, quand tu as vu cet embarras, que ne prenois-tu par une autre rue ?

Eh ! mon aimable couſine, lui dis-je, c'étoit pour jouir plutôt de votre vue que je voulois aller par le plus droit chemin ; qui eſt-ce qui va penſer qu'une rue eſt ſi fatale ? on marche, on eſt impatient, on aime une perſonne qu'on va trouver, & on prend ſon plus court, cela eſt naturel.

Je lui baignois les mains de pleurs en lui tenant ce diſcours, & elle en verſoit tant qu'elle pouvoit auſſi.

Qui eſt cet homme que vous avez amené avec vous, lui dis-je, & d'où venez-vous, couſine ? Hélas ! me dit-elle, je n'ai fait que courir depuis la lettre que tu m'as envoyée ; Madame de Ferval m'y faiſoit tant d'honnêtetés, tant d'offres de ſervices, que j'ai d'abord ſongé à m'adreſſer à elle pour la prier de nous ſecourir. C'eſt une bonne Dame, elle n'en auroit pas mieux agi quand ç'auroit été pour ſon fils ; je l'ai vue preſque auſſi fâchée que je l'étois. Ne vous chagrinez point, m'a-t-elle dit, ce ne ſera rien ; nous avons des amis, je le tirerai de là ; reſtez chez moi, je vais parler à M. le Préſident.

Et ſans perdre de temps elle m'a quittée, & un moment après elle eſt revenue avec un billet du Préſident pour Monſieur de....... (c'étoit

un des principaux Magiſtrats pour les affaires de l'eſpece de la mienne.) J'ai pris le billet, je l'ai porté ſur le champ chez ce Magiſtrat, qui, après l'avoir lu, a fait appeller un de ſes Secrétaires, lui a parlé à part, enſuite lui a dit de me ſuivre à la priſon, de me procurer la liberté de te voir, & nous ſommes venus enſemble pour ſavoir ce que c'eſt que ton affaire. Madame de Ferval m'a promis auſſi de ſe joindre à moi, ſi je voulois, pour m'accompagner par-tout où il faudroit aller.

Le Secrétaire qui nous avoit quittés, revint au moment que mademoiſelle Haberd finiſſoit ce détail.

J'ai penſé juſte, nous dit-il; l'homme qu'on a amené ici ce matin, eſt certainement l'aſſaſſin des deux perſonnes en queſtion; je viens de parler à un des Archers qui l'a arrêté comme il s'enfuyoit ſans chapeau & ſans épée, pourſuivi d'une populace qui l'a vu ſortir tout en déſordre d'une maiſon que l'on dit être dans la même rue où vous avez trouvé l'embarras : il s'eſt paſſé un eſpace de temps conſidérable avant qu'on ait pu le ſaiſir, parce qu'il avoit couru loin, & il a été ramené dans cette maiſon d'où il étoit ſorti, & d'où, ajoute-t-on, venoit de partir un autre homme qu'on y avoit pris, qu'on avoit déja mené en priſon, & qu'on ſoupçonne d'être ſans complice. Or, ſuivant ce que vous nous avez dit, cet autre homme cru ſont complice, il y a bien de l'apparence que c'eſt vous.

C'eſt moi-même, répondis-je, c'eſt l'hom-

me de cette allée ; voilà tout justement comme quoi je suis ici , sans que personne sache que c'étoit en passant mon chemin que j'ai eu le guignon d'être fourré là-dedans.

Ce prisonnier sera bientôt interrogé , me dit le Secrétaire ; & s'il ne vous connoît point , s'il répond conformément à ce que vous nous dites , comme je n'en doute pas , vous serez bientôt hors d'ici , & l'on hâtera votre sortie. Retournez-vous-en chez vous , Mademoiselle , & soyez tranquille ; sortons. Pour vous , ajouta-t-il en me parlant , vous resterez dans cette chambre-ci , vous y serez mieux qu'où vous étiez , & je vais avoir soin qu'on vous porte à dîner.

Hélas ! dis-je , ils m'ont déja apporté quelque chétive pitance dans mon trou de là-haut , qui y seroit bien moisie , & l'appétit n'y est point.

Ils m'exhorterent à manger , me quitterent , & nous nous embrassâmes , mademoiselle Haberd & moi , en pleurant un peu sur nouveaux frais. Qu'on ne le laisse manquer de rien , dit cette bonne fille à celui qui me renferma ; il y avoit déja deux ou trois minutes qu'ils étoient partis , que le bruit des clefs qui m'enfermoient duroit encote. Il n'y a rien de si rude que les serrures de ce pays-là , & je crois qu'elles déplaisent plus à l'innocent qu'au coupable ; ce dernier a bien autre chose à faire qu'à prendre garde à cela.

Mon dîner vint quelques moments après : la comparaison que j'en fis avec celui qu'on m'avoit apporté auparavant , me réconforta un peu : c'étoit un changement de bon augure : on ne demande qu'à vivre , tout y pousse, & je jettai quel-

ques regards nonchalants ſur un poulet d'aſſez bonne mine, dont je levai nonchalamment auſſi les deux ailes, qui ſe trouverent inſenſiblement mangées : j'en rongeai encore par oiſiveté quelque partie, je bus deux ou trois coups d'un vin qui me parut paſſable, ſans que j'y fiſſe attention, & finis mon repas par quelques fruits dont je goûtai, parce qu'ils étoient là.

Je me ſentis moins abattu après que j'eus mangé. C'eſt une choſe admirable que la nourriture, lorſqu'on a du chagrin ; il eſt certain qu'elle met du calme dans l'eſprit : on ne ſauroit être bien triſte pendant que l'eſtomac digere.

Je ne dis pas que je perdiſſe de vue mon état; j'y rêvai toujours, mais tranquillement ; à la fin pourtant ma triſteſſe revint. Je laiſſe là le récit de tout ce qui ſe paſſa depuis la viſite de mademoiſelle Haberd, pour en venir à l'inſtant où je comparus devant un Magiſtrat, accompagné d'un autre homme de Juſtice qui paroiſſoit écrire, & dont je ne ſavois ni le nom ni les fonctions : vis-à-vis d'eux étoit encore un homme d'une extrême pâleur, & qui avoit l'air accablé, avec d'autres perſonnes dont il me ſembla qu'on recevoit les dépoſitions.

On m'interrogea : ne vous attendez point au détail exact de cet interrogatoire, je ne me reſſouviens point de l'ordre qu'on y obſerva ; je n'en rapporterai que l'article eſſentiel, qui eſt que cet homme ſi défait, qui étoit préciſément l'homme de l'allée, dit qu'il ne me connoiſſoit pas : j'en dis autant de lui. Je racontai mon hiſtoire, & la racontai avec des expreſſions ſi naïves ſur mon

malheur, que quelques-uns des aſſiſtants furent obligés de paſſer la main ſur le viſage, pour cacher qu'ils ſourioient.

Quand j'eus fini, je vous le répete encore, dit le priſonnier les larmes aux yeux, je n'ai eu ni confident ni complice; je ne ſais pas ſi je pourrois diſputer ma vie; mais elle m'eſt à charge, & je mérite de la perdre. J'ai tué ma maîtreſſe, je l'ai vue expirer (& en effet elle mourut quand on le ramena vers elle: elle eſt morte d'horreur en me revoyant & en m'appellant ſon aſſaſſin. J'ai tué mon ami, dont j'étois devenu le rival (& il eſt vrai qu'il ſe mouroit auſſi;) je les ai tués tous deux en furieux: je ſuis au déſeſpoir, je me regarde comme un monſtre, je me fais horreur; je me ſerois poignardé moi-même, ſi je n'avois pas été pris: je ne ſuis pas digne d'avoir le temps de me reconnoître & de me repentir de ma rage: qu'on me condamne, qu'on les venge; je demande la mort comme une grace: épargnez-moi des longueurs qui me font mourir mille fois pour une, & renvoyez ce jeune homme, qu'il eſt inutile de retenir ici, & que je n'ai jamais vu que dans ce paſſage, où je l'aurois tué lui-même, de peur qu'il ne me reconnût, ſi dans le trouble où j'étois en fuyant, mon épée ne m'avoit pas échappé des mains. Renvoyez-le, Monſieur; qu'il ſe retire, je me reproche la peine qu'on lui a faite, & je le prie de me pardonner la frayeur où je le vois, & dont je ſuis cauſe: il n'a rien de commun avec un abominable comme moi.

Je frémis en l'entendant dire qu'il avoit eu deſſein de me tuer; ç'auroit été bien pis que d'être en

prison. Malgré cet aveu, pourtant, je plaignis alors cet infortuné coupable ; son discours m'attendrit ; & pour répondre à la priere qu'il me fit de lui pardonner mon accident : moi, Monsieur, lui dis-je à mon tour ! je prie Dieu d'avoir pitié de vous & de votre ame.

Voilà tout ce que je dirai là-dessus. Mademoiselle Haberd revint me voir, après toutes les corvées que j'avois essuyées ; le Secrétaire étoit encore avec elle : il nous laissa quelque temps seuls. Jugez avec quel attendrissement nos cœurs s'épancherent : on est de si bonne humeur, on sent quelque chose de si doux dans l'ame, quand on sort d'un grand péril, & nous en sortions tous deux chacun à notre maniere ; car, à tout prendre, ma vie avoit été exposée, & mademoiselle Haberd avoit couru risque de me perdre : ce qu'elle regardoit à son tour comme un des plus grands malheurs du monde, sur-tout si elle m'avoit perdu dans cette occasion.

Elle me conta tout ce qu'elle avoit fait, les nouveaux mouvements que s'étoit donné madame de Ferval, tant auprès du Président qu'auprès du Magistrat qui m'avoit interrogé.

Nous bénîmes mille & mille fois cette Dame pour les bons services qu'elle nous avoit rendus ; ma future s'extasioit sur sa charité, sur sa piété : la bonne Chrétienne ! s'écrioit-elle ; la bonne Chrétienne ! Et moi, disois-je, le bon cœur de femme ! car je n'osois pas répéter les termes de Mlle Haberd, ni employer les mêmes éloges qu'elle : j'avois la conscience d'en prendre d'autres ; & en vérité il n'y auroit pas eu de pudeur,

en préſence de ma future, à louer la piété d'une perſonne qui avoit jetté les yeux ſur ſon mari, & qui ne me ſervoit ſi bien préciſément, que parce qu'elle n'étoit pas ſi chrétienne. Or, j'étois encore en priſon; cela me rendoit ſcrupuleux, & j'avois peur que Dieu ne me punît, ſi je traitois de pieux des ſoins dont vraiſemblablement le diable & l'homme avoient tous les honneurs.

Je rougis même plus d'une fois pendant que Mademoiſelle Haberd louoit, ſur ce ton-là, madame de Ferval, ſur le compte de laquelle je n'étois pas moi-même irreprochable, & j'étois honteux de voir cette bonne fille ſi dupe, elle qui méritoit ſi peu de l'être.

Des éloges de madame de Ferval, nous en vînmes à ce qui s'étoit paſſé dans ma priſon : la joie eſt babillarde, nous ne finiſſions point, je lui contai tout ce qu'avoit dit le vrai coupable, avec quelle candeur il m'avoit juſtifié, & que c'étoit grand dommage qu'il ſe fût malheureuſement abandonné à de ſi terribles coups; car au fond il falloit que ce fût un honnête homme : & puis nous en vînmes à nous, à notre amour, à notre mariage; & vous me demanderez peut-être ce que c'étoit que ce coupable : voici en deux mots le ſujet de ſon action.

Il y avoit près d'un an que ſon meilleur ami aimoit une Demoiſelle dont il étoit aimé; comme il n'étoit pas auſſi riche qu'elle, le pere de la fille la lui refuſoit en mariage, & défendit même à ſa fille de le voir davantage. Dans l'embarras où cela les mit, ils ſe ſervirent de

celui qui les tua pour s'écrire & recevoir leurs billets.

Celui-ci, qui étoit un des amis de la maiſon, mais qui n'y venoit pas ſouvent, devint éperdument amoureux de la Demoiſelle, à force de la voir & de l'entendre ſoupirer pour l'autre. Il étoit plus riche que ſon ami ; il parla d'amour, la Demoiſelle en badina quelque-temps comme d'une plaiſanterie, s'en fâcha quand elle vit que la choſe étoit ſérieuſe, & en fit avertir ſon amant, qui en fit des reproches à ce déloyal ami. Cet ami en fut d'abord honteux, parut s'en repentir, promit de les laiſſer en repos, puis continua, puis acheva de ſe brouiller avec le défunt, qui rompit avec lui ; & il porta enfin l'infidélité juſqu'à ſe propoſer pour gendre au pere, qui l'accepta, & qui voulut inutilement forcer ſa fille à l'épouſer.

Nos amans déſeſpérés eurent recours à d'autres moyens, tant pour s'écrire que pour ſe parler. Une veuve âgée, qui avoit été la femme-de-chambre de la mere de la Demoiſelle, les recueillit dans ſa maiſon, où ils alloient quelquefois ſe trouver, pour voir enſemble quelles meſures il y avoit à prendre. L'autre le ſut, en devit furieux de jalouſie : c'étoit un homme violent, apparemment ſans caractere, & de ces ames qu'une grande paſſion rend méchantes & capables de tout. Il les fit ſuivre un jour qu'ils ſe rendirent chez la veuve, y entra après eux, les y ſurprit au moment que ſon ami baiſoit la main de la

Demoiſelle, & dans la fureur le bleſſa d'abord d'un coup d'épee, qu'il alloit redoubler d'un autre, quand la Demoiſelle qui voulut ſe jetter ſur lui, le reçut, & tomba; celui-ci s'enfuit, & on ſait le reſte de l'hiſtoire. Retournons à moi.

Notre Secrétaire revint, & nous dit que je ſortirois le lendemain. Paſſons à ce lendemain. Tout ce détail de priſon eſt triſte.

Mademoiſelle Haberd me vint prendre à onze heures du matin; elle ne monta pas, elle me fit avertir: je deſcendis, un carroſſe m'attendoit à la porte; & quel carroſſe? celui de madame de Ferval, où madame de Ferval étoit elle-même, & cela pour donner plus d'éclat à ma ſortie, & plus de célébrité à mon innocence.

Le zele de cette Dame ne s'en tint pas là: avant que de le ramener chez vous, dit-elle à mademoiſelle Haberd, je ſuis d'avis que nous le menions dans le quartier & vis-à-vis l'endroit où il a été arrêté; il eſt bon que ceux qui le virent enlever, & qui pourroient le reconnoître ailleurs, ſachent qu'il eſt innocent: c'eſt une attention qui me paroît néceſſaire. Peut-être, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi, reconnoîtrez-vous vous-même quelques-uns de ceux qui vous entouroient quand vous fûtes pris.

Oh! pour cela oui, lui dis-je, & n'y eût-il que le Chirurgien qui étoit vis-à-vis la maiſon, & qu'on appella pour panſer les defunts, je ſerois bien aiſe de le voir pour lui montrer que je ſuis plus honnête garçon qu'il ne s'imagine.

Mon Dieu, que Madame eſt incomparable ! s'écria là-deſſus mademoiſelle Haberd ; car vous n'avez qu'à compter que c'eſt elle qui a tout fait, monſieur de la Vallée, & quoiqu'elle n'ait regardé que Dieu là-dedans. A ce mot de Dieu, que madame de Ferval ſavoit bien être de trop là-dedans : laiſſons cela, dit-elle en l'interrompant ; quand avez-vous deſſein de vous marier ? Cette nuit, ſi rien ne nous en empêche, dit mademoiſelle Haberd.

Sur ces propos, nous arrivâmes dans cette rue qui m'avoit été ſi fatale, & dont nous aviens dit au cocher de prendre le chemin. Nous arrêtâmes devant la maiſon du Chirurgien ; il étoit à ſa porte, & je remarquai qu'il me regardoit beaucoup : Monſieur, lui dis-je, vous ſouvenez-vous de moi ? me reconnoiſſez-vous ?

Mais je penſe qu'oui, me répondit-il en ôtant bien honnêtement ſon chapeau, comme à un homme qu'il voyoit dans un bon équipage avec deux Dames, dont l'une paroiſſoit de grande conſidération. Oui, Monſieur, je vous remets : je crois que c'eſt vous qui étiez avant-hier dans cette maiſon (montrant celle où l'on m'avoit pris, & à qui il arriva.... Il héſitoit à dire le reſte. Achevez, achevez, lui dis-je ; oui, Monſieur, c'eſt moi qu'on y ſaiſit, & qu'on mena en priſon. Je n'oſois vous le dire, reprit-il ; mais je vous examinai tant, que je vous ai reconnu tout-d'un-coup. Hé bien, Monſieur, vous n'aviez donc point de part à l'affaire en queſtion ?

Pas plus que vous, lui répondis-je ; & là-dessus je lui expliquai comment j'y avois été mêlé. Eh pardi, Monsieur ! reprit-il, je m'en réjouis ; & nous le disions tous ici, nos voisins, ma femme, mes enfants, moi & mes garçons ; à qui diantre se fiera-t-on après ce garçon-là, car il a la meilleure physionomie du monde ? Oh ! parbleu, je veux qu'ils vous voient. Holà, Babet (c'étoit une de ses filles qu'il appelloit ;) ma femme, apporchez ; venez, vous autres ; (il parloit à ses garçons :) tenez, regardez bien Monsieur ; savez-vous qui c'est ?

Eh ! mon pere, s'écria Babet, il ressemble au visage de ce prisonnier de l'autre jour, eh vraiment oui, dit la femme, il lui ressemble tant que c'est lui-même. Oui, répondis-je, en propre visage. Ah, ah ! dit encore Babet, voilà qui est drôle ! vous n'avez donc aidé à tuer personne, Monsieur ? Eh non, certes, repris-je ; je serois bien fâché d'aider à la mort de quelqu'un : à la vie, encore passe. En bonne foi, dit la femme, nous n'y comprenions rien : oh pour cela ! dit Babet, si jamais quelqu'un a eu la mine d'un innocent, c'étoit vous assurément.

Le peuple commençoit à s'assembler : nombre de gens me reconnoissoient. Madame de Ferval eut la complaisance de laisser durer cette scene aussi long-temps qu'il le falloit pour rétablir ma réputation dans tout le quartier ; je pris congé du Chirurgien & de toute sa famille, avec la consolation d'être salué bien cordialement par ce peuple, & bien purgé le long de la rue, des crimes dont on m'y avoit soup-

çonné, fans compter l'agrément que j'eus d'y entendre de tous côtés faire l'éloge de ma phyfionomie ; ce qui mit mademoifelle Haberd de la meilleure humeur du monde, & l'engagea à me regarder avec une avidité qu'elle n'avoit pas encore eue.

Je la voyois qui fe pénétroit du plaifir de me confidérer, & qui fe félicitoit d'avoir eu la juftice de me trouver fi aimable.

J'y gagnai même auprès de madame de Ferval, qui de fon côté, en appliqua fur moi quelques regards plus attentifs qu'à l'ordinaire ; & je fuis perfuadé qu'elle fe difoit : je ne fuis donc point de fi mauvais goût, puifque tout le monde eft de mon fentiment.

Ce que je vous dis là, au refte, fe paffoit en parlant : auffi étois-je bien content ; & ce ne fut pas là tout.

Nous approchions de la maifon de mademoifelle Haberd, où madame de Ferval vouloit nous mener, quand nous rencontrâmes, à la porte d'une églife, la fœur ainée de ma future, & M. Doucin, qui caufoient enfemble, & qui fembloient parler d'action. Un caroffe, qui retarda la courfe du nôtre, leur donna tout le temps de nous appercevoir.

Quand j'y fonge, je ris encore du prodigieux étonnement où ils demeurerent tous deux en nous voyant.

Nous les pétrifiâmes ; ils en furent fi déroutés, fi étourdis, qu'il ne leur refta pas même affez de préfence d'efprit pour nous faire la moue, comme ils n'y auroient pas manqué, s'ils

s'ils avoient été moins ſaiſis ; mais il y a des choſes qui terraſſent : & pour ſurcroit de chagrin, c'eſt que nous ne pouvions leur apparoître dans un inſtant qui leur rendît notre apparition plus humiliante & plus douloureuſe. Le haſard y joignoit des accidents faits exprès pour les déſoler ; c'étoit triompher d'eux d'une maniere ſuperbe, & qui auroit été inſolente, ſi nous l'avions méditée ; & c'eſt, ne vous déplaiſe, qu'au moment qu'ils nous apperçurent, nous éclations de rire, madame de Ferval, mademoiſelle Haberd & moi, de quelque choſe de plaiſant que j'avois dit : ce qui, joint à la pompe triomphante avec laquelle madame de Ferval ſembloit nous mener, devoit aſſurément leur percer le cœur.

Nous les ſaluâmes fort honnêtement ; ils nous rendirent le ſalut comme gens confondus, qui ne ſavoient plus ce qu'ils faiſoient, & qui plioient ſous la force du coup qui les aſſommoit.

Vous ſaurez encore qu'ils venoient tous deux de chez mademoiſelle Haberd la cadette (nous l'apprîmes en rentrant) & que là on leur avoit dit que j'étois en priſon ; car madame d'Alain, qui avoit été préſente au rapport du Geolier que j'avois envoyé de la priſon, n'avoit pas pu ſe taire, & tout en les grondant en notre faveur, les avoit régalés de cette bonne nouvelle.

Jugez des eſpérances qu'ils en avoient tirées contre moi. Un homme en priſon ! qu'a-t-il fait ? ce n'eſt pas nous qui avons part à cela : ce n'eſt pas le Préſident non plus, qui a refuſé de nous ſervir ; il faut donc que ce ſoit pour

quelque action étrangere à notre affaire. Que sais-je s'ils n'alloient pas jusqu'à me soupçonner de quelque crime ; ils me haïssoient assez tous deux, pour avoir cette charitable opinion de moi : les dévots prennent leur haine contre vous pour une preuve que vous ne valez rien. Oh ! voyez quel rabat-joie de nous rencontrer subitement en situation si brillante & si prospere.

Mais laissons-les dans leur confusion, & arrivons chez la bonne mademoiselle Haberd.

Je ne monte point chez vous, lui dit madame de Ferval, parce que j'ai affaire; adieu, prenez vos mesures pour vous marier au plutôt, n'y perdez point de temps, & que monsieur de la Vallée, je vous prie, vienne m'avertir quand c'en sera fait, car jusques-là je serai inquiete.

Nous irons vous en informer tous deux, répondit mademoiselle Haberd ; c'est bien le moins que nous vous devions, Madame. Non, reprit-elle, en jettant sur moi un petit regard d'intelligence, qu'elle vit bien que j'entendois, il suffira de lui, Mademoiselle : faites à votre aise ; & puis elle partit.

Eh ! Dieu me pardonne, s'écria madame d'Alain en me revoyant, je crois que c'est monsieur de la Vallée que vous nous ramenez, notre bonne amie ! Tout juste, madame d'Alain ; vous y êtes, lui dis-je, & Dieu vous pardonnera de le croire, car vous ne vous trompez point. Bon jour, mademoiselle Agathe ; (sa fille étoit là.) Soyez le bien venu, me répondit-elle, ma mere & moi, nous vous croyions perdu.

Comment perdu ! s'écria la veuve ; si vous

n'étiez pas venu ce matin, j'allois cette après-midi mettre tous mes amis par voie & par chemin. Votre sœur & monsieur Doucin sortent d'ici, qui venoient vous voir, ajouta-t-elle à ma future : allez, je ne les ai pas mal accommodés ; demandez le train que je leur ai fait. Le pauvre garçon est en prison, leur ai-je dit ; vous le savez bien, c'est vous qui en êtes cause, & c'est fort mal à vous. En prison ! Eh ! depuis quand ? Bon ! depuis quand, depuis vos menées, depuis que vous courez par-tout pour l'y mettre ; & puis ils sont partis sans que je leur aie seulement dit asseyez-vous.

Par ce discours de madame d'Alain que je rapporte, on voit bien qu'elle ignoroit les causes de ma prison ; & en effet, mademoiselle Haberd s'étoit bien gardée de les lui dire, & lui avoit laissé croire que j'y avois été mis par les intrigues de sa sœur. Si madame d'Alain avoit été instruite, quelle bonne fortune pour elle qu'un pareil récit à faire ! Tout le quartier auroit retenti de mon aventure ; elle auroit été la conter de porte en porte, pour y avoir le plaisir d'étaler ses regrets sur mon compte : & c'étoit toujours autant de mauvais bruits d'épargnés.

Eh mais, dites-nous donc ceci ; dites-nous donc cela : c'étoit le détail de ma prison qu'elle me demandoit ; je lui en inventai quelques-uns, je ne lui dis point les véritables : & puis je vous ai trouvé un Prêtre qui vous mariera quand vous voudrez, dit-elle ; tout-à-l'heure, s'il n'étoit pas trop tard : mais ce sera pour après minuit, si c'est votre intention.

Oui-dà, Madame, dit mademoiselle Haberd; & nous vous serons fort obligés de le faire avertir; j'irai moi-même tantôt chez lui, nous dit-elle; il s'agit de dîner à présent : allons, venez manger ma soupe, vous me donnerez à souper ce soir; & des témoins pour votre mariage, je vous en fournirai qui ne seront pas si glorieux que les premiers.

Mais tous ces menus récits m'ennuient moi-même; sautons-les, & supposons que le soir est venu, que nous avons soupé avec nos témoins, qu'il est deux heures après minuit, & nous partons pour l'Eglise.

Enfin, pour le coup, nous y sommes, la messe est dite, & nous voilà mariés en dépit de notre sœur ainée & du Directeur son adhérent, qui n'aura plus ni café ni pain de sucre de madame de la Vallée.

J'ai bien vu des amours en ma vie, au reste, bien des façons de dire & de témoigner qu'on aime; mais je n'ai rien vu d'égal à l'amour de ma femme.

Les femmes du monde les plus vives, les plus tendres, vieilles ou jeunes, n'aiment point dans ce goût-là; je leur défierois même de l'imiter. Non, pour ressembler à mademoiselle Haberd, que je ne devrois plus nommer ainsi, il ne sert de rien d'avoir le cœur le plus sensible du monde; joignez-y de l'emportement, cela n'avance de rien encore : mettez enfin dans le cœur d'une femme tout ce qu'il vous plaira, vous ferez d'elle quelque chose de fort vif, de fort passionné; mais vous n'en ferez point une mademoiselle Haberd.

Tout l'amour dont elle ſera capable ne vous donnera point encore une juſte idée de celui de ma femme.

Pour aimer comme elle, il faut avoir été trente ans dévote, & pendant trente ans avoir eu beſoin de courage pour l'être ; il faut pendant trente ans avoir réſiſté à la tentation de ſonger à l'amour, & trente ans s'être fait un ſcrupule d'écouter ou même de regarder les hommes, qu'on ne haïſſoit pourtant pas.

Oh ! mariez-vous après trente ans d'une vie de cette force-là ; trouvez-vous du ſoir au matin l'épouſe d'un homme : c'eſt déja beaucoup ; j'ajoute auſſi d'un homme que vous aimerez d'inclination, ce qui eſt encore plus, & vous ſerez pour lors une autre mademoiſelle Haberd ; & je vous répond, que qui vous épouſera, verra bien que j'ai raiſon, quand je dis que ſon amour n'étoit fait comme celui de perſonne.

Caractériſez donc cet amour, me dira-t-on : mais doucement ; auſſi-bien je ne ſaurois : tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'elle me regardoit ni plus ni moins que ſi j'avois été une image ; & c'étoit ſa grande habitude de prier & de tourner affectueuſement les yeux en priant, qui faiſoit que ſes regards ſur moi avoient cet air-là.

Quand une femme vous aime, c'eſt avec amour qu'elle vous le dit ; c'étoit avec dévotion que me le diſoit la mienne ; mais avec une dévotion délicieuſe : vous euſſiez cru que ſon cœur traitoit amoureuſement avec moi une affaire de conſcience, & que cela ſignifioit : Dieu ſoit béni, qui veut que je vous aime, & que ſa ſainte

volonté ſoit faite ; & tous les tranſports de ce cœur étoient ſur ce ton-là ; & l'amour n'y perdoit qu'un peu de ſon air & de ſon ſtyle ; mais rien de ſes ſentiments : figurez-vous là-deſſus de quel caractere il pouvoit être.

Il étoit dix heures quand nous nous levâmes ; nous nous étions couchés à trois, & nous avions eu beſoin de repos.

M. de la Vallée, me dit-elle un quart-d'heure avant que nous nous levaſſions, nous avons bien quatre à cinq mille livres de rente : c'eſt de quoi vivre paſſablement ; mais tu es jeune, il faut s'occuper : à quoi te deſtine-tu ? A ce qu'il vous plaira, couſine, lui dis-je : mais j'aime aſſez cette maltôte ; elle eſt de ſi bon rapport ; c'eſt la mere nourrice de tous ceux qui n'ont rien. Je n'ai que faire de nourrice avec vous, couſine, vous ne me laiſſerez pas manquer de nourriture ; mais abondance de vivres ne nuit point : faiſons-nous Financier par quelque emploi qui ne nous coûte guere, & qui nous rende beaucoup, comme c'eſt la coutume du métier. Le Seigneur de notre village, qui eſt mort riche comme un coffre, étoit parvenu par ce moyen ; parvenons de même.

Oui-dà, me dit-elle ; mais tu ne fais rien, & je ſerois d'avis que tu t'inſtruiſiſſes un peu auparavant ; je connois un Avocat au Conſeil chez qui tu pourrois travailler : veux-tu que je lui en parle ?

Si je le veux, dis-je ! eh ! pardi, couſine, eſt-ce qu'il y a deux volontés ici ? eſt-ce que la vôtre n'eſt pas la nôtre ? Hélas ! mon bien-

aimé, reprit-elle, je ne voudrai jamais rien que pour ton bien. Mais à propos, mon cher mari, nos embarras m'ont fait oublier une chose : tu as besoin d'habits & de linge ; je sortirai cette après-midi pour t'acheter l'un & l'autre.

Et à propos d'équipages d'homme, ma petite femme, lui dis-je ; il y a encore une bagatelle qui m'a toujours fait envie : votre volonté n'y penseroit-elle pas par hasard ? dans cette vie un peu de bonne mine ne gâte rien.

Eh ! de quoi s'agit-il, mon ami ? me répondit-elle. Rien que d'une épée avec son ceinturon, lui dis-je, pour être monsieur de la Vallée à forfait : il n'y a rien qui releve tant la taille ; & puis avec cela tous les honnêtes gens sont vos pareils.

Eh bien ! mon beau mari, vous avez raison, me dit-elle ; nous en ferons ce matin l'emplette, il y a près d'ici un Fourbisseur, il n'y a qu'à l'envoyer chercher. Voyez, songez, que desirez-vous encore ? ajouta-t-elle : car en ce premier jour de nôces, cette ame dévotement enflammée, ne respiroit que pour son jeune époux : si je lui avois dit que je voulois être Roi, je pense qu'elle m'auroit promis de marchander une couronne.

Sur ces entrefaites dix heures sonnerent ; la tasse de café nous attendoit. Madame d'Alain, qui nous la faisoit porter, crioit à notre porte, & demandoit à entrer, avec un tapage qu'elle croyoit la chose du monde la plus galante, vu que nous étions de nouveaux mariés.

Je voulois me lever ; laissez, mon fils, laif-

ſez, me dit madame de la Vallée : tu ſerois trop long-temps à t'habiller : voilà qui me fait encore reſſouvenir qu'il te faut une robe de chambre. Bon, bon, il me faut, lui répondis-je en riant : allez, allez, vous n'y entendez rien, ma femme ; il me falloit ma couſine, & avec cela j'aurai de tout.

Là-deſſus elle ſortit du lit, mit une robe, & ouvrit à notre bruyante hôteſſe, qui lui dit en entrant : venez-çà, que je vous embraſſe avec votre bel œil mourant : eh bien ! qu'eſt-ce que c'eſt ? ce gros garçon, s'en accommodera-t-on ? Vous riez, c'eſt ſigne qu'oui. Tant mieux, je m'en ſerois bien doutée ; le gaillard, je penſe qu'il fait bon vivre avec lui, n'eſt-ce pas ? Debout, debout, jeuneſſe, me dit-elle en venant à moi : quittez le chevet, votre femme n'y eſt plus, & il ſera nuit ce ſoir.

Je ne ſaurois, lui dis-je ; je ſuis trop civil pour me lever devant vous : demain, tant que vous voudrez, j'aurai une robe de chambre. Eh pardi, dit-elle, voilà bien des façons ! s'il n'y a que cela qui manque, je vais vous en chercher une qui eſt preſque neuve ; mon pauvre défunt ne l'a pas miſe dix fois : quand vous l'aurez, il me ſemblera le voir lui-même.

Et ſur le champ elle paſſe chez elle, rapporte cette robe de chambre, & me la jette ſur le lit : tenez, me dit-elle, elle eſt belle & bonne ; gardez-la, je vous en ferai bon compte.

La veux-tu, me dit madame de la Vallée ? Oui-dà, repris-je ; à combien eſt-elle ? je ne ſais pas marchander.

Et là-dessus, je vous la laisse à tant, c'est marché donné; non, c'est trop; ce n'est pas assez : bref elles convinrent, & la robe de chambre me demeura; je la payai de l'argent qui me restoit de ma prison.

Nous prîmes notre café; madame de la Vallée confia mes besoins, tant en habits qu'en linge, à notre Hôtesse, & la pria de l'aider l'après-midi dans ses achats; mais quant à l'habit, le hasard en ordonna autrement.

Un tailleur à qui madame d'Alain louoit quelques chambres dans le fond de la maison, vint un quart-d'heure après lui apporter un reste de terme qu'il lui devoit: eh! pardi, monsieur Simon, vous arrivez à propos, lui dit-elle en me montrant; voilà une pratique pour vous : nous allons tantôt lever un habit pour ce Monsieur-là.

Monsieur Simon me salua, me regarda, eh! ma foi, dit-il, ce ne seroit pas la peine de lever de l'étoffe, j'ai chez moi un habit tout battant neuf, à qui j'ai mis hier le dernier point, & que l'homme à qui il est m'a laissé pour gages, à cause qu'il n'a pas pu me payer l'avance que je lui en ai faite, & que hier au matin, ne vous déplaise, il a délogé de son auberge sans dire adieu à personne : je crois qu'il sera juste à Monsieur; c'est une occasion de s'habiller tout-d'un-coup & pas si cher que chez le Marchand. Il y a habit, veste & culotte, d'un bel & bon drap bien fin, tout uni, doublé de soie rouge; rien n'y manque.

Cette soie rouge me flatta : une doublure de soie! quel plaisir & quelle magnificence pour un

Payſan ! Qu'en dites-vous, m'amie ? dis-je à madame de la Vallée ? Eh mais, dit-elle, s'il va bien, mon ami, c'eſt autant de pris. Il ſera comme de cire, reprit le Tailleur, qui courut le chercher ; il l'apporte, je l'eſſaie : il m'habilloit mieux que le mien, & le cœur me battoit ſous la ſoie. On vient au prix.

Le marché en fut plus long à conclure que de la robe de chambre ; non pas de la part de ma femme, à qui madame d'Alain dit, ne vous mêlez point de cela, c'eſt mon affaire : allons, monſieur Simon, peut-être que d'un an vous ne vendrez cette fripperie-là ſi à propos ; car il faut une taille, & en voilà une : c'eſt comme ſi Dieu vous l'envoyoit ; il n'y a peut-être que celle-là à Paris : lâchez la main, pour trop avoir on n'a rien, & d'offres en offres notre officieuſe tracaſſiere conclut.

Quand l'habit fut acheté, l'amoureuſe envie de me voir tout équipé prit à ma femme : mon fils, me dit-elle, envoyons tout de ſuite chercher un ceinturon, des bas, un chapeau (& je veux qu'il ſoit bordé,) une chemiſe neuve toute faite, & tout l'attirail, n'eſt-ce pas ?

Comme il vous plaira, lui dis-je, avec une gaieté qui m'alloit juſqu'à l'ame ; & auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait ; tous les marchands furent appellés, madame d'Alain toujours préſente, toujours marchandant, toujours tracaſſiere ; & avant le dîné j'eus la joie de voir Jacob métamorphoſé en cavalier, avec la doublure de ſoie, avec le galant bord d'argent au chapeau, & l'ajuſtement d'une chevelure qui me deſcen-

doit jusqu'à la ceinture, & après laquelle le baigneur avoit épuisé tout son savoir-faire.

Je vous ai déja dit que j'étois beau garçon; mais jusques-là il avoit fallu le remarquer pour y prendre garde. Qu'est-ce que c'est qu'un beau garçon sous des habits grossiers? Il est bien enterré là-dessous; nos yeux sont si dupes à cet égard-là : s'apperçût-on même qu'il est beau, quel mérite cela a-t-il? On diroit volontiers, de quoi se mêle-t-il? il lui appartient bien. Il y a seulement par-ci, par-là, quelques femmes moins frivoles, moins dissipées que d'autres, qui ont le goût plus essentiel, & qui ne s'y trompent point. J'en avois déja rencontré quelques-unes de celles-là, comme vous l'avez vu; mais ma foi, sous mon nouvel attirail, il ne falloit que des yeux pour me trouver aimable, & je n'avois que faire qu'on les eût si bons : j'étois bel homme, j'étois bien fait, j'avois des graces naturelles, & tout cela au premier coup d'œil.

Voyez donc l'air qu'il a, ce cher enfant! dit madame de la Vallée, quand je sortis du cabinet où je m'étois retiré pour m'habiller. Comment donc! dit madame d'Alain; savez-vous bien qu'il est charmant! Et ce n'étoit plus en babillarde qu'elle le disoit; il me parut que c'étoit en femme qui le pensoit, & qui même pendant quelques momens en perdit son babil. A la maniere étonnée dont elle me regarda, je crois qu'elle convoitoit le mari de ma femme : je lui avois déja plu à moins de frais.

Voilà une belle tête, disoit-elle; si jamais je

me marie, je prendrai un homme qui aura la pareille. Oh ! oui, ma mere, dit Agathe qui venoit d'entrer : mais ce n'eſt pas le tout, il faut la mine avec.

Cependant nous dînâmes : madame d'Alain ſe répandit en cajoleries pendant le repas ; Agathe ne m'y parla que des yeux, & m'en dit plus que ſa mere ; & ma femme ne vit que moi, ne ſongea qu'à moi, & je parus à mon tour n'avoir d'attention que pour elle.

Nos témoins, que madame de la Vallée avoit invités à ſouper en les quittant à trois heures du matin le même jour, arriverent ſur les cinq heures du ſoir.

Monſieur de la Vallée, me dit la couſine, je ſerois d'avis que vous allaſſiez chez madame de Ferval ; nous ne ſouperons que ſur les huit heures, & vous aurez le temps de la voir ; faites-lui bien des complimens de ma part, & dites-lui que demain nous aurons l'honneur de la voir enſemble.

Eh ! oui, à propos, lui dis-je ; elle nous a bien recommandé de l'avertir, & cela eſt juſte. Adieu, Meſdames, adieu, Meſſieurs ; vous le voulez bien, juſqu'à tantôt.

Ma femme croyoit me faire reſſouvenir de cette madame de Ferval ; mais je l'en aurois fait reſſouvenir elle-même, ſi elle avoit oublié : je mourois d'envie qu'elle me vît fait comme j'étois. Oh ! comme je vais lui plaire, diſois-je en moi-même ! ce ſera bien autre choſe que ces jours paſſés. On verra dans les ſuites ce qu'il en fut.

Fin de la troiſieme Partie.

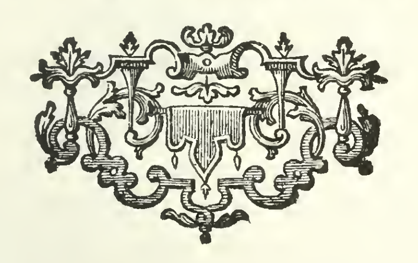
LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES DE M. ***.

Par M. DE MARIVAUX.

QUATRIEME PARTIE.

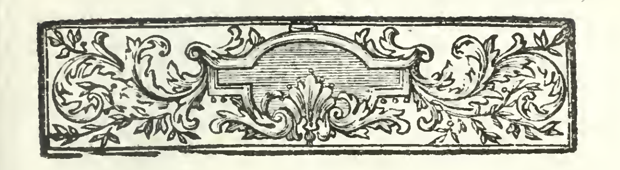


A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, rue Ganterie, Hôtel S. Wandrille.

M. DCC. LXXXII.

AVEC PERMISSION.



LE PAYSAN PARVENU,

OU LES MÉMOIRES *DE M.* ***.

QUATRIEME PARTIE.



E me rendis donc chez madame de Ferval, & ne rencontrai dans la cour de la maiſon qu'un laquais, qui me conduiſit chez elle par un petit eſcalier que je ne connoiſſois pas.

Une de ſes femmes qui ſe préſenta d'abord, me dit qu'elle alloit avertir ſa maîtreſſe ; elle revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de cette Dame. Je la trouvai qui liſoit couchée ſur un ſopha, la tête appuyée

ſur une main, & dans un déshabillé très-propre, mais aſſez négligemment arrangé.

Figurez-vous une jupe qui n'eſt pas tout-à-fait rabattue juſqu'aux pieds, qui même laiſſe voir un peu de la plus belle jambe du monde; (& c'eſt une grande beauté qu'une belle jambe dans une femme.)

De ces deux pieds mignons il y en avoit un dont la mule étoit tombée, & qui, dans cette eſpece de nudité, avoit fort bonne grace.

Je ne perdis rien de cette touchante poſture; ce fut pour la premiere fois de ma vie que je ſentis bien ce que valoient le pied & la jambe d'une femme; juſques-là je les avois comptés pour rien: je n'avois vu les femmes qu'au viſage & à la taille, j'appris alors qu'elles étoient femmes par-tout. Je n'étois pourtant encore qu'un Payſan; car qu'eſt-ce que c'eſt qu'un ſéjour de quatre ou cinq mois à Paris? mais il ne faut ni délicateſſe ni uſage du monde, pour être tout-d'un-coup au fait de certaines choſes, ſur-tout quand elles ſont à leur vrai point de vue, il ne faut que des ſens, & j'en avois.

Ainſi cette belle jambe, & ce joli petit pied ſans pantoufle, me firent beaucoup de plaiſir à voir.

J'ai bien vu depuis des objets de ce genre-là qui m'ont toujours plu, mais jamais tant qu'ils me plurent alors: auſſi comme je l'ai déja dit, étoit-ce la premiere fois que je les ſentois; c'eſt tout dire: il n'y a point de plaiſir qui ne perde à être déja connu.

Je fis en entrant deux ou trois révérences à madame de Ferval, qui, je pense, ne prit pas garde si elles étoient bien ou mal faites : elle ne demandoit pas des graces acquises, elle n'en vouloit qu'à mes graces naturelles, qu'elle vouloit alors remarquer encore mieux qu'elle ne l'avoit fait, parce que j'étois plus paré.

De l'air dont elle me regarda, je jugeai qu'elle ne s'étoit pas attendue à me voir ni si bien fait, ni de si bonne mine.

Comment donc ! s'écria-t-elle avec surprise, & en se relevant un peu de dessus son sopha ; c'est vous, la Vallée ; je ne vous reconnois pas : voilà vraiment une très-jolie figure, mais très-jolie : approchez, mon cher enfant, approchez, prenez un siege, mettez-vous là. Mais cette taille comme elle est bien prise ; cette tête, ces cheveux ! en vérité, il est trop beau pour un homme. ! La jambe parfaite avec cela. Il faut apprendre à danser, la Vallée, n'y manquez pas : asseyez-vous. Vous voilà on ne peut pas mieux, ajouta-t-elle en me prenant par la main pour me faire asseoir.

Et comme j'hésitois par respect : asseyez-vous donc, me répéta-t-elle encore du ton d'une personne qui vous diroit, oubliez ce que je suis, & vivons sans façon.

Eh bien, gros garçon, me dit-elle : je songeois à vous ; car je vous aime, vous le savez bien ; ce qu'elle me dit avec des yeux qui expliquoient sa maniere de m'aimer. Oui, je vous aime, & je veux que vous vous atta-

chiez à moi, & que vous m'aimiez auſſi, entendez-vous ?

Hélas ! charmante Dame, lui répondis-je avec un tranſport de vanité & de reconnoiſſance, je vous aimerai peut-être trop, ſi vous n'y prenez garde.

Et à peine lui eus-je tenu ce diſcours, que je me jettai ſur ſa main, qu'elle m'abandonna, & que je baiſois de tout mon cœur.

Elle fut un moment ou deux ſans rien dire, & ſe contenta de me voir faire ; je l'entendis ſeulement reſpirer d'une maniere ſenſible, & comme une perſonne qui ſoupire un peu : parle donc, eſt-ce que tu m'aimes tant ? me dit-elle pendant que j'avois la tête baiſſée ſur cette main : eh pourquoi crains-tu de m'aimer trop ? explique-toi, la Vallée, qu'eſt-ce que tu veux dire ?

C'eſt, repris-je, que vous êtes ſi aimable, ſi belle ; & moi qui ſens tout cela, voyez vous, j'ai peur de vous aimer autrement qu'il ne m'appartient.

Tout de bon ! me dit-elle ; on diroit que tu parles d'amour, la Vallée : & on diroit ce qui eſt, repartis-je, car je ne ſaurois m'en empêcher.

Parle bas, me dit-elle, ma femme-de-chambre eſt peut-être là-dedans, (c'étoit l'antichambre qu'elle marquoit :) ah ! mon cher enfant, qu'eſt-ce que tu viens de me dire ? tu m'aimes donc ? Hélas ! tout petit homme que je ſuis, dirai-je qu'oui, repartis-je ? Comme tu voudras, me répondit-elle avec un petit ſoupir : mais tu

es bien jeune, j'ai peur à mon tour de me fier à toi : approche-toi, afin de nous entretenir de plus près, ajouta-t-elle. J'oubliois de vous dire que dans le cours de la converſation elle s'étoit remiſe dans la poſture où je l'avois trouvée d'abord, toujours avec cette pantoufle de moins, & toujours avec ces jambes un peu découvertes, tantôt plus, tantôt moins, ſuivant les attitudes qu'elle prenoit ſur le ſopha.

Les coups d'œil que je jettois de ce côté-là, ne lui échappoient pas : quel friand petit pied vous avez là, Madame ! lui dis-je en avançant ma chaiſe, car je tombois inſenſiblement ſur le ton familier. Laiſſe là mon pied, dit-elle, & remets-moi ma pantoufle ; il faut que nous cauſions ſur ce que tu viens de me dire, & voir un peu ce que nous ferons de cet amour que tu as pour moi.

Eſt-ce que par malheur il vous fâcheroit ? lui dis-je. Eh, non, la Vallée, il ne me fâche point, me répondit-elle ; il me touche au contraire ; tu ne m'as que trop plu : tu es beau comme l'amour.

Eh ! lui dis-je, qu'eſt-ce que c'eſt que mes beautés auprès des vôtres ? un petit doigt de vous vaut mieux que tout ce que j'ai en moi : tout eſt admirable en vous ; voyez ce bras, cette belle façon de corps, des yeux que je n'ai jamais vus à perſonne ; & là-deſſus les miens la parcouroient toute entiere. Eſt-ce que vous n'avez pas pris garde comme je vous regardois la premiere fois que je vous ai vue ? lui

diſois-je. Je devinois que votre perſonne étoit charmante, plus blanche qu'un cigne : ah ! ſi vous ſaviez le plaiſir que j'ai eu à venir ici, Madame, & comme quoi je croyois toujours tenir votre chere main que je baiſai l'autre jour, quand vous me donnâtes la lettre ! Ah ! tais-toi, me dit-elle en mettant cette main ſur ma bouche pour me la fermer ; tais-toi, la Vallée, je ne ſaurois t'écouter de ſang-froid. Après quoi elle ſe rejetta ſur le ſopha avec un air d'émotion ſur le viſage, qui m'en donna beaucoup à moi-même.

Je la regardois, elle me regardoit : elle rougiſſoit ; le cœur me battoit, je crois que le ſien alloit de même, & la tête commençoit à nous tourner à tous deux, quand elle me dit : écoute-moi, la Vallée, tu vois bien qu'on peut entrer à tout moment ; & puiſque tu m'aimes, il ne faut plus nous voir ici, car tu n'y es pas aſſez ſage. Un ſoupir interrompit ce diſcours.

Tu es marié, reprit-elle après. Oui, de cette nuit, lui dis-je. De cette nuit, me répondit-elle ? Eh bien ! conte-moi ton amour : en as-tu eu beaucoup ? comment trouves-tu ta femme ? m'aimerois-tu bien autant qu'elle ? Ah ! que je t'aimerois à ſa place. Ah ! repartis-je, que je vous rendrois bien le change. Eſt-il vrai, me dit-elle ? Mais ne parlons plus de cela, la Vallée ; nous ſommes trop près l'un de l'autre, recule-toi un peu : je crains toujours une ſurpriſe. J'avois quelque choſe à te dire, & ton mariage me l'a fait oublier ; nous aurions été plus tranquilles dans mon cabinet : j'y ſuis or-

dinairement ; mais je ne prévoyois pas que tu viendrois ce ſoir. A propos , j'aurois pourtant envie que nous y allaſſions pour te donner les papiers dont je te parlai l'autre jour : veux-tu y venir ?

Elle ſe leva tout-à-fait là-deſſus : ſi je le veux , lui dis-je. Elle rêva alors un inſtant ; & puis , non , dit-elle , n'y allons point ; ſi cette femme-de-chambre arrivoit , & qu'elle ne nous trouvât pas ici , que ſait-on ce qu'elle penſeroit ? Reſtons.

Je voudrois pourtant bien ces papiers , repris-je. Il n'y a pas moyen , dit-elle , tu ne les auras pas aujourd'hui ; & alors elle ſe remit ſur le ſopha , mais ne fit que s'y aſſeoir. Et ces pieds ſi mignons , lui dis-je , ſi vous vous tenez comme cela , je ne les verrai donc plus ?

Elle ſourit à ce diſcours , & me paſſant tendrement la main ſur le viſage , parlons d'autre choſe , répondit-elle. Tu dis que tu m'aimes , je te le pardonne ; mais , mon enfant , ſi j'allois t'aimer auſſi , comme je prévois que cela pourroit bien être ; & le moyen de s'en défendre avec un auſſi aimable jeune homme que toi ! dis-moi , me garderois-tu le ſecret , la Vallée ?

Eh ! ma belle dame , lui dis-je , à qui voulez-vous donc que j'aille rapporter nos affaires ? il faudroit que je fuſſe bien méchant : ne ſais-je pas bien que cela ne ſe fait pas , ſur-tout envers une grande Dame comme vous , qui eſt veuve , & qui me fait cent fois plus d'honneur que je n'en mérite , en m'accordant le réciproque ? Et puis ne ſais-je pas encore que vous

tenez un état de dévote, qui ne permet pas que pareille chose soit connue du monde ? Non, me répondit-elle en rougissant un peu, tu te trompes, je ne suis pas si dévote que retirée.

Eh pardi ! repris-je, dévote ou non, je vous aime autant d'une façon que d'une autre ; cela empêche-t-il qu'on ne vous donne son cœur, & que vous ne preniez ce qu'on vous donne ? on est ce qu'on est, & le monde n'y a que voir. Après tout, qu'est-ce qu'on fait dans cette vie ? un peu de bien, un peu de mal ; tantôt l'un, tantôt l'autre : on fait comme on peut, on n'est ni des saints ni des saintes ; ce n'est pas pour rien qu'on va à confesse, & puis qu'on y retourne ; il n'y a que les défunts qui n'y vont plus ; pour des vivants, qu'on m'en cherche.

Ce que tu dis n'est que trop certain ; chacun a ses foiblesses, me répondit-elle. Eh ! vraiment oui, lui dis-je ; ainsi, ma chere dame, si par hasard vous voulez du bien à votre petit serviteur, il ne faut pas en être si étonné. Il est vrai que je suis marié ; mais il n'en seroit ni plus ni moins quand je ne le serois pas, sans compter que j'étois garçon quand vous m'avez vu ; & si j'ai pris femme depuis, ce n'est pas votre faute, ce n'est pas vous qui me l'avez fait prendre, & ce seroit bien pis si nous étions mariés tous deux ; au lieu que vous ne l'êtes pas, c'est toujours autant de rabattu : on se prend comme on se trouve, ou bien il faudroit se laisser, & je n'en ai pas le courage depuis vos belles mains que j'ai tant retenues dans les miennes, & les petites douceurs que vous m'avez dites.

Je t'en dirois encore, ſi je ne me retenois pas, me répondit-elle ; car tu me charmes, la Vallée, & tu es le plus dangereux petit homme que je connoiſſe. Mais revenons.

Je te diſois qu'il falloit être diſcret, & je vois que tu en ſens les conſéquences. La façon dont je vis, l'opinion qu'on a de ma conduite, ta reconnoiſſance pour les ſervices que je t'ai rendus, pour ceux que j'ai deſſein de te rendre, tout l'exige, mon cher enfant. S'il t'échappoit jamais le moindre mot, tu me perdrois, ſouviens-toi bien de cela, & ne l'oublie point, je t'en prie : voyons à préſent comment tu feras pour me voir quelquefois. Si tu continuois de venir ici, on pourroit en cauſer ; car ſous quel prétexte y viendrois-tu ? Je tiens quelque rang dans le monde, & tu n'es pas en ſituation de me rendre de fréquentes viſites. On ne manqueroit pas de ſoupçonner que j'ai du goût pour toi ; ta jeuneſſe & ta bonne façon le perſuaderoient aiſément, & c'eſt ce qu'sl faut éviter. Voici donc ce que j'imagine.

Il y a dans un tel fauxbourg (je ne ſais plus lequel c'étoit) une vieille femme dont le mari, qui eſt mort depuis ſix ou ſept mois, m'avoit obligation ; elle loge en tel endroit, & elle s'appelle madame Remy : tiens, écris tout-à-l'heure ſon nom & ſa demeure, voici ſur cette table ce qu'il faut pour cela.

J'écrivis donc ce nom, & quand j'eus fait, madame de Ferval continuant ſon diſcours : c'eſt une femme dont je puis diſpoſer, ajouta-

t-elle. Je lui enverrai dire demain de venir me parler dans la matinée. Ce sera chez elle où nous nous verrons ; c'est un quartier éloigné où je serai totalement inconnue. Sa petite maison est commode ; elle y vit seule ; il y a même un petit jardin par lequel on peut s'y rendre, & dont une porte de derriere donne dans une rue très-peu fréquentée : ce sera dans cette rue que je ferai arrêter mon carrosse ; j'entrerai toujours par cette porte, & toi toujours par l'autre. A l'égard de ce qu'en penseroient mes gens, je ne m'en mets pas en peine ; ils sont accoutumés à me mener dans toutes sortes de quartiers, pour différentes œuvres de charité que nous exerçons souvent deux ou trois Dames de mes amies & moi, auxquels il m'est quelquefois arrivé d'aller seule, aussi-bien qu'en compagnie, soit pour des malades, soit pour de pauvres familles. Mes gens le savent, & croiront que ce sera de même, quand j'irai chez la Remy. Pourras-tu t'y trouver demain sur les cinq heures du soir, la Vallée ? j'aurai vu la Remy, & toutes mesures seront prises.

Eh ! pardi, lui dis-je, je n'y manquerai pas ; je suis seulement fâché que ce ne soit pas tout-à-l'heure : eh ! dites-moi, ma bonne & chere Dame, il n'y aura donc point, comme ici, de femme-de-chambre qui nous écoute, & qui m'empêche d'avoir les papiers ?

Eh, vraiment non, me dit-elle en riant, & nous parlerons tout aussi haut qu'il nous plaira : mais je fais une réflexion. Il y a loin de chez toi à ce fauxbourg, tu auras besoin de voitu

res

res pour y venir, & ce feroit une dépenſe qui t'incommoderoit.

Bon, bon, lui dis-je! cette dépenſe, il n'y aura que mes jambes qui la feront; ne vous embarraſſez pas. Non, mon fils, me dit-elle en ſe levant, il y a trop loin, & cela te fatigueroit; & en tenant ce diſcours, elle ouvrit un petit coffret, d'où elle tira une bourſe aſſez ſimple, mais aſſez pleine.

Tiens, mon enfant, ajouta-t-elle, voilà de quoi payer tes carroſſes; quand cela ſera fini, je t'en donnerai d'autres.

Eh mais! ma belle maîtreſſe, lui dis-je, gonflé d'amour-propre, & tout ébloui de mon mérite; arrêtez-vous donc, votre bourſe me fait honte.

Et ce qui eſt plaiſant, c'eſt que je diſois vrai: oui, malgré la vanité que j'avois, il ſe mêloit un peu de confuſion à l'eſtime orgueilleuſe que je prenois pour moi. J'étois charmé qu'on m'offrît, mais je rougiſſois de prendre; l'un me paroiſſoit flatteur, & l'autre bas.

A la fin pourtant, dans l'étourdiſſement où j'étois, je cédai aux inſtances qu'elle me faiſoit; & après lui avoir dit deux ou trois fois: mais, Madame; mais, ma maîtreſſe, je vous coûterois trop, ce n'eſt pas la peine d'acheter mon cœur, il eſt tout payé, puiſque je vous le donne pour rien; à quoi bon cet argent? A la fin, dis-je, je pris.

Au reſte, dit-elle, en fermant le petit coffret, nous n'irons dans l'endroit que je t'indique, que

pour empêcher qu'on ne caufe, mon cher enfant; tu m'y verras avec plus de liberté, mais avec autant de fageffe qu'ici au moins; entends-tu, la Vallée? je t'en prie, n'abufe point de ce que je fais pour toi, je n'y entends point fineffe.

Hélas! lui dis-je, je ne fuis pas plus fin que vous non plus; j'y vais tout bonnement pour avoir le plaifir d'être avec vous, & d'aimer votre perfonne à mon aife, voilà tout; car au furplus, je n'ai envie de vous chagriner en rien, je vous affure; mon intention eft de vous complaire: je vous aime ici, je vous aimerai là-bas, je vous aimerois par-tout. Il n'y a point de mal à cela, me dit-elle, & je ne te défends point de m'aimer, la Vallée; mais c'eft que je voudrois bien n'avoir rien à me reprocher: voilà ce que je veux dire.

Ah çà, il me refte à te parler d'une chofe: c'eft d'une lettre que j'ai écrite pour toi, & que j'adreffe à madame de Fécour, à qui tu la porteras. M. de Fécour fon beau-frere eft un homme d'un très-grand crédit dans les Finances; il ne refufe rien à la recommandation de fa belle-fœur, & je la prie ou de te préfenter à lui, ou de lui écrire en ta faveur, afin qu'il te place à Paris, & te mette en chemin de t'avancer; il n'y a point pour toi de voie plus fûre que celle-là pour aller à la fortune.

Elle prit alors cette lettre qui étoit fur une table, & me la donna: à peine la tenois-je, qu'un laquais annonça une vifite, & c'étoit madame de Fécour elle-même.

Je vis donc entrer une assez grosse femme, de taille médiocre, qui portoit une des plus furieuses gorges que j'aie jamais vues; femme d'ailleurs qui me parut sans façon, aimant à vue de pays le plaisir & la joie, dont je vais vous donner le portrait, puisque j'y suis.

Madame de Fécour pouvoit avoir trois ou quatre années de moins que madame de Ferval. Je crois que dans sa jeunesse elle avoit été jolie; mais ce qui alors se remarquoit le plus dans sa physionomie, c'étoit un air franc & cordial qui la rendoit assez agréable à voir.

Elle n'avoit pas dans ses mouvemens la pesanteur des femmes trop grasses; son embonpoint ni sa gorge ne l'embarrassoient pas, & on voyoit cette masse se démener avec une vigueur qui lui tenoit lieu de légereté. Ajoutez à cela un air de santé robuste, & une certaine fraîcheur qui faisoit plaisir, de ces fraîcheurs qui viennent d'un bon tempérament, & qui ont pourtant essuyé de la fatigue.

Il n'y a presque point de femmes qui n'aient des minauderies, ou qui ne veuillent persuader qu'elles n'en ont point; ce qui est un autre sorte de coquetterie, & de ce côté-là madame de Fécour n'avoit rien de femme. C'étoit même une de ses graces que de ne point songer d'en avoir.

Elle avoit la main belle, & ne le savoit pas, si elle l'avoit eue laide, elle l'auroit ignoré de même; elle ne pensoit jamais à donner de l'amour, mais elle étoit sujette à en prendre. Ce n'étoit jamais elle qui s'avisoit de plaire, c'étoit toujours à elle à qui on plaisoit. Les autres fem-

mes, en vous regardant, vous disent finement, aimez-moi pour ma gloire ; celle-ci vous disoit naturellement, je vous aime, le voulez-vous bien ? & elle auroit oublié de vous demander, m'aimez-vous, pourvu que vous eussiez fait comme si vous l'aimiez.

De tout ce que je dis là, il résulte qu'elle pouvoit quelquefois être indécente, & non pas coquette.

Quand vous lui plaisiez, par exemple, cette gorge dont j'ai parlé, il sembloit qu'elle vous la présentât, & c'étoit moins pour tenter votre cœur, que pour vous dire que vous touchiez le sien ; c'étoit une maniere de déclaration d'amour.

Madame de Fécour étoit bonne convive ; plus joyeuse que spirituelle à table, plus franche que hardie, pourtant plus libertine que tendre ; elle aimoit tout le monde, & n'avoit d'amitié pour personne ; vivoit du même air avec tous, avec le riche comme avec le pauvre, avec le Seigneur comme avec le bourgeois, n'estimoit le rang des uns, ni ne méprisoit le médiocre état des autres. Ses gens n'étoient point ses valets, c'étoient des hommes & des femmes qu'elle avoit chez elle ; ils la servoient, elle en étoit servie, voilà tout ce qu'elle y voyoit.

Monsieur, que ferons-nous, vous disoit-elle ? Et si Bourguignon venoit : Bourguignon, que faut-il que je fasse ? Jasmin étoit son conseil s'il étoit là ; c'étoit vous qui l'étiez, si vous vous trouviez auprès d'elle : il s'appelloit Jasmin, & vous monsieur, c'étoit toute la différence qu'elle y sentoit ; car elle n'avoit ni orgueil ni modestie.

Encore un trait de ſon caractere par lequel je finis, & qui eſt bien ſingulier.

Lui diſiez-vous, j'ai du chagrin ou de la joie, telles ou telles eſpérances, ou tel embarras; elle n'entroit dans votre ſituation qu'à cauſe du mot, & non pas de la choſe; ne pleuroit avec vous qu'à cauſe que vous pleuriez, & non pas à cauſe que vous aviez ſujet de pleurer; rioit de même, s'intriguoit pour vous ſans s'intéreſſer à vos affaires, ſans ſavoir qu'elle ne s'y intéreſſoit pas, & ſeulement parce que vous lui aviez dit, intriguez-vous: en un mot, c'étoient les termes & le ton avec lequel vous les prononciez, qui la remuoient. Si on lui avoit dit, votre ami ou bien votre parent eſt mort; que l'on le lui eût dit d'un air indifférent, elle eût répondu du même air, eſt-il poſſible? lui euſſiez-vous reparti avec triſteſſe qu'il n'étoit que trop vrai, elle eût repris d'un air affligé, cela eſt bien fâcheux.

Enfin, c'étoit une femme qui n'avoit que des ſens & point de ſentiments, & qui paſſoit pourtant pour la meilleure femme du monde, parce que ſes ſens en mille occaſions lui tenoient exactement lieu de ſentiments, & lui faiſoient autant d'honneur.

Ce caractere, tout particulier qu'il pourra paroître, n'eſt pas ſi rare qu'on le penſe, c'eſt celui d'une infinité de perſonnes qu'on appelle communément de bonnes gens dans le monde: ajoutez ſeulement de bonnes gens qui ne vivent que pour le plaiſir & pour la joie, qui ne haïſſent rien que ce qu'on leur fait haïr, ne ſont

que ce qu'on veut qu'ils ſoient, & n'ont jamais d'avis que celui qu'on leur donne.

Au reſte, ce ne fut pas alors que je connus madame de Fécour comme je la peins ici, car je n'eus pas dans ce temps une aſſez grande liaiſon avec elle; mais je la retrouvai quelques années après, & je la vis aſſez pour la connoître. Revenons.

Eh! mon Dieu, Madame, dit-elle à madame de Ferval, que je ſuis charmée de vous trouver chez vous! j'avois peur que vous n'y fuſſiez pas; car il y a long-temps que nous ne nous ſommes vues: comment vous portez-vous?

Et puis elle me ſalua, moi qui faiſois là la figure d'un honnête homme, & en me ſaluant me regarda beaucoup & long-temps.

Après que les premiers compliments furent paſſés, madame de Ferval lui en fit un ſur ce grand air de ſanté qu'elle avoit. Oui, dit-elle, je me porte fort bien, je ſuis d'un fort bon tempérament; je voudrois bien que ma belle-ſœur fût de même: je vais la voir au ſortir d'ici; la pauvre femme me fit dire avant-hier qu'elle étoit malade.

Je ne le ſavois pas, dit madame de Ferval; mais peut-être qu'à ſon ordinaire ce ſera plus indiſpoſition que maladie: elle eſt extrêmement délicate.

Ah! ſans doute, reprit la groſſe réjouie; je crois, comme vous, que ce n'eſt rien de ſérieux.

Pendant leurs diſcours j'étois aſſez décontenancé; moins qu'un autre ne l'auroit été à ma

place pourtant, car je commençois à me former un peu, & je n'aurois pas été si embarrassé, si je n'avois point eu peur de l'être.

Or j'avois par mégarde emporté la tabatiere de madame de la Vallée ; je la sentis dans ma poche, & pour occuper mes mains, je me mis à l'ouvrir & à prendre du tabac.

A peine l'eus-je ouverte, que madame de Fécour, qui jettoit sur moi de fréquents regards, & de ces regards qu'on jette sur quelqu'un qu'on aime à voir ; que madame de Fécour, dis-je, s'écria : ah ! Monsieur, vous avez du tabac, donnez-m'en, je vous prie, j'ai oublié ma tabatiere ; il y a une heure que je ne sais que devenir.

Là-dessus, je me leve & lui en présente ; & comme je me baissois afin qu'elle en prît, & que par cette posture j'approchois ma tête de la sienne, elle profita du voisinage pour m'examiner plus à son aise, & en prenant du tabac, leva les yeux sans façon sur moi, & les y fixa si bien que j'en rougis un peu.

Vous êtes bien jeune pour vous accoutumer au tabac, me dit-elle ; quelque jour vous en serez fâché, Monsieur ; il n'y a rien de si incommode : je le dis à tout le monde ; & surtout aux jeunes messieurs de votre âge, à qui j'en vois prendre ; car assurément Monsieur n'a pas vingt ans.

Je les aurai bientôt, Madame, lui dis-je, en me reculant jusqu'à ma chaise. Ah ! le bel âge ! s'écria--elle. Oui, dit madame de Ferval ; mais il ne faut pas qu'il perde son temps, car il

n'a point de fortune ; il n'y a que cinq ou ſix mois qu'il arrive de province , & nous voudrions bien l'employer à quelque choſe.

Oui-dà , répondit-elle , ce ſera fort bien fait ; Monſieur plaira à tous ceux qui le verront , je lui pronoſtique un mariage heureux. Hélas! Madame , il vient de ſe marier à une nommée mademoiſelle Haberd , qui eſt de ſon pays , & qui a bien quatre ou cinq mille livres de rente , dit madame de Ferval.

Ah , ah ! mademoiſelle Haberd , reprit l'autre ; j'ai entendu parler de cela dans une maiſon d'où je ſors.

A ce diſcours nous rougîmes tous deux madame de Ferval & moi ; de vous dire pourquoi elle rougiſſoit auſſi , c'eſt ce que je ne ſais pas , à moins que ce ne fût de ce que madame de Fécour avoit ſans doute appris que j'étois un bien petit monſieur , & qu'elle l'avoit pourtant ſurpriſe en converſation réglée avec moi. D'ailleurs , elle aimoit ce petit monſieur ; elle étoit dévote , ou du moins paſſoit pour telle , & tout cela enſemble pouvoit un peu embarraſſer ſa conſcience.

Pour moi , il étoit naturel que je fuſſe honteux ; mon hiſtoire , que madame de Fécour diſoit qu'on lui avoit faite , étoit celle d'un petit payſan , d'un valet en bon Français , d'un petit drôle rencontré ſur le Pont-Neuf , & c'étoit dans la tabatiere de ce petit drôle qu'on venoit bien poliment de prendre du tabac : c'étoit à lui qu'on avoit dit , Monſieur n'a que vingt ans : oh ! voyez ſi c'étoit la peine de le

prendre ſur ce ton-là avec ce perſonnage, & ſi madame de Fécour ne devoit pas rire d'avoir été la dupe de ma maſcarade.

Mais je n'avois rien à craindre ; nous avions à faire à une femme ſur qui toutes ces choſes-là gliſſoient, & qui ne voyoit jamais que le préſent & point le paſſé. J'étois honnêtement habillé ; elle me trouvoit avec madame de Ferval, il ne m'en falloit pas davantage auprès d'elle ; ſans parler de ma bonne façon, pour qui elle avoit, ce me ſembloit, une ſinguliere eſtime ; de ſorte que continuant ſon diſcours tout auſſi rondement qu'elle avoit commencé : ah ! c'eſt Monſieur, reprit-elle, qui a épouſé cette mademoiſelle Haberd, une fille dans la grande dévotion, à ce qu'on diſoit : cela eſt plaiſant ? Mais, Monſieur, il n'y a donc que deux jours tout au plus que vous êtes mariés ? car cela eſt tout récent.

Oui, Madame, lui dis-je, un peu revenu de ma confuſion, parce que je voyois qu'il n'en étoit ni plus ni moins avec elle ; je l'épouſai hier.

Tant mieux, j'en ſuis charmée, me répondit-elle ; c'eſt une fille un peu âgée, dit-on : mais elle n'a rien perdu pour attendre. Vraiment, ajouta-t-elle, ſe tournant du côté de madame de Ferval, on m'avoit bien dit qu'il étoit beau garçon, & on avoit raiſon ; ſi je connoiſſois la demoiſelle, je la féliciterois : elle a fait un fort bon mariage. Eh ! peut-on vous demander comment elle s'appelle à cette heure ?

Madame de la Vallée, répondit pour moi madame de Ferval, & le pere de ſon mari eſt un très-honnête homme, un gros fermier qui a pluſieurs enfants, & qui avoit envoyé celui-ci à Paris, pour tâcher d'y faire quelque choſe; en un mot, ce ſont de fort honnêtes gens.

Oui certes, reprit madame de Fécour; comment donc, des gens qui demeurent à la campagne, des fermiers! oh! je ſais ce que c'eſt: oui, ce ſont de fort honnêtes gens, fort eſtimables aſſurément; il n'y a rien à dire à cela.

Et c'eſt moi, dit madame de Ferval, qui ai fait terminer ſon mariage. Oui! eſt-ce vous, reprit l'autre? mais cette bonne dévote vous a bien obligation; je fais grand cas de Monſieur ſeulement à le voir. Encore un peu de votre tabac, monſieur de la Vallée: c'eſt vous marier bien jeune, mon bel enfant; vous n'auriez pu manquer de l'être quelque jour avantageuſement, fait comme vous êtes; mais vous en ſerez plus à votre aiſe à Paris, & moins à charge à votre famille. Madame, ajouta-t-elle en s'adreſſant à madame de Ferval, vous avez des amis, il eſt aimable, il faut le pouſſer.

Nous en avons fort envie, reprit l'autre, & je vous dirai même que lorſque vous êtes entrée, je venois de lui donner une lettre pour vous, par laquelle je vous le recommandois. Monſieur de Fécour, votre beau-frere, eſt fort en état de lui rendre ſervice, & je vous priois de l'y engager.

Eh! mon Dieu, de tout mon cœur, dit madame de Fécour: oui, Monſieur, il faut que

monſieur de Fécour vous place ; je n'y ſongeois pas : mais il eſt à Verſailles pour quelques jours : voulez-vous que je lui écrive en attendant que je lui parle ? tenez, il n'y a pas loin d'ici chez moi, nous n'avons qu'à y paſſer un moment, j'écrirai, & monſieur de la Vallée lui portera demain ma lettre. En vérité, Monſieur, dit-elle en ſe levant, je ſuis ravie que Madame ait penſé à moi dans cette occaſion-ci : partons, j'ai encore quelques viſites à faire, ne perdons point de temps. Adieu, Madame : ma viſite eſt courte, mais vous voyez pourquoi je vous quitte.

Et là-deſſus elle embraſſe madame de Ferval, qui la remercie, qu'elle remercie, s'appuie ſans façon ſur mon bras, m'emmene, me fait monter dans ſon carroſſe, m'y appelle tantôt monſieur, tantôt mon bel enfant, m'y parle comme ſi nous nous fuſſions connus depuis dix ans, toujours cette groſſe gorge en avant, & nous arrivons chez elle.

Nous entrons, elle me mene dans un cabinet : aſſeyez-vous, me dit-elle, je n'ai que deux mots à écrire à monſieur de Fécour, ils ſeront preſſants.

En effet, ſa lettre fut achevée en un inſtant : tenez, me dit-elle en me la donnant, on vous recevra bien ſur ma parole ; je lui dis qu'il vous place à Paris, car il faut que vous reſtiez ici pour cultiver vos amis ; ce ſeroit dommage de vous envoyer en campagne, vous y ſeriez enterré, & nous ſommes bien aiſes de vous voir. Je ne veux pas que notre connoiſ-

fance en demeure là au moins, monfieur de la Vallée : qu'en dites-vous, vous fait-elle un peu de plaifir ?

Et beaucoup d'honneur auffi, lui repartis-je. Bon, de l'honneur, me dit-elle ! il s'agit bien de cela ; je fuis une femme fans cérémonie, fur-tout avec les perfonnes que j'aime & qui font aimables, monfieur de la Vallée ; car vous l'êtes beaucoup : oh beaucoup ! le premier homme pour qui j'ai eu de l'inclination, vous reffembloit tout-à-fait ; je crois le voir & je l'aime toujours : je le tutoyois, c'eft affez ma maniere ; j'ai déja penfé en ufer de même avec vous, & cela viendra, en ferez-vous fâché ? ne voulez-vous pas bien que je vous traite comme lui ? ajouta-t-elle avec fa gorge, fur qui par hafard j'avois alors les yeux fixés ; ce qui me rendit diftrait, & m'empêcha de répondre : elle y prit garde, & fut quelque-temps à m'obferver.

Hé bien, me dit-elle en riant, à quoi penfez-vous donc ? C'eft à vous, Madame, lui répondis-je d'un ton affez bas, toujours la vue attachée fur ce que j'ai dit. A moi, reprit-elle ? dites-vous vrai, monfieur de la Vallée ? vous appercevez-vous que je vous veux du bien ? il n'eft pas difficile de le voir, & fi vous en doutez, ce n'eft pas ma faute ; vous voyez que je fuis franche, & j'aime qu'on le foit avec moi ; entendez-vous, belle jeuneffe ? Quels yeux il a ! & avec cela il a peur de parler. Ah çà, monfieur de la Vallée, j'ai un confeil à vous donner : vous venez de Province, vous en avez

apporté un air de timidité qui ne ſied pas à votre âge ; quand on eſt fait comme vous, il faut ſe raſſurer un peu, ſur-tout en ce pays-ci. Que vous manque-t-il pour avoir de la confiance ? qui eſt-ce qui en aura, ſi vous n'en avez pas, mon enfant ? vous êtes ſi aimable : & elle me diſoit cela d'un ton ſi vrai, ſi careſſant, que je commençois à prendre du goût pour ſes douceurs, quand nous entendîmes un carroſſe entrer dans la cour.

Voilà quelqu'un qui me vient, dit-elle ; ſerrez votre lettre, mon beau garçon ; reviendrez-vous me voir bientôt ? Dès que j'aurai rendu la lettre, Madame, lui dis-je.

Adieu donc, me répondit-elle en me tendant la main, que je baiſai tout à mon aiſe. Ah çà, une autre fois ſoyez donc bien perſuadé qu'on vous aime : je ſuis fâchée d n'avoir point fait dire que je n'y étois pas ; je ne ſerois peut-être pas ſortie, & nous aurions paſſé le reſte de la journée enſemble ; mais nous nous reverrons, & je vous attends, n'y manquez pas.

Et l'heure de votre commodité, Madame, voulez-vous me la dire ? A l'heure qu'il te plaira, me dit-elle ; le matin, le ſoir, toute heure eſt bonne, ſi ce n'eſt qu'il eſt plus ſûr de me trouver le matin. Adieu, mon gros brunet (ce qu'elle me dit en me paſſant la main ſous le menton :) de la confiance avec moi à l'avenir ; je te la recommande.

Elle achevoit à peine de parler, qu'on lui vint dire que trois perſonnes étoient dans ſa

chambre, & je me retirai pendant qu'elle y paſſoit.

Mes affaires, comme vous voyez, alloient un aſſez bon train. Voilà des aventures bien rapides ; j'en étois étourdi moi-même.

Figurez-vous ce que c'eſt qu'un jeune ruſtre comme moi, qui dans le ſeul eſpace de deux jours eſt devenu le mari d'une fille riche, & l'amant de deux femmes de condition ; après cela mon changement de décoration dans mes habits, car tout y fait ; ce titre de Monſieur dont je m'étois vu honoré, moi qu'on appelloit Jacob dix ou douze jours auparavant les amoureuſes agaceries de ces deux dames, & ſur-tout cet art charmant, quoiqu'impur, que madame de Ferval avoit employé pour me ſéduire ; cette jambe ſi bien chauſſée, ſi galante, que j'avois tant regardée ; ces belles mains ſi blanches qu'on m'avoit ſi tendrement abandonnées ; ces regards ſi pleins de douceur ; enfin l'air qu'on reſpire au milieu de tout cela ; voyez que de choſes capables de brouiller mon eſprit & mon cœur : voyez quelle école de molleſſe, de volupté, de corruption, & par conſéquent de ſentiment ; car l'ame ſe raffine à meſure qu'elle ſe gâte. Auſſi étois-je dans un tourbillon de vanité ſi flatteuſe, je me trouvois quelque choſe de ſi rare, je n'avois point encore goûté ſi délicatement le plaiſir de vivre, & depuis ce jour-là je devins méconnoiſſable, tant j'acquis d'éducation & d'expérience.

Je retournai donc chez moi, perdu de va-

nité, comme je l'ai dit, mais d'une vanité qui me rendoit gai, & non ſuperbe & ridicule; mon amour-propre a toujours été ſociable : je n'ai jamais été plus doux ni plus traitable, que lorſque j'ai eu lieu de m'eſtimer & d'être vain; chacun a là-deſſus ſon caractere, & c'étoit là le mien. Madame de la Vallée ne m'avoit encore vu ni ſi careſſant, ni ſi aimable que je le fus avec elle à mon retour.

Il étoit tard, on m'attendoit pour ſe mettre à table; car on ſe reſſouviendra que nous avions retenu à ſouper notre hôteſſe, ſa fille, & les perſonnes qui nous avoient ſervi de témoins le jour de notre mariage.

Je ne ſaurois vous dire combien je fis d'amitié à mes convives, ni avec quelles graces je les excitai à ſe réjouir. Nos deux témoins étoient un peu épais, & ils me trouverent ſi léger en comparaiſon d'eux; je dirois preſque ſi galant dans mes façons, que je leur en impoſai, & que, malgré toute la joie à laquelle je les invitois, ils ne ſe familiariſoient avec moi qu'avec diſcrétion.

J'étonnai même madame d'Alain, qui, toute commere qu'elle étoit, regardoit de plus près que de coutume à ce qu'elle diſoit. Mon éloge faiſoit toujours le refrain de la converſation; éloge qu'on tâchoit même de tourner le plus poliment qu'on le pouvoit : de ſorte que je ſentis que les manieres avoient augmenté de conſidération pour moi.

Et il falloit bien que ce fût mon entretien avec ces deux dames qui me valoit cela, & que

j'en euſſe rapporté je ne ſais quel air plus diſtingué que je ne l'avois d'ordinaire.

Ce qui eſt de vrai, c'eſt que moi-même je me trouvois tout autre, & je me diſois, à peu de choſe près, en regardant nos convives : ce ſont là de bonnes-gens qui ne ſont pas de ma force, mais avec qui il faut que je m'accommode pour le préſent.

Je paſſerai tout ce qui fut dit dans notre entretien : Javote m'y lança de fréquents regards ; j'y fis le plaiſant de la table, mais le plaiſant preſque reſpecté, & j'y parus ſi charmant à madame de la Valée, que dans l'impatience de me voir à ſon aiſe, elle tira ſa montre à pluſieurs repriſes, & dit l'heure qu'il étoit, pour conſeiller honnêtement la retraite à nos convives.

Enfin, on ſe leva, on s'embraſſa, tout notre monde partit ; on deſſervit, & nous reſtâmes ſeuls madame de la Vallée & moi.

Et alors, ſans autre compliment, ſous prétexte d'un peu de fatigue, ma pieuſe épouſe ſe mit au lit, & me dit, couchons-nous, mon fils, il eſt tard ; ce qui vouloit dire, couche-toi, parce que je t'aime ; je l'entendis bien de même, & me couchai de bon cœur, parce que je l'aimois auſſi, car elle étoit encore aimable & d'une figure appétiſſante ; je l'ai déja dit au commencement de cette hiſtoire. Outre cela, j'avois l'ame remplie de tant d'images tendres ; on avoit agacé mon cœur de tant de manieres ; on m'avoit tant fait l'amour ce jour-là, qu'on m'avoit mis en humeur d'être amoureux à mon tour, à quoi ſe joignoit la commodité d'avoir avec moi

une perſonne qui ne demandoit pas mieux que de m'écouter, telle qu'étoit madame de la Vallée, ce qui eſt encore un motif qui engage.

Je voulus en me déshabillant lui rendre compte de ma journée ; je lui parlai des bons deſſeins que madame de Ferval avoit pour moi, de l'arrivée de madame de Fécour chez elle, de la lettre qu'elle m'avoit donnée, du voyage que je ferois le lendemain à Verſailles pour porter cette lettre ; je prenois mal mon temps : quelqu'intérêt que madame de la Vallée prît à ce qui me regardoit, rien de tout ce que je lui dis ne mérita ſon attention ; je n'en pus jamais tirer que des monoſyllabes : oui-dà, fort bien, tant mieux, & puis, viens, viens, nous parlerons de cela ici.

Je vins donc, & adieu les récits, j'oubliai de les reprendre, & ma chere femme ne m'en fit pas reſſouvenir.

Que d'honnêtes & ferventes tendreſſes ne me dit-elle pas ! on a déja vu le caractere de ſes mouvements ; & tout ce que j'ajouterai, c'eſt que jamais femme dévote n'uſa avec tant de paſſion du privilege de marquer ſon chaſte amour ; je vis le moment qu'elle s'écrieroit : quel plaiſir de fruſtrer les droits du diable, & de pouvoir ſans pécher être auſſi aiſe que les pécheurs !

Enfin, nous nous endormîmes tous deux, & ce ne fut que le matin, ſur les huit heures, que je repris mes récits de la veille.

Elle loua beaucoup les bonnes intentions de madame de Ferval, pria Dieu d'être ſa récompenſe, & celle de madame de Fécour :

enſuite nous nous levâmes & ſortîmes enſemble; & pendant que j'allois à Verſailles, elle alla entendre la meſſe pour le ſuccès de mon voyage.

Je me rendis donc à l'endroit où l'on prend les voitures ; j'en trouvai une à quatre, dont il y avoit déjà trois places de remplies, & je pris la quatrieme.

J'avois pour compagnons de voyage, un vieil Officier, homme de très-bon ſens, & qui, avec une phyſionomie reſpectable, étoit fort ſimple & fort uni dans ſes façons.

Un grand homme ſec & décharné, qui avoit l'air inquiet & les yeux petits, noirs & ardents : nous ſûmes bientôt que c'étoit un plaideur ; & ce métier, vu la mine du perſonnage, lui convenoit on ne peut pas mieux.

Après ces meſſieurs venoit un jeune homme d'une aſſez belle figure ; l'Officier & lui ſe regardoient comme gens qui ſe ſont vus ailleurs, mais qui ne ſe remettent pas. A la fin ils ſe reconnurent, & ſe reſſouvinrent qu'ils avoient mangé enſemble.

Comme je n'étois pas là avec des madame d'Alain, ni avec des femmes qui m'aimaſſent, je m'obſervai beaucoup ſur mon langage, & je tâchai de ne rien dire qui ſentît le fils de fermier de campagne ; de ſorte que je parlai ſobrement, & me contentai de prêter beaucoup d'attention à ce que l'on diſoit.

On ne s'apperçoit preſque pas qu'un homme ne dit mot, quand il écoute attentivement ; du moins s'imagine-t-on toujours qu'il va parler : & bien écouter, c'eſt preſque répondre.

De temps en temps je disois un oui sans doute, vraiment non, vous avez raison : & le tout conformément au sentiment que je voyois le plus général.

L'Officier, Chevalier de Saint Louis, fut celui qui engagea le plus la conversation. Cet air d'honnête guerrier qu'il avoit, son âge, sa façon franche & aisée, apprivoisoient insensiblement notre plaideur, qui étoit assez taciturne, & qui rêvoit plus qu'il ne parloit.

Je ne sais d'ailleurs par quel hasard notre Officier parla au jeune homme d'une femme qui plaidoit contre son mari, & qui vouloit se séparer d'avec lui.

Cette matiere intéressa le plaideur, qui, après avoir envisagé deux ou trois fois l'Officier, & pris apparemment quelque amitié pour lui, se mêla à l'entretien, & s'y mêla de si bon cœur, que de discours en discours, d'invectives en invectives contre les femmes, il avoua insensiblement qu'il étoit dans le cas de l'homme dont on s'entretenoit, & qu'il plaidoit aussi contre sa femme.

A cet aveu, on laissa là l'histoire dont il étoit question, pour venir à la sienne, & on avoit raison : l'une étoit bien plus intéressante que l'autre, & c'étoit, pour ainsi dire, préférer un original à la simple copie.

Ah, ah ! Monsieur, vous êtes en procès avec votre femme ! lui dit le jeune homme ; cela est fâcheux : c'est une triste situation que celle-là pour un galant homme : eh ! pourquoi donc vous êtes-vous brouillés ensemble ?

Bon ! pourquoi ? reprit l'autre ; eſt-ce qu'il eſt ſi difficile de ſe brouiller avec ſa femme ? être ſon mari, n'eſt-ce pas avoir déjà un procès tout établi contr'elle ? tout mari eſt plaideur, Monſieur ; ou il ſe défend, ou il attaque : quelquefois le procès ne paſſe pas la maiſon, quelquefois il éclate, & le mien a éclaté.

Je n'ai jamais voulu me marier, dit alors l'Officier ; je ne ſais ſi j'ai bien ou mal fait, mais juſqu'ici je ne m'en repens pas. Que vous êtes heureux ! reprit l'autre ; je voudrois bien être à votre place : je m'étois pourtant promis de reſter garçon ; j'avois même réſiſté à nombre de tentations qui méritoient plus de m'emporter que celle à laquelle j'ai ſuccombé : je n'y comprends rien, on ne ſait comment cela arrive : j'étois amoureux, mais fort doucement & de moitié moins que je ne l'avois été ailleurs ; cependant j'ai épouſé.

C'eſt que ſans doute la perſonne étoit riche, dit le jeune homme. Non, reprit-il, pas plus riche qu'une autre, & même pas ſi jeune. C'étoit une grande fille de trente-deux à trente-trois ans, & j'en avois quarante. Je plaidois contre un certain neveu que j'ai, grand chicaneur, avec qui je n'ai pas fini, & que je ruinerai comme un fripon qu'il eſt, duſſé-je y manger juſqu'à mon dernier ſou ; mais c'eſt une hiſtoire à part que je vous conterai ſi nous avons le temps.

Mon démon (c'eſt de ma femme dont je parle) étoit parente d'un de mes Juges : je la connoiſſois, j'allai la prier de ſolliciter pour moi ; & comme une viſite en attire une au-

cre, je lui en rendis de si fréquentes, qu'à la fin je la voyois tous les jours, sans trop savoir pourquoi; par habitude. Nos familles se convenoient, elle avoit du bien ce qu'il m'en falloit: le bruit courut que je l'épousois, nous en rîmes tous deux. Il faudra pourtant nous voir moins souvent pour faire cesser ce bruit-là; à la fin on diroit pis, me dit-elle en riant. Eh! pourquoi, repris-je? j'ai envie de vous aimer; qu'en dites-vous? le voulez-vous bien? Elle ne me répondit ni oui, ni non.

J'y retournai le lendemain; toujours en badinant de cet amour que je disois vouloir prendre, & qui, à ce que je crois, étoit tout pris, ou qui venoit sans que je m'en apperçusse; je ne le sentois pas; je ne lui ai jamais dit je vous aime: on n'a jamais rien vu d'égal à ce misérable amour d'habitude, qui n'avertit point, & qui me met encore en colere toutes les fois que j'y songe; je ne saurois digérer mon aventure. Imaginez-vous que quinze jours après, un homme veuf, fort à son aise, plus âgé que moi, s'avisa de faire la cour à ma belle, que j'appelle belle en plaisantant, car il y a cent mille visages comme le sien auxquels on ne prend pas garde; & excepté de grands yeux de prude qu'elle a, & qui ne sont pourtant pas si beaux qu'ils le paroissent, c'est une mine assez commune, & qui n'a vaillant que de la blancheur.

Cet homme dont je vous parle me déplut; je le trouvois toujours là; cela me mit de mauvaise humeur; je n'étois jamais de son

avis, je le brusquois volontiers : il y a des gens qui ne reviennent point ; & c'est à quoi j'attribuai mon éloignement pour lui : voilà tout ce que j'y compris, & je me trompois encore, c'est que j'étois jaloux. Cet homme apparemment s'ennuyoit d'être veuf, il parla d'amour, & puis de mariage ; je le sus, je l'en haïs davantage, & toujours de la meilleure foi du monde.

Est-ce que vous voulez épouser cet homme-là ? dis-je à cette fille. Mes parents & mes amis me le conseillent, me dit-elle ; de son côté il me presse, & je ne sais que faire : je ne suis encore déterminée à rien. Que me conseillez-vous, vous-même ? Moi ! rien, lui dis-je en boudant, vous êtes votre maîtresse ; épousez, Mademoiselle, épousez, puisque vous en avez envie. Eh ! mon Dieu, Monsieur, me dit-elle en me quittant, comme vous me parlez ? Si vous ne vous souciez pas des gens, du moins dispensez-vous de le dire. Pardi, Mademoiselle, c'est vous qui ne vous souciez pas d'eux, répondis-je. Plaisante déclaration d'amour, comme vous voyez : c'est pourtant la plus forte que je lui aie faite ; encore m'échappa-t-elle, & n'y fis-je aucune réflexion ; après quoi je m'en allai chez moi tout rêveur. Un de mes amis vint m'y voir sur le soir. Savez-vous, me dit-il, qu'on doit demain passer un contrat de mariage entre mademoiselle une telle & monsieur.......? Je sors de chez elle, & tous les parents y sont actuellement assemblés ; il ne paroît pas qu'elle en soit fort

npressée, elle ; je l'ai même trouvée triste, 'en feriez-vous pas cause ?

Comment, m'écriai-je sans répondre à la uestion, on parle de contrat ! eh mais ! mon ni, je crois que je l'aime, je l'aurois aussi ien épousée qu'un autre, & je voudrois de out mon cœur empêcher ce contrat-là.

Hé bien, me dit-il, il n'y a point de temps perdre ; courez chez elle, voyez ce qu'elle ous dira. Les choses sont peut-être trop avanées, repris-je le cœur ému ; si vous aviez la onté d'aller vous-même lui parler pour moi, ous me feriez un grand plaisir, ajoutai-je d'un ir niais & honteux.

Volontiers, me dit-il ; attendez-moi ici, j'y ais tout-à-l'heure, & je reviendrai sur le champ ous rendre sa réponse.

Il y alla donc, lui dit que je l'aimois, & que e demandois la préférence sur l'autre. Lui ! réondit-elle ; voilà qui est plaisant ! il m'en a fait n secret ; dites-lui qu'il vienne, nous verrons.

A cette réponse que mon ami me rendit, 'accourus ; elle passa dans une chambre à part, où je lui parlai.

Que me vient donc conter votre ami, me lit-elle, avec ses grands yeux assez tendres ? Est-ce que vous songez à moi ? Eh ! vraiment oui, répondis-je décontenancé. Eh ! que ne le lisiez-vous donc, me répondit-elle ; comment faire à présent ? vous m'embarrassez.

Là-dessus je lui pris la main. Vous êtes un étrange homme, ajouta-t-elle. Eh ! pardi, lui dis-je, est-ce que je ne vaux pas bien l'autre ?

Heureusement qu'il vient de sortir, dit-elle ; il y a d'ailleurs une petite difficulté pour le contrat, & il faut voir si on ne pourra pas en profiter ; il n'y a plus que mes parents là-dedans ; entrons.

Je la suivis, je parlai à ses parents, que je rangeai de mon parti : la demoiselle étoit de bonne volonté, & quelqu'un d'eux, pour finir sur le champ, proposa d'envoyer chercher le Notaire.

Je ne pouvois pas dire non : eh ! vîte, eh ! vîte on part : le Notaire arrive ; la tête me tourna de la rapidité avec laquelle on y alloit ; on me traita comme on voulut, j'étois pris ; je signai, on signa, & puis des dispenses de bans. Pas le moindre petit mot d'amour au milieu de cela, & puis je l'épouse ; & le lendemain des nôces je fus tout surpris de me trouver marié ; avec qui ? du moins est-ce avec une personne fort raisonnable, dis-je en moi-même.

Oui, ma foi, raisonnable ! c'étoit bien la connoître : savez-vous ce qu'elle devint au bout de trois mois, cette fille que j'avois cru si sensée ? Une bigote de mauvaise humeur, sérieuse, quoique babillarde, car elle alloit toujours critiquant mes discours & mes actions ; enfin, une folle grave, qui ne me montra plus qu'une longue mine austere, qui se coiffa de la triste vanité de vivre en recluse ; non pas au profit de sa maison, qu'elle abandonnoit : elle auroit cru se dégrader par le soin de son ménage, & elle ne donnoit pas dans une piété si vulgaire

vulgaire & si unie : non, elle ne se tenoit chez elle que pour passer sa vie dans une oisiveté contemplative, que pour vaquer à de saintes lectures dans un cabinet, d'où elle ne sortoit qu'avec une tristesse dévote & précieuse sur le visage, comme si c'étoit un mérite devant Dieu que d'avoir ce visage-là.

Et puis madame se mêloit de raisonner de religion ; elle avoit des sentiments, elle parloit de doctrine : c'étoit une Théologienne.

Je l'aurois pourtant laissé faire, s'il n'y avoit eu que cela ; mais cette Théologienne étoit fâcheuse & incommode.

Retenois-je un ami à dîner, madame ne vouloit pas manger avec ce profane ; elle étoit indisposée, & dînoit à part dans sa chambre, où elle demandoit pardon à Dieu du libertinage de ma conduite.

Il falloit être moine, ou du moins prêtre ou bigotte comme elle, pour être convive chez moi ; j'avois toujours quelque capuchon ou quelque soutane à ma table. Je ne dis pas que ce ne fussent d'honnêtes gens ; mais ces honnêtes gens-là ne sont pas faits pour être les camarades d'honnêtes gens comme nous, & ma maison n'étoit ni un couvent ni une église, ni ma table un réfectoire.

Et ce qui m'impatientoit, c'est qu'il n'y avoit rien d'assez friand pour ces grands serviteurs de Dieu, pendant que je ne faisois qu'une chere ordinaire à mes amis mondains & pécheurs : vous voyez qu'il n'y avoit ni bon sens ni morale à cela.

Hé bien, messieurs, je vous en dis là beau-

coup, mais je m'y étois fait : j'aime la paix ; & ſans un Commis que j'avois....

Un Commis ! s'écria le jeune homme en l'interrompant ; ceci eſt conſidérable.

Oui, dit-il, j'en devins jaloux, & Dieu veuille que j'aie eu tort de l'être. Les amis de mon épouſe ont traité ma jalouſie de malice & de calomnie, & m'ont regardé comme un méchant d'avoir ſoupçonné une ſi vertueuſe femme de galanterie, une femme qui ne viſitoit que les égliſes, qui n'aimoit que les ſermons, les offices & les ſaluts : voilà qui eſt à merveille ; on dira ce qu'on voudra.

Tout ce que je ſais, c'eſt que ce Commis, dont j'avois beſoin à cauſe de ma Charge, qui étoit le fils d'une femme-de-chambre de défunt ſa mere ; un grand benêt, ſans eſprit, que je gardois par complaiſance ; aſſez beau garçon au ſurplus, & qui avoit la mine d'un prédeſtiné, à ce qu'elle diſoit.

Ce garçon, dis-je, faiſoit ordinairement ſes commiſſions ; alloit ſavoir de ſa part comment ſe portoit le Pere un tel, la Mere une telle : monſieur celui-ci, monſieur celui-là ; l'un Curé, l'autre Vicaire, l'autre Chapelain ou ſimple Eccléſiaſtique ; & puis venoit lui rendre réponſe, entroit dans ſon cabinet, y cauſoit avec elle, lui plaçoit un tableau, un agnus, un reliquaire, lui portoit des livres, quelquefois les lui liſoit.

Cela m'inquiétoit ; je jurois de temps en temps : qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette piété hétéroclite, diſois-je ? qu'eſt-ce que c'eſt

qu'une ſainte qui m'enleve mon Commis ? Auſſi l'union entr'elle & moi n'étoit-elle pas édifiante.

Madame m'appelloit ſa croix, ſa tribulation : moi je l'appellois du premier nom qui me venoit ; je ne choiſiſſois pas. Le Commis me fâchoit, je ne m'y accoutumois point. L'envoyois-je un peu loin, je le fatiguois. En vérité, diſoit-elle avec une charité qui, je crois, ne fera point le profit de ſon ame ; en vérité, il ſe tuera ce pauvre garçon.

Cet animal tomba malade, & la fievre me prit à moi le lendemain.

Je l'eus violente ; c'étoient mes domeſtiques qui me ſervoient, & c'étoit madame qui ſervoit ce butor.

Monſieur eſt le maître, diſoit-elle là-deſſus, il n'a qu'à ordonner pour avoir tout ce qu'il lui faut ; mais ce garçon, qui eſt-ce qui en aura ſoin, ſi je l'abandonne ? Ainſi c'étoit encore par charité qu'elle me laiſſoit là.

Son impertinence me ſauva peut-être la vie. J'en fus ſi outré, que je guéris de fureur ; & dès que je fus ſur pied, le premier ſigne de convaleſcence que je donnai, ce fut de mettre l'objet de ſa charité à la porte ; je l'envoyai ſe rétablir ailleurs. Ma béate en frémit de rage, & s'en vint comme une furie m'en demander raiſon.

Je ſens bien vos motifs, me dit-elle ; c'eſt une inſulte que vous me faites, Monſieur : l'indignité de vos ſoupçons eſt viſible ; & Dieu me vengera, Monſieur, Dieu me vengera.

Je reçus mal ſes prédictions ; elle les fit en

furieuse, j'y répondis presqu'en brutal. Et morbleu, lui dis-je, ce ne sera pas la sortie de ce coquin-là qui me brouillera avec Dieu. Allons, retirez-vous avec votre piété équivoque ; ne m'échauffez pas la tête, & laissez-moi en repos.

Que fit-elle ? nous avions une petite femme-de-chambre dans la maison, assez gentille, & fort bon enfant, qui ne plaisoit pas à madame, parce qu'elle étoit, je pense, plus jeune & plus jolie qu'elle, & que j'en étois assez content. Je serois peut-être mort dans ma maladie sans elle.

La pauvre petite fille me consoloit quelquefois des bizarreries de ma femme, & m'appaisoit quand j'étois en colere, ce qui faisoit que de mon côté je la soutenois, & que j'avois de la bienveillance pour elle. Je l'ai même gardée, parce qu'elle est entendue, & qu'elle m'est extrêmement utile.

Or, ma femme, après qu'on eut dîné, la fit venir dans sa chambre, prit je ne sais quel prétexte pour la quereller, la souffletta sur quelque réponse, lui reprocha cet air de bonté que j'avois pour elle, & la chassa.

Nanette (c'est le nom de cette jeune fille) vint prendre congé de moi toute en pleurs, me conta son aventure & son soufflet.

Et comme je vis que dans tout cela il n'y avoit qu'une malice vindicative de la part de ma femme : va, va, lui dis-je, laisse-la faire tu n'as qu'à rester, Nanette, je me charge du reste.

Ma femme éclata, ne voulut plus la voir; mais je tins bon : il faut être le maître chez soi, sur-tout quand on a raison de l'être.

Ma résistance n'adoucit pas l'aigreur de notre commere : nous nous parlions quelquefois; mais pour nous quereller.

Vous observerez, s'il vous plaît, que j'avois pris un autre Commis, qui étoit l'aversion de ma femme; elle ne pouvoit pas le souffrir : aussi le harceloit-elle à propos de rien, & le tout pour me chagriner; mais il ne s'en soucioit guere : je lui avois dit de n'y pas prendre garde, & il suivoit exactement mes intentions; il ne l'écoutoit pas.

J'appris quelques jours après que ma femme avoit envie de me pousser à bout.

Dieu me fera peut-être la grace que ce brutal-là me frappera, disoit-elle en parlant de moi. Je le sus : oh que non, lui dis-je! ne vous y attendez pas; soyez convaincue que je ne vous ferai pas ce plaisir-là : pour des mortifications, vous en aurez, elles ne vous manqueront pas, j'en fais vœu; mais voilà tout.

Mon vœu me porta malheur : il ne faut jamais jurer de rien. Malgré mes louables résolutions, elle m'excéda tant un jour, me dit dévotement des choses si piquantes; enfin, le diable me tenta si bien, qu'au souvenir de ses impertinences & du soufflet qu'elle avoit donné à Nanette à cause de moi, il m'échappa de lui en donner un en présence de quelques témoins de ses amis.

Cela partit plus vîte qu'un éclair : elle sortit sur

le champ, m'attaqua en Jeſtice, & depuis ce temps-là nous plaidons, à mon grand regret; car cette ſainte perſonne, en dépit du Commis que j'ai mis ſur ſon compte, & qu'il a bien fallu citer, pourroit bien gagner ſon procès, ſi je ne trouve pas de puiſſants amis; & je vais en chercher à Verſailles.

Ce ſoufflet-là m'inquiete pour vous, lui dit notre jeune homme quand il eut fini; je crains qu'il ne nuiſe à votre cauſe. Il eſt vrai que ce Commis eſt un article dont je n'ai pas meilleure idée que vous: je vous crois aſſurément très-mal traité à cet égard; mais c'eſt une affaire de conſcience que vous ne ſauriez prouver, & ce malheureux ſoufflet a eu des témoins.

Tout doux, Monſieur, répondit l'autre d'un air chagrin, laiſſons là les réflexions ſur le Commis, s'il vous plaît; je les ferai bien moi-même, ſans que perſonne les faſſe: ne vous embarraſſez pas, le ſoufflet ira comme il pourra; je ne ſuis fâché à préſent que de n'en avoir donné qu'un; quant au reſte, ſupprimons le commentaire. Il n'y a peut-être pas tant de mal qu'on le croiroit bien dans l'affaire du Commis: j'ai mes raiſons pour crier. Ce Commis étoit un ſot; ma femme a biun pu l'aimer ſans le ſavoir elle-même, & offenſer Dieu dans le fond, ſans que j'y aie rien perdu dans la forme. Et en un mot, qu'il y ait du mal ou non, quand je dis qu'il y en a, le neilleur eſt de me laiſſer dire.

Sans doute, dit l'Officier pour le calmer: en doit-on croire un mari fâché? il eſt ſi ſujet à ſe tromper. Je ne vois moi-même, dans le récit

que vous venez de nous faire, qu'une femme insociable & misanthrope, & puis c'est tout.

Changeons de discours, & sachons un peu ce que nos deux jeunes gens vont faire à Versailles, ajouta-t-il en s'adressant au jeune homme & à moi. Pour vous, monsieur, qui sortez à peine du college, me dit-il, vous n'y allez apparemment que pour vous divertir ou que par curiosité.

Ni pour l'un ni pour l'autre, répondis-je; j'y vais demander un emploi à quelqu'un qui est dans les affaires. Si les hommes vous en refusent, appellez-en aux femmes, reprit-il en badinant.

Et vous, Monsieur, (c'étoit au jeune homme à qui il parloit) avez-vous des affaires où nous allons?

J'y vais voir un Seigneur, à qui je donnai dernierement un livre qui vient de paroître, & dont je suis l'Auteur, dit-il. Ah! oui, reprit l'Officier; c'est ce livre dont nous parlions l'autre jour, lorsque nous dînâmes ensemble. C'est cela même, répondit le jeune homme. L'avez-vous lu, Monsieur? ajouta-t-il.

Oui, je le rendis hier à un de mes amis qui me l'avoit prêté, dit l'Officier. Hé bien, Monsieur; dites-moi ce que vous en pensez, je vous prie, répondit le jeune homme. Que feriez-vous de mon sentiment? dit l'Officier. Il ne décideroit de rien, Monsieur. Mais encore, dit l'autre en le pressant beaucoup, comment le trouvez-vous?

En vérité, monsieur, reprit le Militaire, je

ne ſais que vous en dire ; je ne ſuis guere en état d'en juger : ce n'eſt pas un livre fait pour moi, je ſuis trop vieux.

Comment trop vieux, reprit le jeune homme? Oui, dit l'autre, je crois que dans une grande jeuneſſe on peut avoir du plaiſir à le lire ; tout eſt bon à cet âge, où l'on ne demande qu'à rire, & où l'on eſt ſi avide de joie, qu'on la prend comme on la trouve ; mais nous autres barbons nous y ſommes un peu plus difficiles ; nous reſſemblons là-deſſus à ces friands dégoûtés, que les mets groſſiers ne tentent point, & qu'on n'excite à manger qu'en leur en donnant de fins & de choiſis. D'ailleurs, je n'ai pas vu le deſſein de votre livre, je ne ſais à quoi il tend ni quel en eſt le but. On diroit que vous ne vous êtes pas donné la peine de chercher des idées, mais que vous avez pris ſeulement toutes les imaginations qui vous ſont venues ; ce qui eſt différent : dans le premier cas, on travaille, on rejette, on choiſit ; dans le ſecond, on prend ce qui ſe préſente, quelqu'étrange qu'il ſoit, & il ſe préſente toujours quelque choſe ; car je penſe que l'eſprit fournit toujours bien ou mal.

Au reſte, ſi les choſes purement extraordinaires peuvent être curieuſes, ſi elles ſont plaiſantes à force d'être libres, votre livre doit plaire ; ſi ce n'eſt à l'eſprit, c'eſt du moins aux ſens ; mais je crois encore que vous vous êtes trompé là-dedans, faute d'expérience, & ſans compter qu'il n'y a pas grand mérite à intéreſſer de cette derniere maniere, & que vous m'avez paru avoir aſſez d'eſprit pour réuſſir par d'autres

voies ; c'eſt qu'en général ce n'eſt pas connoître les lecteurs, que d'eſpérer de les toucher beaucoup par là : il eſt vrai, Monſieur, que nous ſommes naturellement libertins, ou, pour mieux dire, corrompus ; mais en fait d'ouvrages d'eſprit, il ne faut pas prendre cela à la lettre, ni nous traiter d'emblée ſur ce pied-là. Un lecteur veut être ménagé : vous, Auteur, voulez-vous mettre ſa corruption dans vos intérêts, allez-y doucement du moins ; apprivoiſez-la, mais ne la pouſſez pas à bout.

Ce lecteur aime pourtant les licences, mais non pas les licences extrèmes, exceſſives ; celles-là ne ſont ſupportables que dans la réalité, qui en adoucit l'effronterie ; elles ne ſont à leur plaee que là, & nous les y paſſons, parce que nous y ſommes plus hommes qu'ailleurs ; mais non pas dans un livre, où elles deviennent plates, ſales & rebutantes, à cauſe du peu de convenance qu'elles ont avec l'état tranquille d'un lecteur.

Il eſt vrai que ce lecteur eſt homme auſſi, mais c'eſt alors un homme en repos, qui a du goût, qui eſt delicat, qui s'attend qu'on fera rire ſon eſprit, qui veut pourtant bien qu'on le débauche, mais honnêtement, avec des façons, & avec de la décence.

Tout ce que je dis là n'empêche pas qu'il n'y ait de jolies choſes dans votre livre ; aſſurement j'y en ai remarqué pluſieurs de ce genre.

A l'egard de votre ſtyle, je ne le trouve point mauvais, à l'exception qu'il y a quelquefois des phraſes allongees, lâches, & par-là confuſes,

embarraſſées ; ce qui vient apparemment de ce que vous n'aver pas aſſez débrouillé vos idées, ou que vous ne les avez pas miſes dans un certain ordre ; mais vous ne faites que commencer, Monſieur, & c'eſt un petit défaut dont vous vous corrigerez en écrivant, auſſi-bien que de celui de critiquer les aurres, & ſur-tout de les critiquer de ce ton aiſé & badin que vous avez tâché d'avoir, & avec cette confiance dont vous rirez vous-même, ou que vous vous reprocherez, quand vous ſerez un peu plus philoſophe, & que vous aurez acquis une certaine façon de penſer plus mûre & plus digne de vous : car vous aurez plus d'eſprit que vous n'en avez ; au moins j'ai vu de vous des choſes qui le promettent ; vous ne ferez pas même grand cas de celui que vous avez eu juſqu'ici, & à peine en ferez-vous un peu de tout celui qu'on peut avoir : voilà du moins comment font ceux qui ont le plus écrit, à ce qu'on leur entend dire.

Je ne vous parle de critique, au reſte, qu'à l'occaſion de celle que j'ai vue dans votre livre, & qui regarde un des convives (& il le nomma,) qui étoit avec nous le jour que nous dînâmes enſemble ; & je vous avoue que j'ai été ſurpris de trouver cinquante ou ſoixante pages de votre ouvrage peſamment employées contre lui : en vérité, je voudrois bien, pour l'amour de vous, qu'elles n'y fuſſent pas.

Mais nous voici arrivés, vous m'avez demandé mon ſentiment, je vous l'ai dit en homme qui aime vos talens, & qui ſouhaite vous voir un jour l'objet d'autant de critiques qu'on

en a fait contre celui dont nous parlons ; peut-être n'en ferez-vous pas pour cela plus habile homme qu'il l'eſt ; mais du moins ferez-vous alors la figure d'un homme qui paroîtra valoir quelque choſe.

Voilà par où finit l'Officier, & je rapporte ſon diſcours à peu près comme je le compris alors.

Notre voiture arrêta là-deſſus, nous deſcendîmes, & chacun ſe ſépara.

Il n'étoit pas encore midi, & je me hâtai d'aller porter ma lettre à monſieur de Fécour, dont je n'eus pas de peine à apprendre la demeure ; c'étoit un homme dans d'aſſez grandes affaires, & extrêmement connu des Miniſtres.

Il me fallut traverſer pluſieurs cours pour arriver juſqu'à lui, & enfin on m'introduiſit dans un grand cabinet, où je le trouvai en aſſez nombreuſe compagnie.

Monſieur de Fécour paroiſſoit avoir cinquante-cinq à ſoixante ans ; un aſſez grand homme, de peu d'embonpoint, très-brun de viſage, d'un ſérieux, non pas à glacer, car ce ſérieux-là eſt naturel, & vient du caractere de l'eſprit ; mais le ſien glaçoit moins qu'il n'humilioit : c'étoit un air fier & hautain, qui vient de ce qu'on ſonge à ſon importance, & qu'on veut la faire reſpecter.

Les gens qui nous approchent ſentent ces différences-là plus ou moins confuſément ; nous nous connoiſſons tous ſi bien en orgueil, que perſonne ne ſauroit nous faire un ſecret du ſien ;

c'eſt quelquefois même ſans y penſer, la premiere choſe à quoi l'on regarde en abordant un inconnu.

Quoi qu'il en ſoit, voilà l'impreſſion que me fit monſieur Fécour. Je m'avançai vers lui d'un air fort humble ; il écrivoit une lettre, je penſe, pendant que ſa compagnie cauſoit.

Je lui fis mon compliment, avec cette émotion qu'on a quand on eſt un petit perſonnage, & qu'on vient demander une grace à quelqu'un d'important, qui ne vous aide, ni ne vous encourage, qui ne vous regarde point ; car monſieur de Fécour entendit tout ce que je lui dis, ſans jetter les yeux ſur moi.

Je tenois ma lettre que je lui préſentois, & qu'il ne prenoit point ; & ſon peu d'attention me laiſſoit dans une poſture qui étoit riſible, & dont je ne ſavois pas comment me remettre.

Il y avoit d'ailleurs là cette compagnie dont j'ai parlé, & qui me regardoit ; elle étoit compoſée de trois ou quatre meſſieurs, dont pas un n'avoit une mine capable de me réconforter.

C'étoient de ces figures, non pas magnifiques, mais opulentes, devant qui la mienne étoit ſi ravalée, malgré ma petite doublure de ſoie.

Tous gens d'ailleurs d'un certain âge, pendant que je n'avois que dix-huit ans, ce qui n'étoit pas un article ſi indifférent qu'on le croiroit ; car ſi vous aviez vu de quel air ils m'obſervoient, vous auriez jugé que ma jeuneſſe étoit encore un motif de confuſion pour moi.

A qui en veut ce poliſſon-là, avec ſa lettre,

sembloient-ils me dire par leurs regards libres, hardis, & pleins d'une curiosité sans façon.

De sorte que j'étois là comme un spectacle de mince valeur ; qui leur fournissoit un moment de distraction, & qu'ils s'amusoient à mépriser en passant.

L'un m'examinoit superbement de côté, l'autre, se promenant dans ce vaste cabinet, les mains derriere le dos, s'arrêtoit quelquefois auprès de monsieur de Fécour, qui continuoit d'écrire, & puis se mettoit de là à me considérer commodément & à son aise.

Figurez-vous la contenance que je devois tenir.

L'autre, d'un air pensif & occupé, fixoit les yeux sur moi comme sur un meuble ou sur une muraille, & de l'air d'un homme qui ne songe pas à ce qu'il voit.

Et celui-là, pour qui je n'étois rien, m'embarrassoit tout autant que celui pour qui j'étois si peu de chose. Je sentois fort bien que je n'y gagnois pas plus de cette façon que d'une autre.

Enfin, j'étois si pénétré d'une confusion intérieure. Je n'ai jamais oublié cette scene-là. Je suis devenu riche aussi, & pour le moins autant qu'aucun de ces messieurs dont je parle ici, & je suis encore à comprendre qu'il y ait des hommes dont l'ame devienne aussi cavaliere que je dis là, pour celle de quelque homme que ce soit.

A la fin pourtant monsieur de Fécour finit sa lettre, de sorte que ten ant la main pour

avoir celle que je lui préfentois : voyons, me dit-il ; & tout de fuite, quelle heure eft-il, Meffieurs? Près de midi, répondit négligemment celui qui fe promenoit en long, pendant que monfieur de Fécour décachetoit la lettre, qu'il lut affez rapidement.

Fort bien, me dit-il après l'avoir lue ; voilà le cinquieme homme depuis dix-huit mois pour qui ma belle-fœur m'écrit ou me parle, & que je place : je ne fais où elle va chercher tous ceux qu'elle m'envoie, mais elle ne finit point, & en voici un qui m'eft encore plus recommandé que les autres. L'originale femme ! Tenez, vous la reconnoîtrez bien à ce qu'elle m'écrit, ajouta-t-il en donnant la lettre à un de ces meffieurs.

Et puis, je vous placerai, me dit-il ; je m'en retourne demain à Paris, venez me trouver le lendemain.

Là-deffus j'allois prendre congé de lui, quand il m'arrêta.

Vous êtes bien jeune, me dit-il ; que favez-vous faire ? rien, je gage.

Je n'ai encore été dans aucun emploi, Monfieur, lui répondis-je. Oh ! je m'en doutois bien, reprit-il ; il ne m'en vient point d'autres de fa part ; & ce fera un grand bonheur fi vous favez écrire.

Oui, Monfieur, dis-je en rougiffant, je fais même un peu d'arithmétique. Comment donc ! s'écria-t-il en plaifantant ; vous nous faites trop de grace. Allez jufqu'après demain.

Sur quoi je me retirois avec l'agrément de

laisser ces messieurs riant de tout leur cœur de mon arithmétique & de mon écriture, quand il vint un laquais qui dit à monsieur de Fécour qu'une appellée madame une telle (c'est ainsi qu'il s'expliqua) demandoit à lui parler.

Ah, ah! répondit-il, je sais qui elle est; elle arrive fort à propos: qu'elle entre; & vous, restez; (c'étoit à moi à qui il parloit.)

Je restai donc, & sur le champ deux dames entrerent, qui étoient modestement vêtues, dont l'une étoit une jeune personne de vingt ans, accompagnée d'une femme d'environ cinquante.

Toutes deux d'un air fort triste, & encore plus suppliant.

Je n'ai vu de ma vie rien de si distingué ni de si touchant que la physionomie de la jeune: on ne pouvoit pourtant pas dire que ce fût une belle femme, il faut d'autres traits que ceux-là pour faire une beautés.

Figurez-vous un visage qui n'a rien d'assez brillant ni d'assez régulier pour surprendre les yeux; mais à qui rien ne manque de ce qui peut surprendre le cœur, de ce qui peut inspirer du respect, de la tendresse, & même de l'amour; car ce qu'on sentoit pour cette jeune personne étoit mêlé de tout ce que je dis là.

C'étoit pour ainsi dire une ame qu'on voyoit sur ce visage; mais une ame noble, vertueuse & tendre, & par conséquent charmante à voir.

Je ne dis rien de la femme âgée qui l'accompagnoit, & qui n'interessoit que par sa modestie & sa tristesse.

Monſieur de Fécour, en me congédiant, s'étoit levé de ſa place, & cauſoit debout au milieu du cabinet avec ces Meſſieurs ; il ſalua aſſez negligemment la jeune dame qui l'aborda.

Je ſais ce qui vous amene, lui dit-il, Madame : j'ai révoqué votre mari, mais ce n'eſt pas ma faute s'il eſt toujours malade ; & s'il ne peut exercer ſon emploi, que voulez-vous qu'on faſſe de lui ? ce ſont des abſences continuelles.

Quoi ! Monſieur, lui dit-elle d'un ton fait pour tout obtenir, n'y a-t-il plus rien à eſpérer ? Il eſt vrai que mon mari eſt d'une ſanté fort foible : vous avez eu juſqu'ici la bonté d'avoir égard à ſon état ; faites-nous encore la même grace, Monſieur, ne nous traitez pas avec tant de rigueur ; (& ce mot de rigueur dans ſa bouche perçoit l'ame) vous nous jetteriez dans un embarras dont vous ſeriez touché ſi vous le connoiſſiez tout entier ; ne me laiſſez point dans l'affliction où je ſuis, & où je m'en retournerois ſi vous étiez inflexible : (inflexible ! il n'y avoit non plus d'apparence qu'on pût l'être) ; mon mari ſe rétablira : vous n'ignorez pas qui nous ſommes, & le beſoin extrême que nous avons de votre protection, Monſieur.

Ne vous imaginez pas qu'elle pleura en tenant ce diſcours ; & je penſe que ſi elle avoit pleuré, ſa douleur en auroit eu moins de dignité, en auroit paru moins ſérieuſe & moins vraie.

Mais la perſonne qui l'accompagnoit, &

qui se tenoit un peu au-dessous d'elle, avoit les yeux mouillés de larmes.

Je ne doutai pas un instant que monsieur de Fécourne se rendit; je trouvois impossible qu'il résistât : hélas! que j'étois neuf! il n'en fut pas seulement ému.

Monsieur de Fécour étoit dans l'abondance; il y avoit trente ans qu'il faisoit bonne chere; on lui parloit d'embarras, de besoin, d'indigence même, au mot près, & il ne savoit pas ce que c'étoit que tout cela.

Il falloit pourtant qu'il eût le cœur naturellement dur; car je crois que la prospérité n'acheve d'endurcir que ces cœurs-là.

Il n'y a plus moyen, Madame, lui dit-il, je ne puis plus m'en dédire, j'ai disposé de l'emploi; voilà un jeune homme à qui je l'ai donné, il vous le dira.

A cette apostrophe, qui me fit rougir, elle jetta un regard sur moi, mais un regard qui m'adressoit un si doux reproche : eh quoi! vous aussi, sembloit-il me dire, vous contribuez au mal qu'on me fait!

Eh non! Madame, lui répondis-je dans le même langage, si elle m'entendit; eh puis : c'est donc l'emploi du mari de madame que vous voulez que j'aie, Monsieur? dis-je à monsieur de Fécour. Oui, reprit-il; c'est le même : je suis votre serviteur, Madame.

Ce n'est pas la peine, Monsieur, lui répondis-je en l'arrêtant. J'aime mieux attendre que vous m'en donniez un autre quand vous le

pourrez ; je ne fuis pas fi preffé ; permettez que je laiffe celui-là à cet honnête homme : fi j'étois à fa place, & malade comme lui, je ferois bien aife qu'on en usât envers moi comme j'en ufe envers lui.

La jeune dame n'appuya point ce difcours ; ce qui étoit un excellent procédé, & les yeux baiffés attendit en filence que monfieur de Fécour prît fon parti, fans abufer par aucune inftance de la générofité que je témoignois, & qui pouvoit fervir d'exemple à notre Patron.

Pour lui, je m'apperçus que l'exemple l'étonna fans lui plaire, & qu'il trouva mauvais que je me donnaffe les airs d'être plus fenfible que lui.

Vous aimez donc mieux attendre, me dit-il ? voilà qui eft nouveau ! Hé bien, Madame, retournez-vous-en, nous verrons à Paris ce qu'on pourra faire, j'y ferai après demain. Allez, me dit-il à moi, je parlerai à madame de Fécour.

La jeune dame le falua profondément fans rien repliquer ; l'autre femme la fuivit, & moi de même, & nous fortîmes tous trois ; mais du ton dont notre homme nous congédia, je défefpérai que mon action pût fervir de quelque chofe au mari de la jeune dame, & je vis bien à fa mine qu'elle n'en auguroit pas une meilleure réuffite.

Mais voici ce qui va vous furprendre : un de ces meffieurs qui étoient avec monfieur

de Fécour, fortit un moment après nous.

Nous nous étions arrêtés la jeune dame & moi fur l'efcalier, où elle me remercioit de ce que je venois de faire pour elle, & m'en marquoit une reconnoiffance dont je la voyois réellement pénétrée.

L'autre dame, qu'elle nommoit fa mere, joignoit fes remerciemens aux fiens, & je préfentois la main à la fille pour l'aider à defcendre, (car j'avois déjà appris cette petite politeffe, & on fe fait honneur de ce qu'on fait) quand nous vîmes venir à nous celui de ces meffieurs dont je vous ai parlé, & qui, s'approchant de la jeune dame : ne dînez-vous pas à Verfailles avant que de vous en retourner, Madame? lui dit-il en bredouillant, & d'un ton brufque.

Oui, Monfieur, répondit-elle. Hé bien, réprit-il, après votre dîné, venez me trouver à telle auberge où je vais; je ferois bien aife de vous parler; n'y manquez pas : venez-y auffi, vous, me dit-il, & à la même heure, vous n'en ferez pas fâché, entendez-vous : adieu, bon jour; & puis il paffa fon chemin.

Or, ce gros & petit homme, car il étoit l'un & l'autre, auffi-bien que bredouilleur, étoit celui dont j'avois été le moins mécontent chez monfieur de Fécour; celui dont la contenance m'avoit paru la moins fâcheufe : il eft bon de remarquer cela, chemin faifant.

Soupçonnez-vous ce qu'il nous veut? me dit la jeune dame. Non, Madame, lui répondis-je; je ne fais pas même qui il eft; voilà

la premiere fois de ma vie que je le vois.

Nous arrivâmes au bas de l'escalier en nous entretenant ainsi, & j'allois à regret prendre congé d'elle; mais au premier signe que j'en donnai : puisque vous & ma fille devez vous rendre tantôt au même endroit, ne nous quittez pas, Monsieur, me dit la mere, & faites-nous l'honneur de venir dîner avec nous; aussi-bien après le service que vous avez tâché de nous rendre, serions-nous mortifiées de ne connoître qu'en passant un aussi honnête homme que vous.

M'inviter à cette partie, c'étoit deviner mes desirs. Cette jeune dame avoit un charme secret qui me retenoit auprès d'elle; mais je ne croyois que l'estimer, la plaindre, & m'intéresser à ce qui la regardoit.

D'ailleurs, j'avois eu un bon procédé pour elle, & on se plaît avec les gens dont on vient de mériter la reconnoissance. Voilà bonnement tout ce que je comprenois au plaisir que j'avois à la voir; car pour d'amour, ni d'aucun sentiment approchant, il n'en étoit pas question dans mon esprit : je n'y songeois pas.

Je m'applaudissois même de mon affection pour elle, comme d'un attendrissement louable, comme d'une vertu; & il y a de la douceur à se sentir vertueux; de sorte que je suivis ces dames avec une innocence d'intention admirable, & en me disant intérieurement, tu es un honnête homme.

Je remarquai que la mere dit quelques mots à part à l'hôtesse, pour ordonner sans doute

quelque apprêt ; je n'osai montrer que je soupçonnois son intention, ni m'y opposer, j'eus peur que ce ne fût pas savoir vivre.

Un quart d'heure après on nous servit, & nous nous mîmes à table.

Plus je regarde Monsieur, disoit la mere, & plus je lui trouve une physionomie digne de ce qu'il a fait chez monsieur de Fécour. Eh ! mon Dieu, Madame, lui répondis-je, qui est-ce qui n'en auroit pas fait autant que moi, en voyant Madame dans la douleur où elle étoit ? qui est-ce qui ne voudroit pas la tirer de peine ? Il est bien triste de ne pouvoir rien quand on rencontre des personnes dans l'affliction, & surtout des personnes aussi estimables qu'elle l'est. Je n'ai de ma vie été si touché que ce matin ; j'aurois pleuré de bon cœur, si je ne m'en étois pas empêché.

Ce discours, quoique fort simple, n'étoit plus d'un paysan, comme vous voyez ; on n'y sentoit plus le jeune homme de village, mais seulement le jeune homme naïf & bon.

Ce que vous dites ajoute encore une nouvelle obligation à celle que nous vous avons, Monsieur, dit la jeune dame en rougissant, sans qu'elle-même sût pourquoi elle rougissoit peut-être, à moins que ce ne fût de ce que je m'étois attendri dans mes expressions, & de ce qu'elle avoit peur d'en être trop touchée, & il est vrai que ses regards étoient plus doux que ses discours : elle ne me disoit que ce qu'elle vouloit, s'arrêtoit où il lui plaisoit ; mais quand elle me regardoit, ce n'étoit plus de même,

à ce qu'il me paroiſſoit. Et ce ſont là des remarques que tout le monde peut faire, ſur-tout dans les diſpoſitions où j'étois.

De mon côté, je n'avois ni la gaieté, ni la vivacité qui m'étoient ordinaires, & pourtant j'étois charmé d'être là ; mais je ſongeois à être honnête & reſpectueux ; c'étoit tout ce que cet aimable viſage me permettoit d'être : on n'eſt pas ce qu'on veut avec de certaines mines, il y en a qui vous en impoſent.

Je ne finirois point ſi je voulois rapporter tout ce que ces dames me dirent d'obligeant, tout ce qu'elles me témoignerent d'eſtime.

Je leur demandai où elles demeuroient à Paris, & elles me l'apprirent, auſſi-bien que leur nom, avec une amitié qui prouvoit l'envie ſincere qu'elles avoient de me voir.

C'étoit toujours la mere qui répondoit la premiere, enſuite venoit la fille, qui appuyoit modeſtement ce qu'elle avoit dit, & toujours, à la fin de ſon diſcours, d'un regard où je voyois plus qu'elle ne me diſoit.

Enfin, notre repas finit ; nous parlâmes du rendez-vous que nous avions, qui nous paroiſſoit très-ſingulier.

Deux heures ſonnerent, & nous y allâmes : on nous dit que notre homme achevoit de dîner ; & comme il avoit averti ſes gens que nous viendrions, on nous fit entrer dans une petite ſalle, où nous l'attendîmes, & où il vint quelques inſtants après, un curedent à la main. Je parle de curedent, parce qu'il ſert à caractériſer la réception qu'il nous fit.

Il faut le peindre comme je l'ai déja dit, un gros homme, d'une taille au-dessous de la médiocre, d'une allure assez pesante, avec une mine de grondeur, & qui avoit la parole si rapide, que de quatre mots qu'il disoit, il en culbutoit la moitié.

Nous le reçûmes avec forces révérences, qu'il nous laissa faire tant que nous voulûmes, sans être tenté d'y répondre seulement du moindre salut de tête ; & je ne crois pas que ce fût par fierté ; mais bien par un pur oubli de toute cérémonie ; c'est que cela lui étoit plus commode, & qu'il avoit petit à petit pris ce pli-là, à force de voir journellement des subalternes de son métier.

Il s'avança vers la jeune dame avec le curedent, qui, comme vous voyez, accompagnoit fort bien la simplicité de son accueil.

Ah ! bon, lui dit-il, vous voilà ; & vous aussi, ajouta-t-il en me regardant. Hé bien qu'est-ce que c'est ? vous êtes donc bien triste, pauvre jeune femme ! (on sent bien à qui cela s'adressoit) : qui est cette dame-là avec qui vous êtes ? est-ce votre mere, ou votre parente ?

Je suis sa fille, Monsieur, répondit la jeune personne. Ah ! vous êtes sa fille ! voilà qui est bien, elle a l'air d'une honnête femme, & vous aussi ; j'aime les honnêtes gens, moi. Et ce mari, quelle espece d'homme est-ce ? d'où vient donc qu'il est si souvent malade ? est-ce qu'il est vieux ? n'y a-t-il pas un peu de débauche dans son fait ? Toutes questions qui étoient

assez dures, & pourtant faites avec la meilleure intention du monde, ainsi que vous le verrez dans la suite ; mais qui n'avoient rien de mouelleux ; c'étoit presqu'autant de petits affronts à essuyer pour l'amour-propre.

On dit de certaines gens qu'ils ont la main lourde ; cet honnête homme-ci ne l'avoit pas légere.

Revenons ; c'étoit du mari dont il s'informoit : il n'est vieux ni débauché, répondit la jeune dame ; c'est un homme de très-bonnes mœurs, qui n'a que trente-cinq ans, & que les malheurs qui lui sont arrivés ont accablé : c'est le chagrin qui a ruiné sa santé.

Oui-dà, dit-il ; je le croirois bien : le pauvre homme ! cela est fâcheux : vous m'avez touché tantôt, aussi-bien que votre mere ; j'ai pris garde qu'elle pleuroit. Eh, dites-moi, vous avez donc bien de la peine à vivre ? quel âge avez-vous ? Vingt ans, Monsieur, reprit-elle en rougissant. Vingt ans ! dit-il ; pourquoi se marier si jeune ? Vous voyez ce qui en arrive : il vient des enfants, des traverses, on n'a qu'un petit bien, & puis on souffre ; & adieu le ménage. Ah çà, n'importe, elle est gentille votre fille, fort gentille, ajouta-t-il en parlant à la mere ; j'aimerois assez sa figure : mais ce n'est pas à cause de cela que j'ai eu envie de la voir ; au contraire puisqu'elle est sage, je veux l'aider, & lui faire du bien. Je fais grand cas d'une jeune femme qui a de la conduite, quand elle est jolie & mal à son aise ; je n'en ai guere vu de pareilles : on ne fuit pas les autres, mais on ne les estime pas. Continuez, Madame, continuez d'être toujours de même.

Tenez,

tenez, je ſuis auſſi fort content de ce jeune homme-là : oui, très-édifié ; il faut que ce ſoit un honnête garçon, de la maniere dont il a parlé tantôt. Allez, vous êtes un bon cœur, vous m'avez plu, j'ai de l'amitié pour vous ; ce qu'il a fait chez monſieur de Fécour, eſt fort beau, il m'a étonné. Au reſte, s'il ne vous donne pas un autre emploi (c'étoit à moi à qui il parloit & de monſieur de Fécour) j'aurai ſoin de vous, je vous le promets ; venez me voir à Paris, & vous de même (c'étoit la jeune Dame que ces paroles regardoient ;) il faut voir à quoi monſieur de Fécour ſe déterminera pour votre mari : s'il le rétablit, à la bonne heure ; mais indépendamment de ce qui en ſera, je vous rendrai ſervice, moi ; j'ai des vues qui vous conviendront, & qui vous feront avantageuſes. Mais aſſeyons-nous ; êtes-vous preſſée ? il n'eſt que deux heures & demie, contez-moi un peu vos affaires, je ſerai bien aiſe d'être un peu au fait : d'où vient eſt-ce que votre mari a eu des malheurs ? eſt-ce qu'il étoit riche ? de quel pays êtes-vous ?

D'Orléans, Monſieur, lui dit-elle. Ah, d'Orléans ! c'eſt une fort bonne ville, reprit-il : y avez-vous vos parents ? qu'eſt-ce que c'eſt que votre hiſtoire ? j'ai encore un quart-d'heure à vous donner, & comme je m'intéreſſe à vous, il eſt naturel que je ſache qui vous êtes ; cela me fera plaiſir : voyons.

Monſieur, lui dit-elle, mon hiſtoire ne ſera pas longue.

Ma famille eſt d'Orléans, mais je n'y ai,

point été élevée. Je ſuis la fille d'un gentilhomme peu riche, & qui demeuroit avec ma mere à deux lieues de cette Ville, dans une Terre qui lui reſtoit des biens de ſa famille, & où il eſt mort.

Ha, ha ! dit monſieur Bono (c'étoit le nom de notre patron) la fille d'un gentilhomme ! à la bonne heure; mais à quoi cela ſert-il quand il eſt pauvre ? Continuez.

Il y a trois ans que mon mari s'attacha à moi, reprit-elle : c'étoit un autre gentilhomme de nos voiſins. Bon, s'écria-t-il là-deſſus, le voilà bien avancé dans ſa nobleſſe ! Après.

Comme on me trouvoit alors quelques agréments. Oui-dà, dit-il, on avoit raiſon, ce n'eſt pas ce qui vous manque : oh ! vous étiez mignonne, & une des plus jolies filles du canton, j'en ſuis ſûr : eh bien !

J'étois en même-temps recherchée, dit-elle, par un riche bourgeois d'Orléans.

Ah ! paſſe pour celui-là, reprit-il encore : voilà du ſolide ; c'étoit ce bourgeois-là qu'il falloit prendre.

Vous allez voir, Monſieur, pourquoi je ne l'ai pas pris : il étoit bien fait, je ne le haïſſois pas ; non que je l'aimaſſe, je le ſouffrois ſeulement plus volontiers que le gentilhomme, qui avoit pourtant autant de mérite que lui ; & comme ma mere, qui étoit la ſeule dont je dépendois alors, car mon pere étoit mort ;

Comme, dis-je, ma mere me laiſſoit le choix des deux, je ne doute pas que ce léger ſenti-

ment de préférence que j'avois pour le bourgeois, ne m'eût enfin déterminée en ſa faveur, ſans un accident qui me fit tout-d'un-coup pencher du côté de ſon rival.

On étoit à l'entrée de l'hiver, & nous nous promenions un jour, ma mere & moi, le long d'une forêt avec ces deux meſſieurs, je m'étois un peu écartée, je ne ſais pour quelle bagatelle, à laquelle je m'amuſois dans cette campagne, quand un loup furieux, ſortit de la forêt, vint à moi en me pourſuivant.

Jugez de ma frayeur; je me ſauvai vers ma compagnie en jettant de hauts cris. Ma mere épouvantée voulut ſe ſauver auſſi, & tomba de précipitation; le bourgeois s'enfuit, quoiqu'il eût une épée à ſon côté.

Le gentilhomme ſeul, tirant la ſienne, reſta, accourut à moi, fit face au loup, & l'attaqua dans le moment qu'il alloit ſe jetter ſur moi & me dévorer.

Il le tua, non ſans courir riſque de la vie, car il fut bleſſé en pluſieurs endroits, & même renverſé par le loup, avec qui il ſe roula long-temps ſur la terre, ſans quitter ſon épée, dont enfin il acheva ce furieux animal.

Quelques payſans dont les maiſons étoient voiſines de ce lieu, & qui avoient entendu nos cris, ne purent arriver qu'après que le loup fut tué, & enleverent le gentilhomme, qui ne s'étoit pas encore relevé, qui perdoit beaucoup de ſang, & qui avoit beſoin d'un prompt ſecours.

De mon côté j'étois à ſix pas de là, tombée

& évanouie, auſſi-bien que ma mere, qui étoit un peu plus loin dans le même état; de ſorte qu'il fallut nous emporter tous trois juſqu'à notre maiſon, dont nous nous étions aſſez écartés en nous promenant.

Les morſures que le loup avoit faites au gentilhomme étoient fort guériſſables; mais ſur la fureur de cet animal, on eût peur qu'elles n'euſſent les ſuites les plus affreuſes; & dès le lendemain ce gentilhomme, tout bleſſé qu'il étoit, partit de chez nous pour la mer.

Je vous avoue, Monſieur, que je reſtai pénétrée du mépris qu'il avoit fait de ſa vie pour moi (car il n'avoit tenu qu'à lui de ſe ſauver auſſi-bien que ſon rival,) & encore plus pénétrée de voir qu'il ne tiroit aucune vanité de ſon action, qu'il ne s'en faiſoit pas valoir davantage, & que ſon amour n'en avoit pas pris plus de confiance.

Je ne ſuis pas aimé, Mademoiſelle, me dit-il ſeulement en partant; je n'ai point le bonheur de vous plaire; mais je ne ſuis point ſi malheureux, puiſque j'ai eu celui de vous montrer que rien ne m'eſt ſi cher que vous.

Perſonne à préſent ne me doit l'être autant que vous non plus, lui répondis-je ſans aucun détour, & devant ma mere, qui approuva ma réponſe.

Oui, oui, dit alors monſieur Bono, voilà qui eſt à merveille: il n'y a rien de ſi beau que ces ſentiments-là, quand ce ſeroit pour un roman. Je vois bien que vous l'épouſerez

à cauſe des morſures ; mais tenez , j'aimerois encore mieux que ce loup ne fût pas venu , vous vous en ſeriez bien paſſée , car il vous fait grand tort. Et le bourgeois, à propos, court-il encore ? Eſt-ce qu'il ne revint pas ?

Il oſa reparoître dès le ſoir même, dit la jeune Dame. Il revint au logis, & ſoutint pendant une heure la préſence de ce rival bleſſé ; ce qui me le rendit encore plus mépriſable que ſon manque de courage dans le péril où il m'avoit abandonnée.

Oh ! ma foi, dit monſieur Bono, je ne ſais que vous dire ; ſerviteur à l'amour en pareil cas : pour la viſite paſſe, je la blâme ; mais pour ce qui eſt de ſa fuite, c'eſt une autre affaire. Je ne trouve pas qu'il ait ſi mal fait, moi ; c'étoit là un fort vilain animal, au moins, & votre mari n'étoit qu'un étourdi dans le fond. Achevez, le gentilhomme revint, & vous l'épousâtes, n'eſt-ce pas ?

Oui, Monſieur, dit la jeune Dame ; je crus y être obligée.

Ah ! comme vous voudrez, reprit-il là-deſſus, mais je regrette le fuyard, il valoit mieux pour vous, puiſqu'il étoit riche. Votre mari étoit excellent pour tuer des loups ; mais on ne rencontre pas toujours des loups ſur ſon chemin, & on a toujours beſoin de quoi vivre.

Mon mari, quand je l'épouſai, dit-elle, avoit du bien ; il jouiſſoit d'une fortune ſuffiſante. Bon, reprit-il, ſuffiſante ! à quoi cela va-t-il ? tout ce qui n'eſt que ſuffiſant ne ſuffit jamais : voyons comment a-t-il perdu cette fortune ?

Par un procès, reprit-elle, que nous avons eu contre un Seigneur de nos voisins, pour de certains droits; procès qui n'étoit presque rien d'abord, qui est devenu plus considérable que nous ne l'avions cru, qu'on a gagné contre nous à force de crédit, & dont la perte nous a totalement ruinés. Il a fallu que mon mari soit venu à Paris pour tâcher d'obtenir quelque emploi : on le recommanda à monsieur de Fécour, qui lui en donna un; c'est ce même emploi qu'il lui a ôté ces jours passés, & que vous avez entendu que je lui redemandois. J'ignore s'il le lui rendra, il ne m'a rien dit qui me le promette; mais je pars bien consolée, Monsieur, puisque j'ai eu le bonheur de rencontrer une personne aussi généreuse que vous, & que vous avez la bonté de vous intéresser à notre situation.

Oui, oui, dit-il, ne vous affligez pas, comptez sur moi; il faut bien secourir les gens qui sont dans la peine. Je voudrois que personne ne souffrît : voilà comme je pense; mais cela ne se peut pas. Et vous, mon garçon, d'où êtes-vous, me dit-il à moi? De Champagne, Monsieur, lui répondis-je.

Ah! du pays du bon vin, reprit-il; j'en suis bien-aise. Vous y avez votre pere? Oui, Monsieur. Tant mieux, dit-il, il pourra donc m'en faire venir; car on y est souvent trompé. Eh, qui êtes-vous?

Le fils d'un honnête homme qui demeure à la campagne, répondis-je : c'étoit dire vrai, & pourtant esquiver le mot de paysan, qui me

paroîssoit dur : les synonymes ne sont pas défendus, & tant que j'en ai trouvé là-dessus je les ai pris ; mais ma vanité n'a jamais passé ces bornes-là, & j'aurois dit tout net, je suis le fils d'un paysan, si le mot de fils d'un homme de la campagne ne m'étoit pas venu.

Trois heures sonnerent alors ; monsieur Bono tira sa montre, & puis se levant : ah çà, dit-il, je vous quitte, nous nous reverrons à Paris ; je vous y attends, & je vous tiendrai parole : bon jour, je suis votre serviteur. A propos, vous en retournez-vous tout-à-l'heure ? j'envoie dans un moment mon équipage à Paris ; mettez-vous dedans ; les voitures sont cheres, & ce sera autant d'épargné.

Là-dessus il appella un laquais : Picard se prépare-t-il à s'en aller, lui dit-il ? Oui, Monsieur, il met les chevaux au carrosse, répondit le domestique. Hé bien, dis-lui qu'il prenne ces dames & ce jeune homme, reprit-il. Adieu.

Nous voulûmes le remercier, mais il étoit déja bien loin : nous descendîmes ; l'équipage fut bientôt prêt, & nous partîmes très-contents de notre homme & de sa brusque humeur.

Je ne vous dirai rien de notre entretien sur la route ; arrivons à Paris. Nous y entrâmes d'assez bonne heure pour mon rendez-vous, car vous savez que j'en avois un avec

madame de Ferval, chez madame Remy, dans un fauxbourg.

Le cocher de monſieur Bono mena mes deux dames chez elles, où je les quittai après pluſieurs compliments, & de nouvelles inſtances de leur part pour les venir voir.

De là je renvoyai le cocher, je pris un fiacre, & je partis pour mon fauxbourg.

Fin de la quatrieme Partie.

LE PAYSAN PARVENU, *OU LES* MÉMOIRES DE M. ***.

Par M. DE MARIVAUX.

CINQUIEME PARTIE.

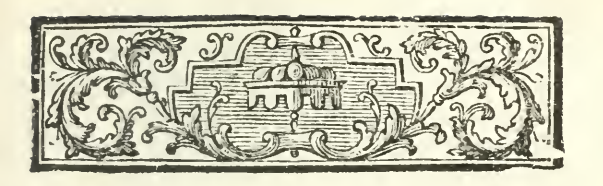


A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, rue Ganterie, Hôtel S. Wandrille.

M. DCC. LXXXII.

AVEC PERMISSION.



LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES

*DE M. ***.*

CINQUIEME PARTIE.

J'AI dit dans la derniere Partie, que je me hâtai de me rendre chez madame Remy, où m'attendoit madame de Ferval.

Il étoit à peu près cinq heures & demie du soir quand j'y arrivai. Je trouvai tout-d'un-coup l'endroit. Je vis aussi le carrosse de madame de Ferval dans cette petite rue dont elle m'avoit parlé, & où étoit cette porte de derriere, par laquelle elle m'avoit dit qu'elle

entreroit; & ſuivant mes inſtructions j'entrai par l'autre porte, après m'être aſſuré auparavant que c'étoit là que demeuroit madame Remy. D'abord je vis une allée aſſez étroite, qui aboutiſſoit à une petite cour, au bout de laquelle on entroit dans une ſalle; & c'étoit de cette ſalle qu'on paſſoit dans le jardin dont madame de Ferval avoit fait mention.

Je n'avois pas encore traverſé la cour, qu'on ouvrit la porte de la ſalle (& apparemment qu'on m'entendit venir;) il en ſortit une grande femme, âgée, maigre, pâle, vêtue en femme du commun, mais proprement pourtant, qui avoit un air poſé & matois. C'étoit madame Remy elle-même.

Qui demandez-vous, Monſieur? me dit-elle, quand je me fus approché. Je viens, répondis-je, parler à une dame qui doit être ici depuis quelques moments, ou qui va y arriver bientôt.

Et ſon nom, Monſieur? me dit-elle. Madame de Ferval, repris-je. Et ſur le champ, entrez, Monſieur.

J'entre; il n'y avoit perſonne dans la ſalle: elle n'eſt donc pas encore venue? lui dis-je. Vous allez la voir, me répondit-elle en tirant de ſa poche une clef dont elle ouvrit une porte que je ne voyois pas, & qui étoit celle d'une chambre où je trouvai madame de Ferval aſſiſe auprès d'un petit lit, & qui liſoit.

Vous venez bien tard, Monſieur de la Vallée, me dit-elle en ſe levant; il y a pour le moins un quart-d'heure que je ſuis ici.

Hélas! Madame, ne me blâmez pas, dis-je, il n'y a point de ma faute; j'arrive en ce moment de Verſailles, où j'ai été obligé d'aller, & j'étois bien impatient de me voir ici.

Pendant que nous nous parlions, notre complaiſante hôteſſe, ſans paroître nous écouter, & d'un air diſtrait, rangeoit par-ci par-là dans la chambre, & puis ſe retira ſans nous rien dire. Vous vous en allez donc, madame Remy? lui cria madame de Ferval en s'approchant d'une porte ouverte qui donnoit dans le jardin.

Oui, Madame, répondit-elle, j'ai affaire là-haut pour quelques moments; & puis peut-être avez-vous à parler à Monſieur: aurez-vous beſoin de moi?

Non, dit Madame de Ferval, vous pouvez reſter ſi vous voulez, mais ne vous gênez point; & là-deſſus la Remy nous ſalue, nous laiſſe, ferme la porte ſur nous, ôte la clef que nous lui entendîmes retirer, quoiqu'elle y allât doucement.

Il faut donc que cette femme ſoit folle; je crois qu'elle nous enferme, me dit alors madame de Ferval, en ſouriant d'un air qui entamoit la matiere, qui engageoit amoureuſement la converſation, & qui me diſoit, nous voilà donc ſeuls.

Qu'importe, lui dis-je, (& nous étions alors ſur le pas de la porte du jardin) nous n'avons que faire de la Remy pour cauſer enſemble: ce ſeroit encore pis que la femme-de-chambre de là-bas; n'avons-nous pas

fait marché que nous ferons libres ?

Et pendant que je lui tenois ce discours, je lui prenois la main, dont je considérois la grace & la blancheur, & que je baisois quelquefois. Est-ce-là comme tu me contes ton histoire, me dit-elle ? Je vous la conterai toujours bien, lui dis-je ; ce conte-là n'est pas si pressé que moi. Que toi ? me dit-elle en me jettant son autre main sur l'épaule ; eh, de quoi donc es-tu tant pressé ? De vous dire que vous avez des charmes qui m'ont fait rêver toute la journée à eux, repris-je. Je n'ai pas mal rêvé à toi non plut, me dit-elle, & tant rêvé que j'ai pensé ne pas venir ici.

Eh ! pourquoi donc, maîtresse de mon cœur ? lui repartis-je. Oh ! pourquoi, me dit-elle, c'est que tu es si jeune & si remuant ; il me souvient de tes vivacités d'hier, tout gêné que tu étois ; & à présent que tu ne l'es plus, te corrigeras-tu ? j'ai bien de la peine à le croire. Et moi aussi, lui dis-je, car je suis encore plus amoureux que je ne l'étois hier, à cause qu'il me semble que vous êtes encore plus belle.

Fort bien, fort bien, me dit-elle avec un souris ; voilà de très-bonnes dispositions, & qui me rassurent beaucoup : être seule avec un étourdi comme vous, sans pouvoir sortir ; car où est-elle allée, cette sotte femme qui nous laisse ? Je gagerois qu'il n'y a peut-être que nous ici actuellement. Ah ! elle n'a qu'à revenir, je ne la querellerai pas mal : voyez, je vous prie, à quoi elle m'expose.

Par la mardi, lui dis-je, vous en parlez bien

à votre aiſe ; vous ne ſavez pas ce que c'eſt que d'être amoureux de vous. Ne tient-il qu'à dire aux gens, tenez-vous en repos ? Je voudrois bien vous voir à ma place, pour ſavoir ce que vous feriez. Va, va, tais-toi, dit-elle d'un air badin, j'ai aſſez de la mienne. Mais encore, inſiſtois-je ſur le même ton. Hé bien, à ta place, reprit-elle, je tâcherois apparemment d'être raiſonnable. Et s'il ne vous ſervoit de rien d'y tâcher, répondis-je, qu'en ſeroit-il ? Oh ! ce qu'il en ſeroit, dit-elle, je n'en ſais rien ; tu m'en demandes trop ; je n'y ſuis pas ; mais qu'importe que tu m'aimes, ne ſaurois-tu faire comme moi ? Je ſuis raiſonnable, quoique je t'aime auſſi, & je ne devrois pas te le dire, car tu n'en feras que plus de folies, & ce ſera ma faute, petit mutin que tu es. Voyez comme il me regarde ; où a-t-il pris cette mine-là, ce frippon ? on n'y ſauroit tenir. Parlons de Verſailles.

Oh que non, répondis-je. Parlons de ce que vous dites que vous m'aimez ; cette parole eſt ſi agréable, c'eſt un charme de l'entendre : elle me ravit, elle me tranſporte : quel plaiſir ! ah ! que votre chere perſonne eſt enchantée !

En lui tenant ce diſcours, je l.vois avidement les yeux ſur elle, elle étoit un peu moins enveloppée qu'à l'ordinaire. Il n'y a rien auſſi de ſi friand que ce joli corſet-là, m'écriai-je. Allons, allons, petit garçon, ne ſongez point à cela ; je ne le veux pas, dit-elle.

Et là-deſſus, elle ſe raccommodoit aſſez mal. Eh ! ma gracieuſe Dame, repartis-je, cela eſt ſi bien arrangé ; n'y touchez pas. Je lui pris les

main alors. Elle avoit les yeux pleins d'amour, elle soupira, me dit, que me veux-tu, la Vallée? j'ai bien mal fait de ne pas retenir la Remy; une autre fois je la retiendrai : tu n'entends point raison ; recule-toi un peu, voilà des fenêtres d'où on peut nous voir.

Et en effet, il y avoit de l'autre côté des vues sur nous : il n'y a qu'à rentrer dans la chambre, lui dis-je. Il le faut bien, reprit-elle ; mais modere-toi, mon bel enfant, modere-toi ; je suis venue ici de bonne foi, & tu m'inquietes avec ton amour.

Je n'ai pourtant que celui que vous m'avez donné, répondis-je : mais vous voilà debout, cela fatigue, asseyons-nous. Tenez, remettez-vous à la place où vous étiez quand je suis venu. Quoi ! là, dit-elle ? oh ! je n'oserois, j'y serois trop enfermée, à moins que tu n'appelles la Remy : appelle-la, je t'en prie ; ce qu'elle disoit d'un ton qui n'avoit rien d'opiniâtre, & insensiblement nous nous approchions de l'endroit où je l'avois d'abord trouvée. Où me menes-tu donc ? dit-elle d'un air nonchalant & tendre. Cependant elle s'asseyoit, & je me jettois à ses genoux, quand nous entendîmes tout-à-coup parler dans la salle.

Et puis le bruit devint plus fort, c'étoit comme une dispute.

Ah ! la Vallée, qu'est-ce que c'est que cela ? leve-toi, s'écria madame de Ferval ; le bruit s'augmente encore. Nous distinguions la voix d'un homme en colere, contre qui madame Remy, que nous entendions aussi, paroissoit se

défendre. Enfin, on mit la clef dans la ferrure, la porte s'ouvrit, & nous vîmes entrer un homme de trente à trente-cinq ans, très-bien fait, & de fort bonne mine, qui avoit l'air extrêmement ému. Je tenois la garde de mon épée, & je m'étois avancé au milieu de la chambre, fort inquiet de cette aventure; mais bien résolu de repousser l'insulte, supposé que c'en fût une qu'on eût envie de nous faire.

A qui en voulez-vous, Monsieur, lui dis-je aussi-tôt? Cet homme, sans me répondre, jette les yeux sur madame de Ferval, se calme sur le champ, ôte respectueusement son chapeau, non sans marquer beaucoup d'étonnement, & s'adressant à madame de Ferval: ah! Madame, je vous demande mille pardons, dit-il; je suis au désespoir de ce que je viens de faire: je m'attendois à voir une autre dame à qui je prends intérêt, & je n'ai pas douté que ce ne fût elle que je trouverois ici.

Ah! vraiment oui, lui dit madame Remy, il est bien temps de demander des excuses, & voilà une belle équipée que vous avez fait là! Madame qui vient ici pour affaires de famille parler à son neveu, qu'elle ne peut voir qu'en secret, avoit grand besoin de vos pardons, & moi aussi.

Vous avez plus de tort que moi, lui dit l'homme en question; vous ne m'avez jamais averti que vous receviez ici d'autres personnes que la dame que j'y cherchois & moi. Je viens de dîner de la campagne, je passe, j'apperçois un équipage dans la petite rue; je crois qu'à l'or-

dinaire c'eſt celui de la Dame que je connois. Je ne lui ai pourtant pas donné de rendez-vous ; cela me ſurprend : je vois même de loin un laquais dont la livrée me trompe. Je fais arrêter mon carroſſe pour ſavoir ce que cette dame fait ici ; vous me dites qu'elle n'y eſt pas ; je vous vois embarraſſée ; qui eſt-ce qui ne ſe ſeroit pas imaginé à ma place qu'il y avoit du myſtere ? Au reſte, ôtez l'inquiétude que cela a pu donner à Madame, c'eſt comme ſi rien n'étoit arrivé, & je la ſupplie encore une fois de me pardonner, ajouta-t il en s'approchant encore plus de madame de Ferval, avec une action tout-à-fait galante, & qui avoit même quelque choſe de tendre.

Madame de Ferval rougit, & voulut retirer ſa main qu'il avoit priſe, & qu'il baiſoit avec vivacité.

Là-deſſus, je m'avançai, & ne crus pas devoir demeurer muet. Madame ne me paroît pas fâchée, dis-je à ce cavalier ; le plus aviſé s'abuſe : vous l'avez priſe pour une autre, il n'y a pas grand mal, elle vous excuſe ; il ne reſte plus qu'à s'en aller ; c'eſt le plus court, à préſent que vous voyez ce qui en eſt, Monſieur.

Là-deſſus il ſe retourna, & me regarda avec quelque attention : il me ſemble que vous ne m'êtes pas inconnu, me dit-il ; ne vous ai-je pas vu chez madame une telle ?

Il ne parloit, s'il vous plaît, que de la femme de défunt le Seigneur de notre village. Cela ſe pourroit, lui dis-je en rougiſſant malgré que j'en euſſe : & en effet, je commençois à le re-

mettre lui-même. Hé ! c'eſt Jacob, s'écria-t-il alors ; je le reconnois, c'eſt lui-même. Eh ! parbleu, mon enfant, je ſuis charmé de vous voir ici en ſi bonne poſture ; il faut que ta fortune ait bien changé de face, pour t'avoir mis à portée d'être en liaiſon avec Madame. Tout homme de condition que je ſuis, je voudrois bien avoir cet honneur-là comme vous. Il y a quatre mois que je ſouhaite d'être un peu de ſes amis ; elle a pu s'en appercevoir, quoique je ne l'aie encore rencontrée que trois ou quatre fois ; mes regards lui ont dit combien elle étoit aimable : je ſuis né avec le plus tendre penchant pour elle, & je ſuis bien ſûr, mon cher Jacob, que mon amour date avant le tien.

Madame Remy n'étoit pas préſente à ce diſcours ; elle étoit paſſée dans la ſalle, & nous avoit laiſſé le ſoin de nous tirer d'intrigue.

Pour moi, je n'avois plus de contenance, & en vrai benêt, je ſaluois cet homme à chaque mot qu'il m'adreſſoit : tantôt je tirois un pied ; tantôt j'inclinois la tête, & ne ſavois plus ce que je faiſois : j'étois démonté. Cette aſſommante époque de notre connoiſſance, ſon tutoiement, ce paſſage ſubit de l'état d'un homme en bonne fortune où il m'avoit pris, à l'état de Jacob où il me remettoit, tout cela m'avoit renverſé.

A l'égard de madame de Ferval, il ſeroit difficile de vous dire la mine qu'elle faiſoit.

Souvenez-vous que la Remy avoit parlé de moi comme d'un neveu de cette dame ; ſongez qu'elle étoit dévote, que j'étois jeune ; que ſa

parure étoit ce jour-là plus mondaine qu'à l'ordinaire, son corset plus galant, moins serré, & par conséquent sa gorge plus à l'aise. Songez qu'on nous trouvoit enfermés chez une madame Remy, femme commode, sujette à prêter sa maison, comme nous l'apprenions. N'oubliez pas que ce cavalier qui nous surprenoit, connoissoit madame de Ferval, étoit ami de ses amis; & sur tous ces articles que je viens de dire, voyez la curieuse révélation qu'on avoit des mœurs de madame de Ferval; le bel intérieur de conscience à montrer! que de miseres mises au jour! & quelles miseres encore? de celles qui déshonorent le plus une dévote, qui décident qu'elle est une hypocrite, une franche fripponne; car qu'elle soit maligne, vindicative, orgueilleuse, médisante, elle fait sa charge, & n'en a pas moins droit de tenir sa morgue; tout cela ne jure point avec l'impérieuse austérité de son métier.

Mais se trouver convaincue d'être amoureuse, être surprise dans un rendez-vous gaillard: oh! tout est perdu; voilà la dévote sifflée, il n'y point de tournure à donner à cela.

Madame de Ferval essaya pourtant d'en donner une, & dit quelque chose pour se défendre; mais ce fut avec un air de confusion si marqué, qu'on voyoit bien que sa cause lui paroissoit désespérée. Aussi n'eut-elle pas le courage de la plaider long-temps.

Vous vous trompez, Monsieur; je vous assure que vous vous trompez: c'est fort innocemment que je me trouve ici; je n'y suis que

pour lui parler à l'occaſion d'un ſervice que je voulois lui rendre. Après ce peu de paroles, le ton de ſa voix s'altéra, ſes yeux ſe mouillerent de quelques larmes, & un ſoupir lui coupa la parole.

De mon côté, je ne ſavois que dire ; ce nom de Jacob qu'il m'avoit rappellé, me tenoit en reſpect ; j'avois toujours peur qu'il n'en recommençât l'apoſtrophe ; & je ne ſongeois qu'à m'évader du mieux qu'il me ſeroit poſſible : car que faire là avec un rival pour qui on ne s'appelle que Jacob, & cela en préſence d'une femme que cet excès de familiarité n'humilioit pas moins que moi ? Avoir un amant, c'étoit déja une honte pour elle, & en avoir un de ce nom-là, c'en étoit deux ; il ne pouvoit pas être queſtion, entr'elle & Jacob, d'une affaire de cœur bien délicate.

De ſorte qu'avec l'embarras perſonnel où je me trouvois, je rougiſſois encore de voir que j'étois ſon opprobre, & ainſi je devois être fort mal à mon aiſe : je cherchois donc un prétexte raiſonnable de retraite, quand madame de Ferval vint à dire qu'elle n'étoit là que pour me rendre un ſervice.

Et ſur le champ, ſans donner le temps au cavalier de repondre, ce ſera pour un autre fois, Madame, repris-je ; conſervez-moi toujours votre bonne volonté, j'attendrai que vous me faſſiez ſavoir vos intentions : & puiſque vous connoiſſez Monſieur, & que Monſieur vous connoît, je vais prendre congé de vous ;

auſſi-bien je n'entends rien à cet amour dont il me parle.

Madame de Ferval ne répondit mot, & reſta les yeux baiſſés, avec un viſage humble & mortifié, ſur lequel on voyoit couler une larme ou deux. Ce cavalier, notre trouble-fête, venoit de lui reprendre la main, qu'elle lui laiſſoit, parce qu'elle n'oſoit la lui ôter ſans doute. Le frippon étoit comme l'arbitre de ſon ſort, il pouvoit lui faire juſtice ou grace; en un mot, il avoit droit d'être un peu hardi, & elle n'avoit pas le droit de le trouver mauvais.

Adieu donc, mon Jacob, juſqu'au revoir, me cria-t-il comme je me retirois. Oh! pour lors, cela me déplut, je perdis patience, & devenu plus courageux, parce que je m'en allois: bon, bon, lui criai-je à mon tour, en hochant la tête, adieu mons Jacob; hé bien, adieu, mons Pierre, ſerviteur à mons Nicolas; voilà bien du bruit pour un nom de baptême. Il fit un grand éclat de rire à ma réponſe, & je ſortis en fermant la porte ſur eux de pure colere.

Je trouvai madame Remy à la porte de la rue. Vous vous en allez donc, me dit-elle? Eh pardi oui, repris-je; qu'eſt-ce que vous voulez que je faſſe là, à cette heure que cet homme y eſt? & pourquoi l'avez-vous accoutumé à venir ici? Cela eſt bien déſagréable, madame Remy; on vient de Verſailles pour ſe parler honnêtement chez vous: on prend votre chambre, on croit être en repos, & point

du tout ; c'eſt comme ſi on étoit dans la rue C'étoit bien la peine de me preſſer tant : ce n'eſt pas moi que je regarde là-dedans, c'eſt madame de Ferval. Qu'eſt-ce que ce grand je ne ſais qui va penſer d'elle ? Une porte fermée, point de clef à une ſerrure, une femme de bien avec un jeune garçon : voilà qui a bonne mine !

Eh ! mon Dieu, mon enfant, me dit-elle, j'en ſuis déſolée ; je tenois la clef de votre chambre quand il eſt arrivé : ſavez-vous bien qu'il me l'a arrachée des mains ? Il n'y a rien à craindre au ſurplus, c'eſt un de mes amis, un fort honnête homme, qui voit quelquefois ici une dame de ma connoiſſance : je crois entre nous qu'il ne la hait pas, & l'étourdi qu'il eſt a voulu entrer par jalouſie. Mais qu'eſt-ce que cela fait ? Reſtez, je ſuis ſûre qu'il va ſortir. Bon, lui dis-je, après celui-là un autre ; vous avez trop de connoiſſances, madame Remy.

Oh ! dame, reprit-elle, que voulez-vous ? j'ai une grande maiſon, je ſuis veuve, je ſuis ſeule ; d'honnêtes gens me diſent, nous avons des affaires enſemble, il ne faut pas qu'on le ſache, prêtez-nous votre chambre ; dirai-je que non, ſur-tout à des gens qui me font plaiſir, qui ont de l'amitié pour moi ? C'eſt encore un beau taudis que le mien pour en être chiche, n'eſt-ce pas ? Après cela, quel mal y a-t-il qu'on ait vu madame de Ferval avec vous chez moi ? Je me repens de n'avoir pas ouvert tout-d'un-coup, car qu'eſt-ce qu'on en peut dire ? voyons. D'abord il me vient une

dame, enſuite arrive un garçon ; je les reçois tous deux : les voilà donc enſemble, à moins que je ne les ſépare. Le garçon eſt jeune, eſt-il obligé d'être vieux ? Il eſt vrai que la porte étoit fermée ; hé bien, une autre fois elle ſera ouverte : c'eſt tantôt l'un, tantôt l'autre ; où eſt le myſtere ? On l'ouvre quand on entre, on la ferme quand on eſt entré. Pour ce qui eſt de moi, ſi je n'étois pas avec vous, c'eſt que j'étois ailleurs ; on ne peut pas être partout : je vas, je viens, je tracaſſe ; je fais mon ménage, & ma compagnie cauſe ; & puis, eſt-ce que je ne ſerois pas revenue ? De quoi madame de Ferval s'embarraſſe-t-elle ? n'ai-je pas dit même que c'étoit votre tante ?

Eh ! vraiment tant pis, repris-je, car il ſait tout le contraire. Pardi, me dit-elle, le voilà bien ſavant ! n'avez-vous pas peur qu'il vous faſſe un procès ?

Pendant que la Remy me parloit, je ſongeois à ces deux perſonnes que j'avois laiſſées dans la chambre ; & quoique je fuſſe bien aiſe d'en être ſorti à cauſe de ce nom de Jacob, j'étois pourtant très-fâché de ce qu'on avoit troublé mon entretien avec madame de Ferval ; j'en regrettois la ſuite, non pas que j'euſſe de la tendreſſe pour elle ; je n'en avois jamais eu, quoiqu'il m'eût ſemblé que j'en avois. Je me ſuis déja expliqué là-deſſus. Ce jour-là même je ne m'étois pas ſenti fort empreſſé en venant au fauxbourg ; la rencontre de cette jeune femme à Verſailles avoit extrêmement diminué de mon ardeur pour le rendez-vous.

Mais

Mais madame de Ferval étoit une femme de conséquence, qui étoit encore très-bien faite, qui étoit fort blanche, qui avoit de belles mains, que j'avois vue négligemment couchée sur un sopha, qui m'y avoit jetté d'amoureux regards ; & à mon âge, quand on a ces petites considérations-là dans l'esprit, on n'a pas besoin de tendresse pour aimer les gens, & pour voir avec chagrin troubler un rendez-vous comme celui qu'on m'avoit donné.

Il y a bien des amours où le cœur n'a point de part : il y en a plus de ceux-là que d'autres ; même, & dans le fond, c'est sur eux que roule la nature, & non pas sur nos délicatesses de sentiments, qui ne lui servent de rien. C'est nous le plus souvent qui nous rendons tendres, pour orner nos passions : mais c'est la nature qui nous rend amoureux ; nous tenons d'elle l'utile, que nous enjolivons de l'honnête. J'appelle ainsi le sentiment : on ne l'enjolive pourtant plus guere ; la mode en est assez passée dans ce temps où j'écris.

Quoi qu'il en soit, je n'avois qu'un amour fort naturel ; & comme cet amour-là a ses agitations, il me déplaisoit beaucoup d'avoir été interrompu.

Le cavalier lui a pris la main, il la lui a baisée sans façon, & ce drôle-là va devenir bien hardi de ce qu'il nous a surpris ensemble, disois-je en moi-même ; car je comprenois à merveille l'abus qu'il pouvoit faire de cela

Madame de Ferval, ci-devant dévote, & maintenant reconnue pour très-profane, pour une femme très-légere de ſcrupules, ne pouvoit plus ſe donner les airs d'être fiere. Le gaillard m'avoit paru aimable; il étoit grand & de bonne mine : il y avoit quatre mois, diſoit-il, qu'il aimoit la Dame. Il avoit ſurpris le ſecret de ſes mœurs; peut-être ſe vengeroit-il, ſi on le rebutoit; peut-être ſe tairoit-il, ſi on le traitoit avec douceur. Madame de Ferval étoit née douce; il y avoit ici des raiſons pour l'être : le ſeroit-elle, ne le ſeroit-elle pas? Me voilà là-deſſus dans une émotion que je ne puis exprimer; me voilà remué par je ne ſais quelle curioſité inquiete, jalouſe, un peu libertine, ſi vous voulez; enfin, très-difficile à expliquer. Ce n'eſt pas du cœur d'une femme dont on eſt en peine, c'eſt de ſa perſonne : on ne ſonge point à ſes ſentiments, mais à ſes actions; on ne dit point ſera-t-elle infidelle, mais ſera-t-elle ſage?

Dans ces diſpoſitions, je ſongeai que j'avois beaucoup d'argent ſur moi; que la Remy aimoit à en gagner, & qu'une femme qui ne refuſoit pas de louer ſa chambre pour deux ou trois heures, voudroit bien pour quelques moments me louer un cabinet, ou quelqu'autre lieu attenant la chambre, ſi elle en avoit un.

Je ſuis d'avis de ne pas m'en aller, lui dis-je, & d'attendre que cet homme ait quitté madame de Ferval; n'auriez-vous pas quelque endroit près de celui où ils ſont, & où je

pourrois me tenir ? Je ne vous demande pas ce plaisir-là pour rien, je vous paierai ; & c'étoit en tirant de l'argent de ma poche que je lui parlois ainsi

Oui-dà, dit elle en regardant un demi-louis d'or que je tenois ; il y a justement un petit retranchement qui n'est séparé de la chambre que par une cloison, & où je mets de vieilles hardes ; mais montez plutôt à mon grenier, vous y serez mieux.

Non, non, lui dis-je, le retranchement me suffit ; je serai plus près de madame de Ferval, & quand l'autre la quittera, je le saurai tout-d'un-coup. Tenez, voilà ce que je vous offre, le voulez-vous, ajoutai-je en lui présentant mon demi-louis, non sans me reprocher un peu de le dépenser ainsi ; car voyez quel infidele emploi de l'argent de madame de la Vallée ! j'en étois honteux ; mais je tâchai de n'y prendre pas garde, afin d'avoir moins de tort.

Hélas ! il ne falloit rien pour cela, me dit la Remy en recevant ce que je lui donnois ; c'est une bonté que vous avez, & je vais vous mener dans ce petit endroit : mais ne faites point de bruit au moins, & marchez doucement en y allant ; il n'est pas nécessaire que nos gens y entendent personne ; il sembleroit qu'il y auroit du mystere.

Oh ! ne craignez rien, lui dis-je, je n'y remuerai pas. Et tout en parlant, nous revinmes dans la salle. Ensuite elle passa une porte qui n'étoit couverte que d'une mauvaise tapisserie,

& par où l'on entroit dans ce petit retranchem nt où je me mis.

J'étois là en effet à peu près comme si j'avois été dans la chambre ; il n'y avoit rien de si mince que les planches qui m'en séparoient, de sorte qu'on n'y pouvoit respirer sans que je l'entendisse. Je fus pourtant bien deux minutes sans pouvoir démêler ce que l'homme en question disoit à madame de Ferval ; car c'étoit lui qui parloit : mais j'étoit si agité dans ce premier moment, j'avois un si grand battement de cœur, que je ne pus d'abord donner d'attention à rien. Je me méfiois un peu de madame de Ferval ; & ce qui est de plaisant, c'est que je m'en méfiois à cause que je lui avois plu : c'étoit cet amour dont elle s'étoit éprise en ma faveur, qui, bien loin de me rassurer, m'apprenoit à douter d'elle.

Je prête donc attentivement l'oreille, & on va voir une conversation qui n'est convenable qu'avec une femme qu'on n'estime point, mais qu'à force de galanterie on apprivoise aux impertinences qu'on lui débite, & qu'elle mérite. Il me sembla d'abord que madame de Ferval soupiroit.

De grace, Madame, & asseyez-vous un instant, lui dit-il ; je ne vous laisserai point dans l'état où vous êtes : dites-moi de quoi vous pleurez ; de quoi s'agit-il ? que craignez-vous de ma part, & pourquoi me haïssez-vous, Madame ? Je ne vous hais point, Monsieur, dit-elle en sanglottant un peu ; & si je pleure, ce n'est pas que j'aie rien à me reprocher :

mais voici un accident bien malheureux pour moi, d'autant plus qu'il s'y trouve des circonſtances où je n'ai point de part. Cette femme nous avoit enfermés, & je ne le ſavois pas; elle vous a dit que ce jeune homme étoit mon neveu, elle a parlé de ſon chef; & dans la ſurpriſe où j'en ai été moi-même, je n'ai pas eu le temps de l'en dédire. Je ne ſais pas la fineſſe qu'elle y a entendue, & tout cela retombe ſur moi pourtant. Il n'y a rien que vous ne puiſſiez en imaginer & en dire; & voilà pourquoi je pleure.

Oui, Madame, reprit-il, je conviens qu'avec un homme ſans caractere & ſans probité, vous auriez raiſon de pleurer, & que cette aventure-ci pourroit vous faire un grand tort, ſurtout à vous qui vivez plus retirée qu'une autre; mais, Madame, commencez par croire qu'une action dont vous n'auriez pour témoin que vous-même, ne ſeroit pas plus ignorée que le ſera cet événement-ci, avec un témoin comme moi. Ayez donc l'eſprit en repos de ce côté-là; ſoyez auſſi tranquille que vous l'étiez avant que je vinſſe; puiſqu'il n'y a que moi qui vous ai vu, c'eſt comme ſi vous n'aviez été vue de perſonne. Il n'y a qu'un méchant qui pourroit parler, & je ne le ſuis point; je ne ſerois pas tenté de l'être avec mon plus grand ennemi: vous avez affaire à un honnête homme, à un homme incapable d'une lâcheté, & c'en ſeroit une indigne, affreuſe, que celle de vous trahir dans cette occaſion-ci.

Voilà qui eſt fini, Monſieur, vous me raſſurez, répondit madame de Ferval. Vous dites que vous êtes un honnête homme, & il eſt vrai que vous paroiſſez l'être. Quoique je vous connoiſſe fort peu, je l'ai toujours penſé de même : les gens chez qui nous nous ſommes vus, vous le diroient ; il ne faudroit compter ſur la phyſionomie de perſonne, ſi vous me trompiez. Au reſte, Monſieur, en gardant le ſilence, non-ſeulement vous ſatisferez à la probité qui l'exige, mais vous rendrez encore juſtice à mon innocence : il n'y a ici que les apparences contre moi ; ſoyez-en perſuadé, je vous prie.

Ah ! Madame, reprit-il alors, vous vous méfiez encore de moi, puiſque vous ſongez à vous juſtifier. Eh ! de grace, un peu plus de confiance : j'ai intérêt de vous en inſpirer ; ce ſeroit autant de gagné ſur votre cœur, & vous en ſeriez moins éloignée d'avoir quelque retour pour moi.

Du retour pour vous : dit-elle avec un ton d'affliction ; vous me tenez-là un terrible diſcours ; il eſt bien dur pour moi d'y être expoſée. Vous me l'auriez épargné en tout autre temps ; mais vous croyez qu'il vous eſt permis de tout dire dans la ſituation où je me trouve, & vous abuſez des raiſons que j'ai de vous ménager, je le vois bien.

Par parentheſe, n'oubliez pas que j'étois là, & qu'en entendant parler ainſi madame de Ferval, je me ſentois inſenſiblement changer

pour elle ; que ma façon de l'aimer s'ennobliſſoit, pour ainſi dire, & devenoit digne de la ſageſſe qu'elle montroit.

Non, Madame, ne me ménagez point, s'écria-t-il, rien ne vous y engage. Ma diſcrétion dans cette affaire-ci eſt une choſe à part; elle me regarde encore plus que vous; je me déshonorerois ſi je parlois. Quoi! vous croyez qu'il faut que vous achetiez mon ſilence? En vérité, vous me faites injure. Non, Madame, je vous le répete, quelle que ſoit la façon dont vous me traitiez, il n'importe pour le ſecret de votre aventure ; & ſi dans ce moment-ci, vous voulez que je m'en aille, ſi je vous déplais, je pars.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas là ce que je veux dire, reprit-elle ; le reproche que je vous faits ne ſignifie pas que vous me déplaiſez ; ce n'eſt pas même votre amour qui me fait de la peine. On eſt libre d'en avoir pour qui l'on veut, une femme ne ſauroit empêcher qu'on en ait pour elle, & celui d'un homme comme vous eſt plus ſupportable que celui d'un autre : j'aurois ſeulement ſouhaité que le vôtre eût paru dans une autre occaſion, parce que je n'aurois pas eu lieu de penſer que vous tirez une ſorte d'avantage de ce qui m'arrive, tout injuſte qu'il ſeroit de vous en prévaloir; car aſſurément il n'y auroit rien de ſi injuſte : vous ne voulez pas le croire, mais je vous dis vrai.

Ah ! que je ſerois fâché que vous diſſiez vrai, Madame, reprit-il vivement. De quoi

eſt-il queſtion ? d'avoir eu quelque goût pour ce jeune homme ? ah ! que vous êtes aimable, faite comme vous êtes, d'avoir encore le mérite d'être un peu ſenſible.

Eh ! non, Monſieur, lui dit-elle, ne le croyez point ; il ne s'agit point de cela, je vous jure !

Il me ſemble qu'alors il ſe jettoit à ſes genoux, & que l'interrompant : ceſſez de me vouloir déſabuſer, lui dit-il ; avec qui vous juſtifiez-vous ? Suis-je d'un âge & d'un caractere à vous faire un crime de votre rendez-vous ? Penſez-vous que je vous en eſtime moins parce que vous êtes capable de ce qu'on appelle une foibeſſe ? Eh ! tout ce que j'en conclus, au contraire, c'eſt que vous avez le cœur meilleur qu'un autre ; plus on a de ſenſibilité, plus on a l'ame généreuſe, & par conſéquent eſtimable. Vous n'en êtes que plus charmante en tout ſens ; c'eſt une grace de plus dans votre ſexe, que d'être ſuſceptible de ces foibleſſes-là. (Petite morale bonne à débiter chez madame Remy ; mais il falloit bien dorer la pilule.) Vous m'avez touché dès la premiere fois que je vous ai vue, continua-t-il ; vous le ſavez, je vous regardois avec un plaiſir infini ; vous vous en êtes apperçue : j'ai lu plus d'une fois dans vos yeux que vous m'entendiez ; avouez-le, Madame.

Il eſt vrai, dit-elle d'un ton plus calme, que je ſoupçonnois quelque choſe ; (& moi je ſoupçonnois à ces deux petits mots, que je redevien-

drois ce que j'avois été pour elle.) Oui, je vous aimois, ajouta-t-il, toute trifte, toute folitaire, toute ennemie du commerce des hommes que je vous croyois; & ce n'eft point cela, je me trompois. Madame de Ferval eft née tendre, eft née fenfible; elle peut elle-même fe prendre de goût pour qui l'aimera : elle en a eu pour ce jeune homme, il ne feroit donc pas impoffible qu'elle en eût pour moi, qui la cherche & qui la préviens : peut-être en avoit-elle avant que ceci arrivât; & en ce cas, pourquoi me le cacheriez-vous, ou pourquoi n'en auriez-vous plus ? Qu'ai-je fait pour être puni ? Qu'avez-vous fait pour être obligée de diffimuler ? De quoi rougiriez-vous ? Où eft le tort que vous avez ? Dépendez-vous de quelqu'un ? Avez-vous un mari ? N'êtes-vous pas veuve, & votre maîtreffe ? Y a-t-il rien à redire à votre conduite ? N'avez-vous pas pris dans cette occafion-ci les mefures les plus fages, & faut-il vous défefpérer, vous imaginer que tout eft perdu, parce que le hafard m'amene ici, moi que vous pouvez traiter comme vous voudrez, moi qui fuis homme d'honneur & raifonnable, moi qui vous adore, & que vous ne haïriez peut-être pas, fi vous ne vous alarmiez point d'une chofe qui n'eft rien, précifément rien, & dont il n'y a qu'à rire dans le fond, fi vous m'eftimez un peu ?

Ah ! dit ici madame de Ferval, avec un foupir qui faifoit efpérer un accommodement, que vous m'embarraffez, monfieur le Chevalier ! Je ne fais que vous répondre; car il n'y a

pas moyen de vous ôter vos idées, & vous êtes un étrange homme de vous mettre dans l'esprit que j'ai jetté les yeux sur ce garçon : (notez qu'ici mon cœur se retire, & ne se mêle plus d'elle.)

Hé bien, soit ; il n'en est rien, reprit-il. D'où vient que je vous en parle ? ce n'est que pour faciliter nos entretiens, pour abréger les longueurs : tout ce que cet événement-ci peut avoir d'heureux pour moi, c'est que, si vous le voulez, il nous met tout-d'un-coup en état de nous parler avec franchise. Sans cette aventure, il auroit fallu que je soupirasse long-temps avant que de vous mettre en droit de m'écouter, ou de me dire le moindre mot favorable ; au lieu qu'à présent nous voilà tout portés, il n'y a plus que votre goût qui décide ; & puisqu'on peut vous plaire & que je vous aime, à quoi dois-je m'attendre ? Que ferez-vous de moi ? Prononcez, Madame.

Que ne me dites-vous cela ailleurs, répondit-elle ? Cette circonstance-ci me décourage ; je m'imagine toujours que vous en profitez, & je voudrois que vous n'eussiez ici pour vous que mes dispositions.

Vos dispositions ! s'écria-t-il pendant que j'étois indigné dans ma niche. Ah ! Madame, suivez-les, ne les contraignez pas ; vous me mettez au comble de la joie : suivez-les, & si malgré tout ce que je vous ai dit, vous me craignez encore ; si ma parole ne vous a pas tout-à-fait rassurée, hé bien, qu'importe ? Oui, crai-

gnez-moi, doutez de ma discrétion, j'y consens; je vous passe cette injure, pourvu qu'elle serve à hâter ces dispositions dont vous me parlez, & qui me ravissent. Oui, Madame, il faut me ménager, vous ferez bien : j'ai envie de vous le dire moi-même; je sens qu'à force d'amour on peut manquer de délicatesse. Je vous aime tant que je n'ai pas la force de refuser ce petit secours contre vous; je n'en aurois pourtant pas besoin si vous me connoissiez, & je devrois tout à l'amour. Oubliez donc que nous sommes ici, songez que vous m'auriez aimé tôt ou tard, puisque vous y étiez disposée, & que je n'aurois rien négligé pour cela.

Je ne m'en défends point, dit-elle; je vous distinguois : j'ai plus d'une fois demandé de vos nouvelles.

Hé bien, dit-il avec feu, louons-nous donc de cette aventure; il n'y a point à hésiter, Madame. Quand je songe, répondit-elle, que c'est un engagement qu'il s'agit de prendre! Un engagement, Chevalier! cela me fait peur. Pensez de moi comme il vous plaira; quelles que soient vos idées, je ne les combats plus : mais il n'en est pas moins vrai que la vie que je mene est bien éloignée de ce que vous me demandez. Et puisqu'enfin il faut tout dire, savez-vous bien que je vous fuyois, que je me suis plus d'une fois abstenue d'aller chez les gens chez qui je vous rencontrois? Je n'y ai pourtant encore été que trop souvent.

Quoi! dit-il, vous me fuyiez, pendant que je vous cherchois! Vous me l'avouez, & je ne

profiterois pas du hasard qui m'en venge, & je vous laisserois la liberté de me fuir encore ! Non, Madame, je ne vous quitte point que je ne sois sûr de votre cœur, & qu'il ne m'ait mis à l'abri de cette cruauté-là. Non, vous ne m'échapperez plus : je vous adore ; il faut que vous m'aimiez, il faut que vous me le disiez, & que je le sache, que je n'en puisse douter. Quelle impétuosité, s'écria-t-elle ! comme il me persécute ! Chevalier, quel tyran vous êtes, & que je suis imprudente de vous en avoir tant dit !

Eh ! répondit-il avec douceur, qu'est-ce qui vous arrête ? qu'a-t-il donc de si terrible pour vous, cet engagement que vous redoutez tant ? Ce seroit à moi à le craindre : ce n'est pas vous qui risquez de voir finir mon amour, vous êtes trop aimable pour cela ; c'est moi qui le suis mille fois moins que vous, & qui par là suis exposé à la douleur de voir finir le vôtre, sans qu'il y ait de votre faute, & que je puisse m'en plaindre. Mais n'importe, ne m'aimassiez-vous qu'un jour ; ces beaux yeux noirs, qui m'enchantent, ne dussent-ils jetter sur moi qu'un seul regard un peu tendre, je me croirois encore trop heureux.

Et moi qui l'écoutois, vous ne sauriez vous figurer de quelle beauté je les trouvois dans ma colere, ces beaux yeux noirs dont il faisoit l'éloge.

C'est bien à vous vraiment à parler de fidélité, lui dit-elle ; m'aimeriez-vous aujourd'hui, si vous n'étiez pas un inconstant ? N'étoit-ce pas un autre que moi que vous cher

chiez ici? Je ne vous demanderai point qui elle eſt, vous êtes trop honnête homme pour me le dire, & je ne dois pas le ſavoir ; mais je ſuis perſuadée qu'elle eſt aimable, & vous la quittez pourtant : cela eſt-il de bon augure pour moi?

Que vous vous rendez peu de juſtice, & quelle comparaiſon vous faites! répondit-il. Y avoit-il ſix mois que je vous voyois avant que je vous aimaſſe. Quelle différence entre une perſonne qu'on aime, parce qu'on ne sauroit faire autrement, parce qu'on eſt né avec un penchant naturel & invincible pour elle, (c'eſt de vous dont je parle) & une femme à qui on ne s'arrête que parce qu'il faut faire quelque choſe, que parce que c'eſt une de ces coquettes qui s'aviſent de s'adreſſer à vous, qui ne ſauroient ſe paſſer d'amants ; à qui on parle d'amour ſans qu'on les aime ; qui s'imaginent vous aimer elles-mêmes, ſeulement parce qu'elles vous le diſent, & qui s'engagent avec vous par oiſiveté, par caprice, par vanité, par étourderie, par goût paſſager que je n'oſerois vous expliquer, & qui ne mérite pas que je vous en entretienne ; enfin, par tout ce qu'il vous plaira. Quelle différence, encore une fois, entre une auſſi fade, auſſi languiſſante, auſſi peu digne liaiſon, & la vérité des ſentiments que j'ai pris pour vous dès que je vous ai vue, dont je me ferois fort bien paſſé, & que j'ai gardé contre toute apparence de ſuccès! Diſtinguons les choſes, je vous prie,

ne confondons point un ſimple amuſement avec une inclination ſérieuſe, & laiſſons là cette chicane.

Je me laſſe de dire que madame de Ferval ſoupira ; elle fit pourtant encore un ſoupir ici, & il eſt vrai que, chez les femmes, ces ſituations-là en fourmillent de faux ou de véritables.

Que vous êtes preſſant, Chevalier ! dit-elle après. Je conviens que vous êtes aimable, & que vous ne l'êtes que trop. N'eſt-ce pas aſſez ? faut-il encore vous dire qu'on pourra vous aimer ? A quoi cela reſſemblera-t-il ? Ne ſoupçonnerez-vous pas vous-même que vous ne devez ce que je vous dis d'obligeant qu'à mon aventure ? Encore ſi j'avois été prévenue de cet amour-là, ce que j'y répondrois aujourd'hui auroit meilleure grace, & vous m'en ſauriez plus de gré auſſi ; mais s'entendre dire qu'on eſt aimée, avouer ſur le champ qu'on le veut bien, & tout cela dans l'eſpace d'une demi-heure, en vérité, il n'y a rien de pareil : je crois qu'il faudroit un petit intervalle, & vous n'y perdriez point, Chevalier.

Eh, Madame ! vous n'y ſongez pas, reprit-il : ſouvenez-vous donc qu'il y a quatre mois que je vous aime ; que mes yeux vous en entretiennent ; que vous y prenez garde, & que vous me diſtinguez, dites-vous. Quatre mois ! les bienſéances ne ſont-elles pas ſatisfaites ? Eh ! de grace, plus de ſcrupules : vous baiſſez les yeux, vous rougiſſez (& peut-être ne ſuppoſoit-il le dernier que pour lui faire honneur :)

m'aimez-vous un peu ? voulez-vous que je le croie ? le voulez-vous ? Oui, n'eſt-ce pas ? Encore un mot pour plus de ſûreté.

Quel enchanteur vous êtes ! répondit-elle ; voilà qui eſt étonnant ; j'en ſuis honteuſe : non, il n'y a rien d'impoſſible après ce qui m'arrive ; je penſe que je vous aimerai.

Eh ! pourquoi me remettre, dit-il, & ne pas m'aimer tout-à-l'heure ? Mais, Chevalier, ajouta-t-elle, vous qui parlez, ne me trompez-vous pas ? m'aimez-vous vous-même autant que vous le dites ? N'êtes-vous pas un frippon ? Vous êtes ſi aimable que j'en ai peur, & j'héſite.

Ah ! nous y voilà, m'écriai-je involontairement, ſans ſavoir que je parlois haut, & emporté par le ton avec lequel elle prononça ces dernieres paroles ; auſſi étoit-ce un ton qui accordoit ce qu'elle lui diſputoit encore un peu dans ſes expreſſions.

Le bruit que je fis me ſurprit moi-même, & auſſi-tôt je me hâtai de ſortir de mon retranchement pour m'eſquiver. En me ſauvant j'entendis madame de Ferval qui crioit à ſon tour : ah ! monſieur le Chevalier, c'eſt lui qui nous écoute.

Le Chevalier ſortit de la chambre ; il fut long-temps à ouvrir la porte, & puis, qui eſt-ce qui eſt là, dit-il ; mais j'allois ſi vîte, que j'étois déja dans l'allée quand il m'apperçut. La Remy filoit, je penſe, à la porte de la rue, & voyant que je me retirois avec précipitation : qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela, me dit-elle ? qu'avez-vous fait ? Vos deux locataires vous le diront,

lui répondis-je brusquement, & sans la regarder, & puis je marchai dans la rue d'un pas ordinaire.

Si je me sauvai, au reste, ce n'est pas que je craignisse le Chevalier, ce n'étoit que pour éviter la scene qui seroit sans doute arrivée avec Jacob; car s'il ne m'avoit pas connu, si j'avois pu figurer comme monsieur de la Vallée, il est certain que je serois resté, & qu'il n'auroit pas même été question du retranchement où je m'étois mis.

Mais il n'y avoit que quatre ou cinq mois qu'il m'avoit vu Jacob; le moyen de tenir tête à un homme qui avoit cet avantage-là sur moi? ma métamorphose étoit de trop fraîche date. Il y a de certaines hardiesses que l'homme qui est né avec du cœur ne sauroit avoir; & quoiqu'elles ne soient peut-être pas des insolences, il faut pourtant, je crois, être né insolent pour en être capable.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas manque d'orgueil que je pliai dans cette occasion-ci; mon orgueil avoit de la pudeur, & voilà pourquoi il ne tint pas.

Me voici donc sorti de chez la Remy avec beaucoup de mépris pour madame de Ferval, mais avec beaucoup d'estime pour sa figure; & il n'y a rien là d'étonnant: il n'est pas rare qu'une maîtresse coupable en devienne plus piquante. Vous croyez à présent que je poursuis mon chemin, & que je retourne chez moi; point du tout: une nouvelle inquiétude me prend. Voyons ce qu'ils deviendront, dis-je en moi-même, à présent que je les ai interrompus

je les ai quittés bien avancés : quel parti prendra-t-elle ? cette femme aura-t-elle le courage de demeurer !

Et là-dessus j'entre dans l'allée d'une maison éloignée de cinquante pas de celle de la Remy, & qui étoit vis-à-vis la petite rue où madame de Ferval avoit laissé son carrosse. Je me tapis là, d'où je jettois les yeux, tantôt sur cette petite rue, tantôt sur la porte par où je venois de sortir, toujours le cœur ému ; mais ému d'une maniere plus pénible que chez la Remy, où j'entendois du moins ce qui se passoit, & entendois si bien que c'étoit presque voir ; ce qui faisoit que je ne savois à quoi m'en tenir : mais je ne fus pas long-temps en peine ; & je n'avois pas attendu quatre minutes, quand je vis madame de Ferval sortir de la porte du jardin, & rentrer dans son carrosse. Après quoi parut, de l'autre côté, mon homme, qui entra dans le sien, & que je vis passer : ce qui me calma sur le champ.

Tout ce qui me resta pour madame de Ferval, ce fut ce qu'ordinairement on appelle un goût ; mais un goût tranquille, & qui ne m'agita plus ; c'est-à-dire que, si on m'avoit laissé en ce moment le choix des femmes, ç'auroit été à elle à qui j'aurois donné la préférence.

Vous jugez bien que tout ceci rompoit notre commerce ; elle ne devoit pas elle-même souhaiter de me revoir, instruit comme je l'étois de son caractere : aussi ne songeois-je pas à aller chez elle. Il étoit encore bonne heure ;

madame de Fécour m'avoit recommandé de lui donner au plutôt des nouvelles de mon voyage de Verſailles, & je pris le chemin de ſa maiſon avant que d'arriver chez moi : j'y arrive.

Il n'y avoit aucun de ſes gens dans la cour ; ils étoient apparemment diſperſés : je ne vis pas même le portier, pas même une femme en haut. Je traverſai tout ſon appartement ſans rencontrer perſonne, & je parvins juſqu'à une chambre, dans laquelle j'entendis ou parler ou lire ; car c'étoit une continuité de ton qui reſſembloit plus à une lecture qu'à un langage de converſation. La porte n'étoit que pouſſée ; je ne penſai pas que ce fût la peine de frapper à une porte à demi-ouverte, & j'entrai tout de ſuite, à cauſe de la commodité.

J'avois ſoupçonné juſte ; on liſoit au chevet du lit de madame de Fécour, qui étoit couchée. Il y avoit une vieille femme-de-chambre aſſiſe au pied de ſon lit ; un laquais debout auprès de la fenêtre, & c'étoit une grande dame, laide, maigre, d'une phyſionomie ſeche, ſévere & critiqae, qui liſoit.

Ah, mon Dieu! dit-elle en pigriêche, & s'interrompant quand je fus entré ; eſt-ce que vous n'avez pas fermé cette porte, vous autres? Il n'y a donc perſonne là-bas pour empêcher de monter? Ma ſœur eſt-elle en état de voir du monde?

Le compliment n'étoit pas doux, mais il

s'ajuſtoit à merveille à l'air de la perſonne qui le prononçoit ; ſa mine & ſon accueil étoient faits pour aller enſemble.

Elle n'avoit pourtant pas l'air d'une dévote, celle-là ; & comme je l'ai connue depuis, j'ai envie de vous dire, en paſſant, à quoi elle reſſembloit.

Imaginez-vous de ces laides femmes qui ont bien ſenti qu'elles feroient négligées dans le monde, qu'elles auroient la mortification de voir plaire les autres, & de ne plaire jamais, & qui, pour éviter cet affront-là, pour empêcher qu'on ne voie la vraie cauſe de l'abandon où elles reſteront, diſent en elles-mêmes ſans ſonger à Dieu ni à ſes Saints, diſtinguons-nous par des mœurs auſteres ; prenons une figure inacceſſible ; affectons une fiere régularité de conduite, afin qu'on ſe perſuade que c'eſt ma ſageſſe, & non pas mon viſage, qui fait qu'on ne me dit mot.

Et effectivement cela réuſſit quelquefois, & la Dame en queſtion paſſoit pour une femme hériſſée de cette eſpece de ſageſſe-là.

Comme elle m'avoit déplu dès le premier coup d'œil, ſon diſcours ne me démonta point, il me parut convenable ; & ſans faire attention à elle, je ſaluai madame de Fécour, qui me dit : ah ! c'eſt vous, monſieur de la Vallée ; approchez, approchez : ne querellez point, ma ſœur, il n'y a point de mal, je ſuis bien aiſe de le voir.

Eh ! mon Dieu, Madame, lui répondis-je, comme vous voilà ! je vous quittai hier en ſi bonne ſanté ! Cela eſt vrai, mon enfant, reprit-elle aſſez bas : on ne pouvoit pas mieux ſe porter ; j'allai même ſouper en compagnie, où je mangeai beaucoup & de fort bon appétit. J'ai pourtant penſé mourir cette nuit, d'une colique ſi violente, qu'on a cru qu'elle m'emporteroit, & qui m'a laiſſé la fievre, avec des accidents très-dangereux, dit-on. J'étouffe de temps en temps, & on eſt d'avis de me faire confeſſer ce ſoir ; il faut bien que la choſe ſoit ſérieuſe : & voilà ma ſœur qui, heureuſement pour moi, arriva hier de la campagne, & qui avoit tout-à-l'heure la bonté de me lire un chapitre de l'Imitation : cela eſt fort beau. Hé bien, monſieur de la Vallée, contez-moi votre voyage : êtes-vous content de monſieur de Fécour ? Voici un accident qui vient fort mal-à-propos pour vous ; car je l'aurois preſſé. Que vous a-t-il dit ? J'ai tant de peine à reſpirer que je ne ſaurois plus parler ; aurez-vous un emploi ? C'eſt pour Paris que je l'ai demandé.

Eh ! ma ſœur, lui dit l'autre, tenez-vous en repos ; & vous, Monſieur, ajouta-t-elle en m'adreſſant la parole, allez-vous-en, je vous prie : vous voyez bien qu'il s'agit d'autre choſe ici que de vos affaires, & il ne falloit pas entrer ſans ſavoir ſi vous le pouviez.

Doucement, dit la malade en reſpirant à pluſieurs repriſes, & pendant que je faiſois la révérence pour m'en aller ; doucement, il ne

ſavoit pas comment j'étois, le pauvre garçon : adieu donc, monſieur de la Vallée. Hélas ! c'eſt lui qui ſe porte bien ; voyez qu'il a l'air frais ; mais il n'a que vingt ans : adieu, adieu, nous nous reverrons, ceci ne ſera rien, je l'eſpere. Et moi, Madame, je le ſouhaite de tout mon cœur, lui dis-je en me retirant, & ne ſaluant qu'elle ; auſſi-bien l'autre, à vue de pays, eût-elle reçu ma révérence en ingrate, & je ſortis pour aller chez moi.

Remarquez, chemin faiſant, l'inconſtance des choſes de ce monde. La veille j'avois deux maîtreſſes, ou ſi vous voulez deux amoureuſes : le mot de maîtreſſes ſignifie trop ici ; communément il veut dire une femme qui a donné ſon cœur, & qui veut le vôtre ; & les deux perſonnes dont je parle ne m'avoient, je penſe, ni donné le leur, ni ne s'étoient ſouciées d'avoir le mien, qui ne s'étoit pas non plus ſoucié d'elles.

Je dis les deux perſonnes ; car je crois pouvoir compter madame de Fécour, & la joindre à madame de Ferval ; & en vingt-quatre heures de temps, en voilà une qu'on me ſouffle, que je perds en la tenant, & l'autre qui ſe meurt : car madame de Fécour m'avoit paru mourante ; & ſuppoſons qu'elle en réchappât, nous allions être quelque-temps ſans nous voir. Son amour n'étoit qu'une fantaiſie ; les fantaiſies ſe paſſent : & puis n'y avoit-il que moi de gros garçon à Paris, qui fût joli, & qui n'eût que vingt ans ?

C'en étoit donc fait de ce côté-là, ſuivant toute apparence, & je ne m'en embarraſſois guere. La Fécour, avec ſon énorme gorge, m'étoit fort indifférente ; il n'y avoit que cette hypocrire de Ferval qui m'eût un peu remué.

Elle avoit des graces naturelles. Par-deſſus cela, elle étoit fauſſe dévote, & ces femmes-là, en fait d'amour, ont quelque choſe de plus piquant que les autres : il y a dans leurs façons je ne ſais quel mélange indéfiniſſable de myſtere, de fourberie, d'avidité libertine & ſolitaire, & en même-temps de retenue, qui tente extrêmement. Vous ſentez qu'elles voudroient jouir furtivement du plaiſir de vous aimer & d'être aimées ; ſans que vous y priſſiez garde, ou qu'elles voudroient du moins vous perſuader que dans tout ce qui ſe paſſe elles ſont vos dupes, & non pas vos complices.

Revenons. Je m'en retourne enfin chez moi ; je vais retrouver madame de la Vallée qui m'aimoit tant, & que toutes mes diſſipations n'empêchoient pas que je n'aimaſſe, & à cauſe de ſes agréments (car elle en avoit,) & à cauſe de cette pieuſe tendreſſe qu'elle avoit pour moi.

Je crois pourtant que je l'aurois aimée davantage, ſi je n'avois été que ſon amant, (j'appelle aimer d'amour ;) mais quand on a d'auſſi grandes obligations à une femme que je lui en avois, en vérité, ce n'eſt pas avec de l'amour qu'un bon cœur les paie : il ſe pénetre de ſentiments plus ſérieux ; il ſent de l'amitié & de la reconnoiſſance ; auſſi en étois-

je plein, & je pense que l'amour en souffroit un peu.

Quand je serois revenu du plus long voyage, madame de la Vallée ne m'auroit pas reçu avec plus de joie qu'elle en marqua. Je la trouvai priant Dieu pour mon heureux retour, & il n'y avoit pas plus d'une heure, à ce qu'elle me dit, qu'elle étoit revenue de l'église, où elle avoit passé une partie de l'après-dîné, toujours à mon intention; car elle ne parloit plus à Dieu que de moi seul; & à la vérité, c'étoit toujours lui parler pour elle dans un autre sens.

Le motif de ses prieres, quand j'y songe, devoit pourtant être quelque chose de fort plaisant: je suis sûr qu'il n'y en avoit pas une où elle ne dît, conservez-moi mon mari, ou bien je vous remercie de me l'avoir donné; ce qui, à le bien prendre, ne signifioit autre chose, sinon, mon Dieu, conservez-moi les douceurs que vous m'avez procurées par le saint mariage; ou je vous rends mes actions de graces de ces douceurs que je goûte en tout bien & tout honneur par votre sainte volonté, dans l'état où vous m'avez mise.

Et jugez combien de pareilles prieres étoient ferventes; les dévots n'aiment jamais tant Dieu que lorsqu'ils en ont obtenu leurs petites satisfactions temporelles, & jamais on ne prie mieux que quand l'esprit & la chair sont contents, & prient ensemble: il n'y a que lorsque la chair languit, souffre & n'a pas son

compte, & qu'il faut que l'esprit soit dévot tout seul, qu'on a de la peine.

Mais madame de la Vallée n'étoit pas dans ce cas-là ; elle n'avoit rien à souhaiter, ses satisfactions étoient légitimes, elle pouvoit en jouir en conscience ; aussi sa dévotion en avoit-elle augmenté de moitié, sans en être apparemment plus méritoire, puisque c'étoit le plaisir de posséder ce cher mari, ce gros brunet, comme elle m'appelloit quelquefois, & non pas l'amour de Dieu, qui étoit l'ame de sa dévotion.

Nous soupâmes chez notre hôtesse, qui, de la maniere dont elle agissoit, me parut cordialement amoureuse de moi, sans qu'elle s'en apperçût elle-même peut-être. La bonne femme me trouvoit à son gré, & le témoignoit tout de suite, comme elle le sentoit.

Oh ! pour cela, madame de la Vallée, il n'y a rien à dire, vous avez pris là un mari de bonne mine, un gros dodu que tout le monde aimera. Moi, à qui il n'est rien, je l'aime de tout mon cœur, disoit-elle ; & puis un moment après : vous ne devez pas avoir regret de vous être mariée si tard, vous n'auriez pas mieux choisi il y a vingt ans au moins, & mille autres naïvetés de la même force, qui ne divertissoient pas beaucoup madame de la Vallée, sur-tout quand elles tomboient sur ce mariage tardif, & qu'elles la harceloient sur son âge.

Mais mon Dieu, Madame, lui répondit-elle

elle d'un ton doux & brusque, je conviens que j'ai bien choisi ; je suis fort satisfaite de mon choix, & très-ravie qu'il vous plaise. Au surplus, je ne me suis pas mariée si tard que je ne sois encore mariée fort à propos, ce me semble : on est fort bon à marier à mon âge ; n'est-ce pas, mon ami, ajouta-t-elle en mettant sa main dans la mienne, & en me regardant avec des yeux qui me disoient confidemment, tu m'as paru content ?

Comment donc, ma chere femme, si vous êtes bonne, répondois-je ! & à quel âge est-on meilleure & plus ragoûtante, s'il vous plaît ? Là-dessus elle sourioit, me serroit la main, & finissoit par demander presqu'en soupirant, quelle heure est-il, pour savoir s'il n'étoit pas temps de sortir de table. C'étoit là son refrein.

Quant à l'autre petite personne, la fille de madame Alain, je la voyois qui du coin de l'œil observoit notre chaste amour, & qui ne le voyoit pas, je pense, d'un regard aussi innocent qu'il l'étoit. Agathe avoit le bras & la main passables, & je remarquois que la friponne jouoit d'industrie pour les mettre en vue le plus qu'elle pouvoit, comme si elle avoit voulu me dire : regardez, votre femme a-t-elle rien qui vaille cela ?

C'est pour la derniere fois que je fais ces sortes de détails. A l'égard d'Agathe je pourrai en parler encore ; mais de ma façon de vivre avec madame de la Vallée, je n'en dirai plus mot : on est suffisamment instruit de

ſon caractere & de ſes tendreſſes pour moi. Nous voilà mariés ; je ſais tout ce que je lui dois : j'irai toujours au-devant de ce qui pourra lui faire plaiſir. Je ſuis dans la fleur de mon âge, elle eſt encore fraîche, malgré le ſien ; & quand elle on le ſeroit pas, la reconnoiſſance dans un jeune homme qui a des ſentiments, peut ſuppléer à bien des choſes : elle a de grandes reſſources. D'ailleurs, madame de la Vallée m'aime avec une paſſion dont la ſingularité lui tiendroit lieu d'agréments, ſi elle en manquoit ; ſon cœur ſe livre à moi dans un goût dévot qui me réveille. Madame de la Vallée, toute tendre qu'elle eſt, n'eſt point jalouſe ; je n'ai point de compte importun à lui rendre de mes actions, qui juſqu'ici, comme vous voyez, n'ont déja été que trop infidelles, & qui n'en font point eſpérer ſi-tôt de plus réglées. Suis-je abſent, madame de la Vallée ſouhaite ardemment mon retour, mais l'attend en paix : me revoit elle, point de queſtions, la voilà charmée, pourvu que je l'aime, & je l'aimerai.

Qu'on s'imagine donc de ma part toutes les attentions poſſibles pour elle : qu'on ſuppoſe entre nous le ménage le plus doux & le plus tranquille ; tel ſera le nôtre, & je ne ferai plus mention d'elle que dans les choſes où par haſard elle ſe trouvera mêlée. Hélas! bientôt ne ſera-t-elle plus rien dans tout ce qui me regarde ; le moment qui doit me l'enlever n'eſt pas loin, & je ne ſerai pas long-temps ſans

revenir à elle, pour faire le récit de sa mort, & celui de la douleur que j'en eus.

Vous n'aurez pas oublié que monsieur Bono nous avoit dit ce jour-là, à la jeune dame de Versailles & à moi, de l'aller voir : nous avions eu soin de demander son adresse à son cocher qui nous avoit ramenés de Versailles.

Je restai le lendemain toute la matinée chez moi ; je ne m'y ennuyai pas : je m'y délectai dans le plaisir de me trouver tout-à-coup un maître de maison. J'y savourai ma fortune ; j'y goûtai mes aises : je me regardai dans mon appartement, j'y marchai, je m'y assis, j'y souris à mes meubles ; j'y rêvai à ma cuisiniere, qu'il ne tenoit qu'à moi de faire venir, & que je crois que j'appellai pour la voir. Enfin, j'y contemplai ma robe-de-chambre & mes pantoufles ; & je vous assure que ce ne furent pas-là les deux articles qui me toucherent le moins. De combien de petits bonheurs l'homme du monde est-il entouré, & qu'il ne sent point, parce qu'il est né avec eux ?

Comment donc, des pantoufles & une robe-de-chambre à Jacob ! car c'étoit en me regardant comme Jacob, que j'étois si délicieusement étonné de me voir dans cet équipage : c'étoit de Jacob que monsieur de la Vallée empruntoit toute sa joie. Ce moment-là n'étoit si doux qu'à cause du petit paysan.

Je vous dirai, au reste, que tout enthousiasmé que j'étois de cette agréable métamorphose, elle ne me donna que du plaisir, & point de vanité. Je m'en estimai plus heureux, &

voilà tout, je n'allai pas plus loin.

Attendez pourtant, il faut compter les choses exactement ; il est vrai que je ne me sentis point plus glorieux, que je n'eus point cette vanité qui fait qu'un homme va se donner des airs ; mais j'en eus une autre, & la voici.

C'est que je songeai en moi-même qu'il ne falloit pas paroître aux autres, ni si joyeux, ni si surpris de mon bonheur ; qu'il étoit bon qu'on ne remarquât pas combien j'y étois sensible, & que si je ne me contenois pas, on diroit : ah ! le pauvre petit garçon ; qu'il est aimable ! il ne sait à qui le dire.

Et j'aurois été honteux qu'on fît cette réflexion-là ; je ne l'aurois pas même aimée dans ma femme ; je voulois bien qu'elle sût que j'étois charmé, & je le lui répétois cent fois par jour ; mais je voulois le lui dire moi-même, & non pas qu'elle y prît garde en son particulier : j'y faisois une grande différence, sans démêler que confusément pourquoi ; & la vérité est qu'en pénétrant par elle-même toute ma joie, elle eût bien vu que c'étoit ce petit valet, ce petit paysan, ce petit misérable qui se trouvoit si heureux d'avoir changé d'état, & il m'auroit été déplaisant qu'elle m'eût envisagé sous ces faces-là : c'étoit assez qu'elle me crût heureux, sans songer à ma bassesse passée ; cette idée-là n'étoit bonne que chez moi, qui en faisois intérieurement la source de ma joie : mais il n'étoit pas nécessaire que les autres entrassent si avant dans le secret de mes plaisirs, ni sussent de quoi je les composois.

Sur les trois heures après midi, vêpres ſonnerent ; ma femme y alla pendant que je liſois je ne ſais quel livre ſérieux que je n'entendois pas trop, que je ne me ſoucioïs pas trop d'entendre, & auquel je ne m'amuſois que pour imiter la contenance d'un honnête homme chez ſoi.

Quand ma compagne fut partie, je quittai ma robe-de-chambre (laiſſez-moi en parler pendant qu'elle me réjouit, cela ne durera pas ; j'y ſerai bientôt accoutumé :) je m'habillai, & je ſortis pour aller voir la jeune dame de Verſailles, pour qui j'avois conçu une aſſez tendre eſtime, comme vous l'avez pu voir dans ce que je vous ai déja dit.

Tout monſieur de la Vallée que j'étois, moi qui n'avois jamais eu d'autre voiture que mes jambes, ou que ma charrette, quand j'avois mené à Paris le vin du Seigneur de notre village, je n'avois pas aſſurément beſoin de carroſſe pour aller chez cette jeune dame, & je ne ſongeois pas non plus à en prendre ; mais un fiacre qui m'arrêta ſur une place que je traverſois, me tenta : avez-vous affaire de moi, mon gentilhomme, me dit-il ? Ma foi mon gentilhomme me gagna, & je lui dis, approche.

Voici pourtant des airs, me direz-vous ; point du tout, je ne pris ce carroſſe que par gaillardiſe, pour être encore heureux de cette façon-là, pour tâter, chemin faiſant, d'une autre petite douceur dont je n'avois déja goûté qu'une fois en allant chez madame Remy.

Il y avoit quelques embarras dans la rue de la jeune dame en queſtion, dont je vais vous dire le nom pour la commodité de mon récit : (c'étoit madame d'Orville ;) mon fiacre fut obligé de me deſcendre à quelques pas de chez elle.

A peine en étois-je deſcendu, que j'entendis un grand bruit à vingt pas derriere moi. Je me retournai, & je vis un jeune homme, d'une très-belle figure, & fort bien mis, à peu près de mon âge, c'eſt-à-dire de vingt-un à vingt-deux ans, qui, l'épée à la main, ſe défendoit du mieux qu'il pouvoit contre trois hommes qui avoient la lâcheté de l'attaquer enſemble.

En pareil cas, le peuple crie, fait du tintamarre, mais ne ſecourt point : il y avoit autour des combattants un cercle de canailles qui s'augmentoit à tous moments, & qui les ſuivoit, tantôt s'avançant, tantôt reculant, à meſure que ce brave jeune homme étoit pouſſé, & reculoit plus ou moins.

Le danger où je le vis, & l'indignité de leur action, m'émut le cœur à un point que, ſans héſiter & ſans aucune réflexion, me ſentant une épée au côté, je la tire, fais le tour de mon fiacre pour gagner le milieu de la rue, & je vole comme un lion au ſecours du jeune homme, en lui criant : courage, Monſieur, courage.

Et il étoit temps que j'arrivaſſe, car il y en avoit un des trois qui, pendant que le jeune homme bataílloit contre les autres, alloit tout à ſon aiſe lui plonger de côté ſon épée dans le

corps. Arrête, arrête ; à moi, criai-je à celui-ci en allant à lui : ce qui l'obligea bien vîte à me faire face. Le mouvement qu'il fit le remit du côté de ses camarades, & me donna la liberté de me joindre au jeune homme, qui en reprit de nouvelles forces, & qui, voyant avec quelle ardeur j'y allois, poussa à son tour ces misérables, sur qui j'allongeois à tout instant, à bras raccourci, des bottes qu'ils ne paroient qu'en lâchant. Je dis à bras raccourci, car c'est la maniere de combattre d'un homme qui a du cœur, & qui n'a jamais manié d'épée ; il n'y fait pas plus de façon, & n'en est peut-être pas moins dangereux ennemi pour n'en savoir pas davantage.

Quoi qu'il en soit, nos trois hommes reculerent, malgré la supériorité du nombre qu'ils avoient encore : mais aussi n'étoit-ce pas de braves gens ; leur combat en fait foi. Ajoutez à cela que mon action anima le peuple en notre faveur. On ne vit pas plutôt ces trois hommes lâcher le pied, que l'un avec un grand bâton, l'autre avec un manche à balai, l'autre avec une arme de la même espece, vint les charger ; & acheva de les mettre en fuite.

Nous laissâmes la canaille courir après eux avec des huées, & nous restâmes sur le champ de bataille, qui, je ne sais comment, se trouva alors près de la porte de madame d'Orville : de sorte que l'inconnu que je venois de défendre entra dans sa maison, pour se débarrasser de la foule importune qui nous environnoit.

Son habit & la main dont il tenoit son épée, étoient tout ensanglantés. Je priai qu'on fît venir

un Chirurgien ; il y a de ces messieurs-là dans tous les quartiers, & il nous en vint un presque sur le champ.

Une partie de ce peuple nous avoit suivi jusques dans la cour de madame d'Orville ; ce qui causa une rumeur dans la maison, qui en fit descendre des locataires de tous les étages. Madame d'Orville logeoit au premier sur le derrierre, & vint savoir, comme les autres, de quoi il s'agissoit : jugez de son étonnement quand elle me vit là, tenant encore mon épée nue à la main, parce qu'on est distrait en pareil cas ; & que d'ailleurs je n'avois pas eu même assez d'espace pour la remettre dans le fourreau, tant nous étions pressés par la populace.

Oh ! c'est ici où je me sentis un peu glorieux, un peu superbe, & où mon cœur s'enfla du courage que je venois de montrer, & de la noble posture où je me trouvois. Tout distrait que je devois être par ce qui se passoit encore, je ne laissai pas que d'avoir quelques moments de recueillement, où je me considérai avec cette épée à la main, & avec mon chapeau enfoncé en mauvais garçon ; car je devinois l'air que j'avois : cela se sent, on se voit dans son amour-propre, pour ainsi dire ; & je vous avoue qu'en l'état où je me supposois, je m'estimois digne de quelques égards ; je me regardois moi-même moins familierement, & avec plus de distinction qu'à l'ordinaire Je n'étois plus ce petit polisson surpris de son bonheur, & qui trouvoit tant de disproportion entre son aventure & lui. Ma foi, j'étois un homme de mérite à qui la

fortune commençoit à rendre juſtice.

Revenons à la cour de cette maiſon où nous étions, mon jeune inconnu, moi, le Chirurgien & tout ce monde : madame d'Orville m'y apperçut tout-d'un-coup.

Eh ! Monſieur, c'eſt vous, s'écria-t-elle effrayée de deſſus ſon eſcalier où elle s'arrêta. Eh ! que vous eſt-il donc arrivé ? Etes-vous bleſſé ? Je n'ai, répondis-je en la ſaluant d'un air de héros tranquille, qu'une très-petite égratignure, Madame ; & ce n'eſt pas à moi à qui on en vouloit, c'eſt à Monſieur, qui eſt bleſſé, ajoutai-je en lui montrant le jeune inconnu à qui le Chirurgien parloit alors, & qui, je penſe, n'avoit ni entendu ce qu'elle m'avoit dit, ni encore pris garde à elle.

Ce Chirurgien connoiſſoit madame d'Orville ; il avoit ſaigné ſon mari la veille, comme nous l'apprîmes après ; & voyant que ce jeune homme pâliſſoit, ſans doute à cauſe de la quantité du ſang qu'il avoit perdu, & qu'il perdoit encore :

Madame, dit-il à madame d'Orville, je crains que Monſieur ne ſe trouve mal ; il n'y a pas moyen de le viſiter ici, voudriez-vous, pour quelques moments, nous prêter chez vous une chambre où je puiſſe examiner ſes bleſſures ?

A ce diſcours le jeune homme jetta les yeux ſur la perſonne à qui on s'adreſſoit, & me parut étonné de voir une ſi aimable femme, qui, malgré la ſimplicité de ſa parure, & miſe en femme qui vient de quitter ſon ménage, avoit pourtant l'air noble & digne de reſpect.

Ce que vous me demandez n'eſt point une

grace, & ne fauroit fe refufer, répondit madame d'Orville au Chirurgien, pendant que l'autre ôtoit fon chapeau, & la faluoit d'une façon qui marquoit beaucoup de confidération. Venez, Meffieurs, ajouta-t-elle, puifqu'il n'y a point de temps à perdre.

Je ne fuis fâché de cet accident-ci, dit alors le jeune homme, que parce que je vais vous embarraffer, Madame; & là-deffus il s'avança, & monta l'efcalier, en s'appuyant fur moi, à qui il avoit déja dit par intervalles mille chofes obligeantes, & qu'il n'appelloit que fon cher ami. Vous fentez-vous bien foible, lui dis-je? Pas beaucoup, reprit-il; je ne me crois bleffé qu'au bras, & un peu à la main: ce ne fera rien, je n'aurai perdu qu'un peu de fang, & j'y aurai gagné un ami qui m'a fauvé la vie.

Oh, pardi, lui dis-je, il n'y a pas à me remercier de ce que j'ai fait; car j'y ai eu trop de plaifir, & je vous ai aimé tout-d'un-coup, feulement en vous regardant. J'efpere que vous m'aimerez toujours, reprit-il; & nous entrions dans l'appartement de Madame d'Orville, qui nous avoit précédés pour ouvrir un cabinet affez propre, où elle nous fit entrer avec le Chirurgien, & où il y avoit un petit lit, qui étoit celui de la mere de cette dame.

A peine y fûmes-nous, que fon mari, monfieur d'Orville, m'envoya une petite fervante d'affez bonne façon, qui me fit des compliments de fa part, & me dit que fa femme venoit de lui apprendre que j'étois la perfonne à qui il avoit tant d'obligation; qu'il ne

pouvoit ſe lever ; mais qu'il eſpéroit que je voudrois bien lui faire l'honneur de le voir avant que je m'en allaſſe.

Pendant que cette ſervante me parloit, madame d'Orville tiroit d'une armoire tout le linge dont on pouvoit avoir beſoin pour le bleſſé.

Dites à monſieur d'Orville, répondis-je, que c'eſt moi qui aurai l'honneur de le ſaluer ; que je vais dans un inſtant paſſer dans ſa chambre, & que j'attends ſeulement qu'on ait viſité les bleſſures de Monſieur, ajoutai-je en montrant le jeune homme à qui on avoit déja ôté ſon habit, & qui étoit aſſis dans un grand fauteuil.

Madame d'Orville ſortit alors du cabinet ; le Chirurgien fit ſa charge, viſita le jeune homme, & ne lui trouva qu'une bleſſure au bras, qui n'étoit point dangereuſe ; mais de laquelle il perdoit beaucoup de ſang. On y remédia ; & comme madame d'Orville avoit pourvu à tout, le bleſſé changea de linge ; & pendant que le Chirurgien lui aidoit à ſe rhabiller, j'allai voir cette dame & ſon mari, à qui, tout malade & tout couché qu'il etoit, je trouvai l'air d'un honnête homme, je veux dire d'un homme qui a de la naiſſance. On voyoit bien à ſes façons, à ſes diſcours, qu'il auroit dû être mieux logé qu'il n'étoit, & que l'obſcurité où il vivoit, venoit de quelque infortune. Il faut qu'il ſoit arrivé quelque choſe à cet homme-là, diſoit-on en le voyant ; il n'eſt pas à ſa place.

Et en effet, ces choſes-là ſe ſentent ; il en eſt de ce que je dis là-deſſus, comme d'un homme d'une certaine condition à qui vous donneriez un habit de payſan ; en faites-vous un payſan pour cela ? non ; vous voyez qu'il n'en porte que l'habit ; ſa figure en eſt vêtue & point habillée, pour ainſi dire : il y a des attitudes, des mouvements & des geſtes dans cette figure qui font qu'elle eſt étrangere au vêtement qui la couvre.

Il en étoit donc à peu près de même de monſieur d'Orville ; quoiqu'il eût un logement & des meubles, on trouvoit qu'il n'étoit ni logé ni meublé. Voilà tout ce que je dirai de lui à cet égard. C'en eſt aſſez ſur un homme que je n'ai guere vu, & dont la femme ſera bientôt veuve.

Il n'y a point de remerciement qu'il ne me fît ſur mon aventure de Verſailles avec madame d'Orville ; point d'éloges qu'il ne donnât à mon caractere : mais j'abrege. Je ne vis point la mere ; apparemment qu'elle étoit ſortie. Nous parlâmes de monſieur Bono, qui nous avoit recommandé de l'aller voir, & il fut décidé que nous nous y rendrions le lendemain, & que pour n'y aller ni plutôt ni plus tard l'un que l'autre, je viendrois prendre madame d'Orville ſur les deux heures & demie.

Nous en étions là quand le bleſſé entra dans la chambre avec le Chirurgien. Autres remerciements de ſa part ſur tous les ſecours qu'il avoit reçus dans la maiſon ; force regards ſur madame d'Orville, mais modeſtes, reſ-

pectueux, enfin, ménagés avec beaucoup de diſcrétion; le tout ſoutenu de je ne ſais quelle politeſſe tendre dans ſes diſcours, mais d'une tendreſſe preſque imperceptible, & hors de la portée d'un mari qui, quoiqu'il aime ſa femme, l'aime en homme tranquille, & qui a fait ſa fortune auprès d'elle : ce qui lui ôte en pareil cas une certaine fineſſe de ſentiment, & lui épaiſſit extrêmement l'intelligence.

Quant à moi, je remarquai ſur le champ cette petite teinture de tendreſſe dont je parle, parce que, ſans le ſavoir encore, j'étois très-diſpoſé à aimer madame d'Orville, & je ſuis ſûr que cette dame le remarqua auſſi : j'en eus du moins pour garants ſa façon d'écouter le jeune homme, un certain baiſſement d'yeux, & ſes reparties modiques & rares.

Et puis madame d'Orville étoit ſi aimable; en faut-il davantage pour mettre une femme au fait, quelque raiſonnable qu'elle ſoit ? Eſt-ce que cela ne lui donne pas alors le ſens de tout ce qu'on lui dit ? Y a-t-il rien dans ce goût-là qui puiſſe lui échapper, & ne s'attend-elle pas toujours à pareille choſe ?

Mais, Monſieur, pourquoi ces trois hommes vous ont-ils attaqué, lui dit le mari, qui le plus ſouvent répondoit pour ſa femme, & qui, de la meilleure foi du monde, diſputoit de compliment avec le bleſſé, parce qu'il ne voyoit dans les ſiens que les expreſſions d'une ſimple & pure reconnoiſſance ? Les connoiſ-

ſez-vous ces trois hommes, ajouta-t-il ?

Non, Monſieur, reprit le jeune homme, qui, comme vous le verrez dans la ſuite, nous cacha alors le vrai ſujet de ſon combat : je n'ai fait que les rencontrer. Ils venoient à moi dans cette rue-ci ; j'étois tout diſtrait ; je les ai fort regardés en paſſant, ſans ſonger à eux : cela leur a déplu. Un d'entr'eux m'a dit quelque choſe d'impertinent ; je lui ai répondu : ils ont repliqué tous trois. Là-deſſus je n'ai pu m'empêcher de leur donner quelques marques de mépris : un d'eux m'a dit une injure, je n'y ai reparti qu'en l'attaquant ; ils ſe ſont joints à lui, je les ai eus tous trois ſur les bras, & j'aurois ſuccombé, ſans doute, ſi Monſieur (il parloit de moi) n'étoit généreuſement venu me défendre.

Je lui dis qu'il n'y avoit pas là une grande généroſité ; que tout honnête homme à ma place auroit fait de même. Enſuite : n'auriez-vous pas beſoin de vous repoſer plus long-temps, lui dit monſieur d'Orville ? ne ſortez-vous pas trop tôt ? N'êtes-vous pas affoibli ? Nullement, Monſieur. Il n'y a point de danger, dit à ſon tour le Chirurgien : Monſieur eſt en état de ſe retirer chez lui ; il ne faut qu'une voiture, on en trouvera ſur la place voiſine.

Auſſi-tôt la petite ſervante part pour en amener une ; la voiture arrive, le bleſſé me prie de ne le pas quitter : j'aurois mieux aimé reſter, pour avoir le plaiſir d'être avec madame

d'Orville ; mais il n'y avoit pas moyen de le refuſer, après le ſervice que je venois de lui rendre.

Je le ſuivis donc : une petite toux qui prit au mari, abrégea toutes les politeſſes avec leſquelles on ſe ſeroit encore éconduit de part & d'autre. Nous voilà deſcendus ; le Chirurgien, qui nous reconduiſit juſques dans la cour, me parut très-révérencieux : apparemment qu'il étoit bien payé : nous le quittons, & nous montons dans notre fiacre.

Je n'attendois rien de cette aventure-ci, & ne penſois pas qu'elle dût me rapporter autre choſe que l'honneur d'avoir fait une belle action. Ce fut là pourtant l'origine de ma fortune, & je ne pouvois guere commencer ma courſe avec plus de bonheur.

Savez-vous qui étoit l'homme à qui probablement j'avois ſauvé la vie ? Rien qu'un des neveux de celui qui pour lors gouvernoit la France ; du premier Miniſtre, en un mot. Vous ſentez bien que cela devient ſérieux, ſur-tout quand on a affaire à un des plus honnêtes hommes du monde, à un neveu qui auroit mérité d'être fils du Roi. Je n'ai jamais vu d'ame ſi noble.

Par quel haſard, me direz-vous, s'étoit-il trouvé expoſé au péril dont vous le tirâtes? vous l'allez voir.

Où allons-nous, lui dit le cocher ? A tel endroit, répondit-il ; & ce ne fut point le nom d'une rue qu'il lui donna, mais ſeulement le nom d'une dame : chez madame la marquiſe

une telle, & le cocher n'en demanda pas davantage, ce qui marquoit que ce devoit ètre une maiſon fort connue, & me faiſoit en même temps ſoupçonner que mon camarade étoit un homme de conſéquence. Auſſi en avoit-il la mine, & je ſoupçonnois juſte.

Ah çà, mon cher ami, me dit-il dans le trajet, je vais vous dire la vérité de mon hiſtoire, à vous.

Dans le quartier d'où nous ſortons, il y a une femme que je rencontrai il y a quelques jours à l'opéra. Je la remarquai d'une loge où j'étois avec des hommes; elle me parut extrêmement jolie, auſſi l'eſt-elle: je demandai qui elle étoit, on ne la connoiſſoit pas. Sur la fin de l'opéra, je ſortis de ma loge pour aller la voir ſortir de la ſienne, & la regarder tout à mon aiſe. Je me trouvai donc ſur ſon paſſage; elle ne perdoit rien à être vue de près: elle étoit avec une autre femme aſſez bien faite. Elle s'apperçut de l'attention avec laquelle je la regardois; & de la façon dont elle y prit garde, il me ſembla qu'elle me diſoit, en demeurez-vous là? Enfin, je vis je ne ſais quoi dans ſes yeux qui m'encourageoit, qui m'aſſuroit qu'elle ne feroit pas d'un difficile abord.

Il y a de certains airs dans une femme qui vous annoncent ce que vous pourriez devenir avec elle; vous y démêlez, quand elle vous regarde, s'il n'y a que de la coquetterie dans ſon fait, ou ſi elle auroit envie de lier connoiſſance. Quand ce n'eſt que le premier, elle

ne veut que vous paroître aimable, & voilà tout, ses mines ne passent pas cela ; quand c'est le second, ces mines en disent davantage, elles vous appellent ; & je crus voir ici que c'étoit le second.

Mais on a peur de se tromper, & je la suivis jusqu'à l'escalier, sans rien oser, que d'avoir toujours les yeux sur elle, & la coudoyer même en marchant.

Elle me tira d'intrigue, & remédia à ma retenue discrete par une petite finesse qu'elle imagina, & qui fut de laisser tomber son éventail.

Je sentis son intention, & profitai du moyen qu'elle m'offroit de placer une politesse, & de lui dire un mot ou deux en lui rendant l'éventail que je ramassai bien vîte.

Ce fut pourtant elle qui, de peur de manquer son coup, parla la premiere. Monsieur, je vous suis bien obligée, me dit-elle d'un air gracieux en le recevant. Je suis trop heureux, Madame, d'avoir pu vous rendre ce petit service, lui répondis-je le plus galamment qu'il me fut possible ; & comme en cet instant elle sembloit chercher à mettre sûrement le pied sur la premiere marche de l'escalier, je tirai encore parti de cela, & lui dis : il y a bien du monde, on nous pousse, que j'aie l'honneur de vous donner la main pour plus de sûreté, Madame.

Je le veux bien, dit-elle d'un air aisé, car je marche mal ; & je la menai ainsi, toujours l'entretenant du plaisir que j'avois eu à la

voir, & de ce que j'avois fait pour la voir de plus près.

N'eſt-ce pas vous auſſi, Monſieur, que j'ai vu dans une telle loge, me dit-elle comme pour m'inſinuer à ſon tour qu'elle m'avoit démêlé.

Et de diſcours en diſcours, nous arrivâmes juſqu'en bas, où un grand laquais (qui n'avoit pas trop l'air d'être à elle, à la maniere prévenante dont il ſe préſenta, ce qui eſt une liberté que ces meſſieurs-là ne prennent pas avec leur maîtreſſe) vint à elle, & lui dit qu'on auroit de la peine à faire approcher le carroſſe, mais qu'il n'étoit qu'à dix pas. Hé bien, allons juſques là; ſauvons-nous, dit-elle à ſa compagne, n'eſt-ce pas? Comme il vous plaira, reprit l'autre; & je les y menai en raſant la muraille.

Le mien, je dis mon carroſſe, n'étoit qu'à moitié chemin; notre court entretien m'avoit enhardi, & je leur propoſai ſans façon d'y entrer, & de les ramener tout de ſuite chez elles pour avoir plutôt fait; mais elles ne voulurent pas.

J'obſervai ſeulement que celle que je tenois, jettoit un coup d'œil ſur l'équipage, & l'examinoit; & nous arrivâmes au leur, qui, par parentheſe, n'appartenoit à aucune d'elles, & n'étoit qu'un carroſſe de remiſe qu'on leur avoit prêté.

J'ai oublié de vous dire qu'en la menant juſqu'à ce carroſſe, je l'avois priée de vouloir

bien que je la reviſſe chez elle. Ce qu'elle m'avoit accordé ſans façon, & en femme du monde qui rend politeſſe pour politeſſe. Volontiers, Monſieur, vous me ferez honneur, m'avoit-elle répondu. A quoi elle avoit ajouté ce qu'il falloit pour la trouver ; de ſorte qu'en la quittant, je la menaçai d'une viſite très-prompte.

Et en effet, j'y allai le lendemain: elle me parut aſſez bien logée ; je vis des domeſtiques ; il y avoit du monde, & d'honnêtes gens, autant que j'en pus juger. On y joua ; j'y fus reçu avec diſtinction : nous eûmes même enſemble quelques inſtans de converſation particuliere. Je lui parlai d'amour, elle ne me déſeſpéra pas, & elle m'en plut davantage. Nous nous entretenions encore à l'écart, quand un de ceux qui viennent de m'attaquer, entra. C'eſt un homme entre deux âges, qui fait de la dépenſe, & que je crois de province ; il me parut inquiet de notre tête-à-tête : il me ſembla auſſi qu'elle avoit égard à ſon inquiétude, & qu'elle ſe hâta de rejoindre ſa compagnie.

Quelques moments après, je me retirai, & le lendemain je retournai chez elle de meilleure heure que la veille. Elle étoit ſeule, je lui en contai ſur nouveaux frais.

D'abord elle badina de mon amour d'un ton qui ſignifioit pourtant, je voudrois qu'il fût vrai : j'inſiſtai pour la perſuader. Mais cela eſt-il ſérieux? vous m'embarraſſez. On pourroit vous écouter de reſte, ce n'eſt pas là la difficulté, me dit-elle ; mais ma ſituation ne me

le permet guere. Je suis veuve, je plaide, il me restera peu de bien peut-être. Vous avez vu ici un assez grand homme, d'une figure bien au-dessous de la vôtre, & qui n'est qu'un simple bourgeois, mais qui est riche, & dont je puis faire un mari quand il me plaira. Il m'en presse beaucoup, & j'ai tant de peine à m'y résoudre, que je n'ai rien décidé jusqu'ici ; & depuis un jour ou deux, ajouta-t-elle en souriant, je déciderois encore moins si je m'en croyois : il y a des gens qu'on aimeroit plus volontiers qu'on n'en épouseroit d'autres. Mais j'ai trop peu de fortune pour suivre mes goûts ; je ne saurois même demeurer encore long-temps à Paris, comme il me conviendroit d'y être ; & si je n'épouse pas, il faut que je m'en retourne à une Terre que je hais, & dont le séjour est si triste qu'il me fait peur : ainsi comment voulez-vous que je fasse ? Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela au reste ; il faut que je sois folle, & je ne veux plus vous voir.

A ce discours, je sentis à merveille que j'étois avec une de ces beautés mal aisées, dont le meilleur revenu consiste en un joli visage ; je compris l'espece de liaison qu'elle avoit avec cet homme qu'elle qualifioit d'un mari futur : je sentis bien aussi qu'elle me disoit, si je le renvoie, le remplacerez-vous, ou bien ne me demanderez-vous qu'une infidélité passagere ?

Petite façon de traiter l'amour qui me rebuta un peu ; je ne m'étois imaginé qu'une femme galante, & non pas intéressée : de for-

te que pendant qu'elle parloit, je n'étois pas d'accord avec moi-même ſur ce que je devois lui répondre.

Mais je n'eus pas le temgs de me déterminer, parce que ce bourgeois en queſtion arriva, & nous ſurprit ; il fronça le ſourcil, mais inſolemment, en homme qui peut mettre ordre à ce qu'il voit : il eſt vrai que je tenois la main de cette femme quand il entra.

Elle eut beau le prendre d'un air riant avec lui, & lui dire même, je vous attendois, il n'en reprit pas plus de ſécurité, & ſa phyſionomie reſta toujours ſombre & brutale ; heureuſement vous ne vous ennuyez pas ; ce fut-là tout ce qu'elle en put tirer.

Pour moi je ne daignai pas jetter les yeux ſur lui, & ne ceſſai point d'entretenir cette femme de mille cajoleries, pour le punir de ſon impertinent procédé. Après quoi je ſortis.

Le jeune homme en étoit là de ſon récit, quand le cocher arrêta à quelques pas de la maiſon où il nous menoit, & dont il ne pouvoit approcher à cauſe de deux ou trois carroſſes qui l'en empêchoient. Nous ſortîmes du fiacre ; je vis le jeune homme parler à un grand laquais, qui enſuite ouvrit la portiere d'un de ces carroſſes. Montez, mon cher ami, me dit auſſi-tôt mon camarade. Où, lui dis-je ? Dans ce carroſſe, me répondit-il ; c'eſt le mien, que je n'ai pu prendre en allant chez la femme en queſtion.

Et remarquez qu'il n'y avoit rien de plus leſte que cet équipage.

Ho, ho, dis-je en moi-même, ceci va encore plus loin que je ne le croyois; voici du grand; est-ce que mon ami seroit un Seigneur? Il faut prendre garde à vous, monsieur de la Vallée, & tâcher de parler bon français: vous êtes vêtu en enfant de famille, soutenez l'honneur du justaucorps, & que votre entretien réponde à votre figure, qui est passable.

Je vous rends à peu près ce que je pensai rapidement alors; & puis je montai en carrosse, incertain si je devois y monter le premier, & n'osant en même-temps faire des compliments là-dessus. Le savoir-vivre veut-il que j'aille en avant, ou bien veut-il que je recule, me disois-je en l'air, c'est-à-dire en montant; car le cas étoit nouveau pour moi, & ma légere expérience ne m'apprenoit rien sur cet article, sinon qu'on fait des cérémonies lorsqu'on est deux à une porte, & je penchois à croire que ce pouvoit être ici ne même.

A bon compte je montois toujours, j'étois déja placé que je songeois encore au parti qu'il falloit prendre. Me voilà donc côte à côte de mon ami de qualité, & de pair à compagnon avec un homme à qui par hasard j'aurois fort bien pu, cinq mois auparavant, tenir la portiere ouverte de ce carrosse que j'occupois avec lui. Je ne fis pourtant pas alors cette réflexion; je la fais seulement à présent que j'écris: elle se présenta bien un peu, mais je refusai tout net d'y faire attention; j'avois besoin d'avoir de la confiance, & elle me l'auroit ôtée.

Avez-vous affaire, me dit le Comte de Dorsan ? (c'étoit le nom du maître de l'équipage:) je me porte fort bien, & ne veux pas m'en retourner si-tôt chez moi : il est encore de bonne heure, allons à la comédie ; j'y serai aussi à mon aise que dans ma chambre.

Jusques-là, je m'étois assez possédé ; je ne m'étois pas tout-à-fait perdu de vue ; mais ceci fut plus fort que moi, & la proposition d'être mené si gaillardement à la Comédie, me tourna entierement la tête. La hauteur de mon état m'éblouit ; je me sentis étourdi d'une vapeur de joie, de gloire, de fortune, de mondanité, si on veut bien me permettre de parler ainsi ; car je n'ignore pas qu'il y a des lecteurs fâcheux, quoiqu'estimables, avec qui il vaut mieux laisser là ce qu'on sent, que de le dire, quand on ne peut l'exprimer que d'une maniere qui paroîtroit singuliere ; ce qui arrive quelquefois pourtant, sur-tout dans les choses où il est question de rendre ce qui se passe dans l'ame ; cette ame qui se tourne en bien plus de façons que nous n'avons de moyens pour les dire, & à qui du moins on devroit laisser, dans son besoin, la liberté de se servir des expressions du mieux qu'elle pourroit, pourvu qu'on entendît clairement ce qu'elle voudroit dire, & qu'elle ne pût employer d'autres termes sans diminuer ou altérer sa pensée.

Ce sont les disputes fréquentes qu'on fait là-dessus qui sont cause de ma parenthese ; je ne m'y serois pas engagé, si j'avois cru la faire si longue. Revenons.

Comme il vous plaira, lui répondis-je, & le carroſſe partit.

Je ne vous ai pas achevé le récit de mon aventure, me dit il, en voici le reſte. J'ai dîné aujourd'hui chez madame la Marquiſe de.... Sous prétexte d'affaires; j'en ſuis ſorti ſur les trois heures pour aller chez cette femme.

Mon carroſſe n'étoit point encore revenu; je n'ai vu aucun de mes gens en bas: il y a des carroſſes près de là, j'ai dit qu'on allât m'en chercher un, dans lequel je me ſuis mis, & qui m'a conduit à ſa porte. A peine allois-je monter l'eſcalier, que j'ai vu paroître cet homme de ſi brutale humeur, qui en deſcendoit avec deux autres, & qui, ſon chapeau ſur la tête, quoique je ſaluaſſe par habitude, m'a rudement pouſſé en paſſant.

Vous êtes bien groſſier, lui ai-je dit en levant les épaules avec dédain. A qui parlez-vous, a repris un des deux autres qui n'avoient pas ſalué non plus? A tous, ai-je répondu.

A ce diſcours, il a porté la main ſur la garde de ſon épée. J'ai cru devoir tirer la mienne, en ſautant en arriere, parce que deux de ces gens-là étoient au-deſſus de moi, & avoient encore deux marches à deſcendre; il n'y avoit que l'autre qui étoit paſſé. Auſſi-tôt j'ai vu trois épées tirées contre moi; les lâches m'ont pourſuivi juſques dans la rue, & nous nous battions encore quand vous êtes venu à mon ſecours, & venu au moment où l'un de mes

aſſaſſins

aſſaſſins m'alloit porter un coup mortel.

Oui, lui dis-je, j'en ai eu grande peur, & c'eſt pourquoi j'ai tant crié après lui pour empêcher ſon deſſein ; mais n'en parlons plus : ce ſont des canailles, & la femme auſſi.

Vous jugez bien du cas que je fais d'elle, me répondit-il ; mais parlons de vous. Après ce que vous avez fait pour moi, il n'y a point d'intérêt que je ne doive prendre à ce qui vous regarde. Il faut que je ſache à qui j'ai tant d'obligation, & que de votre côté vous me connoiſſiez auſſi.

On m'appelle le Comte Dorſan ; je n'ai plus que ma mere : je ſuis fort riche. Les perſonnes à qui j'appartiens ont quelque crédit : j'oſe vous dire qu'il n'y a rien où je ne puiſſe vous ſervir, & je ſerai trop heureux que vous m'en fourniſſiez l'occaſion : réglez-vous là-deſſus, & dites-moi votre nom & votre fortune.

D'abord je le remerciai, cela va ſans dire, mais briévement, parce qu'il le voulut ainſi, & que je craignois d'ailleurs de m'engager dans quelque tournure de compliment qui ne fût pas d'un goût convenable. Quand on manque d'éducation, il n'y paroît jamais tant que lorſqu'on veut en montrer.

Je le remerciai donc dans les termes les plus ſimples : enſuite mon nom eſt la Vallée, lui dis-je ; vous êtes un homme de qualité, & moi je ne ſuis pas un grand Monſieur. Mon pere demeure à la campagne, où eſt tout ſon

bien, & d'où je ne fais presque que d'arriver, dans l'intention de me pousser & de devenir quelque chose, comme font tous les jeunes gens de province & de ma sorte : (& dans tout ce que je disois là, on voit que je n'étois que discret & point menteur.)

Mais, ajoutai-je d'un ton plein de franchise, quand je ne ferois de ma vie rien à Paris, & que mon voyage ne me vaudroit que le plaisir d'avoir été bon à un si honnête homme que vous, par ma foi, Monsieur, je ne me plaindrois pas, je m'en retournerois content. Il me tendit la main à ce discours, & me dit : mon cher la Vallée, votre fortune n'est plus votre affaire, c'est la mienne : c'est l'affaire de votre ami : car je suis le vôtre, & je veux que vous soyez le mien.

Le carrosse arrêta alors ; nous étions arrivés à la comédie, & je n'eus le temps de répondre que par un souris à de si affectueuses paroles.

Suivez-moi, me dit-il, après avoir donné à un laquais de quoi prendre des billets, & nous entrâmes ; & me voilà donc à la comédie : d'abord au chauffoir, ne vous déplaise, où le Comte de Dorsan trouva quelques amis qu'il salua.

Ici se dissiperent toutes ces enflures de cœur dont je vous ai parlé, toutes ces fumées de vanité qui m'avoient monté à la tête.

Les airs & les façons de ce pays-là me confondirent & m'épouvanterent. Hélas ! mon maintien annonçoit un si petit compagnon ; je me voyois si gauche, si dérouté au milieu de ce

monde, qui avoit quelque chofe de fi aifé & de fi lefte : que vas-tu faire de toi, me difois-je?

Auffi de ma contenance je n'en parlerai pas, attendu que je n'en avois point, à moins qu'on ne dife que n'en point avoir, eft en avoir une. Il ne tint pourtant pas à moi de m'en donner une autre; mais je crois que je n'en pus jamais venir à bout, non plus que d'avoir un vifage qui ne parût ni déplacé, ni honteux : car pour étonné, je me ferois confolé que le mien n'eût paru que cela; ce n'auroit été que figne que je n'avois jamais été à la comédie, & il n'y auroit pas eu grand mal; mais c'étoit une confufion fecrete de me trouver là; un certain fentiment de mon indignité qui m'empêchoit d'y être hardiment, & que j'aurois bien voulu qu'on ne vît pas dans ma phyfionomie, & qu'on n'en voyoit que mieux, parce que je m'efforçois de le cacher.

Mes yeux m'embarraffoient, je ne favois fur qui les arrêter; je n'ofois prendre la liberté de regarder les autres, de peur qu'on ne démêlât dans mon peu d'affurance que ce n'étoit pas à moi à avoir l'honneur d'être avec de fi honnêtes gens, & que j'étois une figure de contrebande; car je ne fache rien qui fignifie mieux ce que je veux dire que cette expreffion, qui n'eft pas trop noble.

Il eft vrai auffi que je n'avois pas paffé par affez de degrés d'inftruction & d'accroiffemens de fortune, pour pouvoir me tenir au milieu de ce monde avec la hardieffe requife. J'y avois fauté trop vîte. Je venois d'être fait monfieur;

encore n'avois-je pas la ſubalterne éducation des monſieurs de ma ſorte, & je tremblois qu'on ne connût à ma mine que ce monſieur-là avoit été Jacob. Il y en a qui, à ma place, auroient eu le front de ſoutenir cela, c'eſt-à-dire, qui auroient payé d'effronterie : mais qu'eſt-ce qu'on y gagne? Rien. Ne voit-on pas bien alors qu'un homme n'eſt effronté que parce qu'il devroit être honteux.

Vous êtes un peu changé, dit quelqu'un de ces meſſieurs au Comte Dorſan. Je le crois bien, dit-il, & je pouvois être pis. Là-deſſus il conta ſon hiſtoire, & par conſéquent la mienne, de la maniere du monde la plus honorable pour moi. De ſorte, Meſſieurs, dit-il en finiſſant, que c'eſt à Monſieur à qui je dois l'honneur de vous voir encore.

Autre fatigue pour la Vallée, ſur qui ce diſcours attiroit l'attention de ces meſſieurs : ils parcouroient donc mon hétéroclite figure, & je penſe qu'il n'y avoit rien de ſi ſot que moi, ni de ſi plaiſant à voir. Plus le Comte Dorſan me louoit, plus il m'embarraſſoit.

Il falloit pourtant répondre, avec mon petit habit de ſoie & ma petite propreté bourgeoiſe, dont je ne faiſois plus d'eſtime depuis que je voyois tant d'habits magnifiques autour de moi. Mais que répondre? Oh! point du tout, Monſieur; vous vous moquez : & puis, c'eſt une bagatelle, il n'y a pas de quoi : cela ſe devoit, je ſuis votre ſerviteur.

Voilà de mes réponſes, que j'accompagnois

civilement de courbettes de corps, courtes & fréquentes, auxquelles apparemment ces messieurs prirent goût ; car il n'y en eut pas un qui ne me fît des compliments pour avoir la sienne.

Un d'entr'eux que je vis se retourner pour rire, me mit au fait de la plaisanterie, & acheva de m'anéantir. Il n'y eut plus de courbette ; ma figure alla comme elle put, & mes réponses de même. Le Comte Dorsan, qui étoit un galant homme, d'un caractere d'esprit franc & droit, continuoit de parler sans s'appercevoir de ce qui se passoit sur mon compte. Allons prendre place, me dit-il, & je le suivis : il me mena sur le théatre, où la quantité du monde me mit à couvert de pareils affronts, & où je me plaçai avec lui comme un homme qui se sauve.

C'étoit une tragédie qu'on jouit : Mithridate, s'il m'en souvient. Ah ! la grande actrice que celle qui jouoit Monime ! j'en ferai le portrait dans ma sixieme Partie, de même que je ferai celui des acteurs & des actrices qui ont brillé de mon temps.

Fin de la cinquieme Partie.

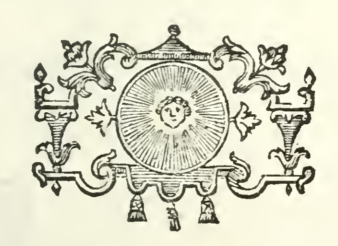
LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES DE M. ***.

Par M. DE MARIVAUX.

SIXIEME PARTIE.

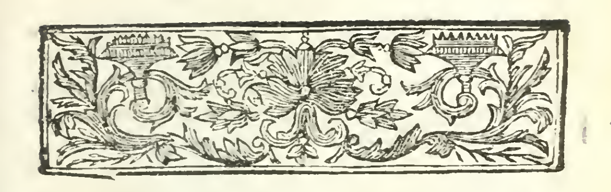


A ROUEN,

Chez Pierre Machuel, rue Ganterie, Hôtel S. Wandrille.

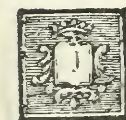
M. DCC. LXXXII.

AVEC PERMISSION.



LE PAYSAN PARVENU, *OU LES* MÉMOIRES *DE M.* ***.

SIXIEME PARTIE.



E ſuis donc ſur le théatre de la Comédie : ſi cette poſition étonne mon lecteur, elle avoit bien plus lieu de me ſurprendre.

Qu'on ſe repréſente le nouveau M. de la Vallée, avec ſa petite doublure de ſoie, qui, un inſtant plutôt ſe trouvoit déplacé, parce qu'il étoit entre quatre ou cinq Seigneurs : qu'on ſe le repréſente, dis-je, dans le cercle des plus nobles ou des plus opulents de la

célebre ville de Paris, à côté de M. le Comte de Dorsan, fils d'un des plus grands du royaume, qui le regarde comme un ami, & qui le traite en égal ; on ne pourra certainement s'empêcher d'être étonné.

Je vais bien vîte, diront quelques lecteurs : je l'ai déja dit, je le répete ; ce n'est pas moi qui marche, je suis poussé par les événements qu'il plaît à la fortune de faire naître en ma faveur.

Si je me plais d'ailleurs à répéter cette situation, c'est une suite de cette complaisance avec laquelle je m'ingérai de relever mon petit être, dès que, monté en carrosse, j'entendis donner l'ordre au cocher de nous conduire à la Comédie.

On doit se ressouvenir qu'au mot seul de Comédie, j'avois senti mon cœur se gonfler de joie. Il est vrai que ma situation me fit bientôt changer de sentiment ; & un moment passé au chauffoir, en me rabaissant, m'avoit fait croire un être isolé dans ce nouveau monde. M. le Comte de Dorsan y étoit occupé à répondre aux questions de ceux qui l'abordoient, pour pouvoir m'aider à soutenir le rôle qu'il me mettoit dans le cas de jouer pour la premiere fois : mais tout disparut quand, en marchant de pair avec ce Seigneur, je me vis sur le théatre. Si la vanité cede un instant, elle a ses ressources infaillibles pour se dédommager.

Peut-on penser, & devois-je croire qu'une

épée que je n'avois demandée à mon épouſe que comme un ornement de parade, me ſerviroit à ſauver la vie d'un homme puiſſant dans l'Etat, & me mettroit, le même jour, dans le cas de figurer avec ſes pareils?

Je ſuis perſuadé (quoi que diſent ceux qui blâment l'eſpace de temps que j'ai laiſſé paſſer entre cette ſixieme partie & les précédentes) qu'on conviendra qu'il ne falloit pas moins de vingt ans pour revenir de la ſurpriſe dans laquelle mon courage & ma victoire ont dû jetter un chacun : mais je ne ſais s'il en falloit beaucoup moins pour me rappeller de l'étonnement ſtupide où me plongea le premier coup d'œil que je donnai à la Comédie. En moins de quatre ans paſſer du village ſur le théatre de Paris ; & par quels degrés? Le ſaut eſt trop hardi pour faire moins d'effet : mais enfin j'y ſuis.

A peine aſſis, je promene mes regards partout; mais j'en conviendrai, pour trop avoir ſous les yeux, je ne voyois rien exactement : & peut-être dirois-je vrai en avouant ſimplement que je ne voyois rien. Chaque perſonne, chaque contenance, chaque habillement, tout m'arrêtoit ; mais je ne me ſatisfaiſois ſur aucune choſe en particulier. Je ne m'appercevois plus que j'étois déplacé, parce que je n'avois pas le temps de ſonger à moi : mille objets étrangers ſe préſentoient, je les ſaiſiſſois, & l'un n'étoit pas ébauché, que l'autre, en ſe ſubſtituant, enlevoit l'attention que je me propoſois de donner au premier. Quel

çahos dans l'esprit du pauvre la Vallée, qui n'étoit réveillé que par mille sornettes, dont, si la nouveauté le forçoit d'y prêter l'oreille, la futilité le fatiguoit bientôt !

Bon jour, Chevalier, disoit un survenant à celui qui étoit assis. As-tu vu la Marquise ? Ah ! petit fripon, vous ne venez plus chez la Duchesse : c'est mal, mais du dernier mal. Voilà nos gens courus, fêtés : vous allez cent fois à leur porte, toujours en l'air. Sais-tu quelle piece on donne ? Qu'en dit-on ? Pour moi je soupai hier en excellente compagnie ; la Comtesse de..... en étoit : ah ! nous avions du vin exquis, & l'on en but.... Le vieux Comte se saoula rapidement. Tu juges que sa femme n'en fut pas fâchée ; elle est bonne personne.... Où soupes-tu ce soir ? Ah ! tu fais le mystérieux ? Eh, si donc, à ton âge.

Tout cela étoit dit avec la rapidité d'un discours étudié, & celui auquel on adressoit la parole avoit à peine le temps d'y couler de temps en temps un oui ou un non, quand la volubilité du discoureur ne l'obligeoit pas d'y suppléer par un geste de tête. Ces discours étourdis ne différencioient dans la bouche du vieillard ou du robin, que par une haleine plus renouvellée, qui me fit penser que ces dialogues étoient moins un conflit de compliments, qu'un projet formé de se ruiner les poulmons de concert & à plaisir.

Un autre, à demi-penché sur une premiere loge, débitoit mille fades douceurs aux

femmes qui y étoient, & qui les recevoient avec un léger souris qui sembloit dire, la forme veut que je n'adhere point à ce que vous dites, mais continuez néanmoins, car ma suffisance m'en dit mille fois davantage. Si c'étoit-là le langage du cœur, celui qu'exprimoit la bouche étoit bien différent. Pour persuader qu'on n'ajoutoit point foi aux compliments, on accumuloit exagérations sur exagérations, qui tendoient toutes à prouver que l'on n'étoit point dupe de la politesse : mais l'œil, comme par distraction, apprenoit qu'en continuant on aimoit la reconnoissance.

Pendant tous ces petits débats, préludes du spectacle, je rêvois stupidement à tout. On n'en sera point surpris, quand je dirai que je ne connoissois point ce grand air du monde qui oblige la bouche à n'être presque jamais d'accord avec le cœur. Je savois encore moins qu'une belle femme ne devoit plus parler sa langue maternelle, qu'elle en devoit trouver les expressions trop foibles pour rendre ses idées, & que, pour y suppléer, la mode vouloit qu'elle employât des termes outrés, qui, souvent dénués de sens, ne peuvent servir qu'à mettre de la confusion dans les pensées, ou qu'à donner un nouveau ridicule à la personne qui les met en usage.

Eh ! qu'on n'aille pas dire que cela est neuf ; car il se trouvera peut-être bien des gens qui ont eu à Paris une plus longue habitude que moi, & qui liront ceci avec quelque incré-

dulité. Mais je ne voyois le monde que depuis mon mariage contracté avec une perſonne qui ne connoiſſoit d'autre langage que celui de le Tourneur ou de S. Cyran, & qui, au moindre mot de Comédie, ſe feroit écriée : bon Dieu ! mon cher enfant, vous allez vous perdre ! ainſi ma ſimplicité eſt à ſa place.

Toutes choſes ont leur terme, c'eſt l'ordre ; ma premiere ſurpriſe eut le ſien ; un coup d'archet me rendit à moi-même, ou pour mieux dire, ſaiſit tous mes ſens, & vint s'emparer de mon ame. Je m'apperçus alors, pour la premiere fois, que mon cœur étoit ſenſible. Oui, la muſique me fit éprouver ces doux ſaiſiſſements que la véritable ſenſibilité fait naître.

Mais, dira-t-on, l'on connoît déja votre ame. Mademoiſelle Haberd, meſdames de Ferval & de Fécour vous ont donné occaſion de dévoiler aux autres votre penchant pour la tendreſſe ; vous deviez donc dès-lors le connoître vous-même.

Je conviendrai que ces expériences ſuperficielles ne m'avoient point aſſez ſervi, quoique je puiſſe, ſans montrer beaucoup d'imprudence, & peut-être même ſans craindre un démenti, faire parade d'inclination pour ces femmes ; (on ſait que, dans cette ville, le nombre des conquêtes ne fait point déroger aux ſentiments :) auſſi, bien des gens à ma place ſe feroient honneur de ſe dire amoureux. Ce ſeroit même l'ordre du Roman, du moins pour mademoiſelle Haberd ; car dans ces fictions

l'amant doit être fidele, ou s'il a quelques égarements, il doit en revenir, les regretter, trouver grace, & finir par être conftant. Mais la vérité, je l'ai déja dit, n'eft point aftreinte aux regles.

C'eft elle auffi qui m'oblige de rappeller que, fi l'on a bien pris les différents rôles que j'ai été forcé de jouer auprès de ces dames, on a dû voir que toutes ces aventures étoient moins des affaires où mon cœur fe mît de la partie, que des occafions où mes beaux yeux avoient feuls tout décidé. Oui, le gros brunet, accoutumé à être prévenu, n'avoit point encore eu le temps de fonder fi fon cœur étoit capable de prendre de lui-même quelqu'impreffion.

La reconnoiffance & l'efpoir d'un fort que je ne devois point attendre d'une rencontre fortuite fur le Pont-neuf, avoit plus avancé mon mariage, qu'un goût décidé pour mademoifelle Haberd. Je l'ai fait preffentir; elle avoit trop fait en ma faveur pour prétendre à mon amour. On en eft facilement convaincu, quand on voit que, même devant qu'elle m'eût accordé fa main, & à la veille de la recevoir, mon ame, que cette bonne dévote fe croyoit toute acquife, lui avoit fait une infidélité à la premiere agacerie de madame de Ferval; on peut fe rappeller que je rougis alors d'avouer que j'aimois ma femme prétendue, & que j'aurois confommé ma trahifon chez la Remy, fans l'apparition imprévue d'un Chevalier indifcret, qui, glorieux d'avoir mis en fui-

te M. Jacob, se crut néanmoins trop heureux de le remplacer.

Ma liaison ébauchée avec madame de Ferval, auroit peut-être pu avoir un motif plus noble, si ma vanité & l'intérêt ne l'eussent point prévenu. Le ton rond & sans fard de madame de Fécour, cette façon d'être la premiere à me demander mon amitié ; sa grosse gorge... Ah ! ceci étoit un article délicat. Oui, toutes ces rencontres avoient flatté mon cœur sans l'éclairer : c'étoit une terre qu'on avoit pris trop de peine à engraisser, pour en pouvoir connoître la vraie qualité.

Rien n'avoit donc encore découvert en moi cette facilité à se laisser aller aux impressions que doit naturellement causer le vrai beau, quand la musique, frappant mes oreilles, s'empara de mon ame. Elle se réveilla ; car c'étoit la premiere fois que je pouvois à loisir entendre, sentir & goûter son harmonie.

Si ceux qui m'environnoient, & qui sembloient n'assister au spectacle que pour ne s'en point occuper, avoient tourné leurs yeux sur moi, ils m'auroient pris du moins pour quelque provincial, & même du dernier ordre ; & le ris moqueur, qui dans le chauffoir avoit payé mes révérences redoublées, auroit bien pu me déconcerter de nouveau.

J'évitai cette confusion, ou si je l'essuyai de la part de quelques-uns des spectateurs, je fus assez heureux pour n'y point prendre garde, & par-là, la félicité que je goûtois ne fût point troublée.

On ſait que, quelque mortifiants que ſoient les objets extérieurs, ſi on eſt aſſez fortuné pour ne les point enviſager, ou qu'en les regardant on ait aſſez de courage pour les braver, on ne ſort point de ſa tranquillité. Or, dans l'extaſe qui me tenoit hors de moi-même, je n'étois en état de voir que ce qui pouvoit concerner le ſpectacle ; tout le reſte m'étoit étranger, & ſembloit n'être plus ſous mes yeux : rien donc ne me gênoit, & j'étois heureux.

Oui, ſi je voulois dépeindre mon raviſſement, j'aurois bien de la peine à y réuſſir. Car que devins-je quand la ſcene s'ouvrit ? Je n'ai jamais bien pu me repréſenter cette ſituation ; & à préſent même que je ſuis fait à y paroître ſur les mêmes rangs, je ne pourrois démêler tous les mouvements que j'y éprouve lorſque j'y aſſiſte. C'eſt une ſucceſſion ſi rapidement variée, que, ſi l'on peut tout ſentir, je crois impoſſible de tout retracer.

Pour aider cependant à développer cette circonſtance, qui n'eſt pas la moins eſſentielle de ma vie, puiſqu'elle fut la ſource du bonheur dont je jouis maintenant, qu'on ſe repréſente Jacob, qui, de conducteur des vins de ſon pere, eſt devenu valet, qui de ſa condition a paſſé dans les bras d'une Demoiſelle qui l'a mis à la tête de quatre mille livres de rente ; en un mot, qui ſe trouve au théatre de la Comédie.

A en juger par ces traits réunis, l'on me voit aſſis droit comme un piquet, n'oſant me

pencher ſur la banquette comme mes voiſins, ne me retournant qu'avec précaution, enviſageant avec une attention ſcrupuleuſe tous ceux qui font quelques mouvements : on ne me demandera point pourquoi cette derniere précaution ; on m'épargnera la honte de me voir craindre quelqu'apoſtrophe pareille à celle qui me fut faite chez la Remy ; j'euſſe en effet été terraſſé, & peut-être encore obligé de quitter honteuſement, ſi l'on eût ſalué d'un mons Jacob le libérateur de M. le Comte de Dorſan.

Cette réflexion, que je faiſois de temps en temps, paſſa alors ſans que j'y fiſſe trop attention. Un coup d'œil nouveau ne me permit pas de m'y arrêter, & m'enleva, pour un inſtant, toute l'attention que je m'étois promis de donner à la piece qu'on repréſentoit.

Cinq ou ſix jeunes Seigneurs, ſans avoir écouté ni regardé ce qui s'étoit paſſé ou dit, mais après avoir parlé chevaux, chiens, chaſſe ou filles, ſe déterminerent à ſe retirer. Ce projet me flattoit intérieurement, du moins autant que leur façon d'être préſents m'avoit formaliſé, quand, avant de partir ils voulurent avoir une idée du ſpectacle.

Je vis tout-à-coup braquer de toutes parts un tas de lorgnettes, qui alloient pénétrer dans chaque loge, pour découvrir quelles beautés y étoient. Les contenances, les viſages, les ajuſtements, tout étoit matiere à leur critique ; on couloit rapidement ſur chaque objet. Cela occaſionnoit de part & d'autre, ici un ſalut, là un geſte

de connoiſſance, d'amitié ou de familiarité; enſuite tous ces contemplateurs, après s'être repenchés, ſe communiquoient leurs découvertes; & la fin étoit toujours de débiter quelques anecdotes ſur les perſonnes connues, ou de donner à celles qu'on ne connoiſſoit point un âge proportionné au rapport que l'inſtrument fidele ou infidele pouvoit ſans doute faire. Quoique cette ſinguliere méthode de regarder, & les propos qu'elle produiſoit, me fâchaſſent par les diſtractions que tout cela me cauſoit, je ne pus cependant m'empêcher de rire.

J'avoue en effet que je ne pouvois concevoir la raiſon qui donnoit un ſi grand crédit à cet uſage, & je me demandois ſi c'étoit un reproche ou une galanterie qu'on faiſoit à la nature. Pour m'éclairer, j'examinai ſcrupuleuſement ces lorgneurs. (Car les plus jeunes me paroiſſoient les plus empreſſés à ſe ſervir de ces lorgnettes.)

Ont-ils la vue foible, me diſois-je à moi-même, ou les hommes doivent-ils ne venir au Spectacle avec des lunettes, que comme les femmes n'y aſſiſtent qu'avec des navettes? Une certaine timidité m'empêchoit, en interrogeant M. de Dorſan, d'être inſtruit tout-d'un-coup. Il m'en auroit trop coûté de paroître novice, j'aimois mieux tâcher de découvrir par moi-même. Je voyois de tous côtés de beaux yeux, dont le nerf me paroiſſoit ſolide, la prunelle ferme & le cryſtallin brillant, lorſque je m'apperçus que, par un motif contrai-

re, je caufois un étonnement pareil à celui que j'éprouvois.

Que je favois peu ce que je faifois, quand je me fâchois contre un inftrument qui alloit me devenir fi favorable ! Oui, je ne fus pas longtemps à regretter moi-même de n'avoir p s eu affez d'ufage du monde pour m'être muni d'une lorgnette avant d'entrer au Spectacle. Avant d'en venir à ce point intéreffant, je ne puis m'empêcher de dire encore un mot fur la manie de ceux qui occupent ces rangs où je me trouvois alors fi mal à mon aife.

J'éeoutois fouvent les Acteurs fans pouvoir entendre leurs paroles. Un petit-maître fe levoit, fe tournoit pour débiter un fecret à fa droi-e ou à fa gauche, une fornette qu'il auroit été fâché de ne pas faire paffer d'oreilles en oreilles. Le ton haut avec lequel il la debitoit, paroiffoit dire à tous fes voifins : fi je veux bien donner à mon ami une preuve de mon affection, en lui confiant mon fecret, je ne vous crois pas indignes de le partager. Oui, je continue fur ce ton, vous pouvez l'entendre ; mais l'apparence de myftere que j'emploie doit fuffire pour ne pas me taxer d'indifcrétion. Moi-même, au commencement, je voulois m'écarter par refpect ; (il refte toujours quelque teinture de fon premier état, ou du moins le temps feul peut l'effacer.) Mais à la façon dont la voix fe groffiffoit, je compris que je n'étois pas de trop. Ce fut alors que je pris la généreufe réfolution de confulter M. le Comte ;

car le premier acte qui finiſſoit, le rappelloit au chauffoir, & je devois l'y ſuivre.

Monſieur, lui dis-je, il vous paroîtra étonnant qu'un homme qui a été aſſez heureux pour mériter vos attentions, paroiſſe aſſez neuf ſur le théatre pour être ſurpris de tous ſes uſages ?

Que ce début n'étonne point, il avoit été bien étudié, & j'ai déja annoncé que mon langage ſe poliſſoit

J'ai été élevé à la campagne, continuai-je, & là on ſe ſert bonnement de ce que la nature a donné. Quelquefois nos vieillards ont recours à des yeux poſtiches pour lire à notre égliſe, ou dans la maiſon ; mais pour regarder Pierre ou Jacques, pour parcourir une chambre, je ne les ai jamais vu prendre de lunettes. Les yeux ſeroient-ils donc plus foibles à la ville qu'à la campagne, & à Paris qu'en province?

Si M. Dorſan, qui, quoique jeune, conſervoit aſſez de raiſon pour ne pas pouſſer à l'excès les ridicules, fut étonné de ma demande & de la façon dont je la tournois, il eut aſſez d'humanité pour ne pas me faire ſentir toute la ſurpriſe qu'elle lui cauſoit. On penſe aſſez que j'en devinois une partie ; mais ce qu'il m'en marqua fut pour ainſi dire inſenſible.

Ce que vous dites, mon cher, me répondit-il, eſt ſage & bien penſé, ſi la mode ne le combattoit pas. Il eſt du bel air de regarder par le ſecours d'un verre ; & quoique l'œil ſoit ſuffiſant ; je dis même plus, quoique le plaiſir de la vue doive être plus ſenſible quand l'objet ſe

retrace directement dans la rétine, l'ufage, oui l'ufage ne permet pas de s'y borner, ce feroit fe ridiculifer que d'agir autrement. Je blâme cette méthode peut-être plus que vous, & cependant je fuis contraint de la fuivre; mille autres font de notre fentiment, qui n'ofent s'éloigner de cette pratique : mais ce qui doit paroître plus extraordinaire, c'eft qu'il femble que plus on eft favorifé pour cette fonction, & moins on doive faire gloire de fes avantages.

Pardi, repris-je, qu'eft-ce donc que cette mode qui fait combattre fes penchants, & qui rend inutiles les bienfaits de la Providence?

C'eft, me dit-il, une efpece de convention tacite qui prefcrit de s'arrêter à telle chofe, parce que le plus grand nombre y adhere & la pratique.

Je crois, dis-je en l'interrompant, que c'eft faire honte à la nature. A la nature, reprit-il? Eh! y fait-on attention? Elle nous a formés, fa fonction eft remplie; du refte de quoi doit-elle s'inquiéter? Elle nous a donné des organes, c'eft à nous d'en régler les mouvements, & de décider les fervices que nous prétendons en tirer.

Mais cette façon de s'affeoir, lui dis-je, ou pour mieux dire de fe coucher, eft-elle auffi prefcrite par la mode? eft-ce donc cette mode qui fait venir au Spectacle pour ne s'en pas occuper? Autant vaudroit-il refter chez foi.

Oui, mon ami, me dit-il, il n'appartient qu'à un provincial ou à un bourgeois de paroître attentif à la Comédie : il eft du bel air de ne l'écouter que par diftraction. Remarquez bien,

ajouta-t-il, que je ne renferme dans la classe de ceux qui doivent écouter au Spectacle, que les provinciaux ou les bourgeois ; car le Clerc & le Commis ont le droit, & sont même obligés, dans le parterre, de copier les actions que le grand met en parade sur le théatre : c'est la mode : voilà le tyran qui le lui ordonne.

Ici s'évanouissoit tout le rôle de M. de la Vallée, & Jacob reparoissoit tout entier. Les yeux ouverts & la bouche béante, j'écoutois M. de Dorsan avec une stupidité qui se sentoit fort des prérogatives de ma patrie. La Champagne (comme on le sait) malgré les génies qu'elle a produits, ne passe pas ordinairement pour avoir de grands droits sur l'esprit. M. le Comte, que ses habitudes à la Cour rendoient assez pénétrant pour découvrir ce que tout autre moins clairvoyant auroit facilement apperçu, fut assez bon pour me cacher qu'il me pénétroit; il me proposa de rentrer au théatre; je le suivis.

Je ne fus pas arrivé, que je me trouvai sujet aux mêmes distractions ; cela me fit prendre la résolution de ne donner à la piece qu'une attention superficielle, & de promener mes regards dans les loges, amphithéatre, & parterre.

Me voilà donc un peu à la mode : j'assiste maintenant à la Comédie ; c'est-à-dire que je fais nombre au Spectacle. J'entends de temps à autre des battements de mains ; mes voisins s'y unissent, je m'y joins machinalement : je dis machinalement, car ce que m'avoit dit M. de Dorsan m'avoit fait impression, & je croyois

tout de mode, j'applaudiſſois ſouvent ſans ſavoir pourquoi. En effet, je m'imaginois connoître le beau à un certain ſaiſiſſement qui me paſſoit dans le ſang & me ſatisfaiſoit ; mais rarement applaudiſſoit-on quand je l'éprouvois : j'aurois ſouvent gardé le ſilence quand la multitude m'entraînoit, & ſouvent au contraire je reprochois au parterre une tranquillité cruelle qui m'empêchoit de manifeſter les tranſports de joie qui s'élevoient dans mon ame.

Ce ſeroit ici le lieu de faire le portrait & de donner les caracteres des Acteurs & des Actrices qui jouoient ; mais on ſent aſſez qu'entraîné par le torrent, je n'ai pu aſſez les étudier pour ſatisfaire ſuffiſamment le public ſur cet article. Il eſt vrai que l'étude que j'en ai fait depuis pourroit y ſuppléer; mais outre que depuis que j'ai interrompu mes mémoires, j'ai été prévenu, c'eſt que d'ailleurs je me ſuis impoſé la loi de ſuivre l'ordre de mes événements, & qu'alors je n'aurois pu les peindre faute de les connoître.

Je me contenterai de dire ſimplement, que Monime m'arrachoit, même malgré moi, de ma diſtraction, quoiqu'elle fût volontaire. Je n'étois point encore familiariſé avec les beautés théatrales ; mais l'aimable fille qui repréſentoit ce rôle, portoit dans mon ame un feu qui ſuſpendoit tous mes ſens. Rien d'extérieur dans ces inſtants ne pouvoit plus les frapper, & dès qu'elle ouvroit la bouche, elle me captivoit ; je ſuivois ſes paroles, je prenois ſes ſentiments, je partageois

ſes

ses craintes, & j'entrois dans ses projets.

Oui, je lui dois cette justice : la grace qu'elle donnoit à tout ce qu'elle prononçoit, le lui rendoit si propre, que, tout simple & tout neuf que j'étois, je m'appercevois bien que je m'intéressois moins à Monime représentée par la demoiselle Gaussin, qu'à la Gaussin qui paroissoit sous le nom de Monime. Il est parmi les Acteurs & les Actrices des rangs différents proportionnés aux qualités qu'exige chaque genre de personnages. J'aurois voulu pouvoir remplir, à leur égard, la loi que je m'étois imposée à la fin de ma cinquieme partie. Mon silence mécontentera peut-être & Acteurs & Lecteurs. En effet, si les grands hommes en tout genre ont des droits sur notre estime, qu'on ne peut leur refuser sans injustice, la postérité réclame le plaisir de les connoître. Elle leur rend justice; & cette équité, à laquelle on la force, pour ainsi dire, fait plus d'honneur à la nature, qu'un préjugé vulgaire, qui cherche à les flétrir, ne leur peut imprimer de honte. Ce n'est donc point pour diminuer la gloire qui leur est due, que je me tais sur leur compte. Je n'avois point d'attention, je ne pouvois bien les connoître: voilà les motifs de mon silence.

Ah ! bon Dieu, dira quelqu'un, ce n'est que trop nous amuser sur le théâtre. J'en ai prévenu; cette situation, toute simple qu'elle paroît par elle-même, est la plus intéressante de ma vie. Il n'étoit pas inutile de m'y bien envisager; cela servira à prouver combien la fortune pre-

noit plaisir à me favoriser, puisqu'une position qui auroit pu nuire à tout autre, va devenir la source du bonheur dont je jouirai par la suite. Non, jamais je n'oublierai cet heureux instant; qu'on ne se fâche donc pas si j'y insiste volontiers : c'est assez annoncer que je ne suis pas las de ma situation; & que je suis décidé de la reprendre.

Le quatrieme acte alloit commencer, quand M. de Dorsan salua deux Dames qui étoient à une premiere loge du fond. Je regardois depuis quelque temps cette loge avec attention, parce qu'il m'avoit paru que, par le secours d'une lorgnette, on y avoit voulu connoître à qui l'on avoit obligation de l'attention avec laquelle mes regards s'y portoient, même sans réflexion. Le salut de M. de Dorsan me fit prendre garde à cette circonstance : je me dis alors que ce Seigneur étoit l'objet de cette curiosité; mais je vais être désabusé.

La politesse de mon nouvel ami ne m'échappa pas; je vis qu'à l'une il donna une révérence d'amitié, qui annonçoit une connoissance entiere; mais que l'autre ne reçut de sa part qu'un salut respectueux, que j'ai appris depuis être plus fait pour flatter la vanité, que pour contenter le cœur. L'une & l'autre civilités lui furent rendues avec les mêmes proportions. Je le suivis des yeux; j'envisageai ces deux personnes, je m'apperçus qu'un mot qu'il me dit alors parut les inquiéter; mais un grand œil brun & brillant que la seconde Dame fixa

ſur moi, lorſqu'un regard timide ſembloit le chercher & l'éviter tout à la fois, me déconcerta. Je ſoupçonnai par ſa vivacité à ſe détourner, qu'elle étoit fâchée que je l'euſſe ſurpriſe ; mais l'ardeur avec laquelle elle parloit à ſa compagne, qui ne faiſoit que redoubler ſon attention à me regarder, ſembloit me dire : je vous prie de continuer, mais n'attribuez mes réponſes qu'à la diſtraction. Les yeux de cette perſonne me paroiſſoient s'animer : car je m'étois enhardi, & rien n'étoit plus capable de me retirer de cette loge : le rouge m'en monta au viſage, & M. de Dorſan, qui s'en apperçut ſans doute, me dit :

Cher, ou je me tromperois fort, ou je ferai plaiſir à une de ces Dames que j'ai ſaluées, de vous mener ce ſoir chez elle. Je ne peux, lui dis-je, ma femme..... Ah ! votre femme, reprit-il avec vivacité. Vous êtes donc marié ? Tant pis : mais qu'eſt-ce que cela fait, vous êtes à moi aujourd'hui ; je vous dois la vie, & je n'ai pas trop de la journée entiere pour faire connoiſſance avec vous. Vous ne me quitterez pas ; cela eſt décidé.

Que pouvoit répondre M. de la Vallée ? C'eſt un Seigneur qui décide, & je ne puis qu'obéir. Je tâchois cependant de trouver quelques termes pour me défendre ; car mon épouſe me revenoit à l'eſprit, & je craignois de lui cauſer quelqu'inquiétude. (Il ne faut que de la reconnoiſſance pour ménager les perſonnes auxquelles on a obligation.) J'allois

donc repliquer à M. de Dorſan, quand un coup d'œil jetté par mon nouvel ami ſur les perſonnes de la loge, me parut avoir lié la partie.

Que la réponſe des deux perſonnes, telle que je crus la lire dans leurs regards, me ſembla différente ! Celle à laquelle s'adreſſoit le Comte, par un geſte ſimple, lui diſoit, comme vous voudrez ; mais l'autre ſembloit timidement lui marquer ſa gratitude d'être ſi bien entré dans ſes deſirs. Cette remarque que je fis, jointe à ce que me dit M. de Dorſan, m'obligea de ſaluer ces Dames ; & j'oſe dire que ſi mon ſalut étoit une ſuite de politeſſe pour la premiere, il marquoit à la ſeconde combien je lui avois obligation, & cette obligation ne faiſoit qu'enflammer mes regards.

J'étois comme immobile, les yeux toujours fixés ſur cette loge. Si celle qui m'y arrêtoit détournoit quelquefois les ſiens, bientôt, ſans prendre garde à la rougeur qui couvroit ſon front, un mouvement involontaire les ramenoit vers moi. Leur ſatisfaction m'apprenoit qu'elle étoit enchantée de ne les point porter en vain de mon côté, & les miens, par leur aſſiduité, devoient la convaincre que ſes bontés me flattoient. Il eſt bien doux, quand on ſent naître les premieres impreſſions de la tendreſſe, de pouvoir penſer, ou qu'elles ſont prévenues, ou qu'elles peuvent au moins ſe dire, nous ſommes entendues & peut-être agréées.

La Comédie finit enfin, il fallut fortir. M. de Dorfan me répéta de ne point fonger à le quitter. Je n'y penfois plus. En traverfant les couliffes, je fus fpectateur oifif de cette liberté légere réfervée aux titres & aux richeffes, qui fait dire une galanterie à une Actrice, qui en fait chiffonner une autre, ricaner avec celle-ci, fourire avec celle-là ; en un mot, qui vaut à chacune quelques faveurs, pendant que quelquefois on lâche un compliment fouvent mal-adroit aux Acteurs qui peuvent prendre quelqu'intérêt à la conduite de ces perfonnes qui font leurs moitiés préfentes ou futures.

Ce fut en confidérant ce fpectacle de nouvelle efpece, que nous nous rendîmes à la porte de la loge dans laquelle étoient les Dames que nous avions faluées : les compliments furent courts, & nous defcendîmes. Je donnai la main à celle qui avoit paru me diftinguer. Elle la reçut avec un regard timide, & qui fembloit annoncer que le cœur, en balançant, auroit été fâché de ne la pas accepter. Pour moi, la joie que j'éprouvois, un certain faififfement auquel je m'abandonnois fans le vouloir, me la firent faifir avec ardeur. J'appréhendai bientôt que ma hardieffe ne fe fentît de ma rufticité. Je regardois M. de Dorfan, & je tâchois de l'imiter : je parlois peu, par la crainte que j'avois de mal parler ; je fentois que je n'étois plus à mon aife comme avec madame de la Vallée. J'appréhendois de déplaire, fans pénétrer encore le deffein dé-

cidé que j'avois de plaire. Le cœur n'eſt qu'un cahos, quand il commence à reſſentir de l'amour : c'étoit ma poſition. Quoi qu'il en ſoit, ſans ſortir de ma ſimplicité, mais ajuſtant mes réponſes ſur mes légeres réflexions, il me parut qu'on m'écoutoit ſans peine, & par-là je gagnois beaucoup. Il eſt vrai que je dois cette juſtice à M. de Dorſan, que préſumant l'embarras de ma ſituation, il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de rendre l'entretien général, & qu'il y fourniſſoit ſi abondamment, que je n'avois le plus ordinairement à placer qu'un oui, Madame; non, Monſieur.

C'eſt de cette façon que l'homme d'eſprit fait paroître celui qui converſe avec lui ſans l'humilier.

Ce ne fut qu'en paſſant en revue devant les petits-maîtres du ſecond ordre, que nous parvînmes à la voiture de ces Dames, que nous avions réſolu de prendre. Je ne ſavois d'abord quel étoit le deſſein de ces jeunes gens, d'être ainſi plantés devant la porte de la Comédie. Quelques louanges, ou quelques critiques qu'ils firent des jambes & des pieds des Dames qui montoient en carroſſe, m'apprirent le motif d'une faction ſi ſinguliere, & me l'apprirent même avec reconnoiſſance, car la perſonne à qui je donnois la main réunit tous leurs ſuffrages; & ſi l'on eſt toujours flatté que ſon goût ſoit approuvé, l'on eſt bien plus content quand cette approbation n'eſt point mendiée: mais le carroſſe roule, nous partons.

Où ſouperons-nous, Comte, dit madame

de Damville, qui étoit l'amie de M. de Dorfan? Irons-nous à la petite maifon ? Voulez-vous venir à la mienne ? Monfieur, vous ferez des nôtres. (Voilà M. de la Vallée bien glorieux, car l'équipage m'avoit annoncé le rang de la perfonne qui me parloit ainfi.) Madame, pourfuivit-elle en s'adreffant à l'autre Dame, vous ne ferez pas fâchée que Monfieur foit de la partie ? Comte, je n'avois pas prévu cette petite échappée; je vous attendois ce foir, mais votre ami rend la partie quarrée. Je crois que madame de Nocourt créveroit de dépit fi elle vous favoit avec moi, Dorfan; & Monfieur mettroit dans un défefpoir effroyable le Chevalier de.... s'il favoit cette rencontre.

Je fouftrais le nom de mon rival; mais fi l'on eût pu me voir alors, on auroit fûrement apperçu quelqu'altération fur mon vifage; car ce Chevalier étoit le même qui m'avoit furpris chez la Remy, & qui fembloit né pour me rompre par-tout en vifiere.

Mais l'un eft à fon régiment, continua madame de Dâmville, & l'autre eft à fa terre; ainfi nous n'avons rien à appréhender: mais à votre filence, pourfuivit-elle, je vois que vous vous décidez pour l'hôtel, au rifque d'y trouver des importuns: les plus fâcheux n'y feront pas, du moins.

Quand le Chevalier feroit ici, reprit la jeune Dame, je crois qu'il n'a aucuns droits de veiller fur mes actions. Un amant de cette efpece ne gagnera jamais rien fur mon cœur. Il faut moins de légereté pour me plaire.

Je ſuis perſuadé que ce début commence à intéreſſer, & qu'il fait ſouhaiter de connoître le caractere de nos deux Dames. La ſeconde a à peine ouvert la bouche, quand la premiere ne nous a pas laiſſé le temps de lui répondre. Il faut ſatisfaire cette curioſité, avec d'autant plus de raiſon, que je n'aurai plus occaſion de parler de madame de Damville, & que ſa compagne va ſeconder M. de Dorſan pour décider la fortune dont je jouis maintenant.

Je m'étendrai cependant le moins que je pourrai; car peindre des caracteres, c'eſt rebattre ce qu'on a preſque toujours dit. Il ſuffit de les connoître en gros; le détail ſort ordinairement du fond du naturel, & ſe dévoile par les actions.

Madame la Marquiſe de Damville étoit une Dame de vingt-huit ans, petite, mais bien taillée, d'une blancheur à éblouir; elle portoit dans les yeux une douceur qui prévenoit pour elle.

C'étoit une fort jolie blonde, dont l'eſprit n'égaloit pas la beauté; elle n'avoit, à le bien prendre, pour ſe faire valoir dans la converſation, que ce qu'on peut appeller le jargon du monde; mais mariée de bonne heure à un vieillard, elle étoit tellement prévenue en ſa faveur, qu'elle ſe flattoit de faire admirer tout ce qui ſortoit de ſa bouche. Ennuyée d'abord des froideurs du mariage, elle n'avoit jamais été inſenſible aux ardeurs de l'amour: infidelle

ſans débauche, un ſeul amant avoit toujours été de ſaiſon : incapable de changer la premiere, un inconſtant la trouvoit prête à l'imiter; mais ce qui eſt difficile à concevoir, rien ne pouvoit lui faire renouer une intrigue qu'elle avoit cru devoir rompre. Cependant, ſi l'on fait réflexion qu'elle s'étoit fait une loi d'être fidelle à ſes amants, on jugera facilement qu'elle exigeoit la même choſe, & que, trompée dans cette partie, elle l'étoit plus qu'une autre. M. de Dorſan avoit alors l'avantage de lui plaire, & cette qualité fut ſans doute cauſe qu'il n'auroit point parlé de l'aventure qui avoit occaſionné notre connoiſſance, ſi cette Dame en lui donnant un coup léger ſur le bras, n'eût renouvellé les douleurs de ſa plaie, quoiqu'elle fût peu conſidérable.

Vous êtes bien ſenſible, Comte, dit-elle, qu'avez-vous donc ? Il ſe vit forcé de détailler la rencontre qu'il avoit eue; mais, ſans rien faire perdre à ma vanité, il eut l'art de déguiſer le motif du ſervice que je lui avois rendu.

Je ne pus m'empêcher d'eſtimer madame de Damville, quand je vis ſes tendres inquiétudes; mais j'oubliois de dire que nous ſommes arrivés, & que ce fut en deſcendant de carroſſe que cette Dame donna matiere à l'eclairciſſement qui mettoit le Comte de Dorſan ſur les épines : il lui auroit bien paſſé, pour cette fois, de prendre tant de part à ſa ſituation.

Mais pourquoi vous attaquer, lui diſoit cette Dame ? Où cela vous eſt-il arrivé ? Comment Monſieur y eſt-il ſurvenu ? Votre bleſſu-

re n'eſt-elle point dangereuſe ? Pourquoi être venu à la Comédie? Vous ne ſortirez pas de chez moi. L'idée ſeule de ce combat m'accable. Mais, Monſieur, en s'adreſſant à moi, détaillez-moi donc cette affaire; car M. de Dorſan me diſſimule quelques circonſtances.

Je voudrois pouvoir vous ſatisfaire, Madame, lui dis-je, (car tout neuf que j'étois, un coup d'œil de M. de Dorſan m'avoit appris qu'il comptoit ſur ma diſcrétion ;) mais je n'ai vu que le danger où étoit M. le Comte. J'ai été aſſez heureux pour le dégager ; je n'en ſais pas davantage. Il m'a paru honnête homme, & je crois qu'il n'en faut pas plus pour engager à rendre ſervice. J'ai fait ce que je devois, & je ne regarde pas plus loin.

Mais la perſonne chez laquelle il eſt entré, reprit cette Dame, eſt-elle jolie? Quelles ſortes de gens ſont-ce ? A-t-il été long-temps à reprendre ſes eſprits ? Peut-on rendre quelques ſervices à ces perſonnes charitables ? Pour vous, Monſieur, je veux être de vos amies : l'action eſt belle, fort belle! Comte, il faut s'en ſouvenir. Avouez, Madame, dit-elle à ſon amie, que M. de la Vallée eſt un galant homme.

Ces ſortes de propos, où l'ame parle d'elle-même, ſans avoir recours à la réflexion, donneront une idée plus juſte du cœur de madame de Damville, que le portrait que j'en aurois pu faire.

La jeune Dame, dont chaque mot portoit dans mon cœur un trait de flamme auquel je me livrois ſans y ſonger ; (mais quand

j'y aurois pensé, mon mariage m'en auroit-il détourné? Non, non, c'est la nature qui nous rend amoureux, elle nous entraîne malgré nous, & nous lui obéissons souvent sans y consentir, & le plus ordinairement avec la surprise d'avoir été si loin.) Cette Dame prit la parole, & dit, en s'adressant à madame de Damville: Monsieur porte, sur sa physionomie, les traits de probité dont cette action est une preuve éclatante. Elle me confirme l'estime qu'il mérite. La part que vous prenez, Madame, à ce qui regarde M. le Comte, l'intérêt qu'il inspire lui-même, & l'amitié qui nous lie, m'ordonnent de partager votre reconnoissance.

On juge bien que ce discours ne finit que par un regard jetté sur moi comme par nécessité; mais l'œil qui le faisoit, sembloit me prier de l'évaluer, & mon cœur étoit trop intéressé pour y manquer.

En vérité, Madame, dis-je à cette derniere, c'est trop priser un service que tout homme doit à la seule humanité. Si j'avois été dans le même péril que M. le Comte, j'aurois souhaité qu'on m'en fît autant, & j'ai agi par cette raison. Je lui ai été utile, j'en suis charmé; mais si ce bonheur pouvoit augmenter, ce n'étoit assurément que par la part que vous y prenez. Oui, je me crois heureux, puisque cette action me mérite quelque part dans votre estime.

Ah! Comte, reprit madame de Damville, qui ne faisoit pas attention que je n'avois adressé la parole qu'à madame de Vambures, (c'est

le nom de la feconde Dame ; (mais vous ne nous aviez pas dit que monfieur de la Vallée joignoit l'efprit à la valeur : il me paroît dangereux, Madame ; tenez ferme, fi vous pouvez. Oui, Comte, fes yeux lui ont plu ; jugez du ravage que va faire fon efprit. L'épreuve eft délicate, Madame !

Monfieur de la Vallée, dit M. de Dorfan, eft un ami que je me flatte d'avoir acquis. Je ne le connois encore que par fa valeur, il n'eft donc pas étonnant que je ne vous aie pas parlé de fon efprit.

A ce difcours flatteur de M. de Dorfan, je me trouvois confondu. Je craignois qu'ayant annoncé qu'il ne me connoiffoit que depuis la rencontre où je lui avois rendu le fervice, nos Dames n'euffent la curiofité de favoir qui j'étois ; & dans ce cas, je ne fais ce qui m'auroit le plus coûté, ou de parler de village, ou de dire que j'étois marié. Pour fortir de cet embarras, je demandai la permiffion de me retirer : madame de Damville ne s'y oppofoit point ; mais la furprife que ma réfolution parut caufer à madame de Vambures, rendit M. de Dorfan plus preffant pour me retenir. Je fus obligé de céder à fes inftances, je lui en eus même obligation ; car je crois que j'aurois été le plus puni, fi l'on m'eût pris au mot.

Je craignois, à la vérité, d'inquiéter madame de la Vallée ; mais les yeux de Madame de Vambures me prioient de refter : je crus même y lire un ordre abfolu de ne pas réfifter à l'invita-

tion qu'on me faisoit; du moins je me le persuadai, & cela suffit pour me décider. A l'abri de ce petit débat de prieres, de refus & d'acceptations, j'éludai les demandes que j'appréhendois; mais ma situation n'en étoit pas moins difficile à définir.

Je ne voyois pas, dans madame de Vambures, cette amitié agaçante de madame de Ferval, ni cette façon ronde de madame de Fécour, qui vous disoit si simplement : me voilà; je suis à toi, si tu veux. C'étoit une noble timidité qui disoit bien, je suis charmée de vous voir, mais dont la bienséance régloit la retenue, pour s'attirer le respect autant que les soins. Je commençois à étudier le nouveau rôle que je devois jouer. Mon esprit n'étoit point capable de m'instruire, c'étoit à mon cœur à prendre ce soin; mais un importun remords, que faisoit naître mon mariage, le rendoit muet, ou du moins étouffoit tout ce qu'il pouvoit me dire.

J'étois dans cette perplexité, quand madame de Damville proposa de passer dans une salle où un cercle brillant l'attendoit. Chacun l'attendoit; chacun à l'envi y faisoit parade de graces étrangeres, que je ne pouvois ni avoir ni copier. Je portois avec moi les simples faveurs de la nature; je les donnois pour ce qu'elles étoient, & je les laissois aller comme elles vouloient. (Je dirai en passant, que ce n'est pas souvent ce qui a le moins d'attraits pour plaire au beau sexe. Le coloris étranger flatte les sens, mais le beau naturel passe droit à l'ame.)

On parla de jouer. M. de Dorsan, qui m'a-

voit presqu'entierement deviné, tant par le récit naïf que je lui avois fait en sortant de chez madame de Dorville, que par mes demandes singulieres sur le Spectacle, voulut m'épargner la honte de déclarer que je ne connoissois point les cartes. L'amitié a toujours ses ressources prêtes pour obliger l'objet de son affection.

Ce Seigneur prétexta la nécessité de prendre un peu de repos, & passa dans un cabinet, en me priant de le suivre, étant bien-aise, dit-il à madame de Damville, de me parler sur quelque chose relative à notre aventure. Elle y souscrivit d'un geste de tête, & il parut de part & d'autre, sur nos visages, des mouvemens bien différents, qui paroissoient cependant tous partir du même motif.

Je m'éloignois de madame de Vambures par nécessité, qui me perdoit de vue sans en pénétrer la raison; madame de Damville voyoit échapper l'occasion d'un tête-à-tête avec M. de Dorsan, dont la situation eût imposé silence aux critiques les plus séveres : il fallut néanmoins tous en passer par là. J'y étois trop intéressé pour reculer, & j'étois le seul qui pouvoit faire changer cette disposition.

J'avouerai franchement que, quelque peine que j'eusse à quitter un appartement où étoit ma nouvelle conquête, (car j'en ai assez dit pour risquer ce nom,) l'amour-propre étoit dans mon cœur plus fort que la tendresse. J'évitois un affront; mais est-ce là, dira un critique, cet homme simple? Oui, c'est lui-même; mais cet homme simple que la fréquentation du beau

monde, & peut-être l'amour, commencent un peu à corrompre La ſimplicité villageoiſe ſied aux champs : mais, quoi qu'on en puiſſe dire, dans un homme de ſens commun, ſi elle ne doit pas perdre tout-à-fait ſon empire, il eſt des occaſions où elle doit être forcée à céder quelques-uns de ſes droits.

J'étois donc ſatisfait de me retirer avec M. de Dorſan ; je profitai du premier inſtant pour écrire un mot à madame de la Vallée, afin de calmer l'inquiétude qu'une ſi longue abſence ne pouvoit manquer de lui cauſer. M. le Comte envoya mon billet par un de ſes gens, en faiſant dire que c'étoit lui qui me retenoit, qu'il me devoit la vie, & qu'il lui demandoit la permiſſion de lui faire ſa cour. (Quoi ! M. de Dorſan faire la cour à ma femme ! Je ſuis donc quelque choſe, me diſois-je? Mais c'étoit à mon épée à laquelle j'en avois obligation, & cette ſource de gloire me paroiſſoit bonne.)

Allons, ami, me dit M. le Comte quand le commiſſionnaire fut dépêché, je vous ai ſatisfait ſur les motifs de mon combat avec ces trois hommes, dont votre valeur m'a débarraſſé ; vous avez vu ma ſincérité : il eſt maintenant queſtion de m'éclaircir naturellement ſur votre état & ſur votre fortune.

J'allois commencer mon hiſtoire, quand il m'interrompit pour me dire : la naiſſance n'y fait rien, je n'y puis toucher ; ce que vous m'en avez déclaré me ſuffit, & loin de diminuer mon eſtime, la ſincérité que vous avez fait paroître l'augmente ; mais votre état pré-

ſent, voilà où je puis vous être bon à quelque choſe, & c'eſt là-deſſus que je vous demande de m'inſtruire.

Mon état, comme vous voyez, Monſieur, lui dis-je, eſt décent & meilleur que je n'aurois oſé l'eſpérer. Un haſard m'a fait voir une Demoiſelle d'un certain âge, elle a voulu m'épouſer; je n'avois garde de refuſer : nous nous ſommes mariés. Elle a un bien fort honnête, dont la poſſeſſion m'eſt aſſurée; mais je ſuis jeune, & je vois tant de perſonnes qui ſe ſont pouſſées, je m'imagine que je pourrois faire comme elles. Je voudrois profiter de mon âge pour monter plus haut. Il faut des amis, car l'on dit que c'eſt par eux qu'on parvient.

C'eſt-à-dire que vous ne faites rien, me dit-il; mais que vous ne feriez pas fâché de trouver à vous employer. Hé bien, je ferai cet ami qui vous ſecondera, comptez ſur mes ſoins : mais, dites-moi, n'avez-vous encore rien tenté?

Oh qu'oui, Monſieur, repris-je : j'ai été à Verſailles il y a quelques jours, pour demander la protection de M. de Fécour; mais ce Monſieur eſt ſingulier : je crois avoir eu le malheur de lui déplaire. Tenez, jugez, Monſieur : je vais vous raconter ce qui s'eſt paſſé. Il m'avoit placé, c'eſt-à-dire qu'il m'avoit donné un poſte qu'il ôtoit à M. de Dorville (chez lequel aujourd'hui le chirurgien a viſité votre bleſſure;) & cela parce que ſes infirmités l'empêchent de vaquer à ſon emploi. J'avois

accepé ; mais qnand j'ai vu ſon épouſe venir employer la clémence de M. de Fécour, & que celui-ci objectoit pour excuſe que l'impuiſſance dans laquelle il étoit de l'obliger venoit de ce qu'il m'avoit accordé la place, j'ai cru devoir la refuſer.

C'eſt donc par-là que vous avez fait connoiſſance avec madame de Dorville ? reprit le Comte de Dorſan. Cette femme mérite un meilleur ſort, & ſi Fécour ne fait rien pour elle, je lui rendrai ſervice.

Ce qui me parut prononcé avec un air animé, qui me confirma ce que m'avoit fait augurer leur premiere entrevue.

Quant à ce qui vous regarde, continua-t-il, je ne ſuis point étonné que votre conduite ait déplu à Fécour; ce ſont de ces généroſités qui ſont trop contraſtes avec le caractere de ſes pareils pour ne pas les piquer ; car ils ſont forcés d'y rendre hommage, & ils ſeroient tentés de les imiter, ſi leur état n'avoit pas chez eux abatardi la nature. Ne vous chagrinez point, je puis y ſuppléer, ſans mettre à de ſi rudes épreuves l'honneur que je vous approuve d'avoir ſuivi dans cette occaſion. Dites-moi, je vous prie, qui donc vous avoit donné cette connoiſſance ? Car c'eſt un homme difficile que ce Fécour.

Madame ſa ſœur, lui répondis-je. Diantre ! vous étiez en bonnes mains, reprit-il ; elle vous vouloit ſans doute à Paris. Cette groſſe maman eſt de bon goût ; & rarement donne-

t-elle sa protection *gratis*. Vous n'aurez pas fait le nigaud, & vous lui aurez plu.

Je dois vous prévenir, Monsieur, continuai-je en l'interrompant, que je dois à madame de Ferval les bontés de madame de Fécour. Un éclat de rire, que le Comte ne put retenir, me fit connoître qu'il commençoit à démêler toute mon histoire. Je n'avois parlé de madame de Ferval que pour éloigner les idées qu'il commençoit à prendre sur madame de Fécour & sur moi, parce que je craignois que quelqu'indiscrétion de sa part ne me nuisît auprès de madame de Vambures; mais je vis alors que, pour éviter un soupçon, je lui en donnois un double. Un mot qu'il lâcha adroitement sur le Chevalier, qui étoit maintenant le tenant de cette dévote, me fit sentir qu'il n'ignoroit rien, & qu'il valoit mieux me taire que de travailler à le faire revenir d'un préjugé qui lui paroissoit si bien établi.

C'est bien entrer dans le monde, me dit-il; mais je suis jaloux de vous faire du bien. Reposez-vous sur moi, je vaudrai bien ces Dames, & peut-être ne vous en coûtera-t-il pas si cher. Il m'obligea alors de lui faire un récit circonstancié de mon mariage, sur lequel je ne déguisai rien, craignant de le trouver trop instruit.

Le laquais de retour, vint présenter à M. le Comte les compliments de ma femme, & l'assurer qu'elle se croiroit très-honorée de la visite qu'il vouloit bien lui faire espérer; elle

me prioit de rentrer de bonne heure.

Nous nous verrons demain, me dit M. de Dorſan en ſe levant; je ſais à préſent ce qu'il vous faut, & nous prendrons enſemble les voies néceſſaires pour votre avancement. Je connois quelqu'un en état de nous ſeconder, & qui, je crois, s'en fera un vrai plaiſir. Rentrons.

Nous paſſâmes donc dans la ſalle, où chacun étoit occupé de ſon jeu. Mes yeux n'eurent pas de peine à rencontrer ceux de madame de Vambures, qui, au moindre bruit, avoit regardé du côté de la porte. Je m'approchai de la table où elle étoit. Madame de Damville, qui étoit de ſa partie, faiſoit un bruit affreux. Elle battoit les cartes, les prenoit & les rendoit ſans y avoir rien fait, peſtoit contre un gano, ſe déſeſpéroit d'une entrée à contre-temps, & en un mot crioit contre tout. Madame de Vambures au contraire, avec une douce tranquillité, rioit d'une faute, badinoit d'une remiſe, étoit ſurpriſe ſans agitation d'un codille, & ne penſoit ni à l'un ni à l'autre dès qu'elle y avoit ſatisfait.

Je croyois que la premiere ſe ruinoit, & que la ſeconde s'enrichiſſoit de ſes dépouilles : mais quel fut mon étonnement, quand, à la fin de la partie, je vis madame de Vambures en faire tous les frais, que ramaſſoit madame de Damville, en répétant cent fois que, ſans les étourderies de ſes aſſociés, dont elle étoit victime, elle auroit dû gagner le triple ou le quadruple. Je ne ſais qui me parut le plus étonnant, ou l'a-

vidité de l'une, ou la douceur de l'autre.

On se mit à table : le souper ne produisit pour moi aucun nouvel incident ; & quoi que M. de Dorsan ait pu me dire, un air respectueux m'ayant fait prendre le bout de la table, je ne pus être auprès de madame de Vambures. Ses yeux me reprocherent ce défaut d'attention, qu'elle auroit mieux apprécié en le traitant de timidité imbécille. Je n'avois point assez d'art pour me contraindre, & mes regards cherchoient à lui faire mes excuses d'une façon si claire, que le Comte de Dorsan fut obligé de me rappeller à moi-même, par un geste insensible à tout autre qu'à moi.

Je ne vous rapporterai pas toutes les fornettes qui se débiterent. Je vous dirai seulement que, si un motif plus pressant que la bonne chere ne m'eût, pour ainsi dire, attaché à la table, j'aurois trouvé la séance fort longue. On se leva, chacun sortit : M. de Dorsan me dit qu'il me remettroit chez moi.

Qu'allez-vous faire, Comte, dit aussi-tôt madame de Damville ? Vous prétendez sortir ? Cela est misérable ; vous resterez ; vous resterez ; il y a un lit pour vous. Monsieur, prenez son équipage, me dit-elle : mais non, madame de Vambures a le sien, c'est le même quartier ; ou si Madame ne veut pas, mes gens vous reconduiront, Monsieur.

Dans ces diverses propositions, auxquelles je ne répondois que par des courbettes, celle de profiter du carrosse de madame de Vambures

m'avoit infiniment flatté, & j'y aurois volontiers arrêté madame de Damville. Mais M. le Comte, qui appréhendoit peut-être autant de rester que j'aurois eu de plaisir qu'il le fît, déclara absolument qu'il nous remeneroit l'un & l'autre. Ce fut à travers mille propos de madame de Damville que nous partîmes.

Dorsan, ménagez-vous. Comte, de vos nouvelles demain dès le matin. Monsieur, vous lui avez sauvé la vie, je vous charge d'en répondre. Adieu, madame; deux braves vous conduisent, ne craignez rien. Monsieur, venez me voir.

J'allois oublier de vous dire que j'eus beaucoup d'obligation à l'énorme panier de madame de Vambures, qui, en remplissant tout le fond du carrosse, m'apprit que je devois m'asseoir sur le devant; car si j'avois vu une place vuide dans le fond, j'aurois cru devoir la remplir.

La conversation que nous eûmes pendant la route fut fort stérile; & sans M. de Dorsan, qui en faisoit presque tous les frais, elle seroit tombée à tous les instants. J'aimois, j'étois aimé; j'ose m'en flatter, la suite le prouvera; & dans ces positions, l'esprit rêve bêtement sans rien fournir: aussi nous ne répondions à M. le Comte que par monosyllabes. Qui connoît bien ces situations, doit sentir combien elles ont de charmes. Chacun se flatte intérieurement que cet embarras a un motif enchanteur qui montre son pouvoir.

Pour moi, je dirai franchement que, quelque impression qu'eussent fait auparavant sur moi le

ſacrifice de mademoiſelle Haberd, les avances de madame de Ferval, la franchiſe de madame de Fécour, le trouble de madame de Vambures me cauſoit un raviſſement que je n'avois jamais éprouvé. Il me paroiſſoit favorable à des deſſeins naiſſants, auxquels je m'abandonnois, ſans trop bien démêler quelle en ſeroit l'iſſue. Le reſpect que l'amour m'inſpiroit, ne me permettoit point d'eſpérer une liaiſon paſſagere, & mon mariage étoit un obſtacle invincible à ce que je puſſe prévoir que je parviendrois un jour à obtenir l'objet de cette nouvelle tendreſſe.

Pendant toutes ces réflexions, nous remîmes madame de Vambures chez elle : M. de Dorſan obtint la permiſſion de m'y préſenter au premier jour ; il n'y avoit qu'un pas pour entrer chez moi ; je ſaluai M. le Comte, & je m'y rendis à pied, quoiqu'il eût la bonté de m'y accompagner.

En entrant, j'entendis dès l'eſcalier madame Allain, qui tâchoit de calmer l'inquiétude de ma femme.

Hé mais, Madame, diſoit-elle, à quoi bon ſe chagriner ? Il eſt en bonne maiſon, il ne peut rien lui arriver. Pardi ! il auroit bien fallu que je me fuſſe inquiétée, quand feu mon mari paſſoit les nuits dehors. Il n'étoit pas ſi bien que le vôtre. C'étoit au cabaret qu'il reſtoit ; oui, au cabaret, & j'aurois été triſte ? quelle ſotte ! Oh que non. Demandez à Agathe. Quand je ſavois cela : il ſe divertit, diſois-je ; hé bien, à bon chat bon rat : j'appellois mon compere, & je l'attendois en riant.

Ne venoit-il point à minuit ? Bon ſoir, compere, diſois-je à mon voiſin ; allons, allons, petite fille, allons nous coucher, il viendra quand il voudra. Dame, voilà comme il faut faire. Voudriez-vous avoir toujours votre mari à votre ceinture ? Cela ne ſe peut, voiſine ; il eſt jeune, il doit s'amuſer ; il faut prendre patience : je n'avois pas vingt ans quand cela m'arrivoit ; vous paſſez quarante, beau venez-y-voir ! divertiſſons-nous, le temps paſſera & le ramenera.

Mon âge, que vous me rappellez ſi ſouvent, reprit mon épouſe d'un ton aigre, ne me rend que plus inquiete. J'entrai ſur ces paroles, & plein des mouvements que madame de Vambures avoit allumés dans mon cœur, je ſautai au col de mon épouſe, en lui faiſant mille excuſes de mon retard, & mille remerciements de ſes inquiétudes. Je lui racontai en abrégé mon aventure & ſes ſuites, ſi l'on en excepte madame de Vambures, dont je n'oſai pas même prononcer le nom. Plus mon cœur me ſollicitoit d'en parler, & plus je me croyois obligé à la diſcrétion ſur cet article.

Ah ! bon Dieu, s'écria mademoiſelle Haberd : quoi ! vous avez mis l'épée à la main contre votre prochain ? n'avez-vous point bleſſé ?

Non, ma chere femme, lui répondis-je ; j'ai ſauvé la vie à un des premiers Seigneurs de la Cour.

Ah ! que Dieu eſt grand, reprit-elle ! c'eſt lui qui vous a envoyé là pour délivrer cet hom-

me qui alloit périr ; qu'il soit béni : vous n'avez jamais manié d'épée, vous vous en servez avantageusement, j'y vois le doigt de la Providence.

Ah çà, dit madame Allain, le voilà sain & sauf, voilà le mieux ; ce que Dieu garde est bien gardé : adieu ma mie, soyez donc tranquille. Elle vous croyoit perdu, la pauvre enfant, continua cette femme en s'adressant à moi ; le temps la corrigera. J'ai été comme cela au commencement de mon mariage ; mais cela a bientôt passé. Dame, il y a temps pour tout. Quand je marierai cette petite fille, elle fera de même : voilà le monde. Allons, vous êtes ensemble, bonne nuit, & plus d'inquiétude : il est jeune, il en fera bien d'autres, qui n'auront pas d'aussi bons motifs.

Elle descendoit en disant toujours attendnns, attendons, le temps la changera. Je restai avec mon épouse ; ce fut alors qu'elle me fit part des frayeurs que lui avoit causé mon récit ; & tout en parlant, elle pressoit la cuisiniere de desservir ; & défaisoit toujours en attendant quelques épingles. Je n'avois pas encore eu le temps de calmer ses craintes, qu'elle étoit dans son lit.

Venez, mon cher, me dit-elle, vous aurez le temps de me dire le reste. Que Dieu est bon de vous avoir préservé de ce péril ! Pendant cette exclamation, j'avois achevé de me déshabiller, & ma chere épouse, oubliant mes dangers & les graces que j'avois reçues de la Providence, ne pensa qu'à se certifier que son mari existoit. Je ne lui donnai pas lieu d'en douter.

douter. Que d'actions de graces ne rendoit-elle pas à Dieu intérieurement d'avoir délivré son époux des mains des trois assassins ! J'avouerai que si elle avoit lu dans mon cœur, elle y auroit découvert que Madame de Vambures méritoit de partager sa reconnoissance.

Je n'étois pas éveillé le lendemain, qu'on me remit un billet de madame de Fécour, qui m'ordonnoit de me rendre chez elle sur les onze heures, pour affaires importantes. Madame de la Vallée voulut le voir, sans s'en rapporter à ce que je lui en disois ; & si elle me permit de me lever pour me rendre au rendez-vous, ce ne fut pas sans m'avoir témoigné l'agitation qu'elle auroit jusqu'à mon retour. Je lui promis de ne point retarder. Que de tendres embrassements me prodigua-t-elle, avant d'ajouter foi aux serments que je lui faisois pour garantir la parole que je lui donnois ! Qu'on dise tout ce qu'on voudra, si quelqu'un en a fait l'épreuve comme moi, il conviendra que la dévotion a, pour émouvoir la tendresse, des ressources inconnues à tous ceux qui ne professent pas ce genre de vie. Oui, dès que j'étois avec mon épouse un moment, j'oubliois tout le reste. Telle charmante que m'ait paru madame de Vambures, telle profonde que fût l'impression qu'elle m'avoit faite, j'avouerai nuement que les charmes que je goûtois dans les bras de ma femme, me rendoient infidele à l'amour que je sentois pour la premiere.

Que le cœur de l'homme eſt incompréhenſible ! Je n'avois pas quitté le lit, que l'idée de mon épouſe céda dans mon eſprit à celle de mon amante, & je redevins tout autre. J'aurois ſouhaité pouvoir lui rendre viſite à l'inſtant : mais, me diſois-je, puis-je donc le faire ? M. de Dorſan lui a demandé permiſſion de m'y préſenter, ainſi je ne dois point y aller ſans lui. Voilà comme la réflexion me ſervoit ; mais ce n'étoit pas ſans peſter contre l'uſage de la ville. Vive la campagne, continuois-je. Au village, Pierrot eſt amoureux de Collette, ils n'ont pas beſoin d'introducteur, ſi Collette eſt d'accord avec Pierrot. Mais je ſuis marié ! (Vous voyez que je commençois à raiſonner.) Eh ! qu'importe, me répondoit mon cœur : tu vas bien chez madame de Fécour, nonobſtant ton mariage ; ſi l'intérêt t'y conduit, l'Amour y entre pour quelque choſe, d'une part ou de l'autre. C'eſt ainſi que cette paſſion, quand elle maîtriſe un cœur, a toujours des reſſources pour faire valoir ſes projets, ou pour autoriſer ſes entrepriſes.

Après avoir fait toutes ces réflexions, je me déterminai à prendre mon épée pour me rendre chez madame de Fécour. Je vous avoue qu'en la touchant, mon amour-propre ſe divertiſſoit de voir qu'elle ne paſſeroit plus à mon côté pour un ſimple ornement. J'allois partir, quand madame de la Vallée, me pria de revenir au plutôt, d'autant plus qu'elle ſe trou-

voit un peu indiſpoſée. Je n'aurois pas cru que cette indiſpoſition, qui ne conſiſtoit que dans un léger mal de tête, que j'attribuois à l'inſomnie, alloit me preparer bien de l'embarras en m'ouvrant une nouvelle route pour venir à la fortune.

Je ne voyois point de danger dans l'état de ma femme, ainſi je me rendis chez madame de Fécour; j'y trouvai ſon frere, qui, ſans me donner le temps de le ſaluer, (car les moments ſont chers à ces Meſſieurs, & ils comptent pour perdu tout ce qu'ils paſſent ſans calculer. Je crois même que le plaiſir n'auroit point d'attraits pour eux, s'il n'étoit mêlé de calculs; & je ſerois preſque tenté de penſer que c'eſt là la principale raiſon qui engage les Financiers à avoir des maîtreſſes à gages. Ils entrent dans le détail de leurs maiſons, de leurs habits; tout cela les fait nombrer & les ſatisfait: de là, les plaiſirs auxquels cette occupation ſert de prélude, en deviennent plus ſéduiſants pour eux.)

Quoi qu'il en ſoit de ce goût général, celui-ci, avec un ſourcil froncé, & comme j'ai dit, ſans attendre mon ſalut, dit à ſa ſœur: Oui, c'eſt ce jeune homme-là; que voulez-vous que j'en faſſe? Je ſaiſis une occaſion avantageuſe & prompte, il s'aviſe de trancher du généreux. Choiſiſſez mieux vos gens, ma ſœur, ou du moins endoctrinez-les auparavant de me les envoyer. Hé bien, mon ami, continua-t-il en ſe tournant de mon côté, & en me

portant une main ſur l'épaule, as-tu réfléchi? Es-tu revenu de ta ſottiſe?

Ce geſte familier, qui n'auroit pas choqué M. de la Vallée deux jours auparavant, parut de trop à l'ami de M. Dorſan, & ſans la crainte d'indiſpoſer madame de Fécour contre moi, je me ſerois retiré : mais enfin, je pouvois avoir beſoin d'elle, & même de ſon frere ; je me contentai de répondre au dernier avec moins de ſoupleſſe.

Non, Monſieur, lui dis-je ; je crois avoir ſuivi l'équité dans ce que j'ai fait & que vous traitez de ſottiſe. J'ai peu de lumieres pour diſtinguer le bien & le mal ; mais quand mon cœur me dit, fais telle choſe, je la fais, & je ne me ſuis point trouvé juſqu'à préſent dans le cas de le regretter. Je connois maintenant monſieur de Dorville, ſon état fait compaſſion, & mérite que vous ne le priviez pas de ſa ſeule reſſource. Je ſuis jeune, je me porte bien, j'ai de quoi vivre abſolument, je puis attendre ; celui que vous déplaciez, attend tout de vos bontés ; il eſt malade, & peut-être en danger, vos ſecours lui ſont abſolument dus. Je m'en rapporte à Madame.

Ah! le beau diſcours, reprit-il, ma ſœur! je crois qu'il vient me répéter le ſermon : vous le voyez, ce n'eſt pas ma faute. Je ne puis rien maintenant pour lui.

Mais, dit Madame de Fécour, qui dans le fond étoit bonne, & qui n'avoit point encore ouvert la bouche ; mais ce gros brunet

me paroît avoir raiſon. Je ne connois point Dorville ; pourquoi le révoquer ? qui eſt-il ?

C'eſt un gentilhomme gueux, reprit le frere, qui s'eſt amouraché d'un joli viſage, & voilà tout leur patrimoine. Cela convient bien, ma foi, à ces petits houbereaux. Ils ont recours à moi ; j'ai placé le mari : il eſt toujours malade ; la femme fait la bégueule : il ne peut rien faire, je le chaſſe ; ai-je tort ? Je n'aurois qu'à avoir dans mes bureaux cinq ou ſix perſonnes inutiles comme celle-là, cela iroit bien. Ah ! oui, cela iroit bien.

Ce n'eſt pas ſa faute, Monſieur, s'il eſt indiſpoſé, lui dis-je ; & auparavant de l'être, il vous a ſans doute contenté.

J'aurois bien voulu voir qu'il ne l'eût point fait, reprit avec impatience mon Financier : mais n'en parlons point. Dorville reſte en place, ma ſœur, cela eſt décidé ; je n'ai rien de vacant, que ce garçon attende. Continue, continue, tu feras un beau chemin. Eh ! morbleu, dépouille-moi cette ſotte compaſſion ! Nous n'aurions qu'à l'écouter, nous ſerions étourdis de cette impertinent ſon depuis le matin juſqu'au ſoir. Tu ne feras qu'un nigaud, tant que tu penſeras ainſi ; & ſi tu parvenois à ma place, avec tes beaux ſentiments, tu t'abymerois où les autres s'enrichiſſent.

Peut-être, Monſieur, lui dis-je, pour adoucir la contrainte qu'il ſe faiſoit en conſervant à M. de Dorville ſon poſte ; peut-être, ſi vous lui donnez aujourd'hui du pain, n'aurez-vous pas beſoin de lui en fournir long-temps, & ſa veuve....

Il eſt donc bien mal, me dit-il ? c'eſt autre choſe : & ſa femme eſt jolie, on fera quelque choſe pour elle dans le temps. Si ſon mari meurt, c'eſt une aimable enfant, nous verrons ce qui lui conviendra. Dites-lui ce que vous venez d'entendre, & rendez-moi compte de l'état du mari & de la réponſe que vous aura fait ſa veuve ; car autant vaut : vous me ferez plaiſir. Adieu, je trouverai quelque poſte qui vous conviendra ; mais ne ſoyez plus ſi ſot, ſi vous ne voulez pas vous perdre. Je vais vous amener mon Médecin, ma ſœur. Adieu, mon ami ; il a une phyſionomie qui promet : ſervez-moi bien, je vous aiderai.

Voilà comme penſent la plupart des gens ; ils croient pouvoir vous employer à tout, dès qu'ils vous ſont utiles ; ils penſent qu'il n'y a qu'à commander : ſi vous ne les refuſez pas, vous êtes leur ami, & l'idée de votre complaiſance, ſur-tout pour certains articles, les diſpoſe totalement en votre faveur. Je ne pris pas gardes aux politeſſes de Fécour, mais je me trouvai piqué de la derniere apoſtrophe en ſortant. (Servez-moi bien auprès de madame de Dorville, & je vous aiderai.) Je croyois par ces paroles me voir chargé d'un rôle dont j'ignorois les fonctions, mais qui cependant me faiſoit peine. J'allois tâcher de m'en inſtruire, quand je vis s'éclipſer celui qui prétendoit que je le rempliſſe ; je reſtai tout étonné, & je ne ſortois point de ma place.

Approche, cher enfant, me dit madame de Fécour ; ſais-tu bien que tu as furieuſement

courroucé mon beau-frere? Il ne vouloit plus rien faire pour toi, ou tout au plus il étoit décidé de te confiner dans la province.

Que pouvois-je faire, lui dis-je? on me donne la dépouille d'un malheureux qu'une belle femme réclame pour lui, irai-je la disputer contr'elle? Est-ce que je voudrois vous ôter quelque chose qui vous feroit plaisir, par exemple? Non assurément: je ne me sens point capable de cette cruauté; & si je ne puis devenir riche que par là, je ne le serai jamais. Elle est donc belle cette Dorville, reprit en m'interrompant la malade? c'est-à-dire, qu'elle t'a touché; avoue de bonne foi que tu as été sensible. Quel âge a-t-elle?

Vingt ans, lui répondis-je. Ah! fripon, voilà une terrible épreuve, dit-elle en se levant à moitié. Ah! je ne suis plus si étonnée de votre générosité. Que mon frere la trouve déplacée tant qu'il voudra; pour moi j'en vois l'excuse dans les yeux & l'âge de cette belle personne, & le motif dans votre cœur. Eh! mademoiselle Haberd, que dira-t-elle? la pauvre femme! C'est bien: c'est bien. Mais sais-tu que je ne suis pas encore hors de danger.

J'en suis mortifié, Madame, dis-je, je souhaiterois de tout mon cœur pouvoir vous rendre la santé.

Tu as donc quelque sentiment pour moi, dit-elle? Je fus confessée hier; on ne sait si mon mal n'empirera pas: il faut prendre son parti; Dieu est bon, & sa miséricorde me rassure. Tu es bien aimable. Qu'es-tu donc

devenu depuis deux jours ? Vous faites le libertin ; faut-il abandonner comme cela ſes amis ?

Je fus charmé de ſaiſir cette occaſion de lui raconter mon aventure ; je croyois me rehauſſer à ſes yeux en détaillant toutes les circonſtances de mon combat avec une modeſtie apparente, dont la vanité n'étoit point dupe ; mais je la connoiſſois mal : un peu plus, un peu moins de cœur lui étoit totalement indifférent ; auſſi ne reprit-elle rien de mon diſcours, que je croyois fort intéreſſant, que l'inſtant où je m'étois trouvé, pour ainſi dire, par haſard dans la maiſon de monſieur de Dorville. Le ſort t'a bien ſervi, dit-elle. Tu ne penſes plus à perſonne qu'à cette femme. Perſonne n'effacera de ma mémoire les obligations que je vous ai, & ma reconnoiſſance....

Ah ! tu deviens complimenteur, reprit cette bonne Dame ; abandonne cet uſage. Tu me plais, gros brunet ; je me fais un plaiſir en te ſervant : & ſi je ſouhaite de vivre, c'eſt pour décider mon frere en ta faveur. Approche-toi, me dit-elle, car je m'étois tenu debout devant ſon lit. Tu es toujours timide : eſt-ce que je ſuis ſi changée ? Ce qu'elle dit en ajuſtant un peu ſa coiffure, & ce mouvement me fit voir & ſa gorge & ſon bras. Mets-toi là, continua-t-elle en me montrant un fauteuil qui étoit auprès de ſon lit : agiſſons librement enſemble. Je te l'ai dit, tu me plais.

En diſant tout cela, elle jettoit de temps à autre un coup d'œil en deſſous pour voir en

quel état étoit sa poitrine; puis le relevant sur moi, elle paroissoit contente d'y voir mes yeux attachés, qui s'animoient par ce spectacle.

Sais-tu bien que ta présence est dangereuse, reprenoit-elle alors : mais si j'allois mourir ? Ah ! Dieu est bon.

Bannissez, Madame, lui dis-je vivement, cette idée qui me pénetre de douleur. Le pauvre enfant, dit-elle, il s'attendrit : en prononçant ces mots, elle avança ses bras vers moi; j'allai au-devant, & je lui imprimai ma bouche sur cette grosse gorge, dont je ne pouvois me détacher, quand un bruit imprévu m'obligea de me retirer.

Ce mouvement ne put sûrement point être attribué à l'amour. J'étois touché de l'idée de la mort dont m'avoit parlé cette Dame, à laquelle j'avois des obligations; la gratitude qu'elle me témoignoit pour mon attendrissement, fit seule tout l'effet qu'on vient de voir : il est souvent des caracteres d'amour qui échappent, & qu'on donne ou qu'on reçoit par reconnoissance, ou par quelqu'autre motif, sans que le cœur y entre pour rien.

Je me retirai donc de cette posture, & je fis fort bien : car c'étoit monsieur de Fécour qui revenoit avec son Médecin, qu'il avoit promis, en sortant, d'amener au plutôt à sa sœur.

Madame de Fécour rendit à ce grave personnage un compte précipité de bon état; le ton dont elle s'exprimoit sembloit lui dire, vous êtes un imposteur, finissez & reti-

rez-vous ; & m'adreſſoit équivalemment ces paroles, il eſt venu bien mal-à-propos : je commençois à eſpérer pour ma vie, mais cet aſſaſſin vient en arrêter le progrès.

Quelques coups d'œil que cette Dame lâcha ſur moi, en prononçant le peu de mots qu'elle diſoit à ſon Médecin, plus que la vivacité qu'elle devoit avoir dans le ſang, ne permirent pas à l'Eſculape de douter des motifs de l'impatience que lui témoignoit ſa malade.

Cela auroit peut-être été plus loin, ſi monſieur de Fécour, pour mettre ce moment à profit, ne m'eût fait ſigne du doigt de m'approcher d'une embraſure de fenêtre où il s'étoit retiré.

Je ſuis charmé de vous retrouver encore ici, jeune homme, me dit-il. Avez-vous bien penſé à ce dont je vous ai parlé tantôt ? De quoi eſt-il queſtion, répondis-je comme ſi j'étois étonné ? Je dois cependant avouer qu'il n'avoit point ouvert la bouche ſans me mettre au fait de ce qu'il eſpéroit de moi : mais je faiſois l'ignorant pour tâcher d'en éluder la déciſion, qui ne pouvoit que lui déplaire, & par-là me faire perdre ſes faveurs.

Il eſt de ces états où l'opulence rend les deſirs impétueux ; on croit alors qu'il ſuffit de les ſentir ou de les faire paroître pour avoir droit de les voir couronnés. L'appât que l'or a pour ceux qui le poſſedent, leur fait croire facilement que perſonne ne peut réſiſter à ſon amorce. Il eſt dans la nature de prêter aux autres les ſenti-

ments que nous favoriſons. De là un Financier ſe croit ſûr du ſuccès, dès qu'il ajoute à ſes propoſitions, je vous donnerai. Il eſt vrai que ce terme, à leurs yeux, augmente d'autant plus de valeur, qu'ils ont moins coutume de le mettre en uſage, & ils ne peuvent ſe perſuader qu'il y ait des façons de penſer différentes de la leur.

Plein donc de ces idées, M. de Fécour me dit : la Dorville m'a paru jolie ; ſon mari eſt un homme confiſqué ; elle eſt jeune, elle aura beſoin de ſecours, tu n'as qu'à lui dire de s'adreſſer à moi.

Monſieur, lui répondis-je, cette propoſition auroit plus de force, ſi elle étoit faite par vous-même. Je ne connois point madame de Dorville ; mais vous, qui protégez ſon mari, qui le ſoutenez dans ſon poſte, vous avez plus de raiſon de faire valoir vos intentions. Je ſuis peu propre à les lui bien rendre.

Que tu es nigaud, reprit ce Financier ; je te le dis, il faut que tu la voie : mes occupations ne me permettent pas les aſſiduités. Tu lui diras que je l'aime, & que non-ſeulement je lui donne la confirmation de l'emploi de ſon mari, (prends bien garde que c'eſt à elle à qui je le donne ;) mais que je veux encore pourvoir à tous ſes beſoins. Je ne lui demande, pour toute reconnoiſſance, que de venir après demain chez moi, & là nous réglerons tout enſemble. N'oublie rien pour réuſſir ;

tu as de l'efprit, & ce fervice te vaudra plus auprès de moi que la recommandation de ma fœur ou de qui que ce foit.

Je vous avoue que je ne conçois rien à ce que vous exigez de moi, lui dis-je piqué au vif : j'irois parler d'amour à une perfonne que je ne connois point, & cela pour vous; mon cœur ne peut s'y réfoudre. Pour moi, je crois que quand on aime, on le dit foi-même; fi la tendreffe eft réciproque, on vous répond de même : mais je n'entends rien à ces traités, par lefquels des tiers marchandent un cœur que les offres doivent décider. Ne foyez point fâché, Monfieur; mais je me vois inutile dans cette circonftance.

Dans ce cas, me dit-il, tu n'as pas befoin de moi, tes fentiments héroïques feront ta fortune; fuis-les, & tu verras de quelle belle reffource ils te feront. Je trouverai quelqu'autre qui faura décider mes faveurs en fervant mes defirs. Tu ne feras jamais rien, je te le prédis; ma fœur dit que tu as de l'efprit, & moi je vois que tu n'es qu'une bête.

Il fe retira en me jettant un coup d'œil dédaigneux, accompagné d'un fouris moqueur, auquel je ne répondis que par une courbette, dont je ne pourrois dire la valeur : mais quelqu'affligeante que fût pour moi la conclufion de ce difcours, je fentois qu'intérieurement mon cœur me difoit, tu as bien fait, la Vallée; tes beaux yeux, tes traits, ta jeuneffe te mettent dans le cas de s'employer pour toi auprès des

femmes, & tu n'es pas taillé pour être le messager de Fécour.

J'avouerai cependant que, si Monsieur Dorsan ne m'avoit pas fait compter sur une protection puissante de sa part pour décider ma fortune, peut-être mon cœur eût-il été moins glorieux ; mais j'avois sa promesse, & cela suffisoit pour soutenir mes sentiments.

Dans cette disposition, je suivis monsieur de Fécour auprès du lit de la malade. L'entretien que je venois d'avoir, en me piquant, avoit animé mon visage d'une rougeur que la honte imprime comme le plaisir. Qu'il est beau ! dit sans façon la malade..... Oui, dit gravement le Médecin, ce visage est aimable..... Mais il ne fera jamais rien, ajouta brutalement le Financier.....: & parlant aussitôt au premier ; que dites-vous de l'état de ma sœur ?

Ce qu'on lui a ordonné jusqu'à présent, répondit-il, est bon, il n'y a qu'à continuer : mais qu'on la laisse en repos ; car je lui trouve le sang très-ému. Un regard qu'il me jetta, en prononçant ces dernieres paroles, me fit sentir que l'ordonnance venoit de se régler sur l'impression qu'avoit fait le gros garçon.

Et en effet, seroit-il possible qu'un homme qui n'a jamais vu le malade qu'il visite, pût dans l'instant si bien prendre son tempérament & son état, qu'il décidât infailliblement ce qu'il lui faut : rien n'échappe à ces prétendus Docteurs. Un coup d'œil, un dis-

cours les reglent mieux souvent que le battement d'une artere, auquel ils paroissent fort attentifs.

Si la malade avoit osé, elle lui auroit donné un démenti qui se seroit trahi lui-même; mais ce seroit un crime irrémissible de s'opposer aux décisions de la Faculté. Elle, qui n'y entendoit aucunes façons, auroit peut-être eu cette témérité, si son frere, en la prévenant, n'eût prescrit d'un ton impérieux que chacun eût à se retirer. Son discours ne pouvoit s'adresser qu'à moi; mais je pense qu'il voulut le rendre général, moins pour ne pas me parler directement, que pour se flatter de faire obéir un grand monde à ses ordres.

Je saluai la malade, qui me recommanda de nouveau à son frere; mais il ne lui répondit que ces mots, & même sans se détourner: il sait ce que je lui ait dit, c'est à lui d'obéir, & je me charge de sa fortune. S'il ne veut point, je ne puis le forcer. Adieu; & il partit sans me regarder, quoique je me fusse rangé pour le laisser passer.

Je fus obligé de le suivre. Je passai chez madame de Dorville, non pour m'acquitter de la commission de monsieur de Fécour, mais pour lui faire part que l'emploi de son mari lui étoit conservé. Elle étoit sortie, & le Domestique m'apprit que monsieur de Dorville étoit fort mal, & que je ne pouvois le voir. Je me rendis chez moi.

En rentrant, je trouvai Agathe sur la porte. Vous êtes bien raisonnable aujourd'hui, me

dit-elle, monſieur de la Vallée : vous paſſez bien vîte ? J'aurois cru manquer à la politeſſe ſi je n'euſſe répondu à l'invitation qu'elle me faiſoit d'entrer. J'eus un inſtant de converſation avec cette petite perſonne, qui ne fut pas aſſez intéreſſante pour être rendue. Il me ſuffira de dire en gros que ſon langage étoit moins pétulent que celui de ſa mere, parce qu'il y entroit plus d'art. Ah! ſi vous aviez vu l'inquiétude que votre femme eut hier, diſoit-elle, quand elle ne vous vit pas revenir, vous auriez bien connu le pouvoir que vous avez ſur ſon cœur. Ma femme eſt bonne, mademoiſelle Agathe, lui dis-je, & je vous ſuis obligé de travailler à augmenter ma reconnoiſſance pour elle : c'eſt d'un bon cœur. Auſſi le ſuis-je, reprit-elle ; mais vous devez la partager cette reconnoiſſance, car ma mere & moi nous entrions bien ſincerement dans ſes peines. Oui, nous étions inquietes ; on ne ſavoit que penſer, & tout nous alarmoit. Je ne diſois mot, par exemple, moi ; mais je n'en penſois pas moins.

Je ne ſuis point ingrat, repris-je, & vous pouvez être perſuadée que je reſſens, comme je le dois, la part que vous prenez à ce qui peut m'arriver.

Je lui baiſai alors la main, qu'elle m'abandonna en feignant de la retirer. Je voulois lui marquer par ce geſte la ſincérité de mes paroles, & ſes yeux, par leur vivacité, annonçoient que la petite perſonne n'étoit pas fâchée de l'impreſſion qu'elle croyoit m'avoir faite, quand ma femme

contra, foutenue par madame Allain.

J'avois raifon de dire que je vous avois entendu, me dit ma femme. Cela eft fort joli, Mademoifelle. En vérité, je ne me ferois pas attendue à cette incartade de votre part, la Vallée. Il vous faut de la jeuneffe : cela eft beau.

Je quittai rapidement prife, & fans trop favoir ce que j'allois dire, je me tournai du côté de ma femme avec plus de tranquillité fur le vifage que dans le cœur. Mademoifelle, lui dis-je, me racontoit jufqu'à quel point vous fûtes inquiete hier au foir; touché de vos bontés, je lui marquois ma reconnoiffance de fon attention à me les faire connoître. Je ne vois rien là qui puiffe vous fâcher.

Hé bien, m'amie, reprend madame Allain, quel mal à cela ? Cette petite fille vous aime, elle prend part à vos peines; elle les raconte d'une maniere touchante, on lui exprime qu'on lui eft obligé : grand venez-y-voir ! Allons, allons, point de jaloufie : elle eft jeune; eft-ce fa faute fi vous êtes plus âgée ? il faudra bien qu'elle vienne à notre âge : dix ans de plus, dix ans de moins, y prend-on garde de fi près ? Venez, monfieur de la Vallée. Venez, Agathe : la pauvre enfant n'y entend point de malice. Montons, montons, il y a bien d'autre befogne là-haut. Votre frere, monfieur de la Vallée, votre frere qui vous attend.

Je fuivis cette compagnie, qui prit le chemin de mon appartement. Je donnai le bras à mon époufe, que quelques mots dits en montant calmerent totalement; elle m'apprit qu'elle fe trou-

voit fort incommodée, & que sans la visite de mon frere, elle ne se seroit pas levée.

Madame Allain nous précédoit en répétant continuellement : le pauvre garçon est sensible, & on lui en veut du mal. Mais votre frere! Ah ! le pauvre here, il vous fera pitié ; il me fait peine à moi, qui ne lui suis rien, car je n'aime point à voir les malheureux. La misere me fait tant de peine, que je ne puis regarder ceux qui la souffrent : le voilà, tenez, regardez, la Vallée.

Il nous attendoit, en effet, au haut de l'escalier ; car mon épouse, par une suite sans doute de ses principes de dévotion, n'avoit pas osé le laisser dans sa chambre. Elle ne se souvenoit plus que Jacob sur le Pont-neuf auroit paru à ses yeux dans un état moins décent, s'il n'eût eu un habit de service qu'on lui avoit laissé par grace en quittant son pupille. Elle ne voyoit plus en moi que son époux, & cet époux tranchoit du bon Bourgeois, & étoit habillé proprement, cela lui faisoit croire sans doute que personne, sans être un imposteur, ne pouvoit se dire mon parent, si ses habits ne le mettoient dans le cas de figurer avec moi. De là elle soupçonnoit que celui qui se disoit mon frere, pouvoit bien être un homme qui cherchoit à la surprendre sous un nom supposé. Ses habillements ne répondoient pas pour lui, & cela suffit pour faire gagner la défiance. D'ailleurs, je dois dire, pour l'excuser, qu'elle ne connoissoit mon frere que sur mon rapport ; je lui avois dit qu'il étoit bien établi à Paris, & la façon dont il paroissoit ne s'accordoit pas avec mes discours.

Il faut l'avouer ; il eſt rare que le nom, que le ſang même obtiennent les avantages qu'on ſe croit forcé da prodiguer à un équipage brillant. Etalez un grand nom, faites même paroître de grandes vertus ſous un habit qui dénote la miſere, à peine ſerez-vous regardé, quand la ſottiſe & la craſſe ſeront fêtées ſous les galons ou la broderie qui les couvrent. On croit ſe relever en faiſant politeſſe aux derniers, quand la familiarité avec les premiers nous humilie d'autant plus qu'on peut moins s'en diſpenſer.

Pour moi, qui n'étois pas encore initié dans ces viſages, que j'ai toujours trop mépriſés pour vouloir jamais les ſuivre, je ſautai au col de mon frere. Oui, ſans penſer à lui marquer la ſurpriſe que je pouvois avoir de le voir dans un état qui paroiſſoit peu conforme aux eſpérances que notre famille avoit conçues de ſon mariage, je ne m'inquiétai que de l'heureux haſard qui l'amenoit chez moi. Eh ! comment avez-vous fait pour me découvrir, lui dis-je en ne ceſſant de l'embraſſer ? Entrez : que je ſuis ravi de vous voir !

Le haſard, me dit-il, m'a ſervi. Je ſavois votre mariage, mais j'ignorois votre demeure, quand j'ai entendu parler hier d'une hiſtoire arrivée à M. le Comte Dorſan, & quand j'ai ſu qu'un nommé la Vallée l'avoit ſauvé du péril où ce Seigneur étoit expoſé. (Nouvelle fête pour mon cœur ; on parloit de moi dans Paris comme d'un brave.) Votre nom, continua mon frere, m'a frappé. J'ai couru ce matin à l'hôtel du Comte, dont le valet-de-chambre eſt une

de mes pratiques. Ce domeſtique a la confiance de ſon maître. Je l'ai prié de s'informer auprès de lui du nom, du pays & de la demeure de ce monſieur de la Vallée, dont il ne ceſſoit de faire l'éloge. Il m'a éclairci un inſtant après ſur toutes les circonſtances que je lui venois demander. J'ai appris par lui que le libérateur de ſon maître étoit de Champagne, qu'il étoit marié, enfin que vous demeuriez ici. Je m'y ſuis rendu pour avoir le plaiſir d'embraſſer mon cher Jacob, & de ſaluer votre femme.

Il ſe précipita de nouveau à mon col, & après nous être tenus quelque temps étroitement ſerrés, je lui montrai ma femme, qu'il me parut ſaluer d'un air également humble & reſpectueux. Je m'apperçus que mademoiſelle Haberd ne lui faiſoit qu'une révérence fort ſimple, & que s'étant aſſiſe, elle ôtoit par-là à mon frere la liberté d'avancer pour l'embraſſer. Je les priai réciproquement de ſe donner cette marque d'affection. Si mon épouſe ne put me refuſer cette ſatisfaction, & même ſi elle s'en acquitta d'aſſez bonne grace, (car ſon état de foibleſſe lui ſervoit d'excuſe légitime,) je m'apperçus, aux larmes qui couvrirent pour lors le viſage de mon frere, qu'il ſe paſſoit dans ſon ame quelque choſe d'extraordinaire, qui me ſemble être de mauvais augure.

Je n'attribuois ſes pleurs, je l'avoue, qu'à ce que je le croyois humilié par l'eſpece d'inſenſibilité avec laquelle ma femme avoit paru recevoir ſes avances; mais je me trompois lourdement. Mon cœur ſouffroit de mon incertitude, & je voulus m'en éclaircir.

Qu'as-tu donc, mon cher frere, lui dis-je? Eh! qui peut troubler la joie que nous devons goûter en nous revoyant? Tu dois voir que tu me fais ſentir un plaiſir parfait, & il te doit apprendre que, ſans des raiſons preſſantes, je ne t'aurois pas caché mon mariage. J'ai une femme que j'adore & qui m'aime; notre fortune eſt honnête, mes eſpérances ſont grandes, je te crois également heureux; & quand je veux donner un motif à tes larmes, je penſe qu'elles viennent du plaiſir que te cauſe notre bonheur: je n'oſe m'imaginer qu'elles puiſſent m'annoncer quelques diſgraces.

Remarquez, en paſſant, que je ne dis plus mon bonheur; relevé par tant d'accidents heureux, je me figurois que mademoiſelle Haberd devoit s'eſtimer autant fortunée de m'avoir acquis, que je trouvois de félicité à la poſſéder.

Un ſilence morne, un regard triſte formerent toute la réponſe de mon frere. Je me doutai que l'humanité ſouffroit; je compris qu'il avoit quelque choſe de perſonnel à me communiquer, & que ce qu'il avoit à me dire ne demandoit point de témoins: je priai la compagnie de me laiſſer avec mon frere.

Oui, oui, c'eſt bien penſé, dit madame Allain en ſe levant; quand on ſe tient de ſi près, on a mille choſes à ſe dire, dont les voiſins n'ont que faire. Il feroit beau voir que chacun mît le nez dans mes affaires: cependant on ne riſque rien avec moi, je ſuis diſcrete quand on me demande le ſecret; non, rien ne me feroit jaſer. Ai-je jamais dit à perſonne que mon voiſin

Epicier, qui eſt marguillier de ſa paroiſſe, a ſa ſœur ſervante. L'un demeure au Marais, l'autre eſt au fauxbourg S. Germain: qui va y regarder de ſi près? Eh! pourquoi débiter ces nouvelles? On ſait bien que ça ne ſert de rien aux autres. Nous ne ſommes pas tous obligés d'être riches: la volonté de Dieu ſoit faite. Mais au revoir, mon voiſin; adieu, Madame: allons, allons, remettez-vous, M. de la Vallée, dit-elle à mon frere. Agathe, qu'on me ſuive; & elle partit en plaignant, tout le long de l'eſcalier, le chagrin auquel mon frere paroiſſoit ſi ſenſible; mais en promettant d'une voix auſſi diſtincte, qu'elle n'en vouloit jamais parler à perſonne.

Quand elle fut partie, je priai mon frere de ne me rien cacher. Oui, cher Alexandre, lui dis-je, la nature ſeule fait entendre à mon cœur que quelque chagrin violent vous dévore; vous ne devez rien me déguiſer, & ſoyez perſuadé que ma fortune eſt à vous.

Mon épouſe revenue à ſon naturel par la retraite de nos voiſines, (car il y a de ces gens qui, bons eſſentiellement, ne ſont ou ne paroiſſent méchants que parce qu'ils ont des témoins dont ils craignent la cenſure.) Madame de la Vallée, plus à ſon aiſe, prit donc un air moins auſtere, & eut même la bonté d'aſſurer mon frere qu'elle ſouſcrivoit de bon cœur à tout ce que je venois d'avancer.

Enhardi par ces prévenances de ma femme, mon frere me dit: tu ſais, mon cher Jacob,

qu'il y a près de quatre ou cinq ans que je ſuis marié dans cette ville. Je trouvai, en épouſant ma femme, une maiſon bien garnie ; & je puis dire que, quoique fils de fermier à ſon aiſe, je devois peu me flatter d'obtenir un pareil bonheur.

Ma femme étoit aimable, elle avoit de l'eſprit, & peut-être étoit-ce-là ſon malheur : à peine avoit-elle vingt-quatre ans quand ſon premier mari mourut. Il lui avoit laiſſé un commerce bien établi ; il n'y avoit pas un an qu'elle étoit veuve quand je l'épouſai, & je puis dire que j'entrois dans un train qu'il n'y avoit qu'à laiſſer courir pour en profiter. Les trois ou quatre premiers mois furent fort heureux ; ma femme étoit aſſidue à ſon comptoir, elle ſe levoit de bonne heure, elle régloit la maiſon, elle prévoyoit à tout, elle voyoit tout, & proſpéroit ; mais pendant un voyage que je fis en Bourgogne pour nos achats, il ſe paſſa bien d'autres choſes.

A mon retour, je trouvai que Picard, mon garçon, avoit la direction de la cave ; qu'une fille étoit chargée du comptoir ; que Madame, qu'il n'étoit plus permis, même à moi, de nommer autrement, ne quittoit ſon lit que vers les midi ou une heure ; qu'alors elle paroiſſoit pour manger, & remontoit auſſi-tôt dans ſa chambre, qui étoit décorée du titre d'appartement, pour s'amuſer de niaiſeries juſqu'à cinq heures que ſa ſociété ſe raſſembloit : on alloit à la Comédie, ou l'on jouoit ; on ſoupoit

ıntôt ici, tantôt là. Cela me ſurprit ſans me icher : tu connois ma douceur.

Je crus n'entrevoir dans cette conduite que de ı légereté, & je me flattai qu'au premier avis ue lui donneroit ma tendreſſe, ma femme ıangeroit de ſyſtême. J'attendis patiemment ue je puſſe profiter de ſon réveil. Le lende-ıain, ſur les onze heures, j'entendis une ſon-ette; je penſai qu'une compagnie avoit beſoin e quelque choſe, & appellant un garçon, je ıi dis : Champenois, allez voir ce que l'on emande.

Mais ce garçon, plus au fait du train qu'avoit ris ma maiſon depuis mon abſence, me dit : Iaître, vous vous trompez, c'eſt Madame ui eſt réveillée, & qui avertit la ſervante de ıi porter un bouillon. Tout ce manege me aroiſſoit étranger, mais je réſolus d'en tirer arti : je pris l'écuelle des mains de la fille, & e montai à la chambre ou à l'appartement de Iadame. Elle étoit dans ſon lit, je lui pré- entai ſon bouillon. Eh ! quoi vous-même, ıe dit-elle ! pourquoi ma domeſtique n'eſt-elle as venue ? Je lui dis que j'avois voulu me pro-ırer le plaiſir de le lui apporter moi-même. Iais vous devriez reſter au comptoir, me dit-lle d'un air ſec ?

Je ne le puis, ma chere, lui répondis-je. 'ai fait des commiſſions dans mon voyage, faut que j'aille en rendre compte. Je n'at-endois que votre réveil pour partir. Je comp-e que vous allez vous lever & deſcendre à la

boutique ; après le dîner je rangerai m comptes avec vous, pour voir ce que vo avez vendu & reçu pendant mon absence.

Je ne me mêle point de cela, me dit-elle ; c'e à Picard, qui a le soin de la cave, qu'il faut vou adresser, & la petite Babet vous donnera le dé tail du comptoir.

Remarquez que cette Babet est un enfant d quatorze ou quinze ans, niece de ma femme. J me mis en devoir de lui montrer le tort qu pouvoit résulter de mettre ses intérêts entre le mains d'un étranger & d'une petite fille de ce âge ; mais je n'avois pas ouvert la bouche que prévoyant mon dessein, ma femme me pria d la laisser en repos, en me disant qu'elle se trouvoit mal.

Elle connoissoit mon foible, mon amitié fu alarmée : je voulus m'empresser pour la secourir : mais plus je redoublois mes soins, & plus son mal paroissoit s'augmenter : enfin, d'un ton de colere elle m'ordonna de me retirer, en ajoutant simplement, faites monter ma servante.

Dieu ! que devins-je ? Quel changement ! je me persuadai que ma douceur pourroit la vaincre, & après lui avoir envoyé la domestique qu'elle demandoit, je descendis à ma cave pour en faire le contrôle sur l'état que le garçon chargé de ce soin m'avoit donné ; mais, hélas ! quelle différence ! J'appellai Picard, que j'avois toujours reconnu pour garçon fidele ; il me dit que ce qui pouvoit manquer avoit été livré par les ordres de Madame. Lui ayant ordonné de se taire,

faire, je remontai au comptoir, je n'y trouvai que des chiffons de papier qui contenoient les fommes différentes données à Madame par Babet, mais je ne voyois point d'emploi de deniers. Concevez, fi vous pouvez, cher Jacob, le défefpoir auquel je m'abandonnai. Je me crus ruiné ou bien près de l'être, & je ne me trompois pas.

J'entrai dans ma falle, & m'étant mis fur une chaife, j'y reftai bien une heure fans pouvoir prononcer une feule parole. J'étois dans cet état quand ma femme m'envoya dire de lui envoyer chercher fon Médecin : je n'en avois jamais eu d'arrêté ni pour elle ni pour ma maifon. Je courus à la chambre de mon époufe, & ne la trouvant point malade, je voulus le lui repréfenter ; mais à travers mille cris, elle me dit qu'elle voyoit bien que je voudrois la voir morte, puifque je lui refufois les fecours néceffaires. Il fallut obéir ; elle m'indiqua la perfonne qu'elle vouloit, & que j'envoyai chercher : ce perfonnage vint, & ordonna je ne fai quoi, car il ne m'étoit pas permis de jetter les yeux fur les papiers qu'il laiffoit.

Je voulus profiter de quelques intervalles pour parler à mon époufe de nos affaires, & fur-tout d'une lettre de change qu'elle avoit laiffé protefter, quoique je lui euffe compté, en partant, la fomme néceffaire pour y faire honneur : je ne pus en tirer un feul mot. Un étranger fe préfentoit-il, elle ne ceffoit de parler ; mais dès que

je m'approchois pour l'entretenir de nos intérêts, ou pour en tirer quelques éclairciſſemens ſon mal redoubloit.

Enfin, au bout de quelques viſites, le Médecin, ſans doute d'accord avec ma femme, lui ordonna les eaux de Paſſy au plutôt, & me preſcrivit de ne lui point rompre la tête d'aucunes affaires, ſi je voulois la conſerver. Je m'y déterminai avec peine; mais il fallut ſouſcrire à tout : elle me menaçoit de ſéparation, & vous ſavez que le bien vient d'elle; vous devez d'ailleurs connoître la coutume de cette Ville, qui eſt cruelle pour les maris, car dès le lendemain de leurs noces les maris ſe trouvent débiteurs de leurs femmes.

Elle partit donc pour les eaux. Je me trouvai par ſon abſence forcé de laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient. Pour tâcher de remplir le vuide qu'elle avoit mis dans notre commerce, je m'aviſai de me rendre commiſſionnaire pour des marchands, qui, ſûrs de ma probité, ne balancerent point à me donner leur confiance. M. Hutin fut un des premiers à faire porter chez moi des vins de haut prix; je lui devois rendre compte du débit à la fin de chaque ſemaine.

Dans ces entrefaites, il me prit un jour fantaiſie d'aller me divertir à Paſſy avec ma femme, qui y avoit pris une chambre garnie. J'eſpérois que cette attention me rendroit ſon affection. J'y arrivai ſans être attendu, & j'apportois avec moi nos proviſions : mais ma pré-

caution étoit fort inutile. Je la trouvai en effet à table avec deux Directeurs, qui dévotieusement y mangeoient tout ce que Paris peut fournir de plus délicat, & le vin s'y répandoit avec profusion.

Si ma présence dut déconcerter ces Messieurs, je n'eus pas lieu de m'en appercevoir; & ma femme, sans se démonter & sans se déranger, me dit de prendre une chaise; mais je n'étois pas assis que (la réflexion lui faisant sans doute appréhender quelque scene de ma part) elle se retira, après une légere excuse, fondée sur le spécieux prétexte d'aller prendre ses eaux à la fontaine, & nous ne la revîmes plus.

Je restai avec ces deux bons Ecclésiastiques, qui m'apprirent ingénument que l'un d'eux avoit été le Directeur de Madame; qu'ayant appris qu'il alloit à Versailles avec le Provincial présent, elle les avoit engagés de venir dîner chez elle en repassant Jugez de ma surprise.

Je dois cette justice à cet honnête homme qui me faisoit ce détail, de convenir qu'il parloit avec sincérité, & que du moins, en apparence, ç'a été malgré lui s'il a consommé la plus grande partie de mon vin. Mais c'étoit un Directeur du premier ordre dans le parti rigoriste, & ma femme, peut-être moins dévote que personne, avoit cette sotte fatuité de vouloir passer pour une de ses favorites.

Je les conduisis à leur chaise, & je me rendis aux eaux. Je n'eus pas entamé la conver-

ſation avec ma femme ſur cette rencontre, qu'elle me dit que ce Pere étoit ſon Ange, qu'elle lui faiſoit politeſſe, que cela ne me coûtoit rien, & que je la laiſſaſſe en repos.

Ce diſcours me glaça, mais mon naturel tranquille ne ſe démentit point. Je partis ſans prévoir d'autres accidents, comptant bien même qu'on devoit m'avoir quelqu'obligation de ma douceur ; mais, que je me trompois !

Je vous ai dit que M. Hutin me donnoit des vins en commiſſion, & que chaque ſemaine je lui portois l'état de la vente & de ce qui me reſtoit en cave. Je m'en rapportois pour ce détail à Picard, étant obligé d'être toujours hors de ma maiſon pour en obtenir le débit. En rentrant à Paris, je me rendis chez ce Marchand, & je lui remis l'état de la derniere ſemaine.

Je fus fort étonné de voir, le lendemain, entrer chez moi ce même M. Hutin, qui me pria de lui permettre de deſcendre à mon cellier, pour vérifier le compte que je lui avois fourni la veille. Je n'en fis point de difficulté, car je me croyois en regle. Nous trouvâmes le nombre des tonneaux que j'avois accuſés ; mais je ne pus en revenir quand, plus inſtruit que moi-même de l'état de ma cave, M. Hutin me fit appercevoir que ſix pieces, que je croyois pleines, n'étoient plus que des futailles reſtantes inutilement ſur les chantiers. Je fus traité par cet homme comme un fripon : il me menaça de me perdre.

J'appellai Picard, à qui j'avois expreſſément

éfendu de rien livrer ſans mes ordres. Pendant que je lui faiſois les mêmes menaces que e venois d'eſſuyer, Hutin & lui ſe regardoient n ſouriant. Cette intelligence me rendit furieux. & j'allois totalement ſortir de mon caractere, quand ce garçon intimidé ſe jetta à mes genoux, & m'avoua que, depuis le départ de Madame, l avoit journellement reçu ordre d'elle, de lui envoyer de ce vin à Paſſy, ou d'en faire porer à ſon Directeur, & qu'à l'inſtant il venoit le faire partir ſix bouteilles pour ce dernier. Contes en l'air, dit M. Hutin; je verrai ce que je dois faire, ajouta-t-il en ſortant. Je chaſſai Picard, & dans la fureur où j'étois, je me rendis ſur le champ chez le Directeur.

Le bon Pere me répéta qu'il n'avoit jamais rien reçu de ma femme que forcément, & me déclara à la fin qu'il penſoit que ma femme étoit folle. Tenez, dit-il, Monſieur, voilà un bonnet d'été, violet, qu'elle m'envoie. Croit-elle qu'un homme de mon état portera de ces garnitures en réſeaux d'argent & en frange? Je le lui ai renvoyé deux fois, mais en vain. Comme je ſuis réſolu de ne m'en point ſervir, je vous le remets. Il me dit même qu'il avoit prié mon épouſe de ſe choiſir un autre Directeur, ſur le prétexte que ſes autres affaires ne lui permettoient pas de lui donner ſes ſoins.

La candeur que faiſoit paroître cet honnête Eccléſiaſtique, m'ôta la force de lui parler des ſix bouteilles qu'il avoit reçues le même jour, & il ne m'en parla pas non plus, peut-être par oubli.

Je pris à l'inſtant un carroſſe, & je me fis conduire à Paſſy : je trouvai ma femme, auprès de laquelle Hutin s'étoit déja rendu. J'augurai dès l'abord qu'il venoit lui rendre compte de l'uſage qu'il avoit fait des lumieres qu'elle lui avoit données ; car ayant voulu lui parler du déſaſtre que ſa conduite mettoit dans notre ménage, elle me dit avec emportement :

C'eſt bien à vous à vous plaindre, quand j'ai tout fait pour vous, que vous me ruinez ; ſans la conſidération que M. Hutin a pour moi, il vous pourſuivroit, & il vous feroit pourrir dans une priſon. Il veut bien, à ma priere, vous accorder du temps, ne point ébruiter votre friponnerie, & même vous continuer ſa confiance, & vous viendrez me ſoumettre à votre humeur ! Ce pauvre Picard que vous chaſſez, il faut le reprendre ; n'eſt-ce pas, M. Hutin ? Il ſuffit que j'àime ce garçon, Monſieur le met dehors : allez, toute votre conduite eſt affreuſe. Décidez-vous à mériter les bontés de Monſieur, ou je vous abandonne à ſa vengeance.

J'aurois peut-être répondu, & j'avoue que la patience étoit prête à m'échapper, quand M. Hutin me força à me tenir tranquille, en me proteſtant que, ſi je faiſois le moindre bruit, il me décréditeroit à jamais. Que faire à ma place ? Ce que je fis, gémir en ſecret, & ſe taire.

Je revenois chez moi déſeſpéré, quand en paſſant j'ai entendu parler de l'affaire de M. le Comte Dorſan. Chacun s'en entretenoit chez moi quand j'y ſuis arrivé, & l'on vous nommoit. Cela a excité ma curioſité ; je vous

ai découvert, & j'ai le bonheur de vous voir.

Je ne pus entendre ce récit ſans frémir, & ſans faire une comparaiſon du ſort de mon frere au mien, bien avantageuſe pour moi. Mademoiſelle Haberd y donna quelques larmes, qui me furent bien ſenſibles, & dont je lui eus une obligation infinie. Je retins mon frere à dîner, & ſans m'amuſer à plaindre ſon malheur, (compaſſion ſtérile qui ne remédie à rien, & qui ſouvent eſt plus employée pour ſatisfaire l'amour-propre que pour contenter la nature;) je lui fis que j'irois le voir, que je le priois de venir ſouvent chez moi, & qu'il devoit être perſuadé que je ſerois toujours ſon frere. Mon bien, lui dis-je, cher frere, ne me ſera jamais précieux, qu'autant qu'il me mettra dans le cas de vous être bon à quelque choſe: & dès-lors j'engageai madame de la Vallée à prendre chez nous deux garçons qu'il avoit eus de ſon mariage, & auxquels il ne pouvoit donner une éducation convenable.

Ma femme y conſentit volontiers, & auroit pris la peine de les aller chercher, ſi ſon état de foibleſſe le lui eût permis; mais elle fut obligée dans le jour de ſe mettre au lit. A peine y étoit-elle, & à peine mon frere venoit-il de ſortir, que M. le Comte Dorſan entra.

Il fit un court compliment à ma femme ſur ſon indiſpoſition; il ne pouvoit ſe laſſer de lui répéter les obligations qu'il diſoit m'avoir, & il finit en me priant de le conduire chez M. de Dorville, auquel, ainſi qu'à ſa femme, il devoit, me dit-il, un remerciement & des excuſes de

l'embarras qu'il leur avoit causé la veille.

Je me disposois à m'y rendre, lui dis-je, Monsieur. J'en suis charmé, répondit-il, cela s'arrange avec mes vues, sans vous détourner de vos affaires : mon carrosse est là-bas, nous irons de compagnie. Il salua madame de la Vallée ; je l'embrassai : ses yeux paroissoient me voir partir à regret ; mais M. Dorsan avoit parlé, il n'y avoit pas moyen de m'arrêter. Nous partîmes.

Fin de la sixieme Partie.

LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES DE M. ***.

Par M. DE MARIVAUX.

SEPTIEME PARTIE.



A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, rue Ganterie, Hôtel S. Wandrille.

M. DCC. LXXXII.

AVEC PERMISSION.



LE PAYSAN PARVENU,

OU LES MÉMOIRES *DE M. ***.*

SEPTIEME PARTIE.



NOUS étions à peine montés en carroſſe, que je crus devoir faire part à monſieur le Comte de Dorſan de l'inquiétude que j'avois ſur l'état préſent de la ſanté de Dorville.

Nous allons dans une maiſon, lui dis-je, où je crains qu'il ne ſoit arrivé quelqu'accident. Eh! quel accident appréhendez-vous? répondit-il vivement. Je n'en ſais rien, continuai-je; mais en quittant monſieur de Fécour, je me ſuis rendu ce matin chez M. de Dorville; je n'y ai

trouvé qu'une femme, qui m'a assuré que l'état du malade ne lui permettoit point de recevoir ma visite.

Il est vrai que je n'en augurai pas bien, me dit le Comte, quand je le quittai : je serois cependant fâché que son mal fût empiré. Je le connois peu, mais j'ai obligation à son épouse : d'ailleurs, ajouta-t-il comme par réflexion, lui même nous a reçus avec égards, & cela mérite de la reconnoissance.

J'avoue que cette façon de s'exprimer m'offrit matiere à réfléchir moi-même. Cette distinction que faisoit M. le Comte, entre les obligations contractées avec la femme, & celles qu'il devoit au mari, ne me paroissoit pas assez formelle pour les bien apprécier séparément, comme il sembloit le vouloir faire. Je commençois même à attribuer sa conduite à une des irrégularités de l'amour, quand M. le Comte Dorsan, (sans doute pour m'épargner la peine de me tourmenter l'esprit) reprit ainsi.

Vous le dirai-je, mon cher ? quelle que soit ma gratitude pour les marques d'attention de Dorville, je sens qu'elles céderoient facilement dans mon cœur aux sentiments que j'ai conçus pour son épouse.

A cette ouverture que crut me faire M. Dorsan, & à laquelle il ne douta pas de me voir prendre part, je ne répondis que par un, nous y voilà, je m'y attendois. Il parut étonné de mon exclamation, qui fut sans doute cause du silence qu'il garda.

Il faut pourtant convenir que ce silence pou-

voit avoir un autre motif, & la ſuite le fera croire. C'eſt l'ordinaire du cœur, qui pour la premiere fois trouve jour à ſortir de ſon ſecret, d'être ſatisfait d'avoir pu faire ſoupçonner ſes ſentiments; & quand il obtient cet avantage, il n'a pas ordinairement la force de paſſer outre.

Nous reſtâmes donc un inſtant ſans parler. Qu'on ne me demande pas ce qui m'engageoit à me taire, car j'aurois bien de la peine à en rendre raiſon : le ſeul motif que je puiſſe entrevoir, c'eſt que M. Dorſan me paroiſſoit être dans une rêverie ſi agréable, que je me ſerois fait un crime de l'en diſtraire.

Je me mis alors inſenſiblement à rêver moi-même. Je me rappellai la premiere entrevue de madame de Dorville & de M. Dorſan, & les idées que j'avois priſes de leurs ſentiments me parurent bien fondées : mais la réflexion que cela m'occaſionna naturellement ſur les peines que j'avois eues à terminer mon mariage, m'affligea véritablement & pour l'un & pour l'autre.

Je me diſois intérieurement : Hé mais, il y avoit moins de diſtance de Jacob à mademoiſelle Haberd, que de madame de Dorville à M. Dorſan. J'étois fils de fermier comme celle qui vient de m'épouſer; la différence ne conſiſte qu'en ce que les parents de ma femme ont quitté depuis quelques années ce que les miens exercent encore : mais ici, ſi madame de Dorville eſt fille d'un gentilhomme, il eſt queſtion pour elle d'un fils de Miniſtre. Je me retraçois alors toutes les traverſes que j'avois eſſuyées, & je croyois voir madame de Dorville dans les

mêmes embarras. Cela m'attriſtoit, quand M. Dorſan ſortit tout-à-coup de ſa rêverie par une ſaillie qui, en rappellant la mienne, acheva de le dévoiler à mes yeux.

Oui, je puis eſpérer de devenir heureux, s'écria-t-il. Que je ſuis fortuné !...

Madame de Dorville, repris-je, a tous les agréments qui peuvent faire votre félicité, j'en conviens ; mais, fût-elle veuve, elle eſt ſans fortune & ſans rang.

Hé bien, j'ai l'un & l'autre, reprit-il vivement. Je crois que c'eſt votre malheur, lui répondis-je ; votre famille, intéreſſée à l'alliance que vous devez prendre, ne mettra-t-elle point d'obſtacles à vos deſirs ?

Ah ! cher la Vallée, dit-il en m'embraſſant, comme pour me ſupplier d'arrêter mes réflexions, n'empoiſonnez pas le plaiſir que je goûte. Je vois peut-être encore plus de difficultés que vous n'en pouvez enviſager ; mais elles ne peuvent me faire trembler. Si elles ſe préſentent, je les combats, & je m'applaudiſſois même de les avoir toutes applanies quand vous avez commencé de parler. Loin de l'attaquer, daignez plutôt me confirmer dans mon erreur, ſi c'en eſt une ; elle a trop de charmes pour ne la pas chérir : que ne les avez-vous connus, quand vous avez épouſé mademoiſelle Haberd ! vous feriez plus indulgent. L'oppoſition que je mets ne doit point vous faire peine. Des motifs différents nous meneront au même but. L'intérêt plus que l'amour décidoit votre volonté, lorſque l'amour eſt le ſeul maître que j'écoute. Mais

pour rompre cet entretien, faites-moi le plaisir de m'instruire de la famille de madame de Dorville, & de celle de son mari.

Je ne pus m'empêcher de remarquer la façon singuliere dont M. Dorsan prétendoit rompre cet entretien, en y entrant plus que jamais.

Je ne suis guere plus au fait que vous sur cet article, répondis-je. Tout ce que je sais, c'est que Dorville est un gentilhomme de la province d'Orléans, & que son épouse est issue d'une famille noble du même canton.

Elle est fille de condition! reprit avec joie ce Seigneur; elle avoit épousé un Gentilhomme! cela me suffit: mais comment avez-vous appris ces circonstances?

Par les éclaircissements, répondis-je, que madame de Dorville donna elle-même à une personne que nous trouvâmes à Versailles chez M. de Fécour, & qui, fâchée de la façon dure avec laquelle ce dernier persistoit à révoquer M. de Dorville, se voulut bien charger de lui faire du bien.

Eh! quel est cet homme si bien intentionné, me demanda le Comte Dorsan, avec un visage qui, quoique contraint, sembloit me marquer quelqu'inquiétude?

Je ne me trompai pas à son mouvement, je le pris pour une impression de jalousie; & je crus de mon devoir de ne pas tarder à effacer un sentiment qui faisoit ou pouvoit faire quelque tort à madame de Dorville dans l'esprit de ce Seigneur. Je ne puis cependant m'empêcher de faire attention à cette bizarrerie de l'homme

amoureux ; à peine commence-t-il à aimer que tout l'alarme : ſon ombre ſeule, vue à l'improviſte, eſt capable de l'agiter. L'amour ſeroit-il donc un ſentiment de l'ame, quand tout ſon effet eſt d'en déranger l'aſſiette & d'en troubler la tranquillité ? Voilà une réflexion que je fais la plume à la main, car alors ne voyant que la gloire de la Dame dont nous parlions, je répondis ſur le champ.

Cette perſonne, touchée des refus de M. de Fécour, eſt un nommé M. Bono ; (à ce nom le Comte prit un viſage plus ſerein :) il nous promit alors, continuai-je, à cette Dame & à moi, de nous dédommager, ſi M. de Fécour perſiſtoit dans ſes refus. Nous avons eu avec cet homme un inſtant d'entretien, dans lequel la vertu de madame de Dorville m'a paru lui faire plus d'impreſſion que ſes charmes.

Oh ! je connois Bono, reprit M. le Comte, totalement remis par mes dernieres paroles ; s'il peut quelque choſe, je me charge de le décider en votre faveur : mais maintenant je dois attendre. Je vous avouerai, mon cher la Vallée, pourſuivit-il, que quoique je ſois dans la ferme réſolution de tout faire pour votre avancement prochain, l'état de Dorville, s'il vit encore, me ſemble demander plus de précipitation de ma part. Perſuadé de votre façon de penſer par l'acte généreux que vous fîtes à Verſailles, je ne vous cache pas que je crois devoir d'abord travailler pour notre malade. A quoi bon vous déguiſer ces motifs : vous connoiſſez ſuffiſamment mon cœur, j'aime madame de Dorville, & je

veux faire quelque chose pour son mari, s'il est temps encore, & je dois en avoir réponse dans le jour.

Je ne me sentois point du tout fâché de la préférence que M. Dorsan avoit donnée aux intérêts de son amour sur le mien. J'allois même lui marquer combien j'étois sensible à ce que sa bonne volonté lui inspiroit pour une famille qui méritoit ses intentions.

Eh ! qu'on ne soit point étonné de cette générosité. Je voyois d'honnêtes gens dans le besoin ; & quoique l'orgueil & la cupidité me sollicitassent vivement, ces passions ne s'étoient point encore rendues maîtresses de mon cœur : elles sont violentes, j'en conviens, mais la nature qui se faisoit entendre n'eut point de peine à les terrasser.

D'ailleurs, si l'on se souvient que je suis à la tête de quatre mille livres de rente, on pensera que Jacob devoit s'estimer fort heureux. Que de Paysans, contents de ma fortune, se seroient endormis dans une molle indolence ! cependant, si l'on réfléchit, on avouera que l'expérience en montreroit un plus grand nombre, dont le cœur enflé par mes premiers progrès, se seroit cru en droit de forcer la fortune à leur accorder de nouvelles faveurs, & qui, dans ma position, en auroient assurément voulu à M. le Comte Dorsan, de ce que l'amitié cédoit dans cette occasion à l'amour : mais j'étois moins injuste. Oui, j'allois lui exprimer ma satisfaction, quand ce Seigneur fit arrêter ; & en effet, nous étions à la porte de M. de Dorville.

Toute la maiſon, par le ſilence qui y régnoit, nous parut plongée dans une triſteſſe profonde. Cette idée fit paſſer ſur le viſage de M. le Comte, & dans mon cœur, un morne qui y répondoit, & nous n'eûmes pas de peine à démêler le motif qui pouvoit occaſionner la douleur qui ſe manifeſtoit ſur la viſage de madame de Dorville & de ſa mere.

Ce fut en vain que ces aimables Dames, à la vue de M. Dorſan, voulurent eſſuyer leurs larmes, elles ſe faiſoient jour malgré leurs efforts pour les retenir. Cet état, qui ſouvent fait tort à la beauté, relevoit au contraire les charmes de madame de Dorville. Une certaine rougeur qui vint couper la pâleur, ſuite ordinaire de la triſteſſe, me fit croire qu'il régnoit quelqu'embarras dans le cœur de notre charmante veuve, & je ne l'attribuai qu'à la préſence de M. Dorſan.

On doit ſe rappeller que je n'avois pu voir cette jeune Dame avec indifférence, & que ce ſentiment, tout ſuperficiel qu'il étoit, m'avoit donné aſſez de lumieres pour bien apprécier cette timidité contrainte, & ces œillades lâchées & à demi rendues entre deux perſonnes, lorſque le haſard les avoit fait rencontrer pour la premiere fois. Je décidai donc à ce moment, mais ſans balancer, que ſi je connoiſſois les ſentimens de M. le Comte pour cette Dame, cet abord devoit me confirmer ceux de cette Dame pour mon ami.

Je viens, Madame, lui dit M. Dorſan d'un air timide & embarraſſé, ſous les auſpices de

M. de la Vallée, pour vous prier d'agréer mes excuſes du trouble que je cauſai hier dans votre maiſon, & pour vous faire mes remerciements des bontés dont vous m'avez honoré.

Madame de Dorville, qui dans toute autre cîrconſtance n'auroit pas laiſſé le compliment du Comte ſans replique, n'eut pas la force de lui dire un ſeul mot : la douleur ne lui donna de pouvoir que pour verſer quelques larmes : peut-être cette Dame, ſentant l'effet que la préſence de mon ami faiſoit ſur ſon cœur, vit-elle avec un nouveau chagrin l'eſpece d'infidélité qu'elle faiſoit déja à la mémoire de ſon époux.

On nous préſenta des ſieges en ſilence. Tout cet extérieur confirma nos ſoupçons : l'air avec lequel alors me regarda M. Dorſan, me fit comprendre que ſa ſituation ne lui permettoit pas de parler le premier ſur M. de Dorville, qu'il ſuppoſoit mort, & avec raiſon ; je l'entendis à merveille, & je crus que mon amitié demandoit que je ſuppléaſſe à ſon ſilence.

Madame, dis-je à la veuve, je m'étois rendu tantôt chez vous pour vous apprendre que M. de Fécour rendoit à votre époux....... Ah ! Monſieur, reprit cette Dame, ſa bonne volonté eſt inutile : il n'eſt plus......

Après ce peu de mots, je crus que la vivacité de la douleur l'avoit réduite dans un pareil état. Ce qui me parut étonnant, c'eſt que ſes larmes ſe ſécherent tout-à-coup, & elle

demeura bien pendant l'eſpace d'un quart-d'heure, la tête renverſée dans ſon fauteuil, les yeux fixés, les mains pendantes, ſans parole & ſans mouvement.

Je ne comprenois rien à cette ſituation : j'oſai même un inſtant l'attribuer à l'inſenſibilité. Que je connoiſſois peu la nature ! J'ignorois alors que les grands mouvements ſaiſiſſent tous les ſens, & les rendent incapables d'aucunes fonctions. Oui, l'expérience m'a ſeule appris que toutes ces douleurs qui s'exhalent en cris & en lamentations, ſont l'effet d'une ame qui cherche à maſquer, par les dehors, ſon endurciſſement intérieur, lorſque le cœur, vivement touché, eſt abſorbé & demeure dans un ſombre repos, qu'il ne connoît pas lui-même.

M le Comte Dorſan, plus inſtruit que moi, connut d'abord l'état de cette veuve, & n'épargna rien de tout ce que l'eſprit peut inventer de plus ſéduiſant pour tâcher de le calmer ; mais il me parut long-temps travailler en vain. Si un monoſyllabe coupoit de temps à autres la rapidité de ſes exhortations, l'abattement ne ſembloit reprendre qu'avec plus de force. Qu'on juge bien de l'état où ſe trouvent ces deux perſonnes qui s'aiment, qui ſe voient libres ; mais dans quelle circonſtance ! & rien n'étonnera plus.

Malgré la part ſincere que M. le Comte prenoit à la douleur de madame de Dorville, je croyois entrevoir qu'il goûtoit une ſatisfac-

tion intérieure, tant des sentiments que l'état de cette belle veuve lui faisoit exprimer, que des libertés innocentes que l'office de consolateur lui permettoit de prendre auprès d'elle, sans qu'elle y fît attention.

M. Dorsan, en effet, pour lui faire mieux goûter ses raisons, lui prenoit la main, la lui pressoit dans les siennes, & quelquefois s'émancipoit à la porter à sa bouche. Il applaudissoit à ses larmes, en entrant dans la justice de la cause qui les faisoit couler. Mais il ne perdoit pas l'occasion de lui faire entrevoir que depuis long-temps elle devoit s'attendre à ce qui lui venoit d'arriver; que la mort avoit été favorable à son mari même, puisqu'un état d'infirmités continuelles devoit lui rendre la vie à charge. Pour moi, tout neuf que j'étois, si toutes ces raisons me paroissoient bonnes, il y en eut une qui me sembla déplacée, & je pensai même que M. de Dorsan s'étoit trop avancé. Je crus en effet voir un intérêt trop marqué, quand M. le Comte ajouta, qu'avec ses traits & sa jeunesse, une aussi belle femme pouvoit facilement réparer cette perte, & qu'il étoit impossible qu'elle ne fixât l'amour & l'inconstance de quelqu'un en état de la dédommager. Où ne mene pas l'amour, quand une fois on s'abandonne à sa conduite? Si ses premiers pas sont insensibles, il n'attend que le moment de faire une irruption.

Si faute d'avoir connu pour lors ce caractere de l'amour, la vivacité de M. le Comte me surprit, peut-être fut-ce par une suite de

cette même ignorance que la réponſe de la belle veuve m'étonna : elle ne conſiſtoit que dans un coup d'œil, mais qui ſembloit chercher dans celui de M. de Dorſan, le motif qui inſpiroit ſon diſcours, & qui, quoique pénétrée de douleur, laiſſoit voir une apparence de ſurpriſe ſatisfaite. Je n'eus pas lieu de m'y arrêter long-temps.

Le Comte, qui devinoit l'embarras dans lequel devoit être madame de Dorville, lui dit : vous avez ſans doute des amis, Madame, car votre poſition en exige. Je ſerois flatté ſi en me mettant de ce nombre, quoique j'aie peu l'honneur d'être connu de vous, il vous plaiſoit m'honorer de vos ordres. La reconnoiſſance que je vous dois régleroit mon exactitude à vous marquer mon zele.

Il n'avoit pas encore achevé les dernieres paroles, quand madame de Dorville, qui ſe diſpoſoit ſans doute à lui répondre, en fut empêchée par la viſite de quelques perſonnes de ſa connoiſſance, qui venoient, par politeſſe, prendre part à ſa peine.

Les abords furent ſilencieux, les compliments brefs, les viſites courtes, & chacun ſe retira après avoir donné des marques d'une triſteſſe qui ne paroiſſoit pas paſſer le bord des levres. Nous nous étions approchés, M. de Dorſan & moi, pour ſonder la mere de madame de Dorville ſur l'état où ſon beau-fils pouvoit laiſſer ſa veuve par ſa mort.

Je m'apperçus bientôt que M. de Dorſan ne faiſoit aucune attention à mon entretien. Un

grand homme ſec, qui venoit d'entrer, le fixa, & il ne nous répondoit plus que d'une façon diſtraite : ce ſujet de ſa nouvelle inquiétude paroiſſoit un Seigneur à l'éclat de ſes habits. L'air de confiance avec lequel madame de Dorville le pria de reſter un inſtant pour l'entretenir, le faiſoit croire à M. Dorſan un ami intime de la maiſon ; (& qui dit ami d'une femme dans l'eſprit de ſon amant, eſt ſûr de le tourmenter :) pour moi je jugeai qu'elle s'ouvroit à cette perſonne ſur ſa ſituation, & peut-être ſur quelques embarras qui en réſultoient. J'allois faire part au Comte de mes idées, quand en ſe levant, ce perſonnage ſuſpect nous fit entendre ces paroles adreſſées à la veuve.

J'ai toujours été le très-humble ſerviteur & l'ami véritable de votre mari. Je voudrois pouvoir vous obliger, & pour vous & par reconnoiſſance pour ſa mémoire qui m'eſt chere ; mais vous me prenez malheureuſement dans un temps où je ſuis moi-même dans le plus grand embarras. Il faut s'aider ; voyez à vous tirer de ce pas. Ayez recours à vos connoiſſances ; elles ſeront peut-être plus heureuſes que moi.

Je vous regarde, reprit madame de Dorvile, comme la perſonne avec laquelle je puiſſe m'ouvrir plus librement, & à laquelle je doive plus de confiance.

Vous me faites honneur, dit-il, en s'en allant : je ſuis fâché de ne pouvoir y répondre ; mais vous le ſavez, il faut ſonger à ſoi : & il ſortit auſſi-tôt.

M. Dorſan, trop éclairé par ce diſcours, pria la mere de lui expliquer le ſens de ces dernieres paroles, qu'il commença lui-même à interpréter : il s'informa même du rang & de l'état de cet homme : elle nous dit ſuperficiellement qu'elle ignoroit le ſujet de la converſation que ſa fille venoit d'avoir avec ce Monſieur ; que c'étoit un Gentilhomme de leur Province, qui, n'étant point riche, avoit eu recours à M. de Dorville pour lui rendre ſervice. Mon fils a été aſſez heureux, ajouta-t-elle, pour lui faire obtenir un emploi où il s'eſt pouſſé rapidement, & depuis ce temps il a toujours été l'ami intime du défunt & de ſa maiſon.

Il n'en falloit pas tant pour inſtruire M. Dorſan, & pour le décider ſur ce qu'il devoit faire dans cette circonſtance, & j'oſe dire qu'il l'exécuta avec cette dextérité qui donne aux bienfaits un prix que rien ne peut compenſer.

Après un compliment qu'il fit à ces Dames, & qui me parut moins animé (ſans doute parce que l'action qu'il venoit de faire le rendoit moins libre,) il leur demanda la permiſſion de venir les conſoler, & nous nous retirâmes.

Je lui avois appris la promeſſe faite à M. Bono de lui rendre viſite ; il me propoſa de m'y conduire ſur le champ ; mais je le priai de ne point ſe déranger, d'autant plus que j'étois réſolu de retourner chez moi.

J'ai laiſſé ma femme indiſpoſée, lui dis-je, & je lui ai promis de revenir au plutôt. Si je tardois, elle pourroit s'inquiéter, & je me ferois

rois un crime de contribuer à augmenter sa maladie.

M. le Comte, malgré mes instances, voulut à toute force me remettre chez moi pour s'informer de la santé de mon épouse. Sa politesse & son amitié l'y portoient assurément ; mais je pense que le motif le plus pressant, étoit de pouvoir en chemin parler encore quelque-temps de l'objet de son amour ; car à peine étions-nous en route, qu'en me sautant au col, il me dit :

Ah ! cher la Vallée, que cette veuve est aimable ; je ne crois pas que personne ait jamais pris sur moi l'empire que je sens qu'elle obtient. Oui, je l'adore, & rien ne peut me faire changer.

J'ai cru deviner vos sentiments, répondis-je ; vous ne faites qu'affermir mes idées : mais j'avoue que plus je vous crois incapable de vous vaincre, & moins j'espere que vos feux ne soient point traversés.

Eh ! quoi, reprit-il d'un air animé, quelqu'un m'auroit-il prévenu dans son cœur ? Que je serois malheureux ! Mais n'importe, j'exige de votre amitié de ne me rien cacher.

Je ne connois point assez cette belle, lui repartis-je, pour savoir si son cœur est prévenu ; mais si j'en dois juger par les seules lumieres que la nature m'a données, je crois qu'elle vous voit d'un œil aussi favorable que le vôtre peut lui être avantageux.

Que tu me réjouis, cher ami, dit-il ! cette espérance me charme. Puis-je m'y abandonner ? Tu me le dis, je te crois. L'espoir que vous me faites concevoir, continua-t-il, redouble l'amitié que je vous ai vouée : oui, c'est un titre plus grand à mes yeux que la vie même que je vous dois. Eh ! qu'est-ce que la vie en effet, ajouta-t-il avec feu, si elle doit être malheureuse ? Loin de vous en avoir obligation, je devrois au contraire vous faire un reproche de me l'avoir conservée, si je devois perdre la seule chose qui pourra jamais me la faire estimer.

J'eus beau combattre ses sentiments, le prier même de s'y livrer avec plus de réserve ; tout fut inutile. Si mes raisons paroissoient quelquefois l'abattre, il ne se relevoit bientôt qu'avec plus d'avantage. Sa mere l'aimoit, il avoit un bien assez considérable ; madame de Dorville avoit une naissance qui ne pouvoit le faire rougir : en un mot, il aimoit ; voilà le grand point, & cette circonstance suffisoit pour trouver de la foiblesse dans mes objections, & de la solidité dans ses réponses.

Instruit d'ailleurs par la seule nature, que pouvois-je lui objecter qu'il ne pût aisément renverser ? & tout ce qu'il pouvoit me répondre, devoit être sûr de s'attirer mon suffrage : aussi quand je le combattois, je prenois plus mes arguments de l'expérience que du sentiment.

Ce fut au milieu de tous ces propos que

nous nous rendîmes chez moi : M. Dorſan voulut voir mon épouſe, qu'il trouva toujours dans le même état de langueur. Nous étions à peine aſſis qu'on vint m'avertir qu'une perſonne me demandoit de la part de madame de Dorville. M. Dorſan, qui pénétra plus que moi le motif du meſſage, me dit de faire entrer cet exprès. J'obéis, & l'on me remit un billet de cette Dame, dont je ne crus pas devoir faire un myſtere au Comte, qui paroiſſoit lui-même fort empreſſé d'en voir le contenu. Nous y trouvâmes ce peu de mots :

» J'ai trouvé une bourſe ſur ma toilette.
» Seroit-elle à vous, Monſieur ? Ou M. le
» Comte l'auroit-il oubliée ? Je vous prie de
» me faire ſavoir auquel de vous deux je dois
» la renvoyer. »

DORVILLE.

Je regardai en ſouriant M. le Comte, dont le viſage ſoutint mes regards attentifs ſans ſe laiſſer pénétrer. D'un air même fort ingénu, & qui auroit pu perſuader un homme moins inſtruit, il fouilla dans ſa poche, & m'aſſura qu'il n'avoit point perdu la ſienne. Sans ſortir de mon idée, pour le ſatisfaire, je cherchai la mienne par forme, auſſi ſe trouva-t-elle fort exactement à ſa place. Je ne doutois point d'où la généroſité partoit, & j'allois me diſpoſer à répondre ſuivant mes lumieres, quand M. Dorſan, ayant ſu qu'on ne connoiſſoit point mon écriture dans cette maiſon, me pria de lui per-

mettre de faire lui-même la réponse sous mon nom. Que l'Amour est ingénieux ! il saisit tout. Peut-être aussi ce Seigneur appréhendoit-il quelqu'indiscrétion de ma part. Quel qu'ait été son motif, voici sa réponse.

MADAME,

La bourse que vous avez trouvée ne m'appartient point. M. le Comte, qui est présent à l'ouverture de votre billet, m'a assuré qu'il n'a point perdu la sienne ; il m'a ajouté que sans doute celle qui se trouve chez vous, ou vous appartient, ou y a été laissée par quelqu'un instruit de vos affaires.

Pour moi je pense que vous ne devez faire aucune difficulté de vous en servir. Je suis même persuadé qu'on vous en aura obligation. Qui en a agi de cette façon mystérieuse, a voulu se cacher ; vos recherches ne le découvriront pas ; il borne sa gloire à vous être utile : voilà mon sentiment.

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
LA VALLÉE.

Si cette lettre paroît un peu longue, qu'on se rapelle que c'est un amant, & un amant dans les premiers transports, qui trouve une occasion inespérée d'écrire à sa maîtresse, & on sera surpris que son style se soit trouvé si laconique : car

un amant qui écrit, appréhende toujours de n'en pas dire aſſez.

Malgré toutes les précautions que ce Seigneur prenoit dans ſa lettre pour cacher qu'il fût l'auteur de cette action généreuſe, tous mes ſoupçons s'arrêterent ſur lui. En effet, me diſois-je intérieurement, ſa tranquillité me l'apprend. Pendant l'entretien de madame de Dorville avec ce grand homme ſec, j'ai cru voir que M. le Comte étoit naturellement jaloux, & cependant cette circonſtance, qui auroit dû l'alarmer plus qu'une converſation, ne lui cauſe aucun trouble; il n'y voit donc point de motifs de s'inquiéter: ainſi il connoît l'auteur de cette générosité, que ſon grand cœur lui a dictée.

Tant il eſt vrai que l'homme a toujours quelque foible par lequel il ſe démaſque, ſans le vouloir, aux yeux de ceux qui ſont à portée de le connoître, ou qui s'attachent à l'étudier. Pour moi, qui entrois dans le monde, je ſuivois tous ceux qui m'approchoient avec tant d'attention, que rien ne pouvoit m'échapper. C'eſt ce que l'on a dû remarquer dans le cours de mes mémoires juſqu'à préſent, & ce qui ſans doute m'a le plus inſtruit pour me conduire moi-même.

Après cette réflexion, je ne balançois plus à attribuer à M. Dorſan cette libéralité, lorſque ce Seigneur me demanda s'il pouvoit m'entretenir en particulier. Ma femme qui étoit dans ſon lit, ne nous gênant point, nous nous retirâmes dans un coin de l'appartement pour y parler en liberté.

Je ne vous cacherai point, cher ami, me dit-

il, que je ſuis l'auteur de l'inquiétude de madame de Dorville. Que ne voudrois-je pas faire en faveur de cette adorable perſonne ! mais ſa lettre me jette dans un double embarras. Je crains ſa délicateſſe, & je voudrois la prévenir. L'ignorance de ma conduite, dans laquelle je prétends la laiſſer, la mettra peut-être dans le cas de regarder cet argent comme un dépôt, & de ne pas oſer y toucher. D'un autre côté, ſi elle ſait qu'il vient de moi, & que mon amour veut qu'elle s'en ſerve, ſes ſentiments peuvent m'expoſer à ſes refus..... Voyant qu'il s'arrêtoit à réfléchir, je lui demandai ce qu'il croyoit qu'il fallût faire dans cette occaſion pour épargner le refus qu'il craignoit, & pour donner à cette veuve la liberté de ſe ſervir de l'argent qu'elle avoit trouvé dans ſa maiſon.

Je m'y perds, reprit-il ; la circonſtance eſt embarraſſante.... mais..... attendez..... Oui, je vois une reſſource. Il faut que vous vous rendiez chez elle ; vous ſonderez ce qu'elle penſe. Vous combattrez ſes ſcrupules, vous les léverez même, vous la déterminerez enfin à profiter de cette circonſtance ſans la pénétrer. Laiſſez-lui la liberté de penſer ce qu'elle voudra ; mais ne lui faites point ſoupçonner que vous connoiſſez la perſonne qui a eu le bonheur de lui offrir ſes ſecours.

Cette commiſſion eſt difficile à remplir, lui dis-je. Ah ! cher la Vallée, ajouta le Comte, j'attends de vous cette grace ; & ſans me donner le temps de répondre, il m'apprit tous les arguments que je devois employer pour vaincre la délicateſſe de ſon amante.

Ma reconnoiſſance ne me permettoit pas de déſobéir à un Seigneur dont les ordres m'honoroient. Je lui promis de remplir ſes volontés dès le lendemain, & d'aller auſſi-tôt lui rendre la réponſe que j'aurois reçue. M. Dorſan ſortit, en me proteſtant de nouveau qu'il alloit employer ſon crédit pour preſſer mon avancement. Faites vos affaires, me dit-il, je verrai Bono, je vous excuſerai auprès de lui : il eſt bon homme, & l'indiſpoſition de votre femme ſera un motif ſuffiſant. Ce Seigneur auroit pu ajouter, que mes excuſes, en ſortant de ſa bouche, ne devoient point trouver de replique dans Bono ; mais il auroit craint de m'humilier en ajoutant ce ſujet de me tranquilliſer, & il ne le fit point.

Dès que je fus ſeul avec ma femme, je m'informai plus exactement de ſa ſituation préſente. Elle ſe trouvoit un peu mieux. Je lui dis que je comptois aller le lendemain prendre mes neveux ; & croyant qu'elle feroit en état de m'y accompagner, elle m'en fit la propoſition. Je l'acceptai volontiers ; mais cette réſolution ne devoit point s'exécuter.

Elle paſſa en effet une fort mauvaiſe nuit, éprouvant par-tout des douleurs auſſi aiguës que paſſageres. Je fis venir un Médecin, qui, à le bien dire, ne comprit rien à cette ſinguliere maladie ; mais qui néanmoins ordonna la ſaignée & quelques boiſſons, plutôt, je crois, pour n'être pas venu en vain, que dans l'eſpérance que ces remedes produiſiſſent quelque effet avantageux.

La ſaignée faite, on n'y découvrit aucun ſym-

ptôme qui pût dénoter la nature d'une indiſpoſition marquée. Comme ma femme ne paroiſſoit ſe plaindre que d'une foibleſſe extrême, je lui parlai de me rendre chez mon frere. Loin de s'y oppoſer, elle me dit d'un air d'affection, dont je fus pénétré, qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir m'y accompagner, mais qu'elle me prioit d'aſſurer mon frere qu'elle ſe faiſoit un plaiſir infini d'embraſſer ſes neveux.

Je ſortis donc, & me rendis chez madame de Dorville. Elle me renouvella les motifs de ſon inquiétude. Je lui demandai en quel lieu elle avoit trouvé cette bourſe qui lui faiſoit prendre tant de peines pour en découvrir le maître. Elle me dit qu'après notre départ ſa mere l'avoit vue ſur ſa toilette.

Dans ce cas, lui dis-je, vous ne devez pas douter que celui qui a pris ces précautions, n'ait ſouhaité de vous être utile ſans ſe faire connoître. Vous vous donnerez à le chercher des ſoins inutiles, & je crois qu'à votre place, & dans la poſition où vous êtes, je ne balancerois pas à profiter de ſecours offerts avec tant de délicateſſe. Le trait ne peut partir que d'une main amie, & celui qui l'a fait a ſans doute appréhendé vos refus.

Quoique mon raiſonnement eût plus de force que je n'aurois penſé la veille pouvoir lui en donner, elle combattit quelque-temps ma déciſion, & je ne pus la réſoudre à uſer de cette reſſource, qu'en l'aſſurant que ſi quelqu'un l'inquiétoit à ce ſujet, je lui promettois, parole d'honneur, de la tirer d'embarras à ſes ordres.

Satisfait d'avoir réussi dans ma médiation, je me rendis triomphant chez M. Dorsan, que je comblai d'une joie parfaite. Sa reconnoissance ne pouvoit trouver de termes assez forts pour me remercier. J'étois une seconde fois son libérateur. Les intérêts de l'amour l'emportoient dans son cœur sur ceux de la vie.

Ne pourriez-vous, me dit il, m'expliquer plus en détail la position des affaires de madame de Dorville? Car je connois maintenant son nom & celui de son mari; mais je ne comprends pas comment des gens de ce rang ont tombé dans une pareille extrémité.

Je sais, lui dis-je, qu'un procès considérable a ruiné cette famille. Il étoit question de droits de terres qu'on disputoit à feu M. de Dorville. Le crédit de sa partie l a emporté sur la justice de sa cause, & la perte de ce procès l'a contraint de quitter la province pour venir à Paris solliciter un emploi qui le mît en état de vivre & de soutenir sa femme.

N'avez-vous pas, réprit-il, d'autres lumieres sur cette affaire, qui puissent m'apprendre les voies qu'on pourroit trouver pour faire rentrer cette famille dans ses droits?

Non, Monsieur, lui répondis-je; je ne sais pas même le nom de la Terre.

Je le découvrirai, ajouta-t-il; & s'il y a moyen, je ferai rendre justice à cette aimable veuve. Après ce court entretien, je quittai M. le Comte Dorsan pour me rendre chez mon frere. Je le trouvai, il me reçut les larmes aux yeux, que sa joie de me voir, ou le chagrin de

me recevoir dans une ſalle dégarnie, pouvoit également faire couler. Je penſe que l'un & l'autre motifs pouvoient y contribuer : car j'allois m'aſſeoir quand il me dit que ſa femme étoit de retour. Je le priai de me la faire voir. Il l'envoya avertir, & dans l'inſtant un garçon vint me dire de ſa part de monter à ſon appartement.

Mon frere m'accompagna ; je dis qu'il m'accompagna, car je crois que, ſans ma préſence, il ne lui auroit pas été permis d'y paroître. J'avoue que ſi l'air de miſere qui m'avoit frappé en bas m'avoit ſurpris, l'aiſance & l'opulence même qui paroiſſoient régner dans la petite antichambre & la chambre de Madame, m'étonnerent encore davantage.

Je ne pouvois comprendre pourquoi, quand tout étoit dégarni, je trouvois dans un ſeul endroit tant de meubles en profuſion, & en ſi grande quantité, qu'il étoit un coin où les pieces de tapiſſeries étoient entaſſées les unes ſur les autres.

Je trouvai ma belle-ſœur dans ſon lit. Avec tous ces grands airs, je m'attendois à voir une beauté, mais ce n'étoit qu'une petite perſonne d'un viſage fort ordinaire, & dont le langage me parut dénoter plus de ſuffiſance que d'eſprit.

Je ſuis charmé, ma ſœur, lui dis-je, de vous voir & de vous embraſſer ; cet agrément augmente la joie que j'ai eue de retrouver mon frere.

Si ſa réponſe fut fort laconique, elle ne contenoit nulle aigreur : les termes de Monſieur,

quand elle m'adreſſoit la parole, ou de Madame, quand elle parloit de mon épouſe, étoient tout ce que je remarquois de différentiel entre nos diſcours.

Elle ſuivit ce même ton tant que mon frere fut préſent, auquel de temps à autre elle jettoit un coup d'œil qui ſembloit lui dire, que faites-vous ici? Je ne fus point la dupe de toutes ces manieres, & je compris que je devois plus la politeſſe qu'elle me marquoit, à mon air décent qui lui en impoſoit, qu'à ma qualité de beau-frere.

Comme ma ſœur n'oſoit pas apparemment donner une libre carriere à ſa mauvaiſe humeur, tant que mon frere reſteroit, de peur que cela n'occaſionnât quelques conteſtations, dont je deviendrois un arbitre ſuſpect, elle affecta un grand air de douceur pour l'engager à deſcendre. La docilité qui le porta à obéir ſur le champ, me fit connoître combien ſa femme avoit d'empire ſur lui, & me révolta encore davantage contr'elle.

Il ne fut pas parti, que ma belle-ſœur prenant une humeur plus grave, me dit d'un ton moitié libre & moitié dévot; oui, de ce ton qui n'attend que votre repartie pour ſe décider: que je ſuis malheureuſe! votre frere me ruine. Il n'a point d'arrangement dans ſes affaires, & nous ſommes dans le cas de quitter inceſſamment le commerce. Pour moi, je n'en ſuis pas fâchée; mais j'aurois deſiré qu'il pût le ſoutenir pour lui.

Je lui fis entendre que je voyois avec peine le défastre qu'elle m'annonçoit ; & sans paroître lui adresser directement la parole, je lui dis, que dans un ménage chacun devoit se prêter également à le soutenir, si l'on souhaitoit qu'il prospérât.

Vous avez raison, me dit-elle : j'ai fait ce que j'ai pu ; mais mon parti est pris. Je ne puis vivre plus long-temps avec votre frere, (qu'on remarque ce nom en passant ; & il est à considérer que dans tout notre entretien, elle n'employa jamais celui de mari, qui sans doute l'auroit fait rougir.) Je vais me retirer chez ma mere, ajouta-t-elle ; à moins qu'il ne veuille consentir à une séparation de biens.

Je ne savois trop ce que cela emportoit ; cependant, sur quelques interrogations que je lui fis, ménagées avec assez d'art pour dérober mon ignorance à ses yeux, elle m'en instruisit, en m'ajoutant qu'elle avoit encore des espérances, & qu'elle prétendoit se les conserver.

Cette résolution me pénétra de douleur ; mais je sentis l'impossibilité de la faire revenir d'un parti pris avec obstination. D'ailleurs, je ne voulus pas trop y insister, puisqu'elle le faisoit dépendre de la volonté de son époux, qui ne me paroissoit pas y devoir consentir.

Mais quel sera le sort de mon frere, me contentai-je de lui dire ? Ah, je demeurerai alors avec lui, me répondit-elle, & je le ferai vivre ; mais du moins il ne sera pas mon maître ;

ce qui fut prononcé avec un ton animé qui régla ma réponſe.

Vous avez raiſon, lui dis-je ; pour que le mariage ſoit heureux, je crois que chacun doit partager la ſupériorité, ſans qu'aucun faſſe ſentir à l'autre la part qu'il en poſſede.

Eh ! qu'eſt-ce que je demande, cher beau-frere, reprit-elle en m'interrompant, (car mon diſcours, dont elle n'avoit pas pris le ſens, l'avoit prévenue en ma faveur) : je veux ma liberté, pourſuivit-elle ; je n'en fais point mauvais uſage ; je vais au ſermon, je m'amuſe ; ſi je ne me leve point de bonne heure, c'eſt que je ne peux pas. Votre frere me connoît, ne doit-il pas ſe conformer à mon humeur ?

Elle me débita alors tous les motifs de reſſentiment qu'elle prétendoit avoir contre ſon mari. Je n'y vis que des griefs contr'elle, que je me contentai de déplorer, ſans oſer y joindre ma juſte critique. Le trait de M. Hutin ne fut point oublié. Elle ne rougit pas même de me parler avec violence de la haine que mon frere portoit à ſon Ange. (On ſait que c'eſt le nom qu'elle donnoit à ſon Directeur.) Je crois devoir le rappeller, avec d'autant plus de raiſon, que je ne l'aurois pas reconnu moi-même ſous ce titre, ſi je ne me fuſſe ſouvenu des diſcours que mon frere m'avoit tenus chez moi à ce ſujet.

Enfin, ajouta-t-elle, je me leverai bientôt pour aſſiſter à un ſermon qu'il doit prêcher ce matin à l'égliſe de S. Jean ; car j'aimerois

mieux perdre tout, que de manquer une de ses prédications. Nous sommes pourtant un peu brouillés, continua-t-elle avec un air de dépit; car il ne veut plus être mon Directeur. Il faut que je vous raconte ce qui a donné lieu à notre dispute.

Je m'impatientois d'être exposé à entendre tant de sornettes; mais je voulois prendre quelque crédit sur son esprit. Premierement, pour obtenir d'elle la demande que je comptois lui faire de mes neveux: secondement, me flattant que par là je pourrois la ramener à bien vivre par la suite avec mon frere. J'ignorois que le second article étoit trop décidé pour la faire changer, & que le premier avoit tous ses vœux; mais je savois qu'une dévote a plus d'obligation à quelqu'un qui lui laisse parler de son Confesseur, qu'une coquette n'en goûte quand elle s'entretient de ses amants. Ce Pere, me dit-elle, étoit anciennement du parti rigoriste, & alors il se faisoit une réputation infinie. Son confessionnal étoit toujours entouré d'une foule prodigieuse de pénitentes, & il ne pouvoit répondre à l'empressement des femmes de bien qui vouloient se conduire par ses conseils. J'étois alors une des plus soumises & des mieux accueillies. Il y a quelque-temps que, par un aveuglement horrible, il a changé de systême: mais comme il n'avoit fait ce pas que pour se concilier l'amitié de son Evêque, il ne changea point de conduite avec ses ouailles. Satisfaites de ses sentiments intérieurs, nous nous

contentions de gémir sur son apostasie apparente, quand tout-à-coup il entreprit de métamorphoser nos cœurs : comme il m'avoit honorée du nom de sa chere fille, je fus une de ses premieres dont il entreprit la perversion. Un jour il me parla de la légitimité de ses nouveaux sentiments ; je ne pus l'entendre sans frémir. Je le priai de cesser, il continua ; je devins furieuse, & j'entrepris de le combattre avec une force dont il eut lieu d'être surpris.

Eh ! ma chere fille, me dit-il, où est donc cette docilité que vous m'avez tant de fois promise ? Venez me voir en particulier, & je suis convaincu que je vous ramenerai à cette confiance sur laquelle vous m'avez donné tant de droits.

Non, Monsieur, lui dis-je, n'espérez pas me vaincre. Si vous avez été lâche pour succomber, je saurai me soutenir.

En ce cas, reprit-il d'un air consterné, je vous prie de choisir quelqu'un plus digne de votre confiance. Il me regarda en finissant, & je le pris au mot.

Rendue chez moi, je lui écrivis une lettre foudroyante sur son changement & sur son ardeur à vouloir que je l'imitasse Je la lui fis remettre directement ; mais je n'en eus point de réponse : j'éprouvai bientôt le vuide que me causoit son absence ; je lui écrivis de nouveau pour lui redemander ses soins ; mais ce fut en vain, & je fus réduite au plaisir stérile de le suivre par-tout où il prêche, & à gémir en secret de n'avoir plus le bonheur

d'être ſous ſa conduite ; car je ne le diſſimule point, il ſera toujours mon Ange.

J'avoue que, ſi je n'avois cru avoir beſoin de gagner l'amitié de ma belle-ſœur, je n'aurois pu m'empêcher de rire en voyant cette dévotion ſinguliere, qui s'attache plus à l'homme qu'aux principes qu'il débite. Je vis par-là combien il avoit été heureux pour moi que M. Doucin fût un Ange de moindre crédit auprès de mademoiſelle Haberd la cadette. Je ne pus ſoutenir plus long-temps le récit de tant d'extravagances, & ſur le prétexte de l'indiſpoſition de mon épouſe, je me levai avant même qu'elle eût fini ſa narration. Je la priai de me confier l'éducation de mes neveux ; elle accepta ma propoſition ſans balancer, ce qui ne me prévint pas en ſa faveur, & je la quittai.

Je vis mon frere en deſcendant, auquel je cachai une partie de ma douleur. Il embraſſa ſes enfants les larmes aux yeux, & me demanda ſi ſa femme avoit volontiers conſenti à me les céder. Je lui fis ſentir, avec tout le ménagement dont je fus capable, que je croyois qu'elle n'en regrettoit pas la perte, parce qu'ils paſſoient entre mes mains, & nous nous ſéparâmes également pénétrés de la plus vive douleur.

Pendant le chemin que je fis pour me rendre chez moi, je réfléchis à tout ce que je venois de voir & d'entendre. Je me demandois : qu'eſt-ce donc que la Religion aujourd'hui dans ce Royaume ? Ce n'eſt donc

plus qu'un masque dont chacun décide le grotesqee selon son caprice. Si j'en crois ma belle-sœur, son Directeur change par intérêt, & se métamorphose ; au dehors son cœur reste le même, mais ce n'est que pour un temps, nécessaire sans doute pour apprivoiser insensiblement les personnes accoutumées à entendre ses premiers discours. Le temps le sert, & dès-lors tout doit s'assujettir à sa façon de penser. Qui sait encore si l'intérêt n'est pas l'ame de c tte nouvelle conduite ?

Ma sœur, d'ailleurs, continuai-je en réfléchissant, qui dans son Directeur voit un Ange, tant qu'il ne s'éloigne point de ses idées, entreprend de l'endoctriner, dès qu'il veut la combattre. Je ne savois à quoi m'arrêter, quand il me vint dans l'esprit que toute la faute venoit de l'Ange prétendu.

La Religion, telle qu'elle est en France, me dis-je, est fondée sur un préjugé d'obéissance aveugle. Ma belle-sœur avoit été élevée dans ces idées, elle a été soumise tant qu'elle s'y est astreinte. Pour lui faire goûter ses sentiments, son Directeur a été obligé de donner carriere à sa raison, & de lui apprendre à n'être docile qu'avec restriction. Ce principe raisonnable a jetté dans son cœur des racines d'autant plus profondes, que la réflexion le montre plus solide : c'est l'œuvre du Directeur, c'est donc de son ouvrage qu'elle se sert contre lui-même.

C'est ainsi que je m'entretenois en chemin,

on n'y voit point ces réflexions prifes de la nature même des chofes : je ne voyois encore que la fuperficie, & c'étoit par elle que je jugeois. J'étois trop fimple pour aller plus avant ; je le ferois aujourd'hui, mais ce feroit prévenir les temps : j'eus même honte d'avoir pouffé fi loin mes idées ; je les croyois contraires à ce préjugé de foumiffion que j'avois fucé avec le lait.

Pendant tout ce petit débat, qui fe paffoit dans mon efprit, je difois de temps à autre quelques douceurs aux enfants qui venoient de m'être confiés. En arrivant je les conduifis au lit de mon époufe, qui, malgré un grand accablement, leur prodigua les careffes que je pouvois efpérer d'une femme qui m'aimoit véritablement.

Elle jugea à propos, en voyant leur grande jeuneffe, de me confeiller de les mettre en penfion ; ce que j'exécutai dès le lendemain.

Libre de tout embarras, & me confiant fur la parole que m'avoit donnée M. Dorfan, je paffai quelque temps chez moi fans quitter ma femme, qui n'avoit point d'incommodité décidée comme je l'ai dit, mais qui fembloit néanmoins périr à vue d'œil.

M. le Comte Dorfan, à qui j'avois fait part des raifons de ma retraite, venoit nous voir affidument. C'eft par lui que j'appris que madame de Fécour étoit dans un état défefpéré, & qu'elle ne voyoit perfonne. Il m'avoit mené deux fois chez madame de Vambures,

ſans pouvoir joindre cette Dame. Chaque fois que nous nous étions préſentés à ſa porte, on nous avoit toujours dit qu'elle étoit à la campagne, & qu'à peine reſtoit-elle à la ville, quand ſes affaires la forçoient à s'y rendre. Je ſouffrois impatiemment cette longue abſence, quoique la réflexion m'y fît ſouvent trouver des charmes. J'évitois par là un éclairciſſement qui m'auroit beaucoup coûté. Qu'auroit en effet pu dire un homme marié à une femme qu'il étoit dans le cas d'aimer & de reſpecter ?

La ſituation du Comte ne me paroiſſoit pas plus agréable : je le voyois chaque jour triſte & rêveur, & je n'oſois lui en demander le motif, parce que je pénétrois trop ſon ſecret ; on ſe doute aſſez que madame de Dorville entroit dans tous nos entretiens. Il la voyoit ſouvent, & n'en ſortoit jamais ſans être plus charmé. Il m'avoit appris toutes les voies qu'il avoit employées auprès de cette Dame pour découvrir le fond de ſes affaires ; l'envie de lui être utile étoit la ſeule cauſe de ſa curioſité. Sans qu'elle s'en fût preſque apperçue, il avoit ſu toutes les circonſtances du procès que feu ſon mari avoit perdu, & ſur cela il avoit bâti ſon ſyſtême, dont il ne m'avoit jamais parlé. Un ſoir il me dit que des affaires importantes l'empêchoient de venir chez moi pendant quelque-temps ; je ne fus donc point ſurpris de ne le point voir. Je m'étois rendu pluſieurs fois à ſon hôtel ſans pouvoir le joindre : j'étois enfin réſolu de l'attendre chez moi, quand ma cuiſiniere vint un jour, ſur les

fept heures du matin, m'avertir que M. le Comte Dorfan demandoit à me parler dans l'inftant. Je lui fis dire que j'allois m'habiller au plutôt ; mais il renvoya le domeftique, pour me prier de fa part, ou de le laiffer approcher de mon lit, ou de me contenter de mettre ma robe de chambre : je me levai & je fus au-devant de lui.

Devois-je être fort content de moi ? Autrefois je m'eftimois trop heureux d'avoir cette robe de chambre ; je ne pouvois me laffer de me voir feul avec cette efpece d'habillement, & maintenant j'ai le privilege de paroître en compagnie avec ma robe de chambre ? Devant un Seigneur, la Vallée en robe de chambre ! Voilà ce que je n'avois ofé penfer quand je la pris pour la premiere fois. Je commence à m'eftimer heureux, mon cher la Vallée, me dit M. le Comte en m'abordant. Je viens d'obtenir pour vous le contrôle des Fermes de votre province ; j'ai eu bien de la peine à réuffir, parce que vous n'avez jamais exercé ; & fans madame de Vambures, qui n'a point eu de relâche qu'elle n'ait obtenu cette faveur fignalée, j'aurois affurément échoué, malgré tout mon crédit.

Quelles obligations ne vous ai-je pas, Monfieur ! lui dis-je. La façon prévenante avec laquelle vous m'annoncez ce bienfait, me pénetre mille fois plus que la fortune confidérable que vous me procurez.

Il faut l'avouer, fi des bienfaits ont un droit inaliénable fur notre fenfibilité, le plus ou le

moins de ce droit ſe prend dans la maniere de les répandre. Souvent on donne mal ; le bien mal donné prend la plus grande partie de ſes attraits. Un homme eſt dans la miſere, ſon état implore des ſecours, on veut bien les lui donner ; mais on l'humilie par les demandes réitérées auxquelles on l'expoſe, ou on le fatigue par des remiſes qui l'accablent, loin de le ſoulager. Doit-il avoir obligation quand on lui donne enfin ? Oui, s'il penſe bien, le ſervice mérite la reconnoiſſance ; mais celui qui donne doit-il réclamer ? Non ſans doute : ce qu'on donne de cette façon n'eſt plus à ſoi, c'eſt une faveur que celui qui la reçoit a achetée ; c'eſt donc ſon acquiſition, & non pas un don. Voilà une réflexion qui me fait placer ici la conduite de M. Dorſan. On dira qu'elle a été faite dans tous les temps ; mais peut-on trop la répeter, quand, malgré ſa juſteſſe, elle eſt ſi rarement miſe en uſage ?

Si vous ſaviez, mon cher, reprit M. Dorſan, avec quel plaiſir, avec quel zele madame de Vambures s'eſt prêtée à vous obliger dès la premiere ouverture que je lui en ai faite, vous ne douteriez pas plus de ſes ſentiments que je ne doute des vôtres. Elle ignore votre mariage ; croyez-moi, cachez-le lui ; car ſa vertu, ſans être revêche, pourroit lui faire, au moins intérieurement, honte des ſentiments que je ne puis m'empêcher de lui ſuppoſer.

J'étois ſi tranſporté de joie en entendant ces

dernieres paroles de mon généreux protecteur, que je ne me connoissois plus. Non, les grands biens que me promettoit la fortune, n'avoient plus pour moi que des attraits impuissants. Etre aimé de madame de Vambures, en être servi avec zele, voilà ce qui me transportoit; mais que je revins bientôt de mon illusion en me rapellant que j'étois marié! Je crois que si j'avois pu être ingrat, mon cœur auroit reproché à mademoiselle Haberd les bontés qu'elle avoit eues pour moi; mais sans elle je n'aurois pas eu mon épée, qui délivra M. Dorsan, & j'aurois manqué l'occasion de connoître madame de Vambures. Soit que ces réflexions fussent venues tout-à-coup, je ne fis aucun reproche, même en secret, à mon épouse: je fus joyeux, & je devins triste à l'excès dans le même moment.

Dans ces dispositions, je promis à M. Dorsan de suivre ses conseils. Oui, Monsieur, lui dis-je, je cacherai à cette Dame une connoissance qui pourroit la faire rougir: mais quoi! vous pensez qu'elle pousseroit la bonté jusqu'à me.......

Oui, elle vous aime, reprit M. Dorsan; rapportez-vous-en à mon expérience. Que ne suis-je aussi heureux! ou pour parler plus équitablement, nous sommes, mon cher, également malheureux. Votre mariage met un obstacle invincible aux desirs secrets que je suppose à madame de Vambures, & qui doivent naître de l'impression qu'elle a faite sur vous; & moi si j'aime, tout s'oppose à mon bonheur. Que je

ſuis à plaindre d'être né dans un rang où le cœur doit aſtreindre tous ſes mouvements aux loix rigoureuſes qu'impoſe la naiſſance!

Non, je ne dois rien vous déguiſer, M. le Comte, lui dis-je, & votre ſincérité doit régler la mienne. Mès ſentiments ſont tels que vous les avez pénétrés. Oui, j'aime madame de Vambures; car ſi ce que je ſens n'eſt de l'amour, j'oſe preſque dire qu'il n'en eſt point ſur la terre. Quand vous m'apprenez qu'elle daigne y répondre, il n'eſt point étonnant que je ſois malheureux : mais vous, mon cher protecteur, que la naiſſance & la fortune ſemblent avoir placé au-deſſus de toutes les révolutions, je ne puis concevoir l'origine de la douleur qui vous accable.

Le même motif qui vous afflige, me dit-il, fait aujourd'hui mon chagrin. Oui, l'amour nous rend tous deux infortunés. Je ſuis libre, il eſt vrai; je n'ai point encore formé les nœuds qui vous retiennent; mais c'eſt ma mere qui doit diſpoſer de ma main, & elle-même doit recevoir la loi de la Cour pour arrêter mon alliance. Mon cœur les a prévenus; ſouſcriront-ils à mon choix? Voilà ce que je n'oſe eſpérer.

Mais votre cœur, repris-je, auroit-il fait un choix indigne de mériter l'approbation des perſonnes dont vous dépendez?

Qu'on voie ici en paſſant juſqu'à quel point l'amour m'avoit aveuglé, puiſque je ne me rappellois plus les ſentiments que j'avois vu naître dans le cœur de M. Dorſan, le jour que j'avois été aſſez heureux pour lui ſauver la

vie. Je ne revins à moi que quand il reprit en ces termes :

Mon choix ne peut ſans doute être blâmé. Vous connoiſſez aſſez madame de Dorville, pour juger ſi j'ai pu me défendre contre ſes charmes. Non, je ne goûterai jamais de vrai bonheur qu'en partageant ma fortune avec elle. J'ai été aſſez heureux pour augmenter ſon aiſance ſans la faire rougir. Vous m'avez parlé d'un procès conſidérable qu'elle avoit autrefois perdu par la faveur de ſa partie; cette affaire n'étoit jugée qu'en premiere inſtance, & la fortune de ſon mari ne lui avoit pas permis de la ſuivre. J'ai vu ſon Procureur, que j'ai envoyé chez cette Dame, comme s'il y venoit de ſon propre mouvement, pour l'engager à reprendre ſon inſtance, en l'aſſurant qu'il ſe chargeoit des riſques : elle n'a conſenti qu'avec peine à prêter ſon nom. Elle vient de gagner ſon procès, & eſt à préſent dans ſa Terre, ſans qu'elle ſache comment cette affaire a été conduite.

Elle n'en a appris que le ſuccès. Cette poſition nouvelle de madame de Dorville ſemble quelquefois me permettre d'eſpérer ; mais que cet eſpoir eſt traverſé par de terribles craintes !

J'avoue que toute cette conduite, jointe aux lumieres de la raiſon, qui n'étoient point offuſquées par la politique, me faiſoient regarder les ſentiments de M. Dorſan comme très-légitimes. Le cœur, me diſois-je, parle bien ici ; & c'eſt le ſeul dont on doit prendre conſeil pour former une union de

cette importance. Calculer les revenus ou eplucher la naiſſance, marquent une ame trop tranquille pour que l'amour ſoit de la partie.

Je me trouvois confirmé dans cette idée par ma propre expérience. J'avois pris mademoiſelle Haberd pour ſon bien : je menois une vie douce avec elle ; mais mon cœur, comme on le voit, n'y trouvoit pas à ſe fixer. De temps à autre le charme des ſens étourdiſſoit l'ame : mais ſi la tendreſſe avoit toujours eu autant d'empire ſur moi, que je m'appercevois qu'elle en prenoit depuis que je connoiſſois le fond des ſentiments de madame de Vambures, j'aurois été infailliblement malheureux.

On juge aſſez d'après ces réflexions, quelle fut la réponſe que je fis à M. le Comte de Dorſan. Je lui déclarai franchement que le parti que je prendrois à ſa place, s'accorderoit certainement avec les réſolutions que je le ſoupçonnois d'avoir formées. C'eſt par cette voie, lui dis-je, qu'à la campagne, où je ſuis né, les mariages ſont ordinairement heureux. Un enfant n'y craint preſque jamais de ſe tromper en nommant ſon pere ; quand, avec toutes ces dépendances de la Ville & de la Cour, on voit preſque toutes les maiſons pleines de fils & de filles qui, en bonne juſtice, n'auroient aucun droit à la ſucceſſion qu'on eſt forcé de leur laiſſer recueillir.

Que je ſuis charmé de vous voir dans ces

ſentiments, reprit le Comte en m'embraſſant! Je ne puis reſter plus long temps; je viendrai vous prendre entre midi & une heure pour nous rendre chez madame de Vambures, qui doit avec moi vous conduire chez les perſonnes qui ſe ſont employées pour vous.

Je le reconduiſis à ſon carroſſe, en lui renouvellant les témoignages de ma reconnoiſſance. Dès qu'il fut parti, je remontai auprès de mon épouſe, à laquelle, à travers mille tranſports de joie, je fis part au ſujet de la viſite que j'avois reçue de M. le Comte Dorſan. Elle ne parut pas recevoir cette nouvelle avec la même ſatisfaction que je lui marquois: cependant il eſt encore bon d'avertir que M. le Comte fut le ſeul à qui j'attribuai cette faveur auſſi grande qu'ineſpérée; je craignois en nommant madame de Vambures, d'offrir matiere à la jalouſie que j'avois déja reconnue deux fois auſſi facile que prompte à s'enflammer dans le cœur de ma femme.

Qu'avez-vous donc, ma chere, lui dis-je? Vous paroiſſiez ſouhaiter que je fiſſe quelque choſe, & lorſque mon avancement ſe décide, il paroît vous affliger?

Je ſuis charmée, me dit-elle, de la place qu'on vous a donnée; mais cela vous obligera à voyager, & pendant ce temps je ſerai éloignée de vous. D'ailleurs, que j'appréhende de ne pas jouir plus long-temps de la vue de votre fortune!

Cette idée, qui paroiſſoit me préſager une

désunion prochaine, me fit mêler mes larmes à celles qui terminerent le discours de mon épouse. Je tâchai de la rassurer contre ce fâcheux pronostic, auquel j'avouerai que je ne voyois nulle apparence. Quand je crus la voir plus tranquille, je la quittai, en l'embrassant, pour me disposer à être prêt à l'arrivée de M. le Comte de Dorsan, qui vint à l'heure indiquée.

Ma femme me chargea de faire ses excuses à ce Seigneur, de ce qu'elle ne pouvoit le remercier de la protection dont il vouloit bien m'honorer; son indisposition fut le prétexte, mais un chagrin étonnant en étoit la véritable cause. Arrivé chez madame de Vambures, j'employai tout l'art que la réflexion avoit pu me suggérer, pour lui faire un abord qui confirmât les dispositions dans lesquelles elle étoit à mon égard. Il étoit impossible que mes politesses ne se ressentissent pas de la gêne où je me mettois. L'expérience m'a démontré depuis qu'on gagne davantage à laisser agir la nature: en effet, il falloit que cette Dame fût bien prévenue en ma faveur, pour ne s'être pas rebutée de l'air contraint que je devois avoir dans cette visite que je lui fis.

Si je faisois une révérence, mes yeux accompagnoient mes pieds pour en regarder la position. Quand je voulois tourner un compliment, le terme propre m'échappoit pour en vouloir un plus noble; & me perdant dans un cahos de synonymes, je m'arrêtois au moins convenable de tous. Telle fut ma premiere

entrée chez madame de Vambures. Quoique mon embarras ne lui échappât pas, j'eus cependant lieu d'être content de la façon gracieuse avec laquelle cette Dame me reçut; & si je m'apperçus alors, quoiqu'un peu tard, du ridicule que je me donnois, je ne dus ma découverte qu'à la réflexion; car j'eus beau consulter les yeux de madame de Vambures, il me parut toujours que mon petit être la satisfaisoit également. Il fallut faire les visites projettées : jugez de notre étonnement commun ! les premieres personnes que nous allâmes remercier, furent Messieurs de Fécour & Bono. Le premier me reçut avec un froid qui surprit tout le monde; car c'étoit lui qui au nom de madame de Vambures, dont il étoit allié, avoit le premier souscrit.

Le second, au contraire, parut fort satisfait que le choix me regardât. Je suis charmé, dit-il à mes Protecteurs, que vous vous soyez intéressé pour ce jeune homme, il fera quelque chose : enfin, le voilà le pied à l'étrier, c'est à lui d'avancer maintenant; mais il faut qu'il parte incessamment. Je tiendrai la parole que je vous ai donnée, Madame, dit-il à madame de Vambures; je lui donnerai un homme pour faire les tournées avec lui, & arranger ses affaires; il sera même en état de l'instruire; car il est bon qu'il sache quelque chose; mais il le paiera au moins; car nous ne pouvons nous charger de ces frais, qui sont assez considérables.

Ne soyez pas inquiet, lui dit madame de

Vambures, nous venons pour vous remercier & non pas pour vous être à charge.

A charge, à moi reprit Bono. Oh ! ma foi, non. Il faut donner ces places, peu m'importe qui les obtienne. Je suis charmé que cela vous ait fait plaisir ; mais voilà ce qu'on n'a jamais vu, un homme qui n'a jamais rien fait, & qui sans doute ne fait rien, occuper ces sortes de places ; (j'ai prévenu dans ma quatrieme partie que cet homme-ci étoit bon, mais qu'il n'avoit pas la langue légere :) au reste, continua-t-il, Fécour nous a fermé la bouche en nous disant qu'il n'étoit pas pour rester là, & qu'il ne prenoit cet emploi qu'*ad honores*, & qu'en conséquence nous n'aurions point à nous plaindre. J'ai fait de mon côté ce que j'ai pu : car la personne que je lui donne pour commis auroit eu sa place, si ce jeune homme n'avoit éré présenté par Madame.

M. de Dorsan l'assura qu'on ne manqueroit à rien de ce qu'il conviendroit de faire, & qu'il se rendoit garant de tout. Il prononça ces paroles avec un air de grandeur qui ne permit à Bono d'y répondre par une profonde inclination, accompagnée de ce peu de mots bien satisfaisants pour moi : » sous votre pro» tection, Monsieur, il fera un chemin rapi» de. »

Nous nous disposions à nous retirer, quand Bono, d'un air sans façon, dit qu'il s'étoit flatté que nous lui ferions l'honneur de dîner chez lui. (Gonfle-toi, mon cher de la Vallée ; nous

lui ferions l'honneur !) Celui qui autrefois s'étoit trouvé fort heureux de faire mille compliments à dame Catherine pour avoir l'honneur de manger avec elle & dans sa cuisine, aujourd'hui marche de pair avec les Grands. On parle du Comte, d'une Marquise & de lui sans distinction ! Eh ! qui ? Un Financier. La proposition ayant été acceptée, on ne tarda pas à se mettre à table.

La compagnie m'y parut aussi nombreuse que bigarrée. C'étoient gens de tout état & de tout rang, auxquels souvent le maître du logis étoit obligé de demander le nom, quand il vouloit s'en servir. M. Bono, placé entre M. de Dorsan & madame de Vambures, à la droite de laquelle j'étois rangé, les entretenoit : pendant qu'un petit étourdi, qu'à ses gesticulations on auroit pris pour un baladin, s'acquittoit du soin de dédommager le reste de la compagnie de la distinction que M. Bono accordoit à ses voisins.

La table fut somptueusement servie ; tout s'y renouvelloit : on y oublioit la saison & le temps. J'y vis ce raffinement inventé par la gloutonnerie financiere, de faire doubler tous les services, & je n'avois d'embarras qu'à savoir sur quoi m'arrêter.

Le champagne ne parut pas, que notre étourdi commença à proposer à la compagnie la lecture de quelques pieces fugitives, faites en l'honneur de l'hôte de la maison. Chacun y applaudit, & M. Bono, d'un coup de

tête réservé, remercia l'auteur de la proposition qu'il avoit faite, & l'assemblée de l'acquiescement qu'elle venoit d'y donner : il me parut, en se relevant, gonflé de la moitié. La lecture se fit au milieu des acclamations de toute la compagnie. On félicita le lecteur de l'heureuse invention. D'un ton modeste il en refusa d'abord les honneurs, & ce ne fut qu'à force d'opiniâtreté qu'on le força de dire ; cela n'en vaut pas la peine, Messieurs, vous me faites rougir ; & à l'abri de cette apparente humilité, il se chargea d'en faire sortir toutes les beautés.

J'avoue que je ne les sentois pas ; j'attribuois mon insensibilité à défaut de connoissance, quand en jettant un coup d'œil sur M. de Dorsan, je vis qu'il haussoit les épaules. Madame de Vambures paroissoit souffrir, mais n'osoit rien dire, parce que madame Bono, qui étoit vis-à-vis son mari, étoit enthousiasmée du merveilleux de ce qu'on venoit de lire.

Peut-être cet homme s'apperçut-il qu'il lui manquoit notre suffrage, car il avoit le visage animé, lorsqu'il adressa ces paroles à M. de Dorsan.

Monsieur, lui dit-il, je ne sais si vous avez entendu parler d'une épithalame campagnarde, faite au sujet d'un mariage de madame de Ferval avec le Chevalier des Brissons.

Chacun de nous se regarda, & sans faire attention que M. le Comte n'avoit point répondu,

je m'adressai au Poëte: mais, M. lui dis-je, je croyois M. le Chevalier à son régiment.

Tout le monde l'a pensé comme vous, me répondit-il; mais c'étoit une feinte. Madame de Ferval qui s'en est amourachée, depuis une rencontre tout-à-fait singuliere, étoit partie pour se rendre à une de ses Terres; le Chevalier l'y a suivie quelques jours après, & elle vient de mettre entre ses mains sa personne & ses biens. Cette bonne femme, à force d'avoir badiné l'amour sous le masque de la dévotion, s'en voit à la fin dupe à son tour: elle le mérite bien. Le Chevalier est un jeune fou, qui faute de biens s'attachoit à tout ce qui se présentoit, dans l'espoir de trouver quelque bonne poule à plumer: celle-ci s'est présentée, il n'a point manqué son coup, il en a profité: il a bien fait; aussi c'est sur madame de Ferval que tombe tout le fiel du Poëte campagnard qui a composé cette épithalame.

Pendant que notre homme déployoit son papier avec précaution, madame de Vambures me jetta un coup d'œil de satisfaction, qui me disoit: on vous a parlé de ce rival, est-il à craindre? J'en compris le sens à merveille, mais j'affectai de craindre qu'on ne nous interprétât en lui répondant, & je me contentai de baisser les yeux en souriant, dans la juste appréhension où j'étois qu'elle ne lût dans mes regards embarrassés, qu'elle avoit une rivale de mon côté bien plus à redouter. Un certain morne que je sentis se répandre sur mon visage m'inquiéta; je travaillai

à le corriger au plutôt, & il faut croire que j'y rèussis; car elle ne parut pas avoir le moindre soupçon de ce qui se passoit dans mon esprit; du moins je dus l'augurer à la gaieté qu'elle témoigna pendant la lecture de l'épithalame.

Quoiqu'elle fût assez bien écrire, je me contenterai de dire que toutes les ressources de madame de Ferval, pour renouveller & diversifier ses plaisirs sans redouter la censure, y étoient dépeintes avec une naïveté & un sel qui faisoient autant admirer la piece, qu'ils révoltoient contre son héroïne. M. Jacob y jouoit un rôle qui n'étoit pas aussi favorable à sa valeur que la délivrance de M. de Dorsan; mais cette circonstance étoit dépeinte avec des couleurs si singulieres, que, sans le nom qui me blessoit l'oreille, je crois que j'y aurois applaudi. Cette piece fut universellement goûtée; malgré cela le lecteur ne voulut pas se l'approprier, parce qu'il prétendoit qu'il y avoit quelques expressions basses qui se sentoient d'un Poëte des champs. Enfin, on se leva de table, & chacun insensiblement s'en alla: nous nous disposâmes même à nous retirer. Quand compte-t-il partir? demanda M. Bono. Dans quelques jours, répondit M. de Dorsan. Le plutôt sera le mieux, reprit Bono. Il nous reconduisit ensuite jusqu'au carrosse; & là, comme on alloit donner le coup de fouet: Eh! à propos, me dit M. Bono, cette petite femme que j'ai vue à Versailles avec vous, qu'est-elle devenue? La.... la....

M. de Dorsan piqué de cette façon de s'exprimer, l'interrompit avec vivacite. C'est de ma-

dame de Dorville dont on vous parle ſans doute, me dit-il.

Oui reprit Bono ; juſte, la Dorville : que fait-elle ? Elle n'eſt pas venue me voir : comment ſe porte ſon mari ?

M. de Dorville eſt mort, lui répondis-je. Oui, reprit M. de Dorſan, indigné. Oui, M. de Dorville eſt mort, & madame de Dorville eſt veuve, & elle n'a par conſéquent plus beſoin d'emplois. J'en ſuis fâché, dit M. Bono en nous ſaluant, & il ſe retira.

A quoi s'adreſſoit ſa phraſe : j'en ſuis fâché ? Je ſuis certain qu'il n'en ſavoit rien lui-même, comme j'aſſurerois que M. Bono n'avoit pas pris garde à la colere qu'il avoit cauſée à M. de Dorſan : il étoit naturellement bon, mais c'étoit un de ces caracteres dont la ſimplicité va juſqu'à la dureté, ſans y faire attention.

Quelle vivacité ! dit alors madame de Vambures au Comte de Dorſan ; vous paroiſſez prendre bien de l'intérêt à madame de Dorville.

Oui, Madame ; loin de le nier, lui répondit le Comte, je m'en fais gloire. Ces miſérables, parce que leurs richeſſes les mettent au-deſſus du commun, s'imaginent qu'ils peuvent impunément mépriſer la nobleſſe ſans opulence. Je ne ſuis pas aſſez infatué d'un grand nom, pour croire que tous les égards lui ſoient dus ; mais je penſe que quand, malgré l'indigence, la nobleſſe fait ſoutenir ſon rang, elle n'en a que plus de droits ſur notre eſtime.

J'en conviens, reprit cette Dame : la naiſſance eſt accidentelle à l'homme ; mais une naiſ-

ſance qu'accompagne la vertu, eſt digne des plus ſinceres hommages: mais avouez à votre tour, Comte, que ſi vous n'aviez pas quelque liaiſon intime avec madame de Dorville, vous auriez été moins agité d'une expreſſion qui, dans la bouche de Bono, n'eſt d'aucune conſéquence.

Ne ſoupçonnez rien, je vous prie, reprit le Comte, d'injurieux à cette Dame. J'admire plus ſa vertu, que je n'eſtime ſa beauté, qui a cependant tout mon cœur. Je ne doute point de votre diſcrétion, & je ne fais point difficulté de vous découvrir mes ſentiments. Oui, ſi ma main dépendoit de moi, j'irois dans l'inſtant la ſupplier à genoux de l'accepter.

Mais eſt-ce qu'elle ignoreroit vos diſpoſitions, lui dis-je? Si elle les ſait, reprit ſur le champ madame de Vambures, elle ne peut y être inſenſible. Qui pourroit rejetter d'auſſi beaux ſentiments? Eh! ſi cette Dame penſe auſſi bien que vous, Comte, je ne puis vous blâmer.

J'ai peu joui de l'avantage de la voir, nous répondit le Comte; ſon état de veuve m'a preſcrit des loix que ſuivoit foiblement mon reſpect, quand ſes affaires l'ont entraînée à la campagne. Je ne vous cacherai pas cependant qu'elle connoît ce que je penſe. Je vous dirai même que je crois m'être apperçu que mes ſentiments lui ſont chers; mais ſa ſituation & ma naiſſance lui ont impoſé juſqu'à préſent un rigoureux ſilence. Tout cela s'eſt manifeſté dans la derniere viſite que je lui rendis avant ſon départ. Elle avoit la force de me donner des conſeils contre mon amour. Je lui en fis mes plaintes: & en effet,

j'étois pénétré de douleur, lorſque les larmes qui couvroient ſon viſage m'apprirent qu'elle combattoit ſes propres ſentiments en travaillant à détruire les miens.

Ah! Comte, s'écria madame de Vambures, de pareils ſentimens tiennent lieu de naiſſance, de beauté & de fortune. Si je vous plains des obſtacles que vous aurez à eſſuyer, je vous admirerai ſi vous êtes inébranlable. Oui, il n'y a rien de ſi précieux qu'on ne puiſſe, qu'on ne doive même ſacrifier à une ſi noble façon d'aimer.

Que vous m'enchantez! s'écria à ſon tour le Comte. Si vous connoiſſiez celle que j'adore, vous l'aimeriez vous-même. M. de la Vallée l'a vue, il peut vous dire ſi j'exagere.

Je vis que madame de Vambures interrogeoit mes yeux pour y lire l'impreſſion que cet entretien faiſoit ſur mon ame. Quoi! vous paroiſſez inſenſible? me dit-elle en s'appercevant que je l'avois découverte.

Non, Madame, répondis-je; mais je ſuis ſi enchanté de la façon dont vous entrez dans les ſentiments de M. le Comte, que j'eſtimerois heureux celui qui auroit l'avantage de vous en faire agréer de pareils. Peu inquiete de ſon origine, vous ne regarderiez que ſon amour: & voilà ce que j'admire.

Vous ne vous trompez pas ſur ma façon de penſer, me dit-elle: oui, je n'écouterai que mon cœur pour donner ma main; & je m'eſtimerai heureuſe ſi je rencontre le même avantage.

Pouvez-vous, repris-je avec une vivacité que je ne me connoiſſois pas; pouvez-vous être vue

ſans faire naître ces ſentiments parfaits que vous reclamez ? Il eſt encore des cœurs capables d'apprécier le mérite, & vous réuniſſez tout ce qu'il faut pour gagner leur ſuffrage.

Madame de Vambures, qui s'apperçut que la converſation devenoit animée, & qu'elle commençoit à en faire l'intérêt, prit M. le Comte par le bras, en lui diſant : à quoi rêvez-vous donc, Comte ? Aux moyens de faire mon bonheur, lui dit-il ; & j'y réuſſirai.

Cette repriſe de M. de Dorſan renouvella les craintes qu'avoit eues cette Dame de ſe trouver de nouveau impliquée dans une converſation ſérieuſe, & pour s'en débarraſſer, elle tourna l'entretien ſur mes affaires. M. de Dorſan lui dit que tout étoit arrangé, & que je pouvois partir dès le lendemain ſi je voulois ; qu'il avoit pourvu à tout, & que dès que je ſerois décidé, il m'enverroit ſa chaiſe de poſte & deux de ſes domeſtiques.

Sa fortune, reprit madame de Vambures, lui permet-elle de faire une tournée auſſi longue ? Tout eſt arrangé, j'ai eu l'honneur de vous le dire, reprit M. de Dorſan ; n'ayez point d'inquiétude. Mais, dit cette généreuſe Dame, ſon avancement eſt notre ouvrage en commun, je veux, comme vous contribuer à le ſoutenir dans ſon emploi.

A ces mots je me jettai ſur ſa main, que je couvris de mille baiſers, pendant que M. le Comte lui diſoit : cela ne regarde point monſieur de la Vallée, ce ſont nos affaires, nous

les arrangerons bien ensemble. Madame de Vambures pria alors M. le Comte de faire arrêter, parce qu'elle se trouvoit devant une maison où elle devoit passer la soirée. Je descendis le premier, j'eus l'honneur de lui présenter la main, & je me servis de cette circonstance avantageuse pour la remercier de nouveau dans des termes qui devoient plus flatter son amour que sa générosité.

J'avoue que je n'aurois pu bien démêler ce qui pouvoit dicter mes paroles. Je n'avois pas envie de tromper, mais j'étois entraîné par des sentiments dont je n'étois plus le maître. Laissez quelque jour à une passion, elle fera plus de chemin que souvent on ne pensera lui en permettre. Si cette passion est l'amour, la pente que notre cœur a naturellement pour ses attraits, lui donne un cours bien plus difficile à retenir. Eh! qui s'emploie à y mettre des bornes! Tout, au contraire, dans nous-mêmes concourt à l'étendre. Ainsi on ne doit point être surpris si, malgré mon mariage, & quoique M. de Dorsan m'eût donné une haute idée de la vertu de madame de Vambures, je profitois de toutes les occasions pour lui marquer ma tendresse. J'oubliois, dès que je la voyois, mon devoir, & le respect que je lui devois; car l'un & l'autre étoient également combattus par ma conduite.

En quittant madame de Vambures, M. le Comte me reconduisit chez moi, où, de concert avec mon épouse, dont l'état pa-

roiſſoit toujours le même, mon voyage fut fixé au troiſieme jour. Pendant cet intervalle je vis mon frere, que ſa femme tourmentoit avec le même acharnement; je le conduiſis dans l'endroit où j'avois placé ſes fils, dont on nous fit concevoir une grande eſpérance. Le temps que ces occupations ne m'enleverent pas, je le donnai tout entier à calmer les tendres inquiétudes de ma femme, dont l'état empiroit chaque jour.

Sur le ſoir du ſecond jour, M. de Dorſan, chez lequel j'avois envoyé, & que l'on m'avoit dit en campagne, vint me voir, & me dit dans un tranſport de joie inexprimable, cher ami, je ſuis aimé, je n'en puis plus douter; madame de Dorville a daigné m'en aſſurer, & je n'ai plus à combattre que les chimeres dont une folle ambition prétend nous tyranniſer; mais je les terraſſerai, & dès que ſon cœur eſt pour moi, je n'oſe plus douter de mon triomphe.

Si je pris part à ſa joie, comme le méritoit l'amitié dont il m'honoroit, j'avoue que la réflexion me fit payer cher ce ſentiment; car je me repréſentai que rien ne paroiſſoit me permettre un ſemblable eſpoir. Néanmoins je lui propoſai d'aller enſemble chez madame de Vambures.

On ſera ſurpris que je n'y aie pas encore paru; l'étonnement ceſſera dès qu'on fera attention qu'ennemi déclaré de toute diſſimulation, je devois redouter un tête-à-tête avec cette Dame. Après les derniers entretiens, qu

avoient dû lui faire connoître ce que je pensois, & qui m'avoient mis dans le cas de pouvoir soupçonner les sentiments qu'elle avoit pour moi, je n'aurois pu me trouver seul avec elle, sans lui faire une déclaration en forme. Elle ne pouvoit avoir pour but que de la tromper par l'apparence des désirs auxquels mon mariage s'opposoit, ou que de lui faire une injure qu'elle ne m'eût peut-être jamais pardonnée. Dans ce cruel embarras, je crus devoir attendre le retour de M. de Dorsan ; aussi dès que je le vis, je lui proposai de m'aider à remplir ce devoir de politesse & de reconnoissance : mais il me répondit que dès le même soir dans lequel nous avions quitté cette Dame, elle étoit partie pour aller à sa campagne.

J'admirai cette singularité qui faisoit que nous nous fuyions l'un & l'autre dans un temps où les premiers propos éclaircis sembloient nous prescrire une entrevue prochaine. Je conçus que cette Dame, par délicatesse, avoit voulu, à la veille de mon départ, éviter une déclaration qui le lui auroit rendu plus sensible, mais contre laquelle mon mariage, qu'elle gnoroit, la mettoit en sûrete.

M. le Comte de Dorsan me dispensa de la visite que je voulois lui faire ; & en me quittant, comme je devois partir le lendemain de bonne heure, il me remit, de la part de madame de Vambures, une bourse qu'il ne voulut jamais me permettre d'ouvrir en sa pré-

ſence. Je voulois voir ce qu'elle contenoit ; mais il partit comme un éclair, en me priant de lui écrire ſouvent, & en promettant à ma femme qu'il viendroit ſouvent la conſoler de l'abſence de ſon ami.

Il ne fut pas parti que ma femme devint inconſolable, en me répétant qu'elle croyoit qu'elle n'auroit plus le plaiſir de me revoir. Pour moi je ne partageois plus ſes frayeurs ; & j'oſe dire que, ſi cette tendre épouſe avoit été moins aveuglée par la tendreſſe qu'elle me portoit, elle auroit trouvé au moins beaucoup d'inſenſibilité dans les adieux que je lui fis.

Je partis le lendemain en poſte ; j'arrivai à Rheims, où je trouvai mon commis qui m'y attendoit : je paſſai quelque temps à m'inſtruire avec lui des fonctions de mon emploi, & je puis dire, ſans me flatter de beaucoup de pénétration, en ce peu de temps je me mis au fait du principal.

A peine y avoit-il un mois que j'étois dans cette ville, que je reçus une lettre de M. de Dorſan, dont le ſtyle m'étonna. Chaque ordinaire je recevois de ſes nouvelles, par-tout je voyois un ſtyle badin & folâtre ; mais celui de cette derniere me paroiſſoit contraint & étudié. Enfin, je vins à un article dans lequel il m'apprenoit que ma femme étoit fort mal, mais que, comme on ne déſeſpéroit pas encore qu'elle ne ſe rétablît, il me prioit de ne point quitter mes affaires, & me montroit l'importance de ne point abandonner mon poſte ſans une permiſſion expreſſe ; enfin, il me conjuroit de

ne point m'alarmer, & de me reposer sur lui.

Après avoir pris lecture de cette lettre, je restai interdit. Tant d'empressement à m'engager de rester en Province, quand on m'annonçoit que ma femme étoit fort mal, me fit ouvrir les yeux, & je ne doutai plus qu'elle ne fût morte : un froid me saisit aussi-tôt, je reprenois cette lettre & je la remettois sans la lire. J'étois encore dans cette agitation violente, quand un des laquais que m'avoit donné M. de Dorsan, vint m'avertir qu'un Grand-Vicaire du diocese, & parent de son maître, demandoit à me parler. Je fus au-devant de lui.

Après quelques questions sur les arrangements que j'avois pris avec mademoiselle Haberd en l'épousant, il m'ajouta qu'elle étoit morte sans donner d'autres signes de maladie que la foiblesse que je lui avois connue. Je ne pus refuser des larmes à sa mémoire, & je puis dire qu'elles étoient sinceres.

Monsieur, me dit-il, M. de Dorsan a fait jusqu'à présent tout ce qui dépendoit de lui pour vous épargner la douleur de rentrer si-tôt dans votre maison : mais maintenant vous devez vous y rendre au plutôt ; car mademoiselle Haberd l'aînée a fait mettre le scellé chez vous, & je vous apporte une permission d'interrompre votre tournée.

Je ne perdis pas de temps, & je partis la même nuit. Arrivé chez moi, je pris le deuil, & par les soins de M. de Dorsan, j'eus bientôt arrangé le principal de mes affaires.

A peine étois-je de retour, que j'eus la

visite de M. Doucin, ce vénerable Directeur de mademoiselle Haberd.

Je crois que vous me connoissez, me dit-il en entrant. Je viens de la part de mademoiselle Haberd l'aînée. Cette bonne fille attend de votre équité que vous lui remettiez les biens de sa sœur. Je vous crois trop honnête homme pour vouloir lui enlever une succession qui lui appartient par les droits du sang.

Si vous croyez, lui répondis-je, que je vous connoisse, je suis étonné que vous osiez venir ici. Ma belle-sœur n'a rien à prétendre sur la succession de ma femme, & votre équité, autant que votre état, doit l'engager à éviter de mauvais procédés qui ne l'avanceront de rien.

Il affecta long-temps ce ton doucereux pour tâcher de me fléchir; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur mon esprit, & peut-être ayant jugé par mes réponses qu'il ne pouvoit se flatter de réussir daus son projet: nous verrons, me dit-il, qui de vous ou de moi l'emportera.

Je ne pus m'empêcher de rire en voyant cette affection cordiale d'un Directeur, qui lui rendoit propres les intérêts de sa pénitence. Je le laissai sortir en fureur, sans même le reconduire.

Cette impolitesse procéda moins d'un esprit de colere, que de la timidité que mon ignorance en procédure m'avoit inspiré en entendant ses menaces.

J'appris dès le même jour cette scene à M. de Dorsan, qui me conduisit chez son Avocat: il me dit de rester tranquille, & qu'il se char-

geoit de ſuivre cette affaire, ſans que je duſſe m'en inquièter davantage.

Je reſtai néanmois un mois à Paris, pendant lequel j'étois journellement aſſailli par madame Alain, qui avoit jetté les yeux ſur moi pour établir ſa fille Agathe. Je ne parvins à m'en débarraſſer qu'en bruſquant un peu cette bonne femme.

J'allois retourner en Champagne, quand M. de Dorſan me fit dire que madame de Vambures étoit de retour, & qu'il falloit que je m'y rendiſſe dans le jour. Je ne balançai pas à lui obéir; je craignois moins alors ſa préſence, quoique mon ajuſtement me ſemblât un reproche parlant de diſſimulation.

Quel lugubre appareil, me dit cette Dame en arrivant! Je vous croyois encore en Province. Je me ſuis rendu à Paris, Madame, lui répondis-je, par ordre de M. le Comte de Dorſan pour mettre ordre à mes affaires. La mort de ma femme... Comment de votre femme! reprit-elle vivement. Qu'eſt-ce que cela veut dire? Dorſan ne m'a jamais dit que vous fuſſiez marié: elle reſta-là un moment à rêver.

Je profitai dans l'inſtant pour me jetter à ſes genoux. Excuſez, Madame, lui dis-je, le ſecret que M. le Comte: par zele pour mes intérêts, a cru devoir vous faire; il appréhendoit peut-être....

Eh! qu'appréhendoit-il? dit-elle en m'interrompant. Croyoit-il que je vous aurois obligé avec moins de zele? Soupçonnoit-il, pourſuivit-elle d'un air ému, que ma bonne volon-

té eût quelques vues auxquelles ce mariage fût contraire?

Non, Madame, repris-je, M. de Dorſan vous connoît trop bien, il ſait trop qui je ſuis, pour croire que vous daigniez deſcendre juſqu'à moi, quand il auroit pu ſoupçonner que je fuſſe aſſez téméraire pour porter mes yeux juſqu'à vous.

Eh! relevez-vous donc, me dit-elle: je vous l'ai dit, ce ne ſera poins la diſproportion des rangs qui gênera jamais mon inclination: ſi je me mariois un jour, je ne conſulterois que mon cœur & celui de la perſonne pour laquelle le mien décideroit.

Ah! Madame, lui dis-je dans un mouvement que je ne pus arrêter, ſi votre cœur doit chercher qui vous aime, qui vous adore, ne doit-il pas ſe fixer aujourd'hui?

Que voulez-vous donc dire, reprit-elle toute troublée? Mais je crois que vous êtes fou. Votre femme eſt à peine enterrée, & vous venez me parler d'amour! C'eſt mal diriger votre plan; & cette vivacité, loin de vous faire gagner mon cœur, feroit capable de diminuer mon eſtime.

Daignez, lui dis-je, ne me point condamner ſans m'entendre. Sachez l'hiſtoire de mon premier mariage, connoiſſez comment les nœuds ont été formés, & vous verrez qu'un motif étranger à l'amour le décida. Oui, s'il eſt permis de le dire ſans vous offenſer, vous êtes la premiere qui ait reçu l'hommage de mon cœur.

Je ferai charmée d'être inſtruite, me dit-elle : comme je veux abſolument décider votre fortune, il eſt important que je vous connoiſſe.

Sous quelle forme ingénieuſe l'amour véritable ne cherche-t-il pas des raiſons pour ſoutenir ſon feu, même lorſqu'il croit entrevoir des motifs de le détruire ! Plus il eſt ſincere, & moins il manque de reſſources au beſoin.

Il feroit ſuperflu de répéter tout ce que j'ai dit ci-deſſus : il ſuffira de ſavoir que je fis un récit auſſi naïf à madame de Vambures, que je l'ai fait juſqu'ici au public. Vous voyez, ajoutai-je alors, Madame, ſi l'amour a eu quelque part à mon union avec mademoiſelle Haberd ; par une ſuite de ma ſincérité, je dois vous avouer que vous êtes la premiere beauté qui m'ayez rendu ſenſible ; mais que cette ſenſibilité eſt d'autant plus cruelle, qu'il m'eſt moins permis d'en concevoir quelqu'eſpérance.

Je ſuis flattee des lumieres que vous venez de me donner, me dit cette aimable Dame, puiſque je puis vous rendre mon eſtime Votre diſſimulation avoit alarmé ma gloire J'en ſuis déſabuſée ; il n'eſt temps maintenant que de penſer à votre fortune. Eh ! que me fait la fortune, ſi je ne puis mériter vos bontés lui dis-je d'un air pénétré de douleur.

Soyez content, la Vallée, me dit-elle, de mes diſpoſitions préſentes ; je ne puis vous dire d'eſpérer : vous connoiſſez ma façon de penſer, que cela vous ſuffiſe. Un œil adouci, & qui me parut ſatisfait, ſembloit m'en dire mille fois davantage que la bouche n'en exprimoit.

Entraîné par un mouvement de joie, je me précipitois de nouveau à ses pieds, comptant la forcer à s'expliquer plus clairement, quand un bruit qui se fit entendre dans l'anti-chambre, l'obligea de m'arrêter. C'étoit M. le Comte de Dorsan.

Je viens à vos ordres, dit-il à madame de Vambures. Peut-être suis-je importun, ajouta-t-il en souriant & en me regardant d'un air malin; mais comme un intérêt commun m'amene, j'espere qu'on ne m'en voudra pas de mal.

Non, Comte, répondit sur le champ madame de Vambures; vous n'êtes point de trop, car je veux vous parler. Il est question de m'aider de votre crédit pour achever l'établissement de M. de la Vallée. Bono, que je vis hier, m'en ouvrit un moyen. C'est un bon homme que ce Bono!

Oui, Madame, reprit le Comte, l'intérêt qu'il prend à M. de la Vallée me le fait estimer: vous pouvez compter sur moi; mais je vous avouerai, dit-il encore en badinant, que si je ne voyois mon ami sous cet extérieur mortuaire, je serois plus étonné de votre zele, que le mien ne peut vous satisfaire. Je ne pénetre jamais mes amis, continua-t-il sur le même ton; mais je souhaite qu'un état décent le mette au plutôt dans un rang plus proportionné aux bontés dont vous l'honorez.

La fortune n'a point de privilege auprès de moi, reprit d'un air badin madame de Vambures; M. de la Vallée n'aura plus be-

foin de moi, quand fon chemin fera fait. Je me fuis prêtée volontiers à ce que vous avez fouhaité de moi pour fon avancement; mais je crois qu'il demande, fi rien ne les retient à Paris, qu'il aille pourfuivre fa tournée.

Mais je fuis menacé, dis-je alors, d'un procès de la part de ma belle-fœur.

Ne craignez rien de ce côté, me dit M. de Dorfan. J'ai vu Doucin, & je crois qu'il portera fa pénitence à refter tranquille : mais quand il n'exécuteroit point ce qu'il m'a promis, vous ne devriez pas être plus inquiet de fes menaces.

M. le Comte, qui apperçut fans doute aux yeux de madame de Vambures & aux miens, qu'ils vouloient fe communiquer quelque chofe, fe retira, en chantant, vers une fenêtre qui donnoit fur une place. Qu'il eft facile à M. de Dorfan, dis-je auffi-tôt à cette Dame, de me confeiller de n'avoir aucune inquiétude! mon cœur a des intérêts plus preffants que ceux de ma fortune, & l'abfence que vous me prefcrivez...... Je ne pus achever, tant j'étois accablé de triftefle.

Ne vous chagrinez pas, répondit avec douceur cette Dame; fongez que je vous l'ordonne, & que je veux être obéie.

Si du moins il m'étoit permis de vous écrire, repris-je? Vous l'ai-je défendu, me dit-elle? Il fera même impoffible que je ne fois forcée de vous répondre fur les vues que j'ai pour votre fortune.

M. de Dorsan, qui nous rejoignoit, fit décider mon départ, & je quittai madame de Vambures, dont les yeux sembloient me renouveller l'ordre d'être tranquille. Peut-être pour m'aguerrir, M. le Comte prit la main de madame de Vambures, qu'il baisa en la quittant ; je me hasardai en tremblant de prendre la même liberté, & je dois avouer que cette complaisance fut accordée avec une distinction marquée en ma faveur.

On sera sûrement étonné de cette scene ; on verra en effet peu d'exemples d'un homme qui, dans les premiers jours d'un deuil pris pour la mort de sa femme, ait déja poussé si loin les avances d'un second mariage ; mais outre que dans tout le cours de ma vie il a semblé que j'étois né pour renverser les loix ordinaires, d'ailleurs si l'on se met à ma place tout l'étonnement cessera.

En effet, marié sans inclination, veuf lorsque je commence à en prendre pour un objet que la reconnoissance m'oblige de voir, je doute que qui que ce soit eût laissé échapper une occasion aussi favorable. Si ces raisons ne suffisent pas, je l'ai fait, & l'on doit le lire.

En sortant de chez madame de Vambures, je me rendis chez mon frere, que je trouvai dans le dernier embarras. Sa femme l'avoit abandonné depuis quelques jours, résolue de ne point rentrer dans sa maison qu'il n'en sortît. Il vouloit employer les voies de Justice pour la re-

mettre dans son devoir. Je l'en dissuadai ; & pour le porter à se rendre à mes avis, je l'engageai à me choisir une petite maison au Marais, & pendant mon absence, je le priai d'y faire porter mes meubles, en ajoutant que j'attendois de son amitié qu'il y demeureroit au moins jusqu'à mon retour, me flattant que par la suite nous ne nous séparerions plus.

Après avoir tout rangé avec madame Allain, qui ne me paroissoit plus si polie, depuis qu'elle craignoit qu'on ne parvînt à me dépouiller de la succession de mademoiselle Haberd, je partis pour me rendre à mon emploi, & pour achever ma tournée.

Comme on vouloit absolument que je prisse quelques teintures de ces sortes d'affaires, j'y restai plus long-temps que je ne pensois. Il y avoit bien dix-huit mois que j'entretenois avec madame de Vambures un commerce de lettres fort régulier, quand elle me pria, de la part de M. le Comte de me rendre à une des Terres de ce Seigneur, qui étoit sur la frontiere de la Province que je visitois.

Quel fut mon étonnement d'y trouver madame de Dorville, & d'entendre le Comte de Dorsan qui me dit, que le bonheur qu'il avoit d'épouser cette aimable veuve, ne lui auroit pas paru complet, si je n'en eusse été témoin. La cérémonie s'en fit dès le lendemain. Madame sa mere, qu'il avoit fléchie par ses prieres, y assista avec joie, & quelques jours après nous nous rendîmes tous à Paris.

Savez-vous, mon cher, me dit en route M. de Dorsan, que madame de Vambures vous a absolument fixé à Paris ? Le Roi vient d'octroyer un privilege particulier à une nouvelle compagnie ; cette Dame vous y a fait agréer, & je ne doute pas que les fonds n'en soient déja fournis.

Tant de bontés de la part d'un objet qui avoit toute ma tendresse, me laisserent sans réponse. Je dois dire que lorsque M. le Comte me parloit ainsi, il me cachoit toute la part qu'il avoit eue à cette faveur, qu'il vouloit que j'attribuasse toute entiere à ma chere maîtresse. Ce que je dis n'est pas pour diminuer ce que je dois à l'amour, mais pour ne pas priver l'amitié d'une juste reconnoissance qu'elle a droit d'exiger. J'ose même avancer que ma restriction fait honneur à madame de Vambures, puisque c'est par son aveu que je me vois dans le cas de rendre à M. de Dorsan la justice que je dois à sa générosité.

Peut-il, & pourra-t-il jamais se trouver un homme plus heureux ! l'amitié disputoit à l'amour le privilege de m'obliger ; & ne pouvant l'emporter, ils s'unissoient tous les deux en ma faveur.

Dès que je fus à Paris, je me rendis chez madame de Vambures. Je la trouvai seule dans son appartement ; l'amour & la reconnoissance me précipiterent à ses genoux. Je ne pourrois me rappeller ce que je lui dis. Le feu secret qui me dévoroit dictoit seul mes paroles,

& le trouble qu'il devoit jetter dans mes discours, ne m'a pas permis de les retenir : mais j'avoue, à ma honte, que cette flamme perdit un peu de sa force, quand je vis que cette Dame, en me relevant, tâchoit de me dérober des papiers qui couvroient sa table.

J'avoue que cette précaution me causa quelque inquiétude. Quel étoit ce mouvement ? Doit-on l'attribuer à la jalousie ? Je ne le crois point. J'aimois, & tout m'assuroit que j'étois aimé ; cela ferme-t-il toute voie à cet esprit jaloux qui s'alarme de la moindre apparence ? Si l'on me dit que non, je confesserai volontiers qu'il entroit un peu de jalousie dans mon procédé : mais si l'on n'y voit qu'un de ces mouvement passagers, qui, sans s'attacher à rien de fixe, font passer dans l'esprit un de ces nuages volatils, dont on ne pourroit bien définir ni l'essence, ni l'origine, je crois qu'on se tromperoit encore moins. J'ai eu d'autant moins lieu de pénétrer la nature du sentiment qui m'agitoit, qu'à peine s'étoit-il fait jour, que je crus appervoir sur ces papiers un caractere semblable au mien ; ce qui me fit penser que cette Dame s'occupoit de mes lettres

Je me disposois même à lui en marquer ma joie, quand, ayant deviné une partie de ce qui se passoit dans mon ame, madame de Vambures me dit : j'allois vous écrire pour presser votre retour en cette ville. D'Orsan vous a retenu une place qui demande votre présence.

S'il étoit un motif pour presser mon retour, lui répondis-je, que n'a-t-il pris naissance

moins dans votre générofité que dans votre cœur !

Ne parlons point de mon cœur, me dit-elle........

Ah! repris-je, c'eft le feul bien que j'ambitionne. Votre bouche refuferoit-elle de me confirmer le bonheur que j'ai cru lire dans vos lettres ?

Eh! quand cela feroit....... dit-elle en baiffant les yeux. Je fentis tout mon avantage. Si cela étoit, Madame, lui dis-je avec vivacité, l'état où m'ont mis vos bontés ne me permettroit-il pas quelqu'efpoir ? Elle paroiffoit rêver profondément. Daignez vous expliquer à un homme qui vous adore. Les fentiments que vous m'avez fait connoître, cette indifférence fur les titres, fur les grandeurs, fur la naiffance même, tout fait ici l'excufe de ma témérité. Je vous aime, je fuis libre, mon nom ne vous révolte point. J'ofe vous demander..... Arrêtez, me dit-elle; ne penfons qu'à votre arrangement : il y a de quoi nous occuper. Quand il fera fini, je vous permettrai de me confulter fur autre chofe; mais jufques-là je vous prie de ne m'en point parler.

Ces dernieres paroles furent prononcées avec une efpece de timidité qui m'auroit fort embarraffé, fi les yeux ne m'euffent au plutôt raffuré. J'eus beau mettre mon efprit à la torture, il fallut me retirer fans avoir pu renouer cet entretien charmant.

Je me trouvois dans une position bien nouvelle pour moi ; mais heureusement qu'un peu d'usage du monde avoit éclairé mon esprit. Jusques là j'avois toujours été prévenu ; mais ici, j'étois obligé de faire toutes les avances, que souvent on paroissoit ne pas entendre. Si je m'expliquois clairement, un soupir, un geste, ou un mot plutôt arraché que donné, formoit toute la réponse que je recevois.

Que l'on ne croie pas cependant que je restasse en chemin. Mon cœur étoit véritablement touché, & il suffisoit seul pour me conduire dans cette circonstance. Oui, je ne fus pas long-temps à faire connoître à madame de Vambures toute l'étendue de la passion qu'elle avoit fait naître. Elle dut y voir distinctement l'empire de l'amour, & le pouvoir de la reconnoissance : car si cette derniere avoit quelque part aux sentiments que j'exprimois dans nos entretiens, l'amour s'en dédommageoit avec usure, & rien n'échappoit à cette aimable personne, comme elle me l'a avoué depuis.

J'ai promis son portrait, & le voici naturellement placé. Elle étoit d'une taille haute & avantageuse. Ses cheveux châtains étoient si parfaitement placés, qu'ils sembloient s'arranger d'eux-mêmes pour faire sortir un front majestueux, dont la grandeur étoit tempérée par des yeux qui, malgré leur éclat, paroissoient inspirer la confiance, & manifestoient un

pétillant dans l'efprit dont la réalité étoit capable d'enchanter. Je conviendrai que le vifage étoit un peu long, mais ce défaut étoit réparé par les plus belles couleurs du monde. Sa bouche étoit mignone & la mieux garnie qu'on pût voir. Elle avoit la main charmante & la gorge admirable.

Je ne puis mieux donner une idée de fon efprit, qu'en avouant avec ingénuité, que dès que j'eus connu la juftefle de fon difcernement & la fagefle de fes réflexions, je me fis gloire de ne me conduire que par fes avis. Son ame grande & modefte, fuivant les circonftances, favoit fe prêter à tout, & fon exemple me dirigeoit, & m'a peut-être évité bien des faux pas. Voilà le portrait que j'avois promis il y a long-temps. S'il n'eft point fini, on penfera facilement qu'un léger défordre eft permis, quand je me retrace tant de graces qui font encore le bonheur de ma vie, & dont j'ai l'original fous mes yeux en écrivant. Le lecteur me permettra cette petite digreffion: je pourfuis.

J'entrai donc dans mon nouveau pofte. L'intérêt confidérable que j'avois dans cette compagnie, & la main qui m'y avoit placé, m'y donnoient un crédit étonnant. Je me vis bientôt obligé, par les confeils de M. de Dorfan, de prendre une maifon décente; je fis faire un équipage: enfin, je devins un petit Seigneur, fans prefque m'appercevoir de ma métamorphofe.

Que l'homme change, me difois-je quel-

quefois ! Lors de mon mariage avec mademoiſelle Haberd, je ne pouvois me laſſer d'admirer une ſimple robe-de-chambre, & aujourd'hui, ſans étonnement, je remplis le fond d'un carroſſe. Un appartement autrefois me ſembloit un palais, & ma maiſon n'a rien qui m'étonne. J'aimois à appeller ma cuiſiniere pour me féliciter d'en avoir une, & mes gens m'entourent maintenant ſans que je leur diſe un mot. Que la conduite du Traitant eſt différente de celle de Jacob, à peine échappé du village ! Mais voilà l'homme ; j'avois paſſé tout-d'un-coup dans cet appartement, & je n'étois venu que par dégrés dans ma maiſon.

Je voulus m'inſtruire des devoirs de ma nouvelle place ; mais après un peu d'attention, je vis qu'il conſiſtoit à ſavoir placer des gens au fait, ſur le zele deſquels en pût compter, & à ſe réſerver le plaiſir de recueillir & de conſumer le fruit de leurs travaux. Cette méthode me parut douce & aiſée, & l'expérience m'a appris qu'on s'y formoit facilement.

Je voyois journellement madame de Vambures, & l'on ſent que je ne la voyois jamais ſans lui renouveller mes empreſſements & mes deſirs ; mais quoique je reçuſſe de cette Dame mille aſſurances de tendreſſe, elle ne me permettoit jamais de lui parler des vues que j'avois de l'épouſer.

Un jour que la réflexion ſur les retards qu'eſſuyoit mon amour, m'avoit retenu à la promenade plus long-temps qu'à mon ordinaire, je entrois chez moi accablé de triſteſſe, quand

on me dit qu'une perſonne m'attendoit pour me parler.

Je paſſai dans mon cabinet, après avoir donné ordre de l'introduire. Jugez de ma ſurpriſe : ce fut M. de Dorſan qui ſe préſenta, lui que je croyois à la campagne.

Vous êtes ſurpris de me voir, me dit-il, mais votre intérêt me ramene à Paris. Vous êtes jeune & ſans enfants, il faut vous marier, & j'ai un parti avantageux à vous offrir.

Ne me parlez point de mariage, Monſieur, lui dis-je d'un air chagrin ; il n'eſt qu'une perſonne qui puiſſe m'y faire penſer, & je vois trop que je n'y dois jamais ſonger.

Avant de recevoir vos refus, ou de forcer votre conſentement, reprit-il, j'ai une grace à vous demander : c'eſt de placer un jeune homme que j'ai trouvé dans votre anti-chambre, & qui me paroît mériter votre attention. Son hiſtoire, qu'il m'a contée, m'a attendri. Sa fortune dépendoit d'un oncle dont la mort le réduit dans un état déplorable.

Commandez, lui répondis-je en m'avançant moi-même vers la porte ; & ſi vous voulez me le permettre, je vais le faire entrer pour l'aſſurer que je ferai tout en ſa faveur, ou plutôt, qu'il peut compter ſur moi dès qu'il a votre recommandation.

En effet, le jeune homme ſe préſenta. L'air également noble & reſpectueux avec lequel il me ſalua, ne me permit pas de l'enviſager ; & s'il ne ſe fût nommé, peut-être ne l'aurois-je pas reconnu : mais en entendant le nom de

mon premier maître, je vis son neveu, & celui même au service duquel j'avois été.

Je ne pus retenir mes larmes en comparant nos positions anciennes & présentes; & en lui sautant au cou, je le priai de tout attendre d'un homme qui devoit à sa famille les premieres faveurs dont il eût joui. La surprise de M. de Dorsan fut extrême, & j'ose dire que loin que cette petite humiliation, qui résultoit pour moi de ma sincérité, fît impression contre moi dans son cœur, elle augmenta son estime. Je priai mon ancien maître de venir souvent me voir, & peu de jours après je fus assez heureux pour le mettre dans le cas de ne point regretter de s'être adressé à son cher Jacob.

Il ne fut pas sorti, que M. de Dorsan m'apprit qu'il étoit venu à Paris pour savoir ce que je devois espérer des intentions de madame de Vambures. Je l'ai vue, me dit-il, elle n'a point fait de difficulté de m'avouer les sentiments qu'elle a pour vous, & même la résolution qu'elle a prise de couronner les desirs de l'épouser que vous lui avez souvent témoignés. Il m'apprit que, quoique veuve d'un Marquis, elle étoit fille d'un Financier; mais cette Dame, ajouta-t-il, pour éviter la critique, a voulu vous voir dans un état d'opulence avant de vous donner la main. Vous y voilà, mon cher, me dit-il; voyez-la maintenant, & finissez au plutôt votre bonheur, auquel je m'intéresse véritablement.

Je priai M. de Dorsan de me guider, sans

même le remercier du zele qu'il me marquoit. Il me dit que dès le lendemain je devois aller voir madame de Vambures, & qu'il la préviendroit fur les ouvertures qu'il venoit de me faire.

Je ne dirai point dans quels tranfports de fatisfaction & d'impatience je paffai la nuit; je parvins à l'heure de partir fans avoir encore pu bien démêler tous les fentiments qui me partageoient. Je ne doutois pas de la fincérité de M. de Dorfan : l'amour même de madame de Vambures n'étoit plus un myftere pour moi: mais j'appréhendois quelques révolutions : quelles & d'où pouvoient-elles venir ! Je n'en favois rien. Je crois que je puis dire : je craignois, parce que j'aimois.

Je me rendis donc chez l'objet de ma tendreffe ; j'y fus reçu avec un air de fatisfaction que je ne lui avois pas encore vu. Nos cœurs étoient d'accord ; nous étions réciproquement prévenus, & notre hymen fut bientôt réfolu & accompli. Ce fut alors que je connus la fortune immenfe que je venois de faire. Ma nouvelle époufe marqua à mon frere la même tendreffe qu'elle avoit pour moi, en reprenant mes neveux, pour qu'ils fuffent élevés chez elle. Leur pere, malgré toutes mes inftances, ne voulut jamais fortir de fon état de médiocrité ; content de vivre décemment, il me pria de lui permettre de fe retirer à la campagne. J'y confentis avec peine, & peu de jours après il partit avec nous pour choifir fa demeure.

Ma nouvelle épouse auroit bien souhaité que je prisse le nom de quelques-unes de ses maisons ; mais je la priai de m'en dispenser. Elle ne parut pas en faire difficulté, & nous nous mîmes en route avec mon frere pour aller me faire reconnoître dans les Terres de madame de Vambures. M. de Dorsan prit la résolution de nous accompagner avec son épouse. Nous fûmes fort étonnés de les trouver à la premiere poste qui nous attendoient. Quelle rencontre flatteuse !

Fin de la septieme Partie.

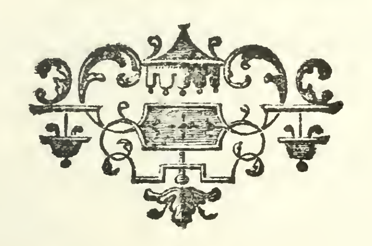
LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES DE M. ***.

Par M. DE MARIVAUX.

HUITIEME PARTIE.

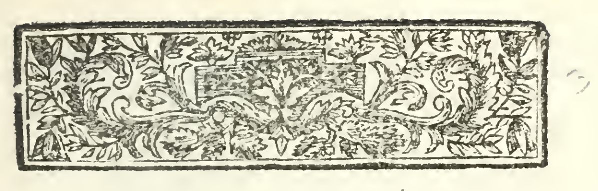


A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, rue Ganterie, Hôtel S. Wandrille.

M. DCC. LXXXII.

AVEC PERMISSION.



LE PAYSAN PARVENU,

OU LES

MÉMOIRES

DE M. ***.

HUITIEME PARTIE.



OTRE voyage fut long, mais très-agréable : la vanité, ce tyran flatteur, qui chaque jour sembloit accroître son pouvoir sur mon cœur, sans pouvoir l'aveugler entierement, m'y faisoit trouver des charmes que rien n'a jamais pu compenser jusqu'à l'instant heureux qui m'a retiré du trouble & du fracas du monde.

Je conviendrai, si l'on veut, qu'il s'est trouvé dans ma vie des circonstances plus essentiellement heureuses; mais comme le bonheur dépend

tout de l'ame, dès que celle-ci obtient cette ſatiété où ſes deſirs n'ont pas le temps de naitre pour être ſatisfaits, on jouit là ſeulement d'une félicité entiere. Si d'ailleurs ç'avoit été beaucoup pour moi d'être ſorti de l'obſcurité, & d'être devenu riche, il étoit bien plus flatteur que tout s'empreſsât à me démontrer ces avantages dont je jouiſſois ; & c'eſt là, je crois, le vrai comble de la proſpérité.

Oui, chaque endroit où nous nous arrêtions, étoit le rendez-vous, pour ainſi parler, des hommages que le canton venoit nous rendre : ces témoignages ſuſpects de reſpect & d'amitié ne montroient à mes yeux que ce que l'extérieur repréſentoit, & j'en étois ſatisfait. Je ne ſavois pas encore que les paſſions étoient de tous les lieux. J'ignorois que, concentré dans ſon caſtel, le Gentilhomme campagnard rendît la province le théatre des mêmes défauts que la fatuité étale pompeuſement à la Ville : ici, les occaſions en ſont plus fréquentes ; mais leur rareté les fait ſaiſir avec plus d'empreſſement. Ce qui contribuoit encore beaucoup à entretenir mon illuſion ; c'eſt que nous paſſions ſi rapidement dans chaque endroit, que je n'avois, pour ainſi dire, point le temps de connoître ceux qui nous venoient voir, ou ceux auxquels nous rendions viſite. L'état dans lequel madame de Vambures, ma nouvelle épouſe, avoit toujours entretenu ſes Terres, ne me demandoit pas grand ſoin. Je n'avois qu'à recommander la même exactitude. Les fermes étoient entre les mains de bons Payſans, qui, enrichis par une ſage facilité qu'elle

leur avoit toujours donnée, faisoient le bien de leurs maîtres, sans oublier le leur, & de cette façon on n'a rien à leur dire.

Chaque pas m'offroit un nouveau plaisir. La compagnie d'une nouvelle épouse dont j'avois toute la tendresse, & qui possédoit toute la mienne; la société de M. de Dorsan & de l'aimable Dorville, tout sembloit réuni pour augmenter l'espece de triomphe avec lequel je passois dans mes Terres. Car, malgré toute la confiance que me donnoit mon amour-propre, je m'appercevois cependant quelquefois que la présence d'un Seigneur qui me traitoit en ami, retenoit mes voisins dans une soumission forcée, qu'ils auroient bien voulu franchir. Cette idée eut bientôt sujet de se confirmer dans mon esprit.

Ce Seigneur, en effet, nous quitta quand il se trouva près d'une de ses Terres, dans laquelle quelques affaires l'appelloient; & je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que le Comte me manquoit pour soutenir dans mes voisins ce respect qu'ils me marquoient malgré eux, & dont je m'enivrois depuis que j'étois sorti de Paris.

Je ne connoissois donc encore la Province que par son beau, quand mon épouse me nomma un village que, peu de temps avant que je reçusse sa main elle avoit acheté de la succession d'une veuve qui venoit de mourir dans un couvent.

Quelle fut ma surprise quand j'appris que j'allois paroître en maître, en Seigneur, dans un endroit d'où chacun pouvoit se souvenir qu'il

m'avoit vu ſortir le fouet à la main ! Il eſt vrai que mon petit amour-propre s'aviſa de bouder, & même de m'inſpirer quelques ſcrupules intérieurs qui m'alarmerent. Je voulus le mater, mais inutilement, & ſon opiniâtreté me contraignit de communiquer mon embarras à ma femme.

Je ne vous ai rien déguiſé, lui dis-je, ſur ma naiſſance ni ſur mes parents. Vous ſavez par conſéquent que je ſuis né dans le village dont vous avez fait l'acquiſition. Je ne crains point de paroître dans le lieu où ma famille a vécu dans une obſcurité honorable ; mais je tremble que notre gloire ne ſouffre de voir le compere Lucas & la commere Jeanne me ſauter au col, & vous traiter de leur parente.

Vous vous alarmez à tort, me répondit ma femme. Vos parents partagent dans mon cœur les ſentiments que je vous ai voués. Vous allez voir renaître cette affabilité que j'ai crû devoir ſuſpendre depuis que nous ſommes en route.

Je l'avoue, repris-je, ce changement qui m'a étonné, a ſeul cauſé mes alarmes. A Paris, je vous ai toujours trouvée ſimple, unie, bonne, en un mot charmante ; mais dans vos Terres vous vous êtes montrée juſqu'à préſent grande, ſi je ne dis pas orgueilleuſe. Vos pas ſembloient comptés. Vous paroiſſiez étudier chaque démarche, & il me ſembloit que vous craigniez de trop répondre aux avances qu'on vous faiſoit & que vous voyiez même avez peine celles que je croyois devoir faire.

Vous avez raiſon, reprit-elle en m'interrom-

pant : j'ai fait ce que l'expérience m'a fait juger néceſſaire. Je connois l'eſprit de tous ces nobles campagnards ; ils n'ont jamais vu ſans peine qu'ils étoient mes vaſſaux. Le titre de votre femme n'étoit pas en état de leur en impoſer davantage ; ils ſavent votre naiſſance, n'en doutez point ; (car la curioſité eſt la paſſion la plus chérie par les Gentilshommes des champs :) un nouveau viſage paroît, il faut ſavoir ſon titre, ſon rang, ſon origine, & là-deſſus l'on regle ſes démarches : on nous connoît donc tous deux, & dès-lors, ſoyez-en ſûr, la politeſſe ne nous rend qu'à regret des hommages dont la vanité voudroit pouvoir ſe diſpenſer. J'ai depuis long-temps pénétré ce ſentiment de nos voiſins, & cette connoiſſance a réglé ma conduite. Si je n'euſſe craint de vous déſobliger, je vous aurois engagé à ſuivre ma méthode ; mais il falloit vous parler de votre origine, & j'appréhendois de vous déplaire ſans intention. Avec vos parents nous ne ſerons pas obligés de nous contraindre : ils vous aiment ; s'ils me marquent leur joie, vous me verrez les devancer dans les politeſſes qu'ils nous feront.

Ce diſcours me parut fort ſenſé : & en effet, me diſois-je à moi-même, peut-être d'après ma propre conduite : voilà l'homme. S'il ſe croit un avantage ſur ſon voiſin, il ne le cache qu'à regret ; & même lorſqu'il le cache, il cherche en ſecret un moyen de le faire valoir. Il faut donc être continuellement en garde contre lui ; car il eſt d'autant plus âpre à ſe relever, que l'honneur dont il ſe glorifie lui appartient moins.

Le Gentilhomme qui s'enterre dans ſa campagne, a des titres ſurannés, acquis par une valeur étrangere ; il veut les ſoutenir par des moyens qui lui ſont également étrangers. Les aïeux, voilà le grand article : la vanité ſe charge de les découvrir, & je ne pouvois gagner à cet examen ; mon épouſe elle-même à cet égard ne pouvoit beaucoup augmenter ma gloire. Voilà les motifs de la conduite de ma femme, qui ne manquoit à aucun des devoirs de la politeſſe, mais qui les obſervoit ſtrictement.

Si cette conduite paroît étonnante, moi, qui connois le fond du cœur de cette Dame, je puis dire qu'elle la crut néceſſaire.

En effet, me diſoit-elle quelquefois, la conduite qu'on doit tenir à la ville ou à la campagne eſt bien différente. Dans la premiere on penſe, & la politeſſe gagne un cœur que la vanité révolte : mais dans la ſeconde, l'homme tout entier à ſon orgueil, ſe croit reſſerré mal-à-propos dans un coin de la terre ; ſon ame impatiente de ne pouvoir donner carriere à ſa vaine gloire, n'attend qu'un objet pour lui faire prendre un libre eſſor. Il croit par-là ſe dédommager de l'injuſtice que lui fait la ſociété. La moindre avance lui paroît une marque de foibleſſe dans celui qui la lui fait, & paſſe en même-temps à ſes yeux pour une preuve de ſa ſupériorité ; & dès-lors il la ſaiſit pour ſe relever en vous humiliant.

Je trouvai tant de juſteſſe dans ce raiſonnement, que je me réſolus de le mettre en pratique. J'affectai par la ſuite un air important

avec ceux qui vouloient jouer la grandeur ; & quiconque sembloit vouloir plier, étoit sûr de trouver ma main prête à le relever. Je ne sais si tous mes lecteurs applaudiront à ma conduite, mais le temps m'a confirmé qu'au moins elle étoit prudente.

Nous arrivâmes dans ces dispositions au village où peu de temps auparavant j'avois tant redouté de paroître. Un saisissement s'empara de moi ; mais que devins-je quand je vis que, par ordre sans doute de ma chere épouse, tous les villageois étoient sous les armes pour recevoir leur nouveau Seigneur !

Quoi ! mes anciens camarades, (qui autrefois, en me revoyant, auroient cru m'honorer s'ils m'eussent dit ; ah ! te voilà, Jacob ; bon jour,) n'osoient plus me parler que par des transports de joie & des marques de respect. Chacun me regardoit, & personne, je crois, ne me reconnoissoit. La difficulté de se figurer ma fortune aidoit sans doute leur aveuglement ; ils parurent avoir moins oublié le visage de mon frere ; car plusieurs le saluerent d'un air surpris. Le croiroit-on ? cette préférence me causa un petit dépit Je me disois : il a quitté le village devant moi, cependant les habitants s'en ressouviennent encore ; il a donc leur cœur, quand je n'obtiens que leur respect. Ce parallele altéroit considérablement ma satisfaction.

Pendant que j'essuyois ce petit mouvement, nous arrivâmes à la porte du château, où je vis mon pere, qui, sans être courbé sous le

poids des années, portoit de vénérables cheveux blancs. La douceur de la campagne sembloit l'avoir défendu contre la rigueur de l'âge. Les larmes me vinrent aux yeux, & en faisant arrêter l'équipage, je descendis aussitôt & je volai dans ses bras.

Le bon homme sentit alors toute sa foiblesse. Il ne put soutenir l'excès de la sensibilité que lui inspira ma présence. Il savoit les différents événements qui m'avoient conduit à la fortune. Je l'avois instruit de mon dernier mariage, mais il ignoroit que je fusse devenu son Seigneur. Il ouvroit de grands yeux; & quoiqu'en me tenant étroitement serré dans ses bras, il me vît dans une posture à représenter ce qu'il cherchoit, il parcouroit cependant des yeux tout l'intérieur du carrosse, pour voir sans doute s'il n'y découvriroit pas quequ'un qui dût être le Seigneur pour lequel il avoit lui-même commandé tous ces honneurs.

Mon épouse, en voyant mon action & mes transports, par mon immobilité, s'instruisit facilement des motifs de la scene attendrissante que nous lui donnions. Sans être arrêtée par aucun motif humain, elle descendit de sa voiture; & après avoir embrassé mon pere, elle le pria de nous suivre au château.

Que cet instant eut de délices pour moi! je ne sais si la tendresse de mon pere me flatta plus que la noble sensibilité de ma femme.

Mon pere n'avoit ni parole, ni voix; ses

yeux, qui s'inondoient de larmes sans qu'il s'en apperçût, ne pouvoient se lasser de me regarder. Ce fut dans cette situation que nous traversâmes les cours. Madame de Vambures, par mille discours aussi obligeants que respectueux, cherchoit à lui rendre l'usage de la parole : mais tout étoit inutile.

La nouvelle de mon arrivée ne fut bientôt plus un mystere. Plus nous avancions, & plus le cortege qui nous suivoit s'augmentoit.

Viens voir Jacob, se disoient les voisins l'un à l'autre. Dame, il est le Seigneur du lieu. On a bien raison de le dire, il n'est qu'un bonheur & malheur dans ce monde. Qui l'auroit dit qu'il seroit devenu un si gros Monsieur quand il fut à Paris ! C'est là où l'on fait fortune.

Chacun ainsi invité s'empressoit d'approcher, & chacun vouloit me voir. Quelques domestiques irrités de cette familiarité qu'on avoit l'audace, disoient-ils, d'avoir avec leur maître, voulurent repousser cette affluence ; mais mon épouse, qui se doutoit sans doute de ce qui pourroit arriver, réprima la brutalité de nos valets, en leur disant : laissez venir ces bonnes gens. Je prétends que le château soit ouvert à tous les habitants du bourg, & que chacun ait non-seulement la liberté de nous voir, mais même que tout le monde soit introduit dans les appartements dès que quelqu'un en marquera le desir.

Pour moi je marchois avec mon pere, qui ne pouvoit encore que dire : ah ! mon cher Ja-

cob, eſt-ce un ſonge ? Quoi! toi-même mon Seigneur ?

Non, mon pere, lui répondis-je, je ſuis le Seigneur du lieu, & non pas le vôtre. Vous commanderez toujours par-tout où je ſerai le maître ; & ſi je prends poſſeſſion du château, c'eſt pour vous en laiſſer la diſpoſition.

Le bon homme ne pouvoit encore ſe perſuader la réalité de tout ce qu'il voyoit, & je crois que la ſurpriſe du Curé, qui nous attendoit dans la ſalle, put ſeule le convaincre. Ce Paſteur avoit ſans doute diſpoſé quelque compliment, dont ſon étonnement nous épargna l'ennuyeux débit ; car à ma vue il parut petrifié ; mais je l'embraſſai, & lui parlai le premier pour le faire revenir de ſon embarras, en l'aſſurant que j'étois réellement ſon Seigneur.

Nous ne fûmes pas aſſis qu'il fallut faire à mon pere & à ce vertueux Eccléſiaſtique un récit circonſtancié de toutes mes aventures, pour leur apprendre par quelle faveur ſinguliere du Ciel j'étois parvenu à ce haut point de fortune. On juge que j'obéis avec plaiſir à leur empreſſement. Tout devoit me relever à leurs yeux ; car ce qui pouvoit m'humilier leur, étoit trop connu pour que j'euſſe beſoin de le leur rappeller. Si mes premieres aventures galantes parurent chagriner le Paſteur, qui intérieurement ſembloit en demander pardon au Ciel, elles fournirent à mon pere matiere à rire. Ce vieillard trouvoit peut-être extraordinaire que ſon fils, à peine ſorti de deſſous ſes ailes, eût eu

tant de facilité à copier les airs évaporés d'un petit-maître. Mais le lecteur n'en aura point été frappé quand, en fondant son propre cœur, il y aura vu que tous les hommes ont le même penchant pour le plaisir, & qu'il n'a qu'à paroître pour s'attirer leur hommage.

Je ne donnai point le temps à chacun de trop démêler ses sentiments, il manquoit quelque chose à ma joie : je ne voyois point ma sœur, & je ne savois à quoi attribuer son absence. J'en demandai des nouvelles à mon pere, qui me parut aussi étonné que moi de ne la point voir. Le bon homme ne se souvenant plus qu'il étoit mon pere, parce qu'il voyoit son Seigneur, me proposa de l'aller chercher; mais après l'avoir embrassé tendrement pour lui rappeller que j'étois son fils, je le priai de me laisser aller seul pour avoir le plaisir de surprendre ma sœur.

Je cours aussi-tôt à la ferme de mon pere; on m'y reconnoît, personne n'ose m'arrêter; ce ne sont que des cris d'exclamation, qui pénétroient à peine dans la chambre de ma sœur quand j'y parvins. Je l'embrassai en lui faisant de tendres reproches du retard qu'elle avoit mis au plaisir que je devois goûter en la voyant.

Le lecteur sera sans doute curieux de savoir ce qui pouvoit l'arrêter. S'il connoît bien le sexe, il pénétrera les motifs de ma sœur avant que je les lui découvre. Elle étoit allée se parer de ses plus beaux habits pour se rapprocher

un peu plus de la qualité de sœur du Seigneur du village qu'elle venoit de prendre. On avoit deja essayé & rebuté trois ou quatre jupes & autant de rubans. Ce n'étoit dans sa chambre que cornettes qui avoient été présentées & laissées. Je ne pus m'empêcher de rire, en réfléchissant que si la coquetterie à Paris faisoit plus d'étalage, elle avoit au moins la même conduite au village.

Elle ne me vit pas sans émotion présent à sa toilette. Le frere étoit trop couvert sous le Seigneur. Elle rougit ; étoit-ce d'innocence ou de satisfaction de voir un personnage plus relevé qu'un villageois lui prêter son secours ? Peut-être fut-ce autant de l'une que de l'autre.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout ce qui parut me plaire fut employé à son ajustement : j'aurois voulu en vain la dissuader de prendre ses habits des dimanches, elle alloit se trouver près d'une belle-sœur brillante, auroit-elle pu en paroître si éloignée par les vêtements ordinaires ? Non, non, c'est la vertu capitale des femmes de ne se jamais céder entr'elles que forcément. J'emmenai donc ma sœur au château ; ma femme lui témoigna l'estime la plus sincere, & même eut la bonté de lui marquer sa surprise de voir une beauté si réguliere au village. Il est vrai que pour peu qu'une fille ait des attraits, cet air d'ingénuité qu'à la campagne les filles ont pour premier apanage, ces habillements qui paroissent sans art, quoiqu'elles y mettent bien du raffinement,

ajoutent à leurs traits un éclat que l'art des coiffures & le brillant du rouge & du blanc ne peuvent jamais égaler.

On lui fit une petite guerre fur le ravage que fes charmes devoient faire dans le canton. Elle la foutint joliment, & l'efprit qu'elle y marqua lui gagna totalement l'eftime de ma femme, & dès-lors elles devinrent inféparables pendant notre féjour dans le pays. J'appréhendois qu'elle n'eût formé quelque liaifon qui ne nuisît à l'envie que je conçus fur l'heure de lui faire un fort heureux ; mais je l'ai dit, mes defirs n'avoient pas le temps de naître, pour ainfi dire, pour être couronnés. Ceci en fera par la fuite un nouvel exemple.

Le refte de cette journée nous permit à peine de répondre aux empreffements qu'eurent tous les habitants, parents ou autres, de me voir & de m'embraffer. Chaque perfonne qui fe préfentoit donnoit matiere à une fcene attendriffante, dont la nature feule faifoit tous les frais.

Je ne pouvois trop admirer mon époufe, qui dès le premier jour fe trouvoit faite avec ces villageois comme fi elle les eût tous connus. Elle s'abaiffoit à leur portée en leur parlant ; elle empruntoit même fouvent leurs expreffions pour les empêcher de rougir en la nommant leur parente.

Le foir elle ordonna que le lendemain toute ma famille feroit traitée au château, & que le village participeroit à cette fête dans l'extérieur. Non contente de l'avoir ordonnée, elle

prit fur elle tout le détail de cette folemnité ; & voulut l'honorer de fa préfence.

En effet, pendant que j'étois avec mes parents, elle fe fit conduire au village, où elle parcouroit toutes les tables qu'elle avoit fait dreffer. M'étant apperçu de fon abfence, & me doutant du motif qui la caufoit, je la fuivis avec ceux de la compagnie que j'entretenois.

Si je fus ravi de voir l'affabilité de ma femme, que j'eus lieu d'être fatisfait des témoignages de refpect & de reconnoiffance que lui donnoient nos cohabitans ! car je n'ofe encore dire nos payfans.

On le fait, cette efpece d'hommes paroît être conduite par le cœur feul, fans que l'efprit fe mêle de le diriger. J'eus lieu de m'en convaincre dans le même jour. Tout infpiroit à ces gens le defir de nous montrer combien ils étoient fenfibles aux bontés dont ma femme les honoroit, & à l'amitié que je leur marquois : mais les preuves qu'ils employerent penferent m'être funeftes.

En effet, quand nous nous fûmes mis à table avec la famille dans la falle, les habitants vinrent l'inveftir. Le but étoit de nous voir ; & ma femme, pour y répondre, fit ouvrir toutes les fenêtres. Elle ordonna qu'on leur diftribuât à boire à difcrétion. Cette générofité ne tarda pas à leur échauffer le cerveau. Chacun, pour témoigner fa gratitude, alla dans fa maifon prendre les armes à feu qui pouvoient s'y trouver, & revint marquer les fantés qu'on portoit par autant de coups en l'air.

Un ancien du village imita cette folle saillie, & prit un vieux fusil rouillé. Il charge, tire ou ne tire point, & boit. Il court au buffet, revient, & fait le même manege : à la troisieme apparition de ce vieillard, ma femme prend elle-même un verre sur la table, & le prie de le boire à sa santé.

Cette démarche transporta de joie ce paysan ; une distinction flatte par-tout. Il charge de nouveau sa vieille armure, & pour que son coup répondît mieux à ses sentiments, il double la dose. Le coup part avec un bruit furieux ; je me retourne au bruit de quelques vitres qui tomberent en éclats. Je vois ma femme renversée dans un fauteuil de la salle, & l'homme étendu dans la cour. Je cours à mon épouse ; quelques gouttes de sang m'effraient, je cherche ce que cela dénote, pendant qu'on tâche de lui rappeller les sens : je ne lui trouvai qu'une petite égratignure à la main ; je la lui lavai en la couvrant de mille baisers. Je m'apperçus qu'un morceau de verre en la frappant lui avoit fait cette légere blessure, qui fut guérie en un moment; mais je vis par-là l'inconvénient inséparable de pareilles réjouissances.

Elle voulut être informée de ce qui s'étoit passé dans la cour. J'y courus pour la tranquilliser. J'appris que ce vieillard n'avoit eu ni peur, ni mal. Son arme s'étoit crevée dans le tuyau sans le blesser, & la force seule de la charge l'avoit renversé. Je le fis transporter sur un lit, & je défendis de tirer davantage ; mais

pour être obéi, je fis approcher les menestriers du village; & l'amusement qu'en espérerent les paysannes, plus que mes paroles, détournerent les paysans de leur ardeur à tirer: par-tout la femme décide nos goûts.

Ce petit accident passa si rapidement, qu'il ne troubla notre joie qu'un instant, & ma femme parut d'une gaieté charmante le reste du repas.

Le lendemain mon épouse me dit: depuis deux jours que nous sommes ici nous n'avons point vu le Chevalier de Vainsac; c'étoit un homme qui avoit un fief relevant de la Terre, & qui demeuroit au village.

Je m'imagine, lui dis-je, qu'il n'est pas au bourg. Vous vous trompez, je crois, répondit-elle. Je pense qu'il y est, & qu'il attend votre visite. Il faudra la lui rendre aujourd'hui.

Nous venions de convenir de cette démarche, quand le Curé de la paroisse vint nous annoncer que ce Gentilhomme sortoit de chez lui, pour lui déclarer qu'il prétendoit aux honneurs de l'église avant nous, & que sur les difficultés qu'il avoit cru devoir lui faire, il les avoit demandés avec cet air de hauteur qui veut être obéi sans replique.

Je ne concevois pas trop quelles étoient les prétentions de ce noble. Je me rappellois bien qu'il y avoit à l'église certaines cérémonies qui servoient à distinguer le Seigneur du paysan; mais je les regardois moins comme un devoir que comme une politesse. Le Pasteur

m'expliqua, le mieux qu'il put, l'origine de ce droit ; mais quand il voulut m'en faire comprendre l'importance, je ne l'entendois plus ; ma femme voyant mon embarras, lui dit :

Cela suffit, on dira la messe à la chapelle du château, & nous remettrons à huit jours pour paroître dans l'église Madame de Vambures, dont je dois autant admirer la sagesse que la beauté, voulut que dès le même jour nous rendissions visite à ce Gentilhomme : mon pere nous y conduisit.

Quoique cette prévenance le déconcertât d'abord, il ne tarda pas néanmoins à déployer toute sa fatuité. Sur les instructions que ma femme m'avoit données, je lui dis :

Je suis charmé d'avoir un voisin tel que vous ; je ne doute pas que nous ne vivions d'intelligence, & j'espere que dès.....

Je ne demande pas mieux, répondit-il en m'interrompant, il ne tiendra qu'à vous.

De mon côté, repris-je, j'y mettrai tous mes soins ; & s'il s'élevoit quelque difficulté, je vous prierois de m'en donner avis avant d'en venir à quelqu'éclat. Je serai toujours prêt à prendre des arbitres & à suivre leurs décisions.

Vos dispositions me charment, me dît-il. Si vous les observez nous serons amis ; mais je vais les mettre à l'épreuve dans une occasion où les arbitres sont inutiles. Ceux qui possédoient le château que vous avez acheté, ont usurpé sur mes ancêtres des droits que je réclame.

Instruisez-moi, lui dis-je, de la nature de ces usurpations. Si le mal peut se réparer, &

qu'il ſoit réel, je m'y prêterai volontiers.

Mon humilité apparente lui donna des armes qu'il ne crut plus devoir ménager. Vous êtes du pays, m'ajouta-t-il alors; mon nom vous eſt connu, comme je connois le vôtre. Je prétends aux droits honorifiques de l'égliſe, & je ne crois pas que vous me les diſputiez.

Les droits dont vous parlez, lui dit ma femme avec beaucoup de douceur, ſont attachés à ma Terre, & M. de la Vallée eſt obligé de les ſoutenir. Si vous croyez pouvoir les conteſter, il faut établir votre prétention, nous en montrer les titres, & nous nous ferons plaiſir de vous les céder. De votre aveu, ceux de qui je tiens la Terre ont poſſédé ces droits que vous nous diſputez; j'ai acheté ce bien avec ſes avantages, la nature & la juſtice veulent que je les conſerve à ma famille, ou à ceux qui me ſuivront dans la poſſeſſion de ce domaine.

C'eſt donc là votre réſolution, lui dit-il en ſouriant. J'en ſuis bien aiſe: nous verrons ſi vous la ſoutiendrez. Nous plaiderons, Madame, nous plaiderons, & nous verrons ce que le nom de la Vallée fera contre celui de Vainſac.

On penſe bien que ce dernier ne fut prononcé avec un ton emphatique, que pour faire valoir la foibleſſe dont on avoit marqué le premier. Je ſentis cette différence, & elle me choqua. La crainte de m'échapper me fit garder le ſilence.

En vain mon épouſe, qui connoiſſoit à

fond tous les droits de sa Terre, & qui joignoit à l'art de se posséder une grande facilisé de s'énoncer, voulut-elle employer toute son éloquence pour le ramener à la raison, & lui faire sentir la foiblesse de ses prétentions, elle n'en reçut d'autre réponse : l'on verra ; enfin cela est étonnant : M. de la Vallée disputera de rang avec Vainsac.

Cette reprise m'alloit faire ouvrir la bouche, quand mon pere, las de toutes ces fanfaronnades, crut devoir prendre la parole.

Il ne sera pas inutile de faire remarquer que sa tendresse le rendoit plus épris de ma fortune que je ne l'étois moi-même ; que d'ailleurs, si sa longue habitation dans le village lui en faisoit connoître toutes les familles, une ancienne direction des biens du château lui avoit appris tous les droits qui dépendoient de la seigneurie.

Eh ! parbleu, dit-il au Chevalier, v'la bian du bruit ; j'ons vu vos ancêtres, au moins, M. de Vainsac, & Jean votre pare n'étoit pas si haut hupé que vous. Vous tranchez du grand, mais il alloit tout bonnement ; & quand j'nous rencontrions, par exemple, il me disoit : bon jour, compare, comme te portes-tu ! Et dame j'li parlions sans façon. Il n'a pas tenu à lui, voyez-vous, que je n'ayons épousé votre sœur, M. de Vainsac, & Jacob seroit votre cousin. Mais testigué, j'ons du nez, & je vîmes bian

alors qu'on visoit à notre bian & non à notre parsonne, & j'ons toujours fait le sourd. Allons, allons, boutez là, M. de Vainsac ; & vous & moi, à peu de distance, c'est qu'eu-ci qu'eu-mi : oui, oui, Colas votre grand-pare étoit aussi bon farmier que moi.

Cette petite harangue de mon pere fit plus que toute l'éloquence de ma femme, & me satisfit, parce qu'elle me vengeoit d'autant plus, qu'elle humilioit davantage mon adversaire. Il ne fut plus question de disputes entre nous, & nous nous séparâmes bons amis. Je passai encore huit jours dans cette Terre, pendant lesquels j'eus le plaisir de rendre M. de Vainsac témoin de mon triomphe. Nous étions prêts à partir pour retourner à Paris, quand mon frere vint me prier de le laisser dans le château, en m'ajoutant qu'il desiroit d'y fixer son domicile.

Je ne balançai à acquiescer à sa demande, qu'autant que je le crus nécessaire pour lui faire comprendre qu'il ne devoit pas attribuer ma facilité à l'envie de me séparer de lui.

Avant de me mettre en route, je voulus engager mon pere à quitter sa ferme, pour habiter ma maison, où mon frere alloit demeurer ; mais toutes mes instances furent inutiles. Non, non, Jacob, me dit-il, nous autres gens du village ; j'avons notre tran tran, il faut nous le laisser suivre, j'mourrois si j'quittois mon usage. Je eux travailler tant que je vivrai.

Que cette noble ſimplicité, qu'aucun deſir d'ambition ne traverſe, a de charmes & de douceurs ! Quoique la fortune ait toujours ſemblé me prévenir dans tout ce que j'ai pu deſirer, il m'eſt cependant permis de connoître cette oppoſition. Je ſuis homme, & l'expérience m'a appris que l'humanité revendique toujours ſes droits. Oui, perſonne ne doute que je n'aie lieu d'être fort content de mon ſort, & que Jacob, triomphant dans le lieu de ſa naiſſance, devoit être heureux : mais non, je ne l'étois pas ; je commençois à goûter les biens de la fortune, cet avantage, en augmentant mes deſirs, faiſoit croître mon tourment.

Je viens de dire que Jacob triomphant dans ſon pays devoit être content. En effet, quoique quelques perſonnes penſent qu'un ruſtre qui ſort de ſa craſſe devoit s'éloigner de ſon pays, parce qu'il s'ôte par ce moyen des ſujets d'humiliation journaliere, je crois cependant, après l'épreuve faite, que cette humiliation n'a rien de comparable au plaiſir de voir courber devant vous ceux, ou qui marchoient vos égaux, ou qui même croyoient vous honorer en vous donnant un coup de tête. Par exemple, y eut-il une amorce plus ſéduiſante pour ma vanité, que de voir Vainſac, qui m'avoit conteſté des droits honorifiques, me venir rendre le lendemain des devoirs révérencieux ? Cette action étoit libre ; mais je me flattois à chaque courbette qu'il faiſoit à ma femme ou à moi, que je le fai-

fois plier fous mon autorité, qui dès-lors l'emportoit fur la fienne. Ainfi je reviens de cette idée, & je penfe que rien n'eft plus flatteur que de paroître glorieux dans un lieu où l'on étoit confondu peu de temps auparavant. Qu'on me permette cette petite réflexion, qui combat un fentiment reçu & accrédité, auquel je ne puis oppofer que l'expérience, qui me paroît un argument fans replique.

Je me difpofois à partir le lendemain, quand M. de Vainfac vint me prier de lui accorder ma fœur en mariage : cette demande me furprit autant qu'elle me fit de plaifir. Je ne pus lui cacher ni mon étonnement ni ma joie.

Monfieur, lui dis-je, vous honorez beaucoup le nom de la Vallée de l'unir à celui de Vainfac....... Ah ! vous êtes un méchant, me répondit-il, de me rappeller une vivacité que je ne ceffe de me reprocher. Cette alliance, fi vous l'agréez, vous affurera de mes difpofitions à votre égard.

J'en ferai flatté, repartis-je, & j'en parlerai à mon pere & à ma fœur dans ce jour : car vous fentez que cette alliance doit premierement plaire à l'une & être autorifée par l'autre.

Tout eft prévenu, me dit-il; depuis longtemps j'ai cédé aux charmes de votre aimable fœur, & ma flamme lui eft agréable. M. votre pere, que je quitte, y confent; mais il m'a confeillé de vous voir; il defire même votre aveu.

Votre nom le décide, lui dis-je, dès que mon pere & ma sœur sont contents ; & je ne partirai point d'ici que je n'aie vu votre union.

Nous nous rendîmes à la maison de mon pere ; M. de Vainsac renouvella ses instances auprès du vénérable vieillard, dont les yeux s'inonderent à l'instant de larmes de joie.

Oui, Jacob, me disoit-il, tu pousses le bonheur en avant toi. Voilà ta sœur mariée, je ne souhaite plus que de voir tes enfants, & je mourrai content.

Cet arrangement pris, nous ne nous donnâmes le temps que de remplir les formalités, & M. de Vainsac devint le beau-frere de M. de la Vallée ; & j'ose dire que l'agrément qui suit cette heureuse union, fait une des plus grandes félicités dont je jouisse dans ma retraite

Quelques jours après nous partîmes pour Paris avec les nouveaux époux. Nous voulûmes y faire prendre à la jeune femme un certain air du monde qui lui manquoit, mais à l'acquisition duquel un petit penchant à paroître belle lui donna plus de facilité que je n'aurois osé imaginer.

Nous avions laissé mon frere à la campagne, qui peu de temps après perdit sa femme. M. de Vainsac acheta une charge chez le Roi. Tout ainsi prospéroit dans ma famille, & je voyois chaque jour ma fortune prendre une nouvelle forme ; & j'ose dire que je le voyois sans transport extraordinaire. Accou-

tumé à voir mes desirs s'accomplir, je n'eus plus d'ardeur pour en former. C'est alors que l'aisance dont je jouissois commença à faire paroître ses charmes à mes yeux. Je goûtois sans trouble cette tranquillité, quand ma femme vint la troubler par des idées de vanité qui lui étoient à la vérité permises, mais qui me causerent quelque chagrin.

On sait que la personne que j'avois épousée étoit fille d'un Financier fort riche, dont l'origine ne valoit pas mieux que la mienne; mais son bien l'avoit fait chercher en premieres nôces par M. de Vambures, & son alliance avec ce Marquis l'avoit liée avec tous les gens de Cour. Cette union lui avoit fait prendre un air & un ton de grandeur qu'elle auroit voulu soutenir. Elle m'aimoit, mais elle m'auroit sans doute aimé davantage, si j'eusse pu réunir à mes traits & à mon caractere un nom plus décent à des ancêtres plus relevés. Pour moi, à qui la retraite dans laquelle vivoit mademoiselle Haberd, n'avoit pas permis de faire de grandes connoissances, & dont la vanité n'avoit point encore troublé le cerveau, j'étois satisfait de mon sort & de mon nom.

Cette différence de sentiments m'exposoit souvent, de la part de ma femme, à quelques propositions ambiguës, que je tâchois d'éluder : mais il est bien difficile de ne pas enfin donner quelque prise à une personne qui épie avec attention toutes les occasions de se déclarer : un jour donc que nous raisonnions en-

ſemble ſur nos affaires, mon épouſe & moi, elle me parut d'abord enchantée de la joie que me cauſoit ma fortune ; mais tout-à-coup elle tomba dans une profonde rêverie ; je lui en demandai le motif d'une maniere empreſſée.

Vous voyez, mon cher, me dit-elle, en quel état eſt notre fortune ; elle ne peut être plus arrondie, & bien des gens de famille même pourroient l'envier. Les connoiſſances que vous prenez dans les affaires, par votre aſſiduité à vous y appliquer, me font eſpérer que vous la pouſſerez, cette fortune, auſſi loin qu'elle peut aller : mais ce n'eſt pas tout.

Quoi donc, lui dis-je ; eh ! que faut-il encore ? Il faut faire un nom aux enfants que nous pouvons avoir, & vous leur devez un rang, qui, plus que le vôtre, s'accorde avec le bien que vous leur laiſſerez. Les richeſſes vous font conſidérer, j'en conviens ; mais la nobleſſe y donne un relief qui, quoiqu'étranger, en releve infiniment l'avantage. Voilà ce que vous pouvez laiſſer à votre poſtérité, & ce que j'oſe vous prier de lui accorder.

Ce raiſonnement me parut neuf. Que ſuis-je donc, me diſois-je à moi-même, pour ennoblir ma famille à ma volonté ? Je regardois ma femme, & j'étois tenté de croire qu'un petit dérangement d'eſprit avoit pu lui cauſer cette idée. D'ailleurs, j'avois une petite doſe d'orgueil; mais elle n'étoit pas encore aſſez forte pour me faſciner les yeux au point de m'aveugler.

On ſe ſouviendra ſans doute que lors de mon mariage je n'avois pu me réſoudre à changer mon nom, & ici une femme que je croyois incapable de me tromper, me propoſoit de métamorphoſer juſqu'à mon être, & de changer, pour ainſi dire, la nature du ſang qui couloit dans mes veines. Il étoit roturier ce ſang, je ne pouvois le communiquer que comme je l'avois reçu; & cependant on me parle de rendre purs les canaux les plus voiſins d'une ſource bourbeuſe.

Ma femme, qui voyoit bien le combat qui ſe paſſoit dans mon eſprit, & qui croyoit ſans doute que la réflexion ne pouvoit être qu'avantageuſe à ſes deſſeins, me laiſſa rêver ſans me diſtraire, & auroit continué ce ſilence, en étudiant peut-être mes mouvements, ſi je n'euſſe pas pris moi-même la parole.

Je vous avoue, lui dis-je, que je ne conçois point votre propoſition. J'aurai toujours une déférence entiere pour vos volonsés; mais ici, l'impoſſibilité de réuſſir regle mon éloignement à vous obéir. Je ſuis né au village, je ne puis rien changer à cet article. Suis-je donc le maître de faire qu'Alexandre la Vallée, fermier de Champagne, ne ſoit pas mon pere, & par conſéquent l'aïeul de mes enfants? Tant que cela durera, je crois que fils & petit-fils de roturiers, mes enfans ſeront renfermés dans la même claſſe.

Non, mon ami, me dit-elle, vous ne pouvez empêcher ce qui eſt fait; mais vous pouvez obtenir que vos enfants ſoient la tige d'une

famille noble, issue de Jacob la Vallée, ennobli.

Eh! par quels moyens, par quelles ressources, lui dit alors mon-amour-propre, plus piqué de ne pas voir de route au succès, que de la singularité de la proposition qui m'avoit d'abord alarmé?

Par votre argent, me répondit-elle. Comment, par mon argent, lui dis-je? Est-ce que la noblesse s'achete comme un cheval au marché? J'ai cru jusqu'à présent que les nobles tenoient leurs rangs d'un partage aucien, dont à la vérité, je ne pouvois bien découvrir ni la raison ni l'équité; car le sens commun me dicte que tous les hommes étant nés égaux, aucun n'a pu, sans une usurpation tyrannique, établir cette distinction d'ordres que nous voyons parmi les hommes.

Vous avez raison, me dit-elle; mais si néanmoins vous réfléchissez, vous conviendrez facilement que la même justice qui avoit établi l'égalité dans l'origine, a mis par la suite cette disproportion qui vous surprend. J'avoue, poursuivit-elle, que le premier pas fait, quelques-uns par des services importants ont mérité cette distinction, qu'ils ont transmise à une postérité qui, en marchant sur leurs pas, a soutenu ce privilege; mais aussi combien en est-il parmi, je ne dis pas les simples nobles, mais les plus grands du Royaume, qui ne doivent la grandeur & les titres qu'on leur a transmis, qu'à l'erreur, au caprice, à l'argent, ou à d'autres motifs encore plus brillants?

Vîtes-vous dernierement ce Duc? si l'un de

ses aïeux n'eût eu de la délicatesse dans les doigts, il n'auroit point le nom brillant qui le décore. Un Marquis de votre connoissance, & que vous ne pouvez méconnoître, a mis dans sa ferme le Seigneur dont, comme vous, il a acquis le domaine. Que vous dirai-je? L'un prête des millions dans un besoin pressant, & il devient Comte; l'autre achete une charge, & il efface son origine roturiere en ennoblissant sa postérité. Si l'on vouloit trouver de l'antiquité dans les races de ce pays, n'en doutez pas, me dit-elle, il faudroit quitter, & Paris, & la Cour; & en convoquant l'arriere-ban, il seroit encore nécessaire de bien trier. L'on dira de vous comme des autres. Dans les commencements on sera surpris. Bientôt l'étonnement cessera, & l'on nommera vos enfants M. le Baron, M. le Chevalier, avec la même confiance qu'on dit à tant d'autres aujourd'hui, M. le Duc & M. le Marquis, qui n'ont pas eu des principes de noblesse plus caractérisés que ceux que je vous propose d'acquérir.

Dès cet instant je commençai à ne plus combattre que bien foiblement les idées de mon épouse. Cette méthode, lui dis-je, me paroît singuliere. Je croyois que la noblesse étoit le prix de la valeur ou des travaux; mais dès que vous m'assurez que ce sentiment est une erreur, je vous crois On peut donc l'acheter. Mais, si je le fais. (Connoissez le motif d'un reste de répugnance.) Oui, vos propositions sont flatteuses; & si je balance, c'est que je crains d'être forcé moi-même de me dire cent fois le jour,

ces Gentilshommes, que j'éleve chez moi, sont fils de Jacob, conducteur de vin, valet, & noble enfin.

Quelque justesse que puisse avoir votre réflexion, reprit ma femme, c'est une grace que je vous demande & que j'espere obtenir.

Après ces mots je n'avois plus à répondre. Faites ce que vous voudrez, lui dis-je, je souscris à tout.

Qu'on ne soit pas étonné de ma complaisance, & qu'on ne l'attribue pas à un excès d'ambition, contre lequel j'avois prévenu mon lecteur; car l'amour plus que la vanité arracha ce consentement. Si cependant on vouloit trouver dans mon acquiescement quelque trace d'orgueil, devrois-je tant m'en défendre? La gloire flatte, surprend, & rend souvent fou : telle sera alors ma position. Enfin, quoi qu'il en soit, par les soins de ma femme, qui malgré toute sa tendresse pour moi, portoit impatiemment le nom de la Vallée, on découvrit une charge; j'en traitai, je l'obtins, j'en comptai l'argent, & j'eus par-là le droit d'ajouter à mon nom : Ecuyer, Sieur de, &c.

Quelques mois après cette métamorphose, mon épouse accoucha, & ce fut dans l'excès de joie que me causa cette nouvelle, qu'elle me força d'ajouter à mon nom celui de la derniere Terre qu'elle avoit acquise, & bientôt, graces à ses soins secrets, on s'habitua si bien à prononcer ce dernier nom, qu'on n'en connut plus d'autre dans la maison.

On doit s'appercevoir que la néceſſité de ſuivre un fil d'hiſtoire que je ſuis réſolu de terminer dans cette partie, m'a fait oublier mes chers neveux. Je n'avois pas pourtant moins ſoin de leur éducation, & j'oſe dire qu'ils répondoient parfaitement aux peines que leurs maîtres ſe donnoient.

J'avois lieu d'être ſatisfait de tous côtés; & pendant quinze ou ſeize ans que je paſſai à Paris, dans le ſeul embarras des affaires, je vis croître ma famille de deux fils & d'une fille. Ma femme leur fit donner une éducation proportionnée aux rôles que leurs grands biens leur permettoient de jouer un jour dans le monde. Mon bien s'augmentoit en effet chaque jour: mes garçons faiſoient des progrès infinis, & ma fille nous mettoit dans le cas de découvrir chaque jour en elle de nouveaux charmes.

Ami auſſi favoriſé que pere fortuné, le jeune homme que j'avois ſervi en arrivant à Paris, & que M. Dorſan m'avoit préſenté, M. de Beauſſon, c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, par ſes rares talents & par l'uſage qu'il en faiſoit, me mettoit dans l'heureuſe néceſſité de contribuer chaque jour à ſon avancement.

Il venoit aſſidument chez moi, & je l'y voyois avec plaiſir. Un caractere doux, liant & gai, lui gagna l'amitié de chacun. Sa figure étoit gracieuſe; j'oſe avancer qu'il méritoit la fortune que la diſſipation de ſes parents lui avoit fait perdre, & que mon attachement lui fit obtenir. Ce jeune homme étoit de toutes nos parties, & nous le

regardions comme un enfant de la maiſon.

Quand je réſolus de faire quitter à mes neveux les études, pour les mettre dans des poſtes qui décidaſſent leur fortune, je les engageai à ſe lier d'amitié avec M. de Beauſſon. Les graces que ce cavalier mettoit dans tout ce qu'il faiſoit, lui attirerent bientôt tout le cœur de mes neveux, & j'en eus une joie bien ſincere ; car je ſavois que ſouvent la fortune, & preſque toujours le caractere des enfants, dépendent des premieres liaiſons qu'ils forment.

On conçoit aſſez que la ſituation de leur pere, ruiné par les diſſipations de leur mere, ne leur permettoit pas de ſe ſoutenir dans le monde, s'ils ne décidoient eux-mêmes leur fortune. J'avois des enfants, & ces enfants ôtoient à mes neveux toute prétention ſur mon bien. Je réſolus donc de les accoutumer de bonne heure au travail. Je leur propoſai d'entrer dans mes bureaux ſous la conduite de M. Beauſſon. L'aîné conſentit volontiers, & ſe montra bientôt né pour les plus grandes affaires. Mais quelle fut ma douleur de voir le cadet ſe révolter avec hauteur contre cette diſpoſition prudente! Que voulez-vous donc faire, lui dis-je? Je n'ai de goût que pour les armes, me dit-il, & je ſerois peu propre à piquer l'eſcabelle.

Cette inclination ne me parut qu'une ſaillie de jeuneſſe, dont je le ferois revenir aiſément; car outre une aimable phyſionomie, qui annonçoit beaucoup de douceur, je remarquois en lui un caractere de réflexion qui me promettoit de le faire entrer dans mes raiſons.

Je ne blâme point, lui dis-je, l'ardeur qui vous fait souhaiter de courir une carriere honorable, mais tout combat vos idées, mon cher neveu. Votre naissance est obscure ; le relief que j'ai été obligé de donner à la mienne, ne me releve pas beaucoup ; mais il ne fait rien en votre faveur, puisqu'il vous est totalement étranger.

Je le sais, me répondit-il ; mais c'est à moi d'obtenir par mes actions ce que la nature m'a refusé.

C'est fort bien pensé, repris-je. Mais, vous le savez, le service militaire dans notre patrie est le sentier où court la noblesse ; & sans cet avantage, obligé de vivre ou d'être en concurrence avec elle, vous serez journellement en bute à mille nouvelles disgraces. Dans le choix de deux personnes qui se seront également distinguées, le noble obtiendra la préférence sur vous. Vous croirez voir de l'injustice où l'équité seule aura parlé ; vous êtes vif, & peut-être la chaleur vous exposera à quelque folie, qui, en vous forçant de vous expatrier, vous ruinera. Mais pour ne vous rien déguiser, mon cher neveu, vos services mêmes, si vous êtes assez heureux pour en rendre, sans concurrence, sans rivalité, se trouveront obscurcis par votre origine : & si vous parvenez, vous irez lentement où d'autres arriveront à pas de géant ; sans avoir d'autres droits à faire valoir que des parchemins à demi rongés que leur auront transmis leurs aïeux. Hé bien, ce sera à moi, me dit-il, à brusquer les occasions, & à savoir les mettre à profit.

Ces paroles prononcées avec vivacité, me dénoterent son caractere. Je vis que sous une apparence de douceur, il voiloit un naturel opiniâtre, que j'aurois peine à vaincre. Je crus cependant le faire revenir par une raison dont l'usage du monde me faisoit voir la solidité autant que la vérité.

Le service, lui dis-je, ne convient qu'à deux sortes de gens en France, aux riches & aux nobles indigents. Ceux-ci n'ont point d'autres ressources, & leurs noms sont leurs garants de leur avancement. Ceux-là savent forcer la faveur en prodiguant leur argent. Vous n'êtes ni dans l'une ni dans l'autre de ces classes; que prétendez-vous donc faire?

Suivre le parti pour lequel je me sens de l'inclination, me dit-il.

Nous étions dans cette contestation, & j'étois prêt de me servir de l'autorité que mes bienfaits me donnoient sur ce jeune homme, quand M. Dorsan survint. Après les compliments ordinaires, je lui fis part de la conversation que j'avois avec mon neveu. Je ne doutois pas qu'il n'entrât dans mes vues. J'etois persuadé qu'élevé dans le service, il devoit sentir assurément mieux que personne la solidité de mes raisons. Qu'on juge donc si je fus étonné quand j'entendis sa réponse.

L'envie de votre neveu, dit-il, est louable: il faut la satisfaire, & je me charge de lui rendre service: combattre les inclinations des jeunes gens, c'est les fortifier. Je ne voudrois

pas cependant, ajouta-t-il, ſouſcrire à toutes leurs volontés. Il faut leur faire enviſager le bien & le mal d'un état; mais alors s'ils perſiſtent, laiſſez-les juger par eux-mêmes. Si c'eſt une ſimple velléité, elle échouera contre le premier obſtacle; ſi au contraire c'eſt un penchant déclaré, les remontrances ne feront pas plus fortes que les peines pour les en détourner.

Mais, Monſieur, lui dis-je, ſans fortune, ſans nom, que fera-t-il?

Eh! pourquoi, reprit ce Seigneur, n'avanceroit-il pas comme mille autres? Avec de la conduite & de la valeur, on fait oublier ſa naiſſance, & l'on parvient dans le métier des armes comme en tout autre. Il n'eſt pas lucratif dans ſa poſition; il eſt long ordinairement, je l'avoue; mais votre neveu eſt jeune, il eſt prudent, il peut eſpérer. Je n'ai rien de vacant dans mon régiment; mais ſi vous voulez lui fournir de quoi vivre en garniſon, je le prendrai pour cadet, & dès qu'il ſe préſentera quelqu'occaſion de l'obliger, il pourra compter ſur moi.

Les bontés dont ce Seigneur ne ceſſoit de m'accabler, me firent regarder ces paroles comme autant de loix qui forçoient mon obéiſſance. Je ne trouvai plus de termes pour combattre les deſſeins de mon neveu; je n'avois de voix que pour marquer à ſon bienfaiĉteur & au mien une reconnoiſſance auſſi légitimement due.

Je venois de faire retirer mon neveu, quand ma femme parut. Veuve en premieres nôces d'un

d'un militaire diſtingué, elle fut d'un nouvel appui pour M. de Dorſan. Elle remercia ce Seigneur dans des termes qui marquoient toute ſa joie. Monſieur, me dit-elle, votre neveu mérite votre eſtime & nos ſoins. Je ſerois étonnée que vous vous oppoſaſſiez à ſes deſſeins. Il ſe tirera d'affaire; notre fortune nous permet de l'aider, & je vous promets d'avance de ſouſcrire à tout ce que vous ferez pour ſon avancement.

Je me ſuis chargé de ſon avancement, reprit M. de Dorſan, & permettez-moi, Madame, dit-il à ma femme, de vous envier cette gloire.

Mais ſi nous venions à lui manquer, ma femme & moi, dis-je à M. de Dorſan, quelle ſeroit ſa reſſource? Car il n'a pas d'eſpérance du côté de ſon pere.

Nous ne manquerons pas tous à la fois, reprit M. de Dorſan : mais d'ailleurs, depuis que je ſers, j'ai toujours vu les gens ſans fortune proſpérer où l'opulence a échoué. Ebloui par ce principe, je ne voudrois pas cependant recevoir tout le monde ſans diſtinction. Il faut tâcher que les compagnons d'un homme que nous mettons en place, n'aient point à rougir de ſe trouver avec lui. Votre neveu n'eſt point connu, ou il ne l'eſt que par vous. Votre état d'opulence en imprime, & cela ſuffit pour qu'il puiſſe paroître dans un régiment. En un mot, je le prends, & je me charge de tout, s'il perſiſte dans ſa réſolution.

Dès-lors ce fut un parti décidé, que mon neveu apprit avec des tranſports que je ne pouvois ſouffrir qu'avec quelque ſorte d'impatien-

ce; mais il fallut se résoudre à le faire partir; & comme la suite n'eut rien d'extraordinaire que son mariage, avant que cette circonstance vienne, je me contenterai de dire ici que M. de Dorsan ne tarda pas à lui procurer de l'emploi, & que chaque jour ce Seigneur se flattoit de l'avoir dans son régiment.

Mon autre neveu se livra tout entier à la finance, sous les yeux de M. de Beausson, dont le rapport flatteur me faisoit plaisir.

Mes enfants grandissoient, & je ne négligeois rien de tout ce qui pouvoit contribuer à leur éducation. Quoique Paris nous offrît des écoles célebres, où ces jeunes gens pouvoient prendre les teintures de toutes les sciences, conduits par le conseil de personnes sages, je crus devoir leur procurer chez moi des maîtres en tout genre. L'émulation, me dit-on, peut faire beaucoup sur de jeunes cœurs; mais l'œil du pere, joint aux soins d'un maître particulier, dont le nombre des disciples ne partage point l'attention, sont des moyens bien puissants pour décider le progrès des jeunes gens.

Je ne sais si cette réflexion qu'on me suggéra sera également approuvée par tout le monde; mais l'expérience m'a convaincu de sa justesse. En effet, mes fils avancerent avant l'âge, & ils n'avoient pas encore seize ans quand je me vis en état d'égayer leurs études sérieuses par des occupations plus amusantes.

Je les envoyai à l'Académie. A cette nouvelle, si l'aîné tressaillit de joie, le cadet y parut peu sensible. Leur caractere étoit très-

lifférent. Celui-là avoit un caractere vif & aillant, son esprit étoit pénétrant : les diffi-ultés dans les sciences ne sembloient se mon-rer que pour donner de nouvelles preuves de a pénétration. L'autre avoit moins de brillant, nais il paroissoit avoir plus de solide. Un es-prit de réflexion le rendoit sombre & tacitur-ne ; mais dans l'occasion il n'étoit ni moins gai, ni moins éclairé que son frere.

Cette différence de caracteres me faisoit at-endre avec impatience l'âge où chacun seroit en état de prendre un parti : car je croyois im-possible qu'avec des tempéraments si opposés, ces enfants eussent les mêmes inclinations.

Je voyois avec plaisir l'amitié intime qui es unissoit à Beausson. Ma fille étoit un parti considérable : mais quoique douée d'une beau-é merveilleuse, & d'un esprit délicat & délié, elle paroissoit d'un naturel insensible qui m'a-armoit. L'admiration qu'elle causoit, lui pro-curoit un nombre d'adorateurs que sa froideur ebutoit bientôt. Je ne pouvois en découvrir 'origine.

M. de Beausson la voyoit à la vérité assi-luement ; je m'appercevois bien qu'il étoit le seul que ma fille distinguât ; mais j'attribuois cette confiance à la préférence naturelle qu'une ille doit & accorde à un jeune homme qui dès 'enfance a fait le métier de complaisant au-près d'elle. Lui-même dans sa conduite ne me aissoit appercevoir qu'un cœur reconnoissant les obligations qu'il croyoit m'avoir, & qui âchoit de m'exprimer ses sentiments par un

attachement entier à tout ce qui pouvoit m'appartenir.

Je ne pouvois donc pénétrer ce qui se passoit dans ces deux cœurs, quand ma femme crut devoir m'avertir qu'elle trouvoit dans sa fille un air de rêverie & de distraction qui s'accordoit mal avec l'enjouement ordinaire de son esprit.

Je n'y fis pas d'abord attention, parce que cet enfant sortoit d'une indisposition qui pouvoit lui laisser quelque foiblesse qui l'attristât; mais à force de m'entendre répéter par ma femme ce que ses remarques journalieres lui faisoient soupçonner, je résolus de sonder ma fille, bien décidé de ne rien faire qui pût contraindre ses desirs. Je la fis venir.

Qu'avez-vous donc, ma fille, lui dis-je? Votre état nous inquiete. N'êtes-vous pas bien remise de votre maladie, ou quelque chagrin causeroit-il cet air abattu & rêveur dont ma tendresse est alarmée?

Je suis en bonne santé, me dit-elle; mais il m'est resté de ma maladie une certaine langueur que je ne puis vaincre. Je m'en veux mal à moi-même; mais il ne m'est pas possible de me surmonter. Au reste, cela se passera, & ne mérite pas de vous inquiéter.

On fait ce qu'on veut sur soi, repris-je, & un esprit trop réfléchi quadre mal à votre âge. D'ailleurs, je vous ai toujours vue si gaie, je pourrois même vous dire si folle, lui ajoutai-je en riant, que je ne puis, sans être alarmé, voir un changement si total. Votre mere s'en

eſt apperçue, & n'en eſt pas moins inquiete : ne me cachez pas le motif qui vous chagrine, & ſoyez perſuadée que nous ne voulons que votre bien & votre ſatisfaction.

On ſait, d'après ma converſation chez le Préſident, qu'en parlant j'ai l'uſage d'étudier les contenances & les yeux des perſonnes auxquelles j'adreſſe la parole ; je me ſervis ici de tout mon art pour pénétrer ma fille : mais je dois l'avouer, ſi une rougeur légere qui couvroit ſon viſage ne m'échappa pas ; ſi je vis même que mon diſcours lui avoit fait d'abord deſſerrer les levres pour me parler avec confiance, ſans doute, je ne pus en tirer les lumieres que j'en eſpérois, quand je l'entendis me répondre en ces termes :

Que voulez-vous que j'aie à mon âge ? Je n'ai d'autre deſſein que de vous obéir, & j'en fais toute mon occupation. Je ſens & je vois mon changement moi-même. Il vous chagrine ; j'en ſuis au déſeſpoir, mais je ne puis l'attribuer qu'à ma foibleſſe, & il faut eſpérer que le temps.....

J'allois l'interrompre, & je me flattois de la forcer à rompre le ſilence, en lui montrant que je n'étois pas dupe de ſes détours, quand on m'avertit que M. de Beauſſon demandoit à me parler. Je le fis entrer, ma fille ſe retira ; mais malgré leurs précautions, cette rencontre imprévue jetta ſur leurs viſages un trouble qui avoit des motifs bien différents, & qui m'auroient pu donner quelques ſoupçons, ſi Beauſſon ne m'eût abordé par ces mots :

Je ſuis mortifié que Mademoiſelle ſe ſoit

trouvée ici quand on m'a introduit. Je venois vous parler en ſecret de M. votre neveu, & il étoit important que perſonne ne me vît.

Ma fille eſt capable d'un ſecret, lui dis-je, en le lui recommandant. Mais de quoi eſt-il queſtion ?

La confiance dont vous m'honorez, reprit-il, & les bontés que vous avez pour moi, m'obligent à ne vous rien cacher. Votre neveu ne travaille plus ; il paroît depuis deux mois, plongé dans une mélancolie étonnante, & rien ne peut l'en tirer. Devant mon oncle je me cache, m'a-t-il dit, mais je ne puis me déguiſer quand je ſuis hors de deſſous ſes yeux.

Quoi ! me dis-je alors, ma fille, mon neveu, tout me craint ! j'en ſuis mortifié : mais en parlant à M. de Beauſſon, je lui demandai s'il avoit percé le motif de l'inquiétude de ce jeune homme.

Je crois l'avoir deviné, me répondit-il d'un air également abattu & touchant, par un haſard qui peut vous être avantageux, ſi ſes deſſeins ne s'accordent pas aux vôtres. Ce matin, en cherchant ſur la table de votre neveu un papier dont j'avois beſoin pour vos affaires, j'ai trouvé un portrait qu'il doit avoir oublié par ſuite de diſtraction. Je ſavois bien qu'il aimoit, ajouta Beauſſon ; mais je n'avois garde de ſoupçonner l'aimable objet qui cauſe ſa paſſion. Je n'oſe vous en dire davantage.

Un certain friſſonnement me paſſa dans les veines. La conformité qui ſe trouvoit dans les conduites de mon neveu & de ma fille m'ef-

fraya. Je tremblai de pouſſer plus loin l'éclairciſſement ; mais bientôt je pris la réſolution de tout ſavoir, & ce ne fut qu'en balbutiant que je priai M. de Beauſſon de me nommer la perſonne qui avoit donné tant d'amour à mon neveu, s'il la connoiſſoit. Oui, Monſieur, me dit-il en pouſſant un grand ſoupir. Mais quoi ! lui dis-je un peu revenu à moi-même ; qui peut donc tant vous attriſter ? Mon neveu a de l'eſprit & des ſentiments, cette perſonne pourroit-elle le faire rougir ? Si le cœur lui parle pour elle, il eſt ſûr de mon aveu. Il n'eſt pas riche : ſi la Demoiſelle a du bien, il marchera ſur mes pas, & ce portrait m'eſt d'un bon augure.

Ah ! reprit-il vivement, ſi vous ſaviez le nom de cette adorable perſonne, vous ceſſeriez, je crois, de traiter ſi légerement un ujet qu'un intérêt peut-être trop vif... (Il s'arrêta pour voir ſans doute ſi je le devinois : mais je ne l'étudiois même pas ;) & un inſtant après il ajouta, que l'intérêt que je prends à votre repos m'empêche de nommer. Nommez, nommez, lui dis-je avec inquiétude. Vous me l'ordonnez, reprit-il, & je dois vous obéir. C'eſt votre fille. Ma fille, m'écriai-je ! & je reſtai ſans mouvement dans mon fauteuil.

Oui, votre fille, me dit-il : jugez ſi je devois craindre de la trouver ici.

Mon neveu amoureux de ma fille, repris-je ! Hélas ! quelle bizarrerie dans l'amour ! A peine ſe ſont-ils vus ! Mais auriez-vous, lui dis-je, quelques autres preuves de ſes ſentiments, & ſauriez-vous ſi ce jeune homme auroit eu la

témérité de déclarer ſa paſſion à l'objet qui l'a fait naître ?

Je ne puis là-deſſus vous rien dire de plus, me répondit-il, & le portrait eſt le ſeul témoin qui puiſſe dépoſer.

Je me reſſouvins alors que j'avois le portrait de ma fille en miniature, je le cherchai & je le trouvai à ſa même place. Dès-lors la preuve me parut convaincante. Car, me diſois-je, il ne peut avoir ſon portrait ſans qu'elle ait ſouffert qu'il l'ait fait peindre. Ils ſont donc d'intelligence, & c'eſt-là la ſource de cette honte qui empêche ma fille de s'expliquer ſur les motifs de ſa langueur. Que je ſuis malheureux !

M. de Beauſſon, que ces maux accabloient, & auquel ſes ſentiments ſecrets pour ma fille ne permettoient pas le moindre ſoupçon qui pût lui être injurieux, voulut en vain me faire entendre que mon neveu pouvoit avoir obtenu ce portrait par adreſſe ; rien ne put me calmer.

Je ne voyois ce projet d'alliance qu'avec horreur. Je priai mon ami de ne rien témoigner à mon neveu, mais de l'amener dîner chez moi dans le jour, étant bien réſolu d'avoir un entretien avec lui, où je pénétrerois tout ce myſtere.

Quand M. de Beauſſon ſe fut retiré, je demeurai dans un abattement entier ; car plus on eſt fait aux faveurs de la fortune, & moins on peut ſoutenir ſes diſgraces. J'étois plongé dans une rêverie ſi profonde, que ma femme étoit entrée dans mon cabinet ſans que je m'en fuſſe apperçu. Ayant un inſtant après jetté les yeux ſur elle, je lui dis :

L'auriez-vous cru, ma chere? Eh! quoi donc, me dit-elle? Notre fille....... repris-je, & je m'arrêtai pour attendre sa réponse. J'étois un homme si fortement prévenu de mon secret, que je croyois que chacun devoit le savoir, avant que je le découvrisse.

Je ne comprends rien, dit-elle, à votre abattement. Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux? & Beausson qui sort.......

Il n'est point question de lui, repris-je vivement. Ma fille! mon neveu!... Ah Dieu!....

Que voulez-vous dire? reprit ma femme, qui commençoit à deviner le motif de ma douleur. Cela ne peut être, Monsieur; achevez, je vous prie.

Je lui racontai alors tout ce que je venois d'apprendre, & je lui fis part de mes desseins. Elle les goûta, & me promit de me seconder en sondant sa fille. Elle m'engagea à ménager l'esprit de mon neveu qui étoit violent, & qui, s'il venoit à découvrir la trahison que lui avoit faite son ami, pouvoit nous causer quelque nouveau chagrin. Je lui promis, & elle crut me devoir aider de ses lumieres sur la conduite que j'avois à tenir, mais que mon chagrin m'empêcha de bien suivre.

Mon neveu vint, & après le dîner je me retirai avec lui dans mon appartement. Je lui demandai d'un air gai en apparence, s'il étoit content de son sort; il me répondit d'un air froid qu'il en étoit fort satisfait.

Pourquoi donc, lui dis-je, ne vous voit-on plus dans nos assemblées? ou pourquoi,

quand vous y êtes, y paroiſſez-vous ſi diſtrait? A la campagne on ne vous voit qu'aux heures des repas, & à Paris vous choiſiſſez pour vos promenades les lieux les plus ſolitaires.

Je ne pourrois pas, me répondit-il, vous rendre bien compte des motifs d'une conduite qui doit vous paroître bien bizarre à mon âge. Je crois que tout cela eſt machinal & ſans deſſein décidé.

Vous tremblez de vous expliquer avec moi, lui dis-je. Qu'eſt donc devenue cette confiance que vous me devez? Je vous aime comme j'aime mes propres enfants. Parlez-moi avec cette cordialité qu'un pere doit s'eſtimer heureux d'obtenir, & qu'un ami a droit d'exiger. Oui, mon cher neveu, ajoutai-je, je ne vous crois pas inſenſible.....

Ah! qu'allez-vous penſer? reprit-il avec vivacité : excuſez ſi je vous interrompt; mais en vérité, pouvez-vous concevoir qu'un homme ſans fortune, ſans eſpoir, puiſſe ſe permettre de prendre l'amour?

Eh! pourquoi, lui dis-je? Je ne vous en ferois point un crime. Mon exemple ſert à autoriſer vos ſentiments, & je puis vous avouer que la regle que j'ai ſuivie moi-même, ſera celle que j'obſerverai pour l'établiſſement de mes enfants & pour le vôtre.

Cette apparence d'approbation générale des ſentiments qu'il pouvoit avoir pris, le charma. La joie éclata ſur ſon viſage; bientôt un mouvement de doute s'éleva dans ſon ame. Il appréhenda ſans doute de voir un piege dans

ma facilité. Je le vis consulter mes yeux pour y démêler ce qui se passoit dans mon ame. J'affectai un air tranquille. Il crut en devoir être content ; car avec un transport qui eut lieu de m'étonner, il me dit :

Je puis donc vous avouer sans rougir les sentiments que votre aimable fille a fait naître dans mon cœur. Oui, je l'adore, & rien ne peut me faire changer.

Sa hardiesse me terrassa, & quoique je dusse m'attendre à cette ouverture, je ne pus l'entendre sans la plus vive douleur. Je restai interdit, & je n'avois pas la force de lui répondre. Il n'avoit plus lieu de feindre, & regardant ce moment comme un instant décisif, il se jetta à mes pieds, & en fondant en larmes, il me déclara que sa fortune & ses jours dépendoient du succès de sa tendresse.

Quoique ma femme m'eût dit de ménager ce caractere altier, je sentis qu'il ne m'étoit plus possible de suivre ses avis. Je l'avois laissé aller trop avant, & il est certain que je n'avois pas eu assez d'éducation ni pour manier de pareils esprits, ni pour suivre avec avantage de semblables situations. J'aurois dû me faire accompagner par mon épouse ; sa prudence m'auroit été fort nécessaire, pour, dans le commencement de l'entretien, ménager tellement mon neveu, que je le forçasse à m'en dire assez pour m'eclairer, sans le mettre dans le cas de s'expliquer trop clairement : mais le mal étoit fait, & il étoit question de le réparer.

Après avoir réfléchi un inftant fur les dangers auxquels expofe fouvent une fotte préfomption de foi-même, je crus voir qu'il n'y avoit plus rien à épargner ; & prenant un air furpris & un ton ferme, je dis à ce jeune homme, que l'incertitude rendoit immobile, pâle & défait :

Eft-ce donc là le prix de mes foins ? Pouviez-vous fans rougir vous laiffer aller à une folle paffion, qui vous maîtrife moins qu'elle ne vous déshonore ? Quoi ! vous prétendez devenir l'amant de ma fille, vous que la nature a fait fon coufin ? Avez-vous bien pu penfer que j'y donnerois mon aveu ? Ne vous en flattez pas, lui dis-je d'un ton décidé. Je ne contraindrai pas vos inclinations : je dis plus, je les feconderai de tout mon pouvoir, fi votre choix ne doit pas faire frémir la vertu. Ce fera à vous & à moi à fuppléer au refte. Votre idée décidera des charmes de l'objet que vous adorerez, & je ne les combattrai point. Ma fortune & les occafions que mon état préfent me mettent en main, me permettront toujours de vous faire un fort heureux. Mais fi vous voulez mériter mes foins, abandonnez un deffein auquel rien dans le monde ne peut me faire confentir. Pour ménager votre gloire, je cacherai autant à ma femme qu'à ma fille un fentiment qui les révolteroit également, & vous feroit perdre leur eftime.

Ah ! ma coufine connoît mes idées, me dit-il, & fa façon de penfer ne s'accorde que trop avec votre rigueur. Oui, tout fe réu-

ait contre moi pour consommer ma disgrace. Tant mieux, lui répondis-je, & travaillez après ces lumieres pour ne pas exciter sa haine, & ne pas armer ma colere contre vous.

Mon neveu me quitta pénétré de la plus vive douleur. J'appellai M. de Beausson ; je lui racontai succinctement ce qui venoit de se passer, & je le priai de courir après le jeune homme, & de ne pas l'abandonner dans un instant aussi critique ; il y vola avec zele.

Je demeurai dans la plus cruelle perplexité ; car tous les soupçons que m'avoit fait prendre ma fille de l'état de son cœur, se réunissoient sur mon neveu. Je ne voyois que lui capable par sa témérité d'avoir allumé dans ce jeune cœur des feux que rien ne pouvoit me faire approuver. Ce jeune homme, en m'apprenant le feu criminel qui le brûloit, me faisoit trembler d'être éclairci des motifs de la langueur qui consumoit ma fille. Dans le dessein de calmer mon inquiétude, je me rendis à l'appartement de ma femme, tant pour lui rendre compte de ce que j'avois fait, que pour savoir si elle avoit découvert quelque chose.

Elle me blâma avec raison sur l'imprudence avec laquelle j'avois moi-même mis cet amant téméraire dans le cas de me déclarer sa passion. Il n'aura plus de ménagements, me disoit-elle ; sa naissance lui donne droit dans votre maison : vous ne pouvez lui en défendre l'entrée, sa pétulance lui fera regarder cet accès forcé comme un aveu tacite que vous donnez à la re-

cherche qu'il prétend faire de votre fille. Vous voudrez un jour vous y oppofer, mais il ne fera plus temps. Si vous lui en parlez alors, il fe fera rempli la tête de mille exemples pareils, moins fondés fur l'ordre que fur un abus de ce même ordre. Que lui direz-vous ?.....

Je fentis la force des raifons qu'elle m'alléguoit : mais avant de prendre un parti, je voulus favoir ce qui fe paffoit dans le cœur de ma fille.

Votre fille, me dit mon époufe, a eu moins d'avantages auprès de moi, que votre neveu n'en a gagné auprès de vous. Elle a cru me tromper. Elle s'en flatte encore ; mais j'ai découvert deux chofes, dont l'une eft importante à votre tranquillité, & dont l'autre demande de la prudence pour l'éclaircir entierement.

Premierement, cet enfant n'a nuls fentiments pour votre neveu. J'ai trouvé dans fes réponfes à ce fujet tant de fincérité, que je n'ai point craint de lui demander comment ce jeune homme avoit pu avoir fon portrait. Elle en a paru également étonnée & courroucée. Il faut, m'a-t-elle dit, qu'il l'ait pris à mon pere, ou qu'il ait fait copier celui qui eft entre fes mains. Voilà ce qui doit nous tranquillifer, & la petite perfonne n'a certainement pas pu m'en impofer.

Ce que vous me dites, répondis-je à mon époufe, s'accorde affez avec ce que m'a avoué mon neveu ; mais, fuivant ce que vous me rapportez, ma fille paroît ignorer la paffion qu'elle a fait naître, & cependant mon neveu

m'a déclaré qu'elle connoiſſoit les ſentiments qu'il avoit pour elle.

Je conviens que cette circonſtance m'alarme comme vous, reprit cette Dame ; mais peut-être cet aveu n'eſt-il que déplacé dans ſon récit. Je vais ſuivre le détail de mes découvertes, & vous en jugerez. J'ai crû m'appercevoir, ajouta-t-elle, que votre fille aimoit ; mais quel eſt l'objet de cette tendreſſe ? je n'ai pu le ſavoir. Ses ſoupirs m'ont plus inſtruit que ſes paroles. Comme j'inſiſtois, elle a cru devoir m'avouer qu'elle voyoit une perſonne avec plus de complaiſance que les autres, ſans pouvoir bien démêler ſi ſes ſentiments de prédilection devoient être attribués à l'amour. Je lui demandai alors ſi elle croyoit avoir fait la même impreſſion ſur l'eſprit de la perſonne qu'elle chériſſoit.

Elle m'a répondu qu'elle ignoroit ſon pouvoir à cet égard ; mais qu'elle avoit trouvé un jour une lettre fort tendre ſur ſa table, & qu'elle l'avoit ſoupçonnée de cette perſonne. Elle me la remit auſſi-tôt.

Je la pris des mains de ma femme ; mais je ne pus, non plus qu'elle, en reconnoître l'écriture.

J'allois ſûrement, continua ma femme, arracher à l'obéiſſance de ma fille le nom de celui qu'elle aime, quand M. Dorſan, vous ſachant en affaires, eſt venu m'apporter une lettre de votre neveu, qui nous demande notre conſentement pour terminer une alliance conſidérable qu'il eſt prêt de faire dans ſa garniſon.

Notre réflexion se porta sur tous ceux qui venoient à la maison. J'avoue que Beausson se présenta mille fois à mon imagination ; mais comme je ne lui voyois qu'un empressement ordinaire, je ne m'y arrêtai point. Enfin, je proposai à mon épouse d'interroger de nouveau sa fille.

Non, Monsieur, me dit-elle, ce seroit mal nous y prendre ; le premier pas est fait, cet enfant aura réfléchi sur mes démarches & sur ses réponses, & cette réflexion ne peut la conduire qu'à chercher les moyens de se rendre impénétrable. Croyez-moi, à l'abri de cette premiere ouverture elle me pensera satisfaite quand je me tairai ; & bientôt, parce qu'elle ne m'aura pas totalement instruite, elle ne se ménagera point. Il nous sera facile alors, en étudiant ses pas, ses yeux mêmes, de nous satisfaire sur ce point. Je vous avoue que tous mes soupçons s'arrêtent sur M. de Beausson. Nous partons incessamment pour la campagne, c'est là où je prétends achever de la découvrir.

En effet, quelques jours après notre voyage fut résolu. Ma femme voulut que Beausson fût de la partie, & se chargea d'annoncer à ma fille que ce cavalier nous accompagneroit. La petite personne reçut cette nouvelle avec une indifférence qui auroit dérangé toutes nos idées, si, au moment du départ, un air de satisfaction qui éclata sur son visage, en le voyant, ne l'eût trahie.

Nous arrivâmes à ma Terre, où je vis bientôt que, quoique Beausson parût avec sa gaieté or-

dinaire, un trouble ſecret le dévoroit. Je remarquois que chaque matin il ſortoit du château, & n'y entroit qu'à l'heure où ma fille étoit viſible. Je pris le parti de le ſuivre un jour, & de tâcher d'obtenir qu'il me dévoilât ſon ſecret; mais nos amants m'en offrirent eux-mêmes l'occaſion.

En effet, le lendemain matin ayant vu ſortir ma fille, qui s'enfonçoit dans un petit bois du jardin, je pris la réſolution de la ſuivre. J'allois la joindre, car elle s'étoit aſſiſe, & paroiſſoit rêver profondément, quand je vis Beauſſon ſortir d'un cabinet avec l'air extrêmement abattu. Je ſoupçonnois un rendez-vous; mais en accuſant l'un de témérité & l'autre d'indiſcrétion, je faiſois tort & à l'un & à l'autre. Cette promenade, qui me paroiſſoit concertée, n'étoit qu'un effet du haſard, ou pour mieux dire de la ſituation de leurs ames.

Beauſſon, en effet, alloit gagner une allée pour ſe retirer, quand un bruit que fit ma fille pour tirer un livre de ſa poche, obligea ce jeune homme à tourner la tête. Il apperçut ſa maîtreſſe. Il revint ſur ſes pas, & l'aborda avec un air confus. Quel bonheur, lui dit-il, Mademoiſelle, me procure l'avantage de vous trouver en ce lieu; & n'y auroit il point d'indiſcrétion de vous demander le motif qui vous rend ſi ſolitaire?

L'agrément de prendre le frais, lui dit-elle en ſe levant, m'a fait venir ici, & le plaiſir d'être ſeule un inſtant regle ma ſolitude.

Eh, quoi! s'écria-t-il auſſi-tôt, auriez-vous quelque ſujet de chagrin? Vos yeux ſemblent

encore mouillés de larmes que vous venez de verser.

Je crois que vous vous trompez, lui répondit-elle en baissant la vue, & d'un air un peu plus gai, sans me paroître plus libre. Je vis fort contente, ajouta-t-elle.

Que votre sort est charmant, poursuivit-il! je n'envie point vôtre satisfaction. Je l'acheterois même aux dépens de la mienne; mais, hélas! je n'en ai point ni n'en dois espérer : que vous sacrifierois-je donc?

Je n'entends rien à ce discours, lui dit ma fille.

Je me hasarderois à vous en découvrir le sens, reprit Beausson, si je ne craignois de vous déplaire : mais....

Ce qui vient de votre part, reprit-elle, ne peut me déplaire, & ce qui vous intéresse, me touche véritablement.

Ah! charmante la Vallée, reprit l'amant comme un homme étouffé, m'est-il permis d'ajouter foi à ce discours? Il est un mortel d'autant plus digne de vous charmer, qu'il vous touche de plus près...

Ma fille rougissant de fureur en voyant que Beausson étoit instruit de l'amour de son cousin pour elle, l'interrompit sur le champ. Que prétendez-vous dire, Monsieur, lui dit-elle? Sachez au moins me respecter, & ne point me mettre de moitié dans une ardeur criminelle que je ne protégerai jamais, & que je déteste depuis que je la connois.

Daignez pardonner cette erreur, répondit-il,

à un homme qui n'eſt coupable que par ſuite de ſentimens qui ſeront peut-être auſſi malheureux.

Ma fille, préſageant ſans doute le deſſein de Beauſſon, & ſentant ſa foibleſſe, ſe levoit pour s'en aller, quand cet amant, jaloux de ne pas laiſſer échapper cette occaſion favorable, ſe précipita à ſes genoux, en ſaiſiſſant une de ſes mains.

Oui, je vous adore, belle la Vallée, lui dit-il; la connoiſſance que j'avois des ſentiments de votre couſin, votre portrait que j'ai vu entre ſes mains, & que je croyois qu'il tenoit de votre tendreſſe; tout depuis long-temps me force à un ſilence rigoureux. Je ne ſerois peut-être pas encore maître de l'enfreindre, ſi votre vivacité n'avoit daigné raſſurer mon inquiétude. L'amour a fait mon crime, daiguez permettre qu'il en ſoit l'excuſe. Je ſai que ma fortune ne devroit pas me permettre d'aſpirer au bonheur de vous poſſéder; mais j'ai des eſpérances....

J'ai des parents, lui dit ma fille en le relevant, c'eſt à eux à décider de mon ſort. Si j'étois libre, je regarderois moins les biens & la figure, que le caractere de la perſonne qui s'offriroit pour obtenir ma main.

En vain inſiſta-t-il pour obtenir une réponſe plus poſitive, & il n'épargnoit rien de tout ce qui peut fléchir un jeune cœur: mais que la femme eſt maîtreſſe d'elle-même! ma fille aimoit véritablement Beauſſon, par conſéquent devoit trouver un plaiſir parfait à lui faire concevoir quelqu'eſpérance; néanmoins rien de tout ce que put employer cet amant véritable, n'eut la force de la faire manquer à ſon devoir.

Beaufon alloit s'éloigner dans le plus vif défefpoir, quand ma fille, pour le tranquillifer, crut devoir lui dire : je ne puis vous répondre autrement. Votre fexe peut parler, le nôtre doit fe taire : je dépends de mes parents ; je ne vous défends point de les voir. Si votre alliance leur eft agréable, mon obéiffance à leurs volontés pourra vous prouver quels font mes fentiments, plus qu'il ne me feroit poffible de le faire aujourd'hui par mes paroles.

Cette fcene m'avoit pénétré ; & fans trop favoir ce que j'allois faire ou dire, je m'approchai entre ces deux amants, fans qu'ils s'apperçuffent de ma préfence. La néceffité de fe féparer commençoit à les attendrir; Beauffon prenoit la main de fa maîtreffe, qui n'ofoit la lui refufer, quand je crus devoir y unir la mienne.

Quelle furprife de la part de l'amant ! quelle confufion du côté de la maîtreffe ! Ils étoient tous deux fans parole & fans mouvement. Leurs yeux s'interrogeoient & fe demandoient : qu'allons-nous dire ?

Je jouis un inftant de leur embarras : mais cédant bientôt à toute ma tendreffe que j'avois pour ma fille & à toute l'amitié que je portois à Beauffon : remettez-vous, mes enfants, leur dis-je. Je connois votre cœur, Beauffon ; je crois foupçonner le vôtre, ma fille : je ne demande qu'à vous rendre heureux l'un & l'autre. Soyez-en perfuadés, mes enfants : mais, ma fille, il s'agit de me parler fans myftere. Pour vous donner plus de facilité, M. de Beauffon voudra bien fe retirer un inftant.

J'avoue que je ne ſentois pas ce que cette précaution avoit de mortifiant pour cet amant ; ma fille ne lui avoit point avoué l'effet qu'il avoit fait ſur ſon cœur, & ce que je lui enjoignois paroiſſoit lui enſeigner que j'en doutois moi-même. Il obéit néanmoins ; & prenant alors ma fille par la main : Ne croyez pas, lui dis-je, que j'aille vous faire un crime d'une rencontre que je ſais être l'effet du haſard. J'eſtime M. de Beauſſon : vous n'ignorez pas que je connois ſa famille ; ſes qualités perſonnelles m'en ont fait un ami précieux, ainſi vous pouvez & vous devez même me parler ſans détour. Il vous aime, je n'en puis douter, & j'approove ſes deſſeins : mais l'aimez-vous ? Voilà ce qu'il me faut avouer. De la confiance, ſur-tout ; vous devez vous rappeller ma façon de penſer à votre égard ; oubliez pour un inſtant que je ſois votre pere, & répondez à votre ami.

Je vous cacherois en vain, me dit-elle, que, ſans me faire une violence extrême, je n'ai pu déguiſer à Beauſſon une partie de ce que je ſens pour lui. Oui, mon pere, je l'aime ; & ſi depuis quelque-temps ma retraite & ma taciturnité ont pu vous cauſer quelqu'inquiétude, ne l'attribuez qu'à ces ſentiments que j'étois obligée de dévorer. J'ignorois que la tendreſſe de ce eavalier eût prévenu la mienne. J'avois même lieu de ſoupçonner qu'il ne penſoit point à moi. Le froid qu'il affectoit dans toutes ſes viſites, m'accabloit. Je ne pouvois me découvrir ſans honte, & cette contrainte me jettoit dans un embarras continuel, qui a été la ſource de vos alarmes. Vous voyez

maintenant toute ma foibleſſe, il ne tient qu'à vous de me la faire chérir ou de la rendre l'origine des malheurs de ma vie : mais, quoi que vous décidiez, mon reſpect vous aſſure de mon obéiſſance.

En finiſſant cet aveu, que je n'avois pas eu la force d'interrompre, ma fille jetta ſur moi un coup d'œil qui ſembloit autant demander que craindre ma réponſe.

Je vous l'ai dit, ma fille, repliquai-je en l'embraſſant ; j'approuve vos ſentiments pour Beauſſon, & je ſuis charmé de ceux qu'il a conçus pour vous : je veux les couronner. Ne doutez pas de ma ſincérité : mais je ne puis tout-à-coup céder à ma bonne volonté. Il eſt un cœur que vous avez touché & que je dois ménager. Votre couſin, en un mot, me preſcrit ſeul de retarder votre bonheur.

Je me rendis alors avec ma fille à la chambre de mon épouſe, à laquelle je fis part de mes nouvelles découvertes : elle en fut enchantée ; mais rien ne put lui faire goûter cet eſprit de ménagement que je croyois néceſſaire pour mon neveu.

Que craignez-vous, me dit-elle, ou qu'eſpérez-vous ? Devez-vous permettre à votre neveu de conſerver quelqu'eſpoir ? Plus vous doutez qu'il ne perde les ſentiments qu'il a eu l'audace de concevoir pour votre fille, & moins il doit trouver en vous de foibleſſe : bruſquez cette occaſion, je vous prie ; c'eſt en lui enlevant l'eſpoir qu'on peut le rendre à la raiſon ; un feu qui n'a plus d'aliments jette quelques

lammes, qui ne ſont qu'avancer ſa fin.

Je ſentois toute la ſolidité de ce raiſonnement, & j'étois fermement réſolu de preſſer l'union de Beauſſon avec ma fille. Je voulois qu'on l'appellât à l'inſtant pour lui faire part de la déciſion que nous venions de former, quand mon épouſe m'apprit que n'ayant pu ſoupçonner qu'il nous ſeroit néceſſaire à la campagne, elle l'avoit prié de ſe rendre auſſi-tôt à Paris pour y recevoir mon frere qui devoit y arriver dans le jour.

Je fus d'autant plus mortifié de ce départ précipité, que ce jeune homme ne pouvoit être qu'alarmé de la converſation ſecrete que je venois d'avoir avec ma fille : je me flattois de le tirer de peine à mon retour ; mais l'ordre des propres affaires de Beauſſon devoit retarder ce contentement, que mon amitié étoit impatiente de lui donner.

Nous partîmes peu d'heures après pour nous rendre nous-mêmes à Paris. Nos enfants, qui nous avoient accompagnés dans ce voyage, revinrent avec nous. L'aîné m'avoit enchanté pendant ce voyage ; je n'avois jamais vu dans un jeune homme un eſprit ſi ſatisfait de lui-même. J'avois de plus fait attention que ſon humeur n'étoit jamais plus enjouée que les jours où j'envoyois à Paris, & ceux auxquels mes commiſſionnaires revenoient ; je me doutois qu'il avoit quelque liaiſon d'amitié qui pouvoit opérer ces renouvellements de plaiſir quand il recevoit des lettres. Je lui en avois parlé pluſieurs fois : mais il me répondoit ordinairement d'un air badin, que ſi ſa joie ne me faiſoit point

de peine, je ne devois pas le presser de m'en découvrir le motif. L'instant viendra bientôt, me dit-il le jour de notre départ, que je serai contraint de vous ouvrir mon cœur à ce sujet.

Comme je ne voyois rien dans toute sa conduite qui dût m'alarmer, je le laissois tranquille, & la suite prouvera que je n'avois point tort. En effet, il aimoit, il étoit aimé, & cet amour ne pouvoit que mériter mon approbation : mais il étoit dit que, malgré tous les soins que j'apportois pour acquérir la confiance de mes enfants & de mes neveox, je ne devrois jamais qu'à d'autres la connoissance de leurs sentiments.

En arrivant à Paris, je trouvai mon frere qui venoit pour me consulter sur l'établissement de son fils l'Officier. Le jeune Militaire étoit digne de la part que je prenois à sa fortune. Car, si l'on excepte l'orgueil insupportable, il étoit doué de mille belles qualités que ce seul défaut avoit souvent la force d'obscurcir.

Je me rendis avec mon frere chez M. Dorsan, pour avoir de ce Seigneur des éclaircissements sur ce projet. M. le Comte nous répondit qu'il connoissoit la personne dont il étoit question : que mademoiselle de Selinville étoit riche & aimable. Nous envoyâmes donc à mon neveu notre consentement, que M. Dorsan, qui devoit se rendre au régiment, se chargea de lui remettre, en nous assurant que sa présence ne nuiroit point aux affaires de ce jeune homme. Nous engageâmes M. le Comte de ramener les nouveaux mariés à Paris, lors de son retour : ce qu'il nous promit.

Cette

Cette affaire ne fut pas terminée, que je songeai aux moyens de communiquer à Beausson, & les sentiments de ma fille, & la résolution que, d'accord avec ma femme, j'avois prise à ce sujet; mais j'appris que des affaires personnelles & importantes l'avoient obligé de partir pour la Province, & qu'on ne l'attendoit que dans quelques jours.

Pendant cet intervalle, je fus étonné de ne point voir mon neveu paroître à la maison, sur-tout pendant le séjour qu'y faisoit son pere : en effet, ce pere tendre, qui aimoit sincerement ses enfants, me paroissoit touché de ce que, depuis son arrivée, son fils lui avoit à peine accordé un quart d'heure d'entretien. Le chagrin de mon frere m'étoit sensible; mais j'avois d'autres sujets d'inquiétude sur le compte de ce jeune homme qui me tourmentoient bien davantage. L'absence de Beausson me mettoit dans le cas de ne pouvoir me confier à personne. Dans cet état, je résolus de parler à mon neveu directement; & pour y parvenir, j'ordonnai un jour de me réveiller le lendemain de si bonne heure, que je pusse le trouver encore au lit. Cela fut exécuté.

Quelle est donc votre conduite, lui dis-je? Ni votre pere, ni moi, nous ne vous voyons plus. Conserveriez-vous encore une flamme dont la honte vous empêcheroit de soutenir notre présence?

Non, mon oncle, me dit-il. Daignez même m'épargner un reproche dont les charmes de ma cousine sont seuls l'excuse. Vos conseils

ont fait une impreſſion ſur moi, à laquelle je ne me croyois pas capable d'obéir. Je rends juſtice à votre fille : mais je lui ſuis infidele.

Eſt-ce être infidele, repris-je vivement, que de devenir raiſonnable ? mais ſi je prends bien le ſens de votre diſcours, un autre objet vous captive : en êtes-vous aimé ?

Oui, mon oncle, répondit-il, & votre fils aîné aime dans la même maiſon.

Apprenez-moi quels ſont les objets, lui dis-je, qui vous ont enchaînés l'un & l'autre, & vous verrez par mon zele à avancer votre bonheur, que, ſans des raiſons auſſi puiſſantes que celles qui me commandoient alors, je ne me ſerois jamais oppoſé à vos premiers deſirs.

C'eſt aux demoiſelles de Fécour que nous adreſſons nos vœux, me répondit-il. La mort de leur tante les rend immenſement riches. Mon couſin peut être heureux ; mais moi, que dois-je eſpérer ? Vous connoiſſez Fécour, & je n'ai ni biens, ni établiſſement. Tranquilliſez-vous, lui dis-je, je ne ménagerai rien pour vous rendre content. Mais je ſais que vous avez le portrait de ma fille ; il faut me le remettre : je le dois à Beauſſon, que je lui deſtine pour époux.

Il ne balança point à me le rendre, en m'apprenant que ce portrait avoit été tiré ſur celui que j'avois dans mon cabinet, & que le haſard lui avoit fait trouver. Il m'avoua auſſi que c'étoit lui qui avoit écrit à ma fille ; mais que, tant par crainte de lui déplaire, que de peur que cette démarche ne vînt à ma connoiſ-

fance, il s'étoit fervi d'une main étrangere pour copier fa lettre.

On juge aifément combien cette converfation eut de charmes pour moi. Je retrouvois mon neveu tel que je le defirois, & je ne défefpérois pas de le rendre heureux. Je le quittai, en l'affurant que j'allois faire tous mes efforts pour décider Fécour en fa faveur.

Je fis appeller mon fils, qui fans détour me fit l'aveu de fa paffion. Il m'ajouta que M. & mademoifelle de Fécour l'approuvoient; & après quelques reproches fur fa difcrétion, déplacée à mon égard, je l'affurai que je ferois toujours prêt à remplir des defirs auffi légitimes.

Comme je parlois à mon fils des arrangements à prendre pour fon établiffement, on annonça M. de Beauffon, qui venoit m'apprendre que l'embarras d'un procès important l'avoit empêché de venir nous voir depuis notre retour.

Je viens de le gagner, ajouta-t-il, & je me vois forcé de me rendre en Province pour faire exécuter l'Arrêt qui me remet en poffeffion d'une partie des biens de mon oncle. Cette faveur ne m'eft précieufe qu'autant que vous me permettrez de l'offrir à mademoifelle votre fille. Vous m'avez permis l'efpérance, daignez me la confirmer.

Je ne balançai pas à raffurer cet amant, qui avoit toute mon eftime. Je fus même enchanté de voir mon fils lui fauter au col, & le traiter de beau-frere. Je crus voir la preuve d'un bon naturel dans cette fenfibilité de mon fils pour

le bonheur d'un ami, & elle me fit plaiſir.

M. de Beauſſon me demanda la permiſſion de ſaluer & ma femme & ma fille. Je le conduiſis à l'appartement de mon épouſe, & j'ordonnai d'y faire venir ſa maîtreſſe.

M. de la Vallée, dit-il en abordant ma femme, a daigné flatter une paſſion trop belle pour que je doive craindre de vous en montrer l'ardeur. J'aime mademoiſelle votre fille. Tant que je me ſuis cru un rival, que la reconnoiſſance m'obligeoit de conſidérer, j'ai gardé le ſilence. Je m'étois alarmé vainement. Je connois mon erreur, & le premier fruit de ma connoiſſance eſt d'oſer vous prier, en apprenant ma témérité, de conſentir à mon eſpérance.

Le bonheur de ma fille, répondit ma femme, ſera toujours la regle que je ſuivrai pour ſon établiſſement. Je ſais que ſon cœur eſt à vous. Vous voyez ce que cette découverte m'ordonne. Je ne doute point de ſa conſtance, & cette conſtance décide votre eſpoir, qu'il me ſera toujours flatteur de voir accomplir. On ſent que ce commencement d'entretien lia une converſation entre ma fille & ſon amant, dans laquelle tout ce que la tendreſſe peut inventer fut répandu avec les graces que deux perſonnes gaies, ſpirituelles & libres donnent à tout ce qu'elles diſent. Beauſſon étoit au déſeſpoir d'être contraint de partir; mais il ne pouvoit s'en diſpenſer. Comme nos amants étoient prèts à ſe ſéparer, j'approchai de ma fille, & je lui donnai ſon portrait, que mon

neveu m'avoit remis. Voilà, lui dis-je, une restitution qu'on vous fait, il ne tient qu'à vous, ma fille, d'en disposer. Elle sentit à merveille le sens de mes paroles, & cette peinture passa aussi-tôt dans les mains du fortuné Beausson, qui, nous ayant tous embrassés, alla se disposer pour son voyage. Il nous promit de revenir au plutôt ; & je l'assurai que je ne mettrois à son bonheur que les délais nécessaires pour ses arrangements.

Je communiquai à ma femme les sentiments de mon fils & de mon neveu pour les demoiselles de Fécour ; & après avoir pris nos mesures de concert, le lendemain je rendis visite au pere de ces filles. Je n'eus pas de peine à résoudre avec lui l'hymen de mon fils & de sa fille : mais le mariage de mon neveu étoit un article plus délicat. Cependant, après bien des difficultés, nous convînmes que je céderois mon intérêt dans les Fermes à mon fils en faveur de son union avec mademoiselle de Fécour, & que Fécour feroit le même avantage à celle de ses filles qui devoit épouser mon neveu.

Ce double article une fois conclu, on se disposa à faire la solemnité du double mariage. Mon fils demeurant chez moi, mon neveu prit une maison, & manda son frere, qui se rendit à Paris avec sa femme, qui joignoit beaucoup d'attraits à un bien capable de soutenir noblement un Officier.

Ma joie étoit parfaite, quand l'ascendant cruel de mes neveux pour la fatuité vint en ar-

rêter toute la douceur. En effet, le cadet ne fut pas plutôt arrivé, que les deux freres ſe rendirent chez moi pour me faire viſite.

La tendreſſe de leur pere ne lui permit pas d'attendre leurs hommages, il deſcendit dans mon appartement pour les embraſſer. Il entra & courut à eux; mais à peine daignerent-ils répondre à ſes avances. Aveuglés ſans doute par leur fortune, & comparant les broderies qui les couvroient avec la noble ſimplicité des habits de mon frere & de leur pere, ils eurent preſque l'audace de le méconnoître.

Je ne répéterai point cette révoltante entrevue, dont j'ai donné une idée ſuperficielle dans le commencement de ma premiere partie. La ſingularité de cette ſcene ne m'a pas permis d'attendre pour la placer dans ſon lieu. D'ailleurs, j'ai pour excuſe qu'elle ſervoit de preuves aux abus énormes que je combattois alors, & cette raiſon ſuffit pour me diſculper de la faute commiſe en prévenant les temps.

Je me contenterai ſeulement de dire ici, que ſi le chagrin que me cauſa l'égarement de ces jeunes gens ne ſe manifeſta alors que par mille ironies, je n'employai ce ton que comme plus propre à faire goûter des vérités qui combattoient l'orgueil, paſſion la plus favoriſée dans ce ſiecle.

En effet, l'expérience m'a appris qu'on corrige moins un écart en bruſquant le caractere de celui qui s'y eſt livré, qu'en maſquant la ſageſſe ſous un léger badinage. Le devoir, auquel mes neveux venoient de me

manquer, étoit trop ſacré pour que je ne tâchaſſe pas de les y faire rentrer ; mais leurs eſprits vifs & bouillants ſe ſeroient révoltés en les butant de front, lorſque mes froides ſaillies les rameneront inſenſiblement. Mais ce changement fut de peu de durée, car leur fortune ne fut pas établie, qu'ils changerent de nom, & dépouillerent en même-temps les ſentiments de la nature : la vue de leur pere les humilioit, parce qu'il ne donnoit pas dans le faſte ; & je les mortifiois, parce que ma préſence étoit un reproche ſecret du beſoin qu'ils avoient eu de moi. Je dis ceci en paſſant, pour n'y plus revenir.

J'avois écrit à Beauſſon le bonheur qui alloit de nouveau combler ma fortune : je me flattois qu'il ſe rendroit à Paris pour en être témoin ; mais le jour pris pour cette fête, j'appris qu'il étoit tombé dangereuſement malade.

Quoique cette nouvelle m'affligeât ſenſiblement, je crus, de concert avec ma femme, ne devoir rien déranger des arrangements pris, & devoir même cacher cet accident à ma fille. Mais, par un preſſentiment intérieur, qui ſemble inſéparable d'un vif amour, elle ne porta dans toute la fête qui accompagna le double hymen, qu'un eſprit diſtrait & mélancolique. Malgré mon ſilence elle devina ce que je lui cachois, & la crainte de la trop alarmer, m'obligea de lui confier l'état dans lequel étoit Beauſſon. Elle me pria d'envoyer au plutôt quelqu'un de confiance pour avoir des nouvelles certaines de ſa maladie. Je priai

l'Officier d'accompagner ſon pere qui retournoit en Champagne, & je l'engageai à ne point quitter le malade.

Aſſurez-le, lui dis-je, que dès que je pourrai quitter Paris, j'irai moi-même le voir, & que je lui conduirai ſa maîtreſſe, s'il ne peut venir avant mon départ.

Mon frere & ſon fils étant partis, ils m'écrivirent peu de jours après, qu'à leur arrivée ce jeune homme étoit dans un état déſeſpéré : mais que les nouvelles qu'ils lui avoient apportées de la conſtance de ma fille & de ma perſévérance dans mes bontés pour lui, avoient fait un tel effet ſur ſa ſanté, que chaque jour il reprenoit ſes forces, & qu'on ne doutoit plus qu'il ne fût bientôt totalement rétabli.

Nous partîmes quelque temps après pour ma Terre, qui ſe trouvoit voiſine des biens dans leſquels venoit de rentrer M. de Beauſſon. Le jour de notre arrivée il ſe rendit au château, où il épouſa ma fille. Si j'étois aimé dans ma Terre, ſon nom y étoit également chéri ; ce qui rendit la pompe de ce mariage auſſi ſolemnelle que le lieu pouvoit le permettre.

Si l'on a bien exactement ſuivi ma vie juſqu'à cette époque, on a dû voir que j'avois reçu les faveurs de la fortuoe comme des biens ou dus ou conquis. Je n'avois fait nulle réflexion ſur la main qui les départit à qui & quand il lui plaît. Doit-on en être étonné ? Frappé continuellement d'une ſucceſſion rapide de proſpérités, mon eſprit en étoit ébloui ; il n'avoit point l'inſtant néceſſaire pour y faire attention. Il étoit

temps que quelque chose d'extraordinaire me rappellât à moi-même, & même malgré moi. Car quoique dégagé de tout embarras, j'étois trop enivré d'un charme toujours renaissant pour me donner la liberté de voir. Il me falloit un objet étranger pour me dessiller les yeux. Je vais le trouver, & c'est-là la source du commencement de mon vrai bonheur.

Il me restoit un fils à établir, qui entroit dans sa seizieme année. Ses talents étoient bornés; mais un esprit juste, une réflexion solide, un caractere sérieux & au-dessus de la dissipation, me charmoient. J'avois mille projets sur lui; je crus qu'après l'établissement de son frere & de sa sœur, il étoit temps de les lui communiquer, pour me régler sur son inclination.

Mon fils, lui dis-je un jour, vous êtes seul maintenant qui réclamez mes soins. Les biens que je devois vous laisser, vous assurent un état d'alliance auquel l'oisiveté même ne peut nuire. Mais qu'est-ce qu'un homme oisif? un citoyen inutile, un fardeau à charge à la terre, à soi-même & aux autres. Telle est l'idée que vous devez vous former d'une personne qui passe sa jeunesse sans rien faire. On n'y pense pas à votre âge. Je n'étois pas destiné, comme vous, à de grands emplois. Je n'y fus pas formé de bonne heure; que ne m'en a-t-il point coûté quand, dans un temps où tout doit être appris, je dus commencer les éléments de tout! Instruit par cette expérience, je veux vous mieux guider. Choisissez l'état qui vous conviendra; la finance, la robe, l'épée, cela m'est indifférent: mais que je sache votre résolution.

Je voudrois entrer dans vos vues, me dit-i
je me vois à regret obligé de m'en éloigner.
respect seul a pu jusqu'à présent me forcer
silence, & ma mere, confidente de mes inclin
tions, a cru devoir m'empêcher de vous déco
vrir mes desirs. Je sais que la fortune peut r
favoriser, mais ses biens n'ont point d'attra
pour moi. L'amour n'a pas plus de force s
mon cœur. La retraite & le célibat ont tou
mon envie.

Que dites-vous, m'écriai-je? Quoi! n
femme entre dans vos idées? Mais vous, mo
fils, connoissez-vous bien ce genre de vie, c
l'homme tout entier à son état & aux autres
n'est plus à soi que pour se combattre? Il n
peut se vaincre qu'en se contrariant sans cesse;
s'il fléchit, il devient malheureux. Mille péri
nouveaux se succéderont & paroîtront se leve
sous vos pas. Mille vertus auront peine à vou
soutenir, quand le moindre défaut vous renver
sera infailliblement. En un mot, regardez l
Cloître comme un petit monde, d'autant plu
dangereux qu'il est plus resserré. Les troubles
les agitations, les passions de ce dernier, qu
vous semblez vouloir éviter en vous enterran
dans le premier, s'y reproduisent, & y germen
avec d'autant plus de force, qu'elles y sont plu
couvertes. L'envie s'y couvre, comme à
Cour, du voile de l'amitié; l'ambition s'y dé
guise sous le masque de l'humilité. Tout y e
fard, tout y est ruse, comme dans le monde
on peut n'y pas donner dans ces excès, j'en con
viens; mais si vous avez le bonheur de les évi

ter, êtes-vous ſûr de ne pas éprouver leur fureur ? L'homme eſt homme par-tout ; voilà ce que vous devez penſer : la foibleſſe eſt inſéparable de ſon être ; les défauts que vous ne reconnoîtrez pas en vous doivent vous faire craindre les ſuites qu'ils peuvent produire dans les autres contre votre intérêt. Peſez ces réflexions, mon cher fils, la ſeule tendreſſe me les dicte ; mais ne croyez pas que jamais je prétende gêner vos inclinations. Conſultez votre mere, interrogez-vous vous-même, & je conſentirai à tout ce qui vous paroîtra propre à procurer votre félicité, que j'ambitionne de faire.

Je tentai ſouvent, malgré mes promeſſes, de détourner mon fils d'une réſolution qui me faiſoit trembler ; mais rien ne fut capable de changer ſes ſentiments. Je fus donc forcé de le laiſſer partir, & peu de temps après il commença ſon temps d'épreuves. L'amitié que j'ai toujours eue pour mes enfants m'engagea à paſſer cette année à la campagne. Je l'allois voir fréquemment, & je ne ceſſois de lui faire valoir les périls que je voyois dans un deſſein que j'attribuois à ſon opiniâtreté. Il eſt vrai que le commerce que j'eus pendant cet intervalle avec ces Reclus, me porta preſque à changer de ſentiment ſur leur compte. Je dus même à leur converſation quelques légeres réflexions ſur mes premieres années. Mais enfin, je n'en étois pas moins opiniâtré à traverſer le projet de mon fils, qui conſomma ſon ſacrifice avec une généroſité qui ſurprit autant qu'elle charma l'aſſemblée.

J'avois réuni ma famille pour aſſiſter à cette

cérémonie; M. de Dorſan avoit eu la bonté de s'y rendre avec la ſienne ; & quoique perſonne ne pût refuſer des larmes à la jeuneſſe & à la beauté de la victime , ſa fermeté trouva bientôt le moyen de les eſſuyer. Ce ne fut qu'après la cérémonie qu'il donna quelque choſe à la nature , & encore ne fut-ce qu'au moment de notre départ.

Je me rendis à ma Terre , où , plein des réflxions que ce ſpectacle m'avoit cauſé , je commençai à porter ſérieuſement les yeux ſur cette eſpece d'inſenſibilité dans laquelle j'avois vécu juſques-là ſur les affaires du ſalut. J'en compris l'importance à la vue de ce que cet objet avoit fait faire à mon fils. J'aurois voulu pouvoir me décider à vivre auprès de ce cher enfant ; je compris que ſon voiſinage me feroit utile , & je ſentois même que ſa préſence m'étoit néceſſaire ; mais je n'oſois propoſer à ma femme de s'enterrer dans une Province.

Nous revînmes tous à Paris. J'y achevai d'arranger mes affaires avec mes enfants. Je les voyois tous dans une poſition heureuſe , & moi dans une opulence conſidérable , & libre de tout embarras. Je n'étois pas hors de ce tracas , que mon idée de retraite vint me tourmenter de nouveau. Tout me portoit à la remplir , mon épouſe me paroiſſoit ſeule un obſtacle invincible. Je craignois que faite au grand monde , elle ne regardât mon projet que comme une folie plus à mépriſer qu'à ſuivre ; mais il étoit dit que l'amour & la fortune s'accorderoient en ma faveur juſques dans les moindres choſes pour contenter mes deſirs.

Je n'osois donc déclarer mes idées, quand non aimable femme, me voyant un jour plus êveur qu'à l'ordinaire, crut m'en devoir denander le motif. Je balançois, & guidé par nes craintes, qui croissoient à proportion qu'eles me pressoit davantage, j'allois, je crois, la efuser, quand ses larmes me forcerent à romre le silence.

Tendre épouse, lui dis-je, prenez pitié de non embarras, & ne m'obligez pas à le découvrir. Cette connoissance ne peut que vous faire eine. Vous m'êtes toujours également chere, e vous aime avec la même ardeur....

A quoi bon ce préambule, & que m'anionce-t-il, me dit-elle? doutez-vous de ma endresse, & puis-je soupçonner la vôtre? Pourquoi donc ne suis-je plus digne de votre conance?

Vous l'avez toute entiere, lui répondis-je, c si je pouvois augmenter les preuves que ous avez de ma déférence à vos volontés, e le ferois volontiers. Mais, vous le dirai-e? Cette déférence même fait aujourd'hui mon applice. Accoutumée à figurer dans le grand ionde, vous y devez vivre, & la retraite ommence à avoir des attraits pour moi. J'enisage la rapidité avec laquelle la fortune m'a rodigué ses faveurs. Elle m'a surpris, & en i'étonnant, elle a ravi toute mon admiraion. Seule elle a eu mes vœux & ma reconoissance jusqu'ici. Je ne les ai point montés lus haut. L'acte généreux que mon fils vient e faire m'a ouvert les yeux. Il a porté un cer-

tain trouble en mon ame dont je ne pouvois prévoir la fin. J'ai cru entrevoir ce que le Ciel exigeoit, je voudrois le remplir. Le bruit & le tumulte de la ville m'y paroiffent moins propres que la douce tranquillité qu'on goûte à la campagne : & quand je defire de vivre en Province, la crainte de vous déplaire ou de vous gêner me retient à Paris.

Non, cher époux, me dit cette Dame adorable, le deffein que vous avez pris ne me fâche point. Par-tout où vous ferez, mon bonheur fera parfait.

Je la priai de ne pas contraindre fes inclinations avec un homme qui n'auroit jamais d'autre félicité que celle qu'elle partageroit ; mais elle déclara que le féjour de la ville n'avoit jamais eu d'attraits pour elle, & que pendant fon veuvage elle demeuroit prefque toujours en Province. Ce qui s'accordoit parfaitement avec la rareté que fes fréquentes abfences m'avoient forcé de mettre dans les vifites que je lui avois rendues avant notre mariage.

Nous nous arrangeâmes donc de concert, & après avoir cédé ma maifon à mon fils ainé, qui poffédoit déja mon emploi, nous nous rendîmes dans ce lieu, où, depuis plus de vingt ans, nous menons une vie heureufe & tranquille.

Chaque jour je vois ma famille profpérer & s'agrandir. M. le Comte de Dorfan, auteur de ma fortune, a la bonté de venir fouvent nous vifiter. L'aimable de Dorville, qu'il a époufée, eft intimement liée avec ma femme,

& c'eſt dans cette ſociété charmante que nous goûtons un bonheur que je n'ai jamais trouvé dans le tumulte du grand monde.

C'eſt ici que j'ai commencé mes Mémoires; c'eſt ici que je les continue avec la même ſincérité. Si j'avois été capable de manquer à la vérité, j'aurois tâché de dérober au public la connoiſſance de l'ingratitude de mes neveux, qui, ſans reſpecter les loix de la nature ni celles de l'honneur, méconnoiſſent leur pere, & ont oublié les bienfaits de leur oncle.

Cette épreuve, toute ſenſible qu'elle doive être, n'altere point mon repos. J'en gémis pour eux, ſans en être plus agité.

On a dû le reconnoître : perſonne n'a pouſſé la fortune plus loin. Mais qu'étois-je alors? Un cœur tyranniſé de deſirs, qui ne ſentoit point ſon malheur, parce qu'il n'y faiſoit point attention. Mais ici, les ſouhaits ſont étouffés, & je ſuis heureux, parce que je vois plus clairement mon bonheur. C'eſt, je crois, la ſeule félicité qui puiſſe ſatisfaire l'homme véritablement raiſonnable.

FIN.

PERMISSION SIMPLE.

FRANÇOIS-CLAUDE-MICHEL-BENOI LE CAMUS-DE-NÉVILLE, *Chevalier*, *C seiller du Roi en tous ses Conseils*, *Maître Requêtes ordinaire de son Hôtel*, *Directeur néral de la Librairie & Imprimerie.*

VU l'Article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 a 1777, *portant Réglement pour la durée des Privile en Librairie*, en vertu des pouvoirs à Nous don par ledit Arrêt, nous permettons au sieur PIER MACHUEL, Libraire à Rouen, de faire une édition l'Ouvrage qui a pour titre: *Le Paysan parvenu*, *ou Mémoires de M****, laquelle édition sera tirée à s cents cinquante exemplaires, en un volume, forn in-12, & sera finie dans le délai de trois mois, à charge par ledit sieur Pierre Machuel d'avertir l'I pecteur de la Chambre Syndicale de Rouen, du jo où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du août 1777, *portant suppression & création de differ tes Chambres Syndicales*; de faire ladite édition solument conforme à celle de la Haye 1766, d remettre un exemplaire pour la Bibliotheque du R aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale Rouen; d'imprimer la présente Permission à la du livre, & de la faire enregistrer, dans deux m pour tout délai, sur les registres de ladite Chamb Syndicale de Rouen le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris le 29 novembre 1778. NÉVILLE

Par M. le Directeur Général, DE GANCY.

Registré sur le Registre I. de la Chambre Syndicale Libraires-Imprimeurs de Rouen, *No 9. fol. 3*, *conform ment aux Arrêts du Conseil du 30 août 1777. A Rouen 20 décembre 1778. BOQUER*, Adjoint.

PIERRE FERRAND, *Syndic.*

